This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

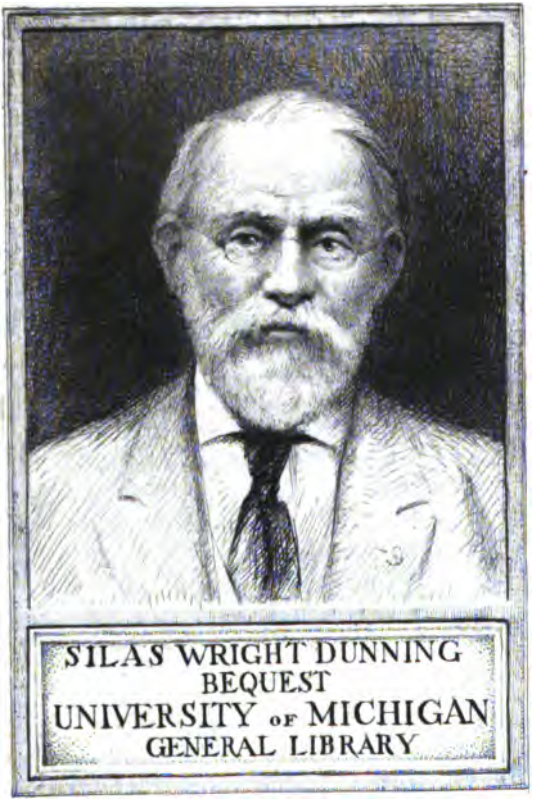
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 441535 DUPL

ver 7

65 vol


SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

DC
611
N821
R46

REVUE DU NORD

DE LA FRANCE.

—

TOME I.

Noms des Collaborateurs de la *Revue du Nord* dont les articles ont été publiés dans le présent volume.

MM.
THÉODORE ASTRUC.
PAUL BERNARD.
A. BOURSAULT, à Paris
BRUN-LAVAINNE, gérant.
HENRY BRUNEEL, homme de lettres.
CALOINE, architecte.
J. CHARLOPIN, à Wazemmes.
COHEN, directeur du Conservatoire de musique de Lille.
L. COUAILHAC, homme de lettres.
A. CUNYNGHAM.
DEBAECKER, inspecteur des monuments historiques du département du Nord.
C. DECHARMES, professeur de sciences physiques et naturelles, au Lycée impérial, à Amiens.
CH. DE FRANCIOSI, homme de lettres.
DE LA FONS-MELICOCQ, correspondant du Ministère de l'instruction publique.
VICTOR DELERUE, Juge-de-Paix.
ALEXANDRE DEPLANCK.
M.me DESBORDES-VALMORE.
DE TRESSEN.
HECTOR DUBUS.
G.-R. DUTHILLŒUL, conservateur de la bibliothèque de Douai.
DUTILLEUX, membre de la société des antiquaires de Picardie, à Amiens.
A. FAIDHERBE, à Wazemmes.
CASIMIR FAUCOMPRÉ, homme de lettres.
LAMY, docteur ès-sciences.
Le Docteur LE GLAY, archiviste général du département du Nord, correspondant de l'Institut.
PIERRE LEGRAND, avocat, membre du corps législatif.
VICTOR MEUREIN, président de la Société centrale de Médecine.
JULES PÉROCHE, de Bailleul.
E. PONCHARD, à Valenciennes.
A. J. RICHEBÉ.
VALMORE FILS.
AUGUSTE WACQUEZ, ancien rédacteur en chef de l'*Artiste*.
CHARLES WATTEAU

REVUE
DU NORD
DE LA FRANCE,

Publiée par une réunion d'hommes de lettres,

SOUS LA DIRECTION DE

M. BRUN-LAVAINNE,

Ex-Rédacteur en chef de la *Revue du Nord*, fondée en 1833.

TOME PREMIER.

LILLE,

AU BUREAU DE LA *REVUE*, CHEZ LEFEBVRE-DUCROCQ, IMPRIMEUR,

Place du Théâtre, 36.

1854.

Dugming
Lish
9-27-39
39099

INTRODUCTION.

Après une assez longue interruption, la *Revue du Nord* vient de nouveau s'offrir au public. A-t-elle raison? A-t-elle tort? C'est ce que nous allons examiner; car nous ne sommes pas de ceux qui donnent toujours raison au succès et qui disent : tel ouvrage a réussi; donc il est bon. Pour nous, dans un succès littéraire, il y a deux choses parfaitement distinctes: l'avantage pécuniaire, dont nous n'avons qu'un médiocre souci, et l'approbation des hommes de goût, à laquelle nous attachons un prix inestimable.

Or, c'est uniquement avec l'espoir de mériter cette approbation que nous allons rentrer dans la lice, et un tel motif doit, au moins, nous servir d'excuse près des personnes qui jugeraient notre entreprise téméraire.

Téméraire, et pourquoi?— Reportons nos souvenirs vers le passé, il nous aidera peut-être à apprécier le présent et à entrevoir l'avenir.

Au mois d'octobre 1833, un homme de lettres, connu seulement par quelques recherches sur l'histoire locale, conçoit l'idée d'apporter sa pierre à l'œuvre de décentralisation qui s'élaborait alors dans les esprits et allait bientôt devenir une ardente réaction contre le monopole de la capitale en tout ce qui a rapport aux travaux de l'intelligence. Sans prospectus, sans recommandations, sans entourage, il lance un premier numéro de la *Revue du Nord*, se confiant tellement à la garde de Dieu qu'il n'avait pas même de promesses de concours pour les numéros suivants.

Cependant, cet appel fait aux littérateurs du Nord fut entendu et d'eux mêmes et du public. Pendant une période de quatre années, le nombre des rédacteurs et celui des abonnés ne cessèrent de s'accroître. Le succès ne fut pas rapide, mais il fut continu, ce qui vaut bien mieux.

Les circonstances sont-elles aujourd'hui moins favorables qu'elles ne l'étaient alors?

En 1833, la littérature, comme la science, avait encore ses *Princes*, c'est-à-dire, quelques grands noms entourés d'une auréole de gloire acquise par des œuvres dont nous ne contestons pas le mérite; mais ces puissances du jour étaient, en général, passablement jalouses de conserver leur suprématie, passablement oublieuse des épreuves par lesquelles il leur avait fallu passer avant que de l'obtenir.

Comme spécimen de ce genre de *mauvais riches*, nous rapporterons l'anecdote suivante :

Un romancier très-connu, qui disposait de plusieurs journaux, disait un jour au directeur de la *Revue du Nord* : « A Paris toutes les positions « sont prises ; nous qui les avons gagnées à force de travaux et de « privations, nous les défendons envers et contre tous, rien de plus « naturel. Si vous veniez ici pour chercher à vous produire, moi qui vous « veux du bien, je serais le premier à vous écraser. »

Tel était, à peu d'exceptions près, l'esprit des chefs de la république des lettres. Comme auxiliaire de cet égoïsme brutal à force d'être naturel, on rencontrait encore l'esprit de calcul, beaucoup plus excusable, selon nous, des libraires, des éditeurs de musique, des directeurs de théâtres et des marchands de tableaux. La terrible question : *Comment vous appelez-vous?* suivie de cette désespérante formule de refus : *Je ne connais pas,* tenait lieu de cerbère à la porte de tous ces exploiteurs de renommée. Si vous n'aviez pas un nom à leur jeter en pâture, vous étiez impitoyablement repoussé. Dieu nous garde de leur en vouloir, car, après tout, c'était des spéculateurs qui risquaient leur argent dans des entreprises, et qui voulaient l'exposer le moins possible; mais le résultat de cette manie d'acheter des noms, qui venait un peu aussi de l'impuissance de juger des talents, ce résultat était déplorable. Il constituait au profit de quelques individus un monopole funeste sous le point de vue des progrès de l'art en tous genres. Tandis que les élus qui jouissaient de ce monopole y gagnaient des places, des honneurs, des droits d'auteurs d'un prix fabuleux, la foule des aspirants au sacerdoce de l'intelligence broutait misérablement les brimbilles échappées de la table des maîtres, trop

heureuse encore quand on ne la laissait pas positivement mourir de faim.

L'apparition de la *Revue du Nord*, comme celle de beaucoup d'autres Revues, créées en province, vers le même temps, était une protestation contre un pareil état de choses. Nous venions alors combattre le préjugé trop généralement admis que le sol de notre Flandre était impropre à la culture des lettres. Nous invoquions à l'appui de notre cause le souvenir des pères de l'histoire de France qui étaient presque tous de ce pays, celui de plusieurs poètes qui, pour être restés modestement près du foyer paternel, n'en avaient pas moins joui d'une certaine renommée. Nous demandions à cette époque qu'on appelait le règne des faits accomplis, qu'on permit aux faits littéraires et artistiques de s'accomplir aussi, mais paisiblement et dans l'intérêt seul du bon goût. Nous voulions enfin appeler sur un terrain neutre, les hommes de cœur de tous les partis à se donner la main et, sans faire abnégation de leurs opinions personnelles en dehors de l'œuvre commune, à se réunir à nous pour travailler à la propagation des arts, à l'émancipation des provinces, au triomphe de la paix.

Dans cette entreprise loyale et presque chevaleresque, nous n'avons rencontré que des sympathies. Les souvenirs que nous avons invoqués nous ont servi d'égide; les encouragements que nous avons demandés au public pour de jeunes talents jusqu'alors ignorés n'ont pas été sans fruits; le concours qu'ont bien voulu nous accorder les écrivains les plus éminents du pays nous a permis d'offrir de bons modèles à cette jeunesse ardente que nous aimons de tout notre cœur, mais qu'il ne faut pas laisser s'égarer dans les mille sentiers du mauvais goût, de l'exagération et des fausses doctrines. Quant à cet esprit d'union, l'objet de nos plus chers désirs, il ne pouvait être ni plus complet ni plus sincère. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la liste de nos collaborateurs et de lire leurs articles.

Empressons-nous de dire que nous avons été puissamment secondés par M. Vanackère, notre imprimeur d'alors, homme aussi intelligent que désintéressé, qui avait compris comme nous le but de notre *Revue*, qui en faisait l'une de ses plus chères préoccupations, et qui ne laissait échapper aucune occasion d'augmenter la petite phalange d'hommes de lettres et d'artistes qui contribuaient à sa rédaction.

Après avoir ainsi expliqué notre passé, jetons un coup-d'œil sur le présent.

L'ancien directeur de la *Revue du Nord* ne se présente plus seul comme un enfant perdu qui court au devant des arquebusades. Il marche de concert avec de bons et loyaux soldats; les uns, vétérans de la science ou de la littérature, les autres, jeunes encore, mais déjà éprouvés dans ces paisibles combats. Son individualité s'efface, il s'attache à une œuvre collective et voilà tout. Ce n'est plus MOI qui parle, c'est NOUS qui disons :

Le sentiment qui a donné naissance à l'ancienne *Revue du Nord*, est celui qui nous anime. Le *progrès* qu'elle voulait servir, nous ferons tous nos efforts pour y contribuer. L'*union* qu'elle prenait pour devise, nous en ferons aussi notre règle. Le *monopole* qu'elle essayait de combattre, nous le traiterons comme elle en ennemi. Seulement, et en cela nous croyons faire une chose meilleure, notre sphère d'action ne restera pas restreinte au département dont notre recueil porte le nom. Le soin que nous avons pris de l'intituler *Revue du Nord de la France*, fera suffisamment comprendre que c'est à toute une région, composée de quatre ou cinq départements, que cette publication s'offre comme une tribune, où des voix éloquentes nous montreront par l'autorité de leurs exemples et de leurs conseils les routes du beau, du vrai, de l'utile; où de vrais talents, encore inconnus, pourront se produire sans le secours du charlatanisme et de la camaraderie. Plus notre œuvre s'agrandira, plus elle sera utile. Nous appelons donc le concours de toutes les personnes qui entrent complètement dans nos vues, et qui, en apercevant notre but, voudront bien nous aider à l'atteindre.

Mais les circonstances !... ah ! c'est vrai ; puisque nous avons parlé de celles d'il y a vingt ans, disons un mot de celles d'aujourd'hui...

Si, en l'an de grâce 1854, qui commence, les auteurs et les artistes qui sont parvenus au faîte des honneurs et de la fortune, prêtent charitablement la main aux débutants qui espèrent s'illustrer comme eux dans la même carrière ;

Si le libraire à qui l'on va porter un manuscrit ne s'enquiert pas du nom de l'auteur, mais, au contraire, lit l'ouvrage avec toute l'attention d'un censeur, avec toute l'intégrité d'un juge, et en donne un prix proportionné à son mérite ;

Si le directeur accepte une bonne pièce d'un poète inconnu, sans s'inquiéter s'il mécontente par là Messieurs les auteurs en possession de son théâtre ;

Si l'éditeur de musique fait essayer devant lui toutes les œuvres qu'on

lui présente et n'accorde les honneurs de la gravure qu'à celles qui se distinguent par des idées neuves et des qualités réelles;

Si enfin, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, la *Revue du Nord de la France* n'a pas sa raison d'être ; elle doit échouer; il vaut mieux ne pas l'entreprendre. Mais comme nous voyons tout au rebours du bon Pangloss, comme nous croyons qu'il y a encore du bien à faire, des torts à redresser, des abus à déraciner, nous nous mettons en marche d'un pas ferme et d'un esprit résolu. Notre route est tracée, nous n'en dévierons pas. Puisse notre mission s'accomplir jusqu'au bout; puisse le public s'y associer en encourageant nos efforts et en les récompensant par son suffrage.

Dans les matières que nous nous proposons de traiter, l'histoire et l'archéologie tiendront une grande place; c'est un devoir qui nous est imposé par l'esprit de notre époque. La poésie entre naturellement dans notre cadre. Nous espérons être assez heureux pour pouvoir nous montrer sévères dans le choix des morceaux. Parmi les sciences, nous nous occuperons plus particulièrement de celles qui ont des rapports avec l'agriculture et l'industrie, en nous renfermant scrupuleusement dans les limites fixées par la loi; enfin, nous offrons cordialement aux Sociétés savantes, aux Commissions historiques de nos départements toute la part d'influence dont il nous sera permis de disposer pour donner à leurs travaux une publicité plus complète que celle dont elles disposent actuellement.

Pour les rédacteurs de la *Revue du Nord de la France*,

BRUN-LAVAINNE

LITTÉRATURE.

NOTICE

Sur les œuvres dramatiques de M. Alexandre BERNOS.

Peut-être vais-je surprendre quelques personnes en annonçant brusquement une analyse des œuvres dramatiques de M. Alexandre Bernos. Certes, pour nos concitoyens, sans exception, M. Bernos est un homme des plus honorables, c'est un ancien magistrat qui a laissé des souvenirs durables de son passage dans les différents emplois administratifs qu'il a occupés, notamment au Conseil de Préfecture; son nom et celui de sa femme se rattachent à la fondation de plusieurs établissements charitables. Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que M. Bernos a cultivé avec beaucoup de succès la littérature théâtrale, et, si sa modestie a tenu trop longtemps dans l'ombre des ouvrages qui ont jeté quelqu'éclat sur sa vie, je crois devoir à la franche amitié que je porte à un ancien collègue, toujours vénéré, de les relever de l'oubli. Le vieillard, d'ailleurs, n'aura pas à rougir du jeune homme. Tout a été noble, spirituel et bon dans cette longue carrière qui, nous l'espérons bien, est loin de toucher à son terme.

M. Alexandre Bernos n'a pas fait moins de onze à douze pièces de théâtre qui toutes ont été jouées à Paris et en province, et quelques-unes avec un grand succès. Je citerai entr'autres le *Siége du Clocher*, qui est resté au répertoire, et que j'ai eu l'occasion de voir représenter à l'Ambigu-Comique en 1827.

Dans une courte introduction, qui se trouve en tête de son manuscrit, l'auteur nous raconte naïvement pourquoi et comment l est devenu auteur dramatique. C'est au commencement de ce siècle que l'idée lui en vint : il habitait Paris, dans le voisinage du Boulevard du Temple, appelé par les mauvais plaisants : « Boulevard du Crime, » à cause des noirs forfaits qui se commettaient chaque soir sur les planches de ses théâtres. Amateur assidu, il parvint facilement à comprendre les secrets de l'art.

Le mélodrame, à cette époque, était invariablement composé d'un vieux seigneur crédule, — renouvelé des pères dindons du théâtre comique, — d'une fille raisonneuse, d'un amoureux proscrit, d'un traître et d'un niais. Il y a parfois un personnage vertueux sous la robe d'un magistrat ou d'un moine. Les costumes sont toujours de la même coupe, quels que soient les temps et les lieux. Le chevalier a une tunique abricot, à taille courte, la femme persécutée une robe grise, le niais une perruque rousse; le proscrit est mal peigné; le traître est brun de visage, c'est le plus souvent un italien. Ajoutez à cela des trappes, des ballets, des panneaux mobiles, des brigands, des combats au sabre et à *l'hache*, pour parler comme les spectateurs du paradis, le tout encadré dans les montagnes des Apennins ou des Pyrénées, et orné d'un style toujours le même, c'est-à-dire toujours mauvais.

J'ai parlé des combats au sabre; rien n'était plus curieux que ces luttes qui plaisaient tant au public. Le chevalier attaqué par des brigands ou par des sbires commençait par dégaîner sa longue épée à poignée en croix dont le fourreau continuait de battre son mollet gauche, puis il la remettait sérieusement, dans la coulisse, à un garçon de théâtre qui lui donnait, en échange, un sabre droit, large, court, à garde couverte, avec lequel il s'escrimait en mesure pendant quelques minutes avec ses adversaires. Le sublime de l'exécution, c'était quand du choc des fers, ainsi frappés en cadence, il jaillissait des étincelles. Les amateurs ont conservé le souvenir de M.me Millot qui, à l'occasion, faisait très-agréablement le coup de sabre.

Ce tableau fidèle du mélodrame nous paraît réfuter suffisamment l'assertion de M. Bernos qui regarde J.-J. Rousseau comme le créateur de ce genre.

« Son Pygmalion, dit-il, scène entremêlée de phrases de musique exprimant la passion de l'amoureux sculpteur, en contemplant la Galathée sortie de son ciseau, n'est autre chose qu'un mélodrame. »

Nous croyons que notre auteur fait trop d'honneur au mélodrame.

Ce n'est pas tant dans le mélange de la musique et du dialogue que réside ce genre, que dans les situations forcées de l'action, et dans l'exagération du style.

Les mélodrames sont des tragédies en prose, ou, si on le préfère, des drames, dans lesquels la musique a été introduite *par ordre*, pour les distinguer des drames qui se jouaient sur la scène privilégiée des comédiens du roi.

Il y a mille exemples au théâtre de ces exigences inventées contre les concurrents par la fierté ou la jalousie des comédiens. Aux foires St.-Laurent et St.-Germain, on défend aux directeurs de représenter des scènes dialoguées imitant la comédie; ils imaginent le monologue; Lesage et Piron mettent dans la bouche d'Arlequin une pièce entière. Nouvel arrêté qui proscrit le monologue; on a recours alors à la pantomime, et chaque personnage tire de sa poche un écriteau qui montre au public ce qu'il ne peut dire lui-même. Plus tard on écrit sur des rouleaux des couplets qu'à défaut des acteurs, sur la scène, chantent, dans la salle, des compères apostés, avec accompagnement de l'orchestre.

C'est cette facilité toute française à enfreindre ainsi certaines défenses ridicules de l'autorité qui fit dire à Panard, avec autant d'esprit que de raison, dans un vaudeville connu :

Les lois ne sont qu'une barrière vaine
Que les hommes franchissent tous ;
Car par-dessus les grands passent sans peine ;
Les petits par-dessous.

De nos jours les théâtres des Funambules, voulant jouer le vaudeville, sont obligés de conserver leur corde, non plus raide, mais baissée au niveau du trou du souffleur.

Étant étudiant, j'ai vu encore chez *Bobino*, au théâtre du Luxembourg, des salons élégants où marivaudaient des personnages en habit noir et en robe de soie, traversés, dans leur longueur, par une corde graisseuse que le paillasse relevait sur ses chevalets, à chaque entr'acte, pour la reprise des exercices acrobatiques.

La musique, c'est tout bonnement la *corde* imposée au genre des boulevards.

Disons que l'obstacle a souvent tourné contre ses auteurs; la mu-

sique n'a jamais rien gâté dans un bon ouvrage, et des accords harmonieux ou sauvages, en rapport avec les situations, ont toujours merveilleusement disposé les spectateurs.

Donc, M. Bernos se dit un jour : moi aussi je suis mélodramaturge ! et l'affiche de la Gaité annonça la première représentation du *Fantôme de Bérézule*. C'était le 13 prairial an XIII.

L'auteur avait suivi bravement, dans cette première œuvre, dont le sujet lui avait été inspiré par un vieux roman, la poétique d'un genre à laquelle il devait si heureusement déroger plus tard. Seulement, il avait été plus sage, plus raisonnable que ses devanciers, et il avait écrit en français — ce qui, pour le dire en passant, ne paraît pas lui avoir fait tort. —

Un jeune seigneur, au moment d'épouser celle qu'il aime, est faussement accusé d'avoir assassiné le frère de son amante. Le fantôme du défunt, lui-même, vient chaque nuit, en grande tenue de revenant, attester le crime aux habitants du château. Il y a deux ermites : l'un, des plus honnêtes, l'autre profond scélérat; la maladresse du valet qui fait tomber dans les mains du premier une lettre destinée au second, permet de découvrir le mystère. Le fantôme n'est qu'un affidé en chair et en os du faux ermite, seul coupable du forfait; la pièce se termine par le mariage des amants.

Malgré la simplicité de l'action, l'ouvrage réussit.

Je remarque que, dans cette pièce, le rôle du seigneur injustement accusé était déjà rempli par le jeune Marty, qui devait acquérir plus tard, grâce aux Caignez et aux Guilbert de Pixérécourt, une si grande réputation dans l'emploi des honnêtes gens persécutés.

Pendant quarante années, Marty partagea avec Moëssard, de la Porte-Saint-Martin, le prix de vertu au boulevard, avec cette différence, toutefois, que Moëssard, lauréat Monthyon dans la vie privée, a bien sur sa conscience d'acteur quelques rôles de *chenapans*, tandis que Marty, lui, ne consentit jamais, au grand jamais, à représenter un personnage qui ne fût pas vertueux à fond.

Je l'ai surpris cependant un soir à la Gaîté, dans un rôle de bourreau; disons, comme circonstance atténuante, que, du moment qu'il s'aperçut que le patient n'avait pas mérité son sort, il épargna sa tête et fit retomber le fer de la loi sur son propre poignet, à lui, exécuteur des hautes œuvres.

Je vois encore ce digne Marty, dans le *Bourreau des Polders*. — On

entend le bruit sourd de la hâche, — angoisse terrible — aussitôt Marty sort de la coulisse et présente au public son bras mutilé, tout sanglant.... — c'était à frémir d'horreur !

Marty, citoyen honnête et intelligent, s'est retiré du théâtre, et il est devenu maire de Charenton-le-Pont, et chevalier de la légion d'honneur. On a pu le rencontrer, en 1848, à Lille, où il conduisit une députation de ses administrés qui, avec les détachements de la garde nationale de Paris, était venue remercier les Lillois du concours qu'ils avaient prêté au gouvernement dans les funestes journées de juin.

Le 17 octobre 1805 — 25 vendémiaire an XIV — M. Bernos fit représenter, sur le même théâtre, *Pervonte ou le don des Souhaits*. Déjà l'auteur sort du genre mélodramatique. Pervonte est une pièce féérique, qui semble composée pour fournir à Marty l'occasion de se faire applaudir dans deux personnages tout à fait opposés : un paysan et un prince.

C'est encore l'enfance des pièces dites à *trucs*, avec changements à vue, qui ont été si perfectionnées depuis par les auteurs et machinistes du *Pied de mouton*, de la *Biche au Bois*, des *Pillules du Diable*, de la *Chatte blanche* et surtout des *Sept Merveilles du Monde*.

En 1806, M. Bernos aborde la scène voisine de l'Ambigu-Comique, il y fait jouer les *Deux Forteresses*.

Il serait assez difficile d'analyser ce mélodrame. Ce n'est plus le sujet simple et classique du *Revenant de Bérézule*, ce n'est pas davantage le caprice féérique de *Pervonte;* ce n'est pas, malgré les héros et l'époque où ils se meuvent, le tableau fidèle des mœurs du moyen-âge, — les auteurs de mélodrame s'occupaient alors fort peu de rechercher la couleur locale que nos auteurs modernes ont su retrouver depuis, si heureusement pour la vérité historique, — c'est une pièce à intrigue où, sous les noms tudesques et les armures féodales des personnages, on voit se glisser l'esprit et le style de la comédie.

On sent que déjà M. Bernos a hâte de se dépouiller du sombre manteau dont il s'est couvert pour pénétrer dans le camp du mélodrame.

Nous le retrouvons, le 16 juillet 1807, à la Gaité, avec les *Pêcheurs catalans*.

L'influence du théâtre le fait retomber d'un degré dans le vieux genre. Nous revoyons les traîtres, les princes ganaches, les niais, les jeunes princesses raisonneuses, les assassins, et M. Marty, pour le quart d'heure général Gonzalve, qui, proscrit, après avoir

commandé longtemps avec honneur les troupes du souverain de la Catalogne, est réduit à vivre, sous le nom de Pédro, au milieu des pêcheurs d'Artez, à une lieue de Tarragone.

Au reste, ici, d'ailleurs, comme dans les premiers ouvrages de M. Bernos, le style est supérieur à celui des pièces du même genre représentées sur les théâtres du boulevard.

Ce n'est pas à notre auteur que se sont jamais adressées les spirituelles parodies qui ont fait courir tout Paris *au Tyran peu délicat*, *ou l'Enfant de cinq ans muet et courageux; à la Femme innocente*, *malheureuse et persécutée ou l'Epoux cruel, injuste, féroce et barbare*, enfin *aux Frères féroces ou les haines de famille infiniment trop prolongées.*

Qui ne se rappelle le comique de Potier Bonardin, réprimandant l'auteur de cette dernière pièce d'avoir fait un mélodrame si court avec un titre si long ?.... (1)

M. Bernos, au contraire, était un novateur. Sur les planches de l'Ambigu-Comique avaient germé les semences qu'il y avait jetées dans les pièces précédentes : le directeur et les acteurs s'étaient préparés à un genre nouveau que devait y inaugurer notre auteur, toujours en conservant le titre de mélodrame, à cause des exigences administratives dont nous avons parlé.

Le mercredi 16 décembre 1807, on annonce *Saakem ou le Corsaire*, mélodrame en trois actes, à spectacle.

Écoutons ce que dit M. Bernos à cette occasion.

« Le roman intitulé le *Cousin de Mahomet* m'a fourni le sujet du mélodrame de *Saakem ou le Corsaire*. Le gascon *Verdac*, par son caractère tout méridional, c'est-à-dire, enjoué, vif, hardi et entreprenant, m'a paru devoir produire de l'effet à la scène, et je ne me suis pas trompé.

« Cet ouvrage est le premier qui, portant le titre de mélodrame, n'en ait offert ni le style, ni les situations, et se soit rapproché davantage de la comédie.

« Aussi, le spectateur qui, d'après le titre, s'attendait à voir de l'effrayant, a-t-il, à la première représentation, écouté le premier acte avec surprise et en silence, mais il s'est déridé au second, et a éclaté au troisième.

« Le succès de cette pièce a été justifié par un grand nombre de

(1) *Bonardin à la répétition.*

représentations, non interrompues, et qui, pendant près de dix mois, ont donné de bonnes recettes au directeur. »

Je ne suis point surpris de ce succès; c'est toujours au fond le même intérêt que prend un public naïf aux opprimés; c'est la même haine contre les persécuteurs; mais les spectateurs se passionnent davantage pour des personnages vivant de leur temps, vêtus comme eux, parlant enfin le même langage, car le style devient nécessairement plus naturel, en descendant des échassos du mélodrame.

La scène se passe à Constantinople et la pièce est remplie de tours plus ou moins ingénieux inventés par les captifs français pour sortir d'esclavage.

Il y a au théâtre des caractères qui, éternellement, seront en possession de faire rire le public, en concurrence avec les maris trompés : Ce sont les gascons comme Verdac et le perruquier du *Mariage du Capucin*, et les duègnes coquettes comme Mariquita.

La glace était rompue, l'ingrat public avait décidément déserté le vieux mélodrame, et un rire franc parti de tous les coins de la salle avait étonné l'écho qui, jusque-là, n'avait reproduit que les cris des tyrans et les hoquets des victimes.

Cette réussite encouragea M. Bernos qui, le 18 mai 1809, fit jouer sur le même théâtre sa pièce favorite, son chef-d'œuvre, le *Siége du Clocher*.

Un épisode du roman des *Trois Gilblas*, de Pigault-Lebrun, avait fourni le sujet à l'auteur.

Il s'agit de deux jeunes officiers, mauvais sujets comme on les aimait beaucoup dans ce temps-là sur les petits théâtres de Paris : des aimables étourdis; mais MM. Ernest et Léopold, le premier fils, et le second neveu du général autrichien de Freyberg, ont comblé la mesure. Au lieu d'employer à des voyages d'instruction le congé de deux ans qui leur a été accordé, ils se sont livrés à mille excès de tous genres, leur or a été englouti dans des maisons de jeux; à l'heure où se lève la toile, ils attendent dans une auberge de la Moravie, que leur valet Carle — sorte de Frontin — leur apporte quelqu'argent, dernière ressource sollicitée d'un parent, le comte de Braun. Pour vivre jusque-là, ils en sont réduits à l'expédient retrouvé depuis par Alexandre Dumas pour son propre compte (1); ils braconnent.

(1) Mémoires d'Alex. Dumas.

Malheureusement, dans leur ardeur, ils sont entrés sur la réserve du baron de Stanheim, ils ont tué un chevreuil sous les murs du château. Poursuivis par les gardes, ils résistent, font feu; enfin, serrés de près, ils se refugient dans le clocher d'une vieille église abandonnée. Mais le baron de Stanheim est un entêté, il envoie contre les jeunes gens des hommes et du canon — siége en règle. — Ernest est pris, mais Léopold et Carle parviennent à se sauver.

Nous sommes au deuxième acte, Ernest est conduit au château de Straunitz, commandé par un major qui sert *depuis quarante-cinq ans quatre mois et sept jours.*

Quel homme est ce major: voici le portrait qu'en fait un personnage?

« Figurez-vous un grand corps droit comme un cierge, et dont le col allongé porte une petite tête ombragée d'un énorme chapeau; une douzaine de cheveux de la longueur du bras, et entourés d'un ruban, composent une queue mince qui se joue sur ses reins, de la manière la plus gracieuse, ajoutez à cela de vastes bottes dans lesquelles flottent des jambes grêles, soutiens d'un corps maigre, et vous aurez le véritable portrait du commandant de Straunitz. »

En arrivant à la citadelle, Ernest y trouve son père et sa sœur. Le général est chargé de l'inspection des forteresses. Vainement l'étourdi sollicite sa grâce, le général est impitoyable et il ordonne au major de redoubler de sévérité. Mais l'amitié veille sur lui; Léopold a trouvé le moyen de se glisser dans un détachement de recrues qui, sous les ordres d'un ancien sous-officier de son régiment, va renforcer la garnison du château.

Reste Carle, — *fourborum imperator* — dont le génie inventif serait fort utile. Comment l'introduire? justement le domestique du major fait bévue sur bévue.

« Le maroufle met un canard sauvage à la broche sans le vider, il assaisonne d'ail une crême au chocolat, sert des côtelettes réduites en charbon, et, en posant enfin sur la table un plat d'œufs à la neige, le misérable manque d'en coiffer le général. »

Carle le remplacera.

« J'ai votre affaire, dit le sous-officier, un de mes cousins... »

Il y a une scène charmante, du meilleur comique, quand le major, ayant demandé à Carle d'où il sort, ce dernier fait de son maître, et en sa présence, un portrait fort ressemblant et peu flatté, que ce dernier n'ose démentir, mais auquel il riposte de mauvaise humeur par la peinture non moins exacte du valet.

« Vides-tu tes canards quand tu les mets à la broche ?

« Monsieur plaisante...

« Non, non; au surplus, dès ce moment tu es à moi. »

N'oublions pas le nom de Carle : *Marc-Luc-Roch Kleingorlafenbach.*

Hélas, on abuse indignement de la confiance de ce brave major, on lui verse des rasades, on lui raconte les histoires les plus ébouriffantes, on le triche au piquet, et de rasade en rasade, d'histoire en histoire, de partie en partie, on le saoule, on l'endort et on lui vole les clefs de la poterne, voilà nos étourdis hors du château.

Malheureusement, une sentinelle les aperçoit, elle décharge son fusil, le major s'éveille en sursaut et dans son trouble s'écrie : « Qu'on selle les hussards, que les tambours montent à cheval, qu'on batte la générale partout. »

Le troisième acte nous représente l'auberge de ce Lourdheim qui, au premier acte, épouse la fille du maître de poste. Lourdheim a pour enseigne : *Au Grand-Croissant.*

Un nouveau personnage, dont il est parlé seulement dans les actes précédents, paraît sur la scène, c'est le chef de brigands Morbach, avec ses compagnons qui passent pour des marchands de bœufs. Leur intention est de s'emparer de la dot de l'aubergiste; plus tard, l'arrivée du comte de Freyberg, dont la chaise s'est brisée, leur procurera une plus riche capture. Mais Carle, qui arrive avec ses maîtres, découvre les projets des bandits; ils racontent au major qui les poursuit, avec quelques hussards, ce qui va se passer dans l'auberge, et, au moment où les brigands entraînent le géneral et sa fille, ils les attaquent résolument: combat acharné; le comte de Freyberg est délivré, Morbach est tué, les brigands sont mis en fuite....

On comprend le reste; pardon est accordé aux jeunes gens et Léopold épouse Adelphine.

La presse a été unanime pour louer cet ouvrage qui a obtenu le plus grand succès. Il a eu plus de quatre cents représentations à Paris, sur lesquelles au moins cent-cinquante à chambrée complète.

On lit dans les *Petites Affiches* de Paris du 20 mars 1809 :

« Un épisode du roman des *Trois Gilblas* a fourni le sujet du *Siége* « *du Clocher*, représenté avant hier sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, « avec un succès complet. Cet ouvrage est d'une gaîté folle et offre « une partie des tours et espiégleries des deux jeunes officiers : nous « supprimons les détails pour ceux qui connaissent le roman, et nous « réservons le plaisir de la surprise à ceux qui ne le connaissent pas.

« On ne trouvera dans le *Siége du Clocher*, dit le *Journal des Spectacles* « du 19 mai 1809, ni tyran que l'on tue et qui ressuscite toujours, « ni jeune princesse que l'on enlève et qui reste sage, ni tours, ni « souterrains, mais on voit un clocher qui soutient un siége en règle, « comme une citadelle; les assiégeants ne badinent pas, mais c'est un « jeu pour les assiégés... Ce sont des hommes aguerris qui connaissent « plus d'une ruse.

« C'est un ouvrage fort gai; il y a du mouvement, et des scènes « écrites avec esprit.

» L'auteur a été demandé. »

« Il y a dans ce mélodrame, dit, à son tour, le *Journal d'Annonces* du « 20 mai, de la variété, des scènes plaisantes, et des situations. On n'est « pas fâché de voir, à l'Ambigu, le mélodrame se dérider quelque fois, « et quitter ses habits de deuil, pour prendre les livrées de Momus. « Le succès du *Siége du Clocher* est assuré, et chacun voudra voir ce « siége mémorable.

« L'auteur, qui a été demandé, est M. Bernos, déjà avantageusement « connu par *Saakem, ou le Corsaire*.

Une mention aussi flatteuse se trouve dans le *Journal du Soir*, du 20 mai.

C'est qu'en effet, à part le mérite de l'ouvrage, le genre nouveau devait plaire au public du boulevard, qui ressemble un peu au public de province. Il lui faut autant que possible, sur la même scène, la réunion de tous les genres : des ballets, des vaudevilles et de la comédie. Or, l'ouvrage de M. Bernos se rapproche beaucoup de la comédie d'intrigue de Dumaniant et du Dupaty. Il y a plus d'un point de ressemblance entre le *Siége du Clocher*, et les imbroglios de *Guerre ouverte*, et de la *Prison militaire*.

L'excellente carricature du major que j'ai vu représenter, non par Melcourt, mais par Klein, pour qui, physiquement parlant, elle semble avoir été inventée, a un certain air de parenté avec le juge du *Menuisier de Livonie*, type de tous les fonctionnaires imbéciles qui, eux aussi, ont le privilége de toujours amuser le public.

On sait que le succès obtenu par Potier, dans ce dernier rôle qu'il jouait par extraordinaire, lui inspira le désir d'avoir un rôle du même genre plus developpé. Merle et Mélesville firent alors pour lui cette admirable farce du *Bourguemestre de Saardam*, dans laquelle Potier a poussé la bétise comique à son plus haut degré de perfection, *relativement à l'Angleterre*.

M. Bernos raconte une circonstance remarquable qui eut lieu lors de la première représentation du *Siége du Clocher*, c'est la lecture, pendant un entr'acte, de la note officielle annonçant l'entrée triomphante de l'armée française dans la capitale de l'Autriche. Tous les cœurs étaient électrisés et les acclamations de *Vive l'Empereur !* se sont fait entendre dans toutes les parties de la salle.

Les lauriers couvraient tout alors, et les Français, facilement oublieux, se consolaient de l'absence de la Liberté, en voyant briller sur son piédestal l'image éblouissante de la gloire.

Nous ne citerons que pour mémoire les *Highlanders ou les Montagnards Écossais*, joués à l'Ambigu, le 7 juin 1810. Cette pièce, comme la plupart de celles dans lesquelles les auteurs contemporains de M. Bernos ont traité des sujets historiques, manque entièrement de cette couleur locale qui n'était pas alors, il faut le dire, plus rigoureusement exigée au boulevard qu'au Théâtre Français.

Depuis que les admirables romans de Walter Scott ont popularisé parmi nous les mœurs des Écossais, si bien décrites par l'illustre écrivain, les *Highlanders*, et même l'*Édouard en Écosse*, d'Alexandre Duval, supporteraient difficilement l'épreuve de la scène.

Voici cependant ce que disait des *Highlanders* le *Journal du Soir* du 4 juin 1810 :

« Si l'on veut aller aux boulevards dans l'espoir de trouver des « idées gracieuses et de jolis tableaux de famille, il faut bien se garder « d'aller voir les *Highlanders* ou les *Montagnards d'Écosse*. Mais si, « comme il n'est que trop vrai, les images sombres, la nature brute « et sauvage, les passions developpées dans leur exercice sont le « spectacle que réclame avec le plus d'empressement une multitude « avide d'émotions, il est certain que ces *Highlanders* ont tout ce « qu'il faut pour intéresser les amateurs et procurer à la pièce « une vogue extraordinaire. »

On remarque que M. Bernos prend volontiers le sujet de ses pièces dans des ouvrages déjà connus. Nous l'avons vu puiser dans les *Trois Gilblas* de Pigault-Lebrun le fond et quelques détails du *Siége du Clocher*; nous allons le voir encore emprunter à ce dernier auteur les personnages principaux du *Baron de Felsheim*.

M. Bernos manque-t-il d'invention, ou se défie-t-il de son imagination ? je ne sais trop. Peut-être a-t-il besoin, pour agir plus puissamment sur son public habituel, de ne mettre en scène que des

caractères historiques ou populaires qui ne lui sont pas tout à fait étrangers.

Sous ce dernier point de vue, les œuvres de Pigault-Lebrun, en pleine vogue à cette époque, lui ouvrirent une mine inépuisable d'esprit et de gaîté.

Si, devenus hommes, et chargés d'années, nous repoussons aujourd'hui de nos bibliothèques l'*Enfant du Carnaval*, *M. Botte et le Baron de Felsheim*, pouvons-nous oublier ces gais romans lus et relus en cachette, et tant de fois dérobés à la vigilance paternelle ou magistrale dans le fond du pupître ou derrière l'oreiller?

C'était, en 1810, la littérature à la mode. Comme la plus belle fille du monde, l'Empire ne pouvait, en pareille matière, donner que ce qu'il avait, et M. Bernos était certain, en montrant les personnages du *Baron de Felsheim* au public, de les voir accueillir comme de vieilles connaissances. C'est le secret du succès obtenu de nos jours par les *Mousquetaires*.

La pièce, qui fut jouée le 16 février 1811, faisait défiler au milieu d'une intrigue vive et spirituelle, non plus le digne baron, représenté antérieurement sur la scène du vaudeville par l'acteur Joly, dans la *Tour de Witikind*, mais Brandt son fidèle hussard, Crettle, le jeune baron, et la figure historique du grand Frédéric, type classique comme l'est devenue depuis l'image de Napoléon.

C'est Fleury qui, pour la première fois, imita sur la scène française le royal ami de Voltaire, dans la comédie de Dezède, les *Deux Pages*, où les deux héros étaient si gracieux sous les traits de Mars et de Bourgoin, « Fleury, dit M. Jules Janin, poussait à un degré incroyable la fidélité historique, témoin son rôle de Frédéric II. Longtemps avant la première représentation, Fleury avait porté l'habit de Frédéric, et aussi le chapeau, les bottes à l'écuyère et la canne. Il avait consulté les vieillards qui avaient vu le roi de Prusse à Berlin ; mais aussi, quand il parut plié en deux, le corps penché de droite à gauche, l'air satyrique et goguenard, chacun de s'écrier en pâlissant : « Le voilà, c'est le grand » Frédéric! » (1)

Je trouve dans la distribution des rôles de cette même pièce des *Deux Pages*, en tête de la brochure, que le personnage accessoire d'un

(1) Histoire de la littérature dramatique.

garçon d'auberge anglais était rempli par Talma. Il y avait loin du tablier de domestique à la toge de Néron et de Sylla !

Vertpré dans le *Moulin de Sans-Souci*, et Hippolyte dans le *Panier de Cerises* jouèrent aussi, à différents théâtres, le rôle du grand Frédéric que M. Bernos confia à Dufresne.

Pour en revenir au *Baron de Felsheim*, cette pièce fit fureur.

« Le fond de ce mélodrame, dit le *Journal de l'Empire* du 19 février 1811, n'est ni un oppresseur puni, ni un innocent arraché à la persécution ; c'est le triomphe, non de l'innocence, mais de l'étourderie, et c'est une nouveauté piquante. Le comique de la pièce délasse des horreurs obligées des noirs mélodrames. »

« Le *Baron de Felsheim*, dit, à son tour, le journal des *Petites-Affiches* du 26 février 1811, voilà un mélodrame qui se soutient sans le secours des décorations, des combats, des niais et des aventures extraordinaires ! la vraisemblance, le style, une conduite sage et un dénouement heureux ont contribué à son succès...

« L'auteur de cette pièce, M. Bernos, nous avait déjà préparés à ce genre amusant par le *Siége du Clocher*. Cette production originale et d'un bon comique annonçait dans son auteur un homme capable de faire mieux, et M. Bernos vient de le prouver dans le *Baron de Felsheim*, qui joint, à la gaîté du *Siége du Clocher*, un meilleur fond de plaisanterie, un style plus soigné, un ton de décence qui appartient plus à la comédie qu'au mélodrame. »

Après le *Baron de Felsheim* vient, le 26 avril 1812, *La Guerrière*, représentée à l'Ambigu-Comique.

« Ce sujet, dit M. Bernos, n'a été puisé dans aucun ouvrage; il est « entièrement d'invention.

« A la distribution des rôles, chaque acteur a témoigné du mécontentement de celui qu'il devait jouer, il ne l'avait pas conçu. Aux répétitions, « tous ont changé d'avis, et la pièce a eu un grand succès.

« Picard, à qui les nombreux ouvrages où il a si bien peint les « mœurs du siècle, ont valu le surnom du *Molière moderne*, assistait « à la première représentation; quand elle fut terminée, il vint me trouver, « m'adressa un compliment flatteur, et me gronda de ne pas l'avoir lancée « sur un théâtre autre que celui de l'*Ambigu*.

« Lesage, chef d'emploi à l'Opéra-Comique, et dont le public appréciait « les talents, assistait à cette représentation, il me témoigna ses regrets de « ce que je n'avais pas fait de *la Guerrière* un ouvrage pour le théâtre « auquel il était attaché.

L'intrigue de cette pièce roule principalement sur la situation d'une femme qui, passant pour un homme, inspire à un amant une jalousie que la maîtresse de ce dernier ne peut détruire, sans violer le secret de la Guerrière. Cette situation, reproduite plusieurs fois au théâtre, abonde en détails d'un grand intérêt et d'un bon comique. Aussi les journaux furent-ils encore unanimes pour faire l'éloge de l'ouvrage et de l'auteur.

Après avoir donné à l'Ambigu, le 5 janvier 1814, un mélodrame féerie, sous le titre d'*Elzamir-Benescar*, M. Bernos termina sa carrière dramatique, le 9 avril 1817, par les *Captifs d'Alger*, mélodrame où l'un des personnages, pour s'échapper, simule la folie, comme l'héroïne de Regnard (1) et le jeune Francais du *Médecin turc*, d'Armand Gouffé.

Encore ici la pièce tient plus de la comédie d'intrigue que du mélodrame.

C'est donc à tort que, jusqu'à ce jour, ceux qui ont jugé M. Bernos moins par l'esprit et le style de ses ouvrages, que par le genre ordinaire des théâtres où ils ont été représentés, n'ont pas hésité à le ranger dans la classe des mélodramaturges, à la suite des Caignez et des Guilbert de Pixérécourt, continués depuis par les Ducange et les Bouchardy. Le *mélodrame*, pour parodier un mot de Diderot, a passé sur sa *plume* il ne s'y est pas arrêté.

Ce n'est pas que je veuille, en assignant à M. Bernos le véritable rang qui lui appartient dans la littérature, faire acte d'hostilité, de mépris même contre le vieux mélodrame; loin de là. Je voudrais au contraire pouvoir réhabiliter, aux yeux des hommes de bonne foi, des pièces faibles de style et d'invention peut-être, mais recommandables par une morale dont se croient dispensés les ouvrages que de nos jours on juge supérieurs.

Permis au *Journal de l'Empire*, que je citais tout à l'heure, de se moquer agréablement des oppresseurs punis et des innocents arrachés à la persécution, je dis, moi, que ce sont des exemples que l'on ne saurait mettre trop souvent sous les yeux du peuple.... au moins au théâtre. Ne vaut-il pas mieux voir succomber chaque soir le tyran, malgré sa tunique abricot, que de voir triompher Robert-Macaire sous ses haillons ?

L'histoire est trop triste dans sa réalité pour que la fiction ne vienne pas nous dédommager.

(1) Folies amoureuses.

C'est, avons nous dit, en 1817 que M. Bernos fit jouer les *Captifs d'Alger*, il quitta, en 1818, Paris qu'il n'eut plus l'occasion d'habiter.

Cette absence de la capitale et d'autres occupations plus sérieuses ont détourné M. Bernos du théâtre, à un âge où son génie dramatique était dans toute sa vigueur.

Il a trouvé sans doute de larges compensations dans la carrière nouvelle qu'il a parcourue; mais qu'il nous soit permis de regretter cette désertion dans l'intérêt de l'art.

M. Bernos n'eut point tardé, j'en ai la conviction, à aborder la scène où brillaient les Picard, les Duval, les Andrieux, auxquels succédèrent les Scribe, les Casimir Bonjour et les Bayard, et nous compterions un bon auteur dramatique de plus.

Quoiqu'il en soit, si M. Bernos veut bien me pardonner l'indiscrétion que j'ai commise en soulevant un coin du voile dont il lui a plu de couvrir sa vie littéraire, je me féliciterai d'avoir pu donner à notre génération trop oublieuse une idée sommaire des spirituelles productions d'un de nos plus honorables concitoyens.

PIERRE LEGRAND

HISTOIRE.

Les calligraphes et les manuscrits des cathédrales d'Arras, de Tournai, et de l'abbaye de Saint-Bertin.

Les obituaires de la cathédrale d'Arras peuvent seuls, aujourd'hui, nous révéler le glorieux passé de cette antique basilique de l'Artois. Si nous ouvrons, en effet, ces vénérables monuments des âges passés, déposés actuellement dans la riche bibliothèque d'Arras (1), nous y lisons ces curieux détails: Le III des calendes de septembre, nous célébrons l'obit de M.e Jehan Rousselet, prévôt du chapitre (2), qui nous donna une glose (lecturam) sur la Bible (3) en quatre volumes, composée par M.e Nicolas de Lira (4). Voulant que nous la transmissions à la postérité, il nous ôta la faculté de la vendre, et afin que tous les étrangers, à quelque nation qu'ils appartinssent, pussent la consulter pour dissiper leurs doutes, il ordonna expressément que nul ne se permît de la transporter hors de cette église : il légua aussi, aux mêmes conditions, un

(1) Ils y sont conservés sous les N.os 332,— 968,— 980,— 945.

(2) En 1349. (Gall. Christ., tome III, col. 358, A.)

(3) Biblia sacra cum postillis, 4 vol. in-folio.— Les deux premiers volumes contiennent l'Ancien Testament; les deux autres le Nouveau.

(4) Erasme s'est beaucoup moqué de ce commentateur du XIV siècle, et Rabelais lui emprunte ce jeu de mots *Lira delirat*, lorsqu'il dit (livre III, chap 1 du Pantagruel) *si de Lyra ne délire.*

beau bréviaire (1) en deux volumes, *lequel il fit enfermer dans* une cage de fer treillissée (2), ainsi qu'un superbe missel et le livre des épîtres et évangiles, recommandant que ces deux derniers ouvrages servissent au grand autel et dans le chœur, à ceux qui y voudraient dire leur office (3)

A Pierre Brunet (Brunettus), chanoine, et jadis *notaire du Concile de Bâle*, nous devons un bréviaire en deux volumes, *aujourd'hui attaché au côté droit du chœur.*

Le XVIII des calendes de janvier, mourut M.e Beyon, chanoine, allemand de naissance, qui, en 1444, nous légua ses livres, parmi lesquels se trouvent le VI.e livre des Décrétales *avec la glose de Jehan André*, et un manuscrit en papier *sur le grand schisme d'Occident*, *composé en 1378.*

Quant à Jacques de Gouy, chanoine et *vicaire* de Roland Lescripvain, archidiacre d'Arras, dont nous disons l'obit le III des calendes de juin, il nous a fait don d'un magnifique antiphonaire.

Si, quittant Arras, nous nous transportons à Tournai, les archives de Saint-Bertin nous fourniront un document bien précieux pour l'histoire des lettres. Nous y lisons en effet : 1471. *Payé et exposé à cause de ung livre, nommé opus insigne S.ti Thome, que Monseigneur* (4) *avoit fait escripre par messire Jehan Mauclerc, pbre, ainsy qu'il s'ensiealt : est assavoir pour XII XII.as* (douzaines) *et IIII peaulx de vellin, à LIIII s. le XII.e, sont XXXIII livres VI s.; — audict Mauclerc pour le parpaie de l'escripture dudict livre, sur quoy il avait receu de Monseigneur VI livres, délivré par ledict receveur, XXIII livres XII s.;—pour l'enluminage dudict livre XLVIII s., et pour loyage d'icelluy XXVI s. Montent lesdictes parties à LX livres XII s., comme il appert par la cédule de mondict seigneur donnée à Lille, le IX.e jour de janvier audict an LXXI (1471).*

L'année précédente, le prélat avait fait remettre XX livres à *sire Hugues Domie* pour l'escripture d'un autre livre.

A Saint-Bertin, où l'écrivain de l'abbaye recevait XVIII livres de gages,

(1) Le petit bréviaire légué (1361) par le cardinal Pierre Bertrand est estimé X livres.

(2) Dans la chapelle de Saint-Vaast.—Le même usage existait à Noyon. (voy. notre cité picarde, page 163).

(3) Nous voyons plus loin que les XX livr. X s. provenant de la vente de deux Bibles, sont employés à l'acquisition de certains droits à Ricebourk et à Duisans.

(4) Guillaume Fillatre, évêque de Tournai, de 1459 à 1473. (Voy. son article Gall. Christ., tôme III, pp. 232,—35).

tandis que *le loyeur de livres* avait droit par an, outre ses V livres de gages, à X tonneaux X lots (II lots par jour) de cervoise, et à III c. LVIII grands pains, nous voyons que, en 1405, on travaillait à un missel sur parchemin, qui n'était point encore terminé en 1407, puisqu'à cette dernière époque on alloue VIII livres comme à compte (1) et XXVII livres XV s., en 1408.

En 1410, on consacre XX livr. XVI s. à l'acquisition d'un nouveau graduel, et l'on accorde XXI livr. XIIII s. à l'écrivain qui avait copié un nouvel *aspiciens*, tandis que, en 1412, deux antiphonaires nommés *Angelus*, reviennent, y compris le parchemin, etc., à XXV livr. XIII s.

L'année suivante, divers livres, savoir : une *Bertholma*, livre de chapitre, un *Aspiciens* (2), deux psautiers, etc, sont payés LIX l. III s. III d.

En 1432, ceux qu'on achète à Paris coûtent X l. XII s.

N'oublions pas que, en 1439, Jehan Bosquet mettait la dernière main à un Missel, et que, en 1446, on déboursait XXI l. XIII s. pour renouveler (de novo scribendis) divers manuscrits et en acheter d'autres.

A sire Jehan Paccoul (3) en octroyait (1530) XXX l., digne récompense des divers manuscrits par lui transcrits; tels qu'ung livre nommé *Aspiciens, ung commune sanctorum et plusieurs légendes en ung livre à part*, aussi bien que l'office de la dédicace

Dès le XV.e siècle, les moines avaient eu soin de faire transcrire les priviléges du monastère. A *Dampt*, Allelme de Morcamp, à qui ils avaient confié cette besogne, ils donnaient IIII l. XV s., tant pour son salaire que pour le grand papier et le parchemin des deux volumes (4).

De leur côté, les trois notaires de Thérouane qui, durant trois jours entiers, avaient visité et paraphé ces titres, recevaient XII l. II s.

Pour *la librairie* (bibliothèque), dont les *peppitres* avaient été faits (1499) par les huchiers Huchon Lefebure et Jehan Bourgois, et que *Josse venait de peindre*, ung clincquaillier livrait ung marteau de XII d.; ung wiblequin d'Allemaigne à tout le fers y servans de IIII s.; deux espinces

(1) Solutis scriptori cuiusdam novi missalis nondum completi.

(2) Pro scripturâ unius *Aspiciens* XIIII l.; — 1473. Pro pergameno, scripturâ, illuminatione, et ligaturâ duorum librorum scilicet *Angelus* et *Aspiciens*, solut in universo LIIII l.

(3) En 1525, sire Jehan Paccoul, religieux, faisait l'escripture d'un *Angelus*.

(4) 1497 IIII *cornes à l'encre* pour monseigneur, III s. — 1523. Trois peaulx de parchemin V s.; trois rames de papier XLV s.

l'une à vys, et l'autre pour arachier claux, de V s.; deux gros fers d'alcier et ung bois plommé de IX d.

Faisons remarquer ici que sire *Jehan Carpentier, Pbre et loyeur de livres, qui relioit les livres de le librarie de monseigneur,* (1), avait X l. par an et XVII l. de chandelles, et que, en 1506, Micquelot le Cras, *escripvant,* recevait XII l. de gages.

A cette même époque, sire Salmon Guison, qui *avait fait le tablet* (2) *de Pasques,* obtenait XVI s.

Pour empraindre les billets par lesquels on signiffioit les pardons de jubilé, on s'adressait aux imprimeurs, puisque, en 1525, *Jehan Allixandre, libraire et imprimeur, faisait payer VIII l. X s. les douze cent qu'il avait empraincts à cet effet.*

Au messagier de Douai qui, en 1577, avait apporté le livre *dont le docteur Goetius faisait hommage au couvent*, on remettait XII s.

DE LA FONS-MELICOCQ.

(1) Pro libris (1416) religandis et fiendis; pro armariis librarii.

(2) 1497. A celuy quy a mis le vieulx testament en ung tablet. XX s.

SCIENCES.

Académie des Sciences de Paris. — Séance du 2 Janvier.

Dans cette séance, qui a été très-courte, M. Millon, ancien pharmacien principal à l'Hôpital-Militaire de Lille, a lu un mémoire sur le gluten du blé. Avant de donner une analyse succincte de ce travail, je crois utile de présenter quelques considérations, qui en feront mieux comprendre l'importance.

On ne possède pas encore aujourd'hui des données scientifiques certaines sur la composition du blé. — D'où vient que la chimie, qui a fait connaître, avec précision, les éléments d'une foule de corps rares ou dont l'utilité n'est pas immédiate, n'ait pas encore dit son dernier mot sur la composition de la première des matières alimentaires? — Comment se fait-il que, malgré l'importance du principal de nos aliments, malgré l'utilité de la fixation du prix réel des subsistances, la science n'ait pas fourni à l'hygiène publique et à l'industrie des données sûres qui puissent assurer la sécurité de la première en contrôlant sévèrement les opérations de la seconde? — Plusieurs raisons peuvent expliquer suffisamment cette impuissance apparente de la chimie.

D'abord, le blé est une substance extrêmement complexe. Il renferme, comme on sait : 1.° de l'eau; 2.° de l'amidon; 3.° une matière azotée hétérogène, éminemment nutritive, nommée *gluten*, et analogue à la chair musculaire des animaux; 4.° de la *cellulose*, substance composant le tissu des cellules et de la pellicule épidermique; 5.° une matière grasse particulière; 6.° une substance appelée *dextrine*, qui n'est en quelque sorte que de l'amidon devenu soluble dans l'eau; 7.° enfin, des traces de différents sels.

En outre, la proportion de ces éléments change, dans une même variété de blé, avec une foule de circonstances, telles que la nature du sol, la composition et la quantité de l'engrais, la température, l'humidité, etc. Cette proportion change encore avec les variétés de blé. Elle n'est pas la même, toutes choses égales d'ailleurs, dans les blés tendres et dans les blés durs.

Enfin, les éléments du blé sont, pour la plupart, ce que l'on nomme en chimie des substances *neutres*, c'est-à-dire des substances dont la

détermination est la plus difficile, par suite de l'insuffisance des procédés analytiques.

On comprend dès lors qu'il n'y a qu'une série d'analyses multipliées, longues, pénibles, faites avec toute l'habileté possible sur des échantillons nombreux de toute espèce de blé, qui puisse permettre de poser quelques principes généraux sur la composition et la valeur nutritive du plus important de nos produits alimentaires.

Jusqu'à ce jour, on s'accorde assez généralement à estimer la richesse d'un blé ou d'une farine, par la quantité de gluten qu'ils renferment, par suite de cette idée, non suffisamment justifiée que le gluten contient à peu près tout l'azote de la substance. Sous ce rapport, les blés durs sont préférables aux blés tendres. — Pour extraire facilement le gluten d'une farine, on fait une pâte ferme qu'on pétrit au-dessous d'un filet d'eau, jusqu'à ce que l'eau n'en sorte plus laiteuse. L'amidon est entraîné avec les substances solubles, et il reste une matière gluante, élastique, qui est le gluten.

Or, en 1848 et 1849, M. Millon, étudiant, par ce procédé, plusieurs blés récoltés dans les environs de Lille, avait constaté de grandes variations dans la proportion du gluten que produisait leur farine.— Certain blé roux anglais ne fournissait pas plus de 6 pour 100 de gluten sec; tandis que la détermination directe de l'azote indiquait 10 pour 100 de matière azotée. — Un autre échantillon de blé roux anglais contenait la proportion de gluten, regardée comme normale, savoir 10 pour 100 environ. A cette époque, et malgré ses recherches, il fut impossible à M. Millon, d'établir une distinction entre le blé qui ne renfermait que 6 pour 100 de gluten et celui qui en renfermait 10.

En 1852, M. Millon eut occasion de poursuivre ses observations sur les principaux types de la culture des environs d'Alger. D'un blé tendre des plus beaux, récolté à Guyotville, il ne put parvenir à extraire de gluten. Et pourtant la proportion d'azote du blé était assez forte et représentait jusqu'à 10 pour 100 de gluten, ou mieux de principe azoté, *albuminoïde*.—En 1853, même résultat avec le même blé. —Mais cette fois, en examinant ce blé de près, M. Millon finit par découvrir que les grains, qui semblent, au premier aspect, d'une uniformité remarquable, offrent cependant deux variétés distinctes. Un petit nombre de grains sont glacés à la surface, et ont une cassure demi-cornée. Les autres sont plus blancs, plus féculents à l'intérieur, tout en conservant la même forme extérieure que les précédents.

Les premiers séparés et triés avec soin, donnèrent à l'analyse 11,8

pour 100 de gluten. La farine des seconds n'en donna pas trace appréciable.

Cette dissemblance extrême dans la nature de la matière azotée, coïncidant avec une similitude complète de forme, se retrouve jusque dans un même grain, dont une moitié est cornée et l'autre non cornée, c'est-à-dire l'une riche et l'autre pauvre en gluten.

D'autres observations faites sur des blés de diverses provenances ont fourni des résultats de même sens. Ainsi en séparant, dans des blés tendres d'Alger, à grains presque tous glacés, les grains les plus cornés, les plus glacés, M. Millon a trouvé jusqu'à 14,9 pour 100 de gluten, tandis que dans les autres, moins cornés, il n'a obtenu que 9 à 10 p. 100.

Voilà donc une distinction nécessaire à établir entre des blés riches et des blés pauvres en gluten. De là les conséquences suivantes:

1.° Il pourra arriver que la farine la plus fraîche, la plus belle et de la mouture la plus loyale, contienne, dans des cas qu'il faut provisoirement regarder comme exceptionnels, une proportion de gluten qui descend à 7, 8 ou 9 pour 100. — En matière d'expertise, c'est là une donnée de la dernière importance.

2.° La valeur alimentaire d'une farine ne saurait être déterminée d'après la quantité de gluten.—Les blés tendres sans gluten de Guyotville sont recherchés sur les marchés, d'après M. Millon. — Cette valeur dépend, sans doute, de la proportion relative des matières azotées et de certains autres éléments constituants du blé.

M. Millon a profité des échantillons de Guyotville, pour faire du pain avec de la farine sans gluten. Il a remarqué que la pâte se travaille plus difficilement, qu'elle est très-courte; que le pain, qui en résulte, s'arrête en quelque sorte au gosier comme du pain très-sec et très-rassis. En d'autres termes, ce pain prend beaucoup de salive. Le pain ordinaire en prend moins, et le pain de blé dur, moins encore.

En terminant son mémoire, M. Millon annonce à l'Académie un ensemble de recherches, beaucoup plus générales, faites à différents points de vue, sur des blés récoltés sous des latitudes assez distantes, l'Algérie et le nord de la France. Nous qui avons l'honneur de connaître M. Millon, l'habileté avec laquelle il travaille, la largeur des vues qui le dirigent, nous ne doutons pas que le nouveau mémoire annoncé, ne vienne couronner dignement celui dont nous venons de donner une idée, et d'où ressortent, en même temps que la rectification d'un point scientifique, des indications spéciales appropriées à la situation actuelle des subsistances.

LAMY, Docteur ès-sciences.

POÉSIE.

LE FLEUVE ET L'HIRONDELLE.

FABLE.

Certain fleuve, aux échos des rives solitaires
Racontait les splendeurs du château de ses pères,
Et vantait, en passant, l'âge de son blason,
Qu'il faisait remonter jusqu'au temps de Jason;
Quelquefois il disait, avec des airs superbes :
« Que pourrait-on trouver de comparable à moi ?
« De vingt plaines, au moins, que je traverse en roi,
« Je veux bien consentir à féconder les herbes;
« Et dans ma course immense, entraînant les vaisseaux
« Vers les ports fortunés qui me doivent la vie,
« Je force la tempête à respecter mes eaux,
« Et l'Océan lui-même à me porter envie!..
« Oh! je suis un grand fleuve!... » Un sot, un orgueilleux,
Lui répondit un jour l'hirondelle rapide....
Hier, j'ai trempé mes pieds dans ton berceau limpide :
Connais-tu le castel de tes nobles aïeux?
C'est un maigre rocher, moussu, pelé, sauvage,
D'où tombe goutte à goutte un filet si petit,
Qu'une fourmi pourrait le passer à la nage,
Ou bien un roitelet le couvrir de son nid!..
Pauvre esprit! cesse donc de vanter ta naissance;
Tu te gonfles des eaux du ruisseau, du torrent;
Sans eux que deviendraient ta force et ta puissance?
Par toi seul tu n'es rien : les autres te font grand.

La leçon était rude à recevoir, sans doute,
Mais à tout parvenu, fut-ce un fleuve bavard,
Qui se vante et s'oublie au sommet de la route,
Il fait bon rappeler l'humble point de départ.

ALEX. DEPLANCK.

FÉRAGUS.

Féragus, un poète, un fou,
Aimait la reine d'Angleterre :
Cet amour, né je ne sais d'où,
Pour lui-même était un mystère;
Amour rêveur
Et solitaire,
Heureux de la moindre faveur.

Dans les parcs royaux, les jardins,
Comme un faune il fesait sa ronde;
Gambadant, poursuivant les daims,
Cueillant des fleurs, mirant dans l'onde
Son œil d'azur,
Sa tête blonde
Comme une gerbe de blé mûr.

Souvent sur une pierre assis,
Aux étangs, à leurs frais rivages
Il confiait ses doux soucis;
Ou, monté dans les hauts branchages
Des peupliers,
Ses chants sauvages
Troublaient le cerf sous les halliers.

Cet amour plut au rossignol
Qui le redit à la fauvette,
Laquelle, un jour, en mi bémol,
En instruisit la paquerette,
Laquelle encor,
A jaser prête,
En fit part à l'abeille d'or.

Tout parle : l'insecte, la fleur,
L'oiseau, pour peu qu'on les comprenne;
Le bruit de cette folle ardeur
Parvint ainsi jusqu'à la reine ;
Elle sourit
En souveraine,
En femme de cœur et d'esprit.

Puis Féragus demandait peu,
Si peu, que pour pareille chose
Aucune reine, n'eut pris feu;
Il ne désirait qu'une rose
Sous un baiser
Royal éclose.
Hélas ! comment lui refuser ?

Le soleil à la fleur des champs
Refuse-t-il une caresse ?
Aux chardons railleurs et méchants
Comme aux lys blancs il s'intéresse ;
Douce bonté,
Noble tendresse,
Attributs de la royauté.

Féragus, une belle nuit,
Se promenait triste et morose,
Lorsqu'il entendit le doux bruit
D'un doux baiser sur quelque chose. . . . .
Puis une main
Prit une rose
Et la jeta sur son chemin.

Casimir FAUCOMPRÉ (de Lille).

BULLETIN HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

1853 n'est plus. Caché sous un épais linceuil de neiges, il est descendu dans le vaste sépulcre du temps passé! 1854 a déjà recueilli son héritage.

Ah! s'il était un tribunal qui jugeât les ans écoulés,

Comme l'Egypte au bord de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois,

et qui leur demandât compte de ce qu'ils ont apporté de découvertes précieuses, de chefs-d'œuvres admirables, de génies féconds, pauvre 1853 que tu devrais trembler!

Tu as laissé mourir Arago! tu n'as su que compléter des collections commencées depuis longtemps, éditer de vieilles œuvres, t'adresser même aux morts, ce pauvre Stendhal entre autres, pour obtenir d'eux des publications posthumes; traduire et traduire encore; puis enfin solliciter de Michelet, de Villemain, d'Augustin Thierry, de Cousin, de G. Sand, de Béranger, de Sue, de Dumas, de Ponsard, de Barthet, d'Augier, quelques échos affaiblis de leurs œuvres les plus retentissantes, quelques miettes tombées de la table où ils nous ont jadis si splendidement servis.

Oui, mais comme il faudrait bien laisser à l'accusé le droit de se défendre, voici ce que répondrait 1853 :

Connaissez-vous beaucoup de ces génies qu'une année voit éclore, dont quelques semaines font la réputation? et les croyez-vous bien sérieux et bien féconds? Leverrier ne vit-il pas toujours sur son étoile, comme Félicien David sur son *Désert*, comme Murger sur ses *Scènes de la vie de Bohême*.

N'aimez-vous pas beaucoup mieux ces intelligences que le temps mûrit, qui chaque année se révèlent par des progrès et de nouveaux éclats? *l'Honneur et l'Argent*, *Philiberte*, *Dalila* n'auront-ils pas beaucoup ajouté, croyez-vous, à l'estime que méritent Ponsard, Augier et Feuillet? marquez-moi bien haut le rang qu'a acquis Toussenel, parmi les hommes d'esprit avec son *Monde des Oiseaux*.

Et pour être signé de noms plus anciennement connus, le roman de *Mont-Revèche* en est-il moins délicieux? ou celui de Fernand Duplessis moins coloré? sans parler de bien d'autres.

J'ai traduit, dites-vous, mais me reprocherez-vous d'avoir fait connaître à la France des œuvres comme celle de Mistriss Beecher Stowe ou de Mistriss Wetherel, d'Hawtorne et de Poe, qui nous montrent bien que, même dans les arts, l'avenir est à l'Amérique. Le *Don Quichotte* d'Avellaneda, le *Koran* de Sterne, les *Séances* d'Harriri, l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay, le *Cassandre* de Lycophron, le *Lotus de la bonne loi* auquel se rattache le nom si regretté d'Eugène Burnouf vous ont-ils paru indignes d'être révélés à la France?

J'ai continué des publications commencées depuis longtemps. Mais avez-vous réfléchi qu'il s'agit de l'*Histoire littéraire des Bénédictins* dont j'ai édité le XXII volume si riche en études sur les troubadours, les trouvères et les romans du Renard; du recueil des Bollandistes, dont mon volume sur les *Acta Sanctorum octobris* (17 au 20) est un des plus remarquables; du tome second du *Recueil des monuments inédits du Tiers-Etat*, où sont réunies tant de pièces relatives à l'histoire d'Amiens, mais qui intéressent toute la France, tous

les pays modernes. Les deux nouveaux volumes de M. Michelet (V et VI de l'histoire de la Révolution) sont peut-être les plus beaux de tout l'ouvrage.

La *Chanson de Roland*, publiée par Genin ; la *Légende d'Alexandre*, par de Villedeuil ; l'*Histoire de l'architecture byzantine en France*, par Verneilh ; l'*Histoire des réfugiés protestants*, par Weiss, le *Recueil des notes diplomatiques de Frédéric II*, et de ses fils, par Huilliard Breholles ; le *Supplément à l'authologie grecque*, par Piccolos ; l'*Histoire de l'île de Chypre sous les Lusignan*, par de Mas Latrie; ces quelques livres que je cite entre mille ne sont-ils pas des titres sérieux ?

Nous en ajouterons encore bien d'autres moins spéciaux, les uns sérieux et peu répandus bien qu'estimables, comme la *Connaissance de Dieu*, par le père Gratry de l'Oratoire, car il y a encore un Oratoire, les autres répandus à profusion bien que... comme les *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, et leur spirituelle parodie : les *Mémoires de Bilboquet*. Pour couronner le tout, ajoutez les *Épitres*, *Contes et Pastorales* de Reynaud, charmant poète que j'ai aussi laissé mourir.

Certes, quand on aurait écouté 1853 parlant ainsi, on serait désarmé et on la classerait volontiers dans la moyenne des années communes pour parler comme les économistes.

Et que sera 1854 ?

Cela dépend de nous tous.

La philosophie le dit fort bien : tout se fait dans le temps, rien ne se fait par le temps. L'année est une plaine vaste et nue, sur laquelle le volcan secoue ses laves, le torrent creuse son lit, le monarque élève sa pyramide, l'arbre étend ses rameaux, la fourmi traîne son grain de sable.

Appelons donc à l'ouvrage pour 1854 tous les hommes de bonne volonté, car la Providence tient compte de leurs efforts au plus obscur travailleur, comme au plus grand génie.

La Revue du Nord, quand elle aura réuni les éléments de ce travail, examinera d'une façon plus détaillée tous les écrits beaucoup plus nombreux qu'on ne pense, qui ont été publiés en 1853 par des auteurs appartenant aux départements de la Somme, de l'Aisne, du Pas-de-Calais et du Nord, ainsi que les Mémoires des sociétés savantes, et du congrès historique qui s'est tenu à Arras.

M. Bernard a fait paraître l'année dernière un ouvrage intitulé : l'*Origine et les débuts de l'imprimerie en Europe*. Cet auteur tend à attribuer cette grande découverte à Coster de Haarlem, et il s'appuie principalement sur deux monuments dont l'un le *Speculum humanæ salvationis* est déposé à la bibliothèque de Lille ; l'autre : l'*Extrait des memoriaux* de Jean le Robert, abbé de St-Aubert de Cambray est déposé aux archives de la même ville. Le *Speculum* de la bibliothèque de Lille, d'un prix inestimable, est de l'aveu de tous un des premiers essais de l'art typographique. M. Bernard démontre qu'il a été imprimé avec des caractères mobiles.

T. S.

Le Rédacteur-Gérant,
BRUN-LAVAINNE.

Lille. Imp de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.

La Littérature en Province.

Ce qui, depuis un quart de siècle, se fait, se dit, s'écrit dans les départements, nous autorise à poser nettement cette question-ci : — la littérature est-elle possible en province ?

D'abord, ne nous perdons pas dans les théories et les hypothèses ; allons droit aux faits. Connaissez-vous un chef-lieu de département, d'arrondissement, de canton où s'épanouisse, à l'heure qu'il est, un vrai *Maréchal* (comme disait feu Balzac) de la littérature française ? Non, n'est-ce pas ? Les prédestinés de cette classe naissent n'importe où ; mais ils ne peuvent vivre et fructifier que sur le versant méridional des buttes Montmartre. Ils vont à Paris comme les papillons nocturnes vont à la bougie : les uns s'y brûlent, les autres y brillent ; et cette alternative, elle-même, est un stimulant spécial qui manque partout ailleurs. Du reste, pour être plus clair en notre thèse, traçons ici la monographie physiologique d'une vocation littéraire de province.

Un beau jour, je le suppose, naît en Flandre, en Gascogne, en Languedoc (le lieu ne fait rien à l'affaire), un enfant un peu maigre, un peu pâle, mais avec un front bien développé et des yeux qui, à peine ouverts, pensent et parlent tout seuls. Aux premières tentatives d'instruction essayées contre lui, on s'aperçoit qu'il mord peu à l'alphabet, mais qu'il raffole des images. Quant aux chiffres, ils lui inspirent une telle horreur, que dès lors on désespère de jamais parvenir à lui inculquer se

table de multiplication. Bientôt on interne notre petit *Aliboron* (archaïsme favori du pion primaire) dans un collége communal. Là, pendant sept ans, l'enfant construit des cocottes, copie le nez du Principal sur la muraille, barbouille des pensums, griffonne des devoirs, mâche des racines grecques, réussit assez bien en version, mais ne manque pas une occasion d'être dernier en tout le reste, surtout en thème.... Les parents sont consternés; et les maîtres aussi!... Cependant — remarquez ceci — le lendemain de la libération définitive de notre collégien, le professeur de rhétorique confie à la famille qu'il soupçonne son rejeton de n'être pas tout à fait aussi bête qu'elle le suppose, et que peut-être même, dans la dernière composition, il aurait remporté un accessit en discours français, si l'on était parvenu à lire son écriture...

Quoiqu'il en soit, voici notre héros sorti des bancs universitaires. Il faut lui choisir une carrière, lui donner un état. Le père de famille fait alors cette affreuse découverte qu'après tout le temps et l'argent dépensés pour l'instruire, son fils ne sait rien, n'est bon à rien!.. Entre temps, le jeune incompris flâne sous la feuillée des bois, rêve aux bords des clairs ruisseaux, lit des romans d'Alexandre Dumas, des vers de Victor Hugo et se livre sournoisement à l'incubation d'un projet de drame moyen-âge et de trois vaudevilles pompadour... Mais, aux premiers symptômes de la maladie littéraire, on assemble un conseil de famille, et le malade est chapitré de la bonne façon: — « Eh quoi! « au lieu de songer à faire son chemin, au lieu de chercher à se « rendre utile à soi, aux siens, au pays, se laisser aller ainsi à un « métier de fainéant, d'artiste, de balladin !... Mais, Monsieur, ne « savez-vous pas que tous les hommes de lettres manquent de pain, que « tous les poètes vont mourir à l'hôpital?... etc. etc... » — A force de servir, ce beau réquisitoire finit par s'user; et les hostilités domestiques se terminent par une sorte de compromis, en vertu duquel notre enfant prodigue donne les trois quarts de son temps à la comptabilité commerciale et le reste au feuilleton du journal de la localité. Sur ce, le père continue de bouder, mais le fils devient célèbre *intra-muros*.

Cela dure ainsi un an, deux ans tout au plus. A grands renforts d'invention et de verve, notre jeune écrivain a poussé sa réputation par delà les limites de l'octroi municipal; il s'est fait une renommée quasi départementale; il est membre de toutes les sociétés littéraires du pays; il est recherché par la fine fleur de ses concitoyens lettrés; monsieur le

Sous-Préfet l'encourage; monsieur le Maire le félicite; son père lui-même s'est un jour oublié, devant des étrangers, jusqu'à se vanter de sa progéniture... Et tant de bonheur, tant de gloire, ne peuvent encore rassasier son cœur ambitieux!... Il prétend qu'il étouffe dans son auréole locale; que son style se rouille à ce contact perpétuel et exclusif des idées et des formules de la province; qu'il a besoin d'une arène plus vaste, d'un théâtre plus élévé; que l'avenir de sa plume est perdu, à jamais perdu, s'il reste plus longtemps dans ce désespérant impasse de la littérature départementale... Puis enfin, n'y tenant plus, il part pour Paris, la grande ville, qui, au bout du compte, est bien véritablement en France la seule patrie des idées neuves et du beau style.

Ainsi se sont déflorées toutes nos grandes cités au profit de la Babylonne moderne. Nous en savons une entre autres qui compte bien actuellement à Paris une demi-douzaine de célébrités littéraires nées dans ses murs, et qui n'a pas gardé chez elle une seule plume dont elle puisse raisonnablement s'enorgueillir. Après tout, il en est des virtuoses de la littérature comme des oiseaux chanteurs: ils ne chantent pas au nid Ecoutez plutôt: — Un des écrivains qui, en ce moment, brillent avec le plus d'éclat au zénith de Paris, ayant été pris à l'improviste par une gêne d'argent extraordinaire, avait accepté une place de bibliothécaire dans sa ville natale. Il se rendit bravement à son poste; mais lorsqu'il essaya d'avoir à Marseille (c'était pourtant à Marseille) l'esprit qu'il avait à Paris, il n'y réussit en aucune façon.... Si bien que, pour en réchapper avec ses ailes, notre génie provençal n'eut que le temps de donner sa démission et de se sauver....

Au demeurant, cette désertion épidémique qui entraîne fatalement l'impuissance littéraire de la province, s'explique surtout par le tempérament spécial dont l'homme de lettres paraît assez généralement affligé. En effet, parlons franc: de sa nature, le littérateur est volontiers quelque peu glorieux; la vanité est son péché mignon.... Allons, il n'y a pas là de quoi rougir jusques au blanc des yeux; un grain de vanité est, après tout, un bien mince défaut qui ne fait tort à personne, hormis à son propriétaire.... Toujours est-il que l'homme de style et d'imagination se montre très-friand des acclamations louangeuses; il aime à faire battre à grand fracas les cœurs et les mains autour de lui; sa verve, pour prendre tout son essor, a besoin de sentir sous elle le tremplin d'une publicité vaste et retentissante. Que voulez-vous, c'est là une des

plus innocentes faiblesses de notre humanité. Les belles-lettres sont naturellement un peu coquettes, et leurs amants les plus dévoués passent leur vie à piaffer avec grâce et majesté à travers d'interminables rêves tout peuplés de palmes triomphales, d'éclatantes fanfares et de cœurs conquis.... Or, qui veut la fin doit vouloir les moyens; et, comme la plus vaste publicité, les succès les plus flatteurs, les plus brillants panaches, les plus galantes couronnes de nos cours-d'amour modernes, tout cela se trouve à Paris; c'est à Paris qu'il faut aller les chercher.... et l'on y vole !

Comme encore, dans ce Paris inspirateur, la juxta-position permanente, le contact quotidien d'une foule de vocations littéraires en plein épanouissement détermine une vraie contagion de verve, d'originalité et d'esprit. On y vit au milieu d'un cliquetis d'idées prime-sautières; la lutte entre tous ces poursuivants du succès est vigoureuse, acharnée; et, sur ce champ de bataille comme sur ceux de la guerre, c'est la mêlée qui enfante les héros ! Tandis qu'en province, l'atmosphère intellectuelle offre quelque chose de peu respirable pour les imaginations en travail : nous voulons parler d'une sorte de froideur pesante, de gravité magistrale uniformément imposées aux allures de la plume. En effet, on y tolère peu, dans le style, cette ciselure diamantée, ce chaud coloris, ce brio juvénil dont nos prosateurs habiles savent si bien revêtir les pensées les plus consistantes. Bref, dans le premier écrit venu, on déclare le fond léger, frivole, toutes les fois que la forme n'est pas lourde et opaque. Ce n'est pas tout : dans certaines grandes villes de province, règne parfois une espèce de cénacle d'aristarques brevetés par eux-mêmes, qu'on pourrait appeler *la ligue des gens sérieux*. Cet aréopage se plaît à châtrer de bonne heure les vocations littéraires qui surgissent autour de lui; à l'aide de mercuriales décourageantes, il ramène la littérature locale à un niveau moyen, sauvegarde de toutes les médiocrités envieuses, et lui imprime une température tiède et fade qui écœure les lecteurs les mieux disposés. L'habitude étant une seconde nature, on voit les épaules les plus robustes subir cette livrée banale; et peu à peu tous les esprits d'une même ville s'habillent du même drap.

Concluons : là où n'existe pas de rivalité stimulante, où la publicité est insuffisante et l'originalité proscrite, la littérature est impossible.

Il va sans dire que toutes les grandes villes de l'Empire français ne sont pas comprises dans cet arrêt de déshérence; nous en connaissons au contraire qui font de courageuses tentatives pour se soustraire à la

loi commune; et, sans aller plus loin, la résurrection de la *Revue du Nord de la France* pourrait peut-être bien passer pour un de ces louables efforts. Cependant, tout en admettant volontiers notre ville de Lille, par exemple, pour une de ces cités exceptionnelles, nous ne pouvons complètement effacer de notre mémoire cette longue suite de journaux et de recueils plus ou moins littéraires morts de consomption, depuis 1830, entre les bras de leurs rédacteurs lillois : *Revue du Nord*, — *Revue du Nord de la France* (première apparition), — *Jeanne-Maillotte*, — *Le Gant jaune*, — *Le Bas bleu*, — *Le Moulin-à-Vent*, — *Le Barbier de Lille*, — *L'Artiste*, — *L'Abeille lilloise*, — *Le Mascarille*.... est-ce bien tout? Certes, un pareil martyrologe a bien aussi sa signification.

Quant à la mise au jour des livres, nous et une foule d'autres, nous sommes payés.... c'est-à-dire, non, au contraire... pour savoir qu'en province, on dissipe lestement son patrimoine à ce jeu-là!

Maintenant, vous savez *pourquoi notre fille est muette*.... mais, pour ce qui est du remède, il nous échappe complètement. En cherchant bien, peut-être le trouvera-t-on un jour dans les chemins de fer, dans le télégraphe électrique, dans les tables tournantes, dans.... la question d'Orient! qui sait? En attendant, ami lecteur, montrez-vous bienveillant, sympathique, pour la présente *Revue* et surtout très-indulgent pour nous-même et pour notre humble prose; ce sera toujours cela de fait...

HENRY BRUNEEL.

L'HÉLIOTROPE.

— « Ma petite sœur, n'attendez-vous rien aujourd'hui?... vous riez!... ah! je vois que vous avez déjà déviné.

— « Quoi donc? mon bon Éloi. Auriez-vous quelque grand secret à me dire? Parlez vite; je ne devine pas; *je m'en défends.*

— « Oh! bien, alors, attendez.... Voilà quelque chose qui vous parlera mieux que je ne le saurais moi-même.

— « Un héliotrope!... pour ma fête!... O mon bon frère! que vous êtes gentil!

— « Vous le désiriez, Louise, et il était bien facile de vous satisfaire. Que n'ai-je le pouvoir de remplir ainsi tous les vœux que vous formerez!

— « Mon Dieu! quels souhaits aurais-je à faire? ma bonne tante et vous, Éloi, ne m'entourez-vous pas de mille prévenances? Je disais l'autre jour que j'aimais beaucoup la suave odeur de l'héliotrope, et voilà que vous m'en apportez une plante toute fleurie!... oh! que cela sent bon!... et puis, voyez-vous, Éloi, ce que j'aime en cette fleur, ce n'est pas seulement son doux parfum; c'est aussi, vous allez rire, son manque de beauté. N'étant pas moi-même bien jolie, c'est une consolation de voir qu'on puisse plaire sans cela.

— « Que dites-vous, Louise?

— « Est-ce que vous me trouveriez jolie par hasard? ha! ha! ha!

— « Je n'ai jamais songé à me demander si vous étiez belle, ma sœur; mais quand je vous regarde, quand j'entends votre voix, il entre en moi tant de bonheur que mon âme s'agrandit et n'aspire qu'à se rendre digne de la part que Dieu lui a faite. »

Il y eut alors un moment de silence, après lequel, Louise, comme pour détourner la conversation, demanda, d'une voix un peu émue, quels soins elle devait donner à son héliotrope.

— « Je m'en suis informé, répondit Éloi. C'est une plante frêle quoique vivace, et qui a grand besoin de protection et de sollicitude. Il faut l'arroser un peu tous les jours, éviter pour elle un soleil trop ardent, élaguer les branches qui ont fleuri, fixer à des appuis celles qui prennent un développement trop rapide. C'est par une attention constante qu'on a procuré à ce jeune arbuste la fraîche verdure que vous lui voyez, et à ses petites fleurs réunies en bouquets des tons animés passant du violet au lilas. Si vous le négligiez, vous verriez ses fleurs pâlir et se pencher, ses feuilles amollies noircir d'abord vers la pointe et se détacher de leurs branches; car pour lui, ma sœur, l'oubli, l'abandon, c'est la mort.

— « L'oubli ! mon frère..... Comment serait-il possible? pour l'oublier il faudrait ne plus penser à vous.

— « Oh ! merci, Louise, de cette bonne parole. Je cours maintenant à mon travail. Vous avez doublé mon courage.

— « Hé bien ! monsieur, c'est là tout?

— « Monsieur!... Ah! c'est vrai, je ne vous ai pas souhaité une bonne fête. »

A ces mots, le jeune homme prend les mains de Louise, dépose deux baisers sur des joues veloutées comme de belles pêches, et part gaiement, non sans jeter plus d'un regard en arrière.

Les enfants qui venaient de parler ainsi étaient deux orphelins recueillis et élevés par madame Rambert, veuve d'un ancien officier de la Garde impériale. Louise était nièce de cette dame. Éloi était le fils d'un compagnon d'armes du capitaine Rambert. Tous deux avaient perdu leurs parents vers le même temps et la bonne veuve, partageait avec eux sa modique pension et le fruit de quelques économies; mais en grandissant, les deux enfants puisèrent dans les leçons et dans l'exemple de leur mère adoptive l'amour du travail, une piété tendre et sincère, une bonté réfléchie qui les rendaient aimables jusque dans leurs moindres actions.

Dès que le jeune Éloi fut en âge de choisir un état, madame Rambert le mit en apprentissage chez un brave homme d'ébéniste qui ne souffrait point de mauvais sujets dans son atelier.

De son côté, Louise, entourée de soins et d'affection, ayant appris de sa tante seule les ouvrages d'aiguille, était devenue une habile ouvrière et ne manquait pas d'occupation, grâces aux peines que se donnait l'excellente madame Rambert pour former une bonne clientèle à son élève.

L'un et l'autre avaient été ainsi préservés du contact des vices qui exercent trop souvent sur nous une influence funeste, à cet âge de transition, qui n'a point encore de nom dans notre langue, où finit l'enfance, où l'adolescence ne commence pas encore.

Au moment où nous faisions connaissance avec les principaux personnages de cette histoire — leur condition modeste ne me permet pas de dire les *héros* — Éloi avait dix-sept ans, Louise en avait quatorze. Ils habitaient avec leur bienfaitrice une petite maison aux Batignolles, sur la pente du côteau qui regarde Saint-Denis.

Leur simple demeure se trouvait placée de la sorte entre deux genres de nature fausse; d'un côté Paris, ce gouffre immense, où bouillonnent sans cesse tant d'ambitions et de misères, tant de désirs mauvais et d'aspirations nobles, tant de vertus cachées et d'impudents étalages; de l'autre une plaine monotone où l'œil ne rencontre, à travers les bandes de terre noire des maraîchers et les champs tout gris de la poussière des chemins, que de pauvres avortons d'arbres dont on toucherait la cime avec la main, et des maisonnettes blanches semblables aux tombes des musulmans.

Un tel tableau n'avait, hélas! rien de bien poétique, et cependant, ces jeunes cœurs neufs à toutes les sensations, possédaient une poésie instinctive qui les élevait à leur insu au-dessus des tristes réalités dont ils étaient entourés; ils n'entrevoyaient de la vie que les aspects riants. Leur travail n'avait pour eux rien de pénible, ils y mettaient du goût, parfois même de l'imagination. Et puis le but en était si touchant; car ils ne songeaient point encore à eux-mêmes, et quand Eloi rapportait à maman Rambert tout l'argent de sa semaine, quand Louise terminait un ouvrage dont la bonne tante allait encaisser le produit, ils étaient heureux de l'idée que leur reconnaissance ne serait plus stérile, et qu'à leur tour ils pourraient dédommager par un peu d'aisance cette excellente femme de tous les sacrifices qu'elle avait faits pour eux.

Le dimanche, jour de repos, la petite famille, quand le temps le permettait, après avoir rempli les devoirs de la matinée, descendait vers St-Ouen, ou cherchait quelqu'autre promenade peu éloignée, em-

bellie par la gaieté parisienne, à défaut du pittoresque cher aux artistes. Ou bien on allait se mêler à la foule animée qui parcourt les boulevards entre deux rangées de merveilles.

L'hiver, confiné chez soi, on échappait à l'ennui par la lecture, depuis que les poupées et les petits soldats de plomb avaient fini leur temps.

Elle n'était pas fort variée la bibliothèque laissée par le brave capitaine Rambert à sa veuve. Les *Victoires et Conquêtes des Français* la composaient toute entière, avec un petit volume, couvert en papier gris, qu'on n'avait pas encore eu la curiosité d'ouvrir. C'était Eloi qui lisait haut ces innombrables récits de combats, de siéges, de manœuvres savantes, de traits de bravoure personnelle, vaste champ tout semé de gloire, que domine le grand nom de Napoléon, mais où brillent encore d'un vif éclat ceux d'une foule de héros dont le souvenir sera toujours cher à la France. Ces lectures offraient un puissant intérêt au jeune homme, et même à ses deux compagnes; car dans un passage ils trouvaient mentionné le sabre d'honneur décerné au sergent Rambert, nommé officier sur le champ de bataille. Ailleurs se rencontrait le rapport d'un brillant combat soutenu par l'adjudant Gauthereau, père d'Eloi, seul contre dix Autrichiens qui l'avaient entouré. On conçoit dès lors l'ardente curiosité avec laquelle on suivait tous les mouvements de nos armées, surtout de celle dont faisait partie le 46.me de ligne, régiment où Rambert et Gauthereau avaient servi jusqu'à l'époque de leur admission dans les grenadiers de la garde.

Un soir pourtant que, pendant une longue description des misères de la guerre d'Espagne,—guerre à laquelle le 46.me n'assistait pas,—le jeune homme avait aperçu du coin de l'œil un bâillement muet que sa petite sœur s'efforçait en vain de comprimer, il proposa, pour faire diversion, de voir ce que c'était que le petit livre à couverture grise; il l'ouvrit et lut pour titre : *Paul et Virginie*. « Cela doit être bien joli, » s'écria Louise avec une curiosité d'enfant. Madame Rambert, qui avait lu autrefois le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, ajouta que c'était une histoire fort touchante. En conséquence, il fut décidé à l'unanimité que l'on commencerait immédiatement la lecture de *Paul et Virginie*.

Dès le commencement de l'ouvrage, ce style simple et harmonieux comme le chant du bengali, ces tableaux colorés comme la nature des tropiques produisirent sur nos deux jeunes gens une impression profonde; mais ce qui les remplissait d'un charme inexprimable, c'était l'identité de situation, l'analogie de sentiments, ces doux noms de frère et de

sœur qui exprimaient si bien la pureté de leur affection mutuelle et que les adorables enfants de l'Ile-de-France s'étaient donnés comme eux.

Chaque page nouvelle les initiait à un monde nouveau, un amour immense se développait en eux-mêmes, auparavant ils s'aimaient et aimaient la bonne maman Rambert, maintenant ils aimaient aussi et ces enfants créés par le génie d'un poète, et ces deux mères qui partagaient entr'eux leur lait et leurs soins, et ces bons noirs qui les portaient dans leurs bras, et jusqu'à ce brave chien qui allait à leur recherche quand on les croyait perdus. Puis, comme par un retour à leur situation réelle, ils aimaient les voisins qui leur souriaient le matin en leur donnant le bonjour, ils aimaient le bel enfant qui passait dans la rue, la fraîche paysanne qui leur apportait du lait, le petit oiseau qui venait gaiement picoter les miettes de pain répandues par Louise sur le bord de la fenêtre.

En avançant dans cette lecture, ils passaient d'enchantements en enchantements, sans pouvoir se rendre compte des sensations nouvelles qu'ils devaient à cette délicieuse fiction. Avaient-ils, d'ailleurs, l'idée que ce fût une fiction? Oh! non, certainement. Ils n'avaient lu jusqu'alors que deux livres : le *Catéchisme* et les *Victoires et Conquêtes*, et ils croyaient avec ferveur à l'un comme à l'autre. Pourquoi auraient-ils douté du troisième, qui, sauf la couleur locale, paraissait être leur propre histoire?

Mais, arrivés à ce moment où l'on fait à l'aimable fille de M.me de Latour, un devoir de céder aux exigences d'une parente qui l'appelle bien loin au-delà des mers; une vague inquiétude s'empara de tous deux; Louise se rapprocha du lecteur comme pour entendre plus tôt la décision, et, quand elle sut que la malheureuse Virginie se rendait aux exhortations du vieux pasteur, elle s'écria, en proie à une extrême agitation : « C'est impossible!... quitter sa mère, quitter Paul!... elle « ne les aime donc pas! »

Éloi, non moins ému, mais plus maître de lui, ferma le livre pour toute réponse et le remit à sa place. . . . . .

. . . . . .

A présent que nous avons suffisamment fait connaître l'intérieur de la petite maison des Batignolles, revenons à notre point de départ.

Le jour même où Louise avait reçu pour sa fête un héliotrope des mains d'Éloi, celui-ci était invité à se rendre à la mairie, pour une communication importante. Curieux de savoir de quoi il s'agissait, il s'empressa d'y courir. On lui remit la lettre suivante :

« Monsieur le Maire,

« Si j'ai bonne mémoire, je dois posséder, de par le monde, une « manière de neveu et même de filleul que je ne connais guère, attendu « que je ne l'ai pas revu depuis son baptême. De retour en France, après « une absence de dix-sept ans, je me suis informé de la famille. Mon « frère et sa femme sont morts du choléra. Le petit leur a survécu. Il « était vraisemblablement plus dur à cuire, ce dont je suis fort aise, « car j'ai besoin de lui. On m'assure qu'il habite votre commune. Si « cela est vrai, veuillez avoir l'obligeance de lui faire savoir que son « oncle et parrain l'attend rue Montorgueil, hôtel Saint-Christophe. « Qu'il n'oublie pas, surtout, d'apporter son acte de naissance.

« J'oubliais de vous dire, M. le Maire, que le susdit filleul et neveu « porte les mêmes noms que »

« Votre très-humble serviteur,

« Éloi Gauthereau. »

Le jeune homme, stupéfait, prit la lettre et revint chez lui avec cette étrange nouvelle.

Madame Rambert se rappelait confusément qu'un frère du capitaine Gauthereau, après s'être ruiné dans plusieurs entreprises industrielles, était autrefois parti pour l'Amérique; mais on n'en avait plus entendu parler. « Pourtant, dit-elle à Éloi, ça pourrait bien être ton vrai oncle. Eh! s'il avait fait fortune, là bas? ma foi!... »

— « Vous plaisantez, maman Rambert; lisez plutôt: *j'ai besoin de lui*. Dirait-il cela s'il était riche? Je parie qu'il est embarrassé pour payer son logement à cet hôtel Saint-Christophe.

— « C'est possible. Alors, raison de plus pour l'aller trouver au plus vite; mais il n'y faut pas aller les mains vides.

— « Voilà la difficulté.

— « Pas du tout. J'ai là une petite réserve de quatre cents francs pour les cas imprévus. Prends-en la moitié. Si ce n'est pas assez, hé ben! tu reviendras chercher le reste.

— « Merci, bonne mère. »

Éloi, tout joyeux, mit dans sa poche dix belles pièces de vingt francs et prit vivement le chemin de la rue Montorgueil.

L'oncle Gauthereau occupait dans l'hôtel Saint-Christophe un appartement assez modeste. Son filleul y fut introduit sans cérémonie et vit en

entrant, nonchalamment étendu sur une espèce de canapé qui avait vu passer plus d'un régime, un gros homme, à la mine joviale, qui aspirait lentement la fumée d'une cigarette, tandis qu'à son côté se prélassait sur un guéridon une bouteille de tafia, accompagnée d'un gobelet en vermeil.

— « C'est donc toi qui te prétends mon neveu ? demanda le gros homme en attachant un regard fixe sur la figure candide d'Éloi.

— « Oui, mon oncle.

— « Où sont tes preuves ? »

Le pauvre garçon avança d'une main tremblante son acte de naissance et les pièces constatant le décès de ses parents.

— « Ça me paraît assez régulier, reprit l'oncle Gauthereau après avoir examiné les papiers. Et toi, quelle preuve as-tu que je sois le frère de ton père?

— « Vous me le dites, mon oncle.

— « Et cela te suffit? allons, pour un parisien, tu es passablement naïf; mais je t'aime mieux ainsi; tu me tromperas peut-être moins qu'un autre. Retourne donc aux Batignolles, fais ton paquet, et demain matin nous partons ensemble pour le Hâvre, où *le Neptune*, un de mes navires, vient d'arriver avec un chargement complet qui va nous donner de la besogne.

— « Quoi! mon oncle, vous êtes riche?

— « Tu t'en doutais bien, farceur; sans cela tu ne serais pas accouru si vite; mais je ne t'en veux pas; les oncles d'Amérique ont toujours un aimant qui attire les neveux.

— « Monsieur! interrompit Éloi, indigné de cette supposition, si je me suis trop empressé de me rendre à votre appel, c'est que votre lettre m'annonçait que vous aviez besoin de moi. Ces paroles m'ont induit en erreur et je vous apportais cette faible somme que madame Rambert, ma bienfaitrice, m'avait prêtée pour vous venir en aide. »

En parlant ainsi, la rougeur au front, le jeune homme jetait sur le guéridon ses dix pièces d'or.

— « C'est bien, cela, dit l'oncle en se redressant vivement, il y a donc encore des gens de cœur en France! Mon garçon, j'accepte ton offrande; je la conserverai comme le souvenir d'une belle action; mais j'exige que tu emportes celle-ci en échange. . . . . Ah! il ne s'agit pas de refuser; c'est pour cette brave madame Rambert avec qui j'irai faire connaissance aussitôt que j'en aurai le temps. »

L'oncle Gauthereau mit de force deux rouleaux de mille francs dans la poche de son filleul et le poussa dehors par les épaules en lui recommandant impérieusement de revenir à l'hôtel Saint-Christophe le lendemain au point du jour.

Éloi s'en retourna lentement en songeant à cette arrivée imprévue d'un parent qui avait des droits sur lui, qui d'un mot venait changer toute sa vie, jusqu'alors si douce, et n'avait à lui offrir en compensation que des richesses dont il n'éprouvait nul besoin. En arrivant chez lui, il trouva sur le seuil de la porte, madame Rambert et Louise qui l'attendaient avec une vive impatience. Elles virent tout d'abord sa tristesse et lui en demandèrent la cause. Le jeune homme leur rapporta sans aucun déguisement tout ce qui s'était passé et l'obligation où il se trouvait d'aller, dès le lendemain, en voyage avec son oncle.

A ces mots une pâleur mortelle couvrit les joues de Louise. « Et vous aussi, vous partez! s'écria-t-elle douloureusement, vous quittez votre mère! vous quittez votre sœur! »

Éloi ne répondit rien; il luttait contre le devoir, et cet amour inconnu qu'il portait en lui était bien près de l'emporter.

— « Mes enfants, reprit madame Rambert, avec l'accent d'une véritable tendresse, raisonnons un peu : un voyage au Hâvre n'est qu'une affaire de quelques jours. En se soumettant tout d'abord à l'autorité de son oncle qui remplace celle d'un père, Éloi gagnera ses bonnes grâces et en obtiendra, plus facilement qu'en résistant à ses volontés, l'accomplissement du plus cher de mes désirs.

— « Que voulez-vous dire?

— « Ecoutez-moi bien, mes chers enfants, je vieillis beaucoup. Il faut vous attendre, quelque jour, à un événement qui, je le sais, laissera un grand vide dans votre existence. Vous ne pourrez continuer à vous deux une vie que nous nous étions faite si heureuse à nous trois. Il faudra vous marier....

Les deux jeunes gens tressaillirent à ce mot. Leur amour était si chaste que l'idée du mariage ne leur était pas encore venue.

La bonne tante continua :

— « Le mariage impose bien des devoirs; il exige bien des formalités. Vous êtes encore fort jeunes tous les deux; mais le consentement du seul parent qui te reste, mon fils, peut abréger considérablement les délais prescrits par la loi. Je ne parle pas de sa fortune; mais songe, Éloi, qu'en lui désobéissant tu t'en fais un ennemi. Songe, ma Louise, qu'il ne

t'est pas permis d'inspirer à celui qui sera un jour ton époux la mauvaise pensée d'une première faute. Dieu vous a bénis jusqu'aujourd'hui, mes chers enfants, puissiez-vous ne jamais mériter qu'il vous abandonne. »

Éloi s'était relevé pendant cette touchante allocution. Une idée nouvelle avait tout-à-coup illuminé son esprit, ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel. Etre le mari de Louise! Oh! les plus cruels sacrifices n'étaient rien auprès d'un si grand bonheur.

Louise, tendre fleur à peine éclose à ce doux soleil de printemps qui nous donne la femme dans sa plus suave beauté, tenait baissées ses longues paupières qui retenaient avec peine deux grosses larmes.

Puis, d'un mouvement spontané, ils se précipitèrent tous deux dans les bras de leur mère chérie et prirent, en la couvrant de baisers, l'engagement de se soumettre à cette première épreuve qui devait assurer la félicité de toute leur vie.

Le lendemain matin, Éloi se mettait en route pour le Hâvre avec son oncle Gauthereau.

En faisant ses adieux, il avait jeté un regard sur l'héliotrope. Louise avait compris cette muette recommandation et juré de ne pas négliger un seul jour l'arbuste bien-aimé.

Nous priverons le lecteur des détails peu récréatifs du déchargement d'un navire, des embarras de la douane, du paiement de l'équipage, de la délivrance des marchandises, toutes choses d'un grand intérêt pour les armateurs, mais tout-à-fait nouvelles pour Éloi. Heureusement que son intelligence précoce lui permettait de comprendre aisément les ordres de son oncle et de les exécuter d'une manière assez satisfaisante pour que celui-ci ne fut pas trompé dans l'idée qui lui était venue de réclamer ses services.

L'oncle Gauthereau, ainsi qu'on a déjà pu le reconnaître aux quelques mots qui lui sont échappés, était un franc égoïste; égoïste et sceptique par dessus le marché. Mais, ce qui était bien pis, c'est qu'il voulait faire des prosélytes. Tout homme qui aimait quelqu'un ou qui croyait à quelque chose était à ses yeux un imbécile. — Nous hasardons ce mot parcequ'il était dans les habitudes de notre modèle. — Eloi, cette jeune âme remplie d'affections et de croyances se trouvait sans cesse en butte à ses sarcasmes.

— « Dans le monde, lui disait-il, tout n'est qu'erreur et tromperie. Les sots se trompent eux-mêmes; les gens d'esprit trompent les autres.

— « Quoi! mon oncle, vous n'admettez pas qu'il y aît une vérité ?

— « Au contraire; je trouve qu'il y a en trop. C'est-à-dire, que le mot est partout et la chose nulle part. Je ne puis concevoir l'idée de la vérité sans la certitude. Fais-moi donc le plaisir de me dire où la certitude peut se rencontrer? Ce n'est, parbleu! pas dans les spéculations de l'esprit ou de l'âme, comme vous dites, vous autres. Je ne connais pas un principe de morale ou de vertu sur lequel les hommes soient d'accord. Dans certains pays la morale prescrit d'enfermer sa femme, dans d'autres elle permet de l'offrir au premier voyageur qui passe. Chez tel peuple la vertu ordonne de secourir son prochain, ailleurs elle consiste à le manger. Ici même, au milieu de la civilisation la plus raffinée, on est criminel quand on tue un homme, on est un héros quand on en tue vingt mille. La certitude se trouve-t-elle même dans les choses matérielles? pas davantage. A chaque instant nous sommes trompés par nos sens. La vue, qui en est le plus parfait, nous dit que les arbres marchent quand c'est nous qui marchons, qu'un enfant est plus grand qu'un clocher, que la couleur bleue ressemble à la verte; il y a mille vérités de cette espèce que viennent modifier les circonstances d'éloignement, de mouvement et de lumière. L'ouïe, le goût, le toucher, l'odorat, nous induisent encore plus souvent en erreur. Où donc trouverai-je la certitude si elle n'existe pas même en moi?

— « Mon oncle, que votre doctrine est désolante, et que je serais malheureux si je venais à vous croire!

— « Pourquoi me croirais-tu, lorsque je ne me crois pas moi-même? J'ai lu quelque part que le doute était le commencement de la sagesse. Pour moi c'est la fin. Je m'en contente et ne veux point aller au-delà. »

C'est par de semblables attaques souvent réitérées que l'oncle Gauthereau ébranlait une à une toutes les convictions les plus chères d'un jeune homme dont l'esprit n'était ni assez cultivé ni assez mûr pour lui fournir des moyens de défense. Le résultat de ces entretiens perfides était toujours de jeter dans l'âme du pauvre Eloi une profonde tristesse. A la place des doux rêves de son cœur et de son imagination qu'une main cruelle détruisait sans pitié, on ne lui rendait que des ruines et le silence du néant. Il se révoltait encore pourtant contre l'opinion qu'on voulait lui donner de la femme, lui à qui elle ne s'était révélée que sous la forme de ses deux anges : Louise et M.me Rambert. Il résistait, mais en souffrant horriblement de ne pouvoir imposer silence à son oncle.

Il y avait près d'un mois qu'il était au Hâvre et, malgré ses nombreuses occupations, il avait écrit fréquemment à sa véritable famille, celle qui l'attendait aux Batignolles. Il en recevait aussi des réponses qui venaient raffermir cette conscience prête à succomber; mais un jour, le facteur ne lui apporta point une lettre impatiemment attendue. Le lendemain, le surlendemain, même silence! Eloi relut alors la dernière qu'il avait reçue; elle lui parut courte, embarrassée; Louise n'y avait pas écrit un seul mot. M.me Rambert la disait occupée.

Un froid mortel pénétra dans le sein du jeune homme. Louise pouvait donc l'oublier! elle, si jeune! ressemblait peut-être déjà à ces femmes légères et sans foi dont on lui faisait si souvent le portrait! Cette pensée était affreuse. Après avoir attendu vainement pendant plusieurs jours, et bravant les railleries de son oncle, il lui annonça d'un ton ferme qu'il allait partir pour Paris, qu'il verrait M.me Rambert, et que, si son malheur était certain, il reviendrait s'embarquer sur le premier navire prêt à partir, n'importe pour quelle contrée.

— « C'est une bonne idée, dit M. Gauthereau, en se frottant les mains. Le *Neptune* retourne à Buenos-Ayres, je vais t'y faire préparer une cabine.

L'anxiété d'Eloi était au comble quand il arriva près de la petite maison des Batignolles. Elle était fermée. Cette circonstance le remplit d'épouvante. Un petit mur donnant sur la campagne offrait un accès facile. Il n'hésita pas à pénétrer par là dans son ancienne demeure. Tout y était dans le même état qu'avant son départ, excepté pourtant.... excepté l'héliotrope de Louise dont les branches flétries et presque entièrement dépouillées de verdure retombaient mourantes vers le terreau desséché qui ne fournissait plus de sucs à ces racines. Un nuage passa sur les yeux du malheureux jeune homme. « C'en est donc fait de ma dernière croyance! s'écria-t-il amèrement. Elle aussi!... Ah! je le vois bien, tout n'est que mensonge et déception. »

Alors il prit du papier et traça d'une main fiévreuse les lignes suivantes qu'il déposa au pied de l'héliotrope :

« Je vous l'avais dit, Louise, l'oubli, l'abandon, c'est la mort. Adieu, « pour toujours! »

En sortant de la maison, Eloi fut reconnu par des voisins qui voulurent lui parler; mais il les évita, se sentant trop agité pour supporter les questions des indifférents, et il reprit en toute hâte la route du Hâvre où l'oncle Gauthereau préparait tout pour un prochain départ.

Il est nécessaire que nous retournions sur nos pas pour expliquer le motif d'une absence qui devait être si funeste à nos jeunes gens.

Après le départ d'Éloi, l'ennui s'était glissé sous le toit de la bonne tante Rambert. Malgré ses efforts pour distraire Louise de la seule pensée qui pût l'occuper, celle-ci restait en proie à la tristesse qui s'était emparée d'elle. Quelques femmes doivent à la délicatesse de leurs organes une certaine faculté de ressentir à l'avance des avertissements instinctifs d'un malheur qui s'approche.

M.me Rambert, croyant mieux réussir en ramenant l'attention de sa nièce sur un sujet qui, naguères, l'avait vivement intéressé, la pria d'achèver la lecture de *Paul et Virginie*. Des flots d'huile jetés dans un brasier, des monceaux de poudre atteints par un incendie n'ont pas d'effet plus terrible que celui produit sur la pauvre enfant par le tableau saisissant du naufrage. Appliquant à sa propre situation, en changeant les rôles, cette déchirante catastrophe et les événements qui la précèdent, elle voyait son frère exposé, par le sentiment exagéré du devoir, à des dangers pareils que leur première séparation ne rendait que trop vraisemblables à ses yeux.

Bientôt une fièvre ardente, accompagnée de délire, s'empara d'elle. M.me Rambert, au désespoir, ne quittait pas sa nièce un seul instant. Craignant de torturer le cœur d'Éloi en lui inspirant des craintes qui pouvaient n'être pas fondées, elle lui avait écrit une lettre insignifiante, se réservant de l'instruire avec ménagement de la triste vérité, si le médecin venait à reconnaître l'insuffisance des secours de son art.

La crise, heureusement, ne fut pas de longue durée. La nature secondée par la science fut plus forte que la douleur, et, sauf une légère pâleur jointe à une extrême faiblesse, il ne resta, en peu de temps, aucune trace de la maladie. Louise, alors, s'aperçut du dépérissement où était tombé son cher héliotrope. Elle versa d'abondantes larmes. « J'allais mourir comme toi, pauvre fleur, lui dit-elle, de tendres soins m'ont rappelée à la vie; mais, toi, les miens ne peuvent plus te sauver. Je ne sais laquelle de nous deux est la plus heureuse. »

Plusieurs fois, pendant sa convalescence, Louise avait essayé d'écrire à son frère; mais la secousse qui avait ébranlé passagèrement ses facultés mentales l'empêchait encore de se livrer à une occupation qui pût les fatiguer. Elle voulut que sa tante attendît quelques jours, afin de lui laisser le plaisir d'annoncer elle-même sa maladie et son rétablissement.

Un matin, le médecin, en faisant sa visite quotidienne, prescrivit, pour toute ordonnance, une promenade au grand air, à quelque distance de Paris. Il faisait un temps magnifique; la vue de la campagne, le mouvement et une atmosphère plus pure devaient avancer la complète guérison de la malade mieux que les remèdes les plus puissants. En conséquence, M.me Rambert fit demander une voiture et partit avec sa nièce pour aller passer la journée à Montmorency.

Le soir, en rentrant chez elles, Louise toute heureuse de se sentir renaître, et sa digne tante partageant son bonheur, elles remarquèrent qu'on était entré en leur absence. La jeune fille porta ses regards vers son héliotrope et poussa un grand cri en lisant le cruel adieu qu'Éloi lui avait laissé.

M.me Rambert fut attérée. Elle craignait de voir mourir dans ses bras son enfant chérie; mais celle-ci, animée d'une force surnaturelle, s'écria tout-à-coup : « Au Hâvre! ma mère! Au Hâvre! Dieu me donnera la force d'arriver jusque-là! »

A cette époque, il n'y avait point encore de chemin de fer sur la ligne de Rouen; c'était une grande affaire qu'un voyage de cette longueur pour une femme de près de soixante-dix ans et pour une jeune personne dans l'état alarmant où se trouvait Louise; mais rien ne pouvait changer la détermination de celle-ci, et sa tante l'aimait trop pour la laisser partir seule. Elles se rendirent donc aux messageries, après avoir rassemblé quelques effets et tout leur argent. Par suite de la fatalité qui les poursuivait, toutes les places étaient retenues ce jour-là. Il fallut forcément remettre le voyage au lendemain.

Après deux mortels jours de route, nos voyageuses arrivèrent enfin au Hâvre. Elles se firent conduire aussitôt au logement de M. Gauthereau qui était aussi celui de son neveu. Hélas! celui-ci s'était embarqué sur le *Neptune* qui avait appareillé dans la matinée.

« Venez, » s'écria Louise, en saisissant d'une main convulsive la main de sa tante éperdue; et, comme si elle eût été dirigée par un guide invisible, elle entraîna celle-ci à travers la ville, gagna le port et ne s'arrêta que lorsqu'elle vit s'étendre devant elle l'immensité de l'Océan.

Le ciel était devenu sombre; des nuages plombés s'avançaient lentement dans la direction du Nord-Ouest; la mer battait avec une sorte de colère naissante les galets de la plage; au loin, de longues franges d'écume tombaient de la cime des vagues qui devenaient de moment

en moment plus hautes et plus mugissantes; tout annonçait l'approche d'une furieuse tempête.

Louise contemplait, morne et silencieuse, ce spectacle effrayant; clouée sur le sable par le sentiment de son impuissance, elle attachait un regard fixe sur un point de l'horizon où l'on apercevait encore à son arrivée quelques voiles semblables à des mouettes. Absorbée dans cette contemplation, elle entendait sans les comprendre les paroles de quelques hommes qui, arrêtés près d'elle, suivaient, avec des longues-vues, le mouvement des navires qui disparaissaient tour-à-tour dans la brume.

— « Diable! Diable! ils auront peine à se tirer de là, disait l'un d'eux; leur toile est cependant toute rentrée; mais aussi il est difficile de résister à une pareille bourrasque. Le *Neptune* ne se comporte pas aussi bien que je le croyais. Je l'ai trop chargé, je le vois. Pourtant s'il peut encore filer quelques nœuds et gagner plus au large avant que l'orage n'éclate, il évitera peut-être une désagréable rencontre avec les rochers de la côte. Après tout, ma foi! tant pis, c'est maintenant l'affaire des assureurs. » Ayant fait cette réflexion philosophique, le gros homme, qu'on a sans doute déjà reconnu, referma tranquillement sa longue-vue et rentra en ville pour aller fumer des cigarettes en attendant les nouvelles du lendemain.

Madame Rambert, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, essaya de rassurer sa triste compagne en lui disant : « Tu vois bien, mon enfant, qu'il y a encore de l'espoir. Si le navire qui emporte notre Éloi peut gagner le large, il est sauvé; alors ce cher enfant continuera heureusement son voyage, et puis il nous reviendra....

— « Comme Virginie!.... Virginie aussi devait revenir. Elle est morte. »

Ces paroles furent les seules que la bonne tante put obtenir. Louise resta debout et silencieuse en présence des nuages noirs qui s'amoncelaient et dont les flancs lointains étaient de temps en temps déchirés par les éclairs.

Tout-à-coup, les éclats du tonnerre se mêlèrent aux hurlements des vagues; la terre trembla, les flots en furie envahirent la grève; M.me Rambert, demi-morte de peur, suppliait en vain Louise de quitter ce lieu de désolation; toutes deux étaient ruisselantes et glacées. Cependant la mer montait toujours; elle allait les engloutir, lorsque des pêcheurs vinrent à leur secours et les conduisirent dans une des cabanes de la

côte où les soins les plus empressés leur furent prodigués par ces bonnes gens.

. . . . . .

. . . . . .

Quelques jours après cet évènement, la petite maison des Batignolles se rouvrait aux derniers rayons d'un beau soleil d'automne, et tout parut y rentrer dans l'ordre accoutumé; mais, malgré la tendre sollicitude qui veillait constamment autour d'elle et cherchait mille moyens innocents de la distraire, Louise gardait un silence obstiné; ses regards poursuivaient à travers l'espace un objet qui fuyait sans cesse; ses yeux n'avaient point de larmes, sa poitrine point de soupirs; elle faisait machinalement quelques faciles ouvrages que M.me Rambert lui mettait dans les mains, et rien ne semblait pouvoir l'arracher à la plus complète insensibilité.

Seulement on la voyait, tous les matins, avec un sourire plein de tristesse, arroser son héliotrope.... qui était mort!

BRUN-LAVAINNE.

HISTOIRE.

LETTRE DU ROI CHARLES V.

Châteaubriand a dit, dans son *Analyse raisonnée de l'Histoire de France* : « Une seule qualité doit être relevée dans Charles V, parmi « celles qu'il possédait : la connaissance des hommes et l'intelligence « nécessaire pour les apprécier. » Par une suite naturelle de cette intelligence, le sage roi savait aussi merveilleusement quel langage il convenait tenir suivant les personnages à qui il avait à faire. Haut et fier avec les puissants, doux et affectueux avec les gens de petit état, c'est ainsi que, tandis qu'il parlait en maître aux grands vassaux de la couronne, sans en excepter le vainqueur de Poitiers, le célèbre Prince-Noir, devenu duc de Guyenne, le roi de France, montrant un religieux respect pour les franchises communales, ne croyait pas s'abaisser en adressant à de simples magistrats de province la requête suivante qu'on appellerait humble si elle était moins affectueuse.

Entre la royauté de Charles V et celle de Louis XIV quel abîme !

Lettre close par laquelle le roi sollicite du magistrat de Lille une prébende de l'hôpital Saint-Nicolas, pour la tante d'un de ses valets de Chambre (1).

Collationné sur l'original ; Archives de Lille, carton C. 3.°

Ce titre intéressant est signé de la main du roi, et il y reste une grande partie du cachet en cire rouge portant l'écusson de France aux fleurs de Lys sans nombre, adopté par nos rois, depuis Louis VI, jusques et y compris Charles V.

« De par le Roy,

« Chiers et bien amez, nostre amé varlet de chambre Jacquet-Charles « nous a donné à entendre qu'il a une sienne tante nommée Marie « Tonnele, vesve de feu Jehan Escrohart, qui est vielle et ancienne, « la quelle useroit voulentiers sa vie durante, priroit et serviroit Dieu « en l'ospital Saint-Nycholas qui est en la ville de Lisle, et pour ce « que sans votre congié et licence la dite Marie ne pourroit estre « rendue ou dit hospital ne avoir sa demorance ainsi qu'il appartient « pour ce que à vous en est a faire, nous vous prions tant à certes que « plus povons que, pour amour et honneur de nous et à nostre requeste « vous veuillez recevoir la dite Marie ou dit hospital, et lui faire ami- « nistrer vivre et autres nécessités ainsi qu'il est acoustumé et lui faire « tout le bien et grâce que faire lui pourrez pour amour de nous, car « nous avons son fait bien a cuer pour contemplation de nostre dit « varlet de chambre que nous avons bien agréable et qui nous sert « continuelment, qui de ceste chose nous a supplié et requis très- « humblement, et de ce ne nous veulliez aucunement escondire ; et, « en vérité, pour les causes dessus dites, en ce faisant vous nous ferez « tresgrant plaisir ; en tant que se aucune chose avez a faire par devers » nous, nous en serons pour amour de ce tresenclins a voz prières et « requestes. Donné à Paris le premier jour de mars.

« Signé : CHARLES. Signé : BOUVYER. »

(1) Cette lettre est datée du 1.er mars sans indication d'année. Elle ne peut être que de Charles V qui commença de régner en 1364. Ce prince rendit la ville de Lille au comte de Flandre au mois d'avril 1369. C'est donc entre ces deux époques qu'a dû être écrite la lettre ci-dessus qui est un modèle touchant de la bonté toute paternelle du monarque, à l'égard de ses sujets.

MÉMOIRE

Des cérémonies observées à Lille, pour les obsèques de M.er Louis-de-Male, Comte de Flandre et celles de la Comtesse sa femme, enterrée avec lui dans l'Eglise Collégiale de Saint-Pierre.

(Extrait d'un ancien manuscrit.)

Le Comte Louis de Flandres trépassa de ce siècle, le 10 janvier 1383 et fut son corps à Loos, une abbaye de lez la ville de Lille, apporté, ainsi que celui de sa femme trépassée, cinq ans auparavant; et furent ensepulturés ensemble en l'église de Saint-Pierre à Lille; et vous seront cy dénommés les grands personnages qui furent ordonnés pour la conduite de la cérémonie;

Prem.t. Quand les corps entrèrent à Lille les Seigneurs qui y étoient, tant du royaume de France, Flandre, Brabant et Haynaut etc. firent au vêpre l'obsèque entrer les corps par la porte des Malades, passant parmi la ville jusqu'à Saint-Pierre. Voici les noms de ceux à qui on donna charge de ces choses :

1.° M.e Jean de Halluin plus proche du corps, mené d'Enguerrand Delvallenie et de Rogier de Lespierre, le S.r de Sausée de Fretin, M.e Jean du Moline, le S.r de Maenys mené du S.r de Godefroy de Moulle et Henri de la Vaquerie.

Item, ceux du convoi: M.e Pierre de Bailly prochain du corps, devant M.e Jean du Molin mené de Jean de Quinghem et de Haubequin le Maréchal M.e Sohier de Gand, devant M.e Pierre de Baillu mené de Guyot de Lompré, et de Jean Louis S.r de Laberticourt mené du Ruyart de Quinghem et de Michel de Gavre.

Bannières de la bierre: 1.° M.e François de Haversquerque, M.e Goussain le Sauvage devant M.e Lancelot Lapersonne, devant M.e Goussain M.e Jean de Halle.

Bannières de la bierre et du convoy: M.e Mathieu de Humières, le S.r Jean de Healle, le S.r de Aveaux, M.e Civeclart de la Barre, et M.e de Paris.

Barons qui aidèrent à porter le corps: 1.° M.e Jean De Vienne, amiral de France, le S.r de Ghistelle, M.e Wallerand de Raineval, le châtelain de Dixmude, le S.r Descornaix et M.e Ansel de Salins.

Autres barons: 1.° le S.r de Sully, le S.r de Chatillon, M.e Guy de Pontailler, Maréchal de Bourgogne; M.e Guy de Ghistelle, M.e Henri de Coieghem et le châtelain de Furnes.

Noms de ceux qui furent aux obsèques faites à Lille et des écuyers qui portèrent des écus: Le duc de Bourgogne tout seul, et fut soutenu son écu du S.r de Rayneval, chevalier, du S.r de La Gonnesse de Labequin, de La Coustre et de Jean de Pontailler, frère du maréchal de Bourgogne; le 2.e écu devant M.sr Jean d'Artois comte d'Eu et M.e Philippe Desbarres; l'écu fut soutenu de Wallerand de la Salle et de l'Esclans d'Annequin, après le comte de la Marche et M.re Philippe d'Artois, l'écu soutenu de Gillon de Labert et de Robin Flavigny; M.res Robert et Guillaume de Namur, l'écu soutenu de Chaux Bernard et de Gerard d'Escornaille.

Ecus de convoy: le S.r d'Enghien et M.re Jean de Namur, écuyers Allard de Ponthers et Henry de Maury; M.re Esnes de Châtillon et le S.r Deferre, écuyers Jean de Heluin et Oudart de Castran, le S.r d'Antoing et le S.r de Ghistelles, écuyers Tristan de Landres et Jean de Brart; le S.r de Maurienne et le S.r de Sully, écuyers Fesingue et Damas de Bucy.

Ceux qui offrirent les destriers de la guerre: 1.° M.re de Châtillon M.re Simon de Lalaing, bailly de Hainaut, M.re Wallerand de Rayneval, le châtelain de Dixmude, M.re Haes de Melun, le S.r d'Aucy, le S.r de Burnel et le S.r de Brimen.

Destriers du convoy: 1.° M.re Henri d'Ancoing, M.re Gerard de Ghistelles, le S.r de Montigny, le S.r Rassenghien, le S.r de Honvade, le châtelain de Furnes, le S.r de Faquimalles et M.re Roland de la Clitte.

Ceux qui offrirent les glaives de la guerre: 1.° M.sr l'amiral de France, S.r de Ray, le maréchal de Bourgogne, le S.r de Saint-Py.

Epées du convoy : M.re Guillaume de Ponthieu, M.re Guillaume de la Tremouille, le châtelain d'Ypres, M.re Guy de Harcourt.

Heaumes de la guerre : Le S.r de Mailly, M.re Guillaume de Hornes, M.re Ansel de Salins, M.e Jean d'Opprem, le châtelain de St-Omer, Galleric d'Annoy et M.e Guy de Ghistelles.

Heaumes du convoi : M.re Josse de Hallaines, M.e Olivier de Guffy, le S.r d'Escobecque, le S.r de Lallain, M.re Tristan du Bois et M.re Jean de Minout.

Bannières de la guerre : Le S.r de Lescornaille, Leoncel d'Aymeries, M.r Gilles de Langonnesse, M.r Jean de Huyfelem,

Bannières du convoi : M.re Orangeois de Rely, M.re Jean d'Adisquenque, M.r Willams de la Clite.

Seigneurs qui mirent le corps en terre : M.re Jean de Vienne, amiral de France, le S.r de Ghistelle, M.re Wallerand de Rayneval, le châtelain de Dixmude, le S.r de Ray et M.re Ansel de Salins.

Seigneurs qui enterrèrent la comtesse, M.re Guy de la Trémouille, le S.r de Châtillon, le sénéchal de Bourgogne, M.re Gérard de Ghistelles, M.re Henri d'Antoing et le châtelain de Furnes.

Item y vint apporter le corps de la comtesse 400 hommes avec des torches tous vêtus noir; l'archevêque de Reims chanta la messe accompagné des Evêques de Paris, Tournay, Cambrai et Arras.

SCIENCES.

BOTANIQUE. — AGRICULTURE.

Depuis quelques années, plusieurs des productions de la terre se sont trouvées atteintes de maladies étranges qu'on a cru devoir attribuer à la présence de végétations particulières dans le corps même de la plante malade. Tels sont l'Oïdium qui depuis quelque temps déjà désole nos vignobles, et le Botrytis qui dans nos climats infecte les pommes de terre.

Le chou cultivé dans nos environs pour la nourriture des bestiaux (chou caulet), se trouve aujourd'hui atteint d'une affection semblable. Le Comice agricole de Lille a cru devoir attirer sur ce point l'attention de la science, et un savant dont beaucoup de nos lecteurs, ses concitoyens, ignorent sans doute le nom, mais que les naturalistes du monde entier estiment et placent dans les premiers rangs, en a fait l'objet de ses recherches. Le résultat des études de M. Desmazières se trouve consigné dans une lettre adressée à M. Loiset, secrétaire-général du Comice agricole. La *Revue du Nord de la France* a été assez heureuse pour en obtenir communication et pouvoir en donner ici l'analyse.

La maladie se montre sur les feuilles inférieures du chou caulet violet (*varieté acephala violacea du Brassica oleracea*), on y remarque alors deux espèces de petits champignons d'un blanc de neige.

L'un appartient au genre des Uredes (*Uredo* de l'ordre des Coniomycetes) c'est l'urede blanc (*Uredo candida. Persoon*). Il forme des pustules compactes, souvent recouvertes de l'épiderme.

L'autre est le Botrytis parasite (*Botrytis parasitica*) de l'ordre des

Hyphomycetes (*Persoon, Observationes Mycologicæ, 1796. Part. I p. 96, cum. icon. Corda, 1842. Icones fungorum. Desmazières, Plantes Cryptogames de France, N.° 1493 de la première édition et 1093 de la seconde*). Cette variété que M. Desmazières observe maintenant sur le chou caulet n'avait été reconnue jusqu'à présent que sur la Bourse de Pasteur (*Thlaspi bursa Pastoris*) et c'est sur cette dernière plante qu'elle avait été décrite par tous les auteurs que nous venons de citer. Elle se trouve placée sur le chou, autour des pustules de l'urède qu'elle entoure comme une auréole, elle ne présente qu'une couche effuse légère et floconneuse, les semences (*sporules*) sont d'une transparence vitrée plus caractérisée que celles de l'urède; elles sont plus grandes aussi; mesurées au micromètre elles offrent dans leur plus grand diamètre 0,03 centièmes sur une épaisseur de 0,025 millièmes de millimètre. La grosseur du tronc principal des filaments mesure 0,015 il se divise dans sa partie supérieure en petits rameaux (*ramules*) courbés, courts, à extrémités presque en forceps.

Le Botrytis est en général funeste. Une variété différente de celle qui attaque le chou (le *Botrytis byssiana*) se développe dans le tissu graisseux du ver à soie qu'il tue en peu de jours. Une autre (le *Botrytis infestans. Mont.* ou *Botrytis fallax, Desmaz.*) se trouve en juin et juillet sur les feuilles de la pomme de terre (*solanum tuberosum*) et produit, suivant quelques naturalistes, la maladie qui affecte cette plante.

M. Desmazières a énuméré plus en détail dans ses grands ouvrages les caractères microscopiques et toute la synonymie des petits champignons dont il vient d'être question, il termine sa lettre en faisant remarquer que tous exercent une influence fâcheuse sur le développement de la plante à laquelle ils s'attachent; l'Urede, en raison de son abondance et de l'épiderme qu'il finit par déchirer et détruire, joue même le principal rôle dans l'altération qui occupe les agriculteurs, mais la science, comme pour toutes les maladies du même genre, est restée jusqu'à présent impuissante à préserver les végétaux utiles des atteintes de ces petits êtres qui, par la ténuité, la légèreté et l'innombrable quantité de leurs semences, se propagent avec une prodigieuse facilité. Quelques essais ont été tentés plus ou moins fructueusement, mais les procédés dont on a fait usage n'ont pu être pratiqués dans la grande culture.

POÉSIE.

LE BOTANISTE, LA BERGÈRE ET LE JASMIN

FABLE.

Dans des bosquets délicieux
Parfumant l'air et séduisant les yeux,
Un botaniste, une bergère,
Mettaient en même temps la main
Sur une branche de jasmin ;
« Bon Dieu ! de moi qu'allez-vous faire,
« S'écria-t-elle avec terreur ?
« Ah ! si vous m'arrachez de ce lieu tutélaire
« Laissez-moi me donner au moins selon mon cœur !
« — A mon herbier je te destine,
« Répondit le savant tout plein de vanité,
« Et là ma science divine
« Saura te conserver ton éclat, ta beauté.
« — Moi pour la fête de ma mère
« Je te cueillais, soupira la bergère
« Avec une aimable candeur :
« — Eh bien ! prends-moi lui dit la fleur,
« A la science je préfère
« Un sentiment qui vient du cœur.

VICTOR DELERUE.

LE JARDINIER, LE PAPILLON ET LA CHENILLE.

—

FABLE.

« Salut à vous, messager du printemps,
« Avant-coureur de la saison nouvelle,
« Beau papillon qui sous votre aile
« Nous apportez les fleurs et les doux temps;
« Vous voilà tout paré comme en un jour de fête,
« Vous avez collier d'or et robe de satin,
« Salut à vous, je le répète,
« Qui pour votre hyménée avez pris mon jardin;
« Soyez le bien venu, volage amant de Flore,
« Rival heureux des fortunés zéphirs,
« Sous mes berceaux fleuris laissez, laissez éclore
« Et vos premiers baisers et vos premiers plaisirs;
« Hôte léger des fleurs choisissez la plus belle
« Et restez, s'il se peut, à vos amours fidelle.
« De vos hymens si doux, si féconds et si beaux
« Que sous ce ciel de feu s'allument les flambeaux. »

Un jardinier, un tantinet poète,
On peut tenir le luth et la serpette,
A son retour ainsi fêtait
Le fils brillant de la pauvre chenille,
Et celle-ci qui l'écoutait
Dans une feuille enroulée en coquille
Se dit: de nous montrer voilà l'heureux moment,
Ce jardinier est un homme charmant,
Je vais m'en approcher sans crainte et sans mystère,
Que pourrait donc redouter une mère
Quand son fils est l'objet d'éloges aussi beaux.
Alors déroulant ses anneaux

Et levant doucement la tête,
Elle va droit au jardinier
Qui dès qu'il l'aperçoit écrase la pauvrette,
Elle meurt, mais elle a le temps de s'écrier :
« O chef de la grande famille,
« De nous tromper vous vous faites un jeu ;
« Votre logique en cela brille peu.
« Hommes, si vous voulez des papillons, morbleu !
« Sachez au moins supporter la chenille !

VICTOR DELERUE

BULLETIN HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

On annonce la prochaine publication des œuvres de François Arago réunies par les soins de M. Barral. Le premier volume contiendra une introduction par Alexandre de Humboldt, l'histoire de la jeunesse d'Arago écrite par lui-même et les biographies (éloges académiques) de Fresnel, Volta, Young, Fourrier, Watt et Carnot. Il sera bien digne d'intérêt de voir le plus éminent des savants français apprécié par le plus éminent des savants étrangers. Faire écrire par Humboldt l'introduction aux œuvres d'Arago est une idée noble et heureuse. Aussi essayerons-nous, dans notre *Revue* d'analyser cette introduction sitôt qu'elle paraîtra, persuadés que ce sera le meilleur moyen de payer à la mémoire d'Arago le tribut qu'ont mérité sa vaste intelligence et son cœur généreux.

NÉCROLOGIE.

M. de Peyronnet, ancien collaborateur de la *Revue du Nord*.

Tous les journaux ont annoncé la mort récente de M. de Peyronnet, qui fut un des derniers ministres de Charles X. Qu'il me soit permis de jeter une fleur sur la tombe de M. de Peyronnet, poète, qui devint notre collaborateur à la *Revue du Nord*, alors que, frappé de mort civile, il était renfermé — *à perpétuité!* — dans les tristes murs de la forteresse de Ham.

J'avais adressé au prisonnier les premiers numéros de notre recueil; il me répondit par la lettre suivante :

« On m'avait fait citoyen du Nord un peu malgré moi, Monsieur. Maintenant c'est bien « de mon plein gré, et même avec orgueil que je le deviens. A vous et à vos spirituels « amis, tout l'honneur, si honneur il y a, de ce difficile changement. Vous me voulez « compter pour un des vôtres? qu'il soit ainsi fait! Ce ne sera pas moi qui vous en « démentirai. Je n'ai garde de me faire de semblables torts à moi-même. Grand merci

« donc pour l'envoi de votre excellent recueil ; grand merci pour votre gracieuse lettre et « pour les généreux sentiments dont elle contient l'expression.

« Mettez-moi, s'il vous plaît, Monsieur, au nombre de vos plus dévoués serviteurs.

« DE PEYRONNET.

« Ham, 6 juillet 1834. »

A cette lettre était jointe une charmante élégie intitulée : PRIONS ! que j'insérai dans le deuxième volume de la *Revue du Nord*, p 324. M. de Peyronnet m'envoya plus tard, et je publiai également, deux autres pièces de vers : L'AMITIÉ, tome III, p. 123 ; RÉPONSE A MADAME MARCELINE VALMORE, tome III, p. 341.

Les actes de l'homme d'Etat ont été diversement appréciés, parce que chacun les a envisagés au point de vue de ses opinions personnelles; mais il n'y eut qu'un sentiment sur le talent du poète : Sympathie.

BRUN-LAVAINNE.

Dans notre premier numéro, en rendant compte de l'ouvrage de M. Bernard sur l'origine de l'imprimerie, nous avons dit que ce savant s'était appuyé pour attribuer à Coster de Haarlem cette grande découverte sur deux pièces: Le *Speculum humanæ salvationis* déposé à la bibliothèque de Lille et les *Mémoriaux de Jean le Robert*, abbé de Saint-Aubert de Cambrai déposés aux archives de la même ville. Nous nous sommes mal expliqués. Ces *Mémoriaux* sont déposés aux archives du département, lesquelles sont bien à Lille, mais sont tout-à-fait distinctes des archives de la ville. C'est M. Leglay, archiviste du département qui a découvert dans le dépôt qu'il administre si bien, et signalé à M. Bernard, le document précieux dont celui ci a fait usage dans son livre.

ERRATUM DU PREMIER NUMÉRO.

Page 17, ligne 6, au lieu de : *chargés d'années*, lisez : *chargés d'âmes*.

Pour tous les articles non signés :

Le Rédacteur-Gérant.

BRUN-LAVAINNE

Lille. Imp. de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.

IXION DANS L'OLYMPE.

Première partie.

I.

Le tonnerre grondait, le vent hurlait, la pluie tombait à torrents, d'épaisses ténèbres enveloppaient la terre. A la lueur fugitive d'un éclair violacé et fourchu on vit dans le paysage, un temple d'architecture dorique, élevé dans le centre d'une plaine verdoyante de peu d'étendue, entourée de toutes parts de bois remplis d'ombres sous les voûtes de feuillages.

— Je n'ai plus d'ami que Jupiter! — s'écriait un homme errant, ramenant sur sa personne les plis de son manteau, — et n'était l'abri du porche de son temple, cette nuit, je m'imagine, complèterait l'œuvre d'une épouse aimante et de sujets soumis.

Les derniers roulements du tonnerre avaient cessé, le vent se taisait, la pluie ne tombait plus et les nuages en se dissipant laissaient voir le brillant croissant d'une lune de quelques nuits. Une voix sonore et pleine de majesté sortit de la nue.

— Qui es-tu, toi, qui n'a plus d'ami que Jupiter?

— Un homme que l'humanité entière peut appeler un malheureux.

— Serais-tu un philosophe?

— Oui, si par philosophe on entend celui qui souffre. En réalité j'ai été roi quelque temps et maintenant je suis vagabond.

— Quel est ton nom?

— Ixion, de Thessalie.

— Ixion, de Thessalie. Je le croyais un heureux mortel. J'ai récemment entendu annoncer son mariage.

— Père des Dieux et des hommes — car je juge que c'est toi — la Thessalie n'est pas l'Olympe. Le bonheur conjugal est le partage des Dieux seuls.

— Hé! quoi donc? Dia était-elle jalouse — ce qui est commun — ou fausse — ce qui est plus commun — ou l'un et l'autre — ce qui est très-commun?

— Peut-être ni l'un ni l'autre. Nous nous querellions pour des riens. Là où il y a peu de sympathie, là aussi où il y en a trop, une paille rompue suffit à provoquer un drame domestique. J'étais sans défiance, ses amis m'appelaient insensible. Elle était froide, on la disait pleine de grandeur. L'opinion publique était toute de son côté, uniquement parce que je ne souffrais pas que le monde s'interposât entre ma femme et moi. Dia ne se conduisait en toute chose que sur l'avis du monde et le monde décidait qu'elle agissait toujours avec le droit pour elle. Cependant la vie est la vie, dans un palais comme dans une chaumière. Je suis heureux que tu aies fait taire le tonnerre..

— Le fripon! Et Dia t'a abandonné.

— Non, c'est moi qui l'ai abandonnée!

— Comment, poltron ?

— Ce n'est pas tout-à-fait cela. La vérité — c'est une longue histoire, — j'étais criblé de dettes, j'en avais pardessus la tête.

— Ah! qu'est-ce que cela? Rien n'est aussi terrible que de manquer d'argent. Mais vous êtes d'heureux garçons, vous autres, mortels, avec vos faire-part de décès. Nous, immortels, nous sommes privés de cette ressource. Je fus obligé de me révolter contre mon père, parce qu'il me tenait de court et qu'il ne pouvait mourir.

— Il te fallait faire un mariage d'argent. C'est ainsi que j'ai agi.

— Je n'en trouvais pas. Les bons partis étaient si rares de nos jours. Quand je me mis en course, il n'y avait en fait d'héritières que les Parques, vieilles filles, et on ne trouvait de dot réellement remarquable que chez mon aïeule, la vieille Terre.

— C'était au mieux; plus la fille est vieille, plus elle vaut. Quoiqu'il en soit j'épousai Dia, fille de Dionée, pourvue d'une dot superbe. Mais la cérémonie faite, le scélérat de gentleman, son père, ne voulut pas tenir les promesses du contrat à moins que je me défisse de mon

haras. Se peut-il concevoir quelque chose de plus déraisonnable ? Toutefois mon ressentiment s'adoucit avec le temps, car il est vrai de dire que mes usuriers me rendirent mon crédit en raison de mon mariage. Ainsi en alla-t-il bien pendant une année. Mais enfin j'arrivai à flairer un nouveau danger, les importunités recommencèrent. Je conjurai Dia de me venir en aide. Mais c'était la perle des filles; elle prit toujours le parti de son père. Si elle eût aussi bien pris celui de son mari, c'eût été une femme parfaite. Enfin, j'invitai Dionée aux courses de chevaux de Larisse, dans le but de nous entendre ensemble. Ce vieillard sans principes gâta le cheval que j'avais dressé et sur lequel je comptais pour regagner ma fortune et il m'a fallu le retirer. Ma ruine était complète. Je dissimulai ma rage. Je creusai un trou dans mon jardin et je l'emplis de charbons d'une houille ardente.

Pendant que mon beau-père et moi faisions notre promenade de digestion après le dîner, le digne homme tomba dans le trou. — Par accident. — Dia m'accusa de la mort de son père et pour donner satisfaction à ses sentiments blessés, elle demanda instamment à ses sujets la tête de son époux. C'était, en vérité, la meilleure des filles. On entoura mon palais. Je me frayai un chemin, mon épée à la main, à travers la multitude aux chapeaux graisseux et je gagnai la cour d'un royaume voisin où je sollicitai les princes mes égaux de me purifier du meurtre prétendu. Que j'eusse tué un de mes sujets, on m'eût soutenu contre mon peuple; mais Dionée ayant été comme eux une tête couronnée, ils déclarèrent qu'ils ne seraient point assez immoraux que de soutenir contre lui son gendre. Voici qu'enfin, après avoir longtemps erré, repoussé de mes semblables, je me trouve, Jupiter, en bien plus haute société que je n'eusse jamais espéré de fréquenter.

— Bien, tu es un franc coquin, et dans un embarras assez grand. Les Dieux doivent avoir de la pitié envers ceux pour qui les hommes n'en ont pas. Il est évident qu'il fait en ce moment trop chaud pour toi sur la terre et je pense que ce que tu as de mieux à faire est de venir passer quelques semaines avec nous dans les cieux.

— Que mes remerciements vaillent à tes yeux autant que mille hécatombes, grand Jupiter! tu es vraiment un Dieu.

— Je ne sais trop si notre façon de vivre te conviendra. Nous dînons au coucher du soleil, car Apollon a tant à faire qu'il ne peut venir plus tôt, et un dîner ne vaut rien sans lui. Pendant la matinée tu seras ton maître, tu chercheras à t'amuser de ton mieux. Diane te conduira à de belles chasses. — Chasses-tu ?

—Pas de flèche n'est plus sûre que la mienne. Ne crains rien pour moi, nourrisson de la chèvre. Mais comment irai-je te retrouver ?

—J'enverrai Mercure, c'est le meilleur compagnon de voyage qui soit au monde. Holà! mon aigle.

Les nuages se refermèrent et l'obscurité enveloppa de nouveau la terre.

II.

—Eh quoi! marchons doucement. Ne te trouble pas.—Es-tu malade?

—Une nausée.... Ce n'est rien.

—Bah! la nouveauté du voyage. Le meilleur remède est un bifteck. Quand nous nous arrêterons au Taurus, nous en prendrons un.

—Tu as beaucoup voyagé, Mercure ?

—J'ai vu le monde entier.

—Oh! c'est un curieux spectacle. J'aime les voyages.

—Peuh! c'est toujours la même chose : Peu de nouveautés, malgré beaucoup de changements. Je suis fatigué de courir, et si je puis obtenir une pension, je prendrai ma retraite.

—Cependant les voyages rendent sage.

—Ils guérissent des soucis. Voyant beaucoup, on sent moins, on apprend combien sont mesquines ces grandes affaires qui coûtent tant d'anxiétés.

— Je commence à m'en apercevoir. Flottant dans cet éther d'azur, que je trouve ma femme un abominable démon sur sa terre méprisable! les ennemis qui me persécutaient ressemblent à des fourmis et quant à mes dettes, cause de phases si variées d'honneur, d'infamie, de crédit, de misère, cela me semble bien ridicule.

—Ton esprit s'ouvre, Ixion. Tu seras bientôt un homme du beau monde. Regarde à gauche cette étoile.

— Qui l'habite?

—Les destins le savent, non pas moi. Quelques gens de basse condition qui essaient de se faire remarquer! C'est une planète parvenue, née seulement de ce siècle. Nous ne voyons pas ce monde.

—Pauvres diables!... Je me sens en appétit.

—C'est bon. Nous arriverons au ciel au premier coup de cloche du dîner. Excellent moment pour faire une entrée dans une maison où l'on est étranger. Nous aurons tout juste le temps de donner un coup-d'œil

à notre toilette. Je ne voudrais pas gâter mon appétit par un déjeûner. Jupiter a un excellent cuisinier.

— On m'a parlé de nectar et d'ambroisie.

— Fi! Personne n'y touche. C'est une nourriture rococo, cela sert pour les hors-d'œuvre. Nous ne tirons plus maintenant nos mets que d'une cuisine toute infernale, Proserpine nous a fourni le chef.

— As-tu été quelquefois aux enfers?

— Plusieurs fois. C'est la mode actuelle pour les habitants de l'Olympe d'aller y passer les quartiers d'hiver.

— Est-ce maintenant la saison de l'Olympe?

— Précisément; tu n'es pas malheureux : nous sommes quasi au complet.

— C'est bien gentil à Jupiter de m'avoir invité.

— Ah! il a ses bons moments. Et sans doute il a pour toi quelque penchant. C'est pour le mieux. Mais sois sur tes gardes. Il n'a pas de cœur, il est aussi capricieux que tyrannique.

— Les Dieux ne peuvent pas être pires pour moi, que ne l'ont été les hommes.

— Quiconque a souffert pense qu'il a passé ses plus mauvais jours. Erreur grossière. Toutefois tu es maintenant sur la grand'route de l'amélioration, ne t'attriste pas. Il y a parmi nous de bons garçons. Tu aimeras le vieux Neptune.

— Est-il là haut maintenant?

— Oui. D'habitude, il passe l'été avec nous. Il a peu à faire sur mer en cette saison.

— Je suis désireux de voir Mars.

— Bon! une brute; plus tapageur que héros. Sa tournure n'est pas des meilleures. Ces *beaux* à moustaches font fureur maintenant en Olympe. Les femmes tournent à la littérature, Minerve a tout à fait éclipsé Vénus. Apollon est notre héros. Il te faudra lire sa dernière œuvre.

— Je déteste la lecture.

— Et moi aussi. Je n'ai pas le temps de lire, à peine si parfois je jette un coup-d'œil sur le journal. L'étude et l'exercice corporel ne s'accordent pas.

— Je vais trouver des déesses orgueilleuses, je suppose.

— Tu les trouveras comme les femmes de là bas. Autres dispositions avec même but. Vénus est une coquette, Minerve une prude qui s'imagine qu'elle a bon goût et forte tête, Junon fait de la politique. Au reste,

écoute un conseil d'ami, cœur craintif n'a jamais gagné une belle. Ne t'inquiète pas.

—Oh! je n'ai pas peur. Mon esprit grandit avec ma fortune. Nous sommes au-dessus des nuages. Ils forment au-dessous une vaste région de neige, profonde et irrégulière. Ainsi je les ai vus parfois s'amonceler en frangeant l'horizon au coucher du soleil, comme une mer écumante rendue subitement immobile par un froid surnaturel qui en a gelé la surface. Que l'air est pur au-dessus, quel parfum délicat! à peine si je respire et cependant mon pouls bat comme dans ma première jeunesse. — Une sorte de splendeur vous environne. Vraiment vous êtes un Dieu. Suis-je aussi radieux? Voici, voici, le ciel.

III

Les voyageurs gravirent les degrés étincelants de lapis-lazuli d'un immense escalier. Ils pénétrèrent ensuite dans de magnifiques jardins; le terrain des chemins sinueux cédait élastiquement sous les pieds et accélérait la marche; des buissons d'arbustes parfumés étaient couverts de fleurs brillantes dont les nuances changeantes se transformaient à chaque instant; des troupes d'oiseaux de formes étranges, au plumage diapré de mille couleurs, chantaient ou reposaient dans le feuillage aux reflets charmants, au milieu de ces sources enchanteresses.

A leurs yeux se présenta un palais sans bornes, d'or massif, dont les dômes étaient couverts de perles et dont les longues fenêtres étaient du plus pur cristal. Des deux côtés de l'immense porte en rubis se tenaient une foule de génies ailés qui sourirent à Mercure lorsqu'il passa devant eux avec son compagnon.

— Le père des Dieux et des hommes est à sa toilette, dit le fils de Maïa, je vais le prévenir de ton arrivée. Voici tes appartements. Dans une demi-heure le dîner sera prêt et je te prendrai en descendant. Tu peux être présenté ce soir dans toutes les formes. Alors, excité par les liqueurs généreuses, par le concert de notre orchestre d'instruments à vent, tu conviendras avec tout le monde que Jupiter est le Dieu dont l'existence est la plus raffinée.

IV.

— Eh bien! Ixion, es-tu prêt?

— A l'instant. Qu'a dit Jupiter?

— Il a souri et n'a rien dit. Il essaie un nouveau vêtement. Il doit être à table en ce moment. Ecoute ! le tonnerre ! allons vite.

Ils entrèrent dans une salle dont le plafond était une coupole. Des siéges d'ivoire et d'or étaient rangés autour d'une table ronde en bois de cèdre avec des incrustations en argent d'un travail exquis et représentant la guerre des Titans. C'était le présent de nôces de Vulcain. Le service en vaisselle plate d'or confondit complètement toutes les idées du roi de Thessalie relativement à la magnificence royale.

Un surtout énorme représentait le zodiaque. Ixion considéra avec un vif intérêt le père des Dieux et des hommes qui cependant ne faisait pas attention à lui. Il reconnut les grandeurs de ce Dieu dont un signe de tête faisait trembler l'Olympe. Sa taille robuste et pleine de majesté défiait évidemment le temps, et les boucles de ses cheveux d'un noir superbe se partageaient sur son front avec une précision admirable et descendaient sur ses joues brillantes du coloris céleste d'une perpétuelle jeunesse.

L'orgueilleuse Junon était assise à sa gauche et Cérès à sa droite. Le reste de la société se composait de Neptune, Latone, Minerve et Apollon. Lorsque Mercure et Ixion eurent pris place, un siége demeura vide encore.

— Où est Diane? dit Jupiter, fronçant le sourcil.

— Ma sœur est à la chasse, répondit Apollon.

— Elle est toujours en retard pour le dîner, reprit Jupiter, et il n'est d'habitude plus opposée aux façons qui conviennent à une Déesse.

— On ne saurait attendre de façons de Déesse de celles qui ont des habitudes de Dieux, dit Junon en ricanant.

— Sans doute Diane va arriver, hasarda doucement Latone.

Jupiter parut se calmer et un moment après arriva l'absente.

— Avons-nous fait bonne chasse, Di? demanda Neptune.

— Excellente, mon oncle. Maman, continua la sœur d'Apollon s'adressant à Junon — c'était son habitude quand elle avait à faire sa paix avec elle — je vous ai rapporté un nouveau paon.

Junon aimait les cadeaux et celui-ci la remit en belle humeur.

— Bacchus fait beaucoup d'embarras avec ce vin, Mercure, dit Jupiter. Vraiment, je crois que ce n'est guère la peine. Qu'en pensez-vous?

— Il n'est pas mauvais ; mais je suis fatigué et alors je trouve tous les vins agréables.

— Vous avez fait une longue route, reprit le maître du tonnerre. Ixion, je suis charmé de vous voir dans les cieux.

— Votre Majesté est arrivée aujourd'hui ! demanda Minerve qui se trouvait auprès du roi de Thessalie.

— Il n'y a pas une heure.

— Ne parlez donc plus de temps ici, dit Minerve d'un ton sévère. Dites-moi, qu'y a-t-il de nouveau en Grèce?

— Mais, il y a quelque temps que je ne suis allé dans le monde.

— Il n'y a pas quelque nouvelle édition d'Homère? J'aime ce poète à la fureur.

— Tout ce qui concerne la Grèce m'intéresse, dit Apollon, — bel homme qui néanmoins avait dans sa personne quelque chose de mélancolique. Il avait un col rabattu et largement échancré et ses longues boucles de cheveux étaient disposées d'une manière prétentieuse. — Tout ce qui concerne la Grèce m'intéresse. J'ai toujours regardé ce pays comme mon domaine particulier. Mes meilleurs poèmes furent écrits à Delphes. J'ai parcouru la Grèce quand j'étais bien jeune encore. Je porte envie à l'humanité.

— En vérité ! dit Ixion.

— Oui : les hommes peuvent au moins s'attendre à voir le terme des ennuis de leur existence ; mais rien de semblable pour nous, Immortels. Qu'on en dise ce que l'on voudra : l'immortalité est un fardeau.

— Vous ne mangez pas, Apollon, dit Cérès.

— Vous ne buvez pas, dit Neptune.

— Manger, boire, qu'est-ce sinon vivre? Et vivre, qu'est-ce sinon aller à la mort! La mort ne paraît-elle pas pour tous les hommes une chose insupportable et que l'on doit fuir. Maintenant, je ne prends plus que de l'eau de seltz et des biscuits. Ganimède, servez-m'en.

Quoique la cuisine de l'Olympe passât pour parfaite, le malheureux poète était justement tombé sur deux choses que l'on ne trouvait ni au garde-manger ni au cellier. Il n'y a dans les cieux ni biscuits, ni eau de seltz. Il s'ensuivit quelque confusion. Mais enfin le barde dont l'amour de gloire était égalé par son horreur pour l'embonpoint se consola avec un cygne truffé et une bouteille de vin pétillant de Ténédos.

— Que vous semble d'Homère ? demanda Minerve à Apollon. N'est-il pas adorable ?

— Si vous le voulez.

— Il ne s'agit pas de cela ; je veux savoir votre opinion.

— Alors il ne fallait pas me donner la vôtre ; vous avez le goût trop délicat pour que j'ose n'être point de votre avis.

— J'ai plutôt longtemps soupçonné que vous n'êtes qu'un dissident.

— Ma foi! la vérité est que je ne fais pas grand cas d'Homère, répondit Apollon s'amusant à boucler ses cheveux. Homère ne fut pas estimé dans son siècle et nos contemporains sont généralement nos meilleurs juges. Le fait est qu'il y a bien peu de personnes en état de décider en matières de goût. Certaines coteries, pour certaine raison, ont résolu de patroner certain écrivain ; la masse vient s'adjoindre. Tout est affaire de mode. Et l'admiration du jour pour Homère n'est pas autre chose. On dit que je lui ai fait de nombreux emprunts. Je déclare que je ne l'ai point lu depuis mon enfance et je pensais de lui alors ce que j'en pense maintenant : C'est un écrivain dont le génie sauvage est irrégulier et manque complètement de goût. Au reste, nos contemporains, je l'ai dit, sont nos meilleurs juges ; ceux d'Homère ont décidé qu'il était sans valeur. Un grand poète ne peut être mis de côté. Voyez ce qui m'est arrivé : Marsyas a dit de mon premier volume que ce n'était pas trop mauvais pour un Dieu. En réponse j'écrivis une satire et j'écorchai Marsyas tout vif. Mais qu'est-ce que la poésie, la critique, la vie? Du vent.. Et qu'est-ce que du vent ? Le savez-vous? Pour moi je l'ignore. Tout est mystère, tout est obscurité. Et de ces nues, toujours, sans interruption brille et resplendit une étoile ; cette étoile, c'est la poésie.

— Admirable, s'écria Minerve.

— Je n'ai pas parfaitement compris, dit Neptune.

— Avez-vous de récentes nouvelles de Proserpine, demanda Jupiter à Cérès.

— J'en ai reçu hier, reprit la mère. Ils parlent de venir nous trouver bientôt. Mais Pluton est fort occupé maintenant surtout, à cause de la guerre, et j'ai bien peur qu'il n'ait que le temps à peine d'accompagner sa femme.

Junon échangea avec Cérès une suite de signaux télégraphiques et les déesses se levèrent et sortirent.

— Viens ici, mon vieux garçon dit Jupiter à Ixion, mettant subitement de côté sa majesté. Je bois à ta santé un magnum *(grand verre)* de marasquin. Au diable ta poésie, Apollon! Mercure, raconte-nous une de tes bonnes histoires.

La suite prochainement.

Traduit de l'anglais de M. Disraeli.

CH. DE FRANCIOSI.

LE CHANT NATIONAL DE DANEMARCK.

Lord Byron a dépeint, dans son chant du *Corsaire*, l'intrépidité de l'homme du nord sur les flots agités de l'Océan, et Sidoine Apollinaire avait dit quatorze siècles avant lui :

> Quin et armoricus piratum saxona tractus
> Sperabat, cui pelle salum sulcare Britannum
> Ludus, et assuto glaucum mare findere lembo.
>
> CARM. VII, v. 369.

Cette intrépidité au milieu des tempêtes, ce mépris des dangers et de la mort, cet amour des grandes colères de la mer du Nord, cette indépendance farouche que nous trouvons chez les anciens Saxons, tout cela est encore rappelé d'une manière expressive, et vigoureuse dans le chant populaire et national du Danemarck, composé au XVIIIe siècle, par le poète Johan Evald.

Voici ce remarquable spécimen de la poésie maritime des Danois, traduit, pour la première fois, en notre langue :

Kong Christian stod ved hojen mast
I Rög og damp.
Hans værge hamrede saa fast,
At Gotheus hjelm og hjerne brast.
Da sank hver fjenligt speil og mast
I Rög og damp.
Flye, skreg de, flye, vhad flygte kan!
Hvo staaer for Danmarks Christian
I kamp.

Le roi Christian se tient au pied du grand mât, au milieu de la vapeur et de la fumée. Son épée fend l'air, frappe et abat casques et têtes; bie tôt l'ennemi disparaît au milieu de la vapeur et de la fumée.

Fuyez, crie-t-on, courez tant que vous pouvez courir. Comme le combat est long pour Christian de Danemark!

Niels Juel gar Agt paa stormens Brag:
Nu er det tyd!
Han heisede det röde flag,
Og slog paa Fjenden slag i slag
Da skreg de böjt blandt stormens brag:
Nu er det tyd!
Flig, skreg de, hver som veed et skjul!
Hvo kan bestaa for Danmarks Juel
I strid?

Niels Juel écoute d'où vient le vent: il est temps maintenant! voyez, il hisse le pavillon rouge et frappe l'ennemi coup sur coup. Bientôt une voix s'écrie à travers le vent: maintenant il est temps!

Fuyez, tous ceux qui savent où fuir! qui peut résister dans le combat à Juel de Danemark?

O Nordhav, Glimt af Vessel bröd
Din mörke skye.
Da tyede kæmper til dit skjöd;
Thi med ham lynte skræk og Död:
Fra Vallen hörtes Vraal, som bröd
Din mörke skye:
Fra Danmark lyner Tordenskjo'd;
Hver give sig i Himlens vold,
Og flye.

O mer du Nord, la flamme de Wessel a percé ton brouillard! tes guerriers se sont engloutis dans ton sein; avec lui marchaient la terreur et la mort. Un cri de la rive a percé ton brouillard. Tremblez, le Tordenskjold brille comme l'éclair, recommandez-vous à Dieu et fuyez!

Du Danskes vej til Roes og magt.
Sortlade hav!
Modtag din ven, som uforsagt
Tör möde Faren med Foragt,
Saa stolt, som du, mod stormens magt.
Sortladne hav!
Og rask igjennem Larm og spil,
Og kamp og seier, föer mig til
Min grav!

Toi, qui es pour le Danemark, le chemin de la gloire et de la puissance, mer aux flots noirs, reçois ton ami qui méprise la peur, rit des dangers et de la mort! mer aux flots noirs, conduis-moi, bon gré malgré, à travers les batailles, le sang et les cris de victoire, au tombeau!

LOUIS DE BAECKER.

SCIENCES.

A M. Brun-Lavainne, rédacteur-gérant de la *Revue du Nord de la France*.

Monsieur,

J'ai promis mon concours à la rédaction de la *Revue du Nord*, dont vous avez eu l'heureuse idée de reprendre la direction en étendant le cercle de sa publicité.

Les succès qui rappellent si agréablement à mes souvenirs l'intéressant recueil que vous avez fondé à Lille, les noms distingués qui composaient la liste des rédacteurs de ce bulletin que l'on conserve avec soin dans la plupart des bibliothèques du pays, l'estime que j'ai toujours eu pour votre caractère et pour votre talent si complexe, sont des motifs qui me rendent heureux et fier de l'appel qui vient de m'être fait.

Mais, Monsieur, n'est-il pas téméraire à moi de croire que ma prose ne sera pas déplacée dans vos pages? Je devrais, vous le savez, me borner exclusivement à la pratique des arts du dessin. Les définitions de la théorie m'effraient par la longueur et la multiplicité de leurs détails, et quant à la métaphysique, outre qu'elle exige des développements fort arides en général, elle a toujours été pour moi entourée d'inextricables difficultés au fond desquelles je n'ai trouvé souvent que l'obscurité ou le doute.

Cependant je dois tenir ma promesse, je me hasarde donc à vous adresser le travail suivant que je viens de communiquer à la Société des Sciences.

Si ma bonne volonté ne répond pas à mon désir de plaire aux lecteurs de la *Revue*, j'aurai du moins prouvé ma sympathie pour l'œuvre que

vous faites revivre et qui, tout en intéressant les gens du monde, rendra de grands services aux sciences, aux lettres et aux arts partout où elle se répandra

Agréez, Monsieur, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus affectueux.

PIERRE CALOINE.

BEAUX-ARTS. — ESTHÉTIQUE.

De l'influence de la Photographie sur l'avenir des Arts du Dessin.

On constate avec un plaisir toujours croissant la beauté des résultats obtenus par les procédés de la photographie. Chacun admire l'extrême précision, la vigueur et en même temps la finesse des effets de clair-obscur, qui font autant de chefs-d'œuvre d'imitation des épreuves que nous avons sous les yeux.

Cependant nous nous tromperions fort si dans les hommes qui produisent ces merveilles nous ne voulions voir que d'habiles artisans, dont le mérite est inhérent à l'esprit de détail nécessaire à l'exercice de la plupart des professions libérales.

Les bons photographes outre qu'ils sont en réalité de savants chimistes-physiciens, doivent occuper encore un rang distingué parmi les artistes.

Leur but n'est pas seulement de satisfaire la curiosité ou le caprice d'une foule qui leur retirera peut-être demain la vogue dont ils jouissent aujourd'hui. Indépendamment de ce qu'ils doivent compléter les livres de la science, ceux de l'anatomie comparée par exemple en reproduisant tous les organes dans leurs détails microscopiques (1), ils sont conviés à cette perpétuelle croisade contre le mauvais goût. Eux aussi doivent concourir à l'accomplissement du grand œuvre moralisateur, qui sanctifie en quelque sorte la raison d'être des arts du dessin.

(1) L'influence de la photographie sur l'étude des sciences naturelles et sur son application aux arts industriels, fait l'objet de mémoires particuliers que nous soumettrons plus tard à la Société des Sciences.

Les images du Photographe s'adressent à toutes les intelligences.

Sa langue est universelle comme le seront toujours les mélodies de Mozart et de Boïeldieu. Il doit fixer avec l'exactitude du géomètre, avec la sévérité de l'homme de goût et la sagacité du penseur, les caractères si variés, si fugitifs des beautés de la nature.

A lui est dévolu le soin de rassembler, de réunir en mille faisceaux ces rayons de la clarté céleste. A lui est conféré surtout le privilége de multiplier, de vulgariser les chefs-d'œuvre de l'art et de mettre ainsi à la portée de tous, le résumé du beau dont l'essence est Dieu et qui partout où il arrive apporte l'amour et le bonheur.

Mais le successeur de Daguerre qui voudrait entrer en conquérant dans le domaine de la peinture, n'aurait pas compris sa mission.

Le peintre, le graveur, n'ont pas pour objet l'imitation dans l'acception usuelle de ce mot; l'un et l'autre poursuivent un but qui n'est pas plus l'idéal dont la photographie semble déjà si proche, que celui qui charmait les veilles de Linné et qui inspirait l'éloquence de Buffon et de Bernardin de St.-Pierre.

La peinture à l'huile et en miniature, la gravure, le pastel, le lavis, le crayon, s'attachent séparément à un genre particulier de beauté. Ces arts divers ont en vue des impressions tout à fait distinctes. Ce sont les dialectes d'une même langue, langue poétique, qui ont chacun leur rythme, leur prosodie avec tous les degrés que le goût a déterminés, avec toutes les nuances d'expression qui leur sont propres.

Il n'est même pas possible de soumettre aux lois d'une hiérarchie quelconque ces agents tous également aimables et qui par des ressorts très-multipliés, éveillent en nous des affections, dont le principe et la cause resteront peut-être toujours inconnus.

La gravure reproduit-elle un tableau de maître; il arrive parfois que la planche du graveur est avec raison préférée à la peinture elle-même. Est-ce à cause du talent de l'imitateur et des conditions d'une réduction favorable? Non, c'est parce qu'il y a plus que le travail d'une main habile dans l'énergie ou la délicatesse du burin. Le faire harmonieux et puissant du graveur est, de même que le coloris ou le dessin du peintre, une formule éminemment spéciale : c'est l'expression pathétique d'une vie tout individuelle.

Les amis des arts ne s'alarment donc point des résultats de la photographie; ils n'y voient rien de compromettant pour les intérêts des classes que le luxe alimentera toujours. Ils trouvent au contraire

dans ces fruits de la science moderne, une véritable source vive de régénération, et la puissance ainsi révélée de la lumière physique est pour eux une émanation de la lumière divine éclairant les voies du bon et de l'utile et venant en aide au génie des beaux-arts.

Dans l'avenir de plus en plus enrichi de ces reflets du ciel, on ne rencontrera plus sur la route, si vaste et si fréquentée des imitateurs, les sédimens d'aucune coterie. On verra fonctionner de toutes parts avec ensemble, des règles certaines et fécondes, à l'exclusion des procédés mesquins, des recettes ambigües, à l'exclusion surtout de l'anarchie dont les écarts ont dépassé toutes les bornes, et qui fait l'objet des réflexions qui vont suivre.

Voyons d'abord qu'elle est la situation des arts du dessin; recherchons-en les tendances; arrêtons-nous à la peinture comme étant l'agent dont les moyens sont les plus nombreux sinon les plus difficiles à mettre en œuvre, et bientôt nous aurons démontré l'heureuse influence que peut exercer la photographie sur leur avenir.

Qui de nous pourrait dire quelles sont les tendances de la peinture au XIX.e siècle?

Après avoir médité sur les richesses déployées dans les expositions officielles, qui résument autant qu'il est possible l'expression de l'art du peintre moderne, l'artiste avouera qu'il n'y trouve point les caractères d'un style propre et spécial à notre époque et à notre pays.

Sur ces parois où la couleur éclate, son œil est attiré dans tous les sens par des beautés nombreuses de nature essentiellement diverses. Les effets variés à l'infini qui distinguent cette bigarrure, l'étonnent et le flattent. Jamais il n'a rêvé la réunion de tant de jolies choses.

Mais s'il examine attentivement l'ensemble qui l'a séduit, il est bientôt frappé d'un éblouissement dont il ne peut se rendre compte.

Le chatoiement d'un frais coloris, des combinaisons accusant la plus grande habileté dans la distribution et l'agencement des lignes, une coquetterie qui se révèle jusques dans les plus petits détails des draperies, et tant d'autres moyens, employés pour lui plaire, lui causent une fatigue à laquelle il se déroberait immédiatement, s'il ne voulait à tout prix être fixé sur la valeur des œuvres exposées.

Il s'arrête devant les toiles principales cherchant à établir entr'elles des rapports, en ce qui concerne le procédé, l'imitation et l'art. Cette laborieuse comparaison lui montre tout de suite des dissemblances, à ce point même que les tableaux qu'il a sous les yeux, lui semblent appartenir à différents siècles, à différentes nations.

Pourtant, pense-t-il, tous ou presque tous s'adressent à ce miroir qu'on appelle le public, à ce conseiller bruyant que le peintre regarde si souvent pour y voir les qualités de ses ouvrages.

Croyant avec raison que le malaise qu'il subit est le partage de tout visiteur, dans les expositions où sont rassemblés un grand nombre d'objets, surtout lors d'une première séance, il se propose de revenir étudier, comparer les productions dont il s'agit.

Pour mieux établir son jugement il arrêtera d'abord son attention sur une seule toile, celle qui paraît être la plus recherchée, il en fera l'analyse, l'isolera dans sa pensée des toiles voisines.

Il répètera plusieurs fois et à d'inégaux intervalles cette expérience sur d'autres objets.

L'examen auquel il s'est livré lui a fait découvrir un mélange quelquefois heureux, mais souvent bizarre, d'élémens puisés à diverses sources et de styles contradictoires.

Il remarque pourtant de l'indépendance dans le faire, un certain caractère dans la composition; mais malgré la facilité, le brioso qui l'entraîne, il y chercherait vainement des tendances, soit favorables soit défavorables; un système dominant, soit en bien soit en mal. Il restera convaincu qu'en peinture il n'y a plus aujourd'hui d'écoles proprement dites.

Il n'est pas question de ces ateliers qui arrêtent l'élan de l'imagination ou encouragent le caprice de la fantaisie, mais de ces écoles qui ont illustré l'Italie, la Belgique et beaucoup d'autres contrées.

Dans cette situation d'esprit, il a perdu toute certitude de critérium. Le spectacle auquel il vient d'assister, les émotions qu'il a éprouvées ont effacé en lui les simples notions du juste et du vrai.

Heureusement le Louvre est là pour le consoler de son impuissance à bien distinguer le mérite de la peinture moderne. Titien, Corrège, Raphaël, Paul Véronèse, Van Dyck, Rubens, etc., lui rappelleront bientôt les sages préceptes de l'art et des lois immuables qui résisteront toujours aux injures de la mauvaise critique.

L'harmonieuse vigueur de leur coloris, la noblesse de leur dessin, le charme répandu comme un doux parfum sur toutes les parties de leurs compositions, ramèneront dans son âme, par un magique enchantement, le calme qu'elle avait perdu et chasseront de son esprit le mélange d'admiration, de doute et de découragement qui l'avait rendu si malheureux.

A Dieu ne plaise que nous ayons la prétention de toucher aux œuvres des hommes éminents, qui font de nos jours l'honneur de la peinture française et dont le talent est apprécié sur tous les points du globe.

Nous constatons l'évidence d'un mal plus sérieux qu'on ne le croit généralement. La cause essentielle de ce mal qui, nous l'avons dit, se traduit par la négation de tout caractère propre et spécial au XIX.e siècle, prend sa source dans le désordre des idées, dans une anarchie que le bavardage développe de plus en plus.

Il n'entre pas dans notre sujet de faire observer que cette anarchie n'est autre que celle qui sous le rapport moral et intellectuel agite en ce moment le corps social.

Après qu'il a été maintes fois démontré, parfaitement établi que le beau de l'art est tout à fait distinct du beau de la nature, que l'un est indépendant de l'autre, que l'indomptable taureau de Racine ne ressemble pas à l'animal qui fait couler le sang du torréador, des Caravages modernes ont exhumé des ruines de la décadence romaine une manière de naturalisme trivial dont ils se sont tout à coup déclarés les apôtres.

D'un autre côté, des Josépins de vingt ans se sont attachés, dans leur ignorance de la partie technique, à un idéalisme qui n'a pas tardé à faire aussi des prosélytes. Et naturalistes et idéalistes après avoir commenté, discuté, ont tous abouti séparément au *mot* individualisme que nous n'avons jamais bien compris.

On ne peut nier qu'aujourd'hui l'empirisme a remplacé dans beaucoup de lieux les traditions de la saine méthode. Cependant les quatre opérations de l'esprit n'ont jamais comprimé l'essor du génie créateur; elles n'ont jamais affaibli le feu sacré.

Quoiqu'il en soit, l'abondance de procédés, de recettes, qui nous fait penser à la fécondité de certains publicistes des derniers temps, a déterminé une fièvre de dissertation dont la contagion se manifeste partout.

La plupart des questions qui se rattachent à une branche quelconque des beaux-arts, passent au creuset de nous ne savons combien d'esthétiques particulières.

Toutefois celui qui connaît les ateliers de Paris, remarque, en souriant, que dans ces tournois qui pourraient grossir outre mesure le dictionnaire des hérésies et allonger indéfiniment la liste des tropes, le plus faible des élèves est souvent sinon le vainqueur du moins le plus vaillant champion.

L'observateur abandonne au plus tôt cette Babel où rappelant sans le savoir un vers de Despréaux :

Tout rapin se dit maître une brosse à la main.

Bon nombre d'hommes, gardiens austères des traditions du bon goût, font prompte justice de ce jargon dont le moindre effet est d'entraver les abords d'une carrière déjà d'elle-même si difficile à parcourir. Ces vrais amis des arts n'ont jamais confondu la classe des beaux-esprits manqués, qui veulent imposer le ton, avec le savant cortége des sommités de la philosophie actuelle, dont les travaux, qui témoignent de tant d'amour pour l'humanité, sont l'une des gloires de notre siècle. Ils n'en reconnaissent pas moins pourtant que les spéculations de la métaphysique, qui alimentent l'activité de tant d'esprits supérieurs, ont été jusqu'à présent plus nuisibles qu'utiles au développement énergique et libre des facultés que Dieu a départies à l'artiste. Ils n'en prétendent pas moins que la philosophie, avec ses vues abstraites et ses ingénieux scholies, est inhabile à imprimer une direction salutaire à la marche des beaux-arts.

Et pourrait-il en être autrement, alors que la Religion elle-même, malgré l'éclat de la révélation, ne les ramène pas toujours dans la vallée du sentiment qu'elle seule a le pouvoir de vivifier ?

Le gracieux enfant d'Urbin dont l'histoire a voulu faire un érudit, bien qu'il ait passé les quelques années d'une courte existence à modeler, à peindre et à élever des édifices, eût paru fort ignorant devant le docte aréopage que présidait Raphaël Mengs; et pourtant le Sanzio a conçu, exécuté la Transfiguration, décoré le Vatican et bâti le Palais d'All-Aquila ; et l'autre, malgré ses in-quarto et la santé de ses chérubins, est relégué pour toujours peut-être dans un respectueux oubli.

Qu'importe à l'artiste que le beau dans son essence absolue appartienne plutôt à l'ordre spirituel qu'à l'ordre sensible, qu'il soit variable, qu'il soit une perfection visible, image imparfaite de la perfection suprême, l'éclat du bon ou la splendeur du vrai ! Le peintre, quand il est devant son chevalet surtout, a bien autre chose à faire qu'à ouvrir un livre, il ne songe ni à St.-Augustin, ni à Platon, ni à Winckelmann, encore moins au père André, et l'art de l'invention, que l'on a si pompeusement appelé la poétique, est fort loin de sa pensée.

Nous comparerions volontiers les ouvrages de De Piles, de Richardson

et de tant d'autres glossateurs du siècle dernier, à certains traités de rhétorique de tous temps, les uns ont formé peu d'artistes, nous ne sachions pas que les autres aient jamais fait éclore de grands poètes.

En résumé nous pensons que les écrits du philosophe, destinés spécialement aux esprits cultivés qui se livrent aux abstractions de la science, n'ont jamais fait progresser les arts du dessin; qu'ils sont au contraire presque à l'égal des concetti du feuilletonniste ou des madrigaux du versificateur, l'une des causes principales de la décadence que nous signalons.

Oserons-nous le dire en terminant cette digression, le peintre qui, à bout d'idées, veut suivre les sentiers à la mode, dans l'espoir d'y rencontrer les moyens de faire mieux, nous rappelle toujours M. Jourdain demandant au maître qui lui apprend de si belles choses, comment il faut tourner le galant billet qu'il doit laisser tomber aux pieds de Dorimène.

Maintenant que nous croyons avoir suffisamment parlé de la situation des arts du dessin et particulièrement de la peinture, entrons dans le détail des trésors qu'offriront de plus en plus aux artistes les procédés de la photographie.

La suite prochainement.

PIERRE CALOINE.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE SCIENCES PHYSIQUES.

PILE VOLTAÏQUE.

Qu'est-ce que la pile voltaïque ? — Qu'est-ce que cette source de lumière, éclatante comme le soleil, qui éclaire des chantiers et des villes; ce foyer ardent de chaleur qui fond, volatilise les corps que nos feux de forge les plus violents ne peuvent ramollir; ce précieux auxiliaire de la médecine; cette cause première des plus grands progrès de la physique et de la chimie modernes? — Qu'est-ce que cet instrument, intelligent ouvrier, dont le mystérieux travail a chassé de l'atelier un art insalubre, en recouvrant tous les métaux d'une couche continue et adhérente d'argent ou d'or? — Qu'est-ce que cet appareil, si varié d'aptitudes, qui peut graver, avec une perfection inimitable, les images que la lumière elle-même a dessinées? — Qu'est-ce enfin que cette pile qui devient organe moteur pour animer des machines, ou centre incomparable d'impulsion pour lancer la pensée aussi vîte qu'elle est conçue d'un bout du monde à l'autre?

Tant de merveilles, accomplies par la science en si peu d'années, ne sauraient rencontrer nulle part des indifférents. — C'est avec cette conviction, et dans le but de populariser des notions indispensables aujourd'hui à toute intelligence, que je vais essayer une description élémentaire du plus admirable instrument que l'homme ait jamais inventé.

Le fait fondamental auquel on doit rapporter l'origine de la pile, a été découvert en 1786, par Galvani, professeur d'anatomie à l'université de Bologne. Il est aussi facile à reproduire que curieux à voir. Chacun peut le répéter de la manière suivante.

Prenez une grenouille vivante que vous couperez avec des ciseaux

sous les bras; puis dépouillez-la rapidement et mettez à nu, à la partie inférieure et antérieure de la colonne vertébrale, deux filets blancs, nacrés qui sont les nerfs lombaires — Ayez préparé, d'un autre côté, un arc métallique formé de deux gros fils bien brillants, l'un de cuivre, l'autre de fer, articulés entre eux de manière à pouvoir tourner l'un sur l'autre. — Maintenant passez l'une des branches de l'arc sous les nerfs lombaires de la grenouille et mettez l'autre branche en contact avec les muscles ou chairs des cuisses et des jambes. A l'instant où vous établirez la communication, vous verrez les jambes se replier, s'agiter, et cette moitié de grenouille reprendre vie en quelque sorte pour sauter. Chaque contact nouveau donnera naissance à des contractions nouvelles. Et ces mouvements musculaires pourront se reproduire, mais en s'affaiblissant, pendant une ou deux heures.

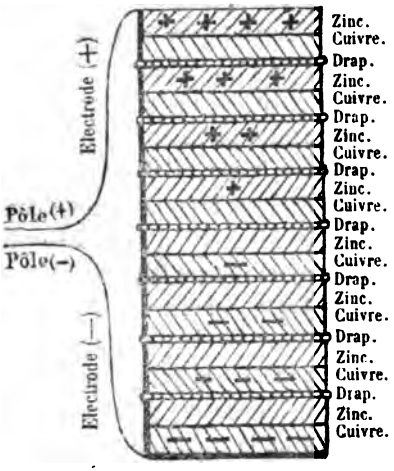
Voilà le fait extraordinaire dont l'illustre professeur de Bologne comprit le premier toute l'importance. — Avec un arc métallique, on redonne les apparences de la vie à un tronçon d'animal mort!

Préoccupé depuis longtemps de la physiologie des muscles et du système nerveux, séduit par les idées régnantes au sujet de l'intervention de l'électricité dans les phénomènes de la vie, Galvani eut bien la gloire de découvrir un fait général, confirmé par les progrès ultérieurs de la science. Mais, rebuté par des efforts inutiles, il eut le malheur de se livrer aux seules inspirations de son génie, en voulant faire sortir de sa découverte une physiologie et une pathologie complètes du système nerveux.

Pendant qu'il s'abandonnait à l'entraînement naturel de poser les lois de l'*électricité animale*, un professeur de Pavie, physicien déjà célèbre, Volta, découvrait aux contractions de la grenouille une cause purement physique, et les faisait rentrer dans les effets physiologiques alors connus de l'électricité ordinaire. — Volta, en effet, laissant de côté l'électricité animale, avança hardiment et parvint à prouver expérimentalement que le seul contact de deux métaux, cuivre et zinc, développait de l'électricité, analogue à celle que l'on obtient en frottant avec du drap un morceau de verre ou un bâton de cire à cacheter; que cette électricité, comme l'électricité du verre ou de la résine, pouvait attirer les substances légères et produire des commotions, des convulsions dans les corps des animaux qu'elle traversait. — *Développement d'électricité par le contact de deux métaux, ou plus généralement de deux substances hétérogènes*, tel est le fait capital, qui, médité par un grand

génie, a servi de base à la construction de la pile (1). Voici comment, en l'année 1800, Volta sut réaliser les conditions les plus propres à augmenter, à multiplier pour ainsi dire, cette nouvelle source d'électricité.

Sur un disque ou rond de cuivre de la grandeur d'une pièce de cinq francs environ, il plaça un disque de zinc de mêmes dimensions, et par-dessus une rondelle de drap humide. (Pour répéter cette construction, il est utile de mouiller le drap avec de l'eau acidulée par de l'acide sulfurique). Sur la rondelle de drap, il plaça un deuxième disque de cuivre, puis un second disque de zinc, et ensuite un morceau de drap humide; puis un nouveau couple, cuivre, zinc, disque de drap, et ainsi de suite, continuant toujours dans le même ordre à empiler les éléments, jusqu'à ce qu'il en eût superposé une centaine de couples. Ayant commencé par un cuivre, il termina par un zinc. La colonne ainsi formée, c'est la *pile voltaïque*.



Imaginons que la base de cette pile repose sur une feuille isolante de verre : l'expérience prouve que la moitié inférieure commençant par le cuivre contient de l'électricité *résineuse*, plus souvent appelée *négative ;* que la moitié supérieure, finissant par le zinc, est chargée d'électricité *vitrée* ou *positive*. L'une des extrémités, disque zinc, s'appelle *pôle positif* (+); l'autre, disque cuivre, se nomme *pôle négatif* (—).

Pour la commodité des expériences, on attache à ces extrémités deux fils *bons conducteurs* (en cuivre ou en platine), qui prennent le nom d'*électrodes* et qui forment, lorsqu'on les réunit, la route suivie par les deux fluides électriques de noms et de propriétés contraires. — Pour le moment, ces fils étant séparés, leurs bouts libres deviennent les pôles eux-mêmes. Les fluides dont ils sont chargés ne peuvent s'échapper dans l'air. Ils sont là comme une masse d'eau pressant contre ses digues et prête à s'élancer dans le canal plus ou moins large qui lui sera offert.

(1) On verra plus loin comment les progrès de la science ont modifié les idées de Volta ainsi que la construction de la pile électrique.

Pour l'électricité voltaïque, la voie la plus large ou plutôt la plus facile est celle des métaux, du charbon qui a été fortement chauffé, des dissolutions salines, des liquides acides, alcalins, du corps humain, etc. L'air, la soie, le verre, le soufre, la résine, les huiles, le bois, etc., lui opposent comme des barrières plus ou moins infranchissables.

Ces définitions nécessaires étant comprises, nous allons caractériser la pile par la nature des effets principaux auxquels elle donne naissance. Aujourd'hui, nous nous bornerons à l'énoncé de ces effets, sauf à revenir, dans un deuxième article, sur leur variété, leur intensité et l'importance des nombreuses applications dont ils ont été l'origine.

Nous distinguerons : 1.° des effets physiques ; 2.° des effets physiologiques ; 3.° des effets chimiques.

1.° *Effets physiques.* — Lorsqu'on réunit les deux extrémités libres ou pôles de la pile, on aperçoit au contact une petite étincelle extrêmement brillante. Si on sépare les fils pour les rapprocher encore, de nouveau apparaît une étincelle ; et en général, autant d'étincelles que de contacts, quelque rapides et rapprochés qu'ils soient. — Que l'on attache aux deux électrodes deux crayons faits avec du charbon de cornues à gaz, puis qu'on mette bout à bout leurs extrémités, et l'on verra briller un point lumineux, dont l'éclat persistera aussi longtemps que les charbons seront maintenus en contact. — Concevez que l'on centuple plusieurs fois l'éclat et la grandeur de cette lumière et vous comprendrez la possibilité d'un éclairage par la pile.

Au lieu de mettre en contact immédiat les deux fils des électrodes, réunissons les, par un ou deux centimètres d'un fil fin de platine, semblable à celui dont se servent les dentistes, et le fil rougira, et il restera incandescent, tant qu'il continuera à établir la communication entre les deux pôles. — Une pile énergique, comme on en construit aujourd'hui, ferait fondre, volatiliser l'argent, le cuivre, le platine, voire même le charbon, le corps le plus réfractaire de la nature !

Enfin, réunissons les deux pôles, de manière à former, avec la pile d'un côté et les électrodes de l'autre, une sorte de contour complet. On dit dans ce cas que le *circuit est fermé*. Le circuit est *ouvert*, quand les pôles ne se touchent pas. Fermons donc le circuit et plaçons une portion du fil de ce circuit au-dessus et dans la direction d'une aiguille aimantée de bousole. Aussitôt l'aiguille se déviera et tendra à se mettre en croix avec le fil. — Fait capital, digne complément de l'invention de la pile ! — Pour apprécier son importance, supposez que le fil des

électrodes, au lieu d'avoir 2 mètres, ait 200 lieues de longueur. Eh bien! sur un point quelconque de cet immense contour, le même phénomène pourra instantanément se reproduire! (1)

En d'autres termes, imaginez que le fil partant du pôle positif, s'en aille à Paris passer au-dessus d'une aiguille aimantée pour revenir au pôle négatif à Lille; l'aiguille sera déviée à Paris à l'instant même où à Lille on fermera le circuit. — Donc, possibilité de faire des signaux instantanément à de grandes distances; origine de la télégraphie électrique.

2.° *Effets physiologiques.* — Quand on prend avec les mains humides ou mouillées avec de l'eau salée, les deux pôles de la pile, on ressent des commotions, dont l'énergie varie avec celle de la pile elle-même. Autant de contacts répétés, autant de secousses nouvelles. — Action sur le système nerveux: application à la thérapeutique.

3.° *Effets chimiques.* — Comme j'ai la prétention de m'adresser ici à tout le monde, je dirai d'abord ce qu'on entend par *action chimique.*

Dans la nature on peut distinguer deux sortes de corps, les uns *simples*, comme le fer, le cuivre, le soufre, etc.; les autres *composés*, comme l'eau, la rouille, le bois, le sel de cuisine, etc. Un composé chimique ne ressemble en rien aux éléments qui le constituent; on dit que ceux-ci sont *combinés* et non mélangés. — Par exemple : L'eau ne ressemble à aucun de ses deux éléments aériformes, l'*hydrogène*, ou gaz des aérostats, l'*oxigène*, celui des éléments de l'air qui nous fait vivre. — Les propriétés de la rouille ne rappellent nullement celles de ses principes constituants, fer et oxigène. — On ne se douterait pas, dans l'usage que l'on fait chaque jour du sel commun, que cette substance est formée par l'union intime de deux poisons très-violents, un *acide* ou corps analogue au vinaigre, pouvant rougir la couleur bleu du tournesol, une *base*, composé semblable à l'alcali, qui jouit de propriétés contraires à celles de l'acide. — Eh bien! décomposer un sel, c'est-à-dire séparer l'acide de la base; décomposer l'eau, c'est-à-dire séparer l'oxygène de l'hydrogène; décomposer une base, ou séparer le métal de l'oxygène, sont autant d'actions ou d'effets chimiques.

Ceci bien entendu, plongeons à un centimètre environ de distance, dans de l'eau acidulée, les deux électrodes qui seront pour cette fois

(1) L'électricité parcourt au moins 30,000 lieues dans une seconde!

en platine. A l'instant, nous verrons sur chacun des bouts de fils immergés se dégager d'une manière continue des petites bulles gazeuses. C'est la portion d'eau, comprise entre les pôles et servant à compléter le circuit, qui est décomposée en ses deux éléments aériformes. On recueillera ces gaz en plaçant au-dessus de chaque fil une petite cloche pleine d'eau. Dans l'une recouvrant le pôle négatif, il montera deux fois plus de gaz que dans l'autre recouvrant le pôle positif. — Le premier de ces gaz s'enflammera à l'air au contact d'une bougie enflammée; c'est l'hydrogène. — Le deuxième rallumera une bougie qui n'a plus qu'un point en ignition; c'est le gaz dans lequel la souris de Priestley se pâmait d'aise, c'est le principe actif de toutes nos combustions et de la respiration, c'est, en un mot, l'oxygène.

Substituez à l'eau de l'expérience précédente une dissolution aqueuse d'un sel d'or, et l'acide sera séparé de la base, et de plus, le métal de la base sera isolé, déposé sur le fil représentant le pôle négatif; l'or recouvrira ce fil en couche continue et adhérente, ce fil sera doré! — conséquence: dorure électrique.

En voyant l'électricité produire des effets non moins remarquables par leur continuité que par leur variété, lorsque les deux pôles de la pile sont réunis par un corps plus ou moins bon conducteur, on a eu l'idée de donner le nom de *courant électrique*, au mouvement qui a lieu dans le circuit fermé, comparant ainsi ce mouvement à celui d'une masse d'eau qui coule dans un canal.

Le phénomène de la propagation de l'électricité est en réalité beaucoup plus compliqué; mais pour les faits dont on s'occupe, il n'y a pas d'inconvénient à admettre que les choses se passent comme nous venons de le dire. — Ainsi donc, et ces expressions reviennent souvent dans toutes les applications de la pile, quand le *circuit* est *fermé*, il y a courant ou mouvement électrique que l'on suppose s'effectuer du pôle positif au pôle négatif; quand le circuit est *ouvert* (quand les extrémités de la pile ne se touchent plus) le courant est *interrompu*, tout mouvement électrique cesse dans les électrodes.

Dans un prochain article, nous ferons l'historique de la découverte des principaux faits que nous venons d'énoncer, et nous décrirons le système de piles actuellement en usage, à l'aide desquelles on donne à ces phénomènes tout leur éclat et toute leur intensité.

LAMY.

POÉSIE.

UBI VERITAS?

J'ai contemplé le ciel pendant les nuits superbes
Où la lune aux regards étalant sa beauté
Sur les monts, dans la plaine, épand ses molles gerbes,
Et mon œil s'égarant dans cette immensité,
Dans ce bleu parsemé d'étoiles,
J'ai dit à mon esprit : déchire enfin ces voiles,
De ce globe infini montre moi le milieu,
Le centre, le foyer.... Esprit, montre moi Dieu.

Dans les yeux d'une vierge ayant seize ans à peine
Aux traits nobles et purs, rayonnants de candeur,
Au cœur sympathisant à toute joie ou peine
J'ai voulu découvrir l'ange dans sa splendeur,
J'ai voulu sous ses formes frêles
Deviner la sylphide aux diaphanes ailes;
Dans mon illusion, j'ai voulu plus encor,
J'ai voulu sur son front voir l'auréole d'or.

J'ai parcouru l'Ardenne et ses sauvages cimes
J'ai de ses monts ardus franchi le mont géant,
Et là, des jours entiers, sondant les noirs abîmes,
Mon œil y crut souvent lire le mot : néant;
Vingt fois, je laissai dans le vide
Tomber ce mot fatal, ce mot froid et livide,
Ce mot que la raison préconise et maudit,
Et vingt fois en plein cœur le doute me mordit.

Par le soleil de Mai la rose courtisée
M'a souvent confié ses suaves amours;
Ma bouche a recueilli la goutte de rosée
Que m'offrait la pervenche aux modestes atours;
Penché sur une sensitive,
O Grec, sublime fou! j'ai, vaine tentative,
De ta métempsycose épié les secrets.....
J'ai dû la renier malgré ses doux attraits.

J'ai courbé le genou dans les vastes enceintes
Où le peuple assemblé bénit un créateur,
J'ai demandé parfois aux chants, aux orgues saintes
Une inspiration, un mot révélateur;
Au milieu des sacrés mystères,
J'ai senti dans mes yeux des pleurs involontaires,
J'ai senti dans mon cœur germer un peu de foi,
Puis... le rire incrédule a chassé mon émoi.

C'est ainsi qu'en ce monde, autre immense calvaire,
Comme le saint martyr cherchant un reposoir,
Je vais, toujours poussé par la raison sévère,
Tantôt anéanti, tantôt bercé d'espoir.
J'écoute, partout ou je passe,
Et de tous mes poumons m'adressant à l'espace :
« Seigneur, où donc es tu, montre moi le chemin.
Éclaire moi, Seigneur, Seigneur, tends moi la main.

CASIMIR FAUCOMPRÉ, (de Lille).

CHANT D'OISEAU.

Petits oiseaux dorés qui volez par la plaine,
Oh! que j'aime les chants dont votre gorge est pleine!
Balancés sur le bord de vos nids adorés,
Vous versez comme à flots des torrents d'harmonie;
Et l'âme se suspend à votre voix bénie,
Petits oiseaux dorés.

Quand vos hymnes émus, que la brise recueille,
Se répandent, à l'aube, ainsi de toute feuille,
Soupirs montés du cœur, purs concerts éthérés,
Qui donc à vos accords, écoutés du ciel même,
Donne ces doux élans, cette extase suprême,
Petits oiseaux dorés?

Mai comble les vallons de rayons et de roses;
Un feu mystérieux pénètre toutes choses :
Les ruisseaux, les gazons, les bois d'ombre parés.
Si c'est l'amour qui vibre en vos gammes divines,
Ah! conservez longtemps la lyre en vos poitrines,
Petits oiseaux dorés!

JULES PÉROCHE.

Bailleul, mai 1853.

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

— Au dernier grand bal de l'Hôtel-de-Ville de Paris, on a ouvert aux invités de nouveaux salons magnifiquement décorés : entre autres une pièce dont les peintures sont dues au pinceau de M. Ingres. L'Hôtel-de-Ville de Paris est désormais un Palais-Musée, une vraie merveille qui, dans le passé, n'a eu de comparable que le fameux Palais ducal de Venise.

— Il vient de paraître à Paris, deux livres singuliers qui reflètent au vif un coin de nos mœurs actuelles : l'un enseigne *Un procédé infaillible pour faire sauter toutes les banques*, excepté la Banque de France ; l'autre a pour titre : *L'Art de composer les livrées...*

— La fille d'un hospodar des bords du Danube, Melle Petrowich, vient de débuter à Paris, sur la scène du Théâtre Italien. Est-ce l'invasion russe qui a refoulé la noble cantatrice jusques dans la salle Ventadour ?

— Un auteur du nom de Louisy vient de mettre au jour une curieuse brochure qui traite à fond et très-sérieusement toute la théorie des tables tournantes et des *esprits* frappeurs et causeurs.. Cet écrit est surtout remarquable par un cachet de bonne foi et de conviction capable d'ébranler plus d'un incrédule. Il paraît que les folies sérieuses sont les plus tenaces.

— Le journal l'*Illustration*, a publié, dans son numéro du 4 de ce mois, une gravure sur bois de la peinture murale exécutée par M. Alphonse Colas, dans l'église Notre-Dame de Roubaix. Cette gravure est accompagnée d'un article de M. Henry Bruneel qui rend une éclatante justice au mérite de l'œuvre du jeune peintre lillois.

— Un écrivain amienois déjà connu avantageusement dans les lettres, M. Michel Vion, vient de publier, sous le titre de *Pierre l'Hermite*, un livre remarquable dont la *Revue du Nord* s'occupera dans un de ses prochains numéros.

— Nous ferons dans notre prochain numéro un compte-rendu détaillé de l'ouvrage de M. Victor Derode : *La Famille Prudhomme*. Toute œuvre de mérite, demande un examen sérieux.

— *La Société des Antiquaires de Picardie* vient de publier son programme de concours pour 1854 et 1855. Voici les conditions de ce programme :

La Société des Antiquaires de Picardie décernera, dans sa séance annuelle et publique de 1854, une Médaille d'or de la valeur de 300 fr. à l'auteur du meilleur mémoire sur ce sujet :

Recherches sur les Poètes picards, depuis le XIIe siècle jusqu'à la renaissance des Lettres.

Dans sa séance annuelle et publique de 1855, elle décernera une Médaille d'or de la même valeur, et propose pour question de prix :

Quelle a été l'influence de l'affranchissement des serfs sur les coutumes, particulièrement sur le droit civil en Picardie.

Les Mémoires doivent être adressés avant le 1.er juin de l'année du Concours, à M. J. Garnier, Secrétaire-perpétuel, Conservateur de la Bibliothèque publique d'Amiens.

Les Mémoires ne seront point signés et porteront une épigraphe qui sera répétée sur un billet cacheté renfermant le nom de l'auteur ; ils devront être inédits et n'avoir point été présentés à d'autres sociétés.

Tout Mémoire présenté au Concours deviendra la propriété de la Société ; l'auteur ne pourra le retirer, mais il aura la faculté d'en prendre ou faire prendre copie.

Prix Labourt. — Dans sa séance annuelle et publique de 1854, la Société des Antiquaires de Picardie décernera au nom de M. Labourt, l'un de ses Membres non résidants, une Médaille d'or de 400 francs à celui qui présentera à la Société la meilleure collection de dessins, cartes et plans, tant publiés qu'inédits, concernant les monuments de l'ancienne Picardie.

La collection qui sera couronnée deviendra la propriété de la Société.

Les cartons de dessins seront adressés à M. le Secrétaire perpétuel, avant le 1.er Juin 1854. Ils porteront une épigraphe qui sera répétée sur un billet cacheté renfermant le nom du concurrent.

— La Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences et des arts a, dans la première séance de janvier, installé son bureau. M. de Coussemacker avait été nommé président, choix aussi honorable pour la Société que pour lui-même. Connu par un grand nombre de travaux historiques et principalement par l'histoire de la musique au Moyen-Age, M. de Coussemacker a pris rang parmi les noms les plus estimés de l'école française. Conscience dans les études, patience et discernement dans les recherches, prudence dans la généralisation, habileté dans la mise en œuvre, simplicité et élégance dans le style, c'est là ce que chacun remarque dans ses livres.

Telles sont encore les qualités qu'on retrouve dans son discours d'installation. Après avoir exposé les progrès qu'a faits en trois ans, la Société qu'il est appelé à présider, les services qu'elle a rendus, après avoir analysé les principaux travaux de chacun de ses membres, M. de Coussemacker, montre les recherches historiques et archéologiques qui restent à faire. Il trace à ce sujet, en quelques pages, un programme fait pour tenter tout ce qui porte quelqu'intérêt à la science. Nous y remarquons quelques unes des questions dont les rédacteurs de la *Revue du Nord de la France* font maintenant l'objet de leurs études : la délimitation des Menapiens et des Nerviens, l'appréciation comparée des coutumes de la Flandre, la description des antiquités de tout genre que renferment les départements du Nord, etc., etc. Notre *Revue* a du reste trouvé beaucoup de sympathies dans la Société Dunkerquoise, et compte publier prochainement plusieurs mémoires de ses membres les plus dévoués.

— M. Ernest Boulé vient de publier le premier volume d'une œuvre importante, ayant pour titre : l'*Acropole d'Athènes*. Avant lui, MM. Stuart et Rochette, ainsi que l'architecte anglais Penrose ont exploré cette même matière, mais ils se sont bornés à des notices disséminées dans d'autres publications. M. Boulé a profité des matériaux amassés par les savants et les architectes, pour produire une monographie plus étendue, plus complète de l'Acropole.

— Il vient de paraître une étude *sur Pierre Camus* (évêque de Belley en 1608), *et le roman chrétien au XVII.e siècle*, par M. Hippolyte Rigault. L'auteur, quoique universitaire, ne se dissimule pas l'importance du roman. Cette importance n'avait pas échappé non plus à

l'esprit clairvoyant de M. du Belley ; ce prélat trouvait que le roman n'était pas seulement fait pour les désœuvrés, mais qu'il pouvait devenir une influence, qu'il fallait que l'imagination eut sa part dans la vie et que cette part le roman seul pouvait la lui faire.

— On sait que M. F. Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, a intenté un procès en diffamation à M. Alexandre Dumas, rédacteur du *Mousquetaire;* M. A. Dumas a été condamné à 200 fr. d'amende.

—On parle d'un nouveau journal intitulé le *Moustiquaire*, journal épigrammatique destiné à faire contre-partie au *Mousquetaire*. Le noyau principal de la rédaction se composerait, dit-on, de l'auteur des *Mémoires de Bilboquet* et des anciens rédacteurs du *Corsaire*.

— Il est question de monter au Cirque-Napoléon avec un luxe inaccoutumé un grand mimodrame militaire intitulé : *Campagne de Russie*.

— Le *Mirabeau* de M. Arthur Ponroy vient d'être définitivement rejeté par la censure.

— On parle plus que jamais d'élever rue de Rivoli un théâtre que l'on appellerait : *Théâtre du peuple*. On n'y jouerait que des pièces morales et instructives. On prétend que monseigneur l'archevêque de Paris et le haut clergé ont pris l'affaire à cœur.

— M. Arnould Frémy vient de publier un nouvel ouvrage ayant pour titre : *Journal d'une jeune Fille*; ce livre paraît destiné à conquérir les sympathies de tous les esprits tendres et délicats.

— A peine de retour à la santé, Méry, l'infatigable Méry reparaît dans la lice avec un succès de plus; ce succès s'intitule *les Nuits Espagnoles*, nuits tout constellées de grâce et d'esprit.

—On vient de représenter sur le théâtre d'Alger une comédie ayant pour titre : *Berthe et Suzanne*, due à la plume de M. Ernest Calonne. Cette jolie comédie est remplie de vers agréables..

— On vient de reprendre à l'Odéon *l'Honneur et l'Argent*, de M. Ponsard. Cette pièce dont le succès est inoui, à paru plus forte, plus belle et plus jeune encore qu'à la première représentation.

— On vient de représenter pour la première fois sur le théâtre de Lille, *le Bijou perdu*. Cet opéra comique dont la musique est loin de valoir *Si j'étais Roi*, rappelle un peu pour l'intrigue *le Postillon de Lonjumeau*. M.me Laborde (Toinon), malgré le prestige de son talent, n'a pu faire oublier la faiblesse de la partition. Le public est demeuré froid.

— MM. Clairville et Jules Cordier ont lu jeudi aux artistes de l'Ambigu une pièce fantastique en vingt tableaux, intitulée *les Contes de la mère l'Oie*. Tous les contes de Perrault ont été intercallés, dit-on, dans cette grande lanterne magique.

— La censure vient d'interdire une pièce en répétition au théâtre de l'Ambigu ayant pour titre *la Bataille de Fontenoy* et pour auteur M. Théodore Anne.

— On s'apprête à jouer au Gymnase *la Crise*, de M. Octave Feuillet.

—M. Listz met actuellement en musique, pour le théâtre de la Cour de Weimar, un grand opéra intitulé *Faust*, dont le poème, dit-on, est dû à un personnage très-haut placé qui se propose de garder l'anonyme. Cet ouvrage sera représenté vers le milieu de mars prochain.

— Le tableau de M. Matout, qui figurait à la dernière exposition et qui représente *Ambroise Paré opérant la ligature de l'artère crurale*, a été placé dans l'amphithéâtre de l'École de médecine. Le même peintre s'occupe de deux pendants qui représenteront : *Desault instituant la clinique* et *Harvey découvrant la circulation du sang.*

— *Chansons et Pasquilles lilloises par Desrousseaux.*— Notre peuple lillois a l'esprit plus poétique qu'on ne le pourrait jamais croire en l'entendant parler ; mais sa poésie à lui ne s'élève pas au-dessus des faits et des choses qui le touchent de près. Ses joies, ses misères, ses étonnements, ses fâcheries, ses compassions, il aime à tout mettre en rimes, soit que la musique de quelques vieux airs doive rehausser le goût de ses couplets, soit que le sujet s'accommode mieux de la forme dialoguée et non chantée qui caractérise la *pasquille.* Il nous semble que la *pasquille* pourrait se définir ainsi : *Comédie de mœurs à deux personnages.* La plupart de celles que nous connaissons méritent vraiment ce titre, et par la peinture fidèle des habitudes et des caractères de leur époque, et par la moralité qui en ressort presque toujours.

M. Desrousseaux, qu'un petit volume, publié il y a environ deux ans, a placé au premier rang de nos chansonniers populaires, ne s'est pas effrayé du nombre de ses devanciers. Il a vu tout le parti qu'on pouvait tirer d'une mine aussi riche, habilement exploitée. C'est en prenant la nature sur le fait, en écoutant ses personnages et en reproduisant presque mot à mot, leurs réparties souvent railleuses, quelquefois empreintes de sensibilité, mais toujours originales, qu'il est parvenu à plaire non-seulement à ce public simple et naïf qui lui fournit gratuitement des modèles, mais encore à notre société plus relevée et plus difficile, qui se surprend à aimer ces bonnes gens et à s'accoutumer à leur langage. M. Desrousseaux est surtout parvenu à ce double but en écartant avec soin de ses chansons, même les plus comiques, ces images grossières et ces expressions obscènes, si fréquentes dans les anciens auteurs et qu'on reproche justement à *Brûle-Maison.*

Les sept livraisons de son second volume, que nous avons sous les yeux, nous confirment dans l'opinion que nous avons émise ailleurs sur notre moderne trouvère. Aucune des pièces de ce recueil ne vient le déparer. Le PARAINNACHE, la NOUVELLE-AVENTURE, l' FILLE A GROS-PHILIPPE, l' CANCHON-DORMOIRE et d'autres encore, sont des perles du genre.

Mais nous devons une mention toute particulière à la pasquille intitulée CHOISSE ET THRINETTE. C'est là un tableau tracé de main de maître. Quelle belle opposition entre cette pauvre et honnête Françoise et son ancienne amie Catherine, devenue *riche !* Comme c'est nature ce compte de ménage par lequel la première prouve que les douze francs par semaine que gagne son mari sont à peine suffisants pour vivre, et quelle vertueuse indignation quand l'autre lui apprend que sa belle toilette et sa chaîne d'or sont des fruits de l'usure ! qu'elle et son mari ont gagné leur aisance en prêtant aux ouvriers à 400 pour cent l'an ! M. Desrousseaux n'eut fait que cette pièce où il flétrit si bien une des plus honteuses plaies de notre temps, qu'elle lui eût mérité la réputation d'un homme de talent et d'un honnête homme.

Pour tous les articles non signés :

Le Rédacteur-Gérant,

BRUN-LAVAINNE.

Lille. Imp. de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.

IXION DANS L'OLYMPE.

Première Partie.

SUITE.

V.

— Eh bien, qu'en pensez-vous? demanda Junon.
— Il paraît avoir un esprit délicat, dit Minerve.
— Peuh! Il a de fort beaux yeux, dit Junon.
— Il me semble bel et bon jeune homme, dit Cérès.
— Sans doute, il a l'air bien aimable, dit Latone.
— Il doit avoir trouvé tout ceci bien étrange, dit Diane.

VI.

Hercule arriva avec Hébé, sa fiancée; peu après parurent les Grâces, personnes les plus agréables pour une soirée et toujours prêtes à tout. Puis vinrent quelques muses, Thalie, Melpomène et Terpsichore, délicieuses pour les charades et les proverbes. Jupiter aimait à rire le soir. Bacchus parût aussi, mais apprenant que les Dieux n'en avaient pas fini avec leurs bouteilles, il alla leur faire visite.

VII.

Ganimède vint annoncer le café dans le salon de Junon. Ce soir-là Jupiter était d'une merveilleuse humeur; son hôte mortel l'avait gran-

dement diverti. Il s'était même laissé aller à raconter dans les termes les plus choisis une charmante histoire sur Léda, pas trop scandaleuse, mais un peu gaie.

— C'était le bon temps, dit Neptune.

— Oui, il nous en reste le souvenir, répliqua le maître du tonnerre en clignant de l'œil. Ces jeunes gens sont venus en des temps moins agréables. Il n'y a plus maintenant de jolies femmes. Ixion, je bois à la santé de la tienne.

— De tout mon cœur, puissions-nous ne jamais être plus près l'un de l'autre que maintenant.

— Charmant! sur ma foi! Apollon, ton bras. Et maintenant, passons chez ces dames. Tra la la la.

VIII.

Jupiter entra dans le salon de Junon et lui fit ce salut pour lequel il n'avait pas de rival parmi les Dieux; tous se levèrent et le roi de l'Olympe s'assit entre Cérès et Latone. Le mélancolique Apollon se tenait à l'écart; il fut bientôt emmené par Minerve à une conférence chez Mnémosyne. Mercure papillonnait autour des Grâces et Bacchus courtisait Diane. Les trois Muses chantèrent et puis la reine des cieux s'avança vers Ixion.

— Votre Majesté danse-t-elle? demanda-t-elle d'un ton impérieux.

— Sur terre, oui, j'avais là quelques petits talents, mais je n'en ai plus ici.

— Vous avez eu une vie bien singulière. On m'a parlé de vos aventures.

— Un roi qui a perdu sa couronne doit généralement acquérir de l'expérience.

— Votre courage est grand.

— J'ai trop souffert pour maintenant m'épouvanter de rien. Hier, j'étais un vagabond exposé à toute la rigueur des orages; aujourd'hui je suis l'hôte de Jupiter. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, et celui qui se moque du destin acquerra de la fortune. Je consentirais à recommencer le passé pour jouir encore du présent, et je sens qu'après tout, je suis débiteur envers ma femme, puisque c'est à cause de sa conduite que j'ai le bonheur de vous contempler.

— La vue est quelque chose, mais si ce devait être tout, je vous souhaiterais plus de chance encore.

— Je ne désire rien de plus.

— Vous êtes modeste.

— Peut-être moins que vous ne le pensez.

— Vraiment!

Leurs regards se rencontrèrent; l'œil noir du Thessalien ne baissa pas devant l'éclair de celui de la déesse. Junon pâlit, Junon se détourna.

Seconde Partie.

I.

Mercure et Ganimède étaient nonchalamment couchés chacun sur un sopha dans l'antichambre de l'Olympe.

— C'est incroyable ! dit le fils de Maïa, à travers un bâillement.

— C'est miraculeux! répondit l'échanson de Jupiter en se détirant les jambes.

— Un misérable mortel! reprit le dieu en fronçant les sourcils.

— Un vil Thessalien! dit le beau Phrygien en levant les épaules.

— Un coquin qui, il y a trois jours, était hors la loi, parmi ses malheureux semblables!

— Et maintenant il commande à chacun dans le ciel.

— Oh! pas à moi, au moins, dit Mercure.

— Ah bah! répliqua Ganimède. Et comment? Y pensez-vous? La nuit dernière... Attention, le voici.

Les compagnons s'élancèrent de leurs sophas; on entendait un rire bruyant. La porte de cèdre s'ouvrit avec fracas et Ixion entra. Il était vêtu d'une robe de chambre et s'amusait à faire sauter devant lui une de ses pantouffles.

— Ah! s'écria le roi de Thessalie, voici les drôles dont j'avais justement besoin. Ganimède, verse-moi à boire! Toi, Mercure, va, cours dire à Jupiter que je ne dînerai pas au logis aujourd'hui.

Le messager et le page échangèrent un regard de consternation mêlée de colère.

— Eh bien! qu'attendez-vous? continuant Ixion, se mirant dans une glace et formant les boucles de ses cheveux.

Tous deux partirent.

— Voilà donc ce que c'est que l'Olympe! s'écria le mari de Dia, se

laissant aller sur un sopha. La place n'est pas mauvaise. Ces bons Immortels avaient besoin qu'on leur ouvrît les yeux et je me flatte d'avoir fait l'opération convenablement. Ils voulaient me mettre de côté avec leurs grands airs de l'Olympe, à la mode antique et glaciale. Mais je m'imagine leur avoir fait faire des progrès. Pour faire son chemin dans le ciel, il faut savoir commander. Ces gens exclusifs sont mâtés par l'audace d'un esprit supérieur. Jupiter est au fond un bon garçon, qui a un peu d'instruction. Je suis favori en titre et personne n'a plus d'influence sur le nourrisson de la chèvre en toutes choses, depuis les appréciations sur le beau sexe, ou la généalogie d'un cheval de course jusqu'à la coupe d'une robe et à la valeur d'un plat. — Merci, Ganimède, continua le Thessalien, prenant le gobelet que lui tendait le serviteur. Je bois à tes bonnes fortunes. Magnifique ! Ce nectar me rend tout à fait immortel. Tiens! tiens! j'entends des sons harmonieux. Qui est dans le salon de musique?

— Les déesses, sire; elles essaient une nouvelle mélodie d'Euterpe, paroles d'Apollon. Ce n'est pas mal et cela deviendra populaire, sans aucun doute, car cela parle de clair de lune et des misères de la vie.

— Oh, je le crois!

— Vous avez des goûts poétiques, vous même? demanda Ganimède.

— Pas le moins du monde.

— Apollon, continua le page céleste, est un grand génie, quoique Marsyas ait dit qu'il ne serait jamais poète, parce qu'il est dieu et n'a pas de cœur. Mais pensez-vous, sire, qu'un poète ait en effet besoin d'avoir du cœur?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je me rappelle que ma femme me répétait sans cesse que j'avais mauvais cœur et plus mauvaise tête encore. Mais, sur mon honneur, je n'ai jamais pu comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Minerve vous demandera de lui écrire quelque chose sur son album.

— En vérité! Eh bien! j'en suis fâché, car je sais à peine griffonner mon nom. Je ne crois pas que Jupiter lui-même s'inquiète de ces sottises.

— Jupiter aime l'épigramme; mais il ne fait pas le moindre cas des œuvres d'Apollon. Jupiter est de l'école des classiques, il admire la satire pourvu que les allusions ne concernent ni les dieux ni les rois.

— C'est juste; je partage sa façon de penser. Je me rappelle qu'à La-

risse nous avions un pauvre diable de poète qui démontra que ma famille datait d'avant le déluge. Il me demanda une pension; je la lui refusai. Alors, il écrivit une épigramme pour affirmer que j'étais descendu de ces pierres mêmes que jetèrent Deucalion et Pyrrha lorsqu'ils repeuplèrent la terre et que j'avais gardé toutes les qualités de mes ancêtres.

— Ha, ha!... Ecoutez! Voici le tonnerre. Jupiter m'appelle.

— Pour moi, je vais trouver les musiciens. Voici le chemin, je pense.

— Montez l'escalier de rubis, tournez à droite, suivez la galerie d'améthyste. Bonjour.

— Bonjour. Voilà un bon garçon, tout de même.

II.

Le roi de Thessalie entra dans le salon de musique, dont les murs étaient d'or et le dôme de cristal. La reine de l'Olympe était assise dans une causeuse, s'occupant à faire des paons de petits morceaux de papier. Minerve prenait des notes au crayon sur une copie manuscrite du poème d'Apollon, l'auteur écoutait avec déférence sa critique élogieuse.

Une autre dame du ciel se tenait à côté d'Euterpe, assise, un luth entre les mains. Elle regarda Ixion à son entrée. Le regard limpide et tendre de son œil néanmoins étincelant accusait la déesse renommée de la beauté.

Junon ne fit paraître qu'elle avait vu entrer Ixion que par un hautain signe de tête et elle reprit son occupation. Minerve demanda au Thessalien son sentiment sur ses corrections; il les approuva hautement. Apollon vint le saluer avec un sourire plein de mélancolie et le félicita de sa condition mortelle. Vénus le complimenta sur sa venue dans l'Olympe et lui exprima le plaisir qu'elle éprouvait à faire sa connaissance.

— Que pensez-vous de l'Olympe? lui demanda-t-elle d'une voix pleine de douceur et avec un sourire radieux comme un soleil d'été.

— Je ne l'ai jamais trouvé aussi enchanteur qu'en ce moment, répliqua Ixion.

— Un peu triste, n'est-ce pas? Pour moi, j'habite surtout Gnide; il vous faut m'y venir faire visite. C'est le lieu le plus agréable du monde. On dit, vous le savez, que nos plantes les plus vulgaires ont le parfum

des roses des autres terres. Nous vous y soignerons, ainsi que madame Ixion, si elle y vient.

— N'ayez garde. Ma femme demeure toujours à la maison; elle se pique de vertus domestiques, c'est-à-dire de faire enrager et de quereller son époux.

— Vous voulez rire, je le vois. Bien dit. Eh! j'aime assez la vie des saisons de bains. Gnide, Paphos, Cythère, vous me trouverez toujours en quelqu'une de ces terres. J'ai les distractions faciles d'une existence sans but apparent. Dans ces lieux remplis de plaisirs enivrants votre espèce si triste, pour laquelle de temps à autre je suis un peu partiale, ne rencontre plus cette fatigante étiquette de votre vie régulière, triste, méthodique, morale, politique, assommante. Je m'enorgueillis d'être la déesse des villes d'eaux. Il faut vous décider à venir à Gnide.

— Une pareille invitation n'a pas besoin d'être réitérée. Gnide est donc votre séjour favori?

— Il le fut pendant un temps. Mais dernièrement nous y avons eu un tel déluge de tous les invalides d'Asie, de tous les valétudinaires de Perse, que la multitude des *beaux* qui y accourent de toutes les îles à la recherche de filles compense à peine l'ennui du spectacle de ces faces jaunies et de ces membres languissants. Vraiment, je crois qu'au fond, je préfère Paphos.

— J'ai entendu parler de ses splendides merveilles.

— Oh! c'est admirable! C'est presque la réalisation de mes idées de vie champêtre. Quand il fait trop chaud à Chypre, on court à Paphos et on y rencontre tous ceux dont la présence est par-dessus tout désirable. Tous les ennuyeux restent en arrière comme instinctivement.

— Je me souviens qu'à l'époque de mon mariage, nous parlâmes d'aller passer la lune de miel à Cythère, mais Dia voulut se faire accompagner de ses femmes de chambre et de ses cartons à chapeaux dans nos équipages et je fus tellement ennuyé au bout de la première poste que je revins seul.

— Vous eûtes parfaitement raison. Je hais les cartons; on les trouve toujours dans son chemin. Vous eussiez aimé Cythère si vous aviez été le moins du monde amoureux. Rochers élevés, cavernes ombragées, bois couverts, sentiers détournés et délicieux couchers de soleil! Il y a longtemps que je n'y suis allée, continua la déesse paraissant sérieuse et même un peu triste, c'est depuis.... Mais je ne parlerai pas de sentiment avec Ixion.

— Penseriez-vous que je sois.....?

— Mais.....

— Peut-être avez-vous raison. Nous autres mortels nous sommes si peu sensibles.

— On le dit. Que c'est vexant!

Parlant ainsi, la déesse s'écarta, salua Mars qui entrait en ce moment. Ixion fut présenté au héros des combats qui le regarda d'un air fier et s'inclina avec raideur. Le roi de Thessalie fit un tour sur ses talons. Minerve ouvrit son album et l'invita à y écrire un quatrain.

— Déesse de la sagesse ! répliqua Ixion, à moins que vous ne m'inspiriez, cette page, vierge encore, demeurera aussi pure que vous. A peine sais-je signer un décret.

— C'est Ixion de Thessalie qui parle ainsi ! Lui qui a tout vu et qui, si je ne me trompe, a tant éprouvé, a tant pensé. Je puis facilement comprendre comment un esprit si élevé peut vouloir se cacher au troupeau du vulgaire ; mais, je vous en prie, accordez à Minerve de lui adresser un compliment qui la mette en dehors de ceux pour qui cette règle a été établie.

— Il me semble entendre les paroles inspirées d'un oracle. Une plume !

— En voici une tirée de l'aile d'une oie sacrée.

— Bien. J'écris. Voici. Est-ce cela ?

Minerve lut :

J'ai vu le monde entier et bien plus que le monde,
Le cœur humain pour moi n'a plus un seul secret;
Et pour la machine ronde,
Je n'ai plus un seul regret.

Je partage des dieux l'éternelle existence,
Mes jours sont maintenant dévoués au bonheur.
De l'arbre de la science
J'ai cueilli le fruit sauveur :

Aventures aux aventureux !

Ecrit sur l'album de Minerve par

Ixion de Thessalie.

— C'est court, dit la déesse d'un air méditatif, mais c'est plein de sens. Vous avez un esprit fécond et hardi.

— J'aurais pu oser davantage, nous verrons plus tard ce que je puis.

— Je vais trouver Jupiter pour le conseil, dit Minerve. Nous nous reverrons. Bonjour, Ixion.

— Bonjour, belle aux yeux bleus.

Le roi de Thessalie se tint à l'écart du reste de la compagnie, et les bras croisés, alla s'appuyer contre une colonne entourée de guirlandes. Son front était couvert de pensers. Mars écoutait Vénus avec un air de profonde attention. Euterpe jouait une sorte d'accompagnement qui inspirait leur conversation. La reine de l'Olympe était toute à sa fabrique de cocottes.

Ixion s'avança et prit place près de Junon. Ses manières étaient pleines de ce sans-façon, de cette froideur apathique qui était son cachet distinctif. Peut-être au fond était-il un peu embarrassé. Sa langue, d'habitude facile, lui faisait défaut. Enfin il dit:

— Votre majesté a-t-elle jamais entendu parler du paon de la reine de Mésopotamie.

— Non, répondit Junon, d'un ton de hautaine réserve. Puis elle ajouta avec un air de curiosité presque indifférente : a-t-il quelque chose de remarquable ?

— Il a la poitrine d'argent, les ailes d'or, les yeux d'escarboucles, le bec d'améthyste.

— Et sa queue? demanda Junon avec empressement.

— Voilà le secret, répondit Ixion. La queue est la plus curieuse partie de son être.

— Oh! dites, dites, je vous prie!

— Je l'ai oublié.

— Non, non, non; c'est impossible! s'écria Junon en grande animation. Mortel provoquant! continua la déesse, laissez-vous fléchir. Parlez vite.

— Il y a une raison qui m'en empêche.

— Qu'est-ce? quel ennui! voyons, la raison? Dites-la moi, faites-moi cette faveur, faites-la pour moi, je vous en supplie. Parlez.

— Que dirai-je? la queue ou la raison? La queue est merveilleuse; mais la raison, c'est bien autre chose.

— Eh bien, la raison — non la queue. Arrêtez. Soyez gentil, dites les toutes deux. De quoi pouvait être faite cette queue? quelle est votre raison ? je me meurs de curiosité.

— Votre majesté a coupé ce paon de travers, remarqua froidement Ixion. Il ressemble aux hiboux de Minerve.

— Et qui vous parle de paons de papier, quand la reine de Mésopotamie possède une pareille merveille? s'écria Junon. Et elle mit en pièces le travail de sa matinée et en jeta les morceaux au vent avec colère. Parlez donc tout de suite si vous avez la moindre considération pour moi. Parlez tout de suite. De quoi était faite la queue?

— Vous ne voulez pas savoir ma raison?

— Après. Voyons, je suis tout oreilles.

En ce moment Ganimède entra et murmura quelques mots à l'oreille de la déesse qui se leva évidemment vexée et s'en alla trouver Jupiter.

La suite prochainement.

Traduit de l'anglais de M. Disraeli.

CH. DE FRANCIOSI.

FEUILLES ET FLEURS [1],

Poésies par feu Lezin RAYNAL,

Recueillies par son frère.

Ah! que la poésie serait une chose touchante et bien-aimée si l'on pouvait toujours croire à la sincérité des poètes! Les enfants et les femmes y croient fermement; voilà pourquoi ils aiment tant à lire les vers. Mais nous, les sages, les forts, les hommes enfin, qui, par une sotte et orgueilleuse curiosité, prenons plaisir à éventrer nos plus beaux jouets pour savoir comment en sont disposés le carton et les ficelles, nous les destructeurs obstinés de notre propre bonheur, nous avons bientôt fait de découvrir que *tous songes sont mensonges* et que les poètes n'éprouvent pas un fêtu des sentiments qu'ils exhalent. D'ailleurs, pour mieux tuer nos illusions primitives sur ce point, nous n'avons pas de cesse que nous n'ayons trouvé l'occasion de connaître personnellement quelques-uns de ces chantres si noblement inspirés. Et que de belles découvertes nous faisons de ce côté! Celui-ci, qui a pour spécialité poétique de poser en Anacréon, de se couronner de roses et de célébrer toutes les joies, toutes les splendeurs de la vie, nous le trouvons relégué, triste et maigre, dans un grenier, distribuant le pain sec et l'eau claire à ses quatre enfants en pleurs.... Cet autre, au contraire, qui rime journellement ses douleurs sans nombre, qui se compare sans cesse lui-même à une pauvre fleur, trahie par le zéphir, penchant sa tête mourante vers le sol natal, nous le rencontrons, frais et gros sybarite, triomphalement attablé dans un de ces bruyants festins où l'on marie sans vergogne les traditions de Lucullus à celles de Sardanapale... Ainsi passent les doux, les tendres mirages de la poésie!

Donc, nous avons tous aujourd'hui un *triple airain autour de la poitrine;* et si quelques-uns parmi nous aiment encore et toujours à lire de beaux vers, vous en trouverez bien peu qui, en lisant, écorneront les feuillets

(1) Lille, 1853, 1 vol. in-8°, L. Danel, imprimeur.

d'une main frémissante, ou qui mouilleront la page d'une larme involontaire. Nous-même, il faut bien l'avouer, nous qui écrivons ceci, le temps et une foule de petites déceptions, nous ont peu à peu poussé dans le camp des endurcis... La poésie nous charme encore, mais elle ne nous trouble plus guère.

Pourtant, il paraît que la place n'était pas aussi complètement imprenable que nous le supposions : en effet, voici un recueil de vers qui, par surprise et de vive force, a pénétré dans le for intérieur de nos émotions. A vrai dire, ce livre n'est point un livre: c'est la pierre tumulaire d'un poète de vingt ans mort à la fin de l'autre hiver..... Lisez plutôt; n'y a-t-il pas là, sur la couverture de ce volume : « Ci gît, « le cœur de Lezin Raynal. — Son frère, enseigne de vaisseau, lui « éleva ce pieux monument. — Priez pour sa belle âme!... »

Ce pauvre Lezin Raynal, nous l'avons connu aux derniers jours de sa vie. Plus d'une fois son bras s'est appuyé sur le nôtre; plus d'une fois notre main a serré la sienne. Nous le voyons encore là, devant nous, avec ses longs cheveux flottants sur les épaules, son sourire si fin et si triste, sa taille haute et mince, courbée comme le roseau sous la tempête... En le regardant bien, on devinait sans peine qu'il n'était pas fait pour rester sur la terre, pour jamais devenir un homme; car il gardait, bien au-delà du terme ordinaire, toutes les apparences d'un enfant; ou plutôt, il ressemblait à ces grands anges en marbre blanc qu'on voit agenouillés, dans nos églises, autour des tombes épiscopales. Oui, Lezin Raynal portait sur toute sa personne le sceau de sa fatale destinée; surtout, il avait dans les yeux nous ne savons quelle lueur étrange qui n'était pas de ce monde.... En effet, Dieu avait dit à cet enfant: « Tu ne vivras « pas!... Voici devant toi la jeunesse et ses doux enivrements; voici « les portes de la vie toutes grandes ouvertes; arrête-toi sur le seuil « et chante tes rêves d'avenir.... » Et l'enfant chanta les amitiés joyeuses, les pudiques amours; il chanta la mémoire vénérée de sa mère, les longs voyages de son frère, les cheveux blonds et le cœur d'or de la fiancée qu'il s'était choisie... Mais chacun de ses chants se terminait par un cri d'angoisse, un sanglot éperdu; et Dieu le voyant ainsi souffrir à la fois et du mal qui brûlait son corps et des regrets qui torturaient son âme, Dieu eut enfin pitié de lui, et il le fit monter au ciel....

Maintenant, vous savez comment et pourquoi ce livre nous a atteint au cœur. C'est qu'il n'y a pas moyen ici de douter de la sincérité du

poète : Ses vers répandent de véritables larmes; chaque ligne, chaque mot est bien la confidence suprême d'une âme qui déploie ses ailes vers l'éternité... Lisez et vous pleurerez! voilà tout ce que nous pouvons vous dire de ces poésies.

Si fait pourtant, il est encore une chose qu'il faut que vous sachiez : — Lezin Raynal n'a pas eu d'autre éditeur que son frère; ses *Poésies* n'ont pas été imprimées pour le public : chacun des amis du poète a reçu son exemplaire, comme un pieux souvenir que lui confiait la tendresse fraternelle; et ce fut là toute l'édition.

Sur ce, pour dédommager quelque peu ceux qui n'ont pas eu leur part dans ce legs poétiqne, laissez-nous leur en citer ici quelques strophes prises au hasard : ce sonnet, par exemple, si plein de mélancolie et de résignation :

RAYON D'AUTOMNE.

Sur les prés défleuris, sur l'inculte bruyère,
Comme aux jours du printemps gaîment le soleil luit ;
Et la feuille pourtant jaunit dans la poussière,
L'hirondelle déjà loin de nos toits a fui.

Sous ce ciel inondé d'azur et de lumière,
Comme aux jours de bonheur, mon cœur bat aujourd'hui,
Quand ce dernier rayon vient sourire à la terre,
Je ne sens plus mon mal et souris avec lui

De la lampe qui meurt la flamme vacillante
Jette un éclair encore avant que de finir :
L'astre qui luit, demain ne doit plus revenir

Et moi, je crois sentir mon âme défaillante
Se rallumer ! . . . hélas ! C'est un dernier effort!
Demain le ciel d'hiver... demain aussi la mort.

Écoutez encore ces autres vers où scintille un sourire navrant :

A TOUTES CELLES QUI S'INTÉRESSENT AU PAUVRE MALADE.

Pourquoi donc à toutes ces fêtes
Attirer mes pas chancelants ?
Dites-moi donc pourquoi, coquettes,
Vous me tendez vos doigts si blancs ?

Ah ! laissez-moi près de mon âtre,
Dans ma douleur silencieux ;
Dansez sans moi, troupe folâtre,
J'ai dix-huit ans et je suis vieux.

Je lutte en vain, il faut me rendre,
De moi vos souris sont vainqueurs ;
Mais laissez cette voix si tendre,
Elle augmente encor mes douleurs !
Cachez aussi ces cous d'albâtre
Qui captivent par trop mes yeux ;
Et puis dansez, troupe folâtre,
En vous voyant je suis heureux.

Bientôt je vais quitter la vie,
Et bienheureux, oui, je le sens,
Si je puis pendant l'agonie
Entendre encor vos doux accents ;
Mais en voyant la mort m'abattre,
Ah ! point de pleurs dans vos beaux yeux ;
Dansez toujours, troupe folâtre,
Je vous verrai du haut des cieux !

Et d'un bout à l'autre du livre, la plainte du poète se fait ainsi douce, harmonieuse, caressante, comme un gémissement de tourterelle blessée....

Au surplus, à ceux qui nous demanderaient ce qu'il faut penser du mérite littéraire, du plus ou moins de correction de cette œuvre, nous répondrions qu'à notre avis il n'est rien au monde de plus vrai, de plus pur, de plus éloquent que la parole d'un poète de vingt ans qui va mourir....

HENRY BRUNEEL

LA FAMILLE PRUDHOMME.

L'apparition d'un roman en province est une chose assez rare pour mériter l'attention des amis de la littérature, et particulièrement de ceux qui, comme nous, ont résolu de protester contre l'omnipotence de la capitale. A Paris, les auteurs sont rassemblés et le génie s'échauffe au contact du génie. Nous sommes isolés dans nos provinces. Que *la Revue* du moins nous réunisse et nous révèle les uns aux autres. Mettons nos lumières en commun : surtout point de camaraderie. « Aimons qu'on nous conseille et non pas qu'on nous loue. » La critique franche et sincère corrige beaucoup mieux que les éloges.

Je supplie donc M. Derode de me considérer comme un ami bien dévoué, comme un admirateur de son talent et de son érudition, et de n'imputer qu'à mon incapacité ce qu'il pourrait y avoir de faux dans mes observations.

J'arrive à son travail.

Le chapitre premier est très-beau, très-savant, mais bien long pour une mise en scène! Il me semble entendre le vieux Boileau s'agiter dans sa tombe, et m'envoyer, sur les ailes des vents, ces vers que sa bouche, hélas! ne redit plus :

« Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
« Et je me sauve à peine au travers du jardin. »

Mais Boileau est un méchant, et nous saurons bien le forcer à se taire. Nous ferons plus, nous le contraindrons à louer avec nous ce brave Michel Prudhomme et sa bonne petite Odette, que l'on ne soupçonnerait point réservée aux cruelles épreuves que le ciel et Mauroux préparent à sa vertu.

Michel, ce juste opprimé, calomnié, ce Job des temps modernes, cette belle et noble figure qui reflète si admirablement le courage, la bonne foi, la piété traditionnelle des Lillois, nous grandit à nos propres yeux,

et contraste singulièrement avec tant de faillites calculées que nous voyons aujourd'hui.

Odette, innocente et chaste créature, supportant avec un courage héroïque la plus rude épreuve de la vertu, la calomnie; Odette perdant à la fois sa fortune, son honneur, l'amour de son amant et l'amour de son père nous arrache des larmes!..

A la vue de ces grandes infortunes, notre pensée se reporte instinctivement sur nous-mêmes; elle essaie de sonder les secrets de l'avenir, et se demande avec effroi: et moi que deviendrai-je? »

Mais chut! ne soyons pas si sérieux.

J'ai ouï un critique, un vrai Zoïle, une vraie langue de serpent se plaindre que Mauroux fût trop grand pour un si méchant gars, et que son caractère, trop vaguement défini, ne fesait pas soupçonner le rôle odieux qu'il joue dans tout l'ouvrage.

Dieu préserve nos charmantes lectrices d'un amant aussi formidable que Guillaume de Normandie! Quoi! venir de si loin fouler aux pieds la belle Mathilde, et cracher sur sa chevelure blonde!... Mais elles fussent mortes d'effroi, nos lectrices, si, par un miracle de l'auteur, le chevalier bardé de fer n'eût pris Ida pour la princesse, si un orage terrible ne se fût levé, si une trombe enfin ne l'eût merveilleusement enlevé de la treille, et merveilleusement porté contre une meule de foin!

Cet épisode est trop merveilleux peut-être, mais admirable d'invention, aussi bien que l'origine de Notre-Dame de la Treille. Cette page vaut tout un roman.

Et puis le vœu du sénéchal qui est le nœud de toute l'action; et ces terribles visions des assemblées séculaires, qu'on nous dit être une heureuse imitation d'Eugène Sue, et les machinations de Mauroux, le vol du scel échevinal, le *Petit Four*, la *Cour des Piteux*, le cabaret de l'*Empereur*, la double accusation contre Odette et contre son père, l'erreur de Walerand, l'erreur du magistrat: ne sont-ce pas autant de scènes pleines de vérité et de vie, qui instruisent, amusent, troublent, agitent effraient le lecteur et font naître le plus vif intérêt?

Et si la charité est le lien de la perfection, et la première des vertus, quelle ne sera pas notre admiration pour le dévouement d'Odette, qui s'élevant, par la foi, au-dessus des vaines terreurs des hommes, et d'une crainte puérile de la mort, court d'un pestiféré à l'autre, porter des secours et des consolations; ici, fermant les yeux d'une amie, et se chargeant de son fils malgré son propre dénuement; là, entendant les aveux

d'un ennemi qui doivent la réhabiliter dans l'opinion, et qu'elle voit mourir avant qu'il ait achevé de la justifier!...

Oui, la résignation, la foi, le courage d'Odette nous arrachent un cri d'admiration ; nous la suivons avec anxiété à travers toutes les péripéties de sa douloureuse existence ; nous partageons ses perplexités, nous pleurons avec elle et sa prière nous soulage.

On est disposé à pardonner beaucoup à l'auteur qui sait ainsi nous attacher.

Nous ferons pourtant remarquer ici, en passant, que le chapitre des araignées n'est pas à la hauteur du reste de l'ouvrage, et retarde trop le dénouement. Disons encore que quelques circonstances de la vie d'Odette sont d'un merveilleux qui n'est plus de mode aujourd'hui, et qui ne produit sur nous qu'une médiocre impression. Telle est l'affaire du château d'Annapes.

Quelques lecteurs nous ont dit aussi que le caractère d'Odette était trop au-dessus de la nature ordinaire des femmes. Ces Messieurs n'aiment pas à voir une si faible créature montrer plus de courage qu'ils n'en sentent au fond de leurs cœurs ; ils voudraient de petits défauts, un peu plus de larmes, un peu plus de frayeur, et révoquent en doute l'épisode des carrières de Lezennes. Ils ajoutent que les situations extrêmes ne nous plaisent que médiocrement : quand le danger est trop grand, le cœur se serre, et le charme disparaît.

Nous ne pouvons nier qu'il n'y ait au fond de ces reproches quelque chose de vrai; néanmoins nous ferons observer à ces Messieurs qu'ils semblent oublier tout ce que la piété filiale, le désespoir, la foi peuvent donner de courage et d'héroïsme aux plus faibles ; que les grands cœurs se révèlent dans les grandes circonstances, et que, comme le dit fort éloquemment le plus grand de nos écrivains modernes (1), « le cœur de « l'homme ressemble à ces arbres qui ne donnent leur fruit que quand « le fer les a frappés. »

Mais taisons-nous, et n'allons pas, avec notre *vile prose*, crucifier nos lecteurs à côté de ce damné Richard Plate-Muse, ou les brûler avec la vieille Margotaine.

Disons tout de suite que nous n'aimons pas à être obligé, pour lire un ouvrage, d'avoir sans cesse sous la main, Ducange, Nodier ou Roquefort. Ce n'est pas pour les morts qu'on écrit, ni pour les quelques

(1) Chateaubriand.

érudits de France; et nous nous sommes bien souvent impatienté à la vue de cette foule de mots et de phrases que nos grand'pères ont fort bien entendus sans doute, mais qui sont de l'hébreu pour nous..., c'est-à-dire, pour moi.

Nous ne comprenons pas qu'on insère dans un roman plutôt du vieux français que du russe ou de l'arabe. Ce n'est pas la langue qu'il faut ressusciter, ce sont les mœurs : « Parlons du temps passé dans notre langue actuelle, » disait sir Walter Scott.

Nous avons bien entendu aussi reprocher par ci par là quelques négligences de style, une répétition trop fréquente des mêmes tours, une phraséologie un peu monotone et uniforme comme notre terre de Flandre ; mais que ne critique-t-on pas?

Il n'y a pas jusqu'à mon voisin qui ayant voulu l'épeler, attendu qu'il ne sait pas lire (chut! sur mon indiscrétion, surtout) n'ait trouvé l'ouvrage trop long.

Le fait est que l'historien a entraîné le romancier au-delà des véritables bornes de l'ouvrage. La quatrième partie est un hors-d'œuvre qui en détruit l'ensemble; quoique plein d'intérêt, l'esprit ne s'y arrête que médiocrement. On est étonné de trouver encore quelque chose après la fin. C'est une surprise, mais une surprise qui fatigue.

Si l'on nous permet maintenant de résumer notre opinion, et de généraliser notre critique, nous dirons que si l'ouvrage pêche comme travail d'ensemble, il offre des beautés de détail sans nombre, des scènes de mœurs dramatiques et vraies, une philosophie puissante, un sentiment religieux profond. On y est vivement frappé du néant des choses humaines : richesse, beauté, jeunesse, amour, tout passe, hélas! tout s'évanouit comme un songe! la vertu seule reste à nos héros pour les consoler, sur les débris de leur grandeur passée, et les rendre plus heureux, grâce au dévouement qu'elle leur inspire, qu'aux jours de leur prospérité.

Quand on a lu l'ouvrage de M. Derode, on se sent meilleur et plus fort; c'est un beau résultat.

Si donc, comme on l'a dit tant de fois, instruire et amuser sont les meilleures qualités d'un écrivain, nous pouvons affirmer que M. Derode les possède à un très-haut degré.

A. FAIDHERBE.

SCIENCES.

MORPHINE INDIGÈNE.

Nemo propheta in patriâ.

Nul n'est prophète en son pays! Ce proverbe est vrai non seulement lorsqu'il s'applique aux hommes, mais encore quand il s'agit des êtres organisés ou inorganisés, des choses, de tout enfin. L'orgueil, l'envie, l'intérêt nous empêchent de confesser la supériorité intellectuelle, scientifique ou pratique d'un homme que nous voyons tous les jours, avec qui nous avons vécu depuis nos jeunes années, d'un homme qu'aucun signe extérieur ne distingue des autres. Quelquefois ce n'est pas la passion qui nous aveugle, notre ignorance est de bonne foi, nous coudoyons sans nous en douter une illustration qui n'est entourée d'aucun prestige : le merveilleux est nécessaire pour captiver notre esprit et la réalité le glace. En face d'une de ces renommées qui attirent sur elles l'attention des nations n'avons-nous pas tous éprouvé une sorte de désillusion, et, malgré notre admiration enthousiaste, ne nous sommes-nous pas dit mentalement? quoi!... c'est là cet homme dont le nom se trouve dans toutes les bouches et retentit dans l'univers! il s'établit alors une comparaison dont le résultat est une espèce de nivellement qui nous élève à la hauteur de notre héros ou qui l'abaisse à notre taille. Nous sommes ainsi faits.

Si de l'homme nous passons aux productions de l'art ou de génie, même sentiment hostile, dénigrement, blâme, répulsion. Ce n'est que plus tard que, dégagés de la passion qui a eu le temps de s'assoupir,

nous examinons consciencieusement, et que nous reconnaissons comme vrai, comme grand, comme beau, ce que la faiblesse de notre esprit nous avait empêchés d'apprécier de prime abord. Tel fut le sort de toutes les grandes découvertes, de toutes ces productions des sciences, des arts, de l'agriculture, de l'industrie, qui tendaient vers un seul but : l'amélioration physique et morale de l'humanité.

Comme le sujet que je dois traiter est surtout du domaine agricole, je prendrai dans le règne végétal quelques exemples à l'appui de la thèse que je soutiens. La pomme de terre dont l'état alarmant provoque les doléances universelles, les investigations nombreuses et malheureusement stériles de la science, les expérimentations variées des agronomes, comment fut-elle accueillie quand Parmentier en dota le sol de notre patrie ?

Ce pain des pauvres dont l'absence se fait aujourd'hui si vivement sentir, fut d'abord regardé comme digne tout au plus de trouver place dans les auges d'animaux réputés immondes. Ce n'est que plus tard que la faveur royale la sauva du discrédit qui pesait sur elle, et dès lors elle commença à être appréciée à sa juste valeur. Aujourd'hui le fléau qui la frappe plonge dans le deuil une foule de populations réduites à la famine et au désespoir ; on la regrette !

Quel immense hourrah de sarcasmes, quelle foule de saillies caustiques la betterave n'a-t-elle pas provoqués lorsqu'elle se posa, humblement et bien loin encore, comme la future rivale de la canne à sucre ! Les plus hauts patronages, la science et l'activité des hardis pionniers de l'industrie, purent à peine conjurer la ruine qui menaça ses débuts dans la carrière : pour lui assurer l'avenir ils lui sacrifièrent leur talent, leur fortune, leur vie même. Et cependant aujourd'hui, après bien des vicissitudes, l'heure de son triomphe a sonné. Elle tient en échec la canne tropicale sa rivale, et sans la protection qui la sauvegarde, cette dernière eut succombé dans la lutte. Quelle source intarissable de prospérité cette grossière betterave a répandue au sein des populations rurales! quels capitaux immenses elle a fait refluer vers l'agriculture ! à combien d'industries nouvelles elle a donné naissance ! missionnaire de la civilisation, elle a provoqué le développement intellectuel des campagnards; elle les a initiés à une foule de procédés, de travanx qui demandent l'intervention du raisonnement ; elle a multiplié les contacts entre eux et les habitants des villes ; pendant le chômage forcé de l'hiver, elle a utilisé leurs bras et par suite elle a fait pénétrer dans leurs familles un bien-être jusqu'alors inconnu.

Trop à l'étroit dans sa sphère d'action, si vaste cependant, la betterave, la froide et tempérante betterave ne veut rester sous aucun rapport inférieure à son émule; comme elle, par la fermentation, elle métamorphose sa sève en une liqueur spiritueuse qui ranime nos sens engourdis et dans une douce ivresse provoque la gaîté des populations qu'elle a enrichies. La vigne malade trouve en elle un suppléant de bonne volonté en attendant qu'elle devienne une concurrente formidable, surtout au point de vue de la production de l'alcool.

Nous avons encore sous les yeux une plante bien précieuse à plus d'un titre, qui vient de révéler son utilité sous un nouvel aspect. Je veux parler de l'œillette ou pavot noir, dont nous voyons au mois de juillet les blanches corolles, purpurines à la base, étendre sur la campagne un voile immense ondulé par la légère brise caniculaire.

Cette plante est cultivée surtout pour en récolter la graine qui donne lieu à des affaires commerciales très-importantes dans le Nord et le Pas-de-Calais. C'est en effet de cette graine qu'on extrait l'huile d'œillette dont nous faisons une si grande consommation pour l'assaisonnement des diverses espèces de salades servies sur nos tables. Elle figure à côté de l'huile d'olives qui, très-souvent, ne dédaigne pas son alliance intime, ce dont ne laisse pas de s'enorgueillir à nos dépens le produit de notre sol.

Après l'extraction de l'huile, les résidus des graines constituent ce qu'on appelle ordinairement *marc* ou *tourteau*, et cette substance est employée avec beaucoup de succès par les cultivateurs pour fumer la terre ou être mélangée aux aliments des bestiaux mis à l'engrais. Dans ce dernier cas les principes narcotiques restés dans le tissu organique de la semence provoquent chez les animaux auxquels on en donne une certaine quantité, un état de somnolence favorable à la digestion et à l'assimilation des aliments ingérés simultanément.

De ce que le tourteau d'œillette a une propriété somnifère, il ne faut pas conclure, comme le font certaines personnes, que l'huile extraite de ce tourteau jouisse des mêmes propriétés. On serait dans l'erreur : car pour élucider cette question litigieuse, j'ai soumis à une analyse rigoureuse des huiles obtenues par différents procédés industriels et chaque fois je les trouvai complètement exemptes des principes narcotiques laissés en totalité dans le marc.

Après la récolte de la graine, les tiges et les capsules de l'œillette sont enfouies dans les sillons du champ qui leur a donné naissance, ou bien,

elles servent à établir le fond des fumiers de fermes, ou à chauffer les fours pour la cuisson du pain, ou bien enfin on les brûle pour se procurer les cendres, étendues postérieurement sur la terre comme amendement, ou employées à la préparation des lessives pour le blanchissage du linge.

Depuis longtemps j'avais fait des expériences dans le but de rechercher la composition du pavot au point de vue des principes narcotiques qu'il contient aux différentes époques de son développement.

On sait que le pavot est la plante qui produit l'opium et que cette dernière substance, si précieuse par les services qu'elle rend à la médecine en lui permettant de calmer les douleurs, cause si fréquente d'insomnie pour les malades, est le suc obtenu par des incisions faites à la capsule ou tête, et concrété par suite de l'évaporation de l'eau en excès, sur les parois même de la capsule d'où il découle.

Tout le monde a remarqué qu'en arrachant une feuille à la tige d'une œillette ou pavot, qu'en cassant cette tige, en déchirant le tissu de la capsule, à toutes les époques de la vie du végétal, il s'écoule par l'extrémité des vaisseaux divisés, sur les bords de la plaie faite à la plante, un liquide blanc comme du lait, d'une saveur âcre et amère, d'une odeur forte et pénétrante tout à fait particulière, caractérisée habituellement par la dénomination de *vireuse*.

C'est ce liquide blanc qui est le suc propre du pavot, qui jouit des propriétés calmantes et somnifères, qui de plus, pris intérieurement à certaine dose peu élevée exerce sur l'économie une action toxique, ou pour parler plus clairement empoisonne. Il faut donc se défier de ce lait végétal à cause des dangers auxquels il exposerait ceux qui en feraient un mprudent usage. Les mêmes dangers menacent les enfants qui quelquefois mangent une quantité assez considérable de graines d'œillette avant leur maturité, après cette phase de la végétation le danger n'est pas disparu pour cela, mais il est moindre.

De mes recherches, il est résulté que le principe narcotique auquel l'opium ou suc épaissi du pavot doit ses principales propriétés et auquel on a donné le nom de *morphine*, existe dans toute la plante à toutes les époques de sa vie, mais il suit une marche parallèle à celle de la végétation et se trouve surtout en plus grande quantité dans les organes qui ont le plus d'activité vitale pour les abandonner plus tard quand la vie s'est portée dans de nouvelles parties.

Ainsi, au commencement de la végétation, la morphine se trouve ré-

partie à peu près uniformément dans les feuilles et la jeune tige; puis un peu avant la floraison elle prédomine dans les feuilles, qui deviennent moins riches au fur et à mesure qu'elles se flétrissent et que toute la vitalité de la plante se concentre dans la capsule dont la fonction est de nourrir, de développer, et de mûrir la graine afin d'assurer la perpétuité du végétal par la germination subséquente de la semence.

Depuis la formation de la capsule après la chute des pétales de la fleur, jusqu'à une époque voisine de la maturité de la graine, phase qui se reconnaît au changement de nuance de la capsule, la morphine contenue surtout alors dans le tissu de cet organe suit une progression directe en raison des progrès de la végétation; c'est-à-dire que plus la capsule angmente de volume, plus elle contient de morphine.

Ce fait étant bien établi par l'expérience, et les œillettes étant récoltées précisément au moment de la maturité des graines, je me suis demandé si après la récolte de ces dernières, il ne serait pas possible d'utiliser les capsules qui en sont privées et d'en extraire la morphine au lieu de les détruire comme on le fait habituellement.

Guidé par cette idée, j'ai soumis à l'analyse un kilogramme de têtes d'œillettes séparées des tiges au niveau du disque ou nœud inférieur, et j'en ai extrait 1 gramme 60 centigrammes de morphine pure ayant tous les caractères physiques et chimiques de la morphine obtenue de l'opium d'Orient.

Ce résultat, conforme à mes prévisions, peut être très-avantageux à l'agriculture du Nord de la France en lui permettant de tirer parti d'une portion de la plante, tout en en conservant la plus grande partie pour les anciens usages. En effet les tiges et les feuilles persistantes, quoique contenant encore de la morphine, en renferment une quantité si minime qu'on ne pourrait la leur enlever d'une manière économique.

D'une appréciation faite d'une manière aussi approximative que possible de la récolte obtenue année moyennne par hectare de terre ensemencée en œillettes, il résulte que cette superficie produit 4,508 bottelettes composées de 353,878 tiges qui, par suite de bifurcation et de trifurcation, portent 437,276 têtes dont le poids est de 563 kilog. 5 hecto; et en admettant que ces capsules ou têtes ne rendent que 1 gramme 50 centigrammes de morphine pure par kilogramme, on aurait 845 grammes de ce produit qui, à raison de 300 fr. le kilog. auraient une valeur de 353 francs 50 centimes.

Le cultivateur en vendant les capsules dont il ne tire aujourd'hui

qu'un bénéfice presque nul, 10 francs les 100 kilog., obtiendrait un rendement supplémentaire de 56 francs 35 centimes par hectare: et si nous multiplions ce chiffre par 5,967, nombre d'hectares de terre consacrés annuellement à la culture de l'œillette dans le département du Nord, où cette culture est beaucoup moins étendue que dans le Pas-de-Calais, il en résulte que l'agriculture de notre département recueillerait un bénéfice supplémentaire de 336,240 francs 45 centimes; ce qui n'est pas à dédaigner.

Les procédés d'extraction du nouveau produit, employés sur une grande échelle, seraient simplifiés et donneraient des bénéfices considérables au capitaliste qui tenterait de créer cette nouvelle industrie dans le Nord et qui mettrait en concurrence la morphine indigène avec la morphine extraite en Allemagne de l'opium d'Orient.

Notre département pourrait fournir 5,043 kilog. de morphine d'une valeur de 1,278,400 francs; il y a certes là matière à réflexion.

Malgré ces résultats avantageux, je ne suis pas assez présomptueux pour espérer que l'idée pratique conséquence de ce travail, soit accueillie plus favorablement que ne l'ont été la pomme de terre et les produits nombreux et variés auxquels elle a donné naissance, ou que la betterave qui aujourd'hui remplace le veau d'or sur l'autel des intérêts matériels. Quoiqu'il en soit, j'ai cru de mon devoir de publier les déductions de mes recherches, c'est une graine semée pour l'avenir.

VICTOR MEUREIN.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Compte-Rendu.

Académie des Sciences de Paris. — Dans la séance du 25 janvier, M. Balard a fait un rapport extrêmement favorable sur des recherches de M. Violette, directeur de la raffinerie de salpêtre à Lille, relatives à la préparation des charbons de bois. — M. Violette a carbonisé le bois par le moyen de la vapeur d'eau surchauffée et maintenue à une température constante.— Indépendamment des faits nombreux et nouveaux dont cet habile chimiste a enrichi la science, il a donné au gouvernement les moyens, déjà mis en pratique, de fabriquer sûrement les charbons les meilleurs pour la préparation des poudres de guerre et de chasse.

Dans la même séance, M. Millon a communiqué la suite de ses études sur les blés. — Le 13 février, nouveau mémoire du même auteur sur les phénomènes qui se produisent au contact de l'eau et du blé, et sur leurs conséquences industrielles.

Séance du 5 février. — L'Académie a été vivement impressionée par une importante découverte de M. Deville, maître de conférences à l'Ecole normale, et l'un de nos plus jeunes et plus éminents chimistes.

Parmi les 62 corps indécomposables ou indécomposés, aujourd'hui connus, il y en a 47 qui sont opaques, susceptibles d'un éclat particulier, et bons conducteurs de la chaleur et de l'électricité. — Ce sont les *métaux*. — Un très-petit nombre, le fer, le cuivre, le plomb, le zinc, l'étain, l'argent, l'or, le mercure et le platine peuvent être employés seuls, et encore leur emploi est-il limité, parcequ'il dépend de leurs qualités spéciales. — Le fer est celui de ces corps qui est le plus *tenace*, c'est-à-dire qui peut supporter le plus grand poids sans se rompre. Mais il se rouille, s'altère rapidement dans l'air humide.— L'or est inaltérable et très-ductile; mais il est deux fois et demi plus lourd que le fer, environ quatre fois moins tenace, et son minerai est très-rare.

Un métal dont le minerai serait abondant, qui serait inaltérable et ductile comme l'or, tenace comme le fer, léger comme le verre, réunirait un ensemble de qualités des plus précieuses. Or, c'est un métal de cette nature que M. Deville vient de faire connaître.

Quelques mots d'abord sur la substance complexe d'où on peut l'extraire.

Il existe en une foule de localités, et en particulier dans nos contrées du Nord, de grandes masses de terre appelées *argiles*. Les unes, plus ou moins mélangées de sables, constituent les terres labourables *fortes* ou *franches*. D'autres, (argiles *plastiques*) onctueuses au toucher, forment avec l'eau une pâte liante et tenace, qui sans se fondre, prend une grande dureté par la chaleur, et servent à la fabrication des poteries réfractaires. D'autres enfin, facilement fusibles à cause de la chaux ou de l'oxide de fer qui les accompagne, sont employées dans la fabrication des poteries grossières à pâte poreuse et rouge, dans celle des statues et des vases, dits de terre cuite, pour les jardins.

La plus pure des argiles, est celle que l'on nomme *kaolin*, ou terre à porcelaine.

Or, l'un des principes constants de ces sortes de terres, c'est l'*alumine*. Mais il est uni d'une manière si intime aux autres éléments composants que la chimie seule peut parvenir à l'en séparer. — Ce n'est pas qu'on ne le rencontre quelquefois isolé. Dans certaines parties de l'Asie méridionale et des Alpes, par exemple, on trouve, en effet, de l'alumine à l'état de pureté presque parfaite. Alors elle se présente sous la forme d'une pierre transparente, fréquemment colorée en jaune, en vert, en bleu ou en rouge, et constituant la topaze orientale, l'émeraude, le saphir, le rubis.

En soumettant l'alumine pure aux épreuves de leurs creusets, les chimistes en avaient extrait un métal nommé *aluminium*. Mais ce métal, obtenu seulement sous forme pulvérulente, était resté extrêmement rare et mal connu, soit à cause de son prix élevé (au moins 2,000 fr. le kilogramme), soit à cause du peu d'intérêt qu'il semblait offrir.

M. Deville, reprenant et modifiant les expériences du chimiste Wöhler, a préparé l'aluminium pur, et a pu lui reconnaître les propriétés importantes que je vais énumérer.

Propriétés physiques. — L'aluminium est blanc comme l'argent, malléable et ductile au plus haut degré et possède une tenaci é qui paraît se rapprocher de celle du fer. Il fond à la température de l'argent, est

seulement deux fois et demi plus lourd que l'eau, ou trois fois moins que le fer; conduit bien la chaleur; peut s'écrouir, et reprendre sa douceur par le recuit.

Propriétés chimiques. — L'aluminium est complètement inaltérable à l'air sec ou humide; ne se ternit pas aux émanations du gaz d'éclairage ou des fosses qui noircissent si vite l'argent; reste brillant dans l'eau bouillante comme dans l'eau froide, dans l'eau forte comme dans l'acide azotique faible, dans l'acide sulfurique faible; enfin ne s'oxide pas d'une manière sensible à la température rouge de sa fusion.

Tel est ce métal dont on peut espérer les plus grands services, soit par les propriétés qu'il possède, soit par celles qu'il communiquera aux métaux avec lesquels il pourra s'allier. — D'ailleurs il existe en abondance, puisque son minerai est l'argile; toute la difficulté est dans une extraction économique et industrielle. — Des expériences, encouragées par une subvention de l'Académie des Sciences, qui se font en ce moment au laboratoire de l'Ecole normale, résoudront la question au point de vue pratique.

Société des Sciences de Lille. — SÉANCE DU 18 FÉVRIER. —M. Garreau, professeur à l'école de Médecine, a exposé un résumé des recherches qu'il a faites sur l'ascension de la sève dans les végétaux.

Il y a une vingtaine d'années, certains physiologistes admettaient que la capillarité, cette force qui fait monter l'huile dans les mèches de nos lampes, était la seule cause de l'élévation de la sève dans les plantes. Plus tard, lorsque M. Dutrochet eût retrouvé le phénomène dit d'*endosmose* (1), on voulut tout expliquer par l'endosmose. Et de nos jours, la plupart des physiologistes n'admettent encore que l'endosmose et l'aspiration produite par l'évaporation à la surface des feuilles. — M. Garreau, remarquant que l'ascention de la sève n'a lieu qu'au printemps, alors que la vitalité s'éveille dans les radicelles des plantes, établit d'abord que l'action de l'endosmose est au moins très-limitée et subordonnée à d'autres circonstances non-suffisamment définies.—Ensuite, par diverses expériences ingénieuses, il prouve que l'ascension des liquides peut être

(1) Quand un sac membraneux rempli d'une dissolution gommée ou sucrée est plongé dans de l'eau ordinaire, l'eau pénètre dans le sac en quantité plus grande que la solution gommée n'en sort. On exprime ce fait en disant qu'il y a *endosmose* de l'eau à l'eau gommée.

produite, soit par la capillarité, soit par l'évaporation. Dans des plantes ligneuses mortes, et même dans des corps inertes, comme une mèche de coton, il détermine en effet une sorte de circulation artificielle. Enfin, en favorisant l'endosmose dans d'autres plantes, telles que le cresson, il les fait mourir.

De ces expériences, l'auteur conclut que l'endosmose n'a pas, dans l'ascension de la sève, l'importance que lui attribuent les physiologistes. Pour lui, il y a autre chose que de simples causes physiques. Il y a une *force vitale*, qui intervient comme dominante, et dont l'action est favorisée soit par l'évaporation, soit par la capillarité.

Mais la force vitale explique-t-elle mieux le phénomène de la circulation que l'endosmose? — non, sans doute — Seulement, par ce mot, tout obscur qu'il puisse être, M. Garreau a voulu exprimer la cause première qui détermine dans le végétal le mouvement ascensionnel des liquides nécessaires à son existence.

LAMY.

POÉSIE.

AMOUR ET DÉVOUEMENT.

Devant un modeste foyer
Où venait s'engouffrer la bise,
Un soir d'hiver était assise
La famille d'un ouvrier.
Le père, à quarante ans à peine,
Paraissait déjà vieux : sur ses traits affaissés
Les rides annonçaient la fatigue et la gène —
Deux des mille douleurs des pauvres délaissés.
La mère était l'un de ces anges,
Symbole gracieux d'espérance et de paix,
Que Dieu mit sous le chaume aussi bien qu'au palais
Pour apprendre aux mortels ses divines louanges;
Enfin, trois enfants blonds et doux
Opposaient leur visage rose
Au front pâle et morose,
Du père qui berçait l'un d'eux sur ses genoux.

C'était Noël. — Partout d'invisibles musiques
Apportaient les échos des célestes cantiques;
L'univers saluait le Verbe rédempteur,
Et la chrétienne ménagère
D'un frais gâteau béni par les mains du pasteur
Avait accompagné son frugal ordinaire.
Allons, à table, enfants! dit-elle. — Les marmots,
Affamés et joyeux, s'élancent à ces mots
Vers le festin nocturne. —
Seul, le mari restait dans son coin, taciturne.

A quoi bon, pensait-il, célébrer l'heureux jour
Où l'Homme-Dieu parut pour délivrer le monde?...
Dans le cercle où je vis je regarde à la ronde,
Je n'y découvre tour-à-tour
Que travail et misère!... injustice et bassesse!...
Non, non! le Christ pour moi ne tint pas sa promesse!...

Tout à coup l'ouvrier entendit près de lui
Sa femme qui disait d'une voix pénétrante:
Ami, viens avec nous, nous fêtons aujourd'hui
Celui qui pardonna sur la croix infâmante,
Celui qui nous apprit à son dernier moment
Ces mots consolateurs: *Amour et dévoûment!*

ALEX. DEPLANCK.

RAYNAL.

SONNET.

Vous nous l'avez ravi dans sa vingtième année,
Seigneur, lorsque, semblable à l'oiselet des bois
Qui gazouille et salue une belle journée,
Pour saluer la vie il essayait sa voix.

Sans vouloir murmurer contre sa destinée,
Sans vouloir secouer le fardeau de sa croix,
On peut gémir, Seigneur, et, la tête inclinée,
Trouver durs vos décrets et rigides vos lois.

On peut, sans blasphémer, trouver étrange en somme
Tant de sévérité pour un pauvre jeune homme
Qui ne demandait rien que de vivre et d'aimer.

On peut... mais non, Seigneur, mieux vaut pour votre gloire
Se bercer de raisons consolantes et croire
Qu'il vous manquait au ciel sa voix pour vous charmer.

CASIMIR FAUCOMPRÉ (de Lille).

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

— On se prépare à élever un monument à la mémoire de l'architecte Visconti que la mort vient de surprendre au milieu des immenses travaux exécutés d'après ses plans pour l'achèvement du Louvre. La direction de ces travaux est maintenant confiée à M. Lefuel, architecte du palais de Fontainebleau.

— M. Ingres vient de terminer un magnifique pendant à son *Apothéose d'Homère* du Louvre. Ce nouveau plafond, peint pour l'Hôtel-de-Ville de Paris, représente l'*Apothéose de Napoléon I.er* et l'illustre maître y a déployé toutes les magnificences de sa pensée, toutes les perfections de son dessin.

— Les artistes et les connaisseurs s'empressent en ce moment d'aller admirer chez M. Didron, le savant archéologue, un reliquaire exécuté pour la ville de Poitiers; ce vrai chef-d'œuvre de l'art moderne, qui doit servir de châsse aux reliques de sainte Radegonde, est orné de superbe émaux dus au talent de M. Le Gost.

— Une souscription a été ouverte et d'importantes sommes ont déjà été recueillies dans le but d'élever une statue à François Arago. On assure que l'exécution de cette statue sera confiée à un des amis du célèbre défunt, M. David d'Angers, qui revient de Grèce. La Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille qui avait l'honneur de compter M. Arago au nombre de ses correspondants a pris part à cette souscription.

— Les foyers publics de presque tous les théâtres de Paris sont devenus depuis peu des musées permanents, ou plutôt d'ingénieux bazards où les productions artistiques sont exposées en vente par leurs auteurs. Cette nouveauté peut avoir les meilleurs résultats, pourvu qu'on n'admette pas des œuvres par trop médiocres.

— La Société des gens de lettres, qui a beaucoup de besoins à soulager, avait imaginé, pour accroître ses ressources, d'ouvrir un album où l'élite de ses membres tracerait des authographes en prose et en vers. Cet album à peine terminé vient d'être acheté au prix de *dix mille francs* par un amateur enthousiaste des pattes-de-mouches de ces Messieurs.

— On parle d'établir à Londres une salle de concerts pouvant contenir deux à trois mille auditeurs. M. Hector Berlioz serait, dit-on, le chef artistique de cette entreprise. Ce serait bien le cas, pour les architectes anglais, de consulter le plan de l'immense salle du dernier *Festival* de Lille.

— On vient de couler à la fonderie de Munich la statue colossale de Jefferson, troisième Président des Etats-Unis, par M. Hiram Powers, sculpteur américain. Cette statue

qui a treize pieds de hauteur, et dans laquelle sont entrés cent quatre quintaux de métal; n'est que l'une des cinq statues de même dimension qui entoureront le bronze équestre de Washington, érigé à Richmond (Etat de Virginie), et dont la hauteur est de vingt-deux pieds. On a peine à se figurer l'aspect gigantesque d'un pareil groupe.

— Les quatre *Associations artistiques et littéraires* fondées par le baron Taylor possèdent aujourd'hui, d'après l'inventaire qui vient d'être publié, une fortune de *cinquante-cinq mille quatre cent cinquante-huit francs* DE RENTES... Certes, voilà de quoi soulager bien des infortunes ; et ces chiffres en disent encore plus long qu'ils ne sont gros....

— George Sand (M.me Dudevant) a publié ces jours-ci dans le journal *Le Mousquetaire*, une lettre pleine de calme et de dignité où elle détruit l'un après l'autre tous les *canards* méchants ou ridicules qu'on s'est plu à inventer à propos des détails de sa vie privée. Il est vraiment honteux pour la France qu'une femme ne puisse impunément s'y montrer supérieure par l'intelligence et par l'inspiration !..

— Deux étoiles nouvelles viennent d'apparaître presqu'en même temps au zénith de Paris : l'une, l'*Etoile du Nord*, est un délicieux opéra-comique de Scribe et de Meyerbeer l'autre, *Mon Etoile*, une petite comédie de M. Scribe tout seul. On prétend qu'au point de vue de la faveur publique, la première est une étoile fixe et la seconde une étoile filante...

— Un journal de Dunkerque, l'*Autorité*, dans ses numéros des 9 et 11 de ce mois publie sous ce titre : *Aperçus linguistiques*, un travail, très-remarquable par le fond et par la forme, de M. Hercule Bourdon, membre de la *Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts*. Cet écrit prouve une fois de plus que l'esprit est un excellent assaisonnement pour le savoir.

— On vient de publier la partition de l'opéra la *Moissonneuse* représenté avec tant de succès au Théâtre-Lyrique et qui a pour auteur un enfant du Nord, M. Vogel de Lille.

— On assure que la célèbre Jenny Lind ne tardera pas à venir enfin se faire entendre à Paris dans un nouvel opéra-comique que M. Meyerbeer écrit en ce moment pour elle.

— La pièce de M. Alexandre Dumas, *La Jeunesse de Louis XIV*, qui devait d'abord être jouée au Théâtre-Français et à laquelle la censure a opposé son *veto*, vient d'être représentée à Bruxelles, au Théâtre du Vaudeville Parmi les fragments de cette pièce publiés par les journaux, on remarque surtout un certain dialogue entre Louis XIV et Molière où celui-ci donne au monarque une définition de la poésie et du poète en un style vraiment incroyable. Certes, jamais personne au monde ne se serait avisé de parler à Louis XIV avec cette intempérance d'antithèses, cette rhétorique vaniteuse et rutilante, cette libre allure d'égal à égal, ce ton net et familier du mousquetaire de plume .. Car enfin, on ne se mettait pas alors tout à fait aussi à son aise dans le palais de Versailles qu'on le ferait aujourd'hui dans un château de Bohême.

— M.lle Pétrovich, la fille de l'hospodar danubien, a complètement échoué dans ses débuts au théâtre des Italiens. La Russie n'est pour rien dans cet événement

— On parle beaucoup d'une œuvre nouvelle de M.me Emile de Girardin. *La joie fait peur*, tel est le titre du livre. Derrière une enseigne aussi originale, on a bien le droit de s'attendre à trouver quelque chose de neuf et de piquant.

— Le bruit court que M. Ponsard vient de présenter une *Psyché* (comédie, peut-être)

au Théâtre-Français, et M. Paul Meurice un *Schamyl* (drame, à coup sûr) à la Porte-St-Martin.

— Une société vient de se constituer à Londres pour l'exploration des villes anciennes et modernes et des localités historiques de la Palestine. Le but principal de la société est de retrouver les cercueils des patriarches d'Hébron et de Sychem, les douze pierres placées par Josué à Gilgal et au Jourdain, les pierres monumentales où la loi est écrite, l'arche sacrée qui, dit-on, a été cachée par le prophète Jérémie. La bible à la main, les membres de cette société parcourront la Terre-Sainte et leurs recherches amèneront probablement quelques découvertes précieuses pour les sciences et pour l'histoire.

— Le *Diario*, journal de Séville (Espagne), annonce que M. Victor Vénitien, ingénieur civil français demeurant en cette ville, vient d'inventer une machine motrice à air comprimé qui pourra remplacer avec un grand avantage les machines à vapeur tant dans les ateliers et manufactures que dans les locomotives et sur les navires. — M. Vénitien a présenté cette machine aux autorités de Séville et à une réunion de gens de l'art qui ont émis sur son compte une opinion tellement favorable qu'un capitaliste de Séville, Don José Diar Canton, a sur le champ fourni à M. Vénitien les fonds nécessaires pour exploiter son importante invention.

— La pièce en vogue à St-Pétersbourg, *la Bataille de Sinope*, est le pendant des *Cosaques* du boulevard. Cette immense parade jouit de l'entière approbation du czar qui dans le but d'exciter l'enthousiasme de ses troupes a ordonné que, chaque jour, cinquante soldats fussent admis à la représentation. A ce compte, il faudra du temps pour que toute l'armée russe y passe.

Le *Panthéon Musical*, nouveau journal de musique inédite que publient MM. Vanguille, Collin et J. Broise, semble être une réponse à ce que la *Revue du Nord* disait dernièrement de l'esprit mercantile des éditeurs de musique et des difficultés qui arrêtent au passage tout compositeur, quelque talent qu'il ait, dont le nom n'est pas encore connu par des succès. « Nous tournons dans un cercle vicieux, disait un jeune musicien à l'un de ces marchands de notes, je veux arriver à la célébrité et vous prétendez qu'il en faut avoir pour être admis à commencer le voyage. »

Un nom ou de l'argent, tel est l'ultimatum des éditeurs. Ceux du *Panthéon Musical* ne demandent ni l'un ni l'autre. Ils appellent à eux tous les compositeurs sans exiger qu'ils aient une réputation toute faite et publient *gratuitement* ceux de leurs morceaux qui sont reconnus dignes de cet honneur par un *Comité composé de professeurs du Conservatoire impérial de musique et d'artistes distingués*. Nous connaissons plusieurs des membres de ce Comité et il nous paraît certain qu'ils prendront au sérieux leur belle mission. Aider le talent à sortir de l'obscurité, c'est une œuvre qui porte en elle-même sa récompense.

Pour tous les articles non signés:

Le Rédacteur-Gérant,

BRUN-LAVAINNE.

Lille. Imp. de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.

IXION DANS L'OLYMPE.

Deuxième Partie.

FIN.

III.

Le roi de Thessalie sortit du salon de musique. Pensif et en proie à une certaine excitation sauvage, il errait dans les jardins de l'Olympe. Il arriva à une charmante retraite dont le gazon était vert et qu'environnaient des cèdres si énormes et si touffus qu'ils paraissaient dater du commencement du monde, et en même temps si frais et si vigoureux qu'on les eût dits dans la sève luxuriante de la première jeunesse. Le gazon plus doux que le duvet et exhalant, quand on le foulait, un parfum exquis invitait Ixion à se reposer sur cette couche naturelle. Il se laissa tomber sur cette herbe odorante et la tête appuyée sur son bras, il s'enfonça dans une profonde rêverie.

Les heures s'envolaient, les rayons de l'astre du jour s'adoucissaient en une demi-obscurité.

— Ixion, comment vous trouvez-vous? demanda une voix douce et perlée comme le chant d'un oiseau.

Le roi tressaillit et regarda de cet air distrait que l'on voit en un homme subitement arraché à un rêve, ou à une méditation sur quelque secret doux et enchanteur. Le sang monta à ses joues, ses yeux noirs lancèrent des éclairs, son front s'assombrit pendant que sa chevelure en désordre était le jouet d'un zéphir léger.

Il regarda et vit un jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, néanmoins grand pour son âge, mais admirablement bâti et d'exquises proportions. Sa beauté était rare, ses joues pleines étaient teintes d'un incarnat riche et délicat comme la rose de mai. Ses grands yeux d'un bleu

foncé brillaient de plaisir et une expression de moquerie mal dissimulée se jouait sur ses lèvres roses. Sa chevelure d'un châtain-clair tombait sur son front blanc et s'arrondissait en anneaux épais de chaque côté de sa figure, ou retombait en onduleux torrents sur son cou. De ses épaules s'ébattaient deux ailes dont le plumage chatoyant semblait baigné de soleil, avec des teintes irisées, radieuses, de pourpre, de carmin et d'or, des rayons d'azur, des reflets orange, ou d'un noir brillant, quelques plumes plus blanches que la lumière la plus pure étincelant comme un flocon de neige, des étoiles d'émeraudes et d'escarboucle et les lueurs prismatiques d'un énorme brillant. A son côté pendait un carquois et il s'appuyait sur un arc.

— Oh dieu! car tu dois être une divinité, s'écria enfin Ixion. Ne vois-je pas le dieu d'amour?

— Je suis en effet Cupidon, répondit le jeune homme, et je suis bien curieux de savoir à quoi pense Ixion.

— La pensée est quelquefois plus hardie que la parole.

— Tu parles comme un oracle quoique tu ne sois qu'un mortel. Tu n'as rien à craindre à te fier à moi. Je suis sûr que tu as besoin de mon secours. Qui jamais a été vu, rêveur, sur un gazon verdoyant, à l'ombre d'arbres touffus, et qui n'implorât pas l'aide de Cupidon? sois franc. Quelle est la dame de tes pensées? quelque nymphe, mourant d'amour et abandonnée sur la terre? ou, ce qui serait pire, quelque maîtresse infidèle dont on oublie plus facilement la déloyauté que les charmes? situation pitoyable sans doute. Ce ne serait pas ta femme, par hasard?

— Assurément non, répliqua Ixion énergiquement.

— Quelque femme mariée?

— Non.

— Quoi! quelque jeune fille cruelle?

Ixion secoua la tête.

— C'est donc une veuve? dit Cupidon. Allons donc! qui jamais s'est mis en pareil embarras pour une veuve?

— Ayez pitié de moi, Cupidon redouté! s'écria le roi de Thessalie, se levant subitement et tombant sur ses genoux devant le dieu. Vous êtes le dieu de l'humanité entière et toutes les nations brûlent de l'encens sur vos autels. Votre intelligence divine ne vous a pas trompé. Je suis amoureux, d'une manière désespérée, folle, fatale. L'objet de ma passion n'est ni ma femme, ni la femme d'un mortel. Malgré qu'on en ait dit et

juré, je suis un homme moral; ce n'est ni une fille, ni une veuve. C'est....

— Qui, qui donc? s'écria le dieu avec impatience.

— Une déesse, répondit le roi.

— Bah! siffla Cupidon. Ma coquette de mère vous aurait-elle fait d'innocentes avances?

— Oui, mais sans succès.

— Et bien, vous avez un cœur à l'épreuve. Peut-être avez-vous fait une lecture poétique avec Minerve et avez-vous été pris dans un de ses chausse-trappes à l'amour platonique.

— Elle m'en a dressé un, mais j'y ai échappé.

— Bonne jambe. Mais qui donc? Est-ce Hébé? Je ne parle pas de Diane, c'est un glaçon. Est-ce une des Muses, une des Grâces?

Ixion secoua de nouveau la tête.

— Venez, mon bon ami, dit Cupidon, d'un ton confidentiel; vous m'en avez dit assez pour rendre toute dissimulation inutile. Mettez votre cœur à l'aise, enfin; et si je puis vous aider, comptez sur moi.

— Dieu bienveillant! Si jamais je retourne à Larisse, le plus beau temple de la Grèce sera pour cette adorable divinité. Je m'adresse à vous avec toute la confiante franchise d'un cœur dévoué. Sachez donc que l'héroïne de mes rêves n'est autre que la reine de l'Olympe elle-même.

— Bons dieux! Junon! cria Cupidon.

— Me voici, répondit une voix pleine de majesté.

La personne imposante de la reine de l'Olympe sortit d'un bosquet voisin. Ixion se tenait debout, les yeux baissés vers la terre, le cœur pantelant, les joues brûlantes. Junon demeura immobile, pâle et confuse. Le dieu d'amour éclata de rire.

— Le beau couple! dit-il, se plaçant entre eux et riant à leur nez. En vérité, le beau couple! Bien, je vois que je suis de trop. Bonjour!

Parlant ainsi, le dieu tira de son carquois deux flèches et avec la rapidité de l'éclair en perça le cœur de la reine des cieux et celui du roi de Thessalie.

IV.

Le jour finissait dans l'Olympe. Les étoiles brillaient de mille feux. Ixion et Junon retournèrent au palais. Elle s'appuyait sur son bras, les

yeux baissés vers la terre; déjà ils se trouvaient en face des demeures célestes et elle n'avait point encore parlé. Ixion aussi était silencieux, son regard se perdait d'une manière distraite dans le bleu firmament.

Tout à coup, à cent pas de la porte, Junon s'arrêta et regardant Ixion en lui souriant d'un sourire irrésistible, elle dit :

— Je suis sûre que vous ne pouvez maintenant me refuser de me dire de quelle matière était la queue du paon de la reine de Mésopotamie ?

— Cela ne m'est plus possible maintenant. Sachez donc, belle déesse, que la queue du paon de la reine de Mésopotamie était formée de plumes dérobées aux ailes de Cupidon.

— Et pour quelle raison ne me l'avez pas dit plus tôt?

— Parce que, belle Junon! je suis le plus discret des hommes et je respecte les secrets des dames, même dans les bagatelles.

— Je suis heureuse de vous entendre ainsi parler, dit Junon.

Et ils entrèrent dans le palais....

V.

Mercure rencontra Junon et Ixion dans la galerie qui conduisait à la grande salle à manger.

— Je vous cherchais, dit-il en secouant la tête. Jupiter est furieux. Il y a une heure que le dîner est servi.

La reine des cieux et le roi de Thessalie échangèrent un regard et entrèrent dans le salon. Jupiter avait le front chargé de tempêtes, mais il ne descendit pas jusqu'à faire briller un éclair de sa colère. Jupiter regarda fixement Junon qui baissait les yeux. Tout l'Olympe trembla quand le père des Dieux et des hommes prit sa cuillerée de potage. Le reste des convives paraissait gêné et se tenait sur la réserve, à l'exception de Cupidon qui, s'adressant à Junon :

— Votre majesté a été retenue? dit-il.

— Je me suis endormie en lisant le dernier poème d'Apollon, répondit Junon. Mais heureusement je ne suis pas la seule en retard. Ixion, où avez-vous été?

— Junon, prenez un verre de nectar, dit Cupidon, dont les yeux étincelaient de plaisir méchant. Peut-être Ixion nous fera-t-il raison.

Ce fut le banquet le plus collet-monté qu'on vît jamais dans l'Olympe. Chacun semblait embarrassé et dérouté.

Jupiter ne parlait que par monosyllabes et avec une rage contenue qui rappelait l'écho lointain du tonnerre.

Apollon murmurait à l'oreille de Minerve.

Mercure ne desserrait pas les dents, mais échangeait avec Ganimède des regards d'intelligence.

Mars, par manière de conversation, redoublait d'attentions pour Vénus.

Cupidon s'excitait à faire des questions désagréables.

Enfin les déesses se retirèrent.

Mercure s'efforça d'amuser Jupiter, mais le maître du tonnerre daigna à peine rire de ses meilleures plaisanteries.

Mars se curait les dents.

Apollon se frisait.

Ixion était plongé dans ses rêveries.

VI.

Ce fut un grand bonheur pour tous, quand Ganimède les invita à rejoindre les déesses.

— J'ai écrit un commentaire sur votre impromptu, dit Minerve à Ixion, et je suis désireuse de connaître votre opinion.

— Je suis un pauvre critique, dit le roi en la quittant brusquement.

Junon lui sourit d'un bout à l'autre du salon.

— Ixion, dit Vénus lorsqu'il passa près d'elle, venez ici. Un mot!

Le hardi Thessalien rougit, il balbutia une excuse embarrassée, quitta la déesse au cœur tendre qu'il laissa fort étonnée et alla s'asseoir près de Junon. Lorsqu'il eut pris cette place son front triste s'éclaircit et s'illumina soudainement d'une brillante splendeur.

— Ah! c'est comme ça, dit Vénus.

— Hein! soupira Minerve.

— Ha! ha! dit Cupidon.

Jupiter jouait au piquet avec Mercure.

— Rien ne me réussit aujourd'hui, dit le roi des cieux. — Cartes maudites! — attendre pour dîner! et qui?... Un mortel!

— Votre majesté ne doit pas s'étonner, dit Mercure au bon cœur et dont Ixion n'était pas le favori, votre majesté ne doit pas s'étonner de la conduite de cette créature. Considérant ce qu'il est, où il est, je suis surpris que la tête ne lui ait pas tourné davantage... Un homme!

Une créature de boue dans l'Olympe! songez-y, maître! N'est-ce pas assez pour enflammer le cerveau d'un enfant du limon. Sans doute, faire attendre votre majesté pour dîner est presque un crime de haute trahison céleste. Je ne l'aurais pas cru. Me donner des ordres, traiter Ganimède comme son laquais, en un mot commander à chacun dans la maison, tout cela on peut l'attendre d'un être semblable arrivé à une telle situation. Mais je confesse que je pensais qu'il avait conservé quelque respect pour votre majesté.

— Oh! Il vous donne des ordres? dit Jupiter. — Je suis à pique.

— C'est bon, reprit le fils de Maïa. Votre majesté ne voudrait pas croire quel service cet imbécile m'impose chaque jour.

— Destins éternels! Est-ce possible. — Cette levée est à moi. — Et à Ganimède aussi il donne des ordres?

— Oh! c'est tout à fait choquant, je vous assure, maître, dit le bel échanson qui s'appuyait sur le dossier du siége de Jupiter avec le sans-gêne d'un favori privilégié. Réellement, Majesté, si cet Ixion doit continuer il faut que l'un de nous parte.

— Est-il possible? répéta Jupiter. Mais je puis tout croire d'un homme qui me fait attendre pour dîner. — Deux et trois font cinq.

— C'est Junon qui l'encourage ainsi, dit Ganimède.

— Elle l'encourage? demanda Jupiter.

— Qui l'ignore? reprit Ganimède.

— Il est de fait qu'on l'a remarqué, ajouta Mercure.

— Qu'est-ce que ce drôle a à dire à Junon? s'écria Jupiter. Un mortel, un misérable mortel! — Vous avez le point. — Que ce coquin m'a trompé! Qui, jamais, après ma générosité à son égard, aurait cru qu'il m'eût fait attendre pour dîner.

— Il se promenait avec Junon, dit Ganimède. C'était une fable que leur rencontre accidentelle. Cupidon les a vus.

— Ah! dit Jupiter pâlissant. Que dites-vous? — Repic, comme je suis dieu. C'est à moi! — Où est la reine?

— Elle cause avec Ixion, Majesté, répondit Mercure. — Oh! pardon, je n'avais pas vu que c'était la dame de carreau.

— Au diable! je suis capot et j'ai attendu pour dîner. Jour maudit. Ixion est-il réellement en conversation avec Junon? Nous ne souffrirons pas de pareilles choses.

VII.

— Où est Junon? demanda Jupiter.

— Je n'en sais vraiment rien, dit Vénus en souriant.

— Ni moi non plus, ricana Minerve.

— Où est Ixion? demanda Cupidon, riant à gorge déployée.

— Mercure, Ganimède, trouvez-moi à l'instant la reine des cieux, tonna le père des dieux et des hommes.

Le messager céleste et le page de l'Olympe sortirent par des portes différentes. Il se fit un silence terrible. Une colère immense s'amassait sur le front de Jupiter comme un orage sur le sommet d'une montagne. Minerve assise à une table de jeu s'amusait à faire une patience.

Bientôt revinrent les envoyés; Mercure avait l'air solennel, Ganimède très-malicieux.

Eh bien? dit Jupiter. — Et l'Olympe trembla.

Mercure secoua la tête.

— Sa Majesté se promenait sur la terrasse avec le roi de Thessalie, dit Ganimède.

— Où est-elle maintenant? demanda Jupiter.

Mercure haussa les épaules.

— Sa Majesté se repose dans le pavillon de Cupidon ainsi que le roi de Thessalie, répondit Ganimède.

— Malédiction! cria le père des dieux et des hommes.

Il se leva, prit une bougie sur la table, éparpillant les cartes de toutes parts. Tout ceux qui se trouvaient présents, Minerve et Vénus, Mars et Apollon, Mercure et Ganimède, les Muses et les Grâces, les Génies ailés, chacun prit un flambeau, chacun suivit Jupiter.

— Par ici, cria Mercure.

— Par ici, cria Ganimède.

— Par ici, par ici, répéta en écho toute la cour.

— Aïe, dit Cupidon. Je dois sauver mes victimes.

Tous se trouvaient en ce moment sur la terrasse. Malgré sa colère et sa rage, le père des dieux et des hommes s'avançait avec majesté. C'était, comme d'habitude dans l'Olympe, une nuit brillante et remplie d'étoiles. Mais ce soir là Diane étant indisposée ou occupée ailleurs, il n'y avait pas de clair de lune. On était en face du pavillon.

— Qui es-tu? demande Cupidon à l'un des Génies qui avait éteint sa bougie par accident.

— Je suis un nuage, dit le génie ailé.

— Un nuage, c'est l'affaire. Rends-moi un petit service et Cupidon sera toujours ton débiteur. Va, va vîte, gentil nuage, entoure ce pavillon là bas. Cours. Pas de question. Vif comme ma parole.

— Je déclare qu'il fait du brouillard, dit Vénus.

— Un brouillard du soir dans l'Olympe! dit Minerve.

— Où est la nuit? dit Jupiter. Tout va mal. Qui a jamais vu un brouillard dans l'Olympe?

— Ma chandelle est morte, chanta Apollon.

— Et la mienne aussi, dit Mars.

— Et la mienne, et la mienne, et la mienne, dirent Mercure, Ganimède, les Muses, les Grâces.

— Toutes, dit Cupidon. Voilà un brouillard conditionné. Je ne puis voir le pavillon. Il doit être là cependant, se dit le dieu à lui-même. Ah! m'y voici, je dois me connaître dans ma demeure et je suis quelque peu accoutumé à marcher dans l'obscurité. Voici une marche. Voilà la serrure. La porte s'ouvre, mais le nuage entre avant moi. Junon, Junon, dit à voix basse le dieu d'Amour, nous sommes tous ici. Contentez-vous de fuir, comme plusieurs dames, avec votre réputation abritée sous un nuage, qui passera bientôt. Tenez, le ciel s'éclaircit.

— C'est probablement la chaleur de nos flambeaux, dit Vénus; vous voyez que le brouillard s'est dissipé. Voici le pavillon.

Ganimède courut en avant et ouvrit violemment la porte. Ixion était seul.

— Emparez-vous de lui, dit Jupiter.

— Junon n'est pas ici, dit Mercure d'un ton désappointé.

— Qu'est-ce que cela me fait. Prenez celui-ci. Il m'a fait attendre pour dîner.

— C'est là ton hospitalité, nourrisson de la chèvre, s'écria Ixion d'un ton de naïve innocence. Mais je me défendrai.

— Prenez-le, prenez-le. Eh bien, vous hésitez! Avez-vous peur d'un mortel?

— Et d'un Thessalien! ajouta Ganimède.

Pas un ne bougea.

Faites venir Hercule, dit Jupiter.

A l'instant, répondit Ganimède.

— Je proteste, dit le roi de Thessalie, contre cette violation des droits les plus sacrés.

— Les liens du mariage? dit Mercure.

— L'heure du dîner? dit Jupiter.

— Il ne faut pas parler de sentiments avec Ixion, dit Vénus, les hommes sont insensibles.

— AVENTURES AUX AVENTUREUX! dit Minerve.

— Voici, voici Hercule.

— Prenez-le, dit Jupiter, prenez cet homme.

En vain le mortel voulut résister au demi-dieu.

— Faut-il aller chercher la foudre? demanda Ganimède.

— Un châtiment si court est indigne d'un Dieu, répondit avec dignité Jupiter. Apollon, donne-moi une roue de ton char.

— Mais, comment ferai-je demain? demanda le Dieu du jour.

— Ordonne une éclipse. Attachez cet insolent sur la roue; qu'on le précipite dans l'espace. Sa motion sera éternelle.

— Avec quoi l'attacherai-je? demanda Hercule.

— Prends la ceinture de Vénus, répliqua le maître du tonnerre.

— Qu'y a-t-il? demanda Junon s'avançant pâle et agitée.

— Approchez, vous verrez, dit Jupiter. Allons, suivez-moi.

Tous suivirent leur guide, Dieux, Génies, au milieu était le robuste époux d'Hébé, portant Ixion attaché sur la roue fatale. On atteignit la terrasse et on descendit les degrés de lapis lazuli. Hercule déposa son fardeau sur le dernier, prêt au moindre signe à précipiter à travers l'espace, dans les abîmes, le malheureux mais présomptueux mortel. Le groupe des immortels l'entourait et leur regard plongeait dans l'abîme étoilé. C'était une fin morale, et montrant l'ordinaire malheur qui termine les liaisons mal assorties.

— Despote des cieux! dit Ixion.

Toutes les voix se turent pour entendre les dernières paroles de la victime. Junon désespérée s'appuyait sur Vénus et Minerve.

— Despote des cieux, dit Ixion, je défie ta cruauté. Ma mémoire sera éternelle comme ta torture. Je suis consolé.

Traduit de l'anglais de M. DISRAELI.

CH. DE FRANCIOSI.

En offrant aux lecteurs de la REVUE DU NORD **Ixion dans l'Olympe**, nous avons voulu leur donner une idée du talent multiple de M. Disraëli. Personne n'ignore que M. Disraëli, le chef du parti Tory à la chambre des Communes d'Angleterre, est un des écrivains les plus attachants de la littérature anglaise. Il commença sa réputation par la publication d'œuvres littéraires aussi remarquables par le style que par l'ingénieuse fécondité d'invention. Nous avons choisi une esquisse de courte haleine pour nous conformer aux exigences d'un recueil périodique, nous efforçant de conserver le cachet d'individualité de l'écrivain. Mais c'est dans les ouvrages de plus longue étendue, que l'on peut entièrement apprécier. M. Disraëli, il nous suffira de citer HENRIETTE, VENETIA, TANCREDE. M. Disraëli s'est en outre essayé dans la tragédie, le COMTE ALARCOS a été un succès réel pour l'homme d'état qui se repose des travaux publics par les travaux littéraires. C. F.

CONSIDÉRATIONS SUR LA LITTÉRATURE ITALIENNE.

La connaissance de l'anglais et de l'allemand fait aujourd'hui partie de toute éducation achevée. Ces deux langues sont particulièrement étudiées à cause de leur utilité dans les relations sociales et dans les transactions du commerce, et c'est pour ce motif, sans doute, qu'on se contente souvent de savoir traduire une lettre d'affaire sans s'inquiéter de la littérature proprement dite. La plupart des jeunes gens, au sortir des pensions, se trouvent aussi incapables que peu désireux de lire, Shakespeare, Byron, Schiller ou Uhland dans le texte original. On doit attribuer à cette indifférence l'opinion critique de certaines personnes même instruites, qui accusent la langue anglaise de monotonie et de sécheresse et les écrivains allemands de prolixité barbare en un langage très-dur. Ces juges, de bonne foi du reste, n'ont pas abordé les difficultés, et croient connaître une littérature étrangère après avoir lu des exercices à l'usage des commençants ou des extraits mal choisis et incomplets.

Lorsqu'on examine dès le début des études le produit qu'on doit en espérer, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il soit question des langues du midi. A quoi bon s'occuper d'italien, d'espagnol, puisqu'il suffit pour les connaître, à ce qu'on assure, de quelques mois passés dans les pays où l'on parle ces langues? Oui, pour savoir redire les phrases les plus ordinaires de la conversation; mais pour juger du génie de la nation, pour entendre les poètes si célèbres de l'Italie, il faut un long travail de cabinet. On se trouve toujours récompensé de ses peines par les satisfactions que donnent les nombreuses beautés de la littérature d'un pays où la poésie, en particulier, paraît avoir atteint les dernières limites assignées dans ce genre à la puissance créatrice de l'esprit humain.

L'italien dont les paroles sonores unies à la musiqne semblent accroître le charme de l'harmonie, devrait être connu de toute personne exercée dans cet art. Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. Dans les salons où l'on chante si souvent en italien, combien y a-t-il d'auditeurs (pour ne rien dire des chanteurs eux-mêmes) qui comprennent le sens des mots, quelque facile que soit du reste le style des

opéras! Cette étude est classée parmi les talents d'agrément *improductifs*, et, pour notre époque, ce jugement équivaut à une proscription.

Désireux d'examiner pour notre instruction personnelle si ce dédain est plus sérieusement et plus justement fondé que nous le croyons, nous nous proposons d'écrire quelques considérations sur la littérature de l'Italie et nous essaierons de traduire, en nous rapprochant le plus possible du caractère des originaux, quelques pages des meilleurs écrivains. L'oubli dans lequel semble tomber de siècle en siècle le pur langage toscan rappelle naturellement des vers écrits par Térenzio Mamiani, lesquels, par leur mérite, luttent victorieusement contre l'ennemi que redoute l'auteur. En voici la traduction?

LA LANGUE ITALIENNE, traduit de Térenzio Mamiani.

« Tu périras, divin langage toscan, plus doux que le miel, qui surpasses en délicatesse le frais visage d'une jeune fille, et dont les accents se colorent des mille nuances de l'arc-en-ciel. Dans la nuit des temps barbares, lorsque retentissait le choc des armes au milieu des discordes civiles, et que l'on entendait pétiller les flammes des bûchers, tes accords mélodieux résonnèrent, comme autrefois, parmi les nations sauvages, résonna la lyre d'Orphée. Une lumière inattendue traversa l'esprit humain.

« L'humanité n'espérait plus d'entendre aucun écho des hymnes de Pindare qui se plaisait à célébrer les victoires olympiques, ni des poétiques plaintes que la mort vint interrompre à Leucade, ni des doux accents dont furent touchés les peuples de l'Achaïe, non plus que cette voix divine qui, frappant de stupeur toutes les villes latines, éleva des accords renommés et parut s'égaler à la grandeur de l'empire romain.

« Mais toi qui naquis de l'harmonie des anciens, dans ton vol sublime avec la terrible muse du poète qui chanta le supplice éternel du feu, tu sus vaincre le cygne de Mantoue. Puis, dans les jardins de la Provence et près de la fontaine de Vaucluse, tu donnas à l'amour de si douces expressions, à ses plaintes tant de grâce que jamais je n'entendis sur terre de si suaves mélodies. Si les âmes aimantes parlent encore au ciel un langage humain, elles prononcent sans doute tes sons harmonieux.

« O langue italienne qu'aucune autre ne surpassa jamais! de toutes nos gloires dernière et précieuse relique! tu périras pourtant, car ton esprit

libre ne peut subsister parmi nous que le malheur enchaîne, et dans le couchant de notre splendeur, tu ne peux seule dissiper une si grande ombre. Hélas! que dis-je encore? déjà la destruction prochaine obscurcit tes attraits; elle détache de toi l'une après l'autre ces grâces si chères et tant enviées, et maintenant il te reste à peine quelque vestige de ton antique beauté.

« Ainsi, le génie que nous avaient transmis les Latins, les charmes et les ris qui animaient encore de leur souffle les premiers écrits italiens seront exclus du monde. Nous ne verrons plus la splendeur du siècle d'or, et tout l'art de notre pays ou de l'étranger ne pourrait en faire aujourd'hui briller un dernier rayon.

« O fils indignes de ces héros qui furent les maîtres de la terre! O génération la plus dégradée, la plus déchue d'un généreux et sublime début! tu traînes à présent dans la fange et de ta volonté personnelle ce noble langage, seul diadême qui te ceigne encore le front, et, de même que tu entretiens ton cœur et ta pensée esclaves, tu as une langue servile et méprisée. Ta bouche coupable grimace pour accentuer des sons barbares; elle apprend des cris et des murmures ingrats que la muse abhorre et refuse d'entendre :

« Mais moi, j'admirerai tant que je vivrai les célestes beautés du discours de nos pères dans les livres où, semblable à l'or, sa pureté resplendit et je le respecterai comme une chose sainte. S'il tombe dans l'oubli de tous, s'il n'est aucune étoile favorable qui puisse le préserver de sa chûte, si la douceur du style ausonien ne se fait plus entendre aux âmes, moi, m'aidant de ce que je possède de force et d'intelligence, en dépit du vulgaire et de la fortune adverse, je jure de répandre ses divins accords et son rhythme mélodieux; comme l'oiseau qui, solitaire, inconnu, élève dans les ombres les plus épaisses sa voix flexible et harmonieuse, ne voulant d'autre témoin de ses chants que le ciel. Durant les jours rapides de mon existence, je resterai fidèle à l'idiome de mon pays et mes faibles et derniers accents seront formés dans le langage paternel. Si la mort vient me surprendre parmi des nations étrangères, sur une terre lointaine, je parlerai dans mon cœur, et mes lèvres glacées murmureront encore des mots italiens. Peut-être..... Oh! qu'elle espérance! Peut-être parlerai-je avec vous et pourrez-vous m'entendre, ombres pieuses et illustres de nos aïeux! »

(La suite prochainement.) A. BOURSAULT.

Paris, janvier 1851.

LES DUCS DE BOURGOGNE.

ÉTUDES SUR LES LETTRES, LES ARTS ET L'INDUSTRIE PENDANT LE XV.e SIÈCLE, DANS LES PAYS-BAS ET LE DUCHÉ DE BOURGOGNE, PAR LE COMTE LÉON DE LABORDE, *membre de l'Institut. Trois vol. in-8.° — Paris; Plon frères, éditeurs.*

Si la publication de la *Revue du Nord* n'avait été interrompue, depuis longtemps nous aurions rendu compte de cet important ouvrage, dont la presse belge a déjà parlé avec beaucoup d'éloge. C'est qu'en effet ce nouveau livre de M. De Laborde intéresse au plus haut degré notre département, formé d'une partie de l'ancien comté de Flandre qui fut soumis à l'illustre maison de Bourgogne. Les *Ducs de Bourgogne* sont l'histoire la plus complète des lettres, des arts, et de l'industrie de notre province au XV.e siècle; elle est écrite d'après les documents les plus authentiques. M. le comte De Laborde a fait preuve d'une grande patience et d'une vaste érudition en fouillant dans les archives de Lille, de Dijon, de Bruxelles, de Namur, de Tournai, de Bruges, de Gand, de Louvain, d'Ypres, de Liége, d'Anvers, et enfin dans les archives et bibliothèques de Paris. Il divise les nombreux documents qu'il a recueillis en trois classes : 1.° Les comptes, 2.° Les inventaires, 3.° Les correspondances. C'est sous la poussière qui recouvre ces vieux parchemins, que le savant et infatigable académicien de France a découvert les noms de tous ces artistes qui projetèrent tant de gloire sur la dynastie des ducs de Bourgogne, c'est-à-dire, des peintres, enlumineurs, verriers, émailleurs, orfèvres, écrivains-copistes, fournisseurs de couleurs, sculpteurs, tailleurs d'images, architectes, charpentiers, marchands de joyaux, graveurs de sceaux, gardes des joyaux, imprimeurs, fondeurs, armuriers, fondeurs de canons et de cloches, constructeurs de navires, fabricants d'instruments de musique, horlogers, selliers, coffretiers, relieurs, cordonniers, menestrels, musiciens balladins, fauconniers, fourreurs, fournisseurs de draps, toiles, velours, étoffes de soie, brodeurs tapissiers, fous, sots et sottes, nains et géants, astrologues, et même des maîtresses et bâtards des Comtes de Flandre et des Ducs de Bourgogne.

Nous, les derniers venus, nous voudrions à notre tour donner ici une

analyse de cette œuvre considérable, mais que pourrions-nous ajouter aux savantes critiques qu'en ont déjà faites les hommes les plus compétents pour la juger, tels que MM. Waagen, le savant directeur du musée de Berlin, dans la Revue allemande le *Kunst-Blatt*; Passavant, dans celle des *Brockhauses Blaetten* für Litter-Unterhaltung; Kervyn de Lettenhove dans les *Annales de la Société d'Émulation de Bruges*. Douet d'Arcq dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes;* Feugères, dans le *Journal de l'Instruction publique*; Leroux de Lincy dans le *Moniteur officiel;* de Circourt, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*; M. de Saint-Génois dans le *Messager des sciences historiques de Gand* ? Contentons-nous donc de demander à M. de Laborde lui-même l'exposé de son système.

« On trouvera, dit-il, dans mes extraits, des articles dont la liaison avec le reste du travail pourra sembler difficile à saisir. J'ai pris tous les prétextes pour traiter plusieurs points intéressants de la vie privée du quinzième siècle. Par exemple la duchesse de Bourgogne laisse son écharpe en gage, le duc envoie sa vaisselle à la Monnaie, n'en voilà-t-il pas assez pour m'autoriser à exposer le système financier, ou plutôt la pénurie financière, qui faisait du luxe une ressource dans les temps de crise, et de la vaisselle brillante exposée sur les dressoirs, tout le crédit des grands et des petits !

« Je n'ai enregistré que le plus petit nombre des dons du jour de l'an et des présents faits à toute occasion. J'ai choisi les particularités qui, dans cette procession interminable d'achats et de dons, pouvaient servir au tableau de l'entourage des princes, de leur moyen d'influence et de patronage près et loin d'eux, à leur cour et dans les cours étrangères.

« Si on lit sous la rubrique : *Escriptures pour les besoingnes et affaires de Monseigneur le Duc*, que des scribes écrivent hâtivement, jour et nuit, quinze cents lettres de convocation pour une prise d'armes, ou de nombreux billets de faire part pour un accouchement; si ces convocations, ces avis, sont de toutes sortes et de tous les jours; si cette hâte s'accroît chaque année à partir de 1420, ne sera-ce pas comme une vue sur la découverte de l'imprimerie, appelée et rendue nécessaire par cette activité industrielle et ce luxe, de plus en plus populaire, qui faisait des ducs de Bourgogne, les promoteurs les plus influents d'un mode quelconque de reproduction rapide et à la fois économique !

« J'ai extrait quelques pages seulement des chapitres : *Vêtements, Chapellerie, Chaussure, etc., etc.* J'aurais pu fournir à des volumes in-folio, en citant les noms de tous les brodeurs, tailleurs de robes, cousturiers,

chaussetiers, pourpointeurs, etc. Les souverains étaient encore au XIV.me siècle, ce qu'ils avaient été dans tout le moyen-âge ; de grands enfants, dont le plaisir consistait à briller par la richesse et la variété des costumes, la pompe et l'éclat des solennités; ils étaient en outre les grands pourvoyeurs non seulement de leur famille, de leurs serviteurs, de leurs officiers, mais de tous ceux qui prenaient part à une ambassade, à une noce, à une fête, à un tournoi.....

« J'ai enregistré tous les médecins, ils étaient maîtres-ès-arts. Ce soin qui n'a pas exigé plus d'une page ou deux, se rattache à d'autres recherches au moyen desquelles je suis parvenu à présenter dans une suite non interrompue, la liste des médecins attachés à la cour de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV. On remarquera qu'au XIV.me siècle le médecin était parfois *astronomien*, c'est-à-dire qu'il mettait son ignorance au service de la crédulité de ses maîtres. L'histoire de ce temps offre de fréquents exemples de la faiblesse de l'esprit associé à la plus forte énergie du cœur. Je n'ai pas étendu ma complaisance jusqu'à la rubrique *apoticairie*, et, cependant, ces dépenses si fréquentes signalent chaque fois les personnes qui ont fait usage de médicaments et la date de leur maladie, noms et dates souvent utiles à l'histoire.

« On s'étonnera peut-être de trouver les fous, les sots et les bâtards cités autant de fois. Au XIV.me siècle, le tableau de la vie privée n'aurait, à la cour surtout, ni couleur ni intérêt si ces personnages en étaient exclus. J'ai trouvé dans les habitudes de ce monde à part, un des chapitres les plus piquants de mon ouvrage, car les fous étaient parfois gens forts sérieux, envoyés en missions difficiles; les bâtards, par contre, formait autour de Philippe-le-Bon, un tableau d'intérieur passablement bouffon. Cette petite famille, qui semble une école tant elle devient nombreuse, tant elle est de physionomies variées, trouve, dans l'affection de son chef, une sollicitude traduite par les comptables de la manière la plus plaisante. »

. . . . . .

Nous regrettons que l'espace nous manqne pour faire apprécier le charme et la poésie que M. de Laborde sait répandre dans son style, en parlant de l'art flamand et en dépeignant les paysages de la Flandre et de la Hollande. Les Van Eyck et les Hemling doivent se réjouir dans leur immortalité d'avoir eu, au XIX.me siècle, un si habile interprète de leurs pensées.

LOUIS DE BAECKER.

HISTOIRE.

Première loterie publique à Lille.

Il est assez généralement admis en France que la loterie est une invention moderne et que son établissement ne remonterait pas au-delà du dix-septième siècle. Nous livrons à la publicité un document qui lui donne une date beaucoup plus ancienne. On remarquera que, si la première loterie fut tirée à Lille en 1445 (ou plutôt en 1446 puisque l'année commençait alors à Pâques, et que ce titre est daté du mois de janvier) pareil moyen avait déjà été employé dans d'autres villes pour se procurer des fonds en excitant la cupidité des particuliers.

Extrait d'un registre aux titres de la ville de Lille, côté K L M, folio 157, verso.

Octroy donné du duc Phelippe, en l'an mil IIII C XLV, pour faire par la ville ung lotissement et y exposer la somme de mil frans.

Phelippe, par la grace de Dieu, duc de Bourgoingne, de Lothrice, de Brabant et de Lembourg, conte de Flandres, d'Artois, de Bourgoingne, palatin de Haynau, de Hollande, de Zellande et de Namur, marquis du saint Empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines, à noz gouverneur, bailly et prévost de Lille et à tous noz autres justiciers et officiers ou à leurs lieuxtenans, salut. Receu avons lumble supplicacion de noz bien amez les eschevins de notre ville de Lille, contenant que comme notre dicte ville soit à présent chargée et endebtée à cause des rentes à vie quelle doit et autrement en grans sommes de deniers, et aussi soit besoing et nécessaire de en icelle faire de grans ouvrages et réparations tant es murs, portes, ponts et autres édiffices comme

es fossez et rivières de dedens et alentour qui semplissent et aterrissent ; et pour acquitter ladicte ville desdictes charges et conduire lesdicts ouvrages aient entre eulx avisé tous les milleurs et plus convenables moyens qu'ilz ont peu et moins grèvables et domaigables pour notre dicte ville, et entre les autres de faire ung lot ou lotissement et de y exposer une bonne somme que l'en pourra acquérir et avoir en y mettant oudit lotissement jusques à la valeur dun escu ou au-dessoubz ainsi que len a fait en divers lieux de noz païs et seigneuries pour les deniers qui en vendront convertir et emploier es usaiges avant dis, toutes voies lesdicts supplians qui encores par cidevant nont fait, nul samblable lotissement ne le vouldroient ou oseroient nullement faire sans avoir sur ce noz congié et licence sicomme ilz dient, dont ilz nous ont humblement supplié ; pour ce est-il que nous, ces choses considérées, désirans nostre dicte ville de Lille estre acquittée et deschargée desdictes charges et estre mise en bonne et convenable réparation, ausdicts supplians avons ottroié et consenti, ottroions, consentons et de grâce especial par ces présentes leur donnons congié et licence que ilz puissent cette foiz faire ledit lotissement, et y exposer des deniers de nostre dicte ville jusques à la somme de mil frans de trente deux groz monnoie de nostre païs de Flandres chacun franc, pour une fois selon et par la manière quilz aviseront estre plus prouffitable et avantagieux pour nostre dicte ville, pour les deniers qui en vendront et ystront convertir et emploier en lacquit, paiement et descharge des debtes de nostre dicte ville et es ouvraiges dicelle ainsi que lesdicts supplians verront estre plus grant besoing et nécessaire pour nostre avant dicte ville et non ailleurs ; Dont ilz seront tenuz de rendre bon et loial compte pardevant noz gens et commis touteffois que requiz en seront. Si vous mandons et très expressément commandons en commectant par ces présentes et à chacun de vous en droit soy et sicomme à lui appartiendra que de nostre présente grâce, congié et licence vous faictes, souffrez et laissiez lesdits supplians selon et par la manière que dit est pleinement et paisiblement joyr et user, sans leur faire ou donner ne souffrir estre fait ou donné quelconque destourbier ou empeschement au contraire, car ainsi le voulons et nous plaist estre fait. Donné en nostre ville de Gand, le XXIe jour de jenvier lan de grace mil quatre cent quarante et cinq, ainsi soubsigné par monseigneur le duc et signé du secretaire L. DOMMESSENT.

SCIENCES.

BEAUX-ARTS. — ESTHÉTIQUE.

De l'influence de la Photographie sur l'avenir des Arts du Dessin.

FIN.

Quelle que soit son intelligence ou son génie, l'artiste doit toujours avoir sous les yeux un grand nombre d'objets de genres divers, choisis avec discernement et disposés avec méthode. Ces objets n'ont pas seulement pour but d'entrenir en lui le sentiment du beau ou de récréer constamment sa vue par un assemblage heureusement varié; ce sont des modèles dont il apprécie l'utilité quand il met en œuvre les éléments de sa composition et mieux encore, lorsqu'il arrive au détail du rendu.

Celui qui pratique sérieusement les arts du dessin ne peut contester cette vérité.

La mémoire du peintre aussi vaste qu'on la suppose ne peut suffire à l'exécution d'un tableau qui nécessairement doit être achevé dans un local éclairé d'une manière conventionnelle et presque toujours contraire aux exigences et au caractère du sujet traité.

L'artiste est de plus obligé à des excursions longues et dispendieuses. S'il aborde la peinture d'histoire il doit faire de nombreuses comparaisons entre les types de physionomie des différents peuples; s'il s'adonne au genre du paysage il doit étudier sur les lieux mêmes les sites de la nature. En thèse générale il doit voir, contempler, sous leur ciel propre

les monuments les plus remarquables de l'art, afin de bien comprendre les conditions souvent très-rigoureuses du programme d'après lequel ces œuvres ont été conçues.

La photographie augmentera l'importance des collections indispensables au peintre et suppléera dans de larges limites aux voyages qui font perdre beaucoup de temps sans toujours conduire au résultat cherché, et qui d'ailleurs, ne sont pas permis à toutes les positions de fortune.

Mais un point capital sur lequel nous devons nous arrêter se rapporte à l'imitation de la forme et de la structure des organes et surtout à l'expression, ce beau de Goëthe qui est l'écueil de tant d'esprits supérieurs.

Nous connaissons tous les procédés employés pour arriver, par exemple, à la configuration du corps humain. Etudes détaillées de chaque partie de *l'Académie*, de l'écorché, du squelette, puis dessins d'ensemble, etc., etc. A propos de ces moyens qui seront encore longtemps en usage et dont la nomenclature est fort étendue, nous ne pouvons nous dispenser, dussions-nous répéter ce qui a été dit cent fois, de rappeler ici les conditions favorables dans lesquelles se trouvaient les artistes de la Grèce où le climat et les institutions semblaient créés pour les arts et la poésie.

Reportons-nous par la pensée dans ces gymnases où l'élite de la jeunesse, soumise à la discipline d'un tribunal hygiénique, offrait à l'observateur la plus grande variété d'attitudes et d'expressions.

Retraçons-nous aussi ces théâtres où les Pylades exprimaient si bien les caractères, les passions, les événements que Cassiodore disait des acteurs de la pantomime antique : « Ce sont des hommes dont les mains « disertes ont une langue au bout de chaque doigt. »

Puis, jetons les yeux autour de nous. Nous reconnaissons d'abord une décadence réelle dans les qualités physiques de l'homme, nous constatons des conditions climatériques peu favorables au développement de la beauté ; nous remarquons aussi la coupe étriquée de vêtements qui ne dissimulent pas nos infirmités précoces et dont la forme ne peut guère inspirer l'imagination de l'artiste.

Entrons ensuite dans une école de dessin ou de peinture. Que voyons-nous souvent, sur une table chargée de caisses, entourée de cordes, munie de leviers? La personnification d'une nature alourdie par de grossiers travaux ou déformée par le libertinage. Pour un faible salaire

elle vient offrir dans sa nudité la caricature de la pose et du style que l'artiste doit exprimer. Pensons à l'immobilité contrainte du modèle et cette exhibition, dont le peintre ne peut se passer sans tomber dans le faux, dans le conventionnel, nous paraîtra plus absurde encore.

Ces élèves, ces gradins font naître en nous l'idée d'un amphithéâtre de chirurgie où l'on voudrait trouver dans un cadavre les lois mystérieuses et encore actives de la circulation du sang.

En ce qui concerne l'expression proprement dite, songeons à ces époques de foi, ou les Van Eyk, les Carlo Dolci trouvaient à chaque pas dans la foule se rendant à l'église ou priant avec ferveur les caractères du beau moral qui fait le génie de l'art chrétien.

Puis examinons les faces de notre siècle positif où les intérêts matériels absorbent tant d'intelligences.

Hélas, nous constatons pire encore que l'absence d'effigie qui du moins rendaient si doux au toucher les schellings du bon Yoric. (1)

Evidemment, sous le rapport des formes, de l'attitude et surtout des types qui s'effacent de plus en plus, le peintre moderne se trouve dans des conditions tout à fait défavorables.

Il lui reste il est vrai les caractères du beau intellectuel qui brille aujourd'hui de tant d'éclat; mais ces caractères si mobiles sont encore plus difficiles à saisir que ceux du beau moral ou du beau physique; ils ne se montrent d'ailleurs qu'à de rares intervalles et si l'on peut dire ainsi, que par de véritables éclairs.

La photographie en multipliant les chefs-d'œuvre de l'art suppléera jusqu'à un certain point à la rareté des modèles de la nature.

Elle prendra sur le fait l'expression de l'ironie ou de la ruse; ces armes si vulgaires de l'esprit du jour; elles fixera les lignes des groupes formés spontanément ou de ceux que l'artiste aura composés; elle accusera les masses, détaillera les effets des ombres et des lumières; elle immobilisera les plis capricieux des étoffes, et en fournissant à l'artiste une série de types humains de tout âge, de tout pays, elle parviendra peut-être à l'isoler du milieu dans lequel il vit et qui est si peu fait pour le guider, le consoler dans ses travaux ou l'encourager dans ses laborieux essais.

La photographie servira mieux encore le peintre de paysage, aujourd'hui que l'utile avec ses voies ferrées, ses maisons bien alignées, ses

(1) Sterne, voyage sentimental, caractères.

irrigations et son drainage, chasse de nos contrées les plus jolis points de vue et fait disparaître sans pitié des tableaux que cependant, l'algébriste lui-même est si heureux parfois de voir sur son chemin.

Il n'est point, dit Deperthes (1), d'arbre, de rocher, de fabrique, de courant d'eau, de ciel, pas même de nuage, de plante, de caillou, ni de brin d'herbe, qui n'exigent des études distinctes; et si l'on s'arrête un moment à cette réflexion, que la forme et la couleur de ces différents objets sont variées à l'infini, et même que leurs nuances éprouvent des altérations sensibles à raison du changement des saisons, de la température et des différentes heures du jour, il en dérive la conséquence, que de tous les genres de peinture, le paysage est peut-être celui qui nécessite les études les plus nombreuses et les plus diversifiées.

A l'aide de l'instrument du photographe le peintre aura toujours à sa disposition des images exactes de détails, d'ensembles qu'il ne pourrait que trouver au loin.

Suivant les données de sa composition il puisera dans ces précieux documents la représentation des vagues de la mer, les effets de pluie, de tempête et tant d'autres scènes qu'il lui est matériellement impossible de copier d'après nature.

Ces fidèles indications le guideront surtout dans le choix du point de vue, du point de distance; elles lui donneront la valeur relative des tons, qui est la base de la science du clair-obscur, et en accusant les plans d'une manière plus nette à cause de la réduction du sujet elles lui révèleront les secrets de la perspective aérienne cette difficulté insurmontable pour beaucoup de paysagistes.

Enfin la photographie prend au vol l'oiseau du ciel et rend aussi bien la course du cerf animant la forêt, que le paisible habitant des prairies ou le coursier qui se désaltère au bord du ruisseau.

Le peintre de fleurs trouvera dans les trésors dont il s'agit, les moyens de rendre durable ce qui est condamné à ne briller que quelques instants.

« Aujourd'hui que ceux qui observent les fleurs ont surpris en elles « des impressions presque intelligentes, aujourd'hui qu'on en voit « quelques-unes fuir avec une sorte de pudeur la main indiscrète qui « se hasarde à les toucher, d'autres se pencher pour s'imbiber des « particules de l'air ou faire briller leurs charmes à l'éclat du jour,

(1) Théorie du paysage, Paris

« ouvrir les beautés de leur sein à la lumière, les refermer tristement « quand elle les abandonne. . . . . .

« . . . . . .

« Aujourd'hui les fleurs exigent que les imitations qu'on en fait don- « nent une idée de mouvement, on oserait presque dire d'une impres- « sion relative aux circonstances qui les modifient. »

L'encyclopédiste qui écrivait ces lignes au siècle dernier serait bien joyeux de voir les ressources offertes par le photographe aux continuateurs de Séghers et de Rœpel.

Mais parmi des bienfaits dont nous pourrions étendre indéfiniment l'énumération, il en est qui nous touchent plus directement parce qu'ils s'appliquent à l'art qui a été l'objet spécial de nos études; nous voulons parler des services que va rendre la photographie à l'architecture.

La gravure, le tableau représentant un édifice, ou un fragment de sculpture monumentale auront une valeur esthétique supérieure à celle d'une épreuve daguerrienne où seront consignés les plus petits détails de la modinature, mais on ne peut mettre en parallèle ces différents genres de reproductions.

Celui qui bâtit doit connaître parfaitement toutes les fractions des œuvres qui lui servent de modèles.

S'agit-il, par exemple, de ces splendides cathédrales dont l'immensité ne permet pas toujours à l'œil de discerner les ornements; l'objectif ira puiser dans les fonds de la sculpture la plus refouillée, il représentera le relief des profils, des innombrables clochetons, de cette végétation de pierre qui cacactérise l'architecture du moyen-âge.

De même les monuments antiques et leurs lignes imposantes, les énigmes en granit de l'Inde et de l'Egypte, les reminiscences de l'Italie moderne et de la France de François I.er et de Louis XIV, viendront se classer dans le cabinet de l'architecte à côté des plâtres qu'il a recueillis, et complèteront, avec ses livres, les matériaux dont il a constamment besoin pour créer des œuvres durables.

Si la photographie est la source vive qui doit régénérer le dessin, l'architecture qui a plus que les autres branches de l'art l'utile pour but, sera suivant nous la mieux partagée dans cette application merveilleuse des sciences physiques.

En terminant, nous ferons observer que l'architecture est dans une décadence analogue à celle que nous avons signalée à propos de la peinture. Le croirait-on? chez les constructeurs il y a aussi des idéalistes et des naturalistes !!!

Pour s'en convaincre, il suffit de voir les maisons qui s'élèvent sur beaucoup de points de Paris. On y chercherait vainement l'expression d'un art sérieux. C'est de la décoration de théâtre en pierre de taille ou en fonte de fer. On érige un bâtiment comme on cisèle un bijou de toilette ou comme on fond l'ustensile de zinc qui est livré au commerce de la galvano-plastie.

Oui, la photographie régénèrera les arts du dessin.

Et nous tous peintres, sculpteurs, architectes, réjouissons-nous de ses résultats et de ses progrès.

Elle fait taire les beaux esprits qui se posent en régulateurs du goût; elle anéantit la médiocrité qui ne voit que la forme et le procédé, le module, la brosse et le ciseau; elle détruit les règles empiriques qui ont toujours entravé la liberté de conception, elle efface les derniers vestiges des divisions scolastiques; elle dérobe à l'action du temps et du vandalisme les œuvres de nos maîtres; en un mot elle propage de plus en plus énergiquement, librement, les notions du vrai qui dans les arts comme en toutes choses n'est autre que le beau.

Et vous, hommes de savoir, que des travaux d'un ordre supérieur, ou plutôt des aptitudes spéciales ont éloigné de la pratique des arts du dessin, applaudissez avec nous. Car parmi les moyens que Dieu a mis au cœur de l'homme pour évangéliser son semblable il a distingué le génie de l'imitation qui servira toujours la fécondité de sa puissance.

PIERRE CALOINE.

Application du Télégraphe électrique à la Météorologie.

Prédire le temps avec certitude, huit jours et même vingt-quatre heures à l'avance, a toujours été regardé comme une chose impossible, à plus forte raison pour toute une année, comme le font certains almanachs. Les Mathieu-Lænsberg ont depuis longtemps le monopole des prophéties sur la pluie et le beau temps. Mais leurs prédictions ne reposant que sur des observations vagues, sur des données chimériques, ne peuvent fournir que des probabilités plus ou moins concordantes avec les phénomènes météorologiques. Cependant il est plus d'un bon cultivateur qui, malgré de nombreuses déceptions antérieures, consulte encore avec une certaine confiance, son almanach *infaillible*, pour savoir s'il doit faucher ses prés ou couper ses blés, confiance souvent fatale, mais pardonnable ; ce sont les derniers vestiges d'un culte aveugle pour l'astronome à qui l'ignorance s'est plu de tout temps à prêter une puissance occulte sur les éléments.

Voici, à ce sujet, une déclaration formelle, catégorique qui se trouve dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*, pour l'année 1846, témoignage qu'on ne pourrait suspecter, émané d'une autorité imposante et compétente, s'il en fût, en cette matière. C'est M. Arago qui parle :

« Jamais, quels que puissent être les progrès de la science, les savants « de bonne foi et soucieux de leur réputation, ne se hasarderont à « prédire le temps. »

Cette assertion est explicite et écrasante. Prise dans toute la rigueur qu'elle comporte, elle est certainement incontestable, mais, dans des circonstances spéciales, on a quelques raisons de croire qu'elle pourra rouver bientôt d'heureuses exceptions. Lorsque l'illustre astronome (dont le monde entier déplore la perte récente) écrivait ces lignes, sans laisser espérer la moindre infraction à cette règle générale, il comptait sans le télégraphe électrique. Depuis la découverte de cette merveille, bien des choses réputées autrefois impraticables ont été réalisées au-delà de toute espérance. Pourquoi n'en serait-il pas de même ici, puisqu'on entrevoit déjà la solution ? — Supposons, en effet (ce qui aura lieu sans doute à a longue), supposons la France et une grande partie de l'Europe sillon-

nées par des lignes télégraphiques et possédant des observatoires sur différents points éloignés. Dans l'espace de quelques minutes on pourra être informé dans une direction quelconque des changements atmosphériques qui se propagent dans ce sens. On saura avec quelle vitesse s'avance un ouragan, une trombe un météore lumineux, etc. Or, après avoir observé attentivement et nombre de fois, toutes les circonstances qui accompagnent et suivent un même phénomène atmosphérique; après avoir vérifié, par des observations réitérées, que tel vent, par exemple, issu de tel point du globe, soufflant avec telle intensité, amène au bout d'un temps déterminé la pluie ou le beau temps; après avoir constaté que les mêmes causes amènent toujours les mêmes effets dans des conditions identiques, il suffira de vérifier cette identité ou de tenir compte des causes secondaires, effets des influences locales (ce que des observations antérieures auront bientôt appris à connaître), pour prédire sinon plusieurs jours, du moins vingt-quatre heures à l'avance, les perturbations qui doivent survenir dans le milieu où nous vivons. Nous disons que le télégraphe électrique peut très-bien devancer le vent, et prophétiser l'arrivée d'un météore dans les régions intéressées à connaître son approche, car la vitesse de l'électricité est incomparablement plus rapide que les ouragans les plus violents, puisqu'elle pourrait faire dix ou douze fois le tour de la terre en une seconde, c'est-à-dire parcourir plus de cent mille lieues dans le même temps qu'un boulet de canon ferait cinq cents mètres, pendant qu'un homme ferait à peine deux pas. il ne faut donc pas désespérer de voir un jour afficher officiellement, par suite d'une dépêche télégraphique, l'heure à laquelle doit passer à Paris un ouragan, un météore quelconque issu des bords de la mer Baltique, de la mer Noire, de la Méditerranée et même de l'Océan quoique peu éloigné de nous.

Quant aux avantages qui résulteraient de la connaissance du temps, ne fut-ce que cinq heures d'avance, chacun les appréciera à sa manière, selon ses besoins, ses goûts ou ses plaisirs. L'agriculture saura assurément en tirer un bon parti.

Les États-Unis, qui nous ont devancés dans la réalisation du télégraphe électrique, ont aussi songé avant nous à faire servir cette admirable découverte pour prédire l'arrivée de certains phénomènes atmosphériques. Une grande campagne météorologique a été entreprise dès 1847 dans le but de déterminer les lois de propagations des grands ouragans qui se font sentir depuis le nord des État-Unis, et bien au-delà jusqu'au golfe

du Mexique par la vallée de St.-Laurent. Des observatoires nombreux en rapport avec les lignes télégraphiques ont déjà fourni des résultats intéressants au point de vue de la science.

La même pensée reçoit déjà son application en Angleterre : des observations météorologiques faites dans différents points de la Grande-Bretagne sont transmises tous les jours dans la capitale ; on en pourrait faire autant de celles qu'on recueille sur les bords du Rhin et annoncer un jour ou deux à l'avance l'arrivée de certains changements atmosphériques, avec autant de précision que les phénomènes astronomiques, grâce à l'incomparable vitesse du fluide électrique dans les conducteurs télégraphiques. Un journal de Londres, publie tous les soirs les observations météorologiques faites au même instant sur un grand nombre de points des trois royaumes unis. Plus tard on pourra tirer de ces données, des conséquences importantes.

A Munich, même avec les ressources bornées du télégraphe ordinaire, on a pu, à l'aide des observations qui arrivaient simultanément de différents points du royaume, annoncer 24 heures à l'avance des tempêtes et autres perturbations atmosphériques.

Autre fonction du télégraphe électrique : Vous déposez un thermomètre en terre, dans un puits, dans la mer ou dans un ballon que vous retenez captif ; l'électricité vous dira de six minutes en six minutes, sans que vous ayez à vous déranger de votre laboratoire, la température du sol, de l'eau ou de l'air. Un simple fil de platine communiquant avec le mercure de l'instrument vous fournira et vous écrira même ces indications avec autant de précision que pourrait le faire l'observateur le plus exercé. C'est à Wheatstone qu'on doit ce *thermomètre électrique*. Ce physicien a construit, d'après le même principe, un baromètre, un hygromètre, un phsycromètre, un anémomètre et autres instruments de météorologie et de physique, qui peuvent aussi fonctionner à distance et donner la pression de l'air avec son degré d'humidité, la température, la vitesse des courants aériens ou aqueux.

Désormais les hauteurs de l'atmosphère et les profondeurs de la mer sont accessibles à nos observations par le moyen de ces instruments qui inscrivent eux-mêmes régulièrement leurs indications continues. C'est ainsi que l'électricité se prête à mille usages variés qui nous révèlent les secours qu'on peut attendre d'elle.

C. DECHARMES,

Professeur au Lycée d'Amiens.

POÉSIE.

LE PARTAGE DE LA TERRE.

(D'APRÈS SCHILLER.)

« Humains! prenez le monde. Il vous est en partage!
S'écria Jupiter de ses hauteurs vers nous.
« Prenez! je vous le donne éternel héritage,
« Mais fraternellement partagez entre vous. »

Les jeunes et les vieux aussitôt se hâtèrent.
Sur la part qu'il choisit chacun étend la main·
Au laboureur, les champs où les bœufs se traînèrent:
Au noble, les forêts où bondissait le daim.

Le marchand s'empara des graines entassées;
Quant aux nobles vins vieux l'abbé les prit pour soi;
Le monarque, barrant les ponts et les chaussées:
« De tout produit, dit-il, le dixième est à moi. »

Le partage accompli dans la famille humaine,
Arriva le poète, — il revenait de loin.
Tout avait son seigneur. Dans l'immense domaine
Le chanteur attardé ne trouva pas un coin.

« Malheur! malheur à moi ton fils le plus fidèle!
« Dois-je donc entre tous être seul oublié! »
Sa plainte ainsi résonne à la voûte éternelle »
Et le père du monde est par lui supplié;

« Si tu t'es arrêté dans le pays du rêve,
Lui réplique le Dieu, « ne m'en accuse pas.
« Au partage, pourquoi manquer quand il s'achève? »
Le poète: « Vers toi j'avais guidé mes pas;

« Ta céleste harmonie absorbait mon oreille,
« M'oubliant, sur ta face étaient fixés mes yeux.
« O pardonne à l'esprit ravi dans ta merveille,
« Qui perdit tout sur terre en contemplant les cieux. »

« Que faire ? dit le Dieu, car j'ai donné la terre :
« Fleuves, forêts, moissons, champs, plus rien n'est à moi ;
« Mais te plaît-il au ciel vivre près de ton père ?
« Quand tu voudras monter, viens, le ciel est à toi ! »

A. WACQUEZ.

LA MORT D'UN POÈTE

RACONTÉE A UNE FLEUR.

« Le ciel sourit,
Le champ fleurit,
La mort moissonne. »

Ecoute, gente fleur,
Il était un poète,
Pâle comme ta sœur
La blanche paquerette;

L'amour comblait son cœur:
Une flamme secrète
Y versait la douleur:
Triste, il penchait la tête....

Un jour! jour de printemps,
Tout fleurisssait aux champs;
La timide colombe
Volait avec espoir;
Il prit son luth.... le soir
Il était dans la tombe!

CHARLES WATTEAU

Lille, 12 mai 1853.

VARIÉTÉS.

Parmi nos lecteurs il en est sans doute qui ont conservé le souvenir d'Hay, l'un des poètes le plus gracieux que Lille ait produit. La *Revue* publie ici, une pièce inédite de lui, où l'on retrouvera ce mouvement heureux et facile qui semblait l'appeler au succès et cette mélancolie sombre qui abrégea si tôt son existence.

BOUTADE. — 1817.

Beaucoup de peine et bien peu de plaisir,
Peu de repos et beaucoup d'espérance,
Naître en souffrant et naître pour mourir,
En résumé, voilà notre existence.
Chercher un bien que l'on ne peut trouver,
Flotter sans but du doute à l'ignorance,
De préjugés que l'on n'ose braver
A chaque pas ressentir l'influence,
Par de vains mots se diriger toujours,
Fuir le plaisir pour une fausse gloire,
Ou dans l'oubli voir consumer ses jours,
Du genre humain voilà toute l'histoire.
Ajoutez-y le sommeil, les tourments,
La faim, l'amour, et la haine et l'envie,
Enfin l'ennui qui nous suit en tout temps,
Et vous direz.... Ah! qu'est-ce que la vie?

TYPOGRAPHIE.

Chaque progrès fait en province dans un art si précieux que la typographie mérite assurément d'être signalé, aussi nous empressons-nous d'adresser à M. Ernest Vanackere, éditeur à Lille, les éloges qu'il mérite pour les soins qu'il a donnés au nouvel ouvrage de M. Louis de Baeckere, intitulé : *De la religion du Nord de la France avant le Christianisme;* ouvrage d'une haute importance et qui mérite un examen approfondi. Nous nous bornons aujourd'hui à mentionner la part que l'éditeur à prise à cette publication, la bonne disposition du texte, la beauté des caractères et la pureté du tirage, points qui ne laissent rien à désirer et qui offraient de grandes difficultés à cause surtout des nombreuses citations écrites en flamand et dans les différentes langues du Nord. L'impression de ce livre nous paraît enfin être un nouvel échec pour le monopole parisien, aussi bien qu'un nouvel encouragement pour les hommes dévoués qui, dans nos départements, s'occupent de science et de littérature, et qui, trop souvent, s'arrêtent devant les obstacles matériels que rencontre leur désir bien naturel de faire connaître au public le résultat de leurs travaux.

— Un ouvrage d'un genre tout différent est encore sorti cette année des presses de M. Ernest Vanackere. Celui-ci n'est pas, il est vrai, du domaine de la littérature, puisque c'est la 25.e année de publication de l'*Almanach du Commerce de Lille*, titre auquel le nouvel éditeur a ajouté : *Et du département du Nord*, attendu que les renseignements qu'il renferme s'étendent a tout le département. Les additions considérables qui ont été faites cette année à ce recueil nous paraissent un motif suffisant pour le recommander : car, bien qu'il soit encore susceptible de quelques ameliorations, principalement pour l'exactitude des noms propres, dans l'état où est maintenant parvenu ce livre son utilité est incontestable. En effet, le classement et la disposition des matières permettent de trouver à l'instant même l'objet qu'on cherche, soit adresse, profession, nom, situation et population d'une commune; personnel administratif; notions scientifiques, communications, correspondances, tarifs, ceux des douanes françaises, belges et anglaises. Aucune des connaissances nécessaires au commerce ne nous paraît enfin avoir été négligée.

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

— La vente du riche mobilier de M. Armand Bertin, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, s'est faite au milieu d'une grande affluence de curieux ou dlutôt p'amateurs. On dit que monseigneur le duc d'Aumale a fait acheter une grande partie de livres rares et le magnifique corps de bibliothèque en bois de chêne orné de cariatides et d'accessoires en bronze florentin. S A. R. qui est à la fois un des collecteurs les plus considérables et un des connaisseurs les plus fins qui soient dans le monde des bibliophiles, a fait ainsi un acte de bon goût et de bon cœur.

— M. Berton, le successeur de M. Bressant, poursuivi par la Russie jusque dans les coulisses du Gymnase, vient d'être condamné à payer à M. Guédeonoff la somme de 50,000 francs, sauf obligation de sa part de retourner au plus vite à Saint-Pétersbourg dissiper quelque peu par son talent les soucis de l'Autocrate.

— *La Joie fait peur*, de M.me Emile de Girardin, a eu un grand succès. Cette pièce remplie d'admirables détails a été jouée d'une façon merveilleuse par Regnier, qui y a, de l'aveu général, unanime, atteint les dernières limites d'un art qui l'avait déjà fait célèbre.

— On continue à répéter l'opéra de M. Gounod : *La Nonne sanglante*, dont les principaux interprètes seront M.lle Poinsot et M. Gueymart. On s'accorde à dire le plus grand bien de cette œuvre nouvelle.

— Il est grand bruit en ce moment d'une tragédienne sur le point de se produire. Thespis et Themis iront cette fois de compagnie, car l'*Isabelle* de l'affiche n'est autre que la femme de l'avocat Charles Ledru.

— La mort tient à ce qu'on se souvienne cette année de son passage en France ; c'est sur nos plus grandes célébrités que son doigt se pose : Félicité-Robert De la Mennais n'est plus. Fidèle en mourant aux principes qui l'avaient guidé dans la seconde phase de sa vie, il a prescrit qu'on l'enterrât sans pompe ni cérémonie religieuse, dans la fosse commune.

— Le *Palais de cristal* que l'on construit actuellement dans la partie septentrionale du Jardin royal des Plantes de Munich et qui est destiné aux expositions de l'industrie et des beaux-arts, aura 800 pieds de longueur, sur 160 pieds de largeur, non compris les deux ailes. Il sera coupé par trois transepts chacun de 285 pieds de long, sur 160 pieds de large. Cet édifice couvrira une superficie de 34,000 pieds carrés. Les galeries présente-

ront une étendue de 38,400 pieds carrés, et l'espace total des tables, montres et autres meubles, où seront placés les objets à exposer, sera de 80,000 pieds carrés. La première exposition qui se fera dans ce vaste et magnifique local s'ouvrira dans le courant du mois de septembre prochain.

— La grande Société des chœurs de Bruxelles vient de clore le carnaval par une démarche à la fois originale et pleine de philanthropie. Pendant un entr'acte de la représentation du mardi-gras, une troupe de quatre-vingts pierrots a tout à coup fait irruption sur la scène du Théâtre-Royal, où elle s'est mise à exécuter avec une rare perfection plusieurs chœurs d'une composition vraiment magistrale. Après ce concert improvisé, les choristes se sont répandus dans la salle, et ils y ont fait une quête très-productive pour les pauvres. Au sortir du Grand-Théâtre, nos quatre-vingts pierrots ont visité tour-à-tour toutes les autres scènes de Bruxelles et partout ils ont recueilli une ample moisson de bravos et d'argent. Certes, voilà une innovation heureusement et noblement inspirée.

— La cathédrale de Murcie vient d'être détruite par l'incendie. De cette magnifique église, l'un des plus beaux édifices moresques de la Péninsule, il ne reste plus que les murailles et les tours. Tout ce qui n'était pas pierre ou fer est devenu la proie des flammes. Le maître-autel a disparu, ainsi que les boiseries sculptées, les tableaux et les autres ornements du chœur et de la nef. La perte est immense, et cependant on pouvait redouter de plus grands malheurs encore, puisque dans cette belle ville toute pavée de chefs-d'œuvre, il n'existe pas une seule pompe, un seul pompier.... Entre ce pays-là et le progrès, il y a toujours des Pyrénées.

— Dans l'opéra de *Moïse*, dont la reprise obtient en ce moment un magnifique succès à Paris, M. Obin (de Lille) tient le rôle principal avec un éclat extraordinaire. C'est au point qu'un des critiques les plus compétents et les plus influents de la presse parisienne dit en parlant de cet artiste : « Le Moïse de Michel-Ange et le Moïse de Rossini semblent n'en faire qu'un dans sa personne. » Il fut un temps où l'on jouait convenablement *Moïse* sur le théâtre de Lille... Aujourd'hui la *Mer rouge* d'autrefois n'y est plus qu'une sorte de marais stagnant où l'art et le goût public croupissent de compagnie.

— Depuis quelque temps, grâce à la Californie et autres terrains aurifères, on trouve de l'or partout et de l'argent nulle part ; c'était bien humiliant pour ce dernier métal ; aussi songeait-il à prendre sa revanche ; et voici que la science vient de lui en fournir l'occasion : On va faire de l'argent avec de l'argile ! nos potiers vont se transformer en orfèvres !... En effet, il s'agit de la découverte d'un nouveau métal intitulé l'*aluminium* ayant toutes les propriétés physiques de l'argent et qu'on trouve à quelques pieds de profondeur dans le premier champ venu.... Maintenant, les ustensiles de fer, d'étain, de fer-blanc n'ont qu'à se bien tenir : ils sont menacés d'être honteusement expulsés des ménages les plus modestes. Bientôt, les plus pauvres auront une vaisselle plate ; mais hélas ! restera toujours à découvrir quelque chose à mettre dedans...

— A la dernière fête de l'Hôtel-de-Ville de Paris, il y avait huit mille invités, dix buffets abondamment garnis, huit cents lustres, plus trois mille bougies, enfin deux cents violons, sans compter les instruments à vent Il s'y est perdu un nombre incalculable de bouquets, d'éventails et de mouchoirs de dentelle ; mais qui voulez-vous que ces petites

misères intéressent ? Le renseignement suivant a plus de portée : sur le marbre du buffet principal, on a trouvé un ratelier complet, et, au vestiaire, une magnifique chevelure de femme.... Ces deux objets de prix n'ont pas été réclamés.

— On a donné, ces jours-ci, au Théâtre-Lyrique la première représentation de la *Fille Invisible*, opéra-comique en trois actes, dont les paroles sont de MM. de Saint-Georges et Dupin, et la musique de M. Adrien Boïeldieu. La nouvelle partition de M. Adrien Boïeldieu renferme de gracieuses choses, et se distingue par une facilité de facture peut-être trop... facile. M. Adrien Boïeldieu porte un nom qui pèse lourd... cependant il a prouvé en plus d'une occasion qu'il était de force à ne pas plier sous le faix ; mais pour que cela dure, il fera bien de s'imposer toujours un choix rigoureux parmi ses idées musicales et de ne se permettre qu'une instrumentation présentant un tissu harmonique convenablement serré. L'exemple de M. Adam (de l'Institut) est plus contagieux qu'on ne pense!

— On connaît l'issue du fameux procès de la vente du *Constitutionnel* : M. Véron a été condamné à verser dans la caisse de la société des actionnaires la somme de 1,100,000 francs... — « Cette affaire, a dit M. le procureur impérial, sera une belle page de plus à ajouter aux *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. »

— Les nouvellistes de la presse quotidienne sont parfois d'une légèreté déplorable. Une femme folle nommée Bongard se noie dans une baignoire à Charenton, et voilà qu'aussitôt ces messieurs impriment que la folle n'est autre que M.lle Esther de Bongars, ancienne artiste du Théâtre des Variétés, et ils accompagnent cette nouvelle d'une foule de réflexions soi-disant morales qui flagellent au sang la réputation de M.lle Esther de Bongars. Or, M.lle Esther de Bongars est en parfaite santé, et vit à la campagne très-honorablement et très-charitablement au dire de tous les pauvres de son voisinage. C'est bien la peine vraiment de se dire Français pour traiter ainsi une pauvre femme sous prétexte qu'elle a eu du talent et quelle a été artiste. . Un pareil procédé est tout ce qu'il y a au monde de plus.... cosaque !

— Les Gantois viennent de remercier d'une façon ingénieuse et distinguée M.lle Rosa Bonheur qui avait envoyé à la dernière exposition de Gand son magnifique tableau la *Foire aux Chevaux* : ils lui ont fait hommage d'un riche bijou dont la pièce principale est une pierre fine sur laquelle l'habile graveur Ongena a reproduit dans tous ses détails l'œuvre exposée par la célèbre artiste.

— M. Pierre Clément, l'heureux et lumineux historien de Colbert, vient de publier une *Histoire du Système protecteur en France* depuis le ministère de Colbert jusqu'à la Révolution de 1848. Il s'agit là d'une question toute brûlante pour nos provinces du Nord, et le livre de M. Clément doit nécessairement y être lu avec le plus vif intérêt.

— L'Académie des sciences morales et politiques vient de couronner un livre très-utile et tout à fait neuf dans son objet : C'est l'*Histoire des classes agricoles en France depuis Saint-Louis jusqu'à Louis XIV*, par M. Dareste de la Chavanne, professeur d'histoire au lycée de Lyon. — « Pauvres paysans, pauvre royaume! » disait Quesnay à Louis XIV ; et le livre de M. Dareste prouve que Quesnay avait mille fois raison.

Pour tous les articles non signés :

Le Rédacteur-Gérant,

BRUN-LAVAINNE.

Lille. Imp. de Lefebvre-Ducrocq.

HISTOIRE.

Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne.

A Monsieur le Rédacteur-Gérant de la REVUE DU NORD DE LA FRANCE.

Lille, le 20 Mars 1854.

MONSIEUR,

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, comme quoi la République aînée voulut faire des gargousses à canon avec nos archives de la Chambre des Comptes; comme quoi, dans ces dernières années, on reprit aux arsenaux militaires ces précieux documents qu'on transporta par charretées au Palais des Archives du département (1); comme quoi ces poudreuses montagnes de papiers et de parchemins furent aussitôt soumises à une longue et pénible exploration; comme quoi enfin le triage dure encore à l'heure qu'il est, tant c'est là une besogne écrasante capable de lasser tout autre courage que celui du docteur Le Glay? Eh bien, l'autre jour, il m'a été donné d'assister à une de ces batailles quotidiennes livrées par la science au cahos : je surpris l'intrépide archiviste dans le feu de l'action, au moment où, tout couvert d'une glorieuse

(1) M. Brun-Lavainne, avant l'arrivée de M. le docteur Le Glay à Lille, découvrit dans le magasin d'artillerie, dit *des Carmes*, un amas de parchemins et de vieux papiers ayant appartenu aux archives de l'ancienne Chambre des Comptes, et il signala sa découverte à M. le baron Méchin, préfet du Nord; mais ce ne fut que plus tard et sur les actives démarches de M. le Glay, devenu archiviste-général du département, qu'on obtint de l'administration militaire la restitution de ce précieux dépôt.

poussière, il retirait d'un monceau de morts et de blessés, c'est-à-dire de paperasses déchirées ou écornées, une grande feuille de papier de Hollande, outrageusement moisie, piquée et jaunie par l'âge. Cette pièce n'avait pas l'honneur d'être une charte originale, un titre important, un parchemin notable ayant qualité pour être classé officiellement parmi les documents à conserver; c'était tout simplement la traduction d'un manuscrit latin du XV.e siècle, où il était question du château de Nieppe et d'Isabelle de Portugal, femme du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon. Cette traduction, par son style et la forme de son écriture, ne paraissait pas remonter au-delà du XVII.e siècle, et elle n'indiquait pas même le nom de l'auteur du manuscrit primitif; pourtant, après l'avoir parcourue d'un bout à l'autre, l'archiviste, au lieu de jeter cette pièce au rebut, me la tendit en disant : « Tenez, lisez ceci, et faites en ce que vous voudrez. » (1)

Sans plus tarder j'use de la permission, et je vous envoie, Monsieur, cette pièce que je crois bonne à être mise sous les yeux de vos lecteurs. En effet, il semble que les Flamands et les Bourguignons d'aujourd'hui ne sauraient accueillir sans intérêt certains détails de la vie privée d'une princesse grandement chérie et vénérée par leurs aïeux. D'autant plus qu'il s'agit ici de cette blonde et gracieuse fille du roi Jean de Portugal, dont le duc Philippe eût tant de peine à obtenir la main, et qui ne consentit à suivre son époux en ses pays de Flandre et de Bourgogne qu'après que ce beau coureur d'aventures eût juré de lui rester tout autrement fidèle qu'il ne l'avait été à ses deux femmes précédentes.... C'est même à propos de ce serment et pour lui servir en quelque sorte de consécration solennelle, que fut créé l'ordre de la Toison-d'Or dont vous connaissez la devise : *D'autre n'aurai dame Isabelle*. Or, vous n'avez pas oublié comment le duc tint sa promesse :— Indépendamment de ses trois enfants légitimes, la bonne duchesse eut à élever quatorze bâtards et bâtardes de son mari; et, chose étrange! elle entoura, dit-on, de soins vraiment maternels toute cette lignée parasite....

Certes, voilà qui suffirait pour donner une juste idée de la vertueuse résignation d'Isabelle; mais la pièce ci-jointe est un témoignage plus explicite encore : elle nous montre cette excellente princesse se retirant de la cour et choisissant, dans notre très-proche voisinage, un asile pour

(1) Il va sans dire qu'on n'entendait me faire qu'une simple communication et que la pièce a été restituée aux archives départementales.

y couronner dignement sa carrière par des actes de charité, des institutions utiles et des fondations pieuses.

Peut-être, Monsieur, cette pièce vous paraîtra-t-elle au premier abord un peu trop longue, un peu trop calme dans son allure, pour l'impatience usuelle et les appétits dramatiques des lecteurs d'aujourd'hui; mais ne craignez pas de l'imprimer tout entière : les meilleurs cœurs liront jusqu'au bout.

Agréez, etc.

HENRY BRUNEEL

« ISABELLE, fille de Jean, roy de Portugal, celuy qui prit d'assaut sur les infidèles la ville de Ceuta, située en Afrique, sur le détroit de Gibraltar, femme de ce grand prince Philippe, duc de Bourgogne, de Lorraine, de Brabant et de Limbourg, conte de Flandres, etc., mère de Charles, conte de Charolois, qui vainquit et mit en fuite Louis, roy de France, à la bataille de Mont-Léhery, gouverna avec beaucoup de prudence, du vivant même de son mary, pendant plusieurs années, ses provinces et domaines, car elle l'acquita de 150.m francs qu'il devait à ses créanciers. Elle éteignit diverses guerres; elle appaisa des séditions en Hollande; elle eut seule le pouvoir d'adoucir la colère du duc son époux qui voulait faire raser entièrement la ville de Bruges, et se jetta à ses pieds pour luy demander grâces, quoyque ce prince magnanime ne fût irrité contre cette ville qu'à cause des insolences qu'elle avoit commis contre elle et contre le prince son fils encore enfant; elle retira d'entre les mains des Anglais le duc d'Orléans, qui estait leur prisonnier depuis 27 ans, ayant payé sa rançon; elle fut trouver Charles 7.e à Chaalons où ce Roy, avec le Dauphin et les grands du royaume, prenoient des mesures pour recommencer la guerre peu de temps après le traité de paix d'Arras, et cette digne ambassadrice les obligea de confirmer par un nouveau serment ce traité et l'alliance qu'il portait.

« Mais cette princesse, se voyant avancée en âge, et son fils Charles s'étant marié, elle laissa entièrement à sa belle-fille toute la pompe et la magnificence d'une cour royale, et n'ayant retenu auprès d'elle qu'un petit nombre de dames âgées et fort vertueuses, elle résolut de s'esloigner du bruit du grand monde dont elle avoit conceu beaucoup de mespris, et enfin, l'an 1457, le dernier jour de juillet, elle se retira en ce château de Nieppe. Elle en fit réparer dès les fondements les murs qui tombaient en ruine; elle fit bâtir de neuf les chambres qui sont au-

dedans de l'enceinte des murs, près le vestibule et regardant la bise et le soleil levant; elle fit rebâtir toutes les autres et couvrir de plomb les plate-formes des tours et le dessus des murailles pour empescher que les pluyes ne les gâtassent. De plus, elle fit combler de terre les fossez et les marez qui estaient au dehors du château vers l'orient, le septentrion et le couchant, et fit applanir ce qu'il y avoit là de hauteurs; de sorte que tout cet espace devint une agréable étendue de terrain tout uni, au lieu qu'auparavant ces eaux sales y entretenoient une infinité de couleuvres, de crapauts et d'autres insectes nuisibles, et qu'il en sortait une vapeur pernicieuse qui infectoit les lieux voisins. Cet ouvrage n'eut pas plutost esté achevé qu'on s'apperceut bien qu'on y respiroit un air plus sain. Elle fit creuser des canaux pour contenir dans leur lit les deux torrens de la forest de ce lieu appellez la Nieppe et la Borre, et par là les rendit navigables aux barques et aux bateaux, ce qui produisit deux bons effets : l'un que les eaux ne croupissoient plus dans la forest, l'autre que le bois qu'on y coupe se transportoit par ces canaux dans la rivière de la Lys.

« Cette princesse bâtit aussy la plus grande partie du corps de l'église de la Sainte-Trinité à une petite distance du château, l'embellit de retables et de peintures et la pourveut d'ornements. Elle en fit autant pour beaucoup d'églises. Elle établit un hospital dans la salle du dedans du château qui est entre la grande et petite salle; elle y plaça plusieurs femmes honnêtes accablées de pauvreté et de vieillesse, pour y avoir le vivre et le vestir le reste de leur vie. Aussy tost qu'elles estaient mortes, on en mettait d'autres à leur place. Elle fit aussy, hors du château, dans l'enceinte de la court, un autre hospital où l'on recevoit les malades. Elle s'étoit rendue habile en plusieurs sortes de choses, entre autres dans la médecine. Elle avoit toujours provision d'antidotes et d'onguens esquis et d'autres remèdes plus efficaces pour la guérison des pauvres. Elle ne dédaignoit pas de les aller voir elle-mesme dans leurs maladies, de leur faire prendre de quoy rétablir leurs forces affoiblies et de toucher de ses propres mains des membres pleins d'ulcères très-puans.

« Mais qu'est-ce que je prétends faire et veux-je entrer dans un détail infini? Je diray donc en peu de mots que, si elle fut élevée par la grandeur de sa naissance et de son sang, elle le fut encore beaucoup plus par la noblesse de la vertu; car, si on cherche en elle la prudence? on peut dire qu'elle eut une grande pénétration d'esprit, soit naturelle, soit acquise par le grand usage des choses du monde; si on

cherche la tempérance? elle fut d'une modestie et d'une retenue à toute épreuve et d'une chasteté des plus sévères; si l'on y cherche la justice? cette princesse régloit elle seule les différens de ses sujets et les mettait en paix les uns avec les autres; si l'on y cherche la force et le courage? il n'est pas croyable combien d'adversitez, et devant et après sa retraite de la cour, elle a souffert avec une patience invincible et sans avoir jamais succombé à la foiblesse de son sexe. Sa piété envers Dieu et son esprit de religion envers l'église estoient tels que jamais il n'y avoit moins de huit messes, soit chantées ou basses, chaque jour, dans ce château; et jamais elle n'estoit assez gaye pour s'empescher de pleurer assistant aux offices divins; en sorte qu'il y avoit lieu de s'estonner quelle source pouvait fournir tant de larmes à ses yeux. Elle estoit libérale dans ses dons jusqu'à la profusion, ayant mesme acquis de ses propres deniers deux royaumes à deux de ses cousins: sçavoir celuy d'Arragon et de Sicile à Pierre de Portugal et celuy de Chypre à Jean, prince d'Antioche. Elle usoit d'un discernement raisonnable dans la récompense des services et d'une juste proportion dans la distribution de ses aumônes, et elle avoit une compassion si tendre pour les souffrances du prochain que c'estait à bon titre qu'on l'appellait le baston des vieillards, l'œil des aveugles, le soutien des boiteux . . . . . »

« Nota.—Que dans l'original il y a une ligne et demie où l'on n'a point peu deviner le sens à cause qu'il y a quelques mots effacez, ainsy on ne l'a point traduit.

« Estoit aussy escrit au revers de la mesme feuille en parchemin qui est entre les mains du père François Soualle, religieux de Préavain, ce qui ensuit:

« L'an mil trois cens quatre vingt et quinze, le 12.e jour de décembre, entre sept et huit heures après midy trespassa Madame Yolent de Flandre, comtesse de Bar, dame de Cassel, au château de Nieppe, et gist à Saint-Masse à Bar. »

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

POÉSIE FLAMANDE DE PEETERS.

TRADUCTION.

Quand je me couchai pour dormir, je vis, bonne mère, un joli petit enfant devant un métier à tisser.

Le métier était blanc comme neige, le petit enfant portait un tablier de satin rouge.

Sa navette était d'or pur; la main de l'enfant la lançait si vite à travers la trame.

Il tissait une petite robe de lin et il chantait si doux! Votre voix est mélodieuse, ma mère, mais vous ne chantez pas comme lui.

Un autre petit enfant dévidait le fil de son rouet et reprenait le refrain de la chanson du premier.

Et quand tout le fil était dévidé, il prit un peigne d'argent, ensuite une couronne de roses et vint avec cela vers moi.

Il démêla mes cheveux, les embauma d'une liqueur si odorante et mit la couronne sur ma tête.

La robe était alors tissée, ô ma mère, elle était si blanche! ma plus belle à moi, bien sûr, n'a pas cette blancheur.

Tout autour était une belle dentelle; le petit tisserand me mit aussitôt cette petite robe blanche.

Puis, il s'agenouilla près de moi et me parla si tendrement, le sourire sur les lèvres : « Dors, dors en paix, petit enfant! » —

Une larme roula de la paupière de la mère sur la joue de l'enfant. Comme il était beau avec sa couronne et son linceul de lin!

LOUIS DE BAECKER.

MUSIQUE.

Considérations sur le Diapason.

S'il est en musique quelque abus qui réclame impérieusement une réforme, c'est avant tout la diversité du diapason, non-seulement d'un pays à un autre, mais même d'un théâtre à un autre dans la même ville. Il n'est personne qui ne sache qu'il y a toujours eu des différences à Paris entre le diapason de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et du théâtre Italien. Tantôt celui de l'Opéra a été le plus élevé, tantôt c'est celui de l'Opéra-Comique. Le diapason de Vienne, de Naples, de Londres, n'est pas celui de Paris; il est même en France des villes qui ont un diapason à part, témoin Lille où il est sensiblement plus haut qu'ailleurs. Quelle est la source de ces variétés et de ces changements constants? Le désir des compositeurs et des instrumentistes (à vent surtout); parfois, mais rarement celui des chanteurs, d'obtenir le plus de sonorité possible. Depuis cent ans le diapason a toujours monté; quelquefois d'une manière presque insensible; quelquefois plus brusquement, mais jamais il ne s'est arrêté dans sa marche ascendante, de sorte qu'enfin le diapason est aujourd'hui un ton plus haut qu'il ne l'était du temps de Rameau, de Haendel et de Jomelli, et environ un demi-ton plus haut que du temps de Monsigny, de Gluck et de Paesiello. Il paraît que les effets de cette *force centrifuge* ont commencé à se faire sentir entre la fin du règne de Rameau et le commencement de celui de Gluck, car le ton des très-anciens orgues n'est pas plus bas que celui des orgues d'une époque moins reculée.

Voici les différents points à examiner dans la question du diapason.

1.° L'élévation du diapason actuel est-elle favorable ou nuisible?

2.° Dans l'exécution de l'ancienne musique, la transposition est-elle indispensable?

3.° Dans l'exécution de la musique actuelle, l'unité de diapason est-elle désirable?

4.° Quels seraient les moyens pour l'adoption d'un diapason unique?

I.

L'élévation du diapason tel qu'il est aujourd'hui *en général* (car la diversité que je déplore m'empêche de me servir d'une expression plus précise) est certainement favorable dans bien des circonstances. Ainsi les instruments à vent, surtout les instruments de cuivre, ont un éclat dont ils n'avaient jamais approché jusqu'ici ; les instruments à cordes, compris même le piano et la harpe, obtiennent par la tension une sonorité plus grande que celle qu'ils avaient; il est vrai de dire que dans les sons aigus, cette tension donne souvent quelque chose de sec et d'âpre à la qualité du son; mais en somme les avantages surpassent ici peut-être les inconvénients. Quant aux voix, la question de savoir si l'élévation du diapason leur est favorable ou nuisible est plus difficile à décider. Il est hors de doute que dans un finale ou dans un air destiné principalement à faire ressortir la force d'un organe, l'élévation du diapason est favorable. De même, dans les airs qui exigent du moëlleux, du mélancolique, de l'expression, une respiration longue ou habilement ménagée, de certains genres de difficultés où le chanteur a besoin d'être parfaitement à l'aise pour les bien exécuter, un diapason moins élevé serait à désirer. On me répondra que les compositeurs sont toujours libres d'écrire leur morceau dans une *tessiture* (1) moins élevée s'il exige de la douceur, et que ce n'est pas là une raison suffisante pour les engager à se priver des grands effets de sonorité que peut leur offrir le diapason élevé. Je le sais; mais il est malheureusement dans notre nature d'écrire toujours plutôt trop haut que trop bas; et en effet il serait difficile qu'il en fût autrement, lorsque depuis notre enfance nous avons été habitués à entendre des morceaux qui autrefois n'étaient pas trop hauts, et qui souvent empruntent une partie de leur

(1) Je francise le mot italien *tessitura* pour éviter les équivoques, ce mot ne se traduisant dans notre langue que par *diapason* de même que l'instrument qui règle le ton de l'orchestre et que les Italiens appellent *corista*.

charme au ton que le compositeur avait choisi en les écrivant. Or, l'influence du ton est une chose que je crois qu'aucun musicien ne niera jamais; le public même en éprouve l'effet sans s'en douter; supposons un morceau doux et mélancolique écrit en *mi* bémol; par exemple, l'air sublime du *Déserteur: Adieu chère Louise*, cet air où la douleur atteint peut-être la plus haute expression que la musique puisse lui donner. Le ton de *mi naturel* lui conviendrait-il? Assurément non. Eh bien! il se chante aujourd'hui aussi haut que si Monsigny l'eût écrit dans ce ton. Il est donc impossible à un compositeur qui sent, d'écrire un morceau qui exprime des sentiments un peu caractérisés, dans un ton autre que celui que l'inspiration lui commande. On aura beau faire. *Mi naturel* ne sera jamais mélancolique, ni *mi bémol* éclatant; *ré naturel* ne sera jamais sombre, ni *ré bémol* martial. Le compositeur soumis à un diapason très-élevé écrit donc souvent malgré lui plus haut qu'il ne le voudrait. Si l'on ajoute à cet inconvénient la fatigue qui abrège la carrière musicale de tous les chanteurs de l'époque actuelle (car notez bien que l'échelle des voix donnée dans les méthodes de chant du jour, est exactement la même que celle que l'on trouve dans le *Dictionnaire de Musique* de Rousseau) je crois pouvoir décider, qu'en compensant les avantages et les inconvénients des deux côtés, l'élévation du diapason actuel est plutôt nuisible que favorable, et j'ose même me persuader que mon opinion trouvera de l'écho.

II.

Dans l'exécution de la musique ancienne et spécialement des opéras, la transposition telle qu'on la pratique le plus souvent est-elle indispensable? Je ne le crois pas en général, quoique je ne conteste pas qu'il y ait de certains morceaux qui sont devenus d'une difficulté excessive dans le ton primitif. Il est un fait qui parle plus haut que tous les raisonnements; c'est que l'échelle établie pour les voix, étant comme je l'ai déjà dit, la même aujourd'hui qu'il y a cent ans et plus, (ce que prouve d'ailleurs toute la musique qui existe) on travaille les mêmes notes de cette échelle ni plus ni moins qu'on les travaillait autrefois. Il ne faut donc pas croire que l'air de *Montano et Stéphanie*, par exemple, si renommé pour sa hauteur, soit aussi difficile à chanter aujourd'hui qu'il l'eût été autrefois, s'il avait été écrit en *si bémol*, et cependant l'orchestre est plus haut d'un demi-ton qu'il ne l'était lors de la composition de cet

opéra. Prenons un exemple plus positif. Parmi les opéras de Grétry, un seul a échappé à la tempête des remaniements; c'est le *Tableau parlant*. Cet opéra joué il y a trois ans à l'Opéra-Comique a trouvé des interprêtes qui sans transposition sont parvenus à le chanter et parfaitement bien. Qu'ils se soient fatigués, c'est probable; mais enfin croit-on que si Grétry eût présenté aux artistes de son temps l'air: *Il est certains barbons* en *fa*, et l'air: *Tiens ma reine* en *si naturel*, il n'eût pas soulevé de leur part un concert d'imprécations? Supposons un moment d'un autre côté que les rôles de *Valentine* dans *les Huguenots*, de *Rachel* dans *la Juive* et bien d'autres encore aient été composés il y a cent ans: le compositeur aurait-il osé pour obtenir l'effet que ces rôles produisent aujourd'hui, écrire *alors* un duo ou un trio dont la *tessiture* habituelle dans la force se maintînt dans la sixte du *fa dièse* au *ré aigu?* C'est cependant exactement ce qui arriverait si dans cent ans d'ici, le diapason venait à monter encore d'un ton. Il est donc évident qu'à force de travail la voix humaine peut se déplacer et monter. Mais me dira-t-on, la voix peut-elle monter à l'infini, selon le caprice de la mode en fait de diapason, ou sinon, où s'arrêtera-t-elle? C'est une question à laquelle il est impossible de répondre; le plus sage sera de ne pas tenter plus loin, et de renoncer à des essais qui deviendraient funestes. Dans l'état des choses, deux faits sont acquis à la science par l'expérience; le premier c'est que l'échelle des voix a toujours été maintenue la même dans les méthodes de tous les temps sans tenir compte des pérégrinations du diapason; le second, que de certains opéras, vierges encore de tout arrangement ou bouleversement, n'en sont pas moins bien exécutés. On fera donc mieux à mon avis, tant qu'il n'y aura pas d'impossibilité absolue, de laisser dans leur ton primitif les anciens morceaux que l'on veut remettre aujourd'hui; car j'en reviens toujours à l'influence du ton; il est impossible qu'un chœur ravissant de grâce comme celui de *Castor et Pollux*: *Dans ce doux asile*, ne perde tout son caractère, si on le transpose du ton si brillant de *mi naturel* parfaitement approprié à la situation et au lieu de la scène (ce que les artistes négligent trop souvent d'observer), au ton d'*ut* sourd et insignifiant surtout dans le *pianissimo*. Je rappelerai encore à propos de l'éclat si particulier au ton de *mi*, que Paganini exécutant un concerto en *fa* de sa composition, jouait de son côté, non en *fa*, mais en *mi* sur son violon accordé un demi-ton plus haut, afin de donner au ton de *fa* l'éclat du ton de *mi* augmenté encore par l'élévation du diapason. Enfin, une

dernière observation que je ferai sur la possibilité d'exécuter la plupart des anciens opéras sans transposition, c'est que sauf les rôles de haute-contre (1), devenus impossibles aujourd'hui par suite de l'abandon complet auquel à tort ou à raison on a condamné ce genre de voix et la manière de le travailler, les rôles de Lulli, Rameau, Mondonville, Haendel, Gluck et Mozart sont généralement écrits dans une échelle beaucoup plus limitée que ne le sont ceux de plusieurs des plus illustres compositeurs contemporains tels que Meyerbeer, Halévy et même quelquefois Rossini.

HENRY COHEN,
Directeur du Conservatoire de Lille.

(*La suite prochainement.*)

(1) Les parties de haute-contre dans les chœurs peuvent jusqu'à un certain point être remplacées par des voix de contralto.

DICTIONNAIRE DU PATOIS DE LILLE.

1.er SUPPLÉMENT.

A Monsieur le directeur de la REVUE DU NORD

J'avais bien prévu, dans ma préface (1), que mon travail ne serait pas complet. Quel dictionnaire peut se vanter de l'être! Depuis l'impression, ma mémoire m'a rappelé plusieurs mots oubliés, d'autres m'ont été indiqués par des concitoyens aussi désireux que moi de voir consigner quelque part les vestiges d'un idiôme qui passe; enfin, dans les nouvelles chansons de M. Desrousseaux, dignes en tous points de leurs devancières du premier volume, j'ai trouvé plus d'une expression inédite du cru lillois.

J'ajouterai que la lecture assidue d'anciens documents, et surtout du recueil de Roisin, cette mine féconde que vous avez la gloire d'avoir ouverte, m'a procuré de nouveaux exemples à l'appui de mon assertion, à savoir que le patois de Lille, loin d'être un jargon ou un argot, était — écriture et prononciation — la reproduction exacte du vieux langage.

J'ai réuni ces renseignements dans un premier supplément auquel j'espère que votre hospitalière *Revue* voudra bien donner asile.

Le Lillois dit encore aujourd'hui : *sin* pour *son; se* pour *sa;* nous lisons au chapitre du droit des veuves, au XV.e siècle que la dame doit avoir, entr'autres choses, *sen milleur plichon*, *se milleur kemise*. Nous retrouvons aussi *merquedy* pour *mercredi*, *u* pour *ou : dedans la cité de Tornai u dehors* (2).

S'il persiste à dire : *N'avant* pas, pour n'ayant pas; je n'ai pas *pouvu*

(1) *Dictionnaire du Patois de Lille et de ses environs*, publié par la Commission historique du département du Nord, dans le quatrième volume de son bulletin.

(2) Charte de Tournay de 1187.

pour je n'ai pas pu, n'y est-il pas autorisé par le texte d'une ordonnance échevinale qui réduit la dépense de prison à deux sols le jour pour *le hom quelqu'il soit qui ne buvera pas de vin* ?

Nous voyons, à chaque ligne des vieux textes, *moutrer* pour *montrer*, *gambe* pour *jambe*, *appartenera* pour *appartiendra*. A l'égard de ce dernier mot, qui oserait dire que, logiquement, notre patois n'a pas raison contre la grammaire du jour ?

Quant aux subjonctifs en *ge* ou *che*, les exemples abondent ; contentons-nous de rappeler l'ordonnance relative aux bourgeois en prison : *Bien que les vivres soient dus au captif — un pain d'un denier et fontaine à boire — s'il préfère les tirer du dehors, le doit chius qui le tient emprison que on li envoit* (les vivres) *ou qu'il l'acache et que on le apporche.*

J'arrive aux mots omis dans le *Dictionnaire*, ou qui n'y sont pas suffisamment définis.

ABLAIS, c'était dans le principe la dépouille seule du blé, ce mot comprend aujourd'hui tout l'actif de la ferme; il est synonyme d'*avoiement*.

ACRAVANTER, ce mot, employé par Rabelais dans le sens pronominal, s'acravanter, pour s'éreinter, figure à l'actif dans une naïve traduction du *Si fractus illabatur orbis*, d'Horace, par Philippe de Broide, d'Aire en Artois :

> Si quelque cas le monde amine,
> Cette fracassante ruyne,
> L'aura plutost *acravanté*
> Quelle l'aura espouvanté.

AFFOLÉ, ÉE (adj.), patte affolée, main pendante; vient du mot affoler : Blesser légèrement, *Leviter lædere* (Ducange), c'est un terme de boucherie.

AMENDICES. Graisses et amendices, se disent de tout ce qui est déposé dans la terre donnée en location pour l'améliorer; il en est tenu compte au fermier sortant.

AMICLOTER (v. a.), caresser, dodiner, dorloter.

> Ainsi l'aut' jour, eun' pauv' dentellière
> In *amiclotant* sin p'tit garchon.
> (DESROUSSEAUX. — *L'Canchon Dormoire*).

APOUCHINER (v. a.), soigner avec tendresse ; donner les soins qu'une poule donne à ses poussins.

AVOIEMENT (s. m.), voyez *Ablais*.

AVULE (adj.), aveugle.

BALLER (v. n.). Les ouvriers disent du commerce qui ne marche pas: qu'il *balle;* qu'il est à *l' baleine*. Les métiers à *l' baleine* sont des métiers détendus. Le *ballant*, terme de marine, c'est la partie d'une corde qui n'est ni raide, ni tendue (N. Landais). L'homme et la femme de la campagne prennent l'un son bissac, l'autre son panier, même vides, pour ne pas marcher les bras *ballants*, inoccupés.

BALLER appartient au même ordre d'idées que *Jocquer* qui veut dire tout à la fois, vaquer et se divertir. Il y a un trait d'union naturel entre ne rien faire et s'amuser.

Nous voyons dans Lafontaine:

> Il sait danser, *baller*
> Faire des tours de toute sorte.
> (Liv. IX, Fable 8.)

BANSE (s. f.), panier, basse latinité *bansta*, se trouve dans un titre de la comtesse Marguerite, de 1253; voir aussi Ducange.

BARQUETTE (s. f.), petit bateau à rames qu'on loue à six sous l'heure pour les promenades au Grand-Tournant.

BASSER (v. a.), contraction, pour bassiner. Basser une plaie, la mouiller avec un linge, l'humecter.

BEGUIN et non BEGHIN (s. m.), coiffe de femme qui a donné son nom à un ordre de religieuses mendiantes, dites Beguines. Suivant d'autres le mot *Beguin* aurait pour racine le sanscrit *Blikch*, demander.

BERLEAU (s. m.), mauvais café.

BILLE (s. f.), branche de hallot.

BREYOU (s. m.), enfant pleurard.

BRISAC (s. m.), un enfant qui casse tout ce qu'il tient.

BRULIN (s. m.), linge consumé remplaçant l'amadou dans la boîte à feu de nos ménagères, au temps où le briquet n'avait pas été démonté par les allumettes chimiques.

BURGUET (s. m.), entrée de cave défendue par des maçonneries; vient de la racine allemande *burg*, d'où *burgum*, retranchement. D'après la coutume de Lille : le *burg du puich* était immeuble (Patou).

CARAMARA, visage noir, bohémien. Vient de l'espagnol.

CARRÉ (s. m.), morceau de pain d'épice très-dur et fortement anisé, de forme carrée. Les carrés de Lille sont très-renommés dans les foires du département du Nord.

CHAFFLOTER (v. n.), onomatopée; marcher avec bruit dans la boue ou le mortier.

CLAINER (v. n.), incliner, pencher.

COI, COITE (adj.), tranquille, du latin : *quietus*. *Queule coite!* disent les olieurs, affligés de la douceur du vent pour leurs moulins. Au XIII.e siècle les Gantois réclamèrent contre l'usage des instructions criminelles secrètes, qu'on appelait : les *coies vérités*.

COLAS (s. m.), abréviation de Nicolas. Bêta, balou, se dit d'une espèce d'oiseau stupide.

COQUILLE (s. f.), gâteau de forme oblongue que petit Jésus met, le jour de Noël, sous l'oreiller des enfants qui ont été bien sages. J'ignore pourquoi on a donné ce nom à ce gâteau, mieux désigné à Cambrai, où on l'appelle : *queniole* ou *cuniole*, de *cunæ*, berceau, maillot.

CROCHU (adj.), mal bâti; il y avait, au moyen-âge, dans les fêtes de Lille un roi des Crochus; il paraît que l'infirmité trop souvent remarquée à Lille date de loin.

CURIEUX (adj.), s'emploie dans le sens de soigneux, ingénieux.

DÉMÉPRISER (v. a.), pour *despriser*, vieux mot français; ôter du prix à une personne ou une chose.

DODINER (v. a.), chercher à endormir un enfant en se balançant sur sa chaise.

DONDAINE, pour *dos d'âne*, levée de terre d'un fossé.

DOR (s. m.), l'enfant, à table, demande du *dor*, en indiquant la partie du rôti qui a l'apparence de l'or.

> Il a du *dor* à son habit.
> (Pierrot, dans le *Festin de Pierre*, de MOLIÈRE).

DORÉ (s. m.), tarte au fromage. Cette *friandise* qu'on paraît ne plus connaître à Lille, se vendait rue de Tenremonde.

DUSQUE, pour *jusque*.

« . . . . Et si nous venômes vers Arouaise, li commugne de Tournai nous doit secorre sille sans empêchement puent venir *dusques*-là. »

(*Charte de Tournay*, donnée par PHILIPPE AUGUSTE.)

EGALIR (v. a.), rendre égal, polir. On égalit une pièce de monnaie en la frottant contre un mur. On égalit un terrain en le piétinant, une dégrioloire à force de glisser.

ENFUNQUÉ, ÉE (adj.), enfumé. Dans les fêtes lilloises dont nous venons de parler, il y avait aussi le marquis des *enfunqués*.

EPINCHER (v. a.), ébrancher, émonder.

ESCONSANT (*soleil*), soleil couchant. C'est par erreur, suivant nous, que dans l'intéressant ouvrage des *Sept Siéges de Lille* on a, à propos de

l'accord pour la reddition de la ville en 1302, traduit ces mots du texte du traité : *De dens solleil esconsant* par *Jusqu'au coucher du soleil*. Le traducteur a été séduit par un rapprochement entre *esconsant* et *éconce*, lanterne. Il a oublié que l'*éconce* est une lanterne sourde, ou plutôt *aveugle*, suivant la définition de Ducange *Esconsant* vient d'*escondere*, cacher à la ligne. Nous trouvons dans un vieil auteur français qui décrit la marche de Philippe-le-Bel, vers Mons-en-Pevèle : « Fames braient, vilains s'*escondent*. » (GUILL. GUIART. — *Branche des Royaux lignages*.)

FILERIE (s. f.), veillée où l'on file le lin.

GAUQUIER (s. m.), noyer. D'après la coutume de Lille, alors que les *pronniers* et les *cherisiers* (sic) et les *gauquiers* même des vergers étaient meubles, cateux verts, le *gauquier* isolé planté dans la cour de la ferme pour protéger ses habitants contre les feux du jour, était réputé immeuble. (Patou.)

HOCHENNOIRE (s. m.), berceau. M. Desrousseaux écrit : *Ochennoire*.

S' mèr' l'a mis dins s'n *ochennoire*
(*L' Canchon Dormoire*.)

Je crois qu'il faut un *h*; le mot vient de *hocher*, balancer, remuer, comme *hoche-queue*, bergeronnette, petit oiseau qui agite toujours la queue.

HOUSSE (Place de la) ou L'*Ouche*. Ducange nous indique, je crois, la véritable origine de cette dénomination : *Olca*, *olcha* signifie une portion de terre arable entourée de fossés ou de haies. Tel était probablement l'ancien état de la place de l'*Ouche*, devenue de la *Housse*.

LESQUIN (*moulin de*), il a, suivant un préjugé populaire, la propriété de frapper de folie ceux qu'il atteint de son aile.

METTRE (*se*), pour s'asseoir, ne s'emploie guère qu'à l'impératif, *mettez-vous* pour *asseyez-vous*.

METS (s. f.), Huche à pétrir le pain.

MENETTE (s. f.), Cuvelle.

MOUTRE (s. f.), échantillon.

NOQUE (s. f.), auge pour les porcs.

OLIETTE, d'*oleum*, sorte de pavot qui produit une graine servant à faire de l'huile. C'est à tort qu'on écrit *œillette*.

OSTIAU, petit hôtel, violon, prison.

PÉNINQUE (s. f.), bâton en spirale de pâte blanche, composée de sucre et de gomme.

PHILIPPINE (s. f.), double amande. Ce mot n'est pas précisément

patois; c'est la corruption d'une délicieuse phrase allemande. Dans nos campagnes, quand un convive, au dessert, trouve deux amandes dans la même écaille, il en donne une à sa voisine. Le premier des deux qui, après minuit sonné, crie à l'autre : *Philippine*, en reçoit un cadeau. Cet usage, qui a pris naissance dans la sentimentale Allemagne, a été introduit en France par les alliés durant l'occupation. La phrase de rigueur que prononce le fiancé, d'ordinaire le plus vigilant, est celle-ci : *Guten tag vielliebchen*—Bon jour bien-aimée. C'est de *veilliebchen* que nos campagnards ont fait, sans scrupule et sans remords, *philippine*. Que Werther leur soit léger!

PINTER, boire dans une pinte.

PIQUES (*passer les*), termes du jeu de marbres ou billes. C'est recevoir sur les phalanges des doigts, à courte distance, le marbre lancé par un pouce vigoureux.

PLANCHONS (s. m. pl.), plants de colza piqués à distance en octobre. Ils proviennent de la graine semée après la récolte du sucrion vert. On appelait autrefois planchòn un bâton ferré.

POCHEUR, rebouteur ; il y a eu à Lille jusqu'en 1742 un pocheur juré, qui recevait un salaire du magistrat.

QUAR (s. m.), char, chariot.

QUAR couvert, grand chariot qui, à la campagne, transporte en temps de ducasse les invités d'une ferme à l'autre, sous l'abri d'une immense toile blanche que supportent des arceaux.

QUARRÉE (s. f.), charretée.

Y a intré par l' port' Saint-Maurice,
Quarant' quarré's d' carott's pourisses.
Y a intré par l' port' Saint-André,
Quarant' quarré's d' carrott's gâtées.
(*Vieilles rimes lilloises*).

RACONTAGES (s. m. pl.), récits familiers, comptes-rendus de la chronique du jour. M. Brun-Lavainne a publié sous ce titre, dans l'*Artiste*, des souvenirs fort intéressants de l'histoire du pays. Un estaminet où se débitaient le soir les cancans de la journée, a longtemps existé sous cette enseigne: *Au Racontage*. Il était, je crois, situé aux Débris-Saint-Etienne.

RAINE, ROINE, grenouille, du latin *rana*. Il y a encore à Lille une rue du Pont-à-*Raines*. On sait que la rue Chantereine, à Paris, devenue rue de la Victoire depuis le jour où Napoléon premier consul l'habita, tenait son ancien nom d'un marais où chantaient les grenouilles.

RATTENDRE (v. a.), attendre quelqu'un pour lui faire un mauvais parti, par guet-à-pens.

RÉDUIT (Saint-Sauveur), quartier ainsi appelé depuis la construction du fort destiné à *réduire* la mutinerie des habitants.

REMETTRE quelqu'un, le reconnaître.

REMISES, semailles d'automne.

RENDAGE, loyer des terres.

RETOUPER (v. a.), boucher; avoir le nez retoupé. On trouve estouper avec la même signification dans la charte de Tournay:

« Quiconque fait tort à l'euwe de Tournay, on doit estouper et clorre le voye de l'eauwe, jusqu'à tant que le tors soit amendés. »

(*2.e Cart., du Hainaut*).

De là sans doute vient *radouber*.

REULLE, s. f. roue.

REFUGE, s. f. maison de ville où se refugiaient les moines chassés, par les guerres religieuses, de leur couvent.

REPOUVETER (v. a.), mal recevoir, repousser quelqu'un.

RIDER (v. a), préparer les terres à l'aide de la herse qui y forme des rides.

RIVAGEOIS, ouvriers du port.

ROUGE-CROIX, pain-d'épice à l'anis, qui a retenu son nom de l'enseigne de la boutique où on le débitait, au coin des rues Française et Sainte-Catherine.

RUFFLER, enlever à l'aide d'une pelle.

SERRER (v. a.), fermer. On dit: *Serrer* la porte. De ce mot vient *serrure*, *serrurier*.

SOILE, seigle. *Gris comme pain de soile.*

SOUPETTE, petite tranche de pain qu'on trempe dans un liquide. Diminutif de soupe; espagnol, *sopa*.

SOUGRUGEON, SCOURGEON, SUCRION, ces différents mots sont employés pour désigner l'orge.

SUPPORTÉ ou SURPORTÉ, de seconde main, de hasard, déjà porté; se dit de vieux vêtements.

TOUPYRIE (s. f.), éblouissement pendant lequel tout semble *tourner* devant les yeux.

PIERRE LEGRAND.

SCIENCES.

ÉCONOMIE AGRICOLE ET INDUSTRIELLE.

Histoire de la Betterave.

> Presque toutes les innovations de l'industrie ont trouvé dans la Chimie moderne, leur origine, leur flambeau et leur point d'appui.
> DE LOMÉNIE. — Biographie de Berzélius.

Il y a soixante ans, la France se vit privée tout à coup des produits de l'Asie et de l'Amérique, dont la plupart étaient devenus pour elle des objets de première nécessité. Attaquée par l'Europe entière, exilée des mers, elle dut trouver dans son sein, la poudre pour vaincre ses ennemis, la soude pour fabriquer ses savons, les matières textiles pour faire des vêtements, les principes colorants pour remplacer la cochenille et l'indigo, le sucre pour suppléer au sucre de la canne des colonies. Le génie et la persévérance de ses habitants, l'autorité et les excitations des hommes qui la gouvernèrent dans une succession de temps difficiles, enfin les lumières de la science surent enfanter des découvertes, créer des procédés qui transformèrent les produits de notre sol et semblèrent jeter un défi à la production du Nouveau-Monde.

Napoléon I.er, par la situation extraordinaire qu'il fit à la France, fut un des plus grands créateurs et protecteurs de son industrie. Avec cette puissante intelligence qui organisait la victoire, il commanda des découvertes, et la science fit des découvertes ; il décréta des arts nouveaux, et la science avec l'industrie les créèrent à son commandement.

En 1806, il avait fermé les bouches des principaux fleuves qui pouvaient apporter les marchandises anglaises dans la Hollande, la Belgique et l'Allemagne. Il avait lancé le décret formidable qui déclarait les Iles Britaniques en état de blocus et supprimait du coup tout commerce entre elles et la France, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne entière. Sous l'empire de ce décret, après le rétablissement de la paix continentale en 1807, l'activité industrielle avait repris tout son

essor; les manufactures s'étaient remises à travailler avec confiance. Nos draps, nos soieries sans rivales, avaient chassé les produits similaires anglais de tous les marchés de l'Europe. Nos fils, nos étoffes de lin, de chanvre et même de coton, fabriqués avec un commencement de perfection et en grande quantité, grâce aux lois prohibitives rendues alors, avaient passé le Rhin à la suite de nos armées et s'étaient répandus sur tout le continent.

La betterave, malgré les travaux des chimistes français, n'avait pu parvenir encore à prendre un rang industriel.

Cependant les sucres que le commerce européen tirait des colonies de l'Angleterre avaient cessé d'arriver. Il fallait les remplacer.

En 1809, les procédés de fabrication du sucre de betteraves sont importés de l'Allemagne.

En 1812, cinq écoles de chimie sont établies pour l'étude de cette fabrication; quatre fabriques impériales sont décrétées, pour fournir deux millions de kilog. de sucre brut.

La jeune industrie se développait rapidement, lorsqu'elle fut emportée par la débacle financière qu'amena 1814.

Elle parut ressusciter en 1820, et reprit faveur vers 1825. La culture de la betterave fut étendue, améliorée, dirigée avec plus d'intelligence et de mesure. — Dès lors elle n'a cessé de grandir au milieu des obstacles, et elle a si bien prospéré qu'elle couvre aujourd'hui près de 40,000 hectares de terres labourables, alimente 303 fabriques de sucre, dont 152 dans le seul département du Nord !

Dans cet article, mon but n'est pas de faire une histoire complète de la betterave et de ses produits. Je veux seulement indiquer très-sommairement les caractères organographiques de cette précieuse plante, son emploi en agriculture, sa culture, l'histoire de la fabrication du sucre, de l'alcool, et des sels de potasse.

Caractères botaniques et culture. — La betterave paraît originaire des parties méridionales et maritimes de l'Europe. Elle aurait été introduite en France vers le commencement du XVI.e siècle; mais, au point de vue agricole, elle n'aurait pris quelque importance que vers la fin du siècle dernier.

La betterave appartient à la famille des *Atriplicées* de A. L. de Jussieu, genre bette de Tournefort. Comme toutes les plantes de ce groupe, elle a des fleurs dépourvues de corolle, agrégées en longs épis, un calice à cinq divisions, cinq étamines, un fruit réniforme avec une seule graine,

des feuilles oblongues et alternes. — Le genre bette comprend trois espèces. La plus importante est la *bette-rave*, dont la racine fournit le sucre et l'alcool de ce nom.

Cette espèce comprend elle-même plusieurs variétés parmi lesquelles on distingue :

1.° La betterave dite de *disette*, la première cultivée en France, et bonne surtout comme aliment pour les bestiaux.

2.° La betterave jaune de Castelnaudary.

3.° La betterave rouge.

4.° La betterave blanche de Silésie, la meilleure et la plus productive. Les sous-variétés *collet rose*, pour les terrains argileux, *collet vert*, pour les terrains marneux, sont les plus estimées dans le département du Nord.

La betterave réussit bien dans les climats tempérés, plutôt dans un sol un peu humide que dans un sol trop sec. Sa culture exige une terre parfaitement ameublie par plusieurs labours, et dans laquelle les minéraux solubles, tels que salpêtre et sel marin, ne soient pas trop abondants. — Les fumiers pailleux, les tourteaux de colza en poudre forment des engrais souvent employés par nos agriculteurs.

Sa racine a l'avantage d'aller puiser profondément les matériaux du sol et par conséquent de ramener à la surface des sels qui fussent restés enfouis. D'ailleurs ceux de ses éléments, tels que sucre, qui ne retournent pas à la terre sont regardés à peu près sans valeur comme engrais. Enfin, eu égard à la valeur de ses produits, eu égard à l'accroissement de production en céréales et bétail à laquelle elle donne naissance, elle est une source de richesses incontestables pour le pays qui la cultive, et l'on ne craint plus de répéter avec Chaptal : La culture de la betterave est pour l'agriculture la plus belle branche industrielle qu'elle puisse exploiter.

Composition. La composition moyenne que les chimistes ont assignée à la racine de betterave peut faire comprendre tout le parti qu'on en a tiré sous le double rapport agricole et industriel.

Eau	84
Sucre	10
Cellulose (tissu des cellules)	0, 8
Matières albuminoides	1, 5
Sels de potasse, de chaux, matières aromatiques, grasses, colorantes etc. etc.	3, 7
	100,0

La quantité de sucre est loin d'être constante. Elle peut varier depuis 2 ou 3 jusqu'à 15 pour cent. — Dans le département du Nord, la moyenne n'atteint pas le nombre 10 pour cent; tandis que dans certaines parties de l'Allemagne, elle s'élève jusqu'à 12. — En France, on retire environ 5 pour cent de sucre, et en Allemagne, dans les meilleures fabriques, par les procédés dits de *macération*, on en extrait jusqu'à 9 pour cent du poids des racines.

Extraction du sucre. — C'est à Margraff, l'un des plus grands chimistes du XVIII.me siècle, qu'il faut rapporter l'honneur de la découverte et des premières expériences d'extraction du sucre de betteraves.

En 1745, Margraff publiait dans les Mémoires de l'Académie de Berlin un ouvrage intitulé : *Expériences chimiques dans le dessein de tirer un sucre véritable de diverses plantes qui croissent dans nos contrées.*

Dans cet ouvrage, il citait la bette blanche ou poirée, la bette rouge, la carotte, et faisait connaître les moyens qu'il avait suivis pour isoler le sucre que ces plantes renferment. — « On ôte aux racines, dit-il en résumé, leurs sucs par l'expression : on dépure le suc exprimé par la chaux; on l'évapore pour le préparer à la cristallisation et on purifie les cristaux qui prennent naissance. »

Ce ne fut que vingt-cinq ans après leur publication, que ces remarquables travaux furent tirés de l'oubli par un autre savant de Berlin, Achard, directeur de la classe de physique de l'Académie royale. Achard répéta les expériences de Margraff, les étendit, perfectionna les procédés d'extraction du sucre et consacra plusieurs hectares de terre à la culture de la betterave dans la Basse-Silésie. Ses efforts, encouragés à leur naissance par le grand Frédéric, finirent par triompher de tous les obstacles. Son exemple trouva des imitateurs, et plusieurs établissements fabriquèrent du sucre en grand dans les premières années du siècle.

En France, les chimistes Chaptal, Fourcroy, Proust, Deyeux, Darcet, Vauquelin, avaient étudié la méthode d'Achard. Leurs travaux, leurs rapports avaient jeté un nouveau jour sur l'industrie naissante. — Toutefois, ce ne fut qu'en 1809 que quelques fabriques furent créées sous la protection et avec les encouragements du gouvernement.

La confiance et l'enthousiasme s'accrurent si vite qu'une seule année vit s'élever au moins 150 établissements. Mais l'imperfection des premiers appareils employés, l'ignorance, le défaut de pratique des opérations, le choix inintelligent des terres affectées à la betterave, furent autant de

causes qui devaient concourir, avec les événements politiques de 1815, à la ruine de la plupart de ces fabriques.

D'un autre côté, l'Angleterre ne négligea aucun moyen de discréditer le sucre indigène dans l'opinion publique. — Un de ses chimistes les plus distingués, nous l'avouons tristement, poussa le patriotisme jusqu'à publier que la betterave ne contenait pas de sucre cristallisable! — Enfin, le ridicule qui blesse mortellement chez nous, quand il ne tue pas, n'épargna pas la pauvre plante. Une caricature du temps représenta le roi de Rome portant une betterave à sa bouche et s'écriant d'un air piteux : « Papa dit que c'est du sucre. »

Certainement c'était du sucre, tout comme le raisin était du sucre que Proust avait su fabriquer, tout comme la fécule de pomme de terre était du sucre qui devait se substituer au sucre de raisin; tout comme le vieux chiffon, transformé par l'acide sulfurique, est du sucre qu'on ne saura plus distinguer, un jour prochain, du sucre de cannes lui-même!

L'industrie du sucre de betteraves succomba donc, lorsqu'elle venait à peine de naître.

En 1816, presque toutes les fabriques non-seulement de la France, mais encore de l'Allemagne avaient disparu.

Chacun croyait la betterave bien morte, lorsqu'on fut tout étonné d'apprendre vers 1820, qu'un honorable fabricant, le doyen de l'industrie sucrière en France, M. Crespel-Delisse, d'Arras, ainsi qu'un autre industriel de Pont-à-Mousson, n'avaient pas cessé un instant de fabriquer. M. Crespel, avec cette persévérance, cette habileté d'observation, cet esprit d'ordre et d'amélioration qui sont les conditions de tout progrès, avait conservé le feu sacré. Perfectionnant successivement sa fabrication, il était parvenu à livrer au prix de 1 fr. 50 c. le kil., le sucre qu'il vendait 8 fr. dix ans auparavant!

Ainsi, ce sucre *théorique*, comme on disait ironiquement, avait fait de rapide progrès du côté pratique. Ainsi, cette industrie, dont n'avaient pas désespéré quelques hommes d'élite comme Chaptal, Crespel-Delisse, n'était pas condamnée à jamais. — Elle regagna peu à peu la faveur publique et reprit le plus grand essor vers 1825. Mais elle n'avait pas encore été assez éprouvée. Elle eût à vaincre le mauvais vouloir d'une administration qui semblait ne pouvoir lui pardonner son origine impériale; elle dût triompher des difficultés de toutes sortes suscitées par l'Angleterre, des viscissitudes inhérentes à toute industrie naissante; enfin, elle

eût surtout à soutenir une lutte redoutable contre le sucre des colonies. Un jour même, elle cria merci. Mais on lui répondit : « Marche ; » et elle redoubla d'efforts, elle perfectionna ses procédés, en inventa de nouveaux, enfin, elle arriva à produire le sucre à moins de 60 c. le kil. Ce fut alors au tour de la canne à demander grâce, et des droits protecteurs durent la sauver d'une ruine imminente.

En France, aujourd'hui, la betterave ne saurait être compromise dans son existence. Elle a régénéré l'agriculture. Elle occupe environ 40,000 hectares de terres labourables. Elle avait livré à la consommation au 1.er mars dernier 73,987,419 kil. de sucre et plusieurs dixaines de mille d'hectolitres d'alcool (1).

Chez les autres nations de l'Europe, ses progrès, pour avoir été moins rapides, n'ont pas été moins grands : ainsi le Zolverein compte actuellement 230 fabriques de sucre indigène; l'Autriche 170; la Belgique 40, et la Russie plus de 300.

Production directe de l'alcool de betteraves. — Voici une nouvelle industrie qui naît et se développe comme par enchantement.

La vigne est malade. L'alcool que le raisin fournissait à la consommation manque. L'hectolitre qui coûtait 55 fr. en 1851 s'élève en 1853 à 215 fr. Aussitôt l'industrie appuyée sur la chimie, se met à transformer directement en alcool le sucre de la betterave et produit à 90 fr. environ ce qu'elle livre au commerce au prix de 180 fr.

Pour comprendre facilement cette transformation, quelques détails sur la nature du sucre et la production de l'alcool ne seront peut-être pas déplacés ici.

Le sucre peut être considéré comme un composé chimique formé d'alcool *absolu* (sans eau) et d'*acide carbonique*, gaz qui fait mousser le

(1) La quantité totale de sucre produite dans le monde, serait, d'après les évaluations de M. Stollé :

2,057,655.000 kil.	sucre de canne.
100,000,000	sucre de palmiers (Royaume de Siam, Sumatra, Ceylan).
20,247,000	sucre d'érable (Etat-Unis du Nord).
164,822,000	sucre de betteraves (Continent européen).
2,342,724,000 kilogrammes.	

En France la consommation par tête est égale à 4 kil. environ; c'est la moyenne générale de la consommation du globe. Mais l'Angleterre consomme 10 kil. par habitant ; la Belgique, 7 kil. 5 h.; la Hollande, 7 kil., tandis que la Russie ne consomme que 0 k. 5 h.

champagne, l'eau de Seltz, la bière. Lorsqu'on met dans un flacon de l'eau sucrée avec un peu de levure de bière (matière azotée nommée *ferment*) et qu'on abandonne cette dissolution dans un appartement chauffé de 20° à 30°, on voit, au bout de quelques minutes, des bulles gazeuses se dégager dans la masse du liquide, et venir former de la mousse à sa surface, — c'est le gaz carbonique. — Quand le dégagement de gaz a cessé, si l'on soumet la liqueur à la distillation, on obtient un liquide plus léger que l'eau et inflammable — c'est l'alcool. Le sucre de la liqueur a disparu; on dit qu'il a *fermenté*.

Toutes les matières sucrées comme le jus du raisin, de la canne, de la betterave, de la carotte, du maïs, du navet, de la poire, de la pomme, peuvent éprouver ce genre de décomposition.

La chimie nous apprend que 100 gr. de sucre pur donnent 53 gr. 80 d'alcool absolu (représentant 0l,068), et 51 gr. 46 d'acide carbonique. — Il faut remarquer que l'alcool ou esprit de vin du commerce n'est pas absolu. Il renferme des quantités d'eau variables, assez ordinairement 15 pour cent.

Donc, le prix de l'eau-de-vie s'étant élevé considérablement, on a imaginé de transformer directement en alcool le sucre du jus de betteraves. C'est par l'emploi combiné de la levure de bière et de l'acide sulfurique que M. Dubrunfaut, l'un de nos plus habiles chimistes manufacturiers, paraît avoir assuré le succès d'une fermentation prompte et sûre.

Alcool des mélasses. — Avant la naissance de cette industrie, on produisait déjà de l'alcool de betteraves, en soumettant à la fermentation puis à la distillation les sirops colorés, de mauvais goût, nommés mélasses, que l'on a séparés des cristaux de sucre.

Sels de potasse. — Les liquides provenant de cette distillation, étant très-riches en sels de potasse, avaient eux-mêmes engendré une nouvelle branche d'industrie, l'extraction de la potasse de betteraves. Aujourd'hui en effet, on évapore à sec ces sortes de liquides, puis on calcine au rouge le résidu salin afin de détruire la matière organique et l'on obtient ainsi des sels qui sont livrés au commerce après purification.

Traitement des mélasses par la baryte.—Enfin, M. Dubrunfaut, remarquant que les mélasses de betteraves retenaient encore dans leur masse 50 à 60 pour cent de sucre cristalisable, est parvenu par un procédé tout à fait chimique, à réaliser en grand l'extraction de ce sucre que l'on transformait auparavant en alcool.

Aujourd'hui, à cause du prix élevé des eaux-de-vie, cette fabrication

ne peut avoir grande chance de succès ; mais il serait peut-être téméraire de penser que l'année prochaine, par exemple, elle ne puisse permettre de réaliser des bénéfices.

En avons-nous bien fini avec les industries de la betterave ?—Extraction du sucre — fabrication directe de l'alcool — traitement des mélasses — extraction des sels de potasse....? Non.

Voilà qu'on annonce du vin, du pain, du carton de betteraves ! — Du vin de betteraves ; c'est tout simplement le jus de cette racine amené à un degré convenable de concentration. Mais pour qu'il fût buvable, pour qu'il ne restât pas à l'état de chimère ; il faudrait commencer par lui enlever cette huile essentielle de mauvais goût, dont des distillations successives peuvent à peine débarasser l'alcool.

Du pain de betteraves a été fait avec de la pulpe mélangée à de la farine de froment : — du carton avec la même pulpe.

Des Pulpes. — En cherchant de nouvelles applications des résidus de la fabrication sucrière, on semble oublier qu'il faut avant tout rendre à la terre les éléments sans lesquels il n'y a pas de culture possible. — Or, jusqu'à présent, le meilleur moyen de faire fructifier ces éléments, c'est de donner la pulpe en aliment aux bestiaux.

La pulpe en effet contient tous les principes organiques ou minéraux qui restent après l'action des presses sur la betterave. Renfermant proportionnellement moins d'eau que la racine elle-même, elle forme un aliment préférable. — Aussi, doit-elle être conservée avec soin. Dans certaines parties de l'Allemagne on la met en silos, mélangée à de la courte paille et à des collets de betteraves. Lorsqu'un tel compost a éprouvé un commencement de fermentation, nécessaire pour développer de l'acide lactique et ramollir la paille, il est recherché avec avidité par les animaux de boucherie et suffit à leur engraissement à l'exclusion de tout autre aliment.

Ajoutons enfin, que les pulpes qui proviennent de la *macération* à chaud et d'un lavage méthodique pour l'extraction du sucre, renferment plus d'azote et sont par conséquent plus nourrissantes.

En terminant ici cette indication des principaux produits qu'on extrait de la betterave, des industries qu'elle a engendrées, des services qu'elle a rendus à l'agriculture, au pays, je dirai avec l'illustre colonisateur de l'Ile Maurice : « Il ne faut souvent qu'une plante pour faire la fortune d'une contrée. »

LAMY.

POÉSIE.

DOULEUR.

C'est en vain que la joie a voulu me sourire,
Qu'elle a fait palpiter mon cœur :
Le plaisir jamais ne m'inspire ;
Tous mes chants sont pour la douleur.

Ma Muse, toujours grave, a le front triste et sombre ;
Le jour la blesse ; elle aime, au mystère du soir,
A prier, à rêver dans l'ombre ;
Sur la tombe elle aime à s'asseoir.

O douleur, mot fatal, insondable mystère,
Mêlé de douceur et de fiel ;
Voix sans pitié, souvent maudite sur la terre,
Et qu'on bénit peut-être au Ciel !

Tressaillant, le front pâle, elle parut au monde
Le jour où contre Dieu l'ange se révolta ;
Et — de l'homme telle est la misère profonde —
Le Christ nous l'a léguée encore au Golgotha.

Chaque vent hélas ! nous l'amène,
Vent du soir et vent du matin.
Aucune voix qui n'en soit pleine :
C'est l'aube, le midi, la fin.

Je l'entends dans l'airain qui sonne
Le soir, comme un dernier soupir ;
Dans le flot qui naît et bouillonne,
Et sur la plage vient mourir.

Je l'entends, je la vois dans la feuille qui tombe,
Quand l'automne aux rameaux la sèche et la jaunit ;
Dans les fleurs du berceau, dans l'herbe de la tombe,
Dans tout ce qui commence et tout ce qui finit.

O Douleur, toi que chacun nomme,
Qui courbes sous ta main chaque front abattu,
Ombre obstinée aux pas de l'homme,
Douleur, Douleur, qui donc es-tu ?

X.

SAVOIR ET CHARLATANISME.

APOLOGUE.

Dans un hameau perdu de la vieille Armorique
On vit, un jour, descendre en pompeux appareil,
Resplendissant comme un soleil,
Un professeur fameux en fait de luinguistique,
Tout gonflé de synthèse et bardé d'esthétique.
« Villageois ! criait-il d'une voix de stentor,
« Accourez tous ! ici je viens pour vous instruire ;
« J'enseigne l'art profond de parler sans rien dire ;
« Puis ceci ; puis cela ; mille choses encor
« Beaucoup trop longues à déduire. »
Jugez de la rumeur ! — Les gens à gros sabots
Laissent là soupe au lard, pots de cidre et fagots
Pour écouter cet homme rare. —
Il commença d'abord par un discours tartare,
Ensuite il fit du grec, et passait à l'hébreu
(Les paysans penauds n'y voyaient que du feu),
Quand l'un des auditeurs, lassé de se morfondre,
D'un air narquois l'interrompt tout à coup :
« Hé ! monsieur le savant ! vous pérorez beaucoup,
« Mais parlez-nous breton l'on pourra vous répondre. »

Le rustre avait cent fois raison.
Bavards sempiternels, charlatans de science,
Qui tenez, mordicus, quelle qu'en soit l'essence,
A trouver un public, méditez la leçon :
Voulez-vous sans ennui qu'on puisse vous entendre ?
Tâchez donc, avant tout, de vous faire comprendre.

ALEXANDRE DEPLANCK.

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

Encore un deuil à porter ! Rubini est mort le 2 mars à l'endroit même où il était né, à Romano, dans la province de Bergame; il était âgé de 60 ans. Il est mort regretté et honoré après une carrière triomphale. Il laisse un grand nom dans l'histoire de la musique, et ce nom, il l'avait conquis par un de ces rares talents de chanteur qui marquent dans une époque. N'y a-t-il pas un enseignement pour le cœur dans ce besoin que semblent éprouver presque tous les grands artistes italiens d'aller se reposer de leur gloire et attendre une douce fin, là où fut leur berceau, là où ils reçurent les premières caresses de leur mère?

— L'éminent sculpteur Vincenzo Vela met en ce moment, à Turin, la dernière main à un monument qui figurera *L'Harmonie pleurant sur la tombe de Donizetti*, et qui est destiné à orner une église de Bergame. Cette *Harmonie* est une figure de femme, svelte de formes, la tête entourée d'étoiles, le col penché en signe de douleur, avec un bras pendant et l'autre appuyé sur une lyre dont les cordes sont brisées. On dit que c'est un travail admirable. C'est bien là l'harmonie telle qu'on la conçoit de l'autre côté des Alpes. Demandez à MM. tels et tels ce qu'ils en pensent.

— Dans le Musée des Antiques du Louvre on vient d'organiser une loge tendue de drap amarante pour l'incomparable statue de *Vénus de Milo*, et ce, à la manière de la loge de la *Venus de Médicis* du Musée de Florence. N'est-ce pas une opposition de couleur un peu bien tranchée ?

— On répète avec la plus grande activité au théâtre impérial du Cirque un grand drame intitulé *Constantinople*. Une suite complète de magnifiques décorations permettront aux Parisiens de connaître la capitale de l'empire Ottoman, les rives du Bosphore, les Dardanelles, comme s'ils faisaient partie de la grande expédition d'Orient. Quelle chance pour le bourgeois de la rue St-Denis, qui pourra dire en rentrant le soir au domicile conjugal : Je reviens de Constantinople !

— M. le marquis de Saint-Aulaire vient de publier sous ce titre piquant : *Les derniers Valois, les Guises et Henri IV*, une curieuse étude historique des événements et des idées qui agitèrent la France au XVI.e siècle. Ce livre est aussi remarquable par l'élévation du style que par l'originalité du point de vue philosophique et la haute loyauté des aperçus.

— *La Promise* compte au nombre des succès du jour. M. Clapisson, connu par une foule de compositions légères où l'imagination n'exclut pas la science, n'avait pas été si heureux au théâtre. Emprisonné dans les froides conceptions des librettistes, son génie faisait de vains efforts pour développer ses ailes. Cette fois MM. Leuwen et Brunswick lui ont taillé un sujet propice de tout point à la musique gracieuse et spirituelle, et l'auteur de *Gibby la Cornemuse* a pris une brillante revanche. Nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres que ce sont les *situations* qui font la musique.

— On répète en ce moment et on jouera prochainement un acte de M. Beyer, l'auteur du *Selam*. Le sujet du poème, qui est de Méry, a sans doute été inspiré par la belle planche de Lemud puisque le titre de l'ouvrage est *Maître Wolfram*. Bonne chance au poète et au musicien.

— On a beaucoup parlé dans ce temps, où les pertes d'argent sont plus sensibles que celles du cœur, de l'amende de onze cent mille francs infligée à M. le docteur Véron. On dit cependant que l'auteur des *Mémoires d'un Bourgeois* a pris assez gaiement la chose; c'est pour lui une vivacité de jolie femmes (c'est ainsi que M. Véron personnifie la Fortune) qu'un amant en titre pardonne aisément.

— *La Doctrine du Droit*, par Emmanuel Kant est l'ouvrage d'un grand et puissant esprit, une de ces créations qui font époque dans l'histoire du droit. Cet ouvrage traduit dans notre langue, annoté et commenté par M. Jules Barni, est rendu accessible à toutes les intelligences au moment même où nous avons le plus besoin de recourir aux principes pour résister aux envahissements du fait, c'est-à-dire de la force brutale.

— L'Académie impériale de Musique a repris avec tout le luxe de mise en scène d'un ouvrage nouveau la *Vestale*, sublime partition d'un homme de génie, du créateur de l'école moderne. Mlle Cruvelli chargée du rôle de Julia, le principal personnage, l'a joué et chanté en grande artiste avec la passion et le sentiment tragique qu'elle possède à un si haut degré. Roger, Aubin et Bonehée se sont montrés dignes d'interpréter le chef-d'œuvre de Spontini. La veuve de l'illustre maëstro assistait à la première représentation.

— Les prodiges vrais ou faux qui préoccupent tous les esprits vont avoir à leur tour un organe périodique dans *Les Tables tournantes*, journal des faits merveilleux. On veut absolument donner raison à la crédulité des hommes du moyen-âge. C'est plus facile aujourd'hui qu'on ne brûle plus les sorciers.

— On vient de découvrir à Kensington, l'un des faubourgs de Londres, un arrière petit-fils du célèbre Daniel de Foë. C'est un vieillard âgé de 78 ans et qui ignorait sa descendance de l'auteur de *Robinson Crusoé*. Vu l'extrême indigence de cet homme, M. Kinght, libraire de Londres, a ouvert en sa faveur une souscription qui a produit une somme suffisante pour lui acheter une rente viagère de 24 liv. st. (600 fr.)

— La Société chorale de Douai vient de faire une tournée de plaisir et de bienfaisance dans le département du Pas-de-Calais. Elle a donné des concerts au bénéfice des pauvres à Calais et à St-Omer. Vins d'honneur, applaudissements, actions de grâces, rien ne lui a manqué. Vivent les chemins de fer qui rendent possibles des excursions si utiles pour l'art et si profitables à l'indigence.

— Par une circulaire en date du 16 mars, M. le Ministre de l'Instruction publique annonce à MM. les présidents des Sociétés savantes la prochaine publication d'un *bulletin* qui présentera le compte-rendu aussi complet que possible des mémoires publiés par ces sociétés, dont les travaux seront ainsi plus efficacement signalés à l'attention du monde savant. M. le Ministre fait connaître aussi l'existence d'une bibliothèque des sociétés savantes qui vient d'être organisée par ses ordres et placée sous la direction de M. Vincent, membre de l'Institut. C'est là une grande mesure qui doit être féconde en bons résultats.

— Un journal, en rendant compte de la découverte *précieuse* qui vient d'être faite aux environs du Hâvre d'un tombeau antique, a grand soin d'énumérer l'épée en or, l'anneau en or, le bracelet en or, les petites boucles en or trouvés dans le cercueil; mais quant

aux renseignements archéologiques sur ce curieux monument, c'est de quoi le publiciste hâvrais ne s'occupe pas du tout.

— Le *vol* est aujourd'hui un art tellement perfectionné qu'on *vole* de toutes les manières possibles..... excepté pourtant d'une seule : Celle que le créateur a enseignée aux oiseaux ; mais voici un berger champenois qui vient remplir cette lacune si importante dans les facultés naturelles à l'homme. Il se propose, dit-on, d'aller émerveiller les parisiens en volant à tire-d'aile d'un bout à l'autre du Champ-de-Mars. Puissent ses ailes être plus solides que celles de l'imprudent Icare.

— On dit que le *Panthéon-Nadar* soulève d'affreuses tempêtes dans certaines régions de la littérature. A force d'entendre répéter ce mot fameux : *Le style c'est l'homme*, la plupart des lectrices se figurent que l'écrivain dont la plume élégante et facile crée en se jouant des *types* délicieux de grâce et de distinction, trouve en lui-même le modèle de ses plus charmants portraits. Jugez donc du désappointement de ces dames en jetant les yeux sur cette immense collection de magots et d'orang-outangs! Jugez aussi de la déconvenue de ceux d'entre ces messieurs qui, faute de consulter leur miroir, se croient appelés à de brillantes conquêtes sans avoir recours à l'*intimidation* ce moyen odieux qui est une *profanation de l'art !*

— Une décision ministérielle du 13 novembre 1851 a institué pour chaque année des primes à distribuer aux auteurs des meilleurs ouvrages dramatiques, représentés avec succès sur les théâtres de Paris ou des départements. Les primes destinées aux ouvrages représentés avec succès en 1853 sur les théâtres des départements pourront être données :

1.° A l'auteur ou aux auteurs d'ouvrages en cinq ou quatre actes, en vers ou en prose, représentés avec succès pour la première fois sur un théâtre des départements et qui seraient de nature à servir à l'enseignement des classes laborieuses par la propagation d'idées saines et le spectacle de bons exemples.

2.° A l'auteur ou aux auteurs d'ouvrages en moins de quatre actes, en vers ou en prose, représentés avec succès pendant le cours de l'année sur les théâtres des départements et qui dans toute espèce de genre, dans les cadres mêmes les plus restreints, auraient au plus haut degré rempli des conditions anologues.

Quatre exemplaires ou deux manuscrits devront être adressés à M. le préfet par l'intermédiaire du maire *avant le 1.er avril prochain pour tout délai.*

— Au dernier concert de l'Association Musicale de Lille, M.lle Dobré, dont le talent est si justement apprécié dans le monde artistique, a fait entendre une mélodie de la composition de M. Cohen, directeur du Conservatoire. Ce morceau intitulé l'*Attente* est extrait d'une œuvre assez considérable : Le *Moine* dont le sujet est puisé dans le roman de Lewis qui porte ce nom. On remarque dans ce morceau de précieuses qualités. Une tournure mélodique, facile et pleine de sentiment se fait surtout apprécier dans la phrase délicieuse qui forme le motif principal de cette composition. Une instrumentation simple et colorée tout à la fois indique une étude intelligente et assidue des grands maîtres de l'ancienne école française. Une pareille audition fait augurer bien favorablement de l'opéra de M. Cohen qui est à l'étude en ce moment au théâtre de Lille et dont la *Revue* rendra lors de l'exécution, un compte détaillé. Elle ne peut moins faire pour un collaborateur dont ce numéro permet aussi d'apprécier le talent littéraire.

Pour tous les articles non signés :

Le Rédacteur-Gérant,

BRUN-LAVAINNE

Lille. Imp de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.

UN DRAME DE MÉNAGE.

NOUVELLE. (1)

I.

— Mon ami, irai-je ce soir avec toi au bal ?...

Et en disant ces mots, la jeune femme leva sur son mari ses beaux yeux bleus ; tout en elle respirait l'anxiété, elle attendait impatiemment une réponse.

M. Dérancourt ne répondit pas. Il fit semblant de n'avoir pas entendu s'enfonça plus avant dans son fauteuil, et se cacha derrière le journal qu'il lisait. Seulement, de temps en temps, il jetait un coup d'œil sur la pendule, comme pour guetter l'heure d'un rendez-vous.

M.me Dérancourt prenant l'attitude d'une muette résignation, attitude qui paraissait lui être habituelle, étendit ses jolis petits pieds devant le feu, et saisissant les pincettes, se mit à jouer avec un tison.

Les deux époux étaient dans cette situation assez gênante pour l'un et pour l'autre, lorsque tout à coup entra dans la chambre un gros homme, court, enluminé, bonne nature, qui avait jabot au vent et grande toilette de soirée.

— Comment, paresseux, s'écria-t-il tout d'abord, vous n'êtes pas encore prêts... Mais voilà onze heures... M.me de Préville va nous attendre et il n'est pas prudent de mécontenter une maîtresse de maison... ce n'est pas le moyen de se faire engager une autre fois... Allons donc, beau-frère... Allons donc, Jeanne... remuez-vous donc un peu... il est temps de partir pour ce bal...

M.me Dérancourt adressa au nouveau venu un sourire qui ressemblait

(1) Autorisation de reproduire pour les journaux qui ont traité avec la Société des Gens de Lettres.

beaucoup à un remerciement. Quant à Dérancourt, la surprise la plus vive, le mécontentement le mieux prononcé se peignirent sur sa physionomie. Il jeta loin de lui son journal en le froissant, et dit :

— Comment, mon cher Lebrun, tu vas à ce bal...

— Certainement... certainement... M.me de Préville, lors de la dernière visite qu'elle fit à ta femme, m'a invité ainsi que M.me Lebrun...

— Oui, mon ami, reprit vivement M.me Dérancourt... Je n'avais pas encore trouvé l'occasion de t'en parler...

— Cependant...

— Ah! te voilà encore avec tes *cependant*, s'écria Lebrun! Tu as donc toujours l'envie d'accaparer à ton seul profit tous les plaisirs de Paris, de les monopoliser... Eh bien! je ne le souffrirai pas, fichtre! Jules, je n'ai pas vendu mon étude de notaire à Vitry-le-Français, je ne suis pas venu ici pour m'y enterrer tout vivant! Non! Je me suis dit : Ma femme est jeune et je suis un peu mûr. Il faut que ma femme s'amuse, elle s'apercevra moins que mes cheveux commencent à grisonner. Je vais la conduire auprès de sa sœur, à Paris, auprès de sa sœur qui est jeune aussi, et dont le mari a été mon élève, mon premier clerc, mon ami... Eh bien, là nous vivrons en famille.... nous jouirons de tous les plaisirs en famille... nous courrons le monde en famille! N'était-ce pas bien raisonné, çà, fichtre!...

— Oh! oui, oui... s'écria Jeanne avec explosion et en serrant les mains de son beau-frère....

— Et tu voudrais détruire ce beau plan, Jules! Ce ne sera pas... Je sais bien qu'il est de mode à présent qu'un homme marié agisse comme s'il ne l'était pas et voltige de tous côtés ainsi qu'un papillon en goguette .. Mais cette mode-là, vois-tu, Jules, ce n'est pas la bonne... Quand on a une femme douce et jolie, la meilleure mode, c'est de ne jamais la quitter, de l'avoir toujours à son bras.... Comme cela, on est bien sûr de son affaire et elle aussi... Voyons, Jeanne, allez vous habiller... Marie est déjà toute parée... elle vous aidera...

— Mais...

— Allez... allez... Je prends tout cela sous ma responsabilité.

Dérancourt fit le geste d'un homme qui consent, parce qu'il y est forcé.

Jeanne embrassa son mari, embrassa son beau-frère et sortit en sautant de joie.

Lebrun se prit à grommeler dans un coin comme il en avait l'habitude

lorsqu'il était de mauvaise humeur, et Jules Dérancourt qui sentait toute la fausseté de sa position, eut encore une fois recours à son journal.

Bientôt les deux sœurs revinrent, gaies et folâtres. Comme on était sur le point de partir : — Ah ! fit Jeanne... j'ai oublié de dire adieu à Angèle...

Elle courut dans une chambre voisine où veillait une femme de chambre, s'approcha du berceau de sa fille et déposa bien doucement un baiser sur son front.

On monta dans la voiture de M. Dérancourt, et deux chevaux fringants eurent bientôt transporté les invités à l'hôtel de M.me de Préville.

II.

M.me de Préville était veuve d'un pair de France, pair de France maritime, qui l'avait épousée à cause de sa grande fortune, lorsque n'étant encore que capitaine de frégate, il commandait une station dans les Antilles.

C'était une créole vive et passionnée. Ses amours avaient fait scandale du vivant de son mari; le brave amiral fut peut-être le seul homme de la haute société de Paris qui n'en sût rien; c'est l'ordinaire. Et puis comment aurait-il arrêté son esprit sur de si minces détails, tout occupé qu'il était à voter des lois et à juger des conspirations. L'âge n'avait point tempéré chez M.me de Préville la fougue des sens, et quoiqu'à l'époque où notre action est arrivée, elle eût déjà trente-huit ans bien sonnés, elle n'avait rien perdu de son goût pour les plaisirs. A la mort de son époux, loin de penser à la retraite, elle ne songea qu'au moyen de briller encore dans ce monde qui pour elle était une source de tant de délices. Elle avisa un frère de M. de Préville, ex-chevalier de Malte, ex-chambellan de l'empereur, ex-gentilhomme de S. M. Louis XVIII, qui vivait au fond de la Bretagne, dans un vieux manoir de famille, cloué dans son fauteuil par la goutte, et ne sortant que pour aller le dimanche à l'église du village. M.me de Préville fit tant et si bien qu'elle persuada à l'ex-chevalier de Malte, à l'ex-chambellan de l'*usurpateur*, à l'ex-gentilhomme de la chambre, à ce podagre, à cet ermite, de venir s'établir à Paris auprès d'elle. Alors elle tint la maison de son beau-frère qui ne paraissait presque jamais, car il restait enfermé dans sa chambre où il jurait par Dieu et le diable,

sous l'influence de son mal. Alors, elle donna des fêtes et des bals, rendez-vous des femmes à la mode et des jeunes gens les plus vantés pour leur figure, leur élégance et leur esprit. M.me de Préville trônait comme la reine de toute cette nation fashionable. Elle était heureuse comme elle voulait l'être.

Elle avait laissé aux buissons de cette route fleurie quelques lambeaux de sa réputation, mais à Paris on oublie si vite, on pardonne si facilement!

Dérancourt qui était venu prendre position dans la capitale après avoir recueilli, par la mort prématurée de l'un de ses cousins, un héritage brillant et inattendu, eut soin de se faire présenter chez M.me de Préville. C'était là le premier degré d'initiation au beau monde! Bientôt il devint l'un des hôtes les plus assidus de l'hôtel de Préville. Ebloui par la tenue élégante, par la conversation spirituelle de la maîtresse de la maison, — tenue et conversation qui contrastaient si fort avec la naïveté provinciale de M.me Dérancourt — il rechercha ses bonnes grâces. M.me de Préville ne vit pas sa poursuite avec indifférence; des bruits fâcheux et alarmants étaient venus jusqu'aux oreilles de Jeanne qui n'osait pas se plaindre. Et voilà pourquoi, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, elle se montra si joyeuse lorsque son beau-frère Lebrun lui eut offert les moyens d'aller au bal de M.me de Préville.

Ce soir là, il y avait belle et grande réunion chez M.me de Préville. Déjà les danses et le jeu avaient commencé, et les salons prenaient cette physionomie animée qu'ils ont d'ordinaire lorsque la première impulsion a été donnée aux plaisirs, M.me de Préville, tout en faisant les honneurs avec grâce et aisance, jetait souvent des yeux inquiets du côté de la porte. Elle attendait en effet Dérancourt; mais elle ne se doutait pas, l'imprudente, qu'elle était observée. En effet, deux jeunes gens, dont l'un avait le coude négligemment appuyé sur la cheminée, tandis que sa main jouait avec un binocle, l'examinaient en souriant. L'un de ces jeunes gens, était Charles de Nieubourg, attaché d'ambassade en congé indéfini, et l'autre Adolphe Dumesnil, avocat qui plaidait plus souvent au foyer de l'Opéra qu'à la cour d'assises. Adolphe rompit enfin un long silence en disant à son ami :

— Eh bien! Charles, tu n'es pas jaloux?

— Et de quoi? bon Dieu.

— De quoi? voudrais-tu ruser avec moi par hazard, avec un camarade de collége, avec un compagnon d'orgies échevelées! Oh! ce ne

serait pas bien ! Comment! tu es là depuis une heure à examiner madame de Préville, et tu ne t'es pas encore aperçu qu'elle attend l'arrivée de quelqu'un...

— Si parbleu...

— Tu m'étonnes...

— Et je sais qui elle attend...

— Tu m'étonnes encore davantage...

— Elle attend Dérancourt...

— Je sais bien que ce bruit a couru...

— C'est une réalité... elle est en fort bonne intelligence avec lui...

— Et cela ne t'irrite pas, toi, le dernier possesseur de ce cœur éminemment volage...

— Bien loin de là... Je suis au contraire l'homme le plus heureux des quatre-vingt-six départements... j'y ajoute même la Nouvelle-Calédonie...

— Explique-toi, car tu me donnes vraiment là des hiéroglyphes à déchiffrer, et comme je ne suis pas un Champollion...

— Tu sais que Dérancourt est marié..

— Oui... une jolie et mignonne créature que j'ai vue quelquefois ici... de grands yeux bleus... des cheveux blonds... un air timide et sentimental...

— Un ange, mon cher, un ange... dès la première rencontre elle a produit sur moi une impression... j'essayai de lui adresser quelques mots de galanterie ; mais je fus repoussé avec une sévérité toute lucrétienne... On ne trouve plus de femmes comme cela à Paris, mon cher... On voit que cela vient de quelque bonne et vertueuse ville de province où le laisser-aller de la capitale n'a pas encore fait fortune... Tu sens bien que ses rudesses ont redoublé mon ardeur, et que, pour la singularité du cas, j'ai fait serment bien solennel de mener cette affaire à bonne fin...

Depuis, les renseignements que je me suis procurés ont changé mon caprice en véritable passion... Imagine-toi, mon cher, que son mari l'a négligée, délaissée depuis qu'il est à Paris... qu'elle est encore simple, ingénue, comme si elle sortait il y a deux jours d'une pension de chef-lieu... C'est une femme à former, c'est une statue dont je veux être le Pygmalion...

— Par Byron ! quel torrent de poésie !...

— Mais aussi, Adolphe, te figures-tu quelle jouissance ce doit être

pour un homme blasé comme moi, pour un homme qui n'a encore rencontré que des âmes usées au contact des passions, de trouver sous sa main un cœur tout neuf et à peine épanoui, de savourer ce fruit qu'une autre main n'aura fait que cueillir... comprends-tu cela?..

— Certes voilà qui est fort beau... mais si cette femme est réellement aussi pure et aussi angélique que tu la dépeins, comment espères-tu triompher de ses scrupules?

— J'ai compté pour vaincre sur un auxiliaire bien précieux, sur une passion terrible qui sait dompter les vertus les plus farouches, sur la jalousie enfin... Je suis pas à pas toutes les phases des amours de madame de Préville et de Dérancourt... Dès que j'aurai acquis quelque certitude, dès que j'aurai sous main quelques preuves... sois sûr que je les mettrai à profit... maintenant tu sais pourquoi je ne m'irrite pas de ce que madame de Préville soupire en attendant Dérancourt...

— Très bien... et je t'admire... mais Dérancourt doit-il venir?

— Je le crois... Ah! quel bonheur s'il pouvait amener sa femme!

A peine Charles de Nieubourg finissait-il de parler, que Dérancourt et madame Dérancourt, Lebrun et madame Lebrun firent leur entrée dans les salons. En les apercevant tous ensemble, madame de Préville laissa échapper un mouvement de dépit; Charles au contraire tressaillit de joie.

Dérancourt malgré toute la bonne envie qu'il avait de s'échapper, fut forcé de tenir quelque temps compagnie à sa femme et à ses chers parents. Mais dès qu'il en trouva l'occasion, il s'éloigna sous un prétexte frivole. Jeanne s'impatienta bien vite et de vives inquiétudes vinrent assiéger son esprit. N'était-elle pas chez M.me de Préville? Pour la calmer, Lebrun la laissa un instant avec Marie et se mit à la poursuite de Dérancourt. A peine avait-il quitté ces dames, que Charles s'approcha, et pendant que Marie était occupée à examiner curieusement un quadrille, il s'assit à côté de Jeanne, et lui dit à voix basse:

— Madame, permettez-moi de vous répéter...

— Eh quoi! c'est encore vous, Monsieur, fit d'une voix concentrée Jeanne à qui le rouge de l'indignation monta subitement au visage...

— Oui, c'est moi, moi qui ne cesserai de m'attacher à vous, à vos pas, jusqu'à ce que vous daigniez enfin apporter par un peu de bienveillance quelque soulagement au mal dont je suis dévoré...

— Ne l'espérez pas, Monsieur...

— Ne plus l'espérer me tuerait...

— Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi...

— Madame, un mot seulement...

— Laissez-moi, où j'appelle mon mari...

— Il n'entendrait pas votre voix en ce moment...

— Comment...

— Il est trop occupé ailleurs...

— Que dites-vous, Monsieur ?

— Je ne sais si je dois...

— Parlez, parlez...

— Eh bien ?

— Eh bien !... Monsieur Dérancourt est dans ce moment en conversation avec...

— Avec...

— Avec M.me de Préville...

— Il faut me conduire vers eux, Monsieur, dit Jeanne en se levant vivement...

Charles fit semblant d'hésiter un instant, puis cédant à de nouvelles injonctions exprimées d'une voix ferme, il dit à la jeune femme de le suivre et se fraya un chemin dans la foule.

Jeanne le suivit chancelante.

Ils arrivèrent enfin, après avoir traversé plusieurs pièces, à la porte d'un boudoir contigu à une terrasse donnant sur le jardin; protégés par l'obscurité et par le demi-jour qui régnait dans le boudoir, tous deux, mus par des motifs différents, jetèrent des regards avides à travers la porte entrebâillée.

Dérancourt prenait congé de M.me de Préville. Il lui baisa la main en lui disant : « A demain, au bois. » Et il se retira par la terrasse du jardin.

— Je ne manquerai pas au rendez-vous, dit Jeanne, en versant une larme.

Lorsque Charles qui suivait toute cette scène avec une attention bien vive, quitta son poste, craignant la venue de M.me de Préville, et lorsqu'il se retourna vers sa compagne, il ne la trouva plus... elle avait disparu.

Il sembla désappointé et se promit bien de ne pas manquer, lui aussi, au rendez-vous du bois.

L. COUAILHAC.

(*La suite prochainement*).

HISTOIRE.

Recherches sur l'ancien Diocèse de Tournai.

Il est peu de pays dont l'histoire ait été traitée aussi anciennement et avec autant de persévérance et de splendeur que celle des provinces belgiques. Leur passé fut, dans tous les temps, l'objet de travaux assidus et d'études consciencieuses : Faits mémorables, caractères, institutions civiles, établissements religieux, monuments, mœurs et coutumes, tout a été examiné, discuté, approfondi. Le flambeau de la vérité a été dirigé par des mains si habiles sur tous les points obscurs et douteux qu'il semblerait qu'il n'y eût plus d'explorations à faire dans un terrain si complètement défriché.

Cependant, après avoir rendu un légitime hommage aux excellents travaux des historiens de la Belgique, je me permettrai d'ajouter que, malgré les efforts de leur zèle, malgré l'étendue de leur savoir, il reste encore, à mon avis, des questions à débattre et, chose étrange, que des questions déjà résolues sont susceptibles d'un nouvel examen.

Je vais essayer d'en traiter une qui ne manqne pas d'importance.

Par un sentiment qui tient de l'amour filial, tous les peuples recherchent avec un vif intérêt les documents et traditions qui peuvent les éclairer sur leur origine. Ils acceptent facilement ceux qui flattent le mieux l'esprit national; mais l'impartiale histoire doit ne tenir aucun compte de ces susceptibilités puériles et ne former ses jugements que sur des notions présentant un caractère de certitude. Là où ces notions manquent, il convient sinon de s'abstenir, au moins de se renfermer dans les termes de l'hypothèse, en attendant que des découvertes nouvelles permettent d'arriver jusqu'à l'affirmation.

Cette réserve commandée par la raison n'a pas été observée à l'égard de la question suivante :

Quelle est l'origine des peuples du Tournésis et de l'ancienne châtellenie de Lille ?

L'opinion générale paraît aujourd'hui fixée sur ce point. Suivant elle, ces populations seraient d'origine ménapienne.

C'est précisément cette opinion que je viens combattre, parceque je la crois fondée sur une erreur palpable. Voyons d'abord si elle a été partagée par les anciens; nous rechercherons ensuite les motifs qui l'ont fait adopter par les modernes.

Jules César, conquérant de la Gaule et historien de ses propres exploits, cite les Ménapiens parmi les nations belges qui se coalisèrent pour la défense de leur patrie; mais il n'indique pas les limites de leur territoire. Il est seulement démontré par diverses circonstances de cette guerre que les Ménapiens, disséminés dans des forêts coupées de marécages, confinaient à l'est avec les Nerviens, au sud avec les Morins, qu'ils se répandaient au nord jusqu'à la Meuse et à l'ouest jusqu'à la mer.

Strabon, Pline, Ptolémée et tous les anciens géographes s'accordent avec César sur la situation des différents peuples de la Gaule-Belgique avant la domination romaine; mais ils ne sont pas plus explicites que lui pour ce qui a rapport à leurs frontières. On peut trouver la raison d'un tel silence dans ce passage de Tacite relatif aux Germains, mais qui s'applique également aux Ménapiens : *Sedes promiscuas adhuc et nullæ regnorum potentiâ divisas.* En effet, la nature même du pays qu'habitait cette peuplade et les habitudes de toutes celles qui, avant ou après elle, avaient quitté successivement le vaste pays désigné par les Romains sous le nom de Germanie pour venir s'établir dans le nord des Gaules, suffisent pour démontrer qu'elles n'avaient pas trouvé nécessaire de fixer par des limites positives les bornes de leurs territoires respectifs, où elles ne formaient, pour ainsi dire, que des établissements provisoires.

Après la soumission complète des Gaules, Auguste ordonna leur division en provinces administratives en les assimilant au reste de l'empire. Nous connaissons les noms de ces provinces et l'étendue exacte du plus grand nombre; mais cette dernière connaissance nous manque absolument en ce qui concerne la Belgique.

On lit encore dans la notice des Gaules, publiée par le P. Sirmond,

les noms des métropoles et des cités, et parmi celles-ci, dans la seconde Belgique : *Civitas Turnacensium*, *civitas Camoracensium*, *civitas Atrebatum*, *civitas Morinûm*, *etc.* Par le mot *civitas* faut-il entendre seulement la ville dont le nom suit ou le territoire habité par toute la nation? Là est la véritable question; car c'est par une induction forcée qu'on est parti de cette dernière interprétation pour arriver à confondre les cités avec les diocèses pour leur attribuer les mêmes limites; erreur que viennent démentir les témoignages historiques les plus positifs.

Sous Constantin, la religion chrétienne devint dominante dans l'empire, et les évêques furent publiquement reconnus dans les provinces où le nouveau culte était professé; mais la Belgique était encore, en grande partie du moins, sous le joug de l'idolâtrie et malgré les efforts des glorieux martyrs saint Piat, saint Chrysole et de leurs compagnons qui, les premiers, plantèrent l'étendard de la foi, sur les rives de l'Escaut et de la Lys, les chrétiens de ces cantons ne formaient que de faibles troupeaux fréquemment décimés par la persécution et dépourvus de tout gouvernement ecclésiastique.

A la vérité, si l'on en croit Balderic, l'historiographe des évêques d'Arras et de Cambrai, ces deux siéges auraient été constitués dès le temps du pape Denis : « Or, il est constant que ces deux siéges, maintenant « réunis sous la conduite d'un seul pasteur, formaient deux églises épis- « copales. Nous en avons la preuve dans les descriptions du pape Denis, « qui assigna des limites propres à chacun des siéges des différentes « provinces. » (*Bald.*, *chap. V*, trad. de MM. Faverot et Petit).

Malheureusement, ces *Descriptions* qui existaient sans doute encore au temps où Balderic écrivait, sont aujourd'hui ou perdues ou du moins ignorées, et la mention qu'en fait ce chroniqueur n'explique pas si les limites propres des siéges de Cambrai et d'Arras furent réglées suivant celles des Nerviens et des Atrébates

Je ferai, d'ailleurs, un simple rapprochement de dates qui pourra affaiblir la confiance qu'on aurait dans la détermination exacte de ces limites, alors même qu'elles seraient plus clairement indiquées.

En 248 ou 249, le pape saint Fabien ordonna sept evêques et les envoya dans les Gaules. Grégoire de Tours, Saturnin de Toulouse, Martial de Limoges et Austremoin d'Auvergne. Il n'est pas question des diocèses de la Belgique.

En 257, le pape saint Sixte envoie de nouveaux apôtres dans les Gaules, entr'autres saint Sixte qui fonda l'église de Reims.

En 259, le pape saint Denis est élevé sur la chaire pontificale et, deux ans après, un déluge de barbares inonde la Belgique et étend ses ravages jusques dans l'Italie. Ce pape meurt en 296.

L'histoire lui attribue la réorganisation des diocèses qui étaient sous son autorité immédiate, mais cela ne paraît concerner que l'Italie et tout au plus la Gaule méridionale.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que c'était encore le temps des persécutions et que le prédécesseur du pape saint Denis venait de mourir martyr.

Saint Piat, apôtre de Tournai et de Seclin, ne vint prêcher la foi chrétienne chez les Nerviens que vers 287.

Saint Chrysole, apôtre de Comines, vers 289.

Saint Fuscien et saint Victoric, apôtres des Morins, vers 289.

Saint Eubert, apôtre de Lille, vers 294.

Tous ces missionnaires souffrirent le martyre et bien que la plupart aient été qualifiés *évêques* par les anciens hagiographes, il n'y a pas d'apparence qu'aucun d'eux ait occupé un siége fixe. Comment donc le pape Denis aurait-il pu assigner des limites à des diocèses qui n'existaient pas encore ?

Supérior, qui assista, dit-on, en 347, au concile de Sardique est regardé comme le premier évêque des Nerviens, mais on ne sait rien de positif sur l'étendue de son diocèse ni sur le lieu de sa résidence.

« Supérior, dit M. Leglay, n'est point un personnage imaginaire. On « peut l'admettre comme ayant prêché la foi chez les Nerviens durant « la première moitié du IV.e siècle ; mais qu'il ait assisté et souscrit au « concile de Sardique en 347, c'est ce qui n'est pas prouvé. Supérior « fut peut-être pour nos contrées ce qu'était saint Willibrod pour la « Frise, c'est-à-dire un évêque régionnaire ou un chorévêque. » (*Camer. Christ.*, introd. p. III.)

Au milieu des vissicitudes et des nombreux désastres qui affligèrent les églises naissantes de la Belgique, on ne trouve donc aucune trace de la circonscription territoriale des diocèses, jusqu'à l'époque où St-Vaast fut institué pasteur des deux siéges d'Arras et de Cambrai, c'est-à-dire en 499.

Quelques années auparavant, St-Eleuthère élevé à la dignité épiscopale par le pape Félix III, avait quitté le village de Blandin, sa première résidence, pour transférer à Tournai le siége de son autorité (26 septembre 496).

Dès lors il n'existe plus de doute sur la délimitation des trois diocèses de Cambrai, d'Arras et de Tournai. Les deux premiers étaient séparés entre eux par une ligne ondulée partant d'auprès de Bapaume et venant aboutir à la Sensée qui leur servait ensuite de limite jusqu'à sa jonction avec l'Escaut à Bouchain. Depuis ce lieu jusqu'à l'extrémité du diocèse de Cambrai, au delà d'Anvers, l'Escaut ne cessait plus de servir de frontière occidentale à ce diocèse. Celui de Tournai commençait au confluent de la Scarpe avec l'Escaut où finissait celui d'Arras.

On peut regarder ces limites comme positives, car depuis l'épiscopat de St-Vaast jusqu'à la création des nouveaux évêchés en 1559, elles n'éprouvèrent aucun changement, et on les trouve ainsi tracées dans une foule de documents authentiques antérieurs à cette dernière époque.

Ceci posé, qui nous prouve que les territoires anciennement occupés par les Nerviens, les Ménapiens et les Atrébates soient exactement représentés par l'étendue donnée primitivement aux diocèses de Cambrai, de Tournai et d'Arras.

On dit aujourd'hui que, lors de l'institution des premiers siéges épiscopaux, les limites de leur juridiction furent calquées sur celles des anciens peuples au milieu desquels ils étaient placés. Mais comment le sait-on ? La division des provinces galliques sous Auguste est antérieure à l'établissement du christianisme.

Les descriptions du pape Denis sont perdues.

Les mesures attribuées à Constantin, ne pouvaient s'appliquer à la Belgique.

La *Notice des provinces* ne désigne que les métropoles et les cités sans leur donner d'analogie avec les circonscriptions ecclésiastiques dont elle ne parle pas. Que le titre de *métropole* convienne également au chef-lieu d'une province et au siége d'un archevêché cela est incontestable; mais que le mot *cité* soit synonime d'évêché, c'est à quoi personne n'aurait jamais dû songer.

Néanmoins le père Wastelain dont l'autorité est d'un grand poids, s'est avancé jusqu'à dire : « La juridiction ecclésiastique et territoriale « des Evêques fut exactement mesurée sur l'étendue du territoire et sur « les limites des cités civiles. Toutes les villes qui, dans la notice, sont « marquées métropoles civiles, sont encore aujourd'hui métropoles « ecclésiastiques, et *presque* toutes les villes, qui ont le nom de cité, sont « des éges épiscopaux. Il y a des exceptions, mais elles sont consignées « dans l'histoire. » (*Description de la Gaule Belgique*, préface, page XIII).

On aurait pu s'étonner qu'un auteur si soigneux d'indiquer les sources auxquelles il avait puisé les moindres choses eût formulé en termes si précis une règle de cette importance, sans l'appuyer sur quelque autorité antérieure à la sienne; mais loin de là, au lieu de demander au savant jésuite dont l'ouvrage paraissait en 1761, comment il avait appris ce qui s'était fait quinze siècles auparavant pour la délimitation des diocèses, on renchérit encore sur sa proposition, on n'attacha aucun sens au mot *presque*, et l'on admit comme une vérité absolue ce qui n'était après tout qu'une hypothèse susceptible de controverse.

Pour détruire de fond en comble l'échafaudage bâti dans ces derniers temps sur l'hypothèse du père Wastelain, je ne puis mieux faire que d'emprunter à M. Schayes ce passage de son excellent ouvrage sur *la Belgique avant et pendant la domination romaine :*

« Ceux qui ont pris la notice des Gaules pour une notice ecclésiastique « ou catalogue de tous les évêchés des Gaules au V.e siècle, sont tombés « dans une erreur plus grave encore que ceux qui ont considéré ce « monument comme un tableau des provinces et districts de cette partie « de l'empire romain. La simple inspection de la notice doit tout d'abord « convaincre que ce n'est point là un tableau des villes épiscopales des « Gaules, puisqu'on y lit les noms de plusieurs cités qui n'eurent jamais « d'évêques, telles que *Diablintum*, *Civitas equestris*, *Castrum Ebredunum*, « *Portus Albucini*, *Octodurum*, *Rig magus*, *Santenicum* et *Castrum* « *Argentariense;* qu'on y voit mentionnées des villes qui ne devinrent « résidences épiscopales que postérieurement à la composition de la « notice, comme Laon qui n'obtint d'évêque qu'en 497; Rhodez et Senez « en 450, Maguelone en 451, Usez vers 470, Quimper au IX.e siècle, « Lectoure et Poitiers seulement au X.e siècle; et enfin que la notice « accorde le titre de métropoles aux villes de Mayence, Cologne et « Tarentaise, dignité que ces villes possédaient alors effectivement dans « l'ordre civil, mais qu'elles n'obtinrent que longtemps après dans « l'ordre ecclésiastique, Mayence en 751 ou 752, Cologne vers la même « époque, et Tarentaise sous le règne de Charlemagne. »

A cet argument si décisif nous ajouterons encore quelques preuves:

Le 6.e canon du concile de Sardique, tenu en 347, défend d'ordonner un évêque pour un village ou pour une ville si petite qu'un prêtre y puisse suffire.

En 368, le concile de Laodicée confirme la défense d'établir des évêques dans les villages et dans les bourgs.

Il fallait certes, que le nombre de ces pasteurs eût été multiplié outre mesure pour que l'on ait jugé nécessaire de mettre des bornes à cet abus si contraire à la dignité de l'église; mais si la règle, qu'on suppose, de conformer les limites des diocèses à celles des anciens peuples eût existé, qu'eût-il été besoin d'arrêter l'accroissement excessif du corps épiscopal? Chaque peuple ayant son évêque et n'en pouvant avoir deux, leur nombre devenait obligatoire et égal à celui des *cités*, en prenant ce mot dans l'acception que lui donne le père Wastelain. Mais, au contraire, on ordonnait parfois des évêques jusque dans de simples villages, puisque des conciles œcunémiques se sont cru obligés de proscrire cette coutume, donc l'assimilation des circonscriptions ecclésiastiques aux circonscriptions civiles est une invention moderne.

On a été jusqu'à invoquer en faveur de cette fausse opinion l'autorité du concile de Nicée auquel le grand Constantin assista en personne, et c'est peut-être pour celà, que quelques personnes ont fait honneur à ce prince de la prétendue organisation des diocèses; comme si un empereur aussi scrupuleux observateur des immunités de l'église eût voulu porter une atteinte si flagrante à ses droits. Quant aux décisions du concile lui-même, on sait que les actes originaux ne sont pas venus jusqu'à nous et qu'on accuse les sectateurs d'Arius de les avoir soustraits, parce qu'ils renfermaient la condamnation de ce fameux hérésiarque; mais on en a retrouvé les principales dispositions dans les écrits des pères qui firent partie de cette célèbre assemblée. Nous en connaissons plusieurs collections dont les plus dignes de foi sont:

Celle dite des vingt ordinaires, tirée des auteurs grecs;

Le recueil de Rufin (Hist. Ecclés.), contenant 22 canons;

Les manuscrits arabes de la bibliothèque du Vatican, contenant 80 canons.

Aucune des trois ne fait la moindre allusion à une délimitation quelconque des diocèses. La troisième, qui est la plus considérable, ordonne par le 50.me canon que tous les archevêques et évêques de chaque patriarchat s'assemblent une fois l'année pour examiner en présence du Patriarche les affaires et les besoins de chaque province, et régler ce que chaque ville, chaque bourg, chaque lieu devra fournir pour contribuer à la subsistance du Patriarche. Ce n'est pas là un réglement de limites.

Je dois encore faire observer que le concile de Nicée avait été convoqué principalement en vue de rétablir la paix dans l'église d'Orient,

continuellement troublée par de dangereuses hérésies et que les dix-sept provinces des Gaules, parfaitement soumises au St-Siége, n'y étaient représentées que par un seul député, Nicaise, évêque de Die. Le temps et le lieu eussent donc été fort mal chosis pour procéder à une organisation territoriale entre les églises gauloises.

Je demande pardon aux lecteurs de la *Revue du Nord* de m'appesantir si longtemps sur ce point de la controverse ; mais comme c'est justement l'argument fondamental qne j'avais à combattre, et que j'ai affaire, je le sais, à forte partie, ce n'était pas trop de toutes les preuves que je viens de produire pour démontrer que c'est à tort que l'on veut absolument faire des Tournaisiens et des Lillois les descendants des anciens Ménapiens.

Certes je respecte les nationalités; mais, tous tant que nous sommes, nous devons être désireux de connaître nos véritables ancêtres, et quand on prétend nous imposer une fausse généalogie, c'est un devoir pour nous de protester contre des inductions tirées d'un fait imaginaire.

Revenons maintenant au diocèse de Tournai.

S'il n'est pas vrai que pour établir les circonscriptions diocésaines on se soit réglé strictement sur les limites des anciens peuples, si la *Notice des Gaules* n'est qu'un catalogue purement civil et non une nomenclature des siéges épiscopaux; si le mot *civitas* employé dans cette notice ne s'applique qu'à des villes ayant droit de cité, au lieu de signifier, comme dans les Commentaires de César, une étendue de pays appartenant à un même corps de nation, on ne peut s'appuyer sur cette prétendue règle, comme l'ont fait Wastelain et tous ceux qui se sont enrôlés sous sa bannière, pour rejeter entièrement le peuple Nervien à la droite de l'Escaut et le peuple Ménapien à la gauche de ce fleuve; et, en conséquence, attribuer le diocèse de Cambrai aux premiers et celui de Tournai aux seconds.

Personne a-t-il jamais vu une charte, un acte quelconque où l'évêque de Cambrai ait pris le titre d'*Évêque des Nerviens* ou l'évêque de Tournai celui d'*Évêque des Ménapiens* ?

En attendant qu'on réponde à cette question, examinons qu'elle était la position des Ménapiens.

BRUN-LAVAINNE.

La suite prochainement.

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

L'ART FLAMAND.

Héritier des traditions grecques et romaines, l'art byzantin avait, tout en l'altérant profondément, conservé l'art antique de la Grèce et de Rome. Avant même la chute de l'empire d'Orient, et la prise de Byzance, dès l'époque des empereurs iconoclastes il est certain que des artistes byzantins, contraints de quitter leur pays pour aller chercher au loin des moyens d'existence que leur refusait leur patrie en proie aux aveugles fureurs de sectaires ignorants et fanatiques, vinrent chercher un refuge en Occident. L'Allemagne et l'Italie offrirent à ces étrangers un accueil hospitalier et des encouragements de tout genre; les souverains s'empressèrent de leur fournir d'importants travaux; les évêques et les abbés les employèrent à décorer leurs cathédrales ou leurs abbayes. Charlemagne et ses successeurs ramenèrent fréquemment d'Italie en Allemagne des artistes formés aux écoles byzantines de Florence et de Venise.

C'est ainsi que, grâce à l'une de ces secousses violentes, qui, à certaines époques, viennent, en changeant complètement la configuration du monde politique, déplacer en même temps le foyer de la civilisation et des lumières, on vit sortir des débris de l'art byzantin, l'art italien et l'art du Nord.

Nous n'avons point à nous préoccuper du premier, quant au second, nous n'avons sur ses origines que des données fort incertaines : Nuremberg d'une part, Leyde et Bruges de l'autre, virent presqu'en même

temps les premiers essais et les progrès bientôt rapides d'un art indigène, uni à l'art italien par une communauté d'origine, et se rattachant comme lui à l'antiquité par l'intermédiaire des Byzantins. Les primitives écoles de l'art du Nord se formèrent d'abord en Bohême, sous Nicolas Wurmser, Théodoric de Prague, Thomas de Mutina et quelques autres que l'empereur Charles IV réunit en confrérie l'an 1348. Cologne vit ensuite se former une école dont les maîtres sont, pour la plupart, restés inconnus; deux noms seulement ont échappé à l'oubli, ceux de Meister Wilhelm qui vivait vers 1380 et de Meister Stephen, qui fut dit-on son disciple vers 1410; on les considère comme les auteurs du fameux triptyque de la cathédrale de Cologne.

L'art allemand et l'art flamand sortirent presqu'en même temps de cette primitive école, et marchèrent d'abord parallèlement dans des voies toutes nationales. L'art allemand, tout en se développant, reste fidèle aux traditions de l'école de Cologne. Nous trouvons dans cette première période de son histoire, les noms de Martin Schongauer, des deux Holbein, de Lucas Sunder, ou Lucas Kranach, comme on l'appelle communément, du lieu de sa naissance, et de Michel Wohlgemuth qui fut le maître d'Albert Durer. Ce dernier peut à bon droit passer pour le véritable représentant de l'art allemand dont il résume en lui la plus sublime et en même temps la plus complète expression; car Albert Durer, né dans l'atelier d'un orfèvre, maniait tour à tour le pinceau et le burin; il fut non seulement peintre et graveur, mais encore architecte et sculpteur, comme Michel-Ange. On retrouve dans ses compositions, empreintes d'un cachet particulier de gravité et d'un certain mysticisme, la trace fidèle du caractère national. Et cependant Albert Durer par un heureux mélange, sait, dans certaines limites allier aux brillantes délicatesses du naturalisme flamand le style plus relevé, plus varié, plus penseur, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'idéalisme italien. Cette tendance, qui se révèle, de plus en plus sensible, dans les derniers ouvrages d'Albert Durer, est des plus heureuses, à ne la considérer que par rapport au maître et à l'époque; mais si nous l'examinons relativement, c'est-à-dire quant à l'influence qu'elle exerça sur l'école allemande, nous voyons que ce fut une des causes les plus actives qui préparèrent l'extinction complète de l'art national en Allemagne. En effet, parmi les disciples d'Albert Durer, ceux-là seuls se montrèrent les fidèles héritiers de sa manière et de ses traditions artistiques qui se formèrent dans son atelier et sous ses yeux. Dès sa mort, en 1528, nous voyons l'art allemand perdre rapidement

tout caractère national : les artistes, cédant à leurs tendances individuelles, se partagent entre les deux écoles dont il a su allier si heureusement le double caractère, et se font ou Italiens, ou Flamands.

Hans Schoorel et Georges Penz désertèrent les premiers les traditions de leur maître. L'un, étudiant sous Jean Gossaert, de Maubeuge, partagea les tendances tout italiennes de son maître. Le second alla à Rome même étudier sous les disciples de Raphaël. Tandis que Maxing copie Quintin Metzys, Schwartz étudie sous le Titien, Rottenhamer sous Tintoret. A une époque postérieure, nous trouverons les deux Ostade, nés à Lubeck, et Balthasard Denner prendre parmi les peintres flamands, un rang distingué.

Telles furent les destinées de l'art allemand.

Comme l'école allemande pendant la première partie de son histoire, l'école flamande, elle aussi, conserve son caractère national depuis son origine avec Lucas de Heere, les Van Eyck et leurs disciples, jusqu'à l'époque d'Hemling, de Quintin Metzys, et de Lucas de Leyde.

Mais déjà, chez le premier, qui durant sa vie aventureuse avait vraisemblablement visité les écoles de Florence et de l'Ombrie vers l'époque du Verrocchio, on trouve une profonde empreinte du sentiment italien.

Trente ans plus tard, Jean Gossaert, né à Maubeuge, visite à son tour la patrie de Léonard et de Raphaël, et se lance plus hardiment encore dans cette voie nouvelle, où il entraîne sur ses pas Jean Schoorel. Dès lors, tous les artistes flamands allèrent demander à l'Italie ces hautes et nobles inspirations, que leur école nationale, jusque là vouée à une froide et parfois puérile imitation de la nature, ne pouvait leur fournir. La Flandre fournit aux grands artistes italiens une foule de disciples qui, plus heureux que les Allemands, loin d'annihiler l'art national, lui laissèrent son caractère d'originalité. En sorte que l'imitation italienne, qui avait amené une extinction si rapide de l'art national en Allemagne, eut au contraire pour effet, en Flandre, de le retremper, de lui communiquer une nouvelle force vitale par une heureuse alliance des principes des deux écoles. Sous les Van Orley, les Coxcie, les Otto-Venius, se forme entre l'art du Midi et l'art du Nord, un véritable compromis, et, de cette fusion, sort une troisième époque, dernière et véritable expression de l'art flamand, dont Rubens est la glorieuse personnification.

La réforme protestante, qui vint séparer les Hollandais des Flamands, tarit, pour les premiers, cette source de fécondes inspirations qu'offraient aux seconds le dogme et la légende. Bornés dès lors à la simple repro-

duction de la nature, ils s'y livrèrent avec un tel succès, qu'ils resteront à jamais les maîtres en ce genre. Cette influence du protestantisme se retrouve, tout aussi profonde, tout aussi palpable, et corroborée du reste par le caractère national dans l'école anglaise, si l'on peut donner ce nom à un assemblage d'individualités qu'aucune communauté de traditions, aucune filiation artistique ne réunit entre elles.

Nous avons recherché les origines de l'art flamand; nous avons vu comment, sorti en même temps que l'art allemand du tronc commun de l'école de Cologne, il se développa graduellement, nous avons vu ensuite l'art italien le modifier par une heureuse influence, sans pourtant rien lui enlever de sa puissance originale.

Il nous reste maintenant à étudier d'une manière plus approfondie cette influence de l'art du Midi sur l'art du Nord; nous aurons à déterminer le point où elle commence, et celui où elle s'arrête, à en apprécier les progrès, à en marquer le terme. Auparavant, revenons un instant en arrière, pour jeter un coup-d'œil rapide sur cette première époque de l'école flamande, qui s'étend depuis son origine, jusqu'au moment où elle va puiser dans une heureuse assimilation du style italien, une nouvelle force vitale.

Les plus anciens maîtres dont les noms nous aient été conservés, sont Lucas de Heere et Gérard de Harlem. Après eux, se place naturellement Jean Van Eyck, avec son frère Hubert et sa sœur Marguerite, qui est avec Rachel Ruysch la seule femme artiste qu'ait produite la Flandre. Malgré la tradition généralement accréditée qui rapporte au premier l'invention de la peinture à l'huile, des autorités respectables sembleraient borner à une plus heureuse application de procédés déjà connus, la découverte par laquelle il a immortalisé son nom.

L'école des Van Eyck nous présente les noms d'Hugo Van der Gœs et d'Isaac Van Mekenem. Ce dernier, il est vrai, ne travailla jamais sous leurs yeux, car il naquit en 1440, l'année même où mourut le grand peintre de Bruges; mais la fidélité avec laquelle il se montra l'imitateur de leur style et de leurs procédés, tout en conservant dans ses tableaux le fond doré des Byzantins, le place tout naturellement dans leur école d'imitation.

Hans Hemling est avec Jean Van Eyck, le plus illustre Flamand de la primitive école. Cette perfection minutieuse, signe caractéristique d'un art encore dans l'enfance, n'exclut point chez lui une science de composition rare chez les peintres de son époque, habitués à borner tout

leur art à une reproduction scrupuleusement fidèle et parfois naïve de la nature. Il sait, par une heureuse combinaison, allier un prodigieux fini de détails avec la vigueur, la noblesse et l'expression, la touche de Gérard Dow avec la pensée de Raphaël. Fidèle aux anciens procédés, Hemling peignait encore à la détrempe un demi-siècle après les Van Eyck et quand déjà leur découverte, adoptée partout, avait pénétré jusqu'au fond de l'Italie et de l'Espagne, et cependant ses peintures, que quatre siècles n'ont pu ternir, n'ont point encore perdu l'éclat et la vivacité de leurs couleurs. Les principaux chefs-d'œuvres de ce maître, peu connu et peu apprécié à cause du petit nombre de ses ouvrages, se trouvent à Bruges, dans l'Hôpital-St.-Jean, où Hemling, après une jeunesse agitée, fut recueilli accablé par la maladie et la misère; retenu, s'il faut en croire la tradition, par l'amour que lui inspirait une jeune sœur hospitalière, il y passa quelques années, charmant par la culture des arts les loisirs d'une longue convalescence, et y exécuta ces chefs-d'œuvres admirables, qui depuis lors, y sont toujours restés, malgré les guerres et les révolutions, et qui probablement y resteront longtemps encore, sauvegardés par ce respect fanatique qui s'attache en Flandre à tout ce que la tradition a consacré, malgré les tentatives réitérées des riches amateurs et des musées royaux, dont les offres brillantes permettraient au pauvre hôpital de transformer en palais de marbre ses masures de brique noircies par le temps.

Après Hemling, vient Quintin Metzys, surnommé le *Maréchal-d'Anvers*, parceque, s'il faut en croire la tradition, il quitta l'enclume et le marteau, et se fit peintre pour obtenir la main d'une jeune fille qu'il aimait. On voit encore à Anvers, près de la cathédrale, un puits en fer forgé d'un travail admirable, ouvrage de Metzys.

En suivant la ligne des Flamands restés fidèles à l'art du Nord, nous trouvons après lui, Corneille Engelbrechtsen, qui marque la transition entre les Van Eyck, dont il imita la manière et les procédés, et Lucas de Leyde. Ce dernier, maître dès l'âge de dix ans, s'il faut en croire certains biographes, compensa par une précocité plus grande encore que celle de Raphaël, l'extrême brièveté de sa carrière. Citons encore Hans Van Mehlem et Bartholomé Van Bruyn, qui au milieu du XVI.e siècle, conservaient encore pieusement le style des vieux maîtres de l'école de Cologne. Avec eux finit la primitive école flamande, et nous entrons dès-lors, dans cette seconde époque où l'art flamand va chercher dans une heureuse assimilation du style italien, une nouvelle jeunesse, bientôt suivie d'une robuste maturité.

Les premiers noms illustres que nous offre cette seconde période de l'art flamand, sont ceux de Bernard Van Orley, élève direct de Raphaël et de Jean Gossaert de Maubeuge. Les tableaux de ce dernier, où l'on retrouve à un degré très-prononcé le style italien, offrent la preuve authentique des études qu'il avait faites en Italie, et dont le premier il donna l'exemple aux artistes du Nord. Un disciple de Van Orley, Michel Coxcie, de Malines, se lança plus franchement encore dans la voie de l'imitation italienne : Son *Christ ressuscité* et ses *deux Martyres* du musée d'Anvers passeraient aisément pour d'excellents ouvrages des disciples immédiats de Raphaël, tels que le Fattorino ou Perin del Vaga.

Citons encore parmi les Flamands imitateurs de l'Italie qui prirent la part la plus active à cette fusion de l'art du Midi et de l'art du Nord, Lambert Zusterman, Franz Floris et Paul Brill, qui, précédant d'un demi-siècle Claude Lorrain, dont il fut le maître dans sa vieillesse, alla copier les admirables paysages de l'Italie, où il est encore connu sous le nom de Paolo Brilli, et enfin Otto Venius, maître de Rubens. On ne trouve plus chez ce dernier aucune trace de cette naïve simplicité, de cette raideur un peu froide, caractère essentiel des premiers maîtres flamands; il semblerait plutôt par l'ampleur de sa touche, par la science de son style à la fois suave et énergique, appartenir à cette brillante période de l'art italien qui vit finir l'école de Venise et commencer celle de Bologne.

A côté de ces maîtres, qui, complétant l'œuvre des Van Orley et des Coxcie, faisaient pénétrer de plus en plus le sentiment italien dans l'art national, d'autres artistes, fidèles héritiers des anciennes traditions continuaient la primitive école flamande. C'étaient Breughel, Pourbus, Mirevelt, Blomaert, Peter Neef, etc. Dernière et suprême expression de l'art du Nord, dont il résume en lui tout le passé, Pierre-Paul Rubens, qui étudia tour à tour à Anvers, à Venise, à Rome, à Florence, et qui s'assimila toutes les manières, marque cette brillante période de l'art flamand sortie de l'imitation italienne et qu'immortaliseront à jamais les chefs-d'œuvres de l'école d'Anvers. Parmi ses contemporains, plusieurs méritent d'être nommés. Craeyer nous offre réunis à l'énergique manière de Rubens, le sentiment et le goût italien de Coxcie, son premier maître; Van Balen est moins énergique, moins vigoureux, mais il est plus suave, plus idéal : il fut le premier maître de Van Dyck.

Parmi les nombreux disciples que Rubens, comme maître ou comme modèle, a laissés après lui, le premier rang appartient à Van Dyck, qui

dans sa courte carrière fut presque son égal par l'élévation et la fécondité de son génie, le nombre et la variété de ses ouvrages, et à Jordaens dont l'énergique manière réunit la fougue de Ribera et la couleur de Rubens.

Avec les derniers disciples de l'école d'Anvers, la peinture religieuse et historique s'éteignit en Flandre, et l'art flamand, arraché par la réforme protestante à l'idéal chrétien, tomba dans le pur naturalisme. Rembrandt marque le point extrême où s'est élevée cette nouvelle école; grâce à une profonde science du clair-obscur, il a su par d'énergiques contrastes, trouver dans la simple reproduction des formes extérieures, de saisissants effets, et donner ainsi à ses ouvrages ce cachet tout particulier d'originalité qui les distingue. Après Rembrandt et son école, commence l'interminable série de ces maîtres flamands et hollandais, voués à peu près tous au naturalisme le plus complet et qu'on appelle petits Flamands. Ils nous amènent jusqu'au dix-huitième siècle, où s'éteignit, avec Van Huysum et Abraham Mignon, cette école qui avait produit Rubens et Jordaens.

A. J. RICHEBÉ.

MUSIQUE.

—

Considérations sur le Diapason.

SUITE ET FIN.

III.

L'unité de diapason est d'une nécessité si évidente que j'ai peu à m'étendre sur ce point. Supposons un chanteur de premier ordre et un chanteur d'un talent moins éminent, se présentant tous deux sur le théâtre d'une ville où le diapason est plus haut ou plus bas que celui auquel ils sont habitués. Le premier ne maintiendra sa réputation qu'en appelant à son aide toutes les ressources de son art, de sa voix et de son génie. Un diapason élevé l'obligera à des efforts qui nuiront à la pureté de ses moyens, lui feront souvent précipiter les mouvements et finiront par lui occasionner une grande fatigue. Un diapason trop bas le fatiguera par l'effet contraire; il le paralysera en lui ôtant la force et l'énergie dont il a besoin pour produire les effets qui lui ont valu sa réputation. Quant au second, n'ayant pas une voix ou un talent à triompher des grands obstacles, n'offrant point au public un de ces noms qui exercent sur lui ce prestige par lequel il n'ose s'avouer à lui-même qu'il trouve un artiste quelquefois au-dessous de sa renommée, il courra risque de perdre en une seule soirée le fruit de dix ans d'études et de succès modestes mais légitimes. Il n'y a que les artistes dont la critique ne s'occupe point, à qui tous les diapasons soient indifférents; félicitons-les, mais ne leur portons point envie.

IV.

Me voici arrivé au point le plus ardu de ma discussion. D'après les nombreux inconvénients que j'ai signalés, il est évident qu'une réforme

dans le diapason est urgente. Qu'on le maintienne élevé ou qu'on le baisse, c'est une question à débattre; mais qu'on adopte un point de repère, un *phonomètre* unique, c'est une nécessité.

Nous avons vu que parmi les causes de l'élévation progressive et incessante du diapason, le désir de rehausser l'éclat des instruments à vent, et surtout celui des instruments de cuivre, en est une des plus puissantes, peut-être même la seule. Il n'est donc pas étonnant que dans une ville où la musique militaire joue un grand rôle, à Lille par exemple, où l'on a eu jusqu'à quatre et cinq orchestres d'harmonie en même temps, un diapason très-élevé soit adopté. Mais si ce diapason ne peut pas servir dans toutes les occasions, quel est le parti à prendre? Faudra-t-il trois diapasons différents, mais invariables chacun en ce qui le concerne? un pour la musique d'église, (celui qui existe de temps immémorial); un pour la musique de théâtre et de concert, et un pour la musique militaire, aussi élevé qu'on voudra? Ce moyen ne serait pas à dédaigner, mais ce n'est qu'un palliatif; et en tous cas, comment arriver à le faire adopter par tous les musiciens des divers pays? Voilà la grande difficulté; et si l'on pouvait une fois venir à bout de la surmonter, ne vaudrait-il pas mieux alors frapper un grand coup immédiatement et chercher le moyen de n'avoir qu'un diapason au lieu de trois? Eh bien! ce moyen existe. Il est difficile à mettre à exécution, je l'avoue, mais il n'est pas impossible; et dès qu'il n'est pas impossible, c'est un devoir pour tous les musiciens d'apporter à son accomplissement tout le zèle et tout le travail dont ils sont susceptibles, puisque c'est un bienfait pour l'art musical, et dont les suites rejailliront directement sur ceux qui y auront coopéré.

Que dans un an, dans dix-huit mois, dans deux ans même, n'importe l'époque précise, un grand congrès musical s'ouvre donc dans une des capitales de l'Europe! Que de tous les pays, tout ce qui porte un nom dans la musique, compositeurs, chanteurs, instrumentistes à cordes et à vent, pianistes, organistes, chantres d'église même, s'y présente ou s'y fasse représenter par un fondé de pouvoirs afin d'offrir à ce congrès son tribut d'expérience ou d'intérêt privé! Que les journalistes prennent part à la discussion pour émettre leur avis! Que les physiciens et les mathématiciens qui sondent les mystères de l'acoustique y apportent leurs lumières et cherchent à découvrir si la nature ne leur fournira par le moyen de fixer par le nombre des vibrations la meilleure mesure possible du son, de même qu'elle leur a fourni celui de fixer la

meilleure mesure possible de la distance! Mais qu'avant tout, l'on n'oublie pas que les cordes d'un instrument peuvent se tendre ou se détendre sans le briser; qu'un tube en bois ou en métal peut se faire plus court ou plus long selon la volonté du luthier; mais que la voix, le plus précieux de tous les instruments, celui qui au gré de l'artiste sait faire vibrer dans les âmes les élans du patriotisme, les fureurs de la vengeance, les sauvages transports de la jalousie, le délire enivrant de l'amour et le saint enthousiasme de la religion; qu'on n'oublie pas, dis-je, que cet instrument est le plus délicat de tous, et que c'est lui qui doit servir de guide à tous les débats qui pourront s'élever sur la détermination d'un diapason fixe et unique. Dès-lors, les opinions les plus opposées, les intérêts les plus divers se tendront la main dans ce congrès, pour donner aux moyens d'exécution du plus beau de tous les arts une stabilité qui leur manque encore. La lumière naîtra; et dans deux ans d'ici peut-être, un seul diapason conciliant et immuable guidera les artistes qui de Paris, de Londres, de Milan, iront se faire entendre depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Rio-Janeiro, depuis Naples jusqu'à la Nouvelle-Orléans; et en même temps qu'ils veilleront à ce qu'aucune atteinte ne soit portée aux grands effets des suaves mélodies de Rossini, Meyerbeer et Auber, ils pourront rajeunir ceux des sublimes inspirations de Rameau, Gluck, Haendel et Pergolèse.

HENRY COHEN,
Directeur du Conservatoire de Lille.

POÉSIE.

DINAH.

A MADEMOISELLE LAURE JULIEN.

Le temps est beau, ma fille, ouvre cette fenêtre,
Viens entendre au balcon le rossignol chanter.—
Un Auvergnat s'avance... il vient de s'arrêter ;
Ecoutons-le jouer, sur son orgue peut-être
Il me rappellera
Les airs d'une romance ou d'un vieil opéra.

Un homme grand, bien fait, de singulière mine,
Aux cheveux noirs tombant dessous un chapeau rond,
Contemple avec amour, debout près du perron,
La charmante Dinah qui d'en haut l'examine,
Et son regard brûlant
De la vierge étonnée empourpre le front blanc.

Il a d'un Auvergnat l'accoutrement d'usage :
Le pantalon rayé, la veste de velours ;
L'or brille à son oreille en anneaux un peu lourds ;
D'épais favoris bruns encadrent son visage;
L'orgue sur un genou
Il dit, s'accompagnant, Gastibelza le fou. —

Mère, comme sa voix plaintivement résonne,
Son accent me pénètre et, je ne sais pourquoi,
Je tremble en l'écoutant... Rapproche-toi de moi;
La brise est immobile et pourtant je frissonne,
On dirait qu'un serpent
De sa bouche à mon cœur va se développant.—

— Ma fille, cette voix n'a rien qui me surprenne
Elle n'a rien qui puisse émouvoir... tous les jours
J'entends ainsi chanter ces pauvres troubadours.—
—Mon âme malgré moi sur ses lèvres se traîne;
Mère, rentrons, j'ai peur,
Je voudrais secouer cette étrange torpeur.

Après vos doux baisers vos colombes roucoulent,
Dinah, venez, vos fleurs cherchent vos blanches mains;
Les ruisseaux argentés qui bordent les chemins,
Privés de votre vue, en murmurant s'écoulent.
Par un jour de printemps
Pourquoi dans votre lit demeurer si longtemps?

Hélas! hélas! Dinah, en proie aux sombres fièvres,
Penche sur l'oreiller son front d'ange attristé;
Sa mère se lamente assise à son côté;
Maudit, soupire-t-elle, en la baisant aux lèvres,
Maudit soit l'Auvergnat
Cause de ton malheur, ô ma blonde Dinah!

Dinah répond à peine à cette voix chérie!...
C'est que devant ses yeux à toute heure du jour
Surgit Gastibelza chantant son fol amour;
C'est qu'à toute heure encor l'orgue de barbarie,
Perçant l'éloignement,
Arrive à son chevet comme un gémissement.

La mère joint les mains ne pouvant rien comprendre
A cette fièvre ardente, à ce mal étouffant
Qui sans relâche épuise et détruit son enfant.
Pitié, Seigneur, dit-elle... — et Dinah de reprendre :
Mère, qu'il était beau!
Mère, je crois le voir assis sur mon tombeau.

Un jour elle s'éveille, et relevant la tête,
Il s'approche, dit-elle, il est là, je le vois —
Dans la rue en effet passaient l'orgue et la voix.
— De courir au balcon la pauvre enfant s'apprête,
Et sa mère à genoux
Cherche à la retenir par les mots les plus doux;

Mais vainement... Dinah s'élance à la fenêtre,
L'ouvre, et cheveux aux vents, tremblante, le cou nu,
Se cramponne au balcon, sourit à l'inconnu
Dont la voix, le regard embrâsent tout son être,
Et, poussant un soupir,
Dans les bras maternels s'affaisse et vient mourir.

CASIMIR FAUCOMPRÉ (de Lille).

BIBLIOGRAPHIE.

PIERRE L'HERMITE

PAR M. MICHEL VION.

Certaines figures historiques ont le privilége de grandir avec le temps et de s'élever toujours au-dessus des siècles qui s'amoncèlent en vain autour d'elles

D'autres, au contraire, après avoir brillé d'un vif éclat parmi leurs contemporains, tombent un jour dans les limbes de l'oubli, ou bien si elles échappent à cette seconde mort, c'est pour se voir déguiser, d former, mutiler, badigeonner par les efforts réunis de l'ingratitude, de la sottise et de la mauvaise foi.

Entre ces grandes victimes dont on s'est plu à outrager la mémoire, faute de pouvoir l'effacer, une des plus illustres est, sans contredit, le promoteur des croisades, l'ami et le guide du célèbre Godefroi de Bouillon, PIERRE L'HERMITE, dont la ville d'Amiens revendique aujourd'hui la gloire comme étant celle d'un de ses enfants.

Pierre l'Hermite, objet d'une profonde vénération de la part des hommes de son temps qui partageaient son enthousiasme et se laissaient entraîner sur ses pas sans même comprendre sa véritable mission, descendit peu à peu du piedestal où l'avait placé la première croisade et le temps n'est pas encore loin de nous où le plus formidable génie du Moyen-Age n'était plus regardé que comme un énergumène sans idée, un fanatique aveugle, un fou furieux à qui la philosophie moderne eût appliqué des douches et mis la camisolle de force. Il fallait un grand courage pour oser entreprendre de réformer une sentence qui avait presque l'autorité de la chose jugée, il fallait être bien sûr de soi même pour nous venir prendre par la main et nous forcer à remonter le cours des âges en nous dépouillant de tout préjugé, afin de reconnaître où est le vrai, où est le beau, où est l'utile. Ce courage et cette confiance n'ont pas manqué à M. Vion, et le livre qu'il a récemment publié sur ce sujet nous paraît renfermer les éléments les plus complets de l'œuvre de réhabilitation conçue par l'auteur.

S'il n'était entré dans le plan de M. Vion que de faire, à l'occasion du monument élevé par la ville d'Amiens, une biographie quelque peu instructive, et surtout fort amusante, sa tâche eût été facile. En compilant avec esprit, en coordonnant adroitement des détails plus ou moins apocryphes épars dans cent ouvrages il eût fait une brochure agréable, attachante, dramatique, dont la vogue était assurée... au moins pour quelques jours.

Mais c'était de plus haut qu'un homme de cœur devait envisager son sujet.

Le portrait de Pierre l'Hermite ne signifiait rien sans une appréciation raisonnée et impartiale de l'œuvre des croisades Cette œuvre elle-même ne pouvait être comprise sans une connaissance préalable de l'état des institutions sociales à l'époque du XI.me siecle, du relâchement des mœurs, du système féodal, de ses avantages, de ses abus, des monstruosités qui préparèrent une réaction, des dissensions continuelles entre les monastères, l'épiscopat et le Saint-Siége, des luttes violentes entre l'Empire et la Papauté, des dangers que courait le monde chrétien qui s'en allait mourant, en présence de l'esprit guerrier et envahisseur des populations musulmanes. Tel était le cadre qu'il fallait remplir sous peine de ne faire qu'un ouvrage incomplet. M. Vion a parfaitement senti cette nécessité et c'est ce qu'il explique dans un court avertissement « Notre but, dit-il, étant de faire com- « prendre la grandeur de Pierre l'Hermite par l'importance, l'opportunité et les résultats « de l'œuvre à laquelle il a donné l'impulsion décisive, nous croyons utile de faire pré-

« céder sa vie et sa mission merveilleuse par l'exposé des faits généraux qui l'expliquent « et qui l'ont rendue nécessaire. »

En effet, dans une rapide esquisse pleine d'aperçus lumineux, l'auteur prend son récit de l'avènement du christianisme ; fortifié et complété par la conversion successive des myriades de nations barbares qui se disputaient les lambeaux du vieil empire romain, s'arrête un instant au règne resplendissant et magnifique de Charlemagne, ce règne que M. Guizot appelle « une sorte de pont jeté entre la barbarie et la féodalité ; » puis il nous fait assister, sous les indignes successeurs d'un si grand prince, aux convulsions d'une société gangrénée ou abrutie où la force remplace partout la justice et le droit, où toutes les questions se tranchent par l'épée, où les vertus de famille elles-mêmes ont fui devant la licence et la bestialité ; société horrible qu'attend pour la dévorer ce fatal AN MIL signalé, croyait-on, par l'Apocalypse comme l'heure de la destruction universelle.

Rien n'est plus émouvant que cette grande et belle introduction Nous ne ferons qu'un reproche à l'auteur c'est de s'être montré un peu prodigue de citations textuelles. Quand on est comme lui riche de son propre fond c'est montrer trop de défiance envers soi-même que de requérir l'appui d'un si grand nombre d'autorités quelque respectables qu'elles soient.

L'auteur, en raison des lueurs douteuses répandues par les écrivains du Moyen-Age sur cette puissante individualité qui ébranla l'Europe et l'Asie, a dû se livrer ensuite à une discussion scientifique des diverses circonstances de la vie de Pierre l'Hermite, telles que son origine, le lieu de sa naissance, son éducation, son mariage, sa vocation religieuse ; tous les témoignages sont produits et comparés, toutes les opinions soumises au creuset d'une saine critique et les conclusions qui en découlent sont aussi satisfaisantes que possible.

Après avoir ainsi préparé le terrain, M. Vion y fait apparaître son héros. Alors l'histoire quitte le ton de la dissertation pour revêtir des formes plus poétiques. L'intérêt qui anime ses récits se soutient jusqu'à la fin de l'ouvrage qui se termine par un tableau tracé de main de maître de l'influence des croisades sur la civilisation des peuples occidentaux. Fusion des races par suite de l'extinction d'une grande partie des anciennes familles germaniques ; réveil des nationalités gauloises destinées à se réunir un jour en un faisceau indivisible ; affranchissement des communes ; séparation des pouvoirs civils et ecclésiastiques ; propagation des arts et des sciences trop longtemps relégués sous les voûtes des monastères et dans les tentes des Arabes ; démolition graduelle de l'inique et honteux édifice appelé par l'antiquité payenne *esclavage* et par la société moderne *servitude*, monument de cruauté oppressive qui n'eut plus ni base ni ciment après que maîtres et serfs eurent affronté les mêmes périls et uni leurs prières au tombeau du Christ devant lequel tous étaient redevenus ÉGAUX. C'est enfin jusqu'aux croisades qu'il faut remonter pour trouver les sources de la justice et de la liberté telles que nous les comprenons aujourd'hui.

En résumé, c'est une belle et savante étude que M. Vion offre au public. La province doit en être fière ; car voici une preuve de plus que si elle ne peut méconnaître la prééminence de la capitale dans la littérature proprement dite, elle n'a du moins rien à lui envier quand il s'agit de traiter sérieusement des sujets sérieux.

BRUN-LAVAINNE.

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

— Le gouvernement vient de faire à divers graveurs, pour le compte du Musée du Louvre, une commande s'élevant en total à 215,000 fr. dont voici le détail : 40,000 fr. à M. Henriquel-Dupont, pour graver *les Pélerins d'Emmaüs*, de Paul Véronèse; 20,000 fr. à M Achille Lefèvre, pour graver l'*Antiope* du Corrège; 15,000 fr. à M. Dien, pour la *Sainte Scholastique* de Lesueur; 15,000 fr. à M. Be'n, pour *l'Hérodiade* de Luini; 20,000 fr. à M. Saint-Eve, pour *la Charité* d'André del Sarte; 20,000 fr. à M. Pollet, pour le *Concert* du Giorgion; 30,000 fr. à M. Alphonse François, pour le *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico; 20.000 fr. à M Caron, pour le tableau du Pérugin, nouvellement acquis; 6,000 fr. à M. Alphonse Leroy, pour la petite *Sainte-Famille* de Jules Romain; 20,000 fr. à M. Jules François, pour le Terburg du salon carré (*Soldat faisant des propositions téméraires à une jeune dame*). Des eaux-fortes de MM Daubigny, Jacques et Bléry, d'après Ruysdaël, Wynants, Hobbema, compléteront l'emploi de ce crédit.

— On vient de publier à Londres un document curieux, c'est le rapport sur les travaux d'art dont le nouveau palais du Parlement a été et doit encore être l'objet. Le devis de ces travaux s'élève au chiffre respectable de 53,335 liv. sterl.

— Singulier rapprochement! D'après la statistique spéciale dressée par M. Théodore Anne, les opéras : *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, faisant un total de sept cent quarante-quatre représentations en vingt-deux ans, n'ont pas tout à fait rapporté à leur illustre auteur, Meyerbeer, une somme de 100,000 fr ; en revanche, M.lle Rachel revient, dit-on, de Russie en rapportant *sept cent mille* francs dans son manchon...

— On vient de mettre en vente le premier volume des œuvres complètes de François Arago. La plupart des travaux qui doivent entrer dans les œuvres complètes sont nouveaux, entre autres, *l'Astronomie populaire* qui doit embrasser deux volumes.

— Une œuvre importante, un livre magistral vient de paraître sous ce titre *Les six Femmes de Henri VIII*; c'est le glorieux réveil d'un académicien depuis longtemps endormi sur ses lauriers. M. Empis, l'auteur d'une foule de spirituelles comédies qui, dans leur temps ont largement contribué à la prospérité du Théâtre-Français, a élevé cette fois un vrai monument littéraire et historique où l'on voit sculptées de main de maître les plus imposantes figures que l'histoire ait jamais montré réunies en une seule et même époque : Henri VIII, Charle-Quint, François I.er, et les têtes sanglantes de ces victimes qu'un Barbe-Bleue couronné à léguées aux sympathies séculaires : Catherine d'Arragon, Anne de Boleyn, Jeanne Seymour, Anne de Clèves, Catherine Howard et Catherine Parr.

— L'Opéra-Comique se dispose à donner un nouvel ouvrage en trois actes, de M. Victor Massé, sur un livret de M Scribe, ayant pour titre : *La Maîtresse du Diable*.

— On vient de reprendre à l'Odéon avec beaucoup de succès, la comédie de Marivaux, *les Sincères* qui n'avait pas été jouée depuis près d'un siècle.

— On voit en ce moment ressusciter, pour la cinquième ou pour la sixième fois, un journal qui a été célèbre, qui a joué un rôle dans l'esprit français, le *Figaro* enfin. Il a pour rédacteurs principaux MM. de Villemessant et Jouvin, et le morceau capital du premier numéro est une piquante histoire des anciens *Figaros* morts au champ d'honneur. Cette biographie des ancêtres est curieuse, pleine de traits et semble remonter aux croisades, tant nous sommes loin aujourd'hui des hommes, des choses et des idées de 1826, époque de l'intronisation de *Figaro I.er*.

— Nous avions au Louvre tous les Musées possibles, il ne nous manquait guère qu'un musée nègre; cette lacune vient d'être comblée. M. de Laporte, notre consul en Egypte, a envoyé au gouvernement une très-belle collection de curiosités qu'il a tirées du centre de l'Afrique. Il y a dans cette collection : des armes, des fétiches, divers objets employés par les nègres des bords du Nil-Blanc aux usages de la vie et de vieux manuscrits coptes. Ces manuscrits sont destinés à la bibliothèque.

— On vient d'inaugurer, dans le foyer de l'Académie impériale du musique, le buste d'Etienne de l'Académie française, auteur *d'Aladin ou la lampe merveilleuse, du Rossignol, de l'Oriflamme*, etc. Ce buste exécuté par M. Lequesne, premier grand prix de Rome, sous les yeux de l'illustre Pradier, fait honneur au talent de cet artiste distingué.

— M. Dupin aîné compose définitivement *ses Mémoires*; on s'attend à toutes sortes de révélations et d'indiscrétions piquantes.

— On vient de placer dans la première salle du Musée Assyrien au Louvre, deux très-beaux monuments récemment arrivés, c'est un lion en granit brun foncé d'une belle conservation et un sarcophage en marbre blanc, ayant la forme des coffres des momies égyptiennes. Ce sarcophage porte sur l'une de ses extrémités une belle tête de femme dont toute la chevelure est bouclée. L'état de conservation de ce sarcophage est très-remarquable.

— On vient de mettre à l'étude au théâtre de Gotha (Allemagne), un opéra nouveau du duc de Saxe-Cobourg : *Santa Chiara;* la première représentation sera dirigée par Listz.

— On se rappelle qu'une polémique assez vive s'était engagée il y a un mois entre George Sand et M. Eugène de Mirecourt, auteur de plusieurs petits livres sur les célébrités contemporaines. Cette querelle ayant été terminée à l'amiable, il n'était plus question de rien, quand un ami de l'auteur d'*Indiana* a cru devoir réveiller ces débats assoupis. Voici donc la littérature encore une fois en émoi à propos de la vie privée de l'illustre femme de lettres. M. Eugène de Mirecourt somme maintenant par voie d'huissier un journal d'avoir à insérer dans ses colonnes l'extrait du procès-verbal d'une orageuse séance du comité de la Société des Gens de Lettres. Comme cet incident a trait à des faits qui se sont passés en 1848, au plus fort de la révolution de Février, ce nouvel épisode éveille vivement la curiosité. Le journal sommé n'a pas encore, au moment où nous écrivons ces lignes, imprimé le document dont on parle; on croit qu'il a voulu interroger d'abord et consulter M.me George Sand, qui réside en province. On ajoute que cette dernière a manifesté le désir d'écrire une brochure à ce sujet.

Pour tous les articles non signés :

Le Rédacteur-Gérant,

BRUN-LAVAINNE.

Lille. Imp de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.

UN DRAME DE MÉNAGE.

NOUVELLE. (1)

SUITE.

III.

Après le spectacle qu'elle avait eu à la porte du boudoir, après cette preuve accablante de l'intimité sinon coupable, du moins bien disposée à le devenir, qui régnait entre son mari et M.me de Préville, Jeanne déchut bien vite de l'énergie factice qui l'avait un instant animée, et tomba dans un grand abattement. Jusque là, elle n'avait eu que des doutes et elle avait été bien moins malheureuse. Car avec les doutes reste l'espérance qui soutient. Mais elle venait de se trouver en face de la réalité qui tue. Pauvre femme! Elle aimait son mari, elle croyait en être aimée. En contractant des liens éternels, elle avait pensé que c'en était fait, que cette double flamme consacrée ne devait jamais s'éteindre, que son mari et elle ne penseraient plus qu'à se rendre mutuellement heureux, et elle s'était arrangée pour la vie dans cet heureux avenir? Comme ses espérances étaient trompées! Comme elle s'apercevait enfin, et avec désespoir, que ce contrat entre deux créatures humaines peut être fragile et périssable! Oh! je vous assure que ce fût pour elle une bien triste et bien amère conviction! Encore un rêve de jeune fille, et le plus doux, flétri par la réalité! Ainsi chaque pas dans la vie était déjà pour elle une déception; mais il ne pouvait lui en survenir désormais une seule qui fut aussi terrible que celle-là.

Timide qu'elle était et inexpérimentée à ces sortes de choses, elle

(1) Autorisation de reproduire pour les journaux qui ont traité avec la Société des Gens de Lettres.

ne pensa pas un seul instant à faire de l'éclat. En quittant Charles de Nieubourg, elle se hâta de rejoindre Lebrun et sa femme, et donna à son absence une cause indifférente. Elle ne songea pas même à adresser des reproches à son mari ; elle n'osait. Elle tâcha que rien ne parut sur son visage des angoisses qui déchiraient son cœur, mais ce fut lorsqu'elle se trouva seule enfin, qu'elle donna un libre cours à sa douleur et qu'elle versa d'abondantes larmes. Marie, sa sœur, la surprit au milieu des sanglots. Jeanne n'avait rien su cacher à la bonne et douce Marie, plus jeune qu'elle d'une année seulement, et qui avait toujours été sa conseillère et sa meilleure amie. Elle lui fit part de son malheur. Marie pleura avec elle, car dans la candeur de son âme elle regardait aussi ce malheur là comme le plus grand de tous, puisqu'il n'offrait à une femme aucune compensation, et qu'il l'enfermait dans une désolation sans fin et sans issue. Et il y avait quelque chose de touchant à voir ces deux pures et simples natures se désoler ainsi et s'épouvanter devant un fait, qui, aux yeux d'une coquette, n'eut été qu'une bonne excuse ou un excellent prétexte.

Cependant Marie releva bientôt la tête; quoique moins âgée, elle avait plus de force de caractère et plus de résolution que Jeanne. Aux jours de l'enfance, c'est elle qui, lorsque quelque faute avait été commise en commun, s'exposait la première aux reproches du père et de la mère; c'est elle qui bravait les petits orages de la famille. Plus tard, mariée à un homme qu'elle estimait et auprès duquel, grâce à un cœur paisible et à un esprit sans idées ambitieuses et folles, elle trouvait le bonheur, vivant en province où les sensations sont si calmes et si régulières, elle avait conservé ce jugement droit, cette fermeté, cette raison qui ne sont ordinairement troublés que par les tempêtes du grand monde des capitales. Femme, elle était encore ce qu'elle avait été enfant et jeune fille. Et comme son âme était tranquille et inoccupée, comme ses liens lui semblaient doux à porter, comme enfin elle n'avait pas besoin pour elle-même de ces bonnes et énergiques facultés que lui avait départies la nature, il se trouva que par un arrangement merveilleux et providentiel, elle fut, comme autrefois, à la disposition de sa sœur pour l'encourager, la soutenir dans sa marche et lui éviter ou du moins lui atténuer ces coups qui étaient bien autrement douloureux pour la femme que n'avaient été pour l'enfant les réprimandes maternelles.

Marie cherchait à consoler sa sœur et, à vrai dire, cette tâche ne lui

fut pas difficile à remplir : car nous sommes ainsi faits, qu'au milieu même des plus grandes afflictions, nous conservons toujours dans notre cœur une petite place pour l'espérance, et que nous prêtons volontiers l'oreille à la voix qui nous dissimule la triste réalité sous des mots habilement colorés. Jeanne se laissa persuader que les choses n'étaient pas en aussi mauvaise situation qu'elle le pensait; que son mari, ébloui par une coquette, l'aimait encore, n'aimait qu'elle, et qu'il fallait seulement songer à l'arracher aux piéges et aux séductions de M.me de Préville. Dès lors, Jeanne passa subitement d'une grande prostration de forces morales à une grande activité d'esprit. Son parti fut bientôt pris. Empêcher les rencontres entre Dérancourt et M.me de Préville, mettre tout en jeu pour le décider à quitter Paris pendant quelque temps, le conduire en province, et là, reprendre son ascendant sur lui en réveillant son amour un instant endormi ou égaré, tel était le but qu'elle s'attachait désormais à atteindre.

Mais l'heure du bois est arrivée. Jeanne sonne un domestique.

M. Dérancourt est sorti.

Aussitôt elle fait mettre les chevaux à la voiture et part avec sa sœur.

A l'entrée des Champs-Élysées, Charles de Nieubourg monté sur un beau cheval anglais, Charles, qui était là depuis longtemps en embuscade, vint caracoller auprès de la voiture et la suivit pour se faire remarquer.

Jeanne affectait de tourner les yeux d'un autre côté, tandis que Marie, qui connaissait jusque dans ses moindres détails l'incident de la soirée de la veille, se résignait à supporter seule le poids des regards insolents de Charles de Nieubourg.

Ce manége durait déjà depuis plus de dix minutes et la voiture allait déboucher sur l'avenue de Neuilly, lorsqu'un cri plusieurs fois répété de : Arrêtez! arrêtez!... résonna derrière elle. Le cocher fit halte et Lebrun, rouge, couvert de sueur et de poussière, se précipita dans la calèche qu'un des laquais lui avait ouverte, et se laissa aller tout de son long sur le moelleux coussin.

— Mais qu'avez-vous donc de grâce, Monsieur, s'écria Marie avec un petit air boudeur et fâché, par lequel elle voulait punir son malencontreux mari de l'émotion qu'il venait de lui faire éprouver?

— Oui, beau-frère, qu'avez-vous? reprit Jeanne.

— Eh!... Mesdames!... j'espère que vous allez me laisser reprendre

haleine... Ouf... je n'en puis plus... C'est que je ne suis pas accoutumé à faire d'aussi longues courses... surtout de ce train-là...

— Mais parleras-tu, dit Marie impatientée...

— Je te conseille vraiment encore de te fâcher, ma chère amie...

— Parle donc...

— J'y suis... Il y a une heure environ j'avais pris ma canne et mon chapeau, et j'étais sorti pour aller voir l'arc de triomphe de l'étoile dont on m'a dit le plus grand bien... Je touchais au terme de ma course, lorsque tout à coup j'apperçois un équipage derrière lequel je crois reconnaître la livrée de Dérancourt... J'examine avec plus d'attention et en effet je vous reconnais toutes deux... et alors...

— Et c'est pour cela que tu t'es mis ainsi en nage, reprit Marie en lui essuyant le front avec son mouchoir et en prenant sa petite voix minaudière...

— Non... ce n'est pas pour cela seulement...

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît...

— C'est que j'avais aperçu un jeune homme fashionable, comme ils appellent cela, qui faisait le beau à votre portière... C'est que je l'avais déjà vu rôder autour de nous au bal de M.me de Préville... C'est que j'avais remarqué, M.me Lebrun, que tandis que votre sœur détournait sagement les yeux, vous teniez les vôtres assez complaisamment dirigés dans la direction de ceux de cet étourneau...

Jeanne rougit et Marie se mit à rire aux éclats.

— Oui, riez, riez... je vous le conseille... s'écria Lebrun, hors de lui...

— Ah! vous voilà encore avec vos jalousies, reprit Marie... Eh bien... je suis enchantée du mal que vous vous êtes donné à nous poursuivre... c'est une bonne punition...

Lebrun que sa femme dominait toujours lorsqu'elle prenait son air un peu sec, se radoucit tout à coup et dit d'un ton plus bas :

— Que veux-tu... c'est plus fort que moi... Ah! si tu savais pourquoi je suis jaloux, Marie...

— Taisez-vous, vilain.

Le mari, qui, dans ces sortes de rencontres, avait l'habitude de faire le premier pas, se pencha, baisa la main de sa femme, obtint un sourire de pardon, et s'arrangea dans son coin, grommelant entre ses dents.

Jeanne que ce tableau de félicité conjugale importunait, ordonna au

cocher de hâter sa course. Il lui tardait d'arriver enfin là ou Dérancourt, son Jules encore adoré, et M.me de Préville étaient sans doute déjà réunis. Chaque minute de retard lui semblait un siècle. Chaque minute n'emporte-t-elle pas bien des paroles d'amour?

Elle aussi le savait!

Enfin on est arrivé dans l'allée la plus fréquentée du bois. M.me Dérancourt jette de tous les côtés des regards inquiets et curieux. Puis elle laisse échapper un cri de joie. Elle avait aperçu l'équipage de M.me de Préville, à la portière duquel se tenait son mari, tout comme Charles de Nieubourg était près d'elle.

Aussitôt, par son ordre, le cocher se dirige de ce côté; bientôt les deux voitures suivent une route parallèle. A la vue de Jeanne, l'embarras perce sur la physionomie de Dérancourt, tandis que celle de M.me de Préville exprime la colère la plus vive.

Mais que faire? Il n'y avait pas choix entre deux partis. Dérancourt est obligé par bienséance de venir prendre auprès de sa femme la place qu'il occupait auprès de sa maîtresse. Sur un geste de Jeanne la voiture part au galop, et l'épouse rayonnante et heureuse entraîne Jules sur ses traces aux yeux mêmes de sa rivale irritée.

La pauvre jeune femme ignorait qu'avec certains adversaires ce sont là des triomphes qui plus tard sont payés bien cher.

Charles de Nieubourg et M.me de Préville restèrent en face l'un de l'autre assez gênés de leur contenance. Le jeune homme sentit qu'il serait impoli, surtout dans ce moment là, de s'éloigner de la belle humiliée sans lui adresser quelques mots. Il prit donc son parti en brave, s'approcha d'une façon dégagée et dit le sourire sur les lèvres :

— Je me félicite, Madame, que cette occasion s'offre à moi de vous présenter mes respectueux hommages...

— Vous m'avouerez, Monsieur, répondit M.me de Préville d'un air piqué, que cette occasion aurait pu être mieux choisie...

— Quand il s'agit de vous voir de près, Madame, on ne choisit pas les occasions, on les saisit...

— Vous êtes aujourd'hui d'une telle galanterie, répondit M.me de Préville en jouant avec son éventail, que l'on serait vraiment tenté de penser que vos compliments cachent un peu de dépit...

— Vous croyez, Madame...

— Oh! ce sont de ces choses que l'on remarque fort bien, sans être diplomate...

— Je sais qu'il suffit d'être femme pour cela, et surtout femme qui peut avoir quelque rancune...

— Oh! mon Dieu... votre fatuité vous égare... Il est de ces souvenirs qui ne laissent guère de place aux regrets.

— Je suis trop bien élevé pour vous renvoyer votre phrase, Madame... je me permettrai seulement de vous faire remarquer que rien n'atténue les regrets causés d'abord par une passion éteinte, comme les sensations qu'apporte avec elle une passion toute neuve et toute brûlante...

— Je n'ai, ce me semble, donné à personne le droit de contrôler mes actions, Monsieur, dit M.me de Préville en relevant la tête...

— Aussi, suis-je loin de m'arroger ce droit... seulement comme d'un coup d'œil vous aviez assez habilement deviné ma position et que vous l'aviez esquissée d'un mot, j'ai pris la liberté de dessiner la vôtre... nous sommes à peu près quittes...

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, ainsi...

— Ou vous feignez de ne pas me comprendre, Madame... Tenez... au lieu de nous piquer ainsi à coups d'épingle et de nous faire une guerre maladroite, ne serait-il pas plus sage de contracter une bonne et utile alliance... notre ligne de conduite doit être la même et en agissant de concert...

— Encore un coup, Monsieur, je ne vous comprends pas.

— Allons, Madame, je vois que votre résolution est bien arrêtée... vous voulez marcher seule... mais ce n'est pas bien d'user ainsi de faux-fuyants avec un ancien ami, de le laisser dans l'embarras...

— En aurez-vous bientôt fini, Monsieur, avec cette énigme dont il m'est impossible de trouver le mot...

— Parfait, Madame... vous jouez à merveille votre rôle, je ne veux pas vous en faire sortir... Seulement promettez-moi, et il y va de votre intérêt, de ne jamais contrarier mes opérations, si je vous rencontre quelquefois sur ma route.

M.me de Préville ne répondit pas et se contenta de faire un geste d'impatience. Après avoir attendu un instant Charles reprit :

— Madame, je prends votre silence pour un acquiescement. Adieu; je vous souhaite bonheur et succès.

Puis il piqua des deux et s'éloignant, se perdit dans un sentier étroit et ombragé.

L. COUAILHAC.

(*La suite prochainement*).

SOUVENIRS DE L'EMPIRE.

1812.

Mission Militaire en Espagne.

Des hommes doivent me rentrer tout à l'heure, et je vous donnerai une escorte.

— A quoi bon attendre? en quinze minutes j'aurai franchi la distance qui me sépare d'Irun. Qu'ai-je à craindre sur cette route droite, éclairée, presqu'entièrement découverte, et que vos canons peuvent balayer presque dans toute son étendue?

— Ne vous y fiez pas. Avant-hier un aspirant de marine, qui se rendait à Saint-Sébastien, a été massacré sous nos yeux, là, vis-à-vis cette masse de roches noires, à gauche, — quand nos gendarmes de service sont arrivés pour lui porter secours, ils n'ont trouvé qu'un cadavre dépouillé et mutilé; les brigands avaient disparu....

— Mais le pauvre marin était à pied, et nous sommes, mon chasseur et moi, bien montés, bien armés.

— Les balles vont plus vite que les chevaux.

— Toutes celles qui sifflent dans l'air ne tuent pas.

— Commandant, au revoir!

— Bon retour!

Et nous lançâmes nos chevaux au petit galop, sur la belle chaussée qui longe la Bidassoa.

La conversation qui précède avait eu lieu entre le commandant du fortin établi à la tête du pont de Béhobie, sur la Bidassoa, à la limite qui sépare la France de l'Espagne, et moi. J'allais remplir une mission à Irun et à Saint-Sébastien, accompagné d'un seul chasseur du 13.me régiment.

Il était midi, le soleil étincelait, tout respirait le calme et la paix; nous étions dans la plus parfaite quiétude. Pendant que nos chevaux galopaient de concert, nous admirions le beau spectacle qui se développait sous nos yeux. A notre droite la paisible Bidassoa, roulant ses eaux bleuâtres vers l'Océan; l'île des Faisans, célèbre par le mariage de Louis XIV; au loin, vers la mer, au-dessus des roches blanches, taillées à pic, dont le pied est baigné par les eaux de la rivière et celles de l'Océan à son flux, Andaye, où se fabrique une eau-de-vie si renommée; de l'autre côté, Fontarabie; devant nous, Irun, s'élevant en amphithéâtre, avec ses sombres fabriques en pierres grises; derrière elle un vaste rideau de montagnes accidentées, et puis un peu à notre gauche, le sommet si pittoresque de la montagne aux Trois-Couronnes. De ce côté, la vue était bornée par des roches noirâtres peu élevées qui bordent la route pendant près d'un quart de lieue, roches dont l'escarpement rend l'abord difficile, même aux fantassins, et qui vont s'élevant comme des contre-forts jusqu'aux monts de La Rhune et Lhoussouya....

Une balle siffle, et mon chasseur roule avec son cheval sur la poussière.

L'homme se relève, il n'est pas blessé.

Au même instant mon cheval s'abat, frappé de sept à huit balles, envoyées par une escopette, et avant que je me sois débarrassé de mes étriers, nous sommes entourés par une douzaine de basques espagnols qui se mettent en devoir de nous dépouiller, sans doute pour se défaire ensuite de nous.... mais un peloton de cavalerie descendant au grand galop la côte d'Irun, dont nous étions peu éloignés, décide les brigands à faire retraite. Heureusement nous n'étions pas blessés. On nous ôte brusquement nos armes, et en nous menaçant du pistolet et de la pointe du sabre, on nous force à escalader en toute hâte les rochers qui se trouvent à notre gauche. Tout cela se fit avec tant de promptitude, que lorsque le peloton dut arriver au point où nos chevaux gisaient, nous n'étions pas éloignés de la route de deux cents pas. Et cependant les cavaliers ne pouvaient venir à notre secours, au milieu de ces roches inaccessibles aux chevaux, et dans lesquelles les hommes ne peuvent s'engager qu'un à un, exposés qu'ils sont à être tirés des roches supérieures, et abattus comme les palombes, lorsque ces oiseaux s'engagent dans les gorges de Sarre, attendus par les chasseurs. Cela se passait à dix minutes de la frontière de France; nos armées occupaient alors toute l'Espagne: on peut apprécier la nature de la guerre que nous faisions en ce pays, puisque à la vue des postes français, aux portes de la France, nous tombions chaque jour au pouvoir des partisans.

Toutefois nous continuions à marcher, à gravir, non avec la célérité qui convenait à nos conducteurs Nos lourdes bottes ferrées, armées de longs éperons n'étaient pas propres à faciliter une excursion sur des pointes de rochers, sur des pierres roulantes, sur des sentiers étroits et très-escarpés; tandis que nos basques avaient pour eux la force, l'habitude, et que leurs costumes étaient appropriés à leur vie habituelle. Ils portaient de légères *espadilles* en chanvre à fortes semelles, attachées à la manière du cothurne romain, par des courroies, autour des jambes entièrement nues, la veste et la culotte courtes; le manteau brun était roulé sur le corps en bandouillère; un béret leur couvrait la tête; leurs armes étaient des fusils, des carabines, des escopettes; tous portaient le sabre, des pistolets à la ceinture, le long couteau en guise de poignard, tenant par une lanière à la culotte, sortait du gousset de chacun d'eux.

Comme ils voyaient bien, que malgré les cris et les menaces, si nous n'avancions pas plus vîte, c'est que nous ne le pouvions faire; l'un d'eux au regard farouche et menaçant, fit une proposition, — sans doute celle de nous tuer sur la place. Nous n'entendions rien à la langue basque qu'ils parlaient; mais après une discussion assez vive, la proposition nous parut rejetée.

Les guérillas basques, assez souvent, faisaient des prisonniers et traitaient de rançons. Plusieurs citoyens de Bayonne, et bon nombre d'officiers ont ainsi échappé à la mort. Il n'était pas rare de voir à cette époque, un Espagnol arriver fièrement dans une maison de Bayonne, porteur d'une lettre d'un parent ou d'un ami, prisonnier des guérillas, et venant demander la rançon du détenu. Jamais un de ces hardis brigands n'a été dénoncé ni arrêté. Aussi toujours la rançon payée, le prisonnier était ramené sain et sauf sur le territoire français. L'autorité était instruite de ces faits, mais user de rigueurs envers les envoyés, c'était compromettre les jours des malheureux que nos ennemis tenaient en leur pouvoir. Après deux ou trois heures de marche nous descendîmes dans une petite vallée où coule la Bidassoa que nous traversâmes au gué, après l'avoir longée plus d'une heure. A la position des sommets de La Rhune et de l'Atchiola, que je connaissais parfaitement, je pensai que nos conducteurs nous menaient à Berra; mais bientôt ils firent halte auprès d'une de ces cabanes de berger, bâties et recouvertes en longues dalles surperposées communes dans tous les parages des Pyrénées qui sont pâturables. Ces cabanes n'ont

qu'une entrée, que ferme le soir une mauvaise porte, d'ais mal joints, appuyée de l'intérieur par de grosses pierres. Elles ne sont élevées que de cinq à six pieds, et peuvent contenir ordinairement de trente à quarante chèvres, le berger et ses chiens. A notre approche, un vieux basque, à la tête chauve, à la barbe blanche, encore droit et plein d'énergie, sortit de la cabane; sur la porte parut une grosse fille basquèse, sorte de maritorne, qui mit la tête en dehors pour savoir ce qui se passait.—Les filles sont les mêmes partout!—A sa vue, mon jeune chasseur poussa un léger cri de surprise, auquel on ne prit pas attention et que j'attribuai moi, à cette humeur joviale et galante de nos soldats français, qu'ils conservent au milieu des plus grands périls.

Bientôt assis sur une bonne fougère sèche, dans un coin de la cabane, on donna à chacun de nous, basques et prisonniers, une tranche de *mesture* (*), de toutes les nourritures possibles la plus insupportable. Pendant que nous cherchions, pour réparer nos forces à avaler ce singulier réconfortant, les guérillas causaient entre eux, tournant souvent leurs regards de notre côté. Chaque fois que la basquèse Callipige traversait la cabane, je la voyais échanger des regards intelligents et même tendres avec mon compagnon, le chasseur du 13.me. Je n'osais interroger celui-ci de peur que ce singulier manége fut compris de nos cerbères; les yeux de cette bonne et étrange fille semblaient recommander à mon jeune Tourangeau, de ne point commettre d'indiscrétion, ou d'imprudence. Ils s'étaient donc connus? je m'y perdais.

Le vieux basque enfin s'approcha de nous, comme le greffier, le magistrat chargé de nous signifier le verdict du conseil de guerre, qui venait de prononcer sur notre sort. Lui seul de la *bande*, pardonnez-moi cette irrévérence, parlait le français, et autant bien que d'ordinaire le fait un Basque espagnol.

Iona (homme) as-tu des dineros?

— Quelques pièces d'or dans cette bourse, répondis-je, en la tirant de mon gousset.

— Il y a longtemps que le diable n'est sorti de la mienne, dit en riant, mon jeune chasseur.

— Vous rachèterait-on en France, si l'on savait que vous êtes en péril de mort, et sous la condition de vous rendre la liberté sur le territoire Français.

(*) Espèce de pain fabriqué avec la graine de maïs.

— Je le crois, dis-je.

— Pour moi, ajouta mon jeune et insoucieux brave, je suis sûr que j'aurais dix mille vies, que personne n'en rachèterait une.

— Trouverais-tu à Bayonne, à Mont-de-Marsan, à Bordeaux ou dans le voisinage des Pyrenées des gens pour payer ta liberté?

— A Bayonne, répondis-je.

— Trois mille *pécettes* pour toi et mille pour le soldat.

— C'est trop!

— Il t'en coûtera moins cher, si tu laisses tes os blanchir dans la vallée....

Ici un jeune et svelte basque arrive au pas de course, et se met à parler vivement à la troupe. Je ne compris que le mot *Oyarson*, nom du premier village important après Irun sur la route de Vittoria. C'était sans doute un avis, un ordre de se trouver réunis pour une expédition de nuit, prescrite par Mina, qui commandait alors les guérillas dans le Guypuscoa, la Biscaye et la haute Navarre....

On agita sans doute alors la question de savoir ce que l'on ferait de nous. L'intérêt l'emporta probablement sur la férocité.... On remit à fixer notre sort.

On nous garotta les mains et les pieds avec des cordes faites de glaïeuls tressés, la bande nous menaça par gestes et par d'horribles jurements, si nous avions la pensée de nous échapper, — à ce que nous pûmes croire. Elle s'éloigna, nous laissant à la garde du vieux basque qui dégaîna son sabre, mit deux pistolets à sa ceinture, chargea une escopette d'une dixaine de balles, qu'il fit couler une à une dans le canon, et s'assit tranquillement ensuite à quelques pas de nous.

Il nous offrit du tabac, mais nous avions les mains liées; il s'en aperçût et nous ôta nos liens; le reste de la soirée se passa à nous envoyer réciproquement des bouffées de fumée, et à causer de notre échange. Cependant le manége de la grosse basquèse et de mon compagnon continuait; elle avait pris un air plus assuré, depuis le départ des bandits; elle encourageait souvent le vieux basque à faire honneur à une énorme peau de bouc qui se trouvait dans un des coins de la cabane. Notre gardien devint bientôt tout à fait gai, cet état le rendit généreux; il fit donner à chacun de nous un grand gobelet de la liqueur renfermée dans la peau de bouc; c'était un vin de St-Pée, souffré et capiteux.

Ursouya, comme le nommait la basquèse, après avoir clos la porte,

bu, chanté, fumé, s'endormit enfin profondément. Juana s'approcha alors de nous, et nous dit en assez bon français de nous débarrasser des entraves que nous avions aux jambes. Pendant que nous faisions cette opération, elle enlevait la porte sans bruit, sans remuer les pierres, et s'emparait de l'escopette du vieillard. En une minute, sur un signe de notre libératrice, nous étions hors de la cabane. Elle s'arrêta un moment alors, arma l'escopette et en dirigea le canon vers Ursouya....

— Mais non dit-elle.... et remit l'arme sur le repos.

Prenant aussitôt une allure rapide, elle s'avança devant nous. Nous observâmes un silence complet pendant assez longtemps, puis, tout à coup elle s'écria : Vous êtes sauvés? — Effectivement nous venions de tourner Berra, et nous touchions à la frontière de France. Une heure plus tard, nous étions à Sarre, premier village français de ce côté, avec notre libératrice....

Juana était du village d'Olette, elle servait à St-Jean de Luz, lorsqu'un an plus tôt, mon chasseur y avait séjourné avec sa compagnie: ils s'étaient connus — et même aimés.... Après le départ des chasseurs, Juana avait fait la connaissance d'un beau basque espagnol, qui se livrait à la contrebande; il lui avait offert de le suivre, lui promettant, nous dit-elle, qu'il l'épouserait. Elle avait cédé, mais le contrebandier s'était fait *guerilla*, et il avait été tué dans une expédition à Lezaca. Depuis elle était restée au milieu des bandits, brûlant toujours du désir de revoir la France. L'occasion lui avait souri, et la bonne fille nous avait évité la rançon, ou quelque chose de plus dur.

Le lendemain je fis le partage de ma bourse, et Juana suivit le jeune chasseur qui lui jura un amour éternel et lui promit une place de vivandière.

H. R. DUTHILLŒUL, de Douai.

SCIENCES.

De l'Archéologie Nationale au XIX.e siècle.

« Aucune époque, dans l'histoire du monde, « ne peut se comparer au XIII.e siècle : — Quand « j'entends parler de Périclès, d'Alexandre, d'Au- « guste, de Léon X, de Louis XIV, je pense à « Philippe-Auguste, à Saint-Louis, et je suis fier « d'avoir placé mon amour dans le moyen-âge. »

DIDRON, Annal. archéol. t VI, p. 53.

I.

Il y a peu de sciences dont l'ensemble soit aussi vaste et les détails aussi profonds que l'*Ar héologie*, c'est-à-dire, en prenant ce mot dans son sens le plus étendu, l'étude et la connaissance de tout ce qui touche aux anciens temps. Cette science, ainsi définie, embrasserait tout à la fois l'histoire écrite ou traditionnelle et l'histoire monumentale; mais ces deux sœurs jumelles ont été dédoublées, pour ainsi dire, et le mot Archéologie s'applique plus spécialement aujourd'hui à l'étude des monuments et des arts de l'antiquité et du moyen-âge. Pour nous, restreignant encore notre sujet, nous ne nous occuperons ici que de l'archéologie française comprise entre le VI.e ou VII.e siècle et le XVI.e; période pendant laquelle a pris naissance, s'est développé et s'est éteint un art sublime arrivé à son apogée au XIII.e siècle et qui nous a laissé des monuments qui rivalisent souvent avec avantage avec ce que l'antiquité a produit de plus parfait.

L'introduction du christianisme fût dans la Gaule comme dans le monde entier le signal d'une rénovation complète; mais les premiers chrétiens surent profiter de ce qui existait avant eux pour l'approprier de la manière la plus heureuse à leur nouvelle religion, à leur liturgie et

à leurs dogmes naissants. D'abord réfugiés dans les catacombes et dans les souterrains impénétrables, ils se hâtèrent, aussitôt les persécutions arrêtées, de célébrer à la face du ciel les saints mystères, et de répandre en abondance la parole de Dieu.

Les temples antiques, d'une étendue trop restreinte et rappelant trop fraîchement d'ailleurs les erreurs du paganisme, ne pouvaient convenir au culte chrétien ; mais chaque cité importante renfermait un vaste monument où se jugeaient les procès et où se traitaient les affaires que les Romains agitaient autrefois dans le Forum. Les *Basiliques*, avec leur vaisseau partagé en trois nefs, leurs tribunes en galerie, leur abside où se trouvaient un siége élevé et un banc circulaire, se prêtaient merveilleusement aux cérémonies du culte et à la prédication de la sainte Parole. Après quelques changements dans la disposition intérieure, et au moyen de l'adjonction de deux petits édicules destinés à recevoir les ornements sacrés et le trésor de l'église, on arriva insensiblement à donner à ces basiliques à peu près le plan de nos plus anciennes églises du moyen-âge. Rome possède encore deux ou trois de ces premiers sanctuaires du Christianisme; — St-Vincent de Paul à Paris semble avoir été conçu dans la pensée d'en reproduire les principaux traits.

Chaque ville, chaque village, chaque agglomération d'hommes ne tarda pas à avoir son église ou sa chapelle bâtie suivant les données de la basilique antique. Mais ces monuments construits à la hâte, le plus souvent avec de mauvais matériaux et toujours couverts en charpente étaient exposés à tous les ravages du feu et de l'intempérie de nos climats du nord; aussi l'on sentit bientôt la nécessité de remplacer par des voûtes de pierre les plafonds de bois à solives apparentes; la voûte en berceau, soutenue çà et là par des arcs doubleaux fut d'abord employée, mais cette voûte surchargeant pesamment les murs dans toute leur longueur, et empêchant en même temps de les élever à une hauteur un peu considérable, on en vînt, après des essais et des tâtonnements curieux à étudier, à mettre en œuvre la voûte d'arête dont les Romains s'étaient servis avec succès dans quelques-unes de leurs constructions les plus importantes, et dont on peut voir un magnifique exemple dans la grande salle des Thermes de Paris. — La voûte d'arête, avait ceci d'éminemment utile, qu'elle permettait de répartir inégalement la poussée et de la faire porter sur différents points que l'architecte renforçait alors par de massives colonnes ou d'énormes piliers, tout en laissant aux murs une épaisseur relativement peu considérable.

Après l'an mil, le genre humain échappé au cataclysme universel qu'il croyait inévitable, fut pris d'une ardeur religieuse dont bien peu de siècles offrent l'exemple. De toutes parts on s'empressa, en témoignage de reconnaissance et d'amour envers Dieu, à abattre les églises qui existaient, pour en élever de plus riches et de plus magnifiques. Le clergé, se mit à la tête de ce mouvement général de reconstruction pour le diriger, et c'est presqu'exclusivement à des architectes moines ou prêtres que nous devons ces beaux édifices des XI e et XII e siècles dont quelques-unes de nos cités conservent encore de précieux modèles; nous ne connaissons guère dans le nord de monuments de cette époque; mais Paris renferme et restaure aujourd'hui avec le plus grand soin St-Germain-des-Prés, St-Martin-des-Champs, qui est peut-être l'édifice le plus curieux de Paris, dans son ensemble et ses détails, et encore la petite chapelle de St-Julien-le-Pauvre, enclavée et perdue dans les bâtiments de l'Hôtel-Dieu.

Les églises de la fin du XII.e siècle, présentent, avec plus ou moins de développement l'application d'un nouveau principe qui eut sur l'architecture une immense influence: Au lieu de faire supporter presqu'exclusivement le poids des voûtes par des colonnes ou des pilliers intérieurs, on dressa à l'extérieur du monument d'abord de simples éperons et ensuite ces immenses arcs-boutans qui enjambant au-dessus des bas côtés de la nef et du chœur, vont peser sur le sommet des murs, recevoir la retombée des voûtes et en prévenir l'écartement par une puissante résistance. Cette création aussi nouvelle que hardie, permit aux constructeurs du siècle suivant de donner à leurs monuments une hauteur inouïe jusqu'alors, et ils furent amenés, par la force même des choses, à substituer définitivement et dans toutes les parties de l'édifice à l'arcade romane, d'une courbe un peu lourde et monotome, l'arc en tiers point ou ogival, formé de deux segments de cercle qui se coupent sous des angles plus ou moins aigus suivant les exigences de la construction, le goût du pays et de l'époque.

C'est ici que s'ouvre l'ère glorieuse de notre architecture monumentale; c'est alors que de toutes parts surgissent ces magnifiques cathédrales qui ne le cèdent à aucun des monuments si vantés de la Grèce et de l'Italie; tous ces chef-d'œuvres de pierre luttent entre eux de majesté, d'étendue, de sublimité dans la conception, le plan et l'exécution, à tel point que l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer des cathédrales de Laon, de Chartres, de Paris, ou de celles de Rheims, Strasbourg et

Amiens. Tout concourt à faire de ces monuments, les temples les plus augustes où les louanges de la divinité aient jamais été célébrées ; l'œil est ébloui et charmé par tant de merveilles, et l'âme profondément remuée sous ces voûtes immenses, trouve de nouveaux accents pour s'humilier aux pieds du créateur.

Mais l'art, de même que la civilisation dont il procède, ne peut rester stationnaire ; une fois arrivé au sommet, il est fatalement condamné à décheoir, et la décadence alors est d'autant plus rapide que le degré de perfection qu'il a atteint est plus élevé.

C'est pour obéir à cette loi immuable que l'architecture qui semblait avoir dit son dernier mot vers le milieu du XIII.e siècle, commence à perdre dès le siècle suivant, cette simplicité, cette unité qui est le cachet de toutes les grandes œuvres. L'architecte veut arriver aux dernières limites de l'audace et de la légèreté ; il dissimule sous des ornements prodigués outre mesure, les murailles pleines qu'il semble ne conserver qu'à regret ; il perce à jour le fond des galeries hautes, et en fait en quelque sorte la continuation des fenêtres ; il évide les arcs-boutans, les découpe en arcades, et les surcharge de clochetons, de festons et de panneaux ; — En même temps l'ornementation met en œuvre toutes les productions végétales de la flore indigène, le sculpteur arrive, au détriment de l'aspect général et de la pureté des profils, à une imitation servile de la nature ; le *faire* en un mot et l'habileté de main de l'ouvrier remplacent le sentiment exquis de la forme, ce je ne sais quoi de pur et d'arrêté dans les contours qui rendent si charmants la moindre feuille, la moindre moulure du XIII.e siècle.

Bientôt même avec la fin du XIV.e siècle, disparaissent ces beaux faisceaux de colonnes qui vont chercher sous les voûtes les doubleaux, les arcs d'ogives et les formerets qui les supportent et les déposent gracieusement jusqu'au sol de l'édifice ; ce seront désormais les cordons et les boudins de ces arcs qui descendront eux-mêmes le long des murailles et des pilliers, sans que ces lignes perpendiculaires et monotones soient coupées et interrompues à intervalles égaux par des corniches, des chapiteaux, des futs et des bases de colonnes ; toutes ces moulures iront se réunir au centre des croisées de voûtes en énormes culs de lampes qui n'ont aucune utilité, aucune raison d'être, et dont la masse pendante inquiète l'œil plutôt qu'elle ne le récrée.

Dès lors, le tour de force, la recherche et la bizarrerie ont remplacé l'art et la pureté du style ; il est temps que la renaissance importée

d'Italie par Louis XII et François I.er, se hâte d'épurer le goût qui allait se pervertissant de plus en plus.

Si nous passons maintenant à l'architecture militaire et civile, nous voyons qu'elle a suivi à peu près les mêmes développements et subi les mêmes phases que l'architecture religieuse.

Fréquemment établis sur d'anciens camps abandonnés, les châteaux du moyen-âge se composaient comme les stations militaires des romains de plusieurs enceintes, ordinairement au nombre de deux, défendues par des fossés, des palissades ou des murs flanqués de tours; au centre de ces enceintes se trouvait une cour ou *baile*, au milieu de laquelle, sur une motte naturelle ou formée de mains d'homme, s'élevait le *donjon*, c'est-à-dire la partie la plus forte du château, le dernier refuge en cas d'attaque, l'endroit qui renfermait aux étages supérieurs l'habitation du seigneur et dans le bas les munitions et les cachots.

Cette disposition, avec quelques différences nécessitées le plus souvent par la nature du terrain ou des matériaux, persista à peu près pendant tout le cours du moyen-âge; mais l'invention de l'artillerie ayant rendu impossible, au moins dans des conditions ordinaires, la défense de châteaux isolés et livrés à leurs propres forces, l'importance accordée autrefois aux moyens de repousser les attaques de voisins turbulents, dût céder devant le désir et le besoin de se créer une résidence commode et agréable; aussi dès le XV.e siècle, les tours, les fossés, les Ponts-levis ne sont guère conservés que pour la forme et pour rappeler les droits suzerains de maître. Des habitations élégantes et spacieuses ne tardèrent pas à prendre la place des anciens remparts; les bastions et les tours saillantes ne furent plus que des aîles de bâtiment, des dépendances du château plus avancées sur la campagne.

Quant aux habitations particulières des villes, le très-petit nombre de celles qui subsistent rend leur étude fort difficile; bâties en bois pour la plupart, elles n'abritaient guère que quelques générations, et devenaient facilement la proie de nos hivers rigoureux ou de ces incendies si fréquents qui dévoraient des quartiers, des villes entières. — Les rares maisons bâties en pierre, présentaient ordinairement une façade régulière, divisée en plusieurs étages; le rez-de-chaussée était soutenu par de belles ogives en grès, les étages supérieurs étaient surmontés de galeries en plein ceintre ou ogivales, dans lesquelles s'ouvraient des fenêtres nombreuses et historiées de vitraux aux couleurs éclatantes, une toiture élevée, terminée par des crêtes et des épis en plomb travaillés

au marteau, protégeait efficacement les bois de la charpente contre les ravages de la pluie qui, se déversant dans de vastes cheneaux, s'échappait au dehors par des gargouilles curieusement sculptées. — Mais, nous le répétons, ces spécimen d'architecture privée en pierres sont très-peu fréquents, surtout dans nos contrées du nord, et les habitations anciennes que l'on y rencontre encore ça et là, ne remontent point en général plus haut que la fin du XV.e siècle, et ne consistent guère que dans des maisons de bois, souvent délicatement sculptées ou recouvertes de faïence et de terres émaillées telles qu'Abbeville, Beauvais, Amiens et Rouen surtout, en offrent encore à l'admiration et à l'étude des archéologues et des artistes.

Tous ces édifices, soit qu'ils fussent consacrés au service divin, à la défense des villes et des châtelains, ou à la demeure des simples particuliers, étaient, à l'extérieur et à l'intérieur, couverts de sculptures et de peintures dont les moindres fragments ont aujourd'hui pour nous le plus haut intérêt.

En sculpture, comme en architecture, le moyen-âge, a un art à lui propre, qui n'emprunte rien aux civilisations éteintes d'Athènes et de Rome; la sculpture fait corps, pour ainsi dire, avec le monument, elle s'harmonise tellement avec lui qu'elle semble indispensable à son existence. Elle revêt successivement tous les caractères de l'édifice qu'elle accompagne.

D'abord un peu lourde et guindée au XI.e et au XII.e siècle, la statuaire prend dès le commencement du XIII.e une portée spiritualiste qu'elle n'avait jamais atteinte jusqu'alors; c'est avant tout l'idée et le sentiment et non plus seulement la pureté et la richesse de la forme, que les *imagiers* du moyen-âge veulent reproduire sur le marbre ou la pierre, quelquefois même il se préoccupent assez peu de l'anatomie et de la structure du corps humain; mais en présence de ces belles statues où brille une foi si vive, où respire un sentiment si noble et si chrétien, le cœur et l'âme sont émus et touchés, tandis que ce n'est guère qu'aux yeux et aux sens que parlent les œuvres de l'antiquité. — Et d'ailleurs, abstraction faite de l'idée spiritualiste qui les domine, et en ne voulant tenir compte que de l'agencement général de la figure, de la simplicité et de la facilité des draperies, de la vérité si expressive de la pose, et du fini de l'œuvre, certaines parties des portails de Chartres, Rheims et Amiens soutiendraient sans désavantage la comparaison avec les plus beaux morceaux antiques. Pourquoi donc la sculpture du moyen-âge ren-

contre-t-elle encore tant d'esprits prévenus? Pourquoi s'obstine-t-on à admirer sans réserve le moindre fragment grec ou romain, tandis que l'on ne jette qu'un regard de commisération et de pitié sur l'art du XIII.e siècle, plus simple il est vrai, mais plus grandiose et plus inspiré ?

Toutefois, il faut l'avouer, nos artistes ne surent pas conserver longtemps ces nobles qualités; eux aussi, ils finirent par tomber dans la recherche et la manière, et s'efforcèrent de remplacer la foi et l'inspiration qui commençaient à leur manquer par l'habileté du faire et la précieuse exécution des détails. — Aux lignes pures et sévères succèdent les plis nombreux et brisés; les vêtements, obéissant d'ailleurs à la mode des temps, s'ouvrent et se fendent en coupes bizarres et se surchargent d'ornements exécutés avec une minutie qui arrive bientôt à la sécheresse et à la prétention.

Remarquons ici, en passant, que la cathédrale d'Amiens est au point de vue de l'étude de la statuaire du moyen-âge, un des édifices les plus curieux et les plus complets qui existent. Depuis le XII.e siècle, en commençant par le Christ de St-Salve, si malencontreusement redoré, et la belle cuve baptismale déposée dans le croisillon nord du transeps, nous pouvons suivre presque sans interruption, toutes les variations, tous les développements de l'art. Le XIII e siècle nous offre les splendides portails de Saint-Honoré et de la façade occidentale; chacun des âges suivants s'est plu à accrocher quelque statue ou sculpter quelque bas-relief aux parois extérieures; enfin le XVI.e siècle nous présente des prodiges d'adresse et des merveilles d'éxécution dans les stalles inimitables qui entourent le chœur et dans ces nombreux morceaux de sculpture en pierre peinte et dorée dont les images de haut relief forment la clôture extérieure et comme l'enveloppe des stalles.

Rien ne fut plus commun pendant tout le cours du moyen-âge que de peindre et d'enluminer la statuaire de bois ou de pierre; cette alliance de deux arts jumeaux était au reste pratiquée de toute antiquité. Les anciens ne craignaient pas de colorer, au moins dans certaines parties leurs beaux marbres de Paros. Presque toujours, en examinant de près la sculpture du moyen-âge, on y retrouve des traces évidentes de polychromie; pour n'en citer qu'un exemple, les figures sculptées aux voussures et aux tympans du portail occidental d'Amiens étaient entièrement dorées et peintes. L'ornementation polychrome a été soigneusement relevée lors de la restauration de ces sculptures, et rien ne serait plus facile que de leur restituer leur éclat primitif. Toutefois, il est

permis de douter que les peintures de ce portail soient de l'époque même où la statuaire a été éxécutée; ce n'est probablement que dans le XV.e siècle, et après l'achèvement complet de la façade qu'on aura songé à l'enluminer.

La *platte peinture*, c'est-à-dire la peinture appliquée à plat sur les murailles, à l'encaustique ou à fresque, remonte aussi à la plus haute antiquité; elle fut mise en œuvre dès les premiers temps du moyen-âge, et la France, grâce à un officieux badigeonnage, appliqué au reste dans une toute autre intention que celle de leur conservation, possède encore quelques échantillons de peintures murales dont les plus anciens peuvent être ramenés au XI.e ou XII.e siècle. Les fresques de Saint-Savin, près Poitiers, publiées par le Comité historique des arts et monuments, datent à peu près de cette époque; plusieurs de ses parties rappellent, dit le bulletin du comité, les peintures antiques des vases grecs et les fresques d'Herculanum.

On peut juger, d'après les restaurations de Saint-Germain-des-Près, de la Sainte-Chapelle et du pourtour du chœur de l'abbatiale de Saint-Denis, de l'aspect merveilleux que présentaient nos monuments religieux quand ils étaient ainsi entièrement enluminés des plus riches couleurs et de dessins du goût le plus pur et le plus délicat Nous ne tarderons point à avoir à Amiens, dans la chapelle que l'on prépare en ce moment pour les reliques de sainte Theudosie, un exemple complet de ce genre de décoration, mais sobrement exécuté, ainsi que l'exige le style simple et grave de notre cathédrale.

De même que l'architecture religieuse, l'architecture civile ne négligea point la peinture appliquée à l'ornementation intérieure ou extérieure des édifices; des enluminures capricieuses et variées étaient semées sur toutes les faces de murailles que ne recouvraient point les tapisseries de haute-lisse, ou les cuirs de Cordoue dorés au petit fer. Quelques-unes de ces frêles décorations ont survécu à toutes les causes de ruine qui les menaçaient sans cesse, et à Coucy, par exemple, on distingue encore dans les salles effondrées du Donjon, les motifs d'ornementation et les sujets héroïques ou galants que le pinceau de l'artiste du XV.e siècle avait tracés sur les murs.

Longtemps avant que les procédés de la peinture à l'huile fussent trouvés ou plutôt perfectionnés par les frères Van Eyck, il est constant que la peinture à l'eau d'œuf s'employait sur le bois ou la toile. — Mais des tableaux *mobiles*, contemporains par exemple du portrait du Roi Jean

(mort en 1364) sont, on le comprend, infiniment rares et précieux. — A partir du XV.e siècle, les procédés se perfectionnent, et l'impulsion donnée par certaines associations à la fois artistiques et littéraires, telles que la confrérie de Notre-Dame du Puy, d'Amiens, crée sur plusieurs points de la France des générations d'artistes qui forment ce qu'on pourrait appeler la *première école française*. Le gracieux talent de ces peintres, empreint d'un sentiment exquis et d'une naïveté charmante fut étouffé par l'envahissement de la renaissance italienne Le célèbre Janet, fut le dernier de ces artistes , inconnus pour la plupart, qui pendant près de trois siècles produisirent une foule d'œuvres souvent très-remarquables, presque toutes aujourd'hui détruites ou perdues. —

Nous reconnaissons au reste volontiers que leur exécution se rapprochait bien davantage du travail précieux et minutieux de la miniature, que du faire large et hardi de nos tableaux modernes ; non seulement les peintres s'inspiraient des charmantes enluminures de nos manuscrits ; mais il a dû souvent arriver que la même main s'exerçait à la fois dans les deux genres ; les miniatures sont peut-être le legs le plus précieux que nous aient fait les âges qui nous ont précédés ; indépendamment de l'histoire de l'art, nous trouvons à chaque page de nos manuscrits à figures des renseignements authentiques sur la vie intime de nos ancêtres, sur leur costume, leur ameublement, les détails les plus minimes de leur existence ; l'iconographe y découvre les différents traits sous lesquels ont été représentés les personnes divines, les apôtres, les saints, le paradis, l'enfer, etc ; l'architecte y reconnaît avec bonheur les éléments, les profils ou les vues d'édifices aujourd'hui détruits ou altérés par d'inconvenantes restaurations ; le dessinateur voit s'épanouir à chaque instant les motifs d'ornementation les plus variés, les plus riches que jamais ait rêvés l'imagination.—Nous ne faisons qu'indiquer quelques-uns des points de vue sous lesquels on peut se placer pour étudier ces richesses innombrables, encore trop peu connues, qui comprennent presque sans interruption un intervalle de 12 à 14 siècles !

Les miniatures de nos livres saints, de nos légendaires, et même des encyclopédies que nous a laissées le moyen-âge présentent encore, aux yeux des archéologues un autre intérêt immense ; elle peuvent, en quelque sorte, être considérées comme les cartons des vitraux que possèdent un grand nombre de nos édifices religieux. On sait combien le vandalisme a défiguré et altéré les splendeurs de ces belles vitres peintes qui lluminaient nos cathédrales de leurs mille reflets. Bien souvent l'œil le

plus exercé, l'examen le plus attentif ne peuvent arriver à démêler au milieu d'une confusion inextricable presque toujours, hélas, résultat de restaurations inintelligentes, le sujet que le peintre verrier a voulu exprimer; en étudiant les miniatures de l'époque où le vitrail a été composé, on arrivera très-fréquemment à reconstituer les histoires mystiques ou religieuses inscrites dans les trèfles et les quatre feuilles des fenêtres ogivales.

Nous ne croyons pas que l'on connaisse en France de vitrail antérieur au XII.e siècle; avant cette époque les églises sombres et basses n'avaient point trop de tout le jour que leur dispensaient assez parcimonieusement des baies étroites et peu nombreuses; mais au XII.e siècle les fenêtres prennent un assez grand développement, et des vitres d'une blancheur uniforme auraient durement tranché sur le ton général des peintures qui recouvraient les murailles. On distribua alors les ouvertures des fenêtres en différents compartiments que l'on remplit de petits morceaux de verre d'une forte épaisseur, couverts, souvent des deux côtés, d'une couche d'émail après l'application de laquelle le verre était remis au four pour que la peinture le pénétrât et fît corps avec lui.

La peinture sur verre ne chercha d'abord à représenter que des motifs de simple ornementation, des entrelacs, des feuillages, des rinceaux sobrement semés sur un fond uniforme; mais à la fin du XII.e et surtout au XIII.e siècle, ce furent les sujets tirés de l'ancien et nouvean testament, les légendes des saints et des sujets symboliques que l'on voulut représenter. Mais hâtons-nous d'ajouter que jusqu'ici, le sujet à rendre est une affaire assez accessoire; ce qu'il s'agit surtout d'obtenir, c'est un effet de lumière et de couleur en harmonie avec le système général de décoration du monument; ce n'est point un tableau que le verrier veut produire, ce n'est qu'une sorte de mosaïqne brillante que le soleil doit mettre dans tout son lustre.

C'est pour avoir oublié ces sages principes, c'est pour avoir voulu faire une œuvre de détail plutôt qu'une œuvre d'ensemble, que les peintres verriers du XV.e et surtout du XVI.e siècle sont arrivés à un genre faux, en complet désaccord avec l'essence même de leur art. Sans doute les compositions de cette époque ont plus de correction; sans doute le dessin est beaucoup plus étudié; mais y trouve-t-on cette éblouissante richesse qui étincelle des feux les plus variés dans les roses de Strasbourg ou d'Amiens? Malgré les notions les plus simples de l'art et de la raison, on a voulu peindre des tableaux sur le verre comme on en produit sur la

toile ou le bois; on est tombé dans une erreur que l'immense talent des Pinaigrier et des Jean Cousin n'a pas su éviter et qui, encore aujourd'hui, porte des fruits déplorables.

Tandis que les verriers du moyen-âge fermaient de leurs éclatants panneaux les fenêtres de nos monuments, d'autres artistes, appliquant l'émail sur des plaques d'or, d'argent ou de cuivre, créaient ces splendides ouvrages d'orfévrerie destinés au parement des autels, à la décoration des croix et des chasses, des chandeliers, des encensoirs, et en un mot de presque tous les vases et ustensiles nécessaires au culte ou à l'ornement de l'église.

Comme la peinture sur verre, l'art de l'émailleur est, ainsi que le prouve M. De Laborde dans la 1.re partie de son catalogue des *Émaux du Louvre*, un art né sur notre sol. L'antiquité nous a bien laissé une foule de produits céramiques revêtus d'émail; mais c'est dans notre pays que l'on retrouve les premiers exemples de fragments métalliques dont les entailles présentent des traces incontestables d'une couverte émaillée. Selon toute apparence, ces fragments découverts en divers endroits, mais uniquement dans les pays qui formaient l'ancienne Gaule, proviennent de fabriques ou plutôt d'ateliers réunis dans le pays Limousin, qui pendant tout le moyen-âge a conservé en quelque sorte le monopole de cette fabrication. C'est en effet à des artistes de Limoges ou formés à l'école de cette ville que nous devons cette quantité de cuivres émaillés aujourd'hui recueillis dans les cabinets des curieux et que bon nombre d'amateurs et de collectionneurs s'obstinent à décorer du nom de Byzantins.

Les émaux byzantins, *toujours* appliqués sur l'or, sont, par ce seul fait devenus excessivement rares; d'ailleurs une différence très-grande les distingue des émaux de Limoges : leurs couleurs sont lucides et transparentes, tandis que celles des produits français sont opaques.

Aussi quand vers le milieu du XV.me siècle, les procédés byzantins, mis en œuvre d'une manière habile par les Vénitiens dans les émaux de basse-taille, eurent fait irruption en France, l'orfévrerie limousine, qui conservait encore sans aucun changement les types et la mise en œuvre qu'elle employait depuis le XII.me siècle, au lieu de lutter avec les mêmes armes contre cette importation rivale, tourna en quelque sorte la difficulté, et créa un art nouveau qui offrit dans le principe une vague et assez pâle imitation des émaux italiens. Au lieu de couler l'émail dans des cloisons réservées sur la plaque de métal, on l'éten-

dit au pinceau en observant fidèlement les nuances et les dégradations des tons; la cuisson fondait les teintes et leur donnait un éclat métallique que l'on rehaussait encore en enchâssant des cabochons et des pierres fines dans les ornements et les bordures. — Ce nouveau genre fut promptement porté à un haut degré de perfection par d'éminents artistes, parmi lesquels il faut mentionner Pierre et Jehan Courtoys, Léonard Limousin, P. Pénicaud, les Landins, etc., dont les œuvres charmantes firent les délices des cours de François I.er, Henry II, Charles IX et qui se succédèrent sans interruption et avec succès jusqu'à la fin du XVII.me siècle.

Terminons par quelques mots sur l'ameublement proprement dit. Il suffit d'être entré dans nos belles cathédrales ogivales, il suffit d'avoir vu ces stalles, ces bancs d'œuvres, ces crédences sculptés avec un art si précieux, avec une exubérance d'ornementation si luxuriante pour se faire une idée de la richesse et du goût que pouvait comporter l'ameublement des édifices religieux.

Quant aux meubles qui garnissaient les habitations particulières, il n'est point de musée ni de collection qui ne renferme de nombreux spécimen de ces hautes chaires armoriées où s'asseyait le maître du logis, de ces longs bancs plus ou moins ornés où venait auprès de lui se ranger la famille, de ces dressoirs aux vanteaux sculptés, surchargés de précieux hanaps, d'aiguières ciselées avec un art qui ferait pâlir les maigres inventions de nos orfévres modernes, de ces *rustiques figulines*, de ces admirables plats émaillés qui sortaient des mains de Bernard Palissy, de ces frêles et délicates verreries, montées sur des pieds d'or et d'argent que la Bohême et Venise venaient échanger contre les produits de notre sol. — Ces meubles aujourd'hui si recherchés par les gens de goût, s'alignaient le long des murailles tendues de tapisseries à personnages fabriquées à Rheims, Beauvais, Arras, ou revêtues de ces cuirs gaufrés et dorés que produisait le midi de l'Espagne. — Quelques unes de ces vastes salles, plus spécialement réservées à la vie intime et aux joies du foyer, étaient séparées en plusieurs compartiments au moyen de cloisons d'étoffes de *cendal* et de *taffetas*. C'était dans ces cabinets bien clos et faciles à entretenir dans une douce température, qu'étaient placés le lit de la châtelaine et ces mille petits meubles et menus objets qui alors, comme aujourd'hui, étaient indispensables à la toilette des dames. Au reste dans tout appartement si petit fût-il, où l'on se tenait habituellement, il y avait toujours une crédence ou un

dressoir amplement garni d'*hypocras*, *confitures* et *dragées* que l'on offrait aux visiteurs et aux amis, et que l'on n'oubliait jamais de goûter avant de se livrer au sommeil.

Après ce coup d'œil d'ensemble, rapidement jeté sur les principales divisions des études si complexes et si variées qu'embrasse l'archéologie, nous examinerons, dans un prochain article, l'état actuel de cette science et les progrès importants qu elle a faits depuis le commencement de ce siècle.

A. DUTILLEUX.
Membre de la Société des Antiquaires de Picardie.

La suite prochainement.

POÉSIE.

LE ROSSIGNOL.

Gentil oiseau, dans l'ombre et le silence,
Seul, tu te plais à moduler tes chants;
L'astre des nuits reçoit la confidence
De tes amours et de tes doux accents.
L'air est ta vie, et l'aspect de l'aurore
Ajoute encore au charme de ta voix.
Quand l'horizon de pourpre se colore,
En t'écoutant, je rêve au fond des bois.

Non plus que toi le poète sincère
Ne sollicite un renom glorieux;
Et de ses chants en ce monde il n'espère
D'autres témoins qu'une femme et les cieux.

Pour ton bonheur le ciel fit toute chose,
Chantre brillant de l'étoile du jour:
Le frais printemps, le parfum de la rose
Et le feuillage, asile de l'amour.
De l'acacia les grappes odorantes
Frangent d'argent les bords de ton berceau,
Et du rocher les ondes jaillissantes
Coulent pour toi sur le flanc du coteau.

Non plus que toi le poète sincère
Ne sollicite un renom glorieux;
Et de ses chants en ce monde il n'espère
D'autres témoins qu'une femme et les cieux.

Riche des biens que la terre fertile
A ses enfants présente en dons divers,
Hôte des champs, grâce à ta voix docile
Les prés fleuris ont aussi leurs concerts.
Puisse ton nid, quand grondera l'orage,
Te procurer un abri respecté,
Et le destin te soustraire à la rage
Du fier vautour au bec ensanglanté.

Non plus que toi le poète sincère
Ne sollicite un renom glorieux;
Et de ses chants en ce monde il n'espère
D'autres témoins qu'une femme et les cieux.

A. BOURSAULT.

Paris, 25 Mars 1854.

LISETTE ET LUBIN.

PASTORALE.

Lubin était berger du seigneur du canton;
Lubin avait vingt ans, c'était un beau garçon,
Du village il était la plus forte musette.
Or Lubin, près du bois, voyait souvent Lisette;
Bientôt son cœur l'aima: chaque jour il chantait
Son amour et ses feux.... mais Lise se taisait.

Lisette était jolie, et Lisette était sage.
Son père était fermier estimé du village.
Lisette chaque jour répétant ses chansons,
De coteaux en coteaux conduisait ses moutons;
Elle aimait bien Lubin, c'était pour elle un frère,
C'était par amitié qu'il cherchait à lui plaire,
Disait-elle; et pourtant, lorsque Lubin passait
A la danse le soir, Lisette rougissait.

Le soleil de ses feux éclairait la colline,
L'air était embaumé des senteurs d'aubépine;
Le rossignol chantait, les accents de sa voix
Répétés par l'écho, se mouraient dans le bois;
L'alouette disait dans le ciel sa prière;
Les parfums de la nuit s'exhalant de la terre
S'élevaient en vapeurs enivrantes d'amour:
La nuit se retirait et faisait place au jour.

Lubin dans le vallon, attendait sa Lisette,
Au chant du rossignol, il joignait sa musette;
A ses accents redits par l'écho du vallon,
Lisette répondait en disant sa chanson;
Lubin courait cueillir des fleurs pour sa bergère;
C'étaient le pavot rouge à la tige légère,
Le barbeau, le bleuet, la fleur de l'églantier,
Les myosotis bleus et les fruits du sorbier;
Il tressait à la hâte et bouquets et couronne,
Dont il couronnait Lise, ainsi qu'une Madone;
Lise le laissait faire, et tous deux, chaque jour,
Naïfs et purs enfants, jouaient avec l'amour.

Lubin fut le premier qui sentit dans son âme
Ce sentiment nouveau, cette divine flamme
Qu'on appelle l'amour; dès lors, tout son bonheur
Aurait été de voir partager son ardeur
Par sa chère Lisette; il eut donné sa vie
Pour dire cet amour dont son âme est ravie,
Mais il était craintif; — L'amour est ainsi fait —
Sur ses lèvres l'aveu, malgré lui, se mourait;
Et Lise, folle enfant, naïve et sans malice,
Par ses chants et ses ris augmentait son supplice.

Prends bien garde à ton cœur, Lisette, ta chanson
Ne fait plus résonner les échos du vallon;
Tu soupires parfois; toi, jadis si rieuse,
A quoi penses-tu donc, maintenant soucieuse?....

A quoi songeait Lisette, elle n'en savait rien ;
Ce qu'éprouvait son cœur, amour le savait bien.
Lubin s'était assis aux genoux de Lisette,
Il essaya d'abord un air sur sa musette;
Lise n'écoutait pas et Lubin se taisait.

Amour riait tout bas, caché dans un bosquet.
Lisette de ses doigts effeuillait une rose,
Fleur de l'amour, comme elle au jour à peine éclose;
Ses doigts laissaient tomber les feuilles au hasard,
Une larme semblait voiler son doux regard.

Lubin ému, tremblant, cédant à son ivresse,
— Car l'amour nous enivre en nos jours de jeunesse —
De Lise doucement avait saisi la main;
Dans son regard brillait comme un reflet divin:
C'est ce regard immense, étincelle suprême,
Qui fascine le cœur et qui nous dit: je t'aime!

N'ayant de leur amour pour témoin que les cieux,
Ils restèrent ainsi longtemps silencieux;
Leurs cœurs se confondaient dans une extase pure,
Bonheur venu de Dieu, qui meurt sitôt qu'il dure!

La lune brille au Ciel; pour la dernière fois,
L'oiseau répète encor sa chanson dans le bois;
L'angelus du repos sonne, car voici l'heure
Où troupeaux et bergers tout rentre en sa demeure.
Lise s'en retournait, rêvant à son bonheur,
Car, à Lubin Lisette avait laissé son cœur.
Aussi, quand ce soir là s'en revint la bergère,
Une brebis manquait au troupeau de son père.

PAUL BERNARD.

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

— M. Georges Kastner vient de publier un livre intitulé : *Les Chants de la vie* qui entrera forcément dans la bibliothèque de toutes nos sociétés chorales. Cet ouvrage est divisé en deux parties : La première renferme l'histoire du chant en chœur pour voix d'hommes chez les anciens, au moyen-âge, et chez les modernes ; on y trouve en outre un traité spécial sur ce genre de compositions ; la deuxième partie est toute pratique ; elle comprend vingt-huit morceaux écrits à plusieurs parties pour voix d'hommes, sur des sujets relatifs aux principales circonstances de la vie humaine. On y trouve tour à tour des chants pieux et des chants profanes, des chants d'amour et des chants de guerre, des chants d'hymen et des chants funèbres, etc., etc., le tout formant une sorte de *cycle choral* à peu près complet. La variété des idées mélodiques, des rhythmes, des mouvements des diverses parties dans l'ensemble harmonieux de ce recueil choral, n'est pas moins remarquable que la variété dans le choix des sujets. Certes, voilà une nouveauté intéressante et attrayante entre toutes.

— On sait que le célèbre ténor Duprez a fait construire, dans son hôtel de la rue Turgot, une délicieuse salle de spectacle, à son usage particulier, pour y former des élèves. L'inauguration de cette salle vient d'être faite avec éclat par deux soirées musicales et dramatiques où assistait l'élite du monde artistique parisien. A la seconde de ces soirées, on a joué une opérette en un acte intitulée : *Jéliotte, ou un passe-temps de Duchesse*. Duprez, M.lle Caroline Duprez, MM. Roger et Mocker, voilà les acteurs ; quant à l'auteur, on ne l'a pas nommé, mais on soupçonne le maître du logis... Ce sont-là plaisirs de prince, où chaque invité fait au moins un millier de jaloux au dehors.

— M. Schubert vient d'écrire à l'Académie des Sciences de Paris pour lui annoncer qu'il a trouvé le moyen d'extraire en grand *l'aluminium* (nouveau métal semblable à l'argent et contenu dans l'argile). L'Académie est en train de vérifier ce miracle.

— Deux immortels sont morts : MM. Tissot et Jay ; dix à douze candidats à l'immortalité sont sur le tapis. Voici les noms qui retentissent en ce moment dans le vestibule de

l'Académie française : Sylvestre de Sacy, rédacteur des *Débats*; l'abbé Dupanloup, évêque d'Orléans; Ponsard, le néo-classique; Jules Janin, l'autocrate de toutes les critiques; Ernest Legouvé, le chantre héréditaire du mérite féminin; De Marcellus, l'auteur de la fameuse *Ode à l'ail*, le conquérant de la *Venus de Milo*; Philarète Chasles, Casimir Bonjour, Mazère, Saint-Marc et enfin le grand-maître de l'université lui même D'autres noms encore sont prononcés, mais un peu plus bas que ceux-ci; les premiers sont assez solidement étayés par la renommée, pour que les trente-huit électeurs académiques n'aient que l'embarras du choix.

— MM. Augier et Sandeau qui, eux aussi, sont de futurs académiciens, viennent de remporter un beau succès au Gymnase avec une pièce charmante intitulée : *Le Gendre de M. Poirier*. Les caractères y sont taillés et ciselés à la Balzac, et l'on y égratigne lestement certains ridicules, à l'aide d'une pétillante cascade d'observations fines et de mots bien frappés.

— Voici encore un succès qui n'a d'autre tort que d'avoir été obtenu par deux artistes dans leur propre pays, et vous savez qu'on n'y est jamais prophète... N'importe! *L'invocation à l'Harmonie* de M. Ferdinand-Lavainne est une belle, une heureuse, une *mélodieuse* (souligné avec préméditation) composition musicale, et, au dernier concert de l'*Association musicale de Lille*, il n'y a pas que les savants, les contre-pointistes qui aient applaudi l'œuvre nouvelle du compositeur lillois; le public en masse a, cette fois, compris, senti et chaleureusement approuvé. A ce même concert, M. Choulet, un autre Lillois devenu Douaisien, a délicieusement impressionné son auditoire par un *O salutaris* écrit avec une grâce, une suavité des plus entraînantes. M. Choulet est un de ces compositeurs, si rares aujourd'hui, qui s'adressent simplement, naïvement à l'âme de leurs auditeurs. On l'applaudit du cœur plus encore que des mains.

— Il existe à Amiens une *Société philharmonique* qui, sous la vigoureuse impulsion que lui imprime son président, M. Deneux, a atteint les dernières limites du possible dans l'organisation des concerts en province. Chaque hiver, on voit figurer sur ses programmes les plus beaux noms de l'art moderne : Les Cruvelli y succèdent aux Alboni, les Mario aux Gayemard, sans compter une foule d'instrumentistes de la plus haute célébrité. Mercredi dernier encore, cette Société a donné, avec les Orphéonistes d'Arras, avec le violoncelliste Servais, le violoniste Léonard et le ténor Poulo, un de ces concerts qui font date dans les souvenirs artistiques d'un chef-lieu de préfecture.

— Une éclatante révolution vient de s'opérer dans l'industrie métallurgique de la France; dans le nouveau système, l'acier s'obtient *directement*, sans l'intervention du fer et de la fonte : *Le minerai se charge par la partie supérieure du fourneau, et sort, par la partie inférieure du même fourneau, à l'état d'acier en éponge* .. Bref, l'acier de Suède est détrôné, et l'outillage français va prendre le pas sur tous ses concurrents étrangers dont quelques-uns l'écrasaient jusqu'ici de leur supériorité incontestable. L'auteur de ce progrès immense se nomme M. Chenot, et les conséquences de sa découverte sont vraiment incalculables.

— Au mois d'août prochain, doit se réunir à Bruxelles un *Congrès artistique* auquel seront conviés les peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, de tous les pays, et où se

discuteront solennellement les divers systèmes d'encouragement appliqués ou à appliquer aux Beaux-Arts. Voici les questions qui seront soumises à l'examen de cette assemblée :

1.° Le gouvernement doit-il intervenir dans l'encouragement des Beaux-Arts et de quelle manière doit-il exercer son patronage ?

2.° Quelle est le mode d'encouragement le plus efficace pour la grande peinture ?

3.° Quel est le système à suivre pour arriver au développement le plus vaste et le plus utile de la peinture murale ?

4.° Y a-t-il des réformes à introduire dans l'enseignement des Beaux-Arts ?

5.° Faut il conserver, étendre, modifier ou supprimer l'institution des prix de Rome ? Examiner surtout s'il ne convient pas d'étendre les concours à d'autres genres que la peinture historique et spécialement au paysage.

6.° Quel est le meilleur mode d'encouragement pour la statuaire ?

7.° Examiner l'influence que peut exercer l'emploi de nouveaux matériaux sur la création de nouvelles formes en architecture.

8.° Quel est le meilleur mode d'encouragement pour la gravure ?

9.° Quel est le meilleur mode d'organisation des Salons des Beaux-Arts ?

Certes, ces neuf questions sont bien dignes d'être discutées parmi ceux qu'elles intéressent directement ; mais pourquoi se montrer si exclusif dans la composition du Congrès et n'admettre absolument que des artistes proprement dits ? Il manquera toujours là le contre-poids modérateur des penseurs désintéressés ; gare la tour de Babel !...

— Voici trois ouvrages nouveaux-nés qui sont absolument à lire : *Le Nil* de M. Maxime Du Camp, les *Causeries littéraires* de M. A. de Pont-Martin, et les *Soirées de Taverny* de M Clément Caraguel. Le premier vous parle de l'Orient *de visu* et sans hâblerie ; le second nous donne la mesure exacte de nos célébrités littéraires, hautes, moyennes et basses ; le troisième, enfin, nous amuse au possible avec huit délicieuses nouvelles saupoudrées d'esprit et de sentiment. En somme, ces trois livres viennent fort à point pour abriter un instant le public d'élite contre la mitraille d'œuvres turcophiles et russophobes qu'on fait pleuvoir en ce moment sur lui.

Pour tous les articles non signés :

Le Rédacteur-Gérant,

BRUN-LAVAINNE.

ERRATUM.

Dans notre dernier numéro, une transposition typographique a rendu défectueuse une phrase de la nouvelle de M. L. Couailhac. Page 199, ligne 33, au lieu de : *et se promit bien de ne pas manquer, lui aussi, etc.*; lire : *et se promit bien, lui aussi, de ne pas manquer, etc.*

Lille. Imp. de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.

UN DRAME DE MÉNAGE.

NOUVELLE. (1)

SUITE.

IV.

Ce n'était point assez pour Jeanne d'avoir écarté un danger momentané; il fallait faire disparaître l'ombre même du danger. Elle ne pouvait se résoudre à vivre ainsi continuellement sous la menace d'une injure; son plus ardent désir était d'entraîner pour quelque temps Dérancourt loin de Paris. Pendant cette absence les circonstances changeraient peut-être; M.me de Préville pourrait se décider à quitter le monde et à ne plus torturer de misérables femmes par sa coquetterie. Toutes ces idées venaient sourire à l'esprit confiant de Jeanne et la confirmer dans son projet.

Elle se consulta à ce sujet avec Marie.

— Comment le faire partir? lui disait-elle. Tu n'en auras pas le pouvoir... moi, bien moins encore...

— Attends, je crois avoir trouvé... oui... c'est cela... Lebrun a quelque empire sur lui... je vais mettre cette idée là dans la tête de Lebrun... Je ne sais quel moyen il emploiera... mais il faut bien laisser quelque chose à faire à son imagination... Courage, ma bonne sœur... je te réponds du succès...

Jeanne l'embrassa tendrement.

Marie alla rejoindre son mari qui s'amusait à lire l'Almanach des 25,000 adresses, et s'approchant de lui avec une gravité étudiée :

(1) Autorisation de reproduire pour les journaux qui ont traité avec la Société des Gens de Lettres.

— Mon ami, j'ai quelque chose à te communiquer...

Lebrun, que sa femme abordait toujours la joie au front et le rire aux lèvres, leva vers elle ses grands yeux ronds, laissa échapper une exclamation de surprise et d'effroi, et ne ramassa pas le Dictionnaire des 25,000 adresses qui venait de glisser de ses mains. Le ton et la tenue de Marie s'accordaient trop bien avec certaines pensées qui lui trottaient continuellement en tête, pour qu'il ne fût pas sérieusement alarmé. Aussi dès que sa première émotion fut un peu calmée, s'empressa-t-il d'adresser à sa femme cette question :

— Qu'as-tu donc à me communiquer, chère amie?... Parle vite... qu'as-tu à me communiquer?

— Un désir.

— Comment! ce n'est que cela!... ouf... tu m'avais fait une peur...

— Oh! mais prenez garde!... mon désir est sérieux et touche de très-près à ce qui faisait tout à l'heure l'objet de vos craintes...

— Vraiment!... allons .. me voilà encore sur les épines... Quel est donc ce caprice?...

— Je veux que nous quittions Paris dès demain...

— Est-il possible! quitter Paris... nous y arrivons à peine... Je n'ai encore vu ni le Jardin des Plantes, ni le Théâtre du Palais-Royal... Quitter Paris...

— Oui, Monsieur...

— Mais tu m'étonnes d'autant plus que c'est toi qui m'as tourmenté pendant six mois pour venir ici...

— Qu'est-ce que cela prouve? — qu'il a fallu pour me déterminer à prendre ma nouvelle résolution un motif bien grave...

— Ce nouveau dérangement va renverser tous nos plans, changer toutes nos dispositions!...

— Il faut pourtant partir...

— Eh bien... non!... nous ne partirons pas... Je serai peut-être bien le maître une fois en ma vie... ce n'est là qu'un nouveau caprice... je ne cèderai pas à votre caprice, Madame... fichtre!..

— Comme vous voudrez... mais alors je retournerai à Vitry sans vous... car si vous avez les yeux aussi peu ouverts sur les périls auxquels peuvent être exposés votre honneur et le mien, je suis bien forcée de les apercevoir, moi, et de les conjurer par mes propres forces...

— Grand Dieu! que veux-tu dire...

— Voilà bien les hommes... La moindre bagatelle leur met martel à l'esprit et ils sont quelquefois de glace dans les circonstances les plus critiques... Comment, vous, Monsieur, vous qui avez si bien remarqué dans les Champs-Élysées qu'un jeune homme suivait notre voiture et me regardait avec affectation, vous ne vous êtes même pas douté qu'il ne s'arrêterait pas en si beau chemin et qu'il chercherait toutes les occasions de renouveler le même manége...

— C'est vrai... imbécile que je suis... et il a peut-être osé encore...

— Il a osé se trouver aux Tuileries à la même heure que nous, pendant que vous étiez allé voir je ne sais quelle curiosité parisienne... il a osé aborder Dérancourt qu'il a vu chez madame de Préville et me persécuter encore de ses regards indiscrets...

— C'est vrai ! il était aussi chez madame de Préville !.. ah !.. ma bonne amie, combien j'ai été injuste envers toi... je ne sais vraiment comment réparer...

— A l'avenir, prenez garde, Monsieur,.. toute vertueuse que soit une femme, un peu d'aide ne fait pas mal.

— Nous allons retourner incontinent à Vitry... je cours retenir deux places de coupé aux messageries royales pour demain, départ de six heures du matin... ah ! si tu savais pourquoi je suis jaloux, Marie...

— Ciel ! comme vous voilà vif et impatient maintenant ! laissez-moi donc finir... vous savez, ou vous ne savez peut-être pas, car vous ne savez jamais rien, que Jeanne s'ennuie ici à mourir..... si je n'y étais plus pour lui tenir société, elle périrait... je lui ai donc juré, mais bien sérieusement, que je ne m'éloignerais pas sans elle... et comme j'ai l'habitude de ne manquer à aucun de mes serments... vous comprenez...

— Parfaitement. . vous voulez que nous emmenions Jeanne... eh bien !.. rien de plus facile, et...

— Oh ! rien de plus difficile au contraire... vous concevez que Jeanne ne laissera pas Dérancourt seul à Paris. Ainsi, moi, Jeanne, Dérancourt ! c'est une longue chaîne qui ne saurait se rompre... pour l'attirer à vous, il s'agit d'entraîner Dérancourt...

— Diable ! fichtre... la tâche est rude... il aime Paris... Il y est posé et installé...

— Alors qu'il n'en soit plus question... nous resterons tous ..

— Fichtre... non, s'il vous plaît... cela ne sera pas... je vais chez Dérancourt...

— A la bonne heure... vous trouverez un moyen... vous prétexterez des affaires de famille... vous direz à Dérancourt que cette absence ne doit durer que quelques jours... une fois là bas, nous saurons bien le retenir... mais allez vite.

Lebrun s'acquitta aussi bien qu'il put de sa commission. Comme il avait beaucoup d'autorité sur Jules lorsqu'il s'agissait d'affaires importantes, il parvint à lui persuader qu'un voyage en commun à Vitry était nécessaire pour régler définitivement la succession de leur belle-mère. Dérancourt ne consentit à ce voyage que sur la déclaration expresse de Lebrun que quelques jours suffiraient pour en finir. Encore ne céda-t-il qu'avec la plus vive répugnance et parce qu'en agissant autrement, c'eut été se montrer peu soucieux de la fortune à venir de son unique enfant.

Le lendemain, à six heures, toute la famille roulait du côté de Vitry-le-Français.

V.

Les rayons du soleil du printemps devenus plus vifs et plus intenses avaient dispersé toute cette brillante cohue qui remplit et anime les salons de Paris. Les uns étaient partis pour les eaux, les autres pour la campagne; le pavé de la capitale n'était plus foulé que par le peuple travailleur, les petits employés, la bourgeoisie marchande, les solliciteurs, et par ces fortunes médiocres qui se contentent pendant la semaine de l'ombrage des Tuileries et se permettent le dimanche Fontenay-aux-Roses ou Nogent-sur-Marne.

Depuis deux jours M.me de Préville avait établi sa résidence dans un château qu'elle possédait dans la vallée de Montmorency. Au commencement de l'hiver elle avait eu l'intention de porter plus loin ses pas et d'aller passer la belle saison dans une de ses propriétés en Bretagne. Mais depuis, ses idées avaient changé. Retenue par un sentiment ou plus tôt par un caprice nouveau, elle avait résolu de se tenir à portée de Paris.

Le deuxième jour de son arrivée à la campagne, vers le soir, au moment où la terre tressaillait doucement sous les derniers feux du jour, où les fleurs, relevant la tête, ouvraient leurs calices longtemps fermés et embaumaient les airs des parfums les plus suaves, M.me de Préville se promenait dans son parc. Elle semblait inquiète et préoccupée.

Souvent elle revenait à la grille qui donnait du côté de la grande avenue conduisant au château, puis elle s'en éloignait pour y revenir encore... Tout à coup elle jette une exclamation de joie... elle a entendu un bruit de roues dans l'avenue... c'est un élégant tilbury qui dévore rapidement l'espace et entre dans la cour d'honneur.

— Lui peut-être ! s'écrie la coquette !...

A peine avait-elle laissé échapper ces mots que Charles de Nieubourg était devant elle.

A sa vue elle ne put contenir la vive expression de son mécontentement et de sa surprise...

Charles, sans lui donner le temps de se reconnaître :

— Ma démarche vous étonne, Madame...

— Je vous l'avouerai, Monsieur...

— Il n'en sera plus ainsi, je l'espère, lorsque vous connaîtrez les motifs qui m'ont fait désirer une entrevue avec vous... je viens vous rendre un service et vous en demander un...

— A moi...

— Oui, Madame... mais comme nous sommes toutes et tous fort égoïstes, et que malgré vos belles qualités, vous ne faites pas exception à cette régle générale, avant de vous demander un service, je vais vous en rendre un... écoutez-moi bien... vous savez qu'une fois que j'ai mis le siége devant un cœur et que les hostilités sont engagées, je ne néglige aucune ressource stratégique...

— Monsieur, je ne sais pourquoi vous en appelez à moi.

— Oh ! n'ayez pas peur, Madame... ce que je dis n'a nullement pour but de reporter votre mémoire vers une époque que nous avons tous deux oubliée... car il faut être francs... nos pensées sont ailleurs... j'ai voulu seulement constater les faits... mon intention était de vous annoncer que, suivant ma louable habitude de ne négliger aucun moyen, j'ai mis dans mes intérêts une femme de chambre de M.me Dérancourt...

— Eh ! que m'importe...

— Cette femme de chambre qui vient de quitter le service de M.me Dérancourt, m'a appris...

— Vous a appris?..

— Ah! prenez garde, Madame... malgré toute votre habileté, voilà que vous vous laissez aller à votre curiosité et à votre émotion... vous voyez donc bien qu'avec tout l'esprit du monde, on ne peut pas cacher ce qu'on a là, au cœur... Vous vous êtes trahie...

— Mais, Monsieur!..

— Oui, Madame, vous vous êtes trahie... et comme je suis généreux, je profite de l'occasion pour vous offrir de nouveau cette alliance que vous avez naguère repoussée.

— Je ne veux pas d'alliance, Monsieur..., mais je pourrai peut-être vous rendre ce service dont vous avez parlé...

— Oh! pour moi, cela revient parfaitement au même...

— Eh bien! à ces conditions je signe la paix.

Et elle tendit en souriant au jeune homme sa main qu'il saisit avec joie et baisa tendrement...

M.me de Préville, stimulée par l'inquiétude, la curiosité, la passion du moment, s'était enfin décidée à ne plus traiter Charles en ennemi et à se servir de son secours, sans toutefois avoir l'air de l'accepter.

Après un court silence, elle reprit :

— Eh bien ! qu'avez-vous su ?

— J'ai su que M. et M.me Dérancourt étaient partis pour leur province...

— Partis! et lui aussi !

— Oui!... lui aussi !... Fiez-vous donc aux serments des hommes! Il y a, je crois, une ariette d'opéra-comique qui commence ainsi...

— Trève de plaisanteries, Monsieur, je vous prie...

— Vous avez raison, Madame, et j'ai tort... la circonstance est trop sérieuse pour qu'on y cherche un côté comique et je tiens trop à votre amitié pour risquer de la perdre par un trait d'esprit, quelque piquant qu'il puisse être.

— Et de quel côté est située cette province où l'on s'est retiré...

— On s'est retiré à Vitry-le-Français... C'est admirable, n'est-ce pas... Vitry-le-Français, Pézénas, Quimper-Corentin... tout cela rend le même son à l'oreille... Mais fou que je suis! je m'oublie encore... Maintenant, Madame, je vais vous dire à mon tour ce que j'attends de vous... Et cela vous coûtera bien peu, car il y va de votre bonheur comme du mien...

— Voyons...

— Dérancourt n'est parti que comme contraint et forcé... Il a fallu pour l'y décider que sa femme, déjà jalouse, employât la ruse et fit agir un sien beau-frère...

— Ah!...

— Voilà qui semble vous faire plaisir... permettez-moi donc en

récompense de cette bonne nouvelle de déposer encore un baiser sur votre blanche et douce main...

M.me de Préville accorda fort obligeamment à Charles la faveur qu'il sollicitait.

— Continuez...

— Vous concevez, Madame, que dans cet état de choses, il sera très-facile de rappeler Dérancourt... Vous n'avez qu'à lui écrire quelques lettres pressantes et adroites, comme vous vous entendez si bien à les faire...

— J'écrirai...

— Très-bien!... Alors il reviendra plus amoureux que jamais et il reviendra en compagnie de sa femme qui certes se garderait bien de le quitter dans un tel moment... Alors nous avons atteint tous deux notre but... Vous pouvez enchaîner à votre char un homme qui rend justice aux charmes dont la nature vous a si abondamment pourvue... Moi, de mon côté, je fais tous mes efforts pour mener à terme une entreprise commencée et qui me tient au cœur... Vous voyez que nous pouvons être heureux en nous épargnant l'un à l'autre des obstacles, des ennuis...

— C'est cela... Vous avez, M. de Nieubourg, une imagination...

— Ne me permettez-vous pas, Madame, pour payer dignement les efforts de mon imagination, de serrer encore une fois cette taille enchanteresse, de me souvenir du pouvoir de ces attraits...

— Charles...

Charles et M.me de Préville étaient arrivés en causant ainsi sous un bosquet tout garni de chèvre-feuille et de lilas.

J'aurai peint d'un seul trait le caractère des deux anciens amants, lorsque je dirai que ces souvenirs ne leur firent pas oublier leurs projets.

L. COUAILHAC

(*La suite prochainement*).

DICTIONNAIRE DU PATOIS DE LILLE,

Par Prosper LEGRAND,

in-8.° Lille, 1855.

Qu'est-ce que le patois? Le patois est-il soumis à des règles grammaticales et mérite-t-il qu'on lui consacre un dictionnaire?

A ces questions que de bons esprits se seront faites sans doute en lisant le titre ci-dessus, la réponse est facile, selon nous. Il faut entendre par ce mot patois, le langage usité parmi le peuple et dérivé de l'idiôme que parlait la société toute entière à une époque déjà ancienne. Les classes inférieures d'une population qui n'ont pas suivi le mouvement social toujours variable et perfectible, parlent aujourd'hui à peu près comme tout le monde parlait il y a trois cents ans. Voyez les vieilles chansons de nos trouvères flamands et artésiens; voyez les chroniques de Froissart, de Jean Molinet et de ceux qui les ont précédés ; vous serez tout étonné, tout ravi de retrouver dans cette prose et dans ces vers les mots, les tours de phrases, les idiotismes que vous entendez journellement sortir de la bouche de ce peuple plus fidèle que nous aux traditions du passé, parce que nulle préoccupation ne l'en a distrait.

Que si parfois ce même peuple fait entendre des termes inconnus à ses ancêtres en même temps qu'étrangers à notre langue usuelle, ce sont des termes d'argot ou de jargon répudié par le vrai patois non moins que par le vrai français.

Ainsi, le patois est, comme son nom l'indique, le parler paternel et antique ; c'est un reste vivant de la parole du moyen-âge, de cette parole aujourd'hui étudiée avec tant de soins par les érudits et les philologues. Il résulte de là que, comme la langue romane elle-même, le patois,

son fils, est soumis à des règles, qu'il a ou doit avoir sa grammaire et à plus forte raison son vocabulaire.

Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que nos patois du nord de la France exercent la sagacité des linguistes. Depuis longtemps l'Académie des inscriptions et belles-lettres a consigné dans ses mémoires des remarques savantes et précieuses sur divers monuments écrits en roman ou français vulgaire. Il est certain pourtant que de nos jours cette étude a pris de nouveaux développements et a occupé un plus grand nombre d'esprits.

Vers 1807, un travail complet sur les dialectes et patois de l'Empire français fut entrepris au Ministère de l'intérieur par le bureau de statistique. Certes, la besogne était vaste; car à cette époque les bornes de la France étaient fort reculées, si même elle avait des bornes. Plus tard, ce bureau ayant été supprimé, le travail sur les patois fut remis à la Société royale des Antiquaires qui le reprit et le suivit soigneusement. Le t. 6 des mémoires de cette compagnie, publié en 1824, contient, si j'ai bien supputé, 86 versions différentes de la *Parabole de l'Enfant prodigue*. Certains départements en ont quatre ou cinq pour leur part. Le Pas-de-Calais en a trois. Je n'en vois qu'une seule pour le Nord, qui pourtant offre des nuances de langage si variées (1).

Qui ne connaît les œuvres philologiques de Raynouard, lequel tout à coup sembla laisser de côté sa renommée poétique pour se livrer tout entier au charme des investigations de la langue romane? Sa tragédie des *Templiers* lui avait donné occasion de lire et d'examiner à fond les chroniques des XIII.e et XIV.e siècles, qui racontent les catastrophes de cet ordre fameux. Avant Raynouard lui-même, un écrivain dont le nom est peu connu, Grégoire d'Essigny, publia en 1811 un mémoire en réponse à la question suivante posée par l'Académie d'Amiens ; « Quelle est « l'origine de la langue picarde? A-t-elle des caractères qui lui soient « propres ? Quels sont ces caractères, ainsi que ses rapports avec les « langues qui l'ont précédée et avec celles qui ont subsisté et qui sub- « sistent encore, notamment avec la langue romane ? »

(1) Dans son *Essai sur l'origine de la langue française*, publié en 1835, M. Peignot a placé, p. 42, un tableau des principaux dialectes ou patois de France, parmi lesquels il fait figurer le *Flamand des environs de Lille*. Or, sous cette colonne, l'auteur cite une trentaine de mots qui appartiennent plus ou moins à notre patois local, mais qui ne sont pas plus flamands que chinois.

M. Hécart, de Valenciennes, qui a écrit peut-être un peu trop, a couronné sa longue carrière par un ouvrage recommandable à plus d'un titre. C'est le *Dictionnaire Rouchi-Français*, in-8.°, Valenciennes 1834. Le *Rouchi*, comme on sait ou comme on ne sait pas, est le langage parlé par le peuple valenciennois.

M. P. Legrand n'a donc pas émis une œuvre superflue, un livre de pure fantaisie, en publiant le *Dictionnaire du patois de Lille*. Sachons lui gré, à lui homme de beaucoup d'esprit, jurisconsulte habile, d'avoir fait trève un peu à ses méditations habituelles pour une production qui, au premier coup-d'œil, semble n'être ni d'un savant ni d'un écrivain ingénieux. Comme Raynouard, il a passé des choses de sa poétique prédilection à des études philologiques qui, du reste, ont bien aussi leur charme et leur poésie. Jetons un coup-d'œil sur ce livre que l'auteur s'est attaché à rendre bref et concis, lorsqu'il lui eût été si facile de le rendre long et prolixe. Je serais même tenté de le chicaner tant soit peu sur ce mot *dictionnaire* qui semble promettre et comporter, non pas plus de science, mais plus de paroles.

Au surplus, la manière spirituelle de l'auteur du *Bourgeois de Lille* et d'autres écrits non moins gracieux se révèle encore dans la préface de ce vocabulaire. M. Legrand, qui avait là à traiter brièvement des origines et du caractère de notre patois de Lille, l'a fait non seulement en bon et judicieux lexicographe, mais aussi en écrivain fort habile. Ce n'est pas que peut-être il n'y ait une ou deux assertions à relever dans cette même préface. Par exemple, à propos de Brûle-Maison, pourquoi le faire apparaître comme le trouvère lillois par excellence? Nous avons eu d'autres trouvères plus anciens, plus originaux sans doute. Demandez plutôt à M. Arthur Dinaux, savant historien des trouvères, et auteur d'un bon mémoire spécial sur Brûle-Maison.

Le dictionnaire est précédé d'un *Essai* sur la prononciation lilloise, où l'auteur a trouvé moyen de rapporter heureusement une quantité de dictons, de vers qui complètent ainsi les citations déjà nombreuses et très-piquantes du glossaire lui-même.

On aura une idée de l'étendue de ce vocabulaire quand j'aurai dit que la lettre A comporte soixante mots. Certes ces mots, définis et souvent munis d'un certificat d'origine, ne sont pas tous exclusivement propres au patois de Lille. Disons même que la plupart appartiennent d'aussi bon aloi, soit au picard, soit au rouchi, soit au cambrésien. Et à ce propos, j'ose penser que les patois ne sont pas aussi nombreux qu'on

veut bien nous l'affirmer. A mon sens, ce ne sont pas les petites nuances de prononciation, d'usage et de terroir qui constituent cette sous-division du dialecte qui se nomme patois. La langue d'*oc* et la langue d'*oil* forment deux grands dialectes qui se partagent la France proprement dite. Puis chacun de ces deux dialectes ou idiomes se subdivise en patois divers. Ainsi pour notre langue d'*oil* qui domine de la Loire à la Lys, il y a les patois orléanais, lorrain, normand (1), parisien, picard, artésien et wallon. C'est sous cette dernière dénomination que je voudrais désigner collectivement les langages plus ou moins nuancés qui se parlent dans le pays de Liége (2), la Flandre française, le Hainaut et le Cambrésis (3). Je n'empêche que l'on ne trouve ensuite et que l'on ne signale, comme l'a fait M. Legrand avec tant de bonheur, le parler spécial qui domine dans telle ou telle partie de cette circonscription longtemps soumise au même sceptre et vivant à peu près de la même vie.

Cela soit dit en passant et comme digression dont je demande pardon au lecteur.

Je prédis une seconde édition au *Dictionnaire du patois de Lille*, et je vois d'avance cette bonne et belle brochure se tranformer en un bon et beau livre que l'auteur enrichira, non pas peut-être beaucoup quant au nombre des mots patois définis, mais surtout quant aux citations heureuses et aux origines étymologiques. Dès aujourd'hui l'on pourrait signaler à M. Legrand quelques-unes de ces améliorations, si l'on ne savait qu'il les trouvera de reste et dans son propre fonds. Ainsi pour nous en tenir aux premières lettres de l'alphabet, je rappelerais que le mot *atarger* a occupé Carpentier, le continuateur de Ducange : que, bien qu'il en dise, les jours d'*ataux* sont une dégénérescence des jours *nataux*, voyez nos vieux rituels; que *aubète*, petit bâtiment, doit plutôt s'écrire *hobète* diminutif de *hobe;* voyez Glossaire de Carpentier; que *barou*, tombereau, n'est autre que le mot anglais *barrew* qui a la même signification; que *baron*, mari, au lieu d'être dérivé du tudesque *barn*, garçon, vient vraisemblablement de *vir*, homme, d'où l'on a fait *ber* dont baron n'est

(1) Voyez *Dictionnaire du patois du pays de Bray*, par M. l'abbé Decorde, in-8.°, Rouen 1832.

(2) M. Grandgagnage a publié naguère un bon *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne*. 2 vol in-8.°, Liége 1850. L'honorable auteur s'est peut-être un peu trop restreint dans les limites du pays liégeois.

(3) On connaît les *Remarques sur le patois*, par M. Escallier, in-8.°, Douai, 1851.

que le cas indirect; que *boujon* ne signifie pas seulement bâton de chaise, mais aussi et surtout bâton ou plutôt échelon d'échelle, que *buresse* a son origine dans *bura;* voir Ducange. Enfin j'incline à penser que *cadot*, chaise d'enfant, doit avoir la même origine que *caière* et par conséquent venir du latin *cathedra*. *Cadere* ne me sourit point.

Voilà bien des arguties et des chicanes pédantesques. Nous ne vivons guères que de cela, nous autres critiques malencontreux. Il faut qu'on en prenne son parti.

Et pourtant notre esprit pointilleux ne nous aveugle pas assez pour nous faire méconnaître le mérite d'un ouvrage comme celui-ci. Nous l'avons dit déjà et nous aimons à le répéter avant de finir : cet ouvrage se distingue par une connaissance solide de la matière traitée, par un discernement exquis de ce qu'il y avait à dire d'avec ce qui serait superflu, par une érudition très-suffisante et enfin par des qualités de style fort rares dans ces sortes de livres où d'ordinaire l'on se met peu en peine de concilier l'agréablè avec l'utile.

LE GLAY.

HISTOIRE.

Recherches sur l'ancien Diocèse de Tournai.

SUITE.

Ce peuple tout Germain (les Ménapiens) confinait au sud-ouest avec les Morins et n'était séparé d'eux que par la rivière d'Aa qui passe à St-Omer. C'est un point qu'on ne peut révoquer en doute, malgré l'opinion contraire de Malbrancq, puisque le Pagus Mempiscus ou Ménapiscus comprenait encore au Moyen-Age toute la châtellenie de Cassel.

Les Ménapiens s'étendaient sans interruption jusqu'à la Meuse, car suivant le témoignage du père Wastelain lui-même, ils occupaient toute la Flandre, le pays de Rien ou quartier d'Anvers et la Campine. Il y avait donc des Ménapiens dans le diocèse de Tongres, dans celui de Cambrai et dans ceux de Tournai et de Thérouanne. Tout le monde sait que le Pasteur de ce dernier siége prenait le titre d'évêque des Morins bien qu'il eût le gouvernement spirituel de la châtellenie de Cassel entièrement habitée par des Ménapiens; pourquoi faudrait-il que le diocèse de Tournai, dont les évêques n'ont jamais pris d'autre titre que le nom de cette ville (j'en excepte ceux qui ont été en même temps évêques de Noyon), n'eût pas eu d'autres habitants que des Ménapiens?

Cette difficulté a sans doute grandement embarrassé Wastelain, mais tout Lillois qu'il était, le bon père s'en est tiré par un trait de Gascon en plaçant tout à la fois les territoires de Cassel et d'Ypres dans le diocèse des Morins et dans celui de Tournai.

« Les limites des Morins, dit-il, sont celles de l'ancien diocèse de « Thérouanne, anéanti l'an 1553, et rétabli en quelque sorte par « l'érection des diocèses de Boulogne, St-Omer et Ypres » chap. XVI, p. 375.

Puis il ajoute, page 376 : « Les Morins avaient à l'orient les Ména-
« piens, depuis Nieuport jusqu'à Warneston sur la Lys compris, en
« suivant les limites orientales du diocèse d'Ypres. »

Voilà donc bien positivement les Ménapiens de Cassel et d'Ypres enclavés dans le diocèse des Morins.

D'un autre côté, nous trouvons au chapitre XX, page 398 : « Le
« diocèse de Tournai contenait autrefois sept cantons : 1 le Tournaisis
« 2 le Mélantois ; 3 la Pévèle ; 4 le Courtraisis ; 5 le Gantois ;
« 6 la Flandre ancienne ; 7 *le Menapiscus.* »

Et dans cet article 7, notre auteur place encore nominativement Cassel et Ypres comme appartenant au diocèse de Tournai.

Le même double emploi se manifeste pour le pays de Rien que nous trouvons dans la cité de Tongres, chap. VIII, p. 205, et dans l'ancien diocèse de Cambrai, chap. XXIII, p. 430.

Ce procédé géographique est tout à fait commode et il coupe court à toutes difficultés.

Un autre adversaire que je trouve en mon chemin raisonne d'une manière non moins curieuse. C'est le savant Desroches qui dit ceci dans un mémoire couronné par l'Académie de Bruxelles en 1769 :

« *Pagus Menapiscus.* Ce pays était d'une grande étendue puisqu'il
« comprenait les quartiers de Bourbourg, de Bergues St-Winoc, de
« Furnes, de Cassel, d'Ypres, de Lille et de Tournai jusqu'à l'Escaut.
« L'étendue que je lui donne est prouvée tout au long par Henschenius
« dans ses notes sur Saint-Amand. L'ancien auteur de la vie de ce
« saint assure que Tournai était alors la capitale du pays des Ména-
« piens. (Mém. cité p. 50.)

Et plus loin, page 51 : « Le *Pagus Tornacensis* faisait encore partie du
« *Pagus Menapiscus*, du moins jusqu'à l'Escaut, puisque Tournai en
« était regardée comme la capitale. »

Placer un *Pagus* dans en *Pagus!* c'est comme si, de nos jours, on disait : tel canton fait partie de tel autre.

« Blandin, Espaing, Wattrelos, Warcoing, Cysoing étaient du Tour-
« naisis *donc ils étaient Ménapiens.* »

« Roubaix, Seclin, Loos, Ronchin étaient du Mélantois » c'est-à-dire, d'un canton distinct du *Pagus Menapiscus.*

Et Lille qui se trouve au milieu de ces quatre communes et en plein Mélantois, comment peut-elle être aussi comprise dans le *Menapiscus* ?

Quelle preuve palpable que, lorsqu'on cesse, même involontairement,

d'être dans le vrai on ne peut que tomber de contradiction en contradiction!

Dans son *Histoire ancienne des Pays-Bas*, publiée en 1787, Desroches affirme de nouveau que le Tournésis et les châtellenies de Courtrai et de Lille étaient occupés par les Ménapiens, et il ajoute : « Selon ce qui a « été *prouvé* dans un mémoire fait à ce sujet auquel je crois pouvoir « renvoyer. »

On a déjà vu par les citations précédentes que ce mémoire ne prouve rien du tout; mais qu'il *renvoie* aussi le lecteur aux preuves données par Henschenius dans ses notes sur la vie de saint Amand. Henschenius affirme comme Desroches, en se fondant uniquement sur deux passages de l'*Eloge de l'abbaye d'Elnon* par Philippe Harveng, surnommé *Ab Eleemosyna*, abbé de Bonne-Espérance à Binche. En effet, dans l'un de ces passages il est parlé de la ville des Ménapiens *nommée vulgairement Tournai;* dans l'autre on place Elnon (aujourd'hui Saint-Amand) sur les confins des *Ménapiens*, peuples de Tournai, des *Propontiens* ou Brabançons et des *Nerviens*, habitants du Hainaut (1). C'est là, enfin, une autorité sérieuse, la seule, à mon avis, qui, par son ancienneté et par la précision des termes, doive être discutée; car c'est elle qui a servi de base à tout ce qu'on a écrit en faveur de l'extention des Ménapiens jusqu'à l'Escaut. J'ai beaucoup d'estime pour les savants qui se sont rangés à une opinion adoptée par les Bollandistes; mais, après tout, ce n'est qu'une opinion. D'autres savants ont essayé de la corroborer par l'assimilation des cités avec les diocèses, c'était ajouter une erreur à une erreur; je m'étonne seulement que M. Schayes, après avoir si complètement démontré que cette assimilation n'est, quant à notre pays du moins, qu'une présomption démentie par les faits, ait cru devoir faire une concession à l'idée dominante en disant : « aujourd'hui cette question est parfaitement « éclaircie, et on ne doute plus, que Tournai, située sur le territoire « Ménapien (la partie de la ville à gauche de l'Escaut alors la seule « bâtie,) ne fit partie de la Ménapie à l'époque de la domination ro- « maine. (Les Pays-Bas, tom. II, p. 203.) »

(1) *Philippus abbas, infra n.° 31 tradit:* « Urbem Menapiorum esse, quæ vulgato nomine « Tornacus dicitur » *et n.° 64* « Elnonem *asserit* intra Menapiorum positum fines, Pro- « pontiis, Nerviisque conterminum. » *Ubi manu exarato codici nostro adscriptum est :* « Menapios esse Tornacenses, Propontios Bracbatenses, Nervios Hainonienses. » Bolland. Febr. Tom. I. p, 818.

Par cette forme de langage et l'absence de toute citation à l'appui d'une semblable décision, M. Schayes me paraît avoir plutôt exprimé le sentiment des autres que le sien propre, et de la part d'un esprit si positif, cela peut faire supposer qu'il lui restait des doutes.

Quoiqu'il en soit, on remonterait, je crois, vainement au-delà de l'abbé de Bonne-Espérance pour trouver un auteur qui fasse de Tournai une ville ménapienne. C'est donc là le seul adversaire que j'ai à combattre et si j'ai salué en passant quelques-uns de ceux qui se sont rangés sous son drapeau, il est temps que j'aborde enfin leur vénérable chef de file.

Philippus Abbas, vivait dans le XII.e siècle; il était, dit Henschenius, ami et compagnon de saint-Bernard. *L'éloge de l'abbaye d'Elnon* publié par Henschenius aurait donc été composé vers 1150. Or, à cette époque, il n'était plus question dans la Belgique de Nerviens ni de Ménapiens. Le régime féodal avait changé toutes les anciennes dénominations et déplacé la plupart des limites. A gauche de l'Escaut on avait le comté de Flandre contenant les châtellenies de Gand, Bruges, Courtrai, Cassel, Lille, etc., mais point le Tournésis. A droite de l'Escaut se trouvait le comté de Hainaut qui n'avait rien de commun avec le Cambrésis. Ainsi Tournai, ville royale, n'a jamais fait partie du comté de Flandre, et Cambrai, ville impériale, n'a jamais appartenu aux comtes de Hainaut.

Il en était ainsi positivement à l'époque où l'abbé Philippe écrivait; il ne parlait donc pas de science certaine; les origines qu'il indiquait n'étaient pas de notoriété publique puisqu'il se croyait obligé de les dire; l'amalgame des noms qui tombaient de sa plume n'était autorisé ni par des preuves, ni par des traditions, ni par des vraisemblances, hormis pour les gens du Hainaut qui descendent incontestablement des Nerviens; mais quant aux *Proponliens*, qui a jamais entendu parler d'eux? et fût-il vrai que ce nom eût été synonyme de *Brabançons*, je ne saurais m'expliquer comment l'abbaye d'Elnon située sur les rives de la Scarpe pouvait être limitrophe du Brabant.

Je ne puis m'empêcher de le dire, ce témoignage si imposant de l'abbé de Bonne-Espérance ne me semble plus, après l'avoir analysé, et en admettant la parfaite exactitude du texte donné par les Bollandistes, qu'une rêverie inspirée par un goût particulier pour les choses bizarres.

A défaut des anciennes notions géographiques par trop incomplètes, le bon moine pouvait trouver dans les actes du moyen-âge des motifs pour adopter une opinion toute contraire.

Le diplôme de Dagobert I (633) place la nouvelle abbaye fondée par saint Amand entre les deux rivières de Scarpe et d'Elnon sans parler des limites des Ménapiens, des Nerviens, ni des Propontiens.

Les lettres d'exemption du pape saint Martin s'expriment dans les mêmes termes.

Baudemond, premier abbé de Blandin à Gand, revêtu de cette dignité par saint Amand lui-même dont il était le disciple, a écrit la vie du saint apôtre. Il raconte comment celui-ci fut sacré évêque sans attribution de siége, vers 627 ou 628, puis autorisé par saint Achaire, évêque de Noyon et de Tournai à aller convertir les habitants du territoire de Gand. L'auteur dit plus loin qu'il y avait dans la ville de Tournai une multitude de Francs commandés par un comte nommé Dotto. Nulle part le nom de Ménapiens n'est prononcé. (Bolland. Febr. T. I. p. 848 et 851.)

Saint Audoen, en la vie de saint Éloi, appelle Tournai *cité royale* et dépeint les Gantois comme un peuple tout différent dont rien n'égalait la férocité (ibid. p. 821). Ce qu'il y a de plus significatif, c'est le passage où il dit que saint Éloi fut mis à la tête des *métropoles* de Noyon, de Tournai, de Bruges, de Gand et de Courtrai. *Noviomensi*, *Tornacensi*, *Flandrensi*, *Gandensi*, *Cortracensi*, METROPOLI *præfuit* (Apud Duchesn. hist. franc. Tom. I. f.° 623). Il est bien entendu qu'il ne faut prendre ici métropole que dans l'acception de chef-lieu d'un pays. Tous ces endroits étaient donc autant de pays différents quoique réunis dans le même diocèse.

Enfin, dans tous les actes des saints de la Belgique, il n'y a pas un mot, sinon les deux passages de l'abbé Philippe, cités aussi par le P. Ghesquière, qui autorise à penser que les territoires de Tournai et de Lille aient jamais été occupés par les Ménapiens.

Dans les diplômes et capitulaires de plusieurs des successeurs de Charlemagne, le *Pagus Mempiscus* est formellement distingué du pays de Mélantois où se trouvent Lille, Roubaix, Seclin, Loos, Ronchin qui faisaient bien partie du diocèse de Tournai, sans être plus Ménapiens pour cela.

Après avoir énuméré, trop longuement peut-être, toutes les preuves négatives qui viennent détruire l'erreur fondée sur l'unique témoignage de l'abbé de Bonne-Espérance, témoignage dont je crois avoir démontré le peu de valeur; après avoir guerroyé contre tous venants pour dire ce que nous ne sommes pas, il me reste à établir ce que nous sommes.

Hé bien! je déclare avec une entière conviction que, Tournésiens et Lillois, nous sommes les descendants des Nerviens.

Ici les preuves deviennent plus faciles à recueillir.

La plus ancienne est une monnaie publiée par le docteur Lelewel et dont la date ne peut être contestée. Tout le monde a lu les commentaires de César et se rappelle l'épisode plein d'intérêt de l'attaque du camp de Cicéron par les Éburons, les Aquatiques et les Nerviens réunis. Aucun autre peuple n'avait porté secours à ces courageux défenseurs de l'indépendance gauloise. Ils luttaient seuls contre les maîtres du monde. En mémoire de cette généreuse alliance une pièce fut frappée. Elle porte, d'un côté, une tête casquée avec la légende DURNAC, de l'autre, le cavalier symbolique avec l'exergue EBURO! L'illustre et savant Polonais fait remarquer que les ateliers monétaires suivaient les chefs dans leurs expéditions; que l'on connaît plusieurs chefs durnacs ou tournésiens, notamment *Donnus* et *Auscro* dont il existe aussi des monnaies; que l'un de ces chefs aura voulu confondre sur une même pièce son coin avec celui d'Ambiorix, chef des Éburons qui était l'âme de cette sainte ligue, et il en tire la conséquence que Tournai était une ville nervienne, malgré l'autorité qu'on donne à l'opinion contraire, « Il est « très-difficile, ajoute-t-il, de rapprocher par l'entremise des Ménapiens, « l'atelier de Durnac de celui d'Eburo-Ambiorix, et cela devient très- « facile dans l'année 54, par l'entremise des Nerviens. Les Durnacs- « Nerviens ne pouvaient-ils bâtir leur ville sur le territoire ménape, si « l'on veut absolument séparer ces deux peuples par l'Escaut? »

C'est encore là une concession gratuite. Il ne faut ni séparer les deux peuples par l'Escaut, ni séparer la ville de Tournai de son territoire naturel. Le Tournésis est un pays tout d'une pièce, entièrement distinct de celui des Ménapiens, comme on le verra par la suite de cette discussion.

Revenons à nos preuves.

En voici une non moins décisive : c'est le *propre* de l'église cathédrale de Tournai qui contient ceci .

« NERVII *sanctum celebrent parentem !...* »

Un témoignage authentique aussi formel est, ce me semble, plus respectable que les fantaisies géographiques de l'abbé Philippe.

Jusqu'au commencement du XVII.e siècle cet auteur avait fait peu ou point de prosélytes ; car Cousin, historien de Tournai, écrivait en 1619 : « Les Nerviens, sont vraiment ceux qu'on nomme aujourd'hui Tourné- « siens » et à l'appui de son sentiment il cite une foule d'autorités qui assurent que les Nerviens possédaient du temps de César, non-seule-

ment les terres à droite de l'Escaut; mais encore *toute la contrée qui est entre ce fleuve et la Lys.*

Poutrain va plus loin, il intitule son livre, publié en 1750 : *Histoire de la ville et cité de Tournai, capitale des Nerviens.* Dans une dissertation fort longue remplie de citations, qui ne brillent pas toutes par une grande fidélité, il entreprend de prouver que les Nerviens s'étendaient jusqu'à la mer et il leur accorde généreusement toute la partie du pays des Ménapiens qui fut comprise plus tard dans le diocèse de Tournai. Cette prétention, quoiqu'appuyée sur un passage de la lettre de saint Paulin à saint Victrice où l'évêque de Nole félicite cet apôtre des Morins d'avoir porté le flambeau de la foi jusques chez *les Nerviens du littoral*, cette prétention, dis-je, est par trop absolue, même en confondant, comme le fait Poutrain, le peuple Ménapien avec les cinq nations tributaires des Nerviens dont il est parlé dans un seul passage des *commentaires*, nations qu'on cherche partout et qu'on ne trouve nulle part. L'exagération nuit à la meilleure cause. Elle a détruit tout l'effet des bonnes raisons fournies par Poutrain sur l'origine de Tournai.

Quant à Lille, le débat sera plus court. Je répondrai d'adord à Desroches et à ceux qui ont dit après lui que, Tournai étant *la capitale des Ménapiens*, Lille devait être aussi une ville Ménapienne, que les prémisses étant fausses la conclusion n'a plus aucune valeur. Je leur opposerai ensuite Desroches lui-même qui rappelle que « dans l'acte de partage « de l'an 835, le Pagus mempiscus est distingué du Pagus medenenti. (Mélantois) »

Lille étant du Mélantois, se trouvait donc en dehors du pays des Ménapiens. Rien n'est plus clair que cela.

Lorsque Philippe-Auguste envahit la Flandre pour la seconde fois, en 1214, ses premiers coups tombèrent sur le territoire de Lille et bientôt sur cette ville elle-même qui fut complètement détruite.

L'auteur du poème de la *Philippéide*, Guillaume le Breton, qui accompagnait le roi dans cette campagne, donne le nom de *Nerviens* aux habitants du pays, sans distinguer ceux de la Flandre française des Flamands de Bruges et de Gand. Vrédius, en faisant cette remarque, explique ainsi la confusion qui paraît en résulter : Breton donne aux Flamands le nom de Nerviens parceque ces peuples, ayant été convertis au christianisme sous les rois francs, furent soumis à l'évêque des Nerviens, c'est-à-dire de Tournai.

Buselin, sans entrer dans la discussion, appelle simplement Nerviens

les habitants du territoire de Lille, et certes peu d'historiens étaient mieux pénétrés de leur sujet, doués d'une érudition plus solide et ont eu plus de moyens de compulser les titres et documents particuliers à la matière. Il semble donc que pour lui il n'y avait aucun doute possible sur notre origine.

Je n'irai pas plus loin dans mes citations, bien que j'eusse pu recruter un plus grand nombre d'auxiliaires; mais je vais montrer d'un coup-d'œil les forces des armées belligérantes, en m'abstenant d'y incorporer les auteurs de notre siècle qui n'ont fait que se prononcer pour l'un ou l'autre parti sans lui apporter de nouvelles armes.

MÉNAPIENS.		NERVIENS.	
		Monnaie Durnac.—Eburo, avant J.-C.	54
		Saint Paulin	399
		Propre de la cathédrale.	
L'abbé Philippe	vers 1150	Acte de partage de l'an	835
		Guillaume le Breton	1214
		Jacobus Marchantius	1596
		Raphaël Volteranus. (Cités par Cousin.)	
		Papire Masson. (Cités par Cousin.)	
		René Choppin. (Cités par Cousin.)	
		Raymond Marlianus. (Cités par Cousin.)	
		Blaise de Vigonère. (Cités par Cousin.)	
		Petrus Divoeus. (Cités par Cousin.)	
		Molanus	1616
		Cousin	1619
Mirœus	1624—1630	Buzelin	1650
Bucherius	1655	Vredius	1650
		Legroux	1726
Henschenius	1735	Poutrain	1750
Le P. Wastelain	1761	Le P. Wastelain	1761
Desroches, mém.	1769		
Desroches, hist.	1787	Desroches	1787
Le P. Ghesquière	1787		
Lesbroussart	1789		

Dans un troisième et dernier article, je vais placer la discussion sur un terrain tout nouveau et retracer les limites véritables des Ménapiens, des Nerviens, des Atrébates et des Morins, encore visibles de nos jours par les oppositions de langage, de mœurs, de caractère et de qualités physiques de ces différents peuples.

BRUN-LAVAINNE.

(La suite à l'un des prochains numéros.)

SCIENCES.

Diamant artificiel obtenu par l'électricité.

Les formes cristallines sont les habits de fête de la matière. En voyant les corps bruts déposer leur aspect terne et grossier, pour apparaître brillant des plus riches couleurs, se présenter sous cette figure symétrique et ce poli qui rehaussent tant leur éclat, ne semble-t-il pas que ces substances soient arrivées à un degré supérieur dans l'échelle des êtres? Aussi que d'efforts n'a-t-on point tentés pour produire artificiellement les plus précieuses, telles que le diamant aux mille reflets irisés, le rubis couleur de feu, le saphir azuré, la jaune topaze et la verte émeraude, ces fleurs du monde minéral, fleurs toujours fraîches et radieuses !

Dans maintes circonstances, le génie de l'homme a su tirer parti des forces que la nature emploie dans ses opérations les plus cachées; en les mettant en jeu, en favorisant leurs tendances, en les dirigeant avec sagacité, il a souvent imité son admirable modèle, quelquefois même il a été assez heureux pour le surpasser.

Les cristaux que l'on trouve dans le sein de la terre ou fixés aux flancs des roches, sont rarement d'une pureté parfaite, d'une structure irréprochable. La plupart du temps, la présence de matières étrangères, est venue troubler l'opération et mettre un obstacle au développement complet des phénomènes, en se mêlant intempestivement à la cristallisation. L'irrégularité peut dépendre aussi de l'absence momentanée ou totale d'une des causes efficaces, complémentaires, nécessaires à la formation du produit normal.

Le chimiste, après avoir analysé les substances naturelles qu'il veut former de toutes pièces, noté exactement le rapport des éléments qui le constituent, examiné attentivement les circonstances concomitantes, étudié, autant qu'il est possible, les forces que la nature met en œuvre pour arriver à ses fins, le chimiste, dis-je, provoque la combinaison des éléments constitutifs préparés et purifiés avec soin; il les place dans les conditions qu'il a jugées les plus favorables à la formation du cristal qu'il veut réaliser. Il le voit bientôt se produire, se développer sous ses yeux; et, par des procédés spéciaux, il lui fait atteindre des proportions supérieures à celles des produits naturels. C'est ainsi qu'on a fait des rubis et d'autres pierres fines d'une grosseur et d'une limpidité remarquables.

Mais le pouvoir du chimiste a des bornes, comme toute science humaine. Lorsqu'il veut appliquer au diamant les moyens ordinaires, il se voit bientôt arrêté. Qu'est-ce, en effet, que le diamant? Quels sont les modes de cristallisation en usage ?

Le diamant, ce magnifique produit des mines de Golconde et de Visapour, cette pierre précieuses entre toutes, ce cristal si transparent, qui brille à la lumière d'un éclat incomparable, scintille, étincelle de mille feux, n'est autre chose que du charbon; oui, du noir charbon. L'analyse ne trouve pas de différences entre ces deux corps, sous le point de vue chimique; tous deux, à poids égal, produisent les mêmes effets, dans les mêmes circonstances; la science leur donne le nom commun de *carbone*.

Qui eût jamais pu soupçonner une si proche parenté entre objets si différents d'aspect et de propriétés physiques? C'est bien le cas de dire : « Les deux extrêmes se touchent. »

Voici la difficulté du problème :

Jusqu'alors on n'a employé, pour faire cristaliser les corps, que la fusion, la dissolution et la volatilisation. Or, le carbone n'est ni fusible, ni soluble, ni volatil, par les procédés ordinaires. On n'a plus d'espoir qu'en l'électricité. Dans cette voie, la question a déjà fait un grand pas et le problème dont nous parlons n'est pas aussi éloigné de sa solution qu'on le croyait il y a quelque temps. En effet, M. Despretz, au mois d'août dernier, a communiqué à l'Académie des Sciences les résultats de ses longues expériences, dont nous allons donner une idée.

Le savant physicien s'est servi d'un appareil d'induction qui fournissait de la lumière électrique, dans un ballon où l'on avait fait le vide et

où aboutissaient les pôles lumineux terminés inférieurement par un cylindre de charbon pur (provenant du sucre candi brûlé et ne donnant pas de résidu à la combustion) et supérieurement par une douzaine de fils de platine très-fins maintenus à une distance de cinq à six centimètres du charbon.

Il a fait circuler un courant électrique provenant de quatre éléments de Daniell et il a vu déposer sur les fils métalliques une couche noire de charbon volatilisé dans laquelle se trouvaient vers les extrémités surtout, quelques points brillants qu'un habile naturaliste, M. Delafosse, a reconnus comme appartenant au système cristallin du diamant; c'étaient des prismes octaèdriques, opalins, translucides, et des lames minces de même nature. Leur reflet ressemblait tout à fait à celui des diamants bruts. Une autre preuve, c'est que cette poudre était capable de polir le rubis. Or, on sait que la poussière de diamant jouit seule de cette propriété.

M. Despretz ne s'est pas contenté de cette expérience; il a porté ses investigations d'un autre côté avec autant de succès que de persévérance. Il a soumis, pendant six mois environ, du chlorure de carbone liquide, étendu d'alcool, à l'action de deux éléments très-petits et très-faibles. Sur le fil positif formé de cuivre se sont déposés des cristaux verdâtres; autour du fil négatif en platine s'est formé une gaîne brunâtre, mamelonnée, parsemée de petites facettes miroitantes. Cette poudre s'est détachée facilement du pôle; en la mêlant avec de l'huile elle a pu polir le rubis, presque avec la même facilité que celle dont nous venons de parler.

Dans une autre expérience analogue, le même savant a obtenu des cristaux blancs, opalins, semblables à ceux de l'expérience à courants d'induction.

Voilà donc différents modes d'expérimentation qui ont donné des produits variés, mais dont la nature n'offre rien d'équivoque.

Ainsi, on a fait du diamant; mais, il faut bien l'avouer, c'est du diamant microscopique, du diamant qui a coûté plus cher que le diamant naturel. Qu'importe? Il suffisait de constater que le problème n'est pas impossible.

Mais pourquoi attacher tant d'importance à la formation aritificielle du diamant? Est-ce uniquement parce que ce corps possède l'avantage d'enrichir, de rehausser une toilette en jetant à profusion des étincelles de lumière décomposée dans les belles couleurs de l'arc-en-ciel? non,

sans doute. La science, les arts et l'industrie gagneraient plus à la découverte pour la perfection des instrumunts d'optique que les dames à leurs parures. D'ailleurs, le diamant devenant commun comme le cristal, perdrait, sous ce dernier rapport, considérablement de sa valeur.

Si l'on pouvait fabriquer, à quelque prix que ce fut, des lentilles de lunettes et de télescopes en diamant, de grandeur suffisante, les objets seraient vus avec une grande netteté et considérablement agrandis. Ainsi la lune qui, dans les lunettes les plus fortes, est vue comme on aperçoît à l'œil nu une terre à cinq ou six lieues, mieux qu'on ne voit Douvres de Calais, serait rapprochée à la distance de deux lieues. L'astronomie verrait par-là s'étendre encore le champ de ses observations.

Même remarque pour les microscopes et les lunettes de spectacle, dont le pouvoir amplifiant et la pureté des images augmenteraient de toute la distance qu'il y a entre le verre et le diamant, distance plus grande que celle du verre commun au cristal le plus limpide.

La lumière décomposée avec un prisme en diamant nous montrerait tous les détails du spectre solaire que les physiciens ne peuvent étudier qu'imparfaitement à défaut de cet instrument. Dans un grand nombre d'expériences d'optique, déjà si curieuses, le diamant viendrait ajouter un nouvel attrait, en dévoilant sans doute des propriétés inconnues.

Enfin, la botanique, la zoologie et plusieurs autres sciences d'observation y trouveraient un moyen puissant d'investigation.

Tous ces résultats, avec les conséquences importantes qui en découlent, ne sont peut-être pas éloignés de nous. L'œuvre est en trop bonne voie pour qu'elle ne progresse pas maintenant. Puissent les savants, qui ont à leur disposition les moyens de la mener à bonne fin, ne point oublier ce mot célèbre de Newton :

« Tous les problèmes se résolvent en y pensant toujours. »

C. DECHARMES,
Professeur de sciences physiques au lycée d'Amiens.

POÉSIE.

SIMPLE ORACLE.

Veux-tu connaître l'avenir ?
Interroge le souvenir.

Les feuilles éparses des roses
Nous en révèlent toutes choses.

Du moindre débris sans couleur
Le parfum nous dit : « J'étais fleur ! »

L'enveloppe à l'âme est donnée,
Qui commande à sa destinée.

Jamais ne croîtra le raisin
Sur l'épi mouvant son voisin.

Comme si tous naissaient ensemble,
Grain par grain à l'autre ressemble;

Et tant que le rosier vivra,
Épine ou rose y renaîtra !

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

A Mademoiselle HENRIETTE JACQUES.

A vous, qui savez si bien dire,
L'auteur adresse cet écrit.
Ses vers paraîtront lourds pour qui voudra les lire ;
Prêtez-leur votre grâce et votre doux sourire,
Ils seront alors pleins d'esprit.

L'OISEAU-MOUCHE ET LA LINOTTE,

FABLE.

Un oiseau-mouche avait ménage
Dans un étroit logis, où son gentil lignage
Sous l'aîle maternelle à l'aise se tenait.
Couvert de mille fleurs, le champ voisin donnait
Le pollen parfumé pour la famille entière ;
Aussi, chaque matin, priant à sa manière,
Au rayon de soleil éclairant son berceau,
Elle chantait merci, dans sa langue d'oiseau.

Une linotte, un jour, vit ce bonheur modeste.
« Quoi, dit-elle, est-ce là vivre en hôte des airs ?
« A-t-on des aîles pour qu'on reste
« A voleter ainsi sur l'herbe des prés verts ?
« Regardez-moi ce nid ! Le dé de ma nourrice
« Est de moitié plus grand ! Et puis le beau caprice
« Que de manger des fleurs !... L'abeille au corset d'or
« En fait son régal ; passe encor !
« Ce n'est qu'un insecte vorace ;
« Mais un oiseau, mais nous ? opprobre de ma race !
« Allez, petites gens, je ne vous connais pas ! »

« Ma cousine, répond l'ami du blond zéphyre,
« Chacun à sa taille, ici bas,
« Doit mesurer ce qu'il désire.
« Mon horizon borné, mon petit nid, mes fleurs
« Sont un monde pour moi; Dieu m'en a fait le maître;
« J'y suis heureux, et ne veux pas connaître
« Les biens plus précieux qu'on peut trouver ailleurs. »

Oiseaux-mouches humains, de ceci prenez note :
Le bonheur est partout; sachez donc le saisir;
Et, quand dans votre ciel passe quelque linotte,
Laissez-la bavarder, si tel est son plaisir.

ALEXANDRE DEPLANCK.

BIBLIOGRAPHIE.

Fables, par M. Victor Delerue.

Pour certains lecteurs qui estiment à l'aune les œuvres de l'esprit, qu'est-ce qu'une fable ? Un amusement d'écolier, une bluette facile où l'on ne met pas plus de vers qu'on ne veut, et quels vers encore ! des longs, des courts; depuis deux pieds jusqu'à douze toutes les dimensions sont de mise pourvu que cela rime ou à peu-près. Il suffit d'avoir une idée, jamais elle n'est gênée par la mesure.

La cigale ayant chanté
Tout l'été....

Il n'y a pas de travail, pas de recherche, cela vient tout seul.

Hé ! Messieurs, ne soyez pas si prompts à juger. Il ne faut qu'une idée, dites-vous ? mais cette idée, il faut l'avoir, d'abord, l'exprimer ensuite simplement et pourtant avec finesse, y mettre de la bonhommie et pourtant de la grâce, avoir beaucoup d'esprit, le laisser deviner et ne pas le faire paraître. Voilà pourquoi les vrais fabulistes sont si rares; voilà pourquoi dans les meilleurs recueils on rencontre encore des fables médiocres.

Un fabuliste est un conteur et rien n'est plus difficile que de bien conter.

La nouvelle édition, que M. Victor Delerue vient de donner de ses fables, lui assigne une place distinguée parmi les émules du maître qui n'a point encore eu de rivaux dans notre langue. On y reconnaît une étude sérieuse des moyens employés par l'immortel bonhomme, à son insu peut-être, pour produire sous une forme ou naïve ou caustique, mais toujours naturelle, la pensée philosophique sans laquelle l'apologue ne serait qu'un jeu puéril de l'imagination. Ces moyens consistent à réduire à sa plus simple expression la causerie entre les êtres animés ou inanimés qui sont les personnages ordinaires de ces sortes de poèmes, à en élaguer tous les mots parasytes ou qui font longueur, à saisir au passage tous les traits qui portent et à les poser dans un jour favorable. Le lecteur intelligent est comme le gourmet, il ne tient pas à la quantité; dès qu'il a compris et goûté, le reste lui devient insipide.

M. Victor Delerue ne peut pas toujours se résoudre à cette sobriété de paroles. Il résiste difficilement au besoin de compléter une phrase qui peint sa pensée tout entière; surtout dans celles de ses fables qui ont, pour nous servir de l'expression de son éditeur, *un certain mérite d'actualité*. L'estime sincère que nous portons à l'auteur, nous fait un devoir de lui dire que quelques-unes de celles-ci déparent son recueil. Peut-être avons-nous tort, mais nous nous affligeons quand la poésie s'affuble d'une cocarde.

Ah ! que notre poète est bien mieux lui-même quand, avec un enjouement plein de malice, il fustige gaiement les ingrats et les envieux, comme dans *les Amis et les parapluies*, et dans *l'Aigle et le Hibou*, ou bien quand d'un pinceau suave il colore de délicieux petits tableaux comme *le Botaniste*, *la Bergère et le Jasmin*. Si parfois il s'écarte un peu de la route imposée au fabuliste, on lui en sait bon gré quand l'objet de ses excursions est de

faire comprendre sous une forme douce et touchante les dangers d'un rigorisme outré comme dans *la Grand'Mère et sa Petite-Fille.*

Nous nous bornerons à ces indications que nous aurions pu multiplier davantage en voulant montrer du doigt tous les passages où nous avons trouvé l'empreinte du cœur ou celle de l'esprit ; mais les fables de M. Victor Delerue auront beaucoup de lecteurs et ce serait affaiblir le charme qu'ils trouveront dans ce livre que de leur dire à l'avance : remarquez ceci, admirez cela. Le public a d'ailleurs rendu son jugement. Depuis longtemps M. Victor Delerue a conquis une belle place parmi les hommes de lettres de nos contrées. Cette publication de cent fables, dont vingt-cinq nouvelles, ne fera que l'y affermir. Il a maintenant pour lui, comme on dit au palais, possession et titre.

Mémoire sur les Archives de l'Abbaye de Marchiennes.

La science archéologique vient de s'enrichir de deux nouveaux mémoires dus à la plume habile et aux laborieuses recherches de M. Le Glay. L'un traite des Archives de l'Abbaye de Cysoing, l'autre de celles de l'Abbaye de Marchiennes. Le défaut d'espace ne nous permettant pas de donner ici une analyse de ces deux mémoires, nous nous occuperons du dernier en constatant d'ailleurs que l'un et l'autre se recommandent également par la connaissance profonde de la matière, l'esprit d'observation le plus méticuleusement exact et le talent inné chez l'auteur de faire valoir les moindres choses en leur donnant de l'intérêt.

On sait que l'Abbaye de Marchiennes fondée au VII.e siècle par Sainte Rictrude, était l'une des plus importantes et des respectables de la Flandre gallicane. Dans l'origine les deux sexes y étaient réunis et la sainte fondatrice en fut la première abbesse ; mais la nécessité d'introduire de grandes réformes dans la vie monastique amena, par la suite, l'exclusion des religieuses.

Le but de M. Le Glay n'étant pas de faire une histoire de l'Abbaye de Marchiennes, mais seulement une notice sur les vissicitudes nombreuses qui, depuis son origine, ont dispersé les titres précieux renfermés dans ses archives, il nous fait connaître le résultat de ses efforts constants pour rassembler ces débris épars qui, réunis, peuvent encore former un foyer de lumière propre à donner une idée juste et assez complète de ce célèbre monastère.

Et voyez comme des sujets les plus arides en apparence, sortent, pour ainsi dire spontanément, des choses qui arrêtent la pensée, rectifient des idées préconçues et forcent parfois à apprendre ce que l'on croyait savoir : Après avoir énuméré et décrit les chartes originales échappées à la destruction et les cartulaires, presque tous formés à nouveau par ses soins, M. Le Glay donne comme pièces justificatives le texte de quelques-uns des actes les plus importants en les accompagnant de notes présentant un grand intérêt pour la science.

La seconde de ces pièces, qui est une bulle du pape Calixte II, remontant au 1.er novembre 1123, contient des détails topographiques extrêmement curieux et fait mention d'une foule de localités dont les noms ont été, pour la plupart, estropiés par Aubert Lemire qui a inséré cette pièce d'une manière très-inexacte dans son recueil.

M. Leglay nous apprend à ce propos que « *Le Mire* et son continuateur *Foppens* excellent à défigurer les noms de lieux, » avertissement très-utile à ceux qui se livrent à ce genre d'étude et surtout à nous qui étions remplis d'une extrême confiance dans le gigantesque travail du célèbre *Miræus.*

La sixième pièce justificative est intitulée : *Lois et coutumes de la ville de Marchiennes.* C'est un code complet dans le genre du *Roisin*, quoiqu'ayant moins d'étendue que ce recueil des coutumes de Lille. On y trouve des notions fort précieuses sur la législation, les usages et l'état des personnes et des choses au moyen-âge M. Leglay y a ajouté des remarques philologiques qui feront autorité.

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

— M. de Lamartine publie en ce moment un tout petit livre intitulé : *Lectures pour tous ;* ces lectures sont tirées des œuvres complètes de l'illustre poète. L'auteur a composé spécialement cet extrait pour être utile à l'enfance et à la jeunesse, et le père ou la mère de famille peut s'y fier comme à l'ami de la maison.

— *Mademoiselle Aïssé*, la pièce de MM. Foucher et de Lavergne, obtient un beau succès au Théâtre-Français. C'est une œuvre toute de sentiment, écrite en fort bon style, où la vertu triomphe, mais meurt sous ses lauriers. On est très-ému pendant tout le cours de l'ouvrage, et l'on pleure à flots au dénouement.

— *La servante du roi*, drame en vers de MM. Duhomme et Sauvage, remplit chaque soir jusqu'aux combles la salle du théâtre de l'Odéon. C'est l'histoire de cette belle Galswinthe, assassinée par l'ordre du roi Chilpéric, d'après les instigations de Frédégonde. La pièce est très-dramatique et produit beaucoup d'effet. Le rôle de Frédégonde était destiné à M.lle Rachel, et la pièce avait été reçue d'abord au Théâtre-Français ; mais le mauvais vouloir de la grande tragédienne est venu tout bouleverser ; un simple caprice d'actrice a fait répudier une œuvre très-remarquable ; et voilà comme les vieilles renommées aident les jeunes réputations! Le public de l'Odéon, par ses bravos, a chaudement vengé MM. Duhomme et Sauvage et vertement châtié M.lle Rachel.

— Sous ce titre : *Paris démoli*, M. Edouard Fournier vient de publier l'histoire de quelques-unes des maisons et hôtels mis par terre en vertu des décrets impériaux qui transforment certains quartiers de la Capitale. M. Fournier est un bénédictin laïque qui d'ordinaire écrit des comédies ; cette fois, il a su faire de l'archéologie quelque chose de très-amusant, de très-intéressant. Sous ce point de vue, son livre est un miracle.

— On construit en ce moment dans le quartier Beaujon une maison singulière : haute de deux étages, cette construction n'a pas de fenêtres, et, pour toute ouverture sur la rue, elle n'offre qu'une petite porte basse, borgne, une porte de cave, de caveau, de prison. La maison est un carré parfait, avec cour au milieu. Deux rangs de galeries, de balcons, dominent cette cour sur laquelle donnent toutes les ouvertures. Ce mystérieux édifice est ... un harem ! C'est un pacha de Constantinople qui veut, en plein Paris, mettre

ses vingt-sept femmes à l'abri des éventualités de la guerre. Ces dames arriveront en France le 10 juin, par le *Chaptal*... Qu'on nous dise encore que les amis ne sont pas des Turcs!... et *vice-versa!*...

— Grâce aux nouveaux traités franco-belges sur la contrefaçon, les journaux de Bruxelles vont *acheter* des feuilletons à nos bons faiseurs. *L'Indépendance* donne l'exemple : elle vient de traiter avec Méry. Certes, on ne saurait mieux débuter.

— M. Paul Dupont, membre du Corps législatif, vient de mettre au jour une *Histoire de l'imprimerie*. Dans cet ouvrage assez volumineux, il y a des chapitres sur le langage primitif, sur la sténographie, sur l'écriture symbolique, sur la découverte de l'imprimerie, sur la liberté absolue de l'imprimerie, sur l'imprimerie en 1848, sur la profession d'imprimeur, sur les livres anciens, modernes, du moyen-âge, etc., etc. Voici quelques détails curieux puisés au hasard dans le travail de M. Dupont : *Roland-le-Furieux* fut vendu par l'Arioste à son libraire 150 livres. La veuve de Molière vendit pour le même prix les pièces de son mari qui n'avaient pas été imprimées de son vivant. Labruyère *donna pour rien* le manuscrit de ses *Caractères* qui rapporta plus de *cent mille francs* au libraire. *Télémaque*, à 14 centimes par exemplaire de droit d'auteur, a rapporté à la famille de Fénélon, pour 12 millions d'exemplaires, 1,680,000 fr. Walter Scott a touché pour ses romans plus de 2 millions; Byron près de 500,000 fr. de ses poèmes; Robertson 100,000 fr. pour son *Histoire de Charles-Quint*, et l'éditeur du *Paradis perdu*, que Milton avait cédé pour 125 fr., y gagna plus tard 400,000 fr.; enfin Racine (non compris sa pension) reçut de Louis XIV plus de 240,000 livres. Quant aux auteurs dramatiques : Ducis toucha en une seule année, au Théâtre-Français, 32,000 fr., et l'année suivante 41,000 fr. Les *Etourdis* rapportèrent à Andrieux 17,955 fr., et *Le mariage de Figaro*, dans une seule année, valut à Beaumarchais pour Paris, sans compter la province, 125,134 fr. Tous ces chiffres ne laissent pas que d'avoir leur éloquence.

— La Belgique, elle aussi, a maintenant sa *Bibliothèque des chemins de fer*. M. Vanderauwera, l'éditeur de cette bibliothèque, vient de publier les *Mémoires anecdotiques et secrets du temps de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*. Ces mémoires, extraits des papiers de M.me Campan, de M.me du Hausset, etc., sont remplis de récits piquants sur ces trois règnes, sur les habitudes privées de ces trois rois, sur les dames de la cour, sur les courtisans, etc. On voit que ceci n'est plus de la contrefaçon proprement dite; c'est déjà un progrès.

— Dans une soirée mi-partie musicale et littéraire qui a eu lieu à Lille le 3 de ce mois, M.lle Henriette Jacques a dit admirablement quelques morceaux de poésie. Le programme avait le tort impardonnable d'appeler cela *de la déclamation*.... Certes, il n'y a rien de moins déclamatoire que la diction pure, juste, toute naturelle, toute cordiale de M.lle Henriette Jacques. Dans l'auditoire, on faisait *in petto*, ces réflexions-ci : Nos dames flamandes sont charmantes... d'accord! mais elles ne perdraient rien à modifier quelque peu, dès le pensionnat, cet accent du terroir qui n'est pas des plus gracieux.... Apprendre à bien dire, c'est le complément indispensable d'une bonne éducation. Conclusion : Il devrait y avoir une chaire de professeur pour M.lle Jacques au Conservatoire de Lille, au Sacré-Cœur et dans tous les pensionnats de demoiselles de l'arrondissement.

— Vers la fin de ce mois ou le commencement de juin (le jour n'est pas encore défiaiti-

vement fixé), la ville de Lille va jouir d'une bien bonne aubaine musicale : La fameuse *Société chorale de Cologne*, la plus forte, la plus étonnante, la plus triomphante des sociétés chorales de l'Allemagne viendra s'y faire entendre. *L'Association musicale de Lille* organise à cette occasion une imposante solennité artistique qui dépassera encore, dit-on, l'effet produit par le grand concours choral de 1852.

— Le jour approche où le concours ouvert par la *Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille* sera défintivement fermé. Le 31 mai est la limite extrême fixée pour les envois des concurrents. Voici le programme de la société en ce qui concerne les sciences, les arts et la littérature :

I. Sciences. — 1.° PHYSIQUE. — On sait que la vapeur qui s'échappe d'un vase contenant de l'eau en ébullition, entraîne mécaniquement avec elle de l'eau à l'état liquide.—La Société récompensera les expériences les plus précises ayant pour but de faire connaître la quantité d'eau entraînée par la vapeur, en tenant compte de la tension de cette vapeur, de la forme du vase et de la grandeur de l'orifice.—2.° CHIMIE.—Déterminer la température à laquelle, sous l'influence seule de la chaleur, le protocarbure d'hydrogène ou gaz détonnant des mines de houille se combine avec l'oxigène de l'air, en proportions variées. — **II. Sciences appliquées.** — Il sera décerné des médailles : 1.° Pour le meilleur mémoire ou examen comparatif et expérimental des différents systèmes adoptés ou proposés, afin de *brûler la fumée* des foyers ; 2.° Pour des améliorations notables dans les appareils d'éclairage à l'huile, et principalement dans les lampes de sûreté, si indispensables dans les usines à gaz, les distilleries, les fabriques de vernis et mines de houille ; 3.° Pour les meilleures dispositions à adopter dans les manufactures, afin d'éviter les déplorables accidents qu'engendent les transmissions de mouvement. — **III. Littérature.** — La Société décernera : 1.° une médaille à la meilleure biographie du diplomate OGER DE GHISLAIN de Bousbecque ; 2.° Une médaille à la meilleure biographie du poète AMBROISE FEUTRY. — **IV. Histoire.** — Une médaille au meilleur mémoire historique ou archéologique, concernant une des localités du nord de la France. — **V. Poésie.** — Une médaille à la meilleure pièce de vers inédite. — **VI. Beaux-Arts.** — La Société récompensera par des médailles les auteurs de productions artistiques qu'elle jugera dignes de cette distinction.

Encouragement divers.— La Société se réserve aussi de récompenser ou d'encourager par des primes ou des médailles, les auteurs de productions scientifiques littéraires et artistiques non mentionnées dans le présent programme. *Les Médailles seront en or, en vermeil, en argent ou en bronze, selon l'importance reconnue des ouvrages envoyés au concours.*

Les mémoires et notices présentés au concours, seront adressés, *franc de port*, à M. Lamy, secrétaire-général de la société, rue Esquermoise, N.° 91, avant le 31 mai 1854. — Ne seront admis à concourir que les mémoires inédits et qui n'auront pas été présentés à d'autres sociétés académiques. Chaque mémoire portera une épigraphe, reproduite sur un billet cacheté, contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où le concurrent aura mérité une récompense.

Pour tous les articles non signés :
Le Rédacteur-Gérant,
BRUN-LAVAINNE

Lille. Imp. de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.[1]

UN DRAME DE MÉNAGE.

NOUVELLE. (2)

SUITE.

VI.

A mesure que Jeanne s'éloignait de Paris, sa poitrine se dilatait, son visage s'épanouissait. Elle était donc rentrée en possession de son mari, de son amant; M.me de Préville n'était plus là pour le lui disputer, pour le lui arracher. Quelle était heureuse! De temps en temps elle jetait sur Marie des regards pleins de joie et de reconnaissance, et Marie lui répondait par un sourire. Lebrun de son côté paraissait être le plus heureux des hommes. Seul, Dérancourt avait dans la physionomie quelque chose de rembruni et de triste.

Les voyageurs traversèrent la Champagne vineuse, cette contrée aux collines fauves qui baignent leurs pieds dans les eaux tranquilles de la Marne; Epernay ouvrit devant eux son unique rue, Epernay qui a des travailleurs sur sa surface et dans ses entrailles; Epernay, la ville aux longues caves souterraines dans lesquelles se prépare cette liqueur

(1) **Note de la Rédaction.** L'abondance des articles Littérature, Sciences et Poésie qui nous sont envoyés incessamment, nous mettant dans la nécessité de reculer trop souvent la publication de morceaux qu'il nous serait agréable d'offrir aux lecteurs de la Revue du Nord, nous nous sommes déterminés à doubler *pour cette fois*, le numéro de la quinzaine. Cette adjonction de 32 pages d'impression nous acquittera plus vite envers les auteurs qui veulent bien nous honorer de leur concours, et nous espérons que nos abonnés aussi nous sauront gré d'un surcroît de dépense qui leur prouvera combien nous avons à cœur de les satisfaire.

(2) Autorisation de reproduire pour les journaux qui ont traité avec la Société des Gens de Lettres.

mousseuse qui charme la fin de nos repas et qui porte le nom français de Saint-Pétersbourg à New-Yorck. Puis ils entrèrent dans cette partie de la Champagne qui se rapproche de la Lorraine, et qui a quelque chose de l'aspect de cette dernière province; c'est-à-dire qu'elle est plate, herbagère, grasse et verte. Ici plus de ceps de vignes dru-semés dans une terre chaude, grisâtre, rocailleuse; plus de ces prétentions avortées à la nature pyrénéenne ou rhénane; plus de ces accidents de perspective où le ciel et la terre semblent vouloir se marier sans pouvoir y parvenir. Ici tout est calme, humble, vrai; des rivages plats et modestes, des pâturages, des troupeaux, des plaines toutes couvertes de peupliers et d'arbres qui aiment le terre à terre. Le laboureur a remplacé le vigneron, le blé a détrôné le raisin. Jamais deux faces d'une même province n'ont offert un constraste plus frappant.

Enfin la voiture gravit la montée ardue qui porte à l'entrée de Vitry-le-Français; Lebrun, quoiqu'il ne fût parti pour Paris que depuis bien peu de temps, sentit battre son cœur à l'idée qu'il allait revoir le clocher de sa ville natale, de cette ville où en sa qualité de notaire, il avait pendant quinze ans, passé tant d'actes, dressé tant de contrats de mariage, exproprié tant d'enragés plaideurs, administré tant de dépôts d'argent. Chaque effort des chevaux pour franchir l'espace lui retentissait délicieusement au cœur. De temps en temps, il jetait les yeux des deux côtés de la route et disait: « Ce champ est à un tel. Cette maison de campagne à un tel. Ce bois à tel autre. » C'étaient là toutes choses qu'il avait maniées, qu'il connaissait à fond, et qui lui avaient bien laissé quelques parcelles entre les mains. Quand il fut arrivé devant sa demeure, Lebrun pensa s'évanouir. La joie d'être enfin à soixante lieues de Charles de Nieubourg entrait bien pour quelque chose dans son émotion.

Trois jours après l'arrivée à Vitry-le-Français, Dérancourt qui s'ennuyait déjà, vint trouver Lebrun et lui demanda s'il lui serait bientôt permis de terminer cette affaire pour laquelle il avait quitté Paris. A cette marque d'impatience nettement formulée, Lebrun trembla de tous ses membres. Marie lui avait bien recommandé dans son propre intérêt de retenir Dérancourt à Vitry par tous les moyens possibles, parce qu'en cas de retour à Paris, elle serait obligée de suivre sa sœur. Or, Lebrun ne redoutait rien tant que de voir encore une fois Charles dans le voisinage de sa femme.

Il s'ingénia donc à enlacer son beau-frère dans des filets bien tendus.

D'abord à la première question de Dérancourt, il prit un air surpris.

— Ah ça! es-tu fou, s'écria-t-il! comment! nous sommes à peine arrivés et tu voudrais déjà être parti.... Les affaires ne se font pas ainsi, mon cher.... Il faut que tu me donnes quelques jours.... Un peu de patience.... Tu t'ennuies donc bien ici?... C'est que tu ne cherches pas de distractions! As-tu vu tous nos parents,... tous nos amis?...

— Tous!... Tous!...

— As-tu visité la nouvelle maison que M. Laurent, le confiseur, fait bâtir sur la Place, une maison à l'instar de celles de Paris, mon ami!...

— Oh! je l'ai apperçue en passant, et c'est bien assez....

— Enfin, t'es-tu seulement arrêté devant les nouvelles plantations que le maire fait faire sur nos remparts?

— Oui, n'ayant rien de mieux à faire, j'ai jeté un coup-d'œil de ce côté....

— Il n'y a vraiment pas de plaisir avec toi.... Tu as tout remarqué, tu as gaspillé en une heure la plus grande partie de nos plaisirs locaux.... Mais pour te faire passer le temps plus agréablement, en attendant que nous puissions terminer notre importante affaire, je t'ai ménagé quelques distractions. Primo, de ce pas nous allons à la pêche....

— Quelle pêche?

— Eh! la pêche à la ligne, parbleu!

— Laisse-moi donc tranquille....

— La Marne est une rivière poissonneuse, frétillante.... nous allons nous amuser comme deux potentats en voyage... justement, je suis muni de tous mes instruments.... je couperai une gaule dans mon petit bois qui longe la rivière.... C'est le meilleur endroit de tout le littoral pour cet agréable exercice.... Viens donc!...

Dérancourt qui, dans l'état d'oisiveté et d'ennui où il languissait, était bien convaincu qu'il valait autant se promener de ce côté-là que d'un autre, accompagna Lebrun. Mais pendant que celui-ci, après avoir coupé une gaule et adapté sa ligne à l'extrémité de cette gaule, s'asseyait sur le bord fleuri de la rivière assez profonde dans cet endroit et jetait son amorce à l'eau, Dérancourt s'enfonçait dans le petit bois et y lisait une lettre.

— Elle me rappelle.... Elle me rappelle, s'écriait-il! n'avoir pu supporter plus longtemps mon absence! Elle m'aime donc? Oh! je suis le plus fortuné des hommes....

Et froissant la lettre entre ses mains, il la couvrit de baisers.

Pendant ce temps-là Lebrun pêchait toujours à la ligne.

VII.

M.me Dérancourt s'était aperçue depuis quelque temps que son mari avait l'air préoccupé, impatient, qu'il parlait sans cesse des ennuis de la vie de province et de son envie de revoir Paris, qu'il entrait dans une véritable colère lorsqu'il venait à songer aux retards que lui faisait éprouver Lebrun. Cet état de fièvre auquel Dérancourt n'était pas en proie dans la première période de son retour à Vitry, étonna Jeanne; rien n'étant changé dans la situation de son mari, aucune contrariété, quelque légère qu'elle fût, n'étant venue rider la surface de sa vie, Jeanne ne savait à quelle cause attribuer son agitation. Elle en arriva tout logiquement à conclure qu'il fallait que quelque circonstance extérieure agit sur Dérancourt. Toujours inquiète et soupçonneuse, elle exerça une active surveillance sur tout ce qui environnait son mari. Bientôt elle sut qu'il recevait presque régulièrement tous les deux ou trois jours une lettre de Paris, et elle remarqua que c'était à la suite de la réception de ces messages qu'il manifestait le plus énergiquement son dégoût pour le séjour de Vitry et qu'il déclarait son parti bien arrêté de retourner dans la capitale aussitôt que ses affaires seraient terminées.

Dès lors, toute l'ambition de Jeanne fut de savoir ce que contenaient ces mystérieuses lettres. Un jour, le hasard sembla vouloir seconder ses désirs. Elle était seule dans le salon.... Un domestique, nouveau dans la maison, entre et dit à haute voix :

Une lettre de Paris pour Monsieur....

Jeanne saisit la lettre, la décachète.... mais elle n'avait pas encore eu le temps de jeter les yeux sur la première ligne, que déjà Dérancourt, qui avait entendu la voix du valet, était sorti de son cabinet et avait pris à sa femme le papier des mains.

Elle se contenta de lui dire d'un ton bien triste :

— Jules, il fut un temps où vous n'aviez pas de secrets pour moi.

Dérancourt qui n'avait pas l'habitude d'entendre sa femme se plaindre, rougit, parut embarrassé, et rentra dans son cabinet sans répondre un seul mot.

Jeanne qui commençait à soupçonner la vérité pleura beaucoup ce jour-là.

Le lendemain matin elle se réveilla après une nuit agitée et fiévreuse.... Quatre heures sonnaient à l'horloge de l'église voisine...

Tout à coup elle vit entrer dans sa chambre son mari qui lui dit d'un ton brusque :

— Préparez-vous, Jeanne, nous allons partir....

— Partir !

— Oui, partir.... Nous allons à Paris....

— A Paris !

— L'heure nous presse....

— Mais pourquoi ce départ si précipité, si matinal....

— Il faut qu'il en soit ainsi....

— Notre frère et notre sœur se mettent-ils en route avec nous ?...

— Non...

— Sont-ils avertis, du moins ?

— Non... et nous ne les avertirons même pas... Je n'ai pas envie d'être encore arrêté dans cette bourgade... Avant vingt-quatre heures j'y serais mort d'ennui... Allons, vous voilà prête, Jeanne... Descendons.

Jeanne qui dans cette courte lutte de paroles avait usé tout ce qu'elle avait de courage, se laissa entraîner à travers les corridors de la maison. Un moment elle fut sur le point de frapper à la porte de Marie et d'invoquer son secours contre cette violence faite à sa faiblesse ! Mais la force manqua à sa volonté ; elle ne put lever sa main tremblante.

Arrivée au marche-pied de la voiture, elle essaya de faire encore quelques timides observations à son mari sur l'impolitesse d'une retraite si peu prévue. Dérancourt ne lui répondit pas et la força presque malgré elle à prendre place dans le fond de la calèche.

Jeanne sentant bien que toute résistance était inutile et que la résolution de Dérancourt était bien ferme, prononça ces mots péniblement accentués :

— Que votre volonté soit faite, Monsieur.

Puis elle reprit son attitude douloureuse et résignée.

Dérancourt mit sa casquette sur ses yeux et s'endormit bientôt dans son coin. C'était une manière tout comme une autre de passer le temps.

VIII.

Suivant sa louable habitude, Lebrun en robe de chambre et le bonnet grec sur la tête, était descendu de sa chambre à neuf heures très-précises, et était venu s'asseoir dans la salle à manger devant une table chargée d'un substantiel et succulent déjeûner ; des viandes froides,

des fruits dorés, deux bouteilles d'excellent vin rouge du crû et du café pour les dames. Il y aurait eu là de quoi nourrir pendant un mois entier un mendiant espagnol.

A la vue de ce repas si bien disposé, Lebrun avait senti son appétit du matin se réveiller plus vif et plus solliciteur que jamais, et les jambes croisées, les doigts plongés dans sa tabatière, les yeux égarés sur la feuille d'annonces de la localité que l'on venait de lui apporter, il semblait attendre avec beaucoup d'impatience l'arrivée des autres convives.

Et de temps en temps il grommelait entre ses dents :

— Jamais d'exactitude... jamais... Voilà une heure que je suis là, moi... mais ces femmes! ces femmes!... elles ont toujours quelques colifichets à ajouter à leur toilette... Celles qui n'ont qu'un mouchoir sur la tête trouvent encore le moyen de le poser avec coquetterie et de s'admirer toute une journée devant une glace... Elles ne viendront pas!.. Comme s'il était besoin de tant de parure pour déjeûner!... Que sera-ce donc cette après-dînée, si à neuf heures du matin elles prennent déjà si bien leurs aises!... Elles ne viendront pas!... Et ce Dérancourt qui imite toutes les façons des jeûnes gens épinglés et corsés de Paris.... il oublie tout lorsqu'il est à sa toilette... Cela me rappelle les muscadins du Directoire!... Le temps marche et l'engeance humaine ne change pas!...

C'est avec cette philippique contre les travers de la race humaine que Lebrun cherchait à se rendre plus supportables les loisirs que lui faisaient sa femme et sa belle-sœur.

Il allait laisser tout à fait débonder son indignation, lorsque Marie parut.

Alors son indignation tomba d'elle-même; car Marie était si fraîche et si jolie, et son aspect avait sur lui une puissance si grande, qu'il ne put s'empêcher de l'attirer sur ses genoux et de déposer un bon gros baiser sur chacune de ses joues rosées.

Mais cet épanchement d'un moment ne pouvait lui tenir lieu de satisfaction aux nécessités de son estomac.

Et Dérancourt et Jeanne ne venaient pas!

Il reprit donc sa posture d'homme souffrant, les jambes croisées, les doigts plongés dans sa tabatière et les yeux égarés sur les colonnes de la feuille d'annonces de la localité. Puis, de temps en temps, il recommençait sa philippique contre les travers de la race humaine.

Enfin le retard se prolongea tellement, que Marie elle-même commença à faire chorus avec son mari.

On monta à l'appartement de M. et M.me Dérancourt.

Personne!

L'inquiétude s'empare de Marie! Les idées les plus noires et les plus folles se présentent à son imagination.. . Tremblante, elle est sur le point d'envoyer ses domestiques à la recherche de Jules et de Jeanne.

Mais Lebrun, en furetant, trouve sur la cheminée un petit papier.... C'était une lettre de Dérancourt à son adresse.... Elle était ainsi conçue :

« Mon cher Lebrun, »

« Ne sois pas inquiet de mon départ. J'ai reçu hier fort tard un avis « pressant qui m'y a forcé, et je n'ai pas voulu troubler ton repos ainsi « que celui de la bonne Marie. Tu conçois qu'il faut que l'affaire ait été « urgente, etc., etc. »

Lebrun qui sentait de nouveau ses tiraillements d'estomac, ne jugea pas à propos de s'épuiser encore par des réflexions inutiles, et crut ou fit semblant de croire à l'affaire urgente.

Marie devina sur le champ la position de sa sœur et elle se mit à réfléchir.

IX.

Dérancourt et sa femme cheminaient silencieusement vers la capitale. Ils étaient gênés vis-à-vis l'un de l'autre, le mari par une honte involontaire, la femme par le sentiment trop timide hélas! de sa malheureuse position. Elle avait les pieds sur le bord d'un précipice, et ne trouvait pas la force de pousser un cri pour invoquer le secours d'une main amie, ou de se rejeter en arrière afin d'éviter le danger.

Un matin (c'était le second jour de ce triste voyage), les deux époux se trouvèrent sur une partie de la route qui traversait un bois touffu. Le ciel était pur et le vent caressait doucement le feuillage; la terre fortement imprégnée de la rosée de la nuit, laissait échapper de son sein de suaves et fraîches émanations. Le bois jetait au loin le chant de ses oiseaux qui saluaient le retour de la lumière; douce musique qui plaît tant à l'oreille fatiguée du tumulte des villes. Çà et là apparaissaient de fraîches et sombres allées avec leur garniture de fleurs aux mille teintes. Puis tout à coup l'œil se perdait dans un taillis profond au bout duquel éclatait un rayon de soleil.

A ce spectacle, Jeanne se sentit émue et ne put retenir une larme. Elle regarda son mari! Il lui semblait qu'il devait être impressionné aussi par cette nature si belle, si calme, si mélodieuse.... Et alors, quoi

de plus naturel que de mêler leurs sensations et de retrouver dans ce mouvement sympathique le bonheur qu'un destin fatal leur avait fait perdre.... Oh! c'était le ciel lui-même qui prenait pitié de la pauvre femme, lui fournissait cette occasion solennelle et ce théâtre magnifique pour une réconciliation tant désirée.

Elle regarda son mari!... Elle fut sur le point de se jeter dans ses bras! Affreuse déception! Dérancourt était froid et distrait. Toutes ces choses qui l'environnaient n'avaient point parlé à son cœur! Son visage portait l'empreinte de la plus profonde insensibilité, et il fredonnait une chansonnette à la mode. Son esprit était bien loin du petit bois touffu aux arbres agités par la brise du matin et aux allées bordées de fleurs sauvages!

Jeanne se replia sur elle-même et fut en proie à une douleur sans nom!

Mais voici qu'un chant lent et monotone, accompagne la voiture tout le long de cette montée et se marie au son criard des roues fatiguées.

Ce chant se compose de quelques vers à cadence brève qui disent la gloire de Dieu et les miracles de ses saints; l'harmonie est simple et fidèlement copiée sur celle des cantiques de l'église.

Ce chant a dû être composé par quelque pauvre barde de village et répété souvent à la veillée par les vieilles femmes qui filent leur lin. C'est ainsi qu'il est tombé dans l'oreille et la mémoire de ces pauvres enfants de la campagne qui, dès qu'ils aperçoivent de loin une voiture de voyage, quittent leurs troupeaux ou la porte de leurs chaumières, et viennent solliciter la charité des heureux du siècle!

Doux et simples enfants! Ils savent que leur père a le front courbé sur la charrue, leur mère le corps ployé en deux pour ramasser les gerbes et que tout ce travail opiniâtre et si dur au grand soleil ne suffit pas à nourrir une nombreuse famille... Et comme leurs bras ne sont pas encore assez forts pour venir en aide aux bras de leurs parents, ils font tout ce qu'ils peuvent faire... ils tendent leur tremblante petite main et recueillent quelques pièces de monnaie qu'ils remettent le soir au père et à la mère au retour des champs.

C'était un de ces enfants qui, le long de cette montée, faisait résonner le chant lent et monotone auprès de la voiture de M. et M.me Dérancourt.

Oh! la naïve et charmante physionomie! des cheveux blonds descendaient en boucles sur les épaules de l'enfant; ses yeux bleus et à fleur de tête respiraient la douceur et le calme; il y avait dans son visage au teint hâlé et aux lignes pures et régulières, je ne sais quoi de

mélancolique et de tendrement spirituel qui intéressait tout d'abord, un pantalon de grosse toile et une mauvaise petite blouse bleue formaient tout son costume. Il marchait de ses pieds nus sur les cailloux de la route; dans le feu de son action, il ne s'apercevait pas qu'un de ses doigts écorchés au passage laissait çà et là sur la blanche poussière des traces ensanglantées. Il faisait la roue comme un bateleur pour avoir l'air de demander une récompense et non pas une aumône, et ne cessait cependant de psalmodier sa chanson.

Jeanne laissa tomber sur cette tête si blonde et déjà si souffrante un regard plein de compassion et de pitié! L'enfant comprit, et il se rapprocha de la jeune femme! Le malheur a tant d'intelligence et devine si bien entre mille mains, la main qui doit s'ouvrir pour lui porter secours.

La jeune femme jeta une pièce blanche à l'enfant. L'enfant n'avait jamais eu tant d'argent en sa possession. Il serra convulsivement la pièce entre ses doigts... ses yeux rayonnèrent de plaisir et de reconnaissance, et il laissa échapper avec effusion et en l'accompagnant d'un signe de croix, un gros : « Dieu vous protége, ma bonne dame! »

Ces mots firent du bien à Jeanne! il lui sembla que la bénédiction de cette pauvre et innocente créature devait lui porter bonheur, et elle continua sa route, — un peu consolée.

X.

Lettre de Marie a Jeanne.

De Vitry-le-Français.

Ma bonne Sœur,

Nous avons d'abord été bien surpris, M. Lebrun et moi de votre départ si brusque et auquel nous étions si peu préparés. M. Lebrun s'est contenté des motifs que Jules lui donnait dans sa lettre; mais moi qui connais tes secrets de ménage, j'ai bien vite deviné toute la vérité. C'est ton mari qui, craignant d'être encore retenu par nous, a jugé à propos de partir à l'improviste et en cachette pour Paris, et t'a forcée de le suivre par respect pour les convenances avec lesquelles il n'ose pas encore rompre tout à fait. C'est son caprice pour M.me de Préville qui l'entraîne encore de ce côté-là. Est-il possible qu'il y ait des hommes assez insensés pour aller chercher loin de leur intérieur une félicité passagère et trompeuse!

La conduite que tu as à tenir dans cette circonstance, ma sœur, est bien simple. Sois toujours avec ton mari douce, complaisante, bonne, comme tu as coutume de l'être. Ne lui donne aucune prise contre toi dans la situation d'esprit où il est; une femme est forte quand elle n'a rien à se reprocher. Et puis un homme qui n'est qu'aveuglé par une erreur d'un instant, sent bien vite la différence qu'il y a entre une coquette qui l'ajoute à la longue liste de ses victimes et une épouse vertueuse qui n'aime que lui seul et qui l'aime véritablement.

Cependant, si tu dois faire tout ce qui peut plaire à ton mari et contribuer à le ramener à toi, tu ne dois pas oublier non plus que tu as des droits et qu'il est de ton intérêt de les faire valoir. Défais-toi de cette excessive timidité qui te gêne et t'embarrasse. Sans être ni altière, ni orgueilleuse, ose parler comme il est, sinon dans ton caractère, du moins dans ton privilége de parler à ton mari. Dis-lui avec fermeté quelques mots de votre enfant, de ton amour-propre blessé, de sa réputation; puis mets-lui devant les yeux le bonheur dont vous jouissiez autrefois et celui dont vous pouvez jouir encore; ton cœur t'inspirer assez sur ce sujet-là. Peut-être que toutes ces considérations le toucheront et le ramèneront à la raison. Crois-moi bien, ma bonne sœur, il vaut mieux faire ce que je te dis là, que de t'obstiner dans la mauvaise timidité où tu languis. C'est ton silence et ton abnégation qui encouragent Jules à mal tourner.

Ensuite, te le dirai-je, je me défie et j'ai peur des natures inertes et tremblantes comme la tienne; elles sommeillent longtemps dans la torpeur et la crainte. Puis, lorsque l'événement qu'elles redoutaient et prévoyaient vient tout à coup à éclater, poussées par le désespoir, elles se jettent dans de terribles extrémités. Et souvent elles auraient éloigné d'elles le malheur qui les a désespérées, si elles avaient seulement tourné vers ce but la moitié de l'énergie qu'elles emploient maintenant à mal faire.

Sois bien persuadée, ma bonne sœur, que je ne parle pas ainsi pour t'affliger, mais bien pour t'être utile.

Je ne veux rien supposer d'avance, mais il faut que tu me promettes une chose; c'est que dès que tu croiras ma présence auprès de toi nécessaire (je te laisse l'entière appréciation de cette nécessité) tu m'écriras de venir et je viendrai.

MARIE.

XI.

Lettre de Jeanne a Marie.

De Paris

Tu l'avais deviné, chère sœur,... oui, c'est Jules qui m'a entraînée vers Paris sans doute pour se rapprocher de M.me de Préville. Tu dois comprendre tout ce que j'ai souffert... tout ce que je souffre encore... Ta lettre a jeté un peu de baume sur mes blessures. Tu prends ta part de ma douleur, et elle me semble bien moins lourde. Je tâcherai de suivre tes conseils; mais je n'ai pas encore trouvé l'occasion de parler à mon mari.

Ah! combien Paris me semble maintenant ennuyeux et désert! à Vitry, je ne pouvais faire un pas sans trouver des visages qui me souriaient; ici, tous ces gens qui passent me sont inconnus et indifférents. Et je sens d'autant plus cet isolement que j'aurais besoin d'être moins isolée. C'est quand on est dans l'affliction, qu'on éprouve véritablement le bonheur d'avoir des amis! Que me fait à moi cette ville si agitée et si tumultueuse, si je n'y trouve aucune âme qui sache deviner mon malheur et y compâtir? Toi surtout, toi, chère sœur, tu me manques, tu me fais defaut; je ne veux pas te forcer à quitter déjà pour moi notre bonne ville de Vitry où l'on est si bien, où j'ai passé de si heureux jours! mais je te promets bien sincèrement que dès que j'aurai besoin de toi, j'invoquerai ton aide; et je suis sûre que tu ne manqueras pas à mon appel.

Sais-tu une bonne nouvelle, chère sœur; M.me de Préville n'était pas hier à l'Opéra. Jules ne penserait-il donc plus à cette femme, ou plutôt cesserait-elle de me persécuter?

Jeanne.

Seconde lettre de Jeanne a Marie.

Des environs de Paris.

Chère sœur, je suis bien malheureuse! L'espérance n'avait pris place un instant dans mon cœur, que pour en être bien promptement et bien violemment arrachée!

Hier, vers midi, Jules vint m'annoncer que nous étions invités à aller passer huit jours à la campagne et qu'il fallait partir sur le champ. Je lui demandai chez qui nous allions être reçus. Il me répondit tout simplement, tout froidement et sans être le moins du monde agité : « Chez M.me de Préville. » Cette affreuse nouvelle me jeta dans de telles an-

goisses, que je ne trouvai pas la force de dire un seul mot. Nous sommes partis, nous sommes arrivés, sans que je me sois retrouvée. En descendant de voiture, je me suis enfermée dans ma chambre et ce matin j'ai feint une indisposition. L'audace de Jules est si grande, qu'elle a dans ce moment abattu tout mon courage ! j'espère me relever bientôt. Je profite de ma solitude momentanée pour t'écrire ces quelques lignes. Tu me plaindras, tu penseras à moi et voilà ce qui me soutient un peu. Que Dieu me protége, chère sœur.

JEANNE.

TROISIÈME LETTRE DE JEANNE A MARIE.

Des environs de Paris.

Chère Sœur,

J'ai vu enfin M.me de Préville. Elle m'a reçu avec une impassibilité et une grâce parfaites. On aurait vraiment dit qu'il n'y avait rien entre nous et que notre situation était toute naturelle. Tu sais pourtant quels abîmes nous séparent, tu sais quels combats on aurait vu nos âmes se livrer, si elles avaient été à découvert. Moi, je l'avoue, j'étais troublée ; mais elle ne l'était nullement. On serait tenté de croire que ces femmes-là ont un masque sur la figure et un cœur d'airain.

Mon trouble, chère sœur, a été bien plus grand encore lorsqu'à côté de M.me de Préville, j'ai aperçu... devine... M. Charles de Nieubourg!.. Oui... ce jeune homme qui l'hiver dernier m'a poursuivie de ses ennuyeux hommages et qui a causé de si grandes terreurs à mon pauvre beau-frère... il a déjà, continuant son manége, cherché à lier conversation avec moi... Mais je l'ai reçu très-froidement et je ne crois pas qu'il ait grande envie de recommencer... On a dit qu'il était comme nous ici pour quelques jours... C'est un supplice de plus au milieu de de tous les supplices que doit m'offrir cette maison.

Il y a à peine un jour que je suis chez de M.me de Préville et il me semble que j'y suis déjà depuis un siècle. Nous passons singulièrement le temps. On se lève tard. Après déjeûner on va se promener dans une grande avenue qui ressemble parfaitement à une allée des Tuileries. Puis on s'habille; puis on descend pour dîner. Puis l'on va prendre le café et passer la soirée dans un kiosque où l'on parle politique, modes, littérature, où les visiteurs et les commensaux abondent toujours, où l'on se croirait dans un salon de la capitale. Et ils appellent cela jouir des plaisirs de la campagne! Autant vaudrait rester à Paris !

Ah! chère sœur, combien elle était différente la vie que nous menions, lorsqu'il y a trois ans à peine, on nous faisait sortir de pension pendant les vacances pour nous conduire au milieu des champs. C'étaient des promenades à la suite du troupeau du village, à travers les genêts et les bruyères, avec un morceau de pain noir dans notre tablier et des pommes que pour l'assaisonner nous avions à l'aide d'un grand bâton gaulées aux arbres de la route! C'étaient, après la pluie, des courses enfantines au milieu des longues herbes de la prairie; te rappelles-tu comme au retour notre bonne tante gémissait en voyant nos vêtements mouillés et nos cheveux tout baignés de rosée; et comme elle nous appelait folles; et comme, toute grondeuse, elle nous poussait devant l'âtre clair et pétillant! Te rappelles-tu nos jeux dans l'étable, nos excursions dans le poulailler, et nos bains furtifs dans la petite rivière qui coule au bas de la colline.

Je ne sais... mais mon esprit s'arrête avec d'ineffables délices sur ces souvenirs si doux, comme s'il pressentait qu'à l'avenir il ne dût plus se fixer que sur des tableaux disgracieux et sombres.

Adieu, chère sœur,.. et ne m'oublie pas dans tes prières du soir.

JEANNE.

QUATRIÈME LETTRE DE JEANNE A MARIE.

Ma chère sœur,

Mon esprit commence un peu à se rasseoir. Mes soupçons n'étaient, j'aime à l'espérer, que les vains rêves d'une imagination effrayée. Peut-être, ma bonne Marie, vas-tu trouver que je passe bien facilement de l'extrême crainte à l'extrême confiance. Peut-être vas-tu me rappeler cette fatale scène du bal chez M.me de Préville, et notre départ si précipité de Vitry, et notre visite ici.

Hélas! je connais aussi bien que toi toutes ces circonstances, et leur souvenir est pour moi plein d'amertume; mais tout ce qui se passe m'a donné beaucoup à réfléchir. M.me de Préville montre avec moi tant de laisser-aller, elle me traite avec une amitié si franche, qu'il est impossible qu'elle remplisse un rôle. Il n'y a qu'une femme de théâtre qui puisse jouer la comédie à ce point, et le mensonge ne prend pas aussi facilement l'allure de la vérité.

Cela étant ainsi, veux-tu que je te fasse part d'une idée qui m'est venue? Oh! si mon hypothèse pouvait être la réalité! Et ce qui me ravit, c'est que je crois vraiment qu'elle est la réalité; écoute-moi bien. Le cœur

de M.me de Préville n'est point tellement mauvais et desséché, qu'il ne donne place de temps à autre à quelques sentiments honorables; il me semble impossible par exemple qu'elle puisse voir sans commisération souffrir une créature semblable à elle. Ce sont là de ces mouvements auxquels une nature de femme, quelque dépravée qu'elle soit, ne saurait être rebelle.

Eh bien! ma bonne Marie, ne serait-il pas permis de penser que M.me de Préville a d'abord accueilli par coquetterie et mauvaise passion les hommages de Jules, qu'elle l'a même attiré à elle par son manége tout agaçant; puis, lorsqu'elle m'a vu triste et souffrante, elle a été touchée de ma position et a repoussé Dérancourt. Pourquoi ne pas la croire capable d'une bonne action? Oh! quant à moi, je l'avoue, il ne me peine pas de recevoir le bonheur même des mains de cette femme. J'aime mon mari, mes devoirs et mes sentiments ne me permettent pas de recevoir le bonheur hors de lui, hors les liens que j'ai acceptés et contractés! C'eût donc été un affreux événement pour moi, si l'on m'avait ravi Jules, ne fût-ce qu'un instant, et à cette idée seule mon effroi est tel, que je suis disposée à me montrer accommodante sur tous les moyens qui pourraient éloigner de moi cette douleur que je redoute tant.

Après ces quelques mots, tu sentiras facilement pourquoi je me trouve maintenant ici beaucoup mieux que le jour de mon arrivée. Quoique ma philosophie n'aille pas jusqu'à me faire attendre avec patience l'heure où nous nous éloignerons, mes journées se passent assez rapidement. Il est vrai que les distractions abondent.

Oh! la chose agitée et tumultueuse que la vie de campagne aux environs de Paris! que de monde dans ces champêtres solitudes! que de bavardages inutiles mêlés aux doux gazouillements des oiseaux! que de fleurs artificielles au milieu des fleurs des champs! que de parures fausses et prétentieuses à côté de la parure si belle et si fraîche des prairies! je ne sais, mais à ce contraste on sent combien tout l'éclat dû aux efforts des hommes est terne et pâle auprès de celui des œuvres de Dieu! Dis-moi, ma sœur, ne te semble-t-il pas que l'on devrait réserver toutes ces bagatelles du luxe, tous ces petits artifices du beau monde, pour le temps où la terre est couverte de neige et de frimas, où la nature sommeille désenchantée, et ne pas les mettre en regard de toutes les splendeurs d'un tableau qu'animent la verdure et le soleil! N'est-ce pas exposer toutes ces pauvres richesses factices à se flétrir et à perdre

leur prix? Je crois que dans ce moment où le ciel et la terre unissent toute leur puissance pour nous éblouir et nous faire sentir notre humilité, nous gagnerions à être très-simples de tenue, de cœur et d'esprit; car la simplicité est ce qui nous rapproche le plus des choses naturelles et de l'état dans lequel Dieu nous a placés sur la terre.

Ma bonne sœur, j'ai du plaisir à causer avec toi; il n'y a que toi sur la terre qui me comprenne; il n'y a que toi qui sache mes secrets. Et même lorsque je te dis des choses indifférentes, il me semble que j'éprouve plus de plaisir à te les dire à toi qu'à tout autre. Mais il est temps que je te laisse à tes douces occupations, à tes excursions à la ferme, à tes promenades dans nos bois fleuris et sur les bords de la Marne... Pense toujours à moi.

JEANNE.

CINQUIÈME LETTRE DE JEANNE A MARIE.

Des environs de Paris.

Ma bonne Sœur,

Me voilà retombée dans mes humeurs noires. Imagine-toi que M. Charles de Nieubourg recommence à me persécuter. Hier, au moment où je me promenais sans défiance dans une allée détournée du parc, n'a-t-il pas eu l'audace de me déclarer sa passion en termes plus vifs que jamais, et de solliciter de moi un rendez-vous. Tu conçois bien que je l'ai traité de manière à l'empêcher de renouveler son insulte. Mais il est affligeant que l'on ose venir ainsi s'en prendre à une femme qui est à côté de son mari et sous sa protection! Le ferait-on, ma bonne sœur, si la conduite de Dérancourt n'encourageait pas d'insolentes espérances? Est-ce que ce ne sont pas ses empressements auprès de M.me de Préville qui donnent à d'autres l'idée de chercher à obtenir ce qu'il délaisse. Oh! tout cela m'afflige et me tourmente; je suis revenue à mes nuits sans sommeil et à mes jours sans tranquillité.

Et ce qui me désole le plus encore, c'est que dans ce moment même mon mari recherche l'amitié de M. Charles de Nieubourg. Il dit tout haut que c'est un jeune homme plein d'esprit et de bonnes manières. Il le vante outre mesure en tous lieux et en toute occasion. Lorsqu'il parle ainsi, je donnerais bien des choses pour entendre cet éloge sortir d'une autre bouche. Leur liaison est même arrivée à un point assez avancé, puisque ce matin, en sortant de chez moi, j'entendis la voix de Jules résonner dans la chambre de M. de Nieubourg, dont la porte est

en face de notre petit appartement. Autant que j'ai pu entendre, ces Messieurs parlaient des qualités qu'on aime à trouver dans la femme dont on fait choix. J'avais bonne envie de recueillir toute cette conversation et de savoir si Jules cherche bien loin de moi ce qu'il lui faut pour être heureux. Mais un bruit de pas m'a fait fuir.

N'importe, je parlerai à mon mari. Malgré ma faiblesse, malgré ma répugnance à prendre des résolutions extrêmes, je ferai connaître à Jules où il adresse son amitié et de quel trait indigne n'a pas craint de se rendre coupable celui dont il presse si souvent la main. Mais une chose m'arrête et m'intimide encore. Si à l'air froid et indifférent avec lequel Jules recevait ma révélation, j'allais se voir confirmer mes soupçons, j'allais acquérir la conviction qu'il n'a plus pour moi l'amour d'autrefois. Cette idée me bouleverse. Alors mon infortune serait au comble. Mieux vaut encore l'incertitude.

Ma bonne sœur, lorsque je suis en proie à ces pénibles réflexions, ma pensée se reporte involontairement vers l'époque de notre double mariage. Alors je fus séduite par les avantages de Jules, si brillant, si beau, si remarquable parmi toute la jeunesse de notre province, que, je l'avoue, je ne pus m'empêcher de te prendre un peu en pitié, lorsque je te vis accepter sans balancer la main de ce bon et simple Lebrun. Hélas! maintenant, je sais bien quelle est celle de nous deux qui est le plus digne de pitié.

JEANNE.

L. COUAILHAC.

La suite prochainement.

NIUNO [1].

Je ne me serais jamais hasardé à raconter l'histoire suivante, bien qu'elle soit fort ancienne, si nous n'étions arrivés à une époque où l'on voit, dit-on, les fonctions de la maternité n'être plus le partage exclusif du sexe féminin; mais en comparant ce que j'avais lu moi-même à ce qui vient d'être publié tout récemment, je trouvai le fait sur lequel j'avais jusqu'ici gardé le silence beaucoup moins incroyable et moins merveilleux que ce qu'on rapporte de Portogallo: c'est ce qui me décide à le faire connaître.

Il y avait donc dans une certaine ville grecque, un jeune homme d'assez bonne famille qui se maria. Sa femme et lui éprouvaient le plus vif désir d'avoir des enfants, particulièrement pour plaire à un oncle vieux et riche qui n'attendait de ses neveux qu'un héritier pour lui laisser toute sa fortune. Mais le vieillard était d'une humeur fantasque, désirant un jour un petit neveu, et le lendemain une petite nièce. Les jeunes époux se trouvaient ainsi dans la perplexité la plus grande, souhaitant tour à tour un fils ou une fille selon le caprice du vieillard. Je ne sais si ce fut cette préoccupation qui agit sur l'imagination de la dame, mais il arriva enfin qu'elle donna le jour à une créature qui se trouva n'être ni mâle, ni femelle. Informé de la délivrance de sa nièce, le vieillard entra dans la chambre, et, voyez s'il était lunatique, dès qu'il sut que le nouveau né n'était ni un garçon ni une fille, il se mit à en raffoler. Cette rareté lui plut à tel point qu'il courut sur l'heure faire son testament où il instituait l'enfant son héritier universel. Mais il exigea qu'on lui donnât le nom de *Niuno:* puis émerveillé et joyeux, il raconta le fait à toute la ville.

(1) Niuno, c'est-à-dire ni l'un ni l'autre.

L'histoire n'en dit pas davantage sur l'oncle, sinon qu'il mourut peu de jours après, ce qui ne laisse pas que de me faire plaisir, parce que je n'aurai plus à m'en occuper.

Niuno donc commença peu à peu à se faire grandelet et de ce qu'il n'était effectivement d'aucun sexe, il résulta l'une des créatures les plus belles et les plus gracieuses qu'on ait jamais vues. Il avait pour lui la grâce avenante ainsi que l'élégance de la femme, et toute l'apparence vigoureuse de l'homme. Toujours est-il que l'oncle à peine mort, le père et la mère mécontents de ce que leur enfant ne fut *ni l'un*, *ni l'autre*, allèrent trouver l'oracle, celui de Delphes ou un autre, pour lui demander si Niuno ne deviendrait jamais garçon ou fille. Après un sacrifice solennel accompagné d'une longue et fervente prière, ils s'informèrent de ce qu'ils devaient espérer. Sa magnificence répondit que Niuno grandirait tel qu'il était jusqu'à l'âge de dix-huit ans, qu'à cette époque il pourrait demander aux dieux d'être fait *l'un ou l'autre*, à son choix. Outre sa beauté, Niuno était doué d'un très-grand sens; il joignait à un jugement exquis, une langue fort douce qui lui servait à se concilier la bienveillance de tous. Toutefois, il ne laissa pas de cultiver un si bon génie naturel, partie au moyen des sciences et des belles-lettres, partie au moyen des arts féminins les moins fatigants, et il avait coutume de dire que, ne sachant pas bien dans un âge aussi tendre quelle condition d'existence il aurait plus tard à solliciter des dieux, il voulait en attendant, acquérir tous les talents qui conviennent à l'un et à l'autre sexe, pour être un galant homme ou une femme de bien et distinguée.

Or, il s'élevait souvent des altercations entre le père et la mère de Niuno, comme il arrive après quelques années de mariage. Sa mère se tournait alors de son côté, toute en colère et les larmes aux yeux: « Niuno, disait-elle, plutôt que d'être jamais femme, demande au ciel de faire de toi une chauve-souris. Nous ne sommes que des esclaves à la chaîne. Mieux vaudrait mourir. Heureux, toi qui peux choisir encore et devenir autre chose! » De son côté, le père, en jurant, lui disait: « Niuno ne va pas te mettre en tête de devenir homme: vois la vie que je mène; jamais un moment agréable. Celle-ci se dit esclave, c'est moi. Tout le jour, j'ai à débattre les intérêts de la famille, à parler aux paysans, aux gens d'affaires. Il me faut l'entretenir comme une princesse et jamais je ne parviens à la satisfaire. Que maudit soit celui qui se réjouit d'être homme. Sois rat, plutôt, ou bien escarbot, et ton existence sera préférable. »

Ces plaintes et autres semblables, résonnaient presque chaque jour aux oreilles de Niuno qui se taisait, attendant toujours les conseils de l'âge et de l'expérience. Cependant son nom et son histoire s'étaient répandus dans toute la ville, et son état de *neutralité* lui donnait son franc parler, tant avec les jeunes gens qu'avec les jeunes filles du pays. Il était aussi joyeusement accueilli là où on se livrait aux exercices du cheval que dans les lieux où l'on faisait de la broderie et de la couture. Chacun lui demandait son avis, aussi bien sur l'art de l'escrime que sur les teintes à donner à une petite fleur sur le métier, et l'on se trouvait toujours bien de l'avoir consulté. Mais ceux qui aimaient plus particulièrement Niuno c'étaient les amoureux, hommes ou femmes, qui lui confiaient volontiers toutes leurs affaires. Les femmes surtout, commençant d'ordinaire par un : « Comme avec vous on peut parler librement... » lui racontaient tant de jalousies, de tourments, de brouilles et d'inquiétudes, qu'il n'avait quasi pas le temps de s'adonner à autre chose qu'à les écouter. Ne ressentant aucun des mouvements de l'amour, et réduit à n'être qu'un ami excellent, Niuno leur donnait à toutes des conseils prudents et judicieux, et des consolations très-opportunes, tellement il avait pénétré dans la partie intime du cœur féminin. Aussi n'en était-il aucune qui n'attachât un grand prix à son amitié. De même faisaient les garçons qui ne le quittaient jamais sans en avoir tiré les avis les plus sincères et s'en allaient contents. Il n'était secret si caché qu'il ne le sût par ceux-ci ou par celles-là, quelquefois par les uns et les autres, tant il semblait à chacun de ceux qui lui confiaient leurs tourments n'en parler qu'à soi-même. Niuno, pourtant, avançait en âge et approchait de sa dix-huitième année. Plusieurs fois il s'était dit à lui-même : « Qu'est-ce que c'est donc que l'amour? Est-il possible que je n'aie à entendre sur son compte que des plaintes, tant de la part des hommes que de celle des femmes. Ai-je, depuis qu'on m'en parle, entendu autre chose que des soupirs et des imprécations? Le bien qu'il procure ne consiste guère qu'en désirs, tandis que, sous une feinte satisfaction, une tristesse véritable et profonde reste cachée. » Au milieu de semblables pensées, le temps volait rapidement. Déjà les dix-huit années arrivaient à leur terme et le moment approchait où Niuno devait aller au temple prononcer le vœu fatal.

L'histoire raconte que ce fut un des événements les plus curieux qu'on eût jamais vus. Toutes les femmes désiraient que Niuno devint homme, tant parce qu'elles avaient en tête de lui plaire que parce qu'elles

redoutaient en lui une rivale dangereuse, s'il eut voulu être femme. Les hommes, de leur côté, n'ayant qu'une même pensée et qu'un seul désir, lui demandaient de devenir fille. Le beau de l'affaire fut qu'allant au temple sans avoir jamais ouvert la bouche sur ses secrètes intentions, Niuno y marchait accompagné de deux très-longues files, l'une de jeunes gens, l'autre de jeunes femmes, qui chantaient en chœur les stances que voici :

TOUS :

« Si je pouvais vouloir ce que je veux,
« Je sais bien quel serait le plus cher de mes vœux. »

CHŒUR DE FEMMES :

« Puisque le ciel t'accorde une telle faveur, que tu peux être aujourd'hui homme ou femme à ton gré, et qu'aussitôt ton vœu formulé tu le verras exaucé....

« Entre avec piété et prie la Divinité souveraine pour obtenir de porter la barbe avec l'épée. »

TOUS :

« Si je pouvais vouloir ce que je veux,
« Je sais bien quel serait le plus cher de mes vœux. »

CHŒUR D'HOMMES :

« Ne vas pas gâter la belle fleur de tes joues délicates par un poil hideux ; demande avec un corsage élancé les formes délicates de la femme.

« Entre avec piété et prie la Divinité souveraine afin d'obtenir la longue chevelure et le sein fécond de la femme. »

TOUS :

« Si je pouvais vouloir ce que je veux,
« Je sais bien quel serait le plus cher de mes vœux. »

CHŒUR DE FEMMES :

« L'âge vert et fleuri a fui bien vite loin de nous, et quand s'en va la grâce des jeunes années, il n'est pas d'état plus humble et plus misérable que celui de la femme.

« Entre avec piété et prie la Divinité souveraine pour obtenir de porter la barbe avec l'épée. »

TOUS :

« Si je pouvais vouloir ce que je veux,
« Je sais bien quel serait le plus cher de mes vœux. »

CHŒUR D'HOMMES :

« Heureuse la jeunesse d'une femme! Chacun s'incline devant elle. Son éclat dure peu, mais c'est l'éclat d'un règne.

« Entre avec piété et prie la Divinité souveraine afin d'obtenir la longue chevelure et le sein fécond de la femme. »

Le chœur entier reprenait dans le même ton les mêmes paroles qu'auparavant, puis chantant d'autres strophes passait derrière Niuno. Celui-ci, couronné de guirlandes s'acheminait vers le temple. Je ne redirai pas tout entier ce chant tel qu'il se lit dans l'antique écrivain, parce que les mœurs de son temps n'ont aucun rapport avec les nôtres, et que ses vers renferment des pensées assez libres et mordantes dont s'offenseraient les pudiques oreilles de mes contemporains. Je dirai seulement que les deux chœurs, animés l'un contre l'autre, échangèrent des strophes acérées et se lancèrent, en chantant, un plein char d'injures. Niuno, cependant, arrivé devant le dieu, le pria de tout son cœur de la manière suivante :

« O suprême Jupiter, puisque tu m'as accordé de voir se réaliser, dans ma dix-huitième année, le vœu que je formerai devant toi, relativement à la condition de mon choix, ouvre l'oreille à ma prière. Tu m'as fait naître tel, par ta grâce, que je ne désire autre chose que de rester ce que je suis. Laisse-moi donc ainsi au milieu des hommes et des femmes. Je les ai eus jusqu'à présent pour mes amis : si je devenais semblable à l'un d'eux, il me serait impossible de jouir plus longtemps des fruits d'une véritable et paisible affection. Bientôt, j'en suis sûr, elle serait empoisonnée par l'une de peines que me confient tour à tour celles et ceux que l'amour consume. Je choisis donc d'être Niuno et je te le demande du fond de mon cœur. »

Devant une pareille prière, les assistants demeurèrent étonnés et stupides. Ils réfléchirent ensuite au choix judicieux de Niuno, et après être restés quelque temps assez froids avec lui, ils revinrent comme auparavant l'entretenir de leurs tourments et de leurs inquiétudes. Aussi, tant qu'il vécut, le sage Niuno fut dans cette cité le conseiller et l'ami universel.

VALMORE Fils.

CONSIDÉRATIONS SUR LA LITTÉRATURE ITALIENNE.

SUITE. (1)

II.

L'italien ou plutôt le roman n'était dans le principe qu'un patois dégénéré du latin, un idiome sans règles fixes qui s'éloignait chaque jour davantage de sa glorieuse origine (2). Il est facile de s'expliquer comment une nation paresseuse et ignorante, adonnée à la guerre, exposée à de fréquentes révolutions et en contact incessant avec des peuples barbares qui n'avaient aucune teinture des lettres, négligea peu à peu dans le langage d'abord, puis dans l'écriture, toutes les inflexions et les désinences ou les modifia par corruption; les déclinaisons disparurent, les articles furent créés, peut-être en imitation du grec et du tudesque, pour déterminer les cas, et la plupart des nominatifs et des datifs latins devinrent des noms italiens.

L'amour semble avoir inspiré les premiers auteurs qui donnèrent quelque caractère à la langue italienne; celle-ci rendit souvent depuis à l'expression de ce sentiment l'aide qu'elle en avait reçue. Vers le commencement du XIII.e siècle, des troubadours, chantres des vertus

(1) Voir la *Revue du Nord* du 15 mars.

(2) Il n'est peut-être pas sans intérêt de citer ici, comme point de comparaison avec l'italien moderne, le texte en langue romane du serment prêté en 842, à Strasbourg, par Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique. Charles s'exprima en tudesque et Louis en roman.

Voici le serment de Louis :

« Pro Deu amor et pro christian poblo et nostro commun salvamento, d'ist di in « avant, in quant Deus saver et poder me donet, si salvarai eo cist meon fradre Karle « et in adjuda et in caduna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar deit, in oquid il « mi altresi faset; et ab Lodher nul plaid nunque prendrai, qui meon vol, cist meon « fradre Karle in damno seit. »

chevaleresques du moyen-âge, se firent entendre dans la Provence et dans la Lombardie et préparèrent les sentiers où Pétrarque devait les suivre, les représenter et les dominer tous dans le genre érotique.

Mais avant lui, Dante Alighieri, nourri par l'étude des anciens poètes, apporta dans le langage de son pays toute la vigueur et toute la savante harmonie de ses modèles; son nom fut immortalisé par le poème que l'admiration des lecteurs qualifia de *Divine Comédie*, où il peignit les hommes et les mœurs de son temps sous une forme allégorique. Grâce à lui et à quelques autres esprits élevés du XIII.e siècle l'italien s'ennoblit et devint une langue indépendante.

Dans le siècle suivant, Pétrarque et Boccace, son élève, continuèrent l'œuvre de Dante et soutinrent l'illustration dès lors acquise à l'italien. Mais après la mort de Boccace (1375) et durant plus d'un siècle, on ne peut citer aucun auteur digne de célébrité.

Le XVI.e siècle est l'époque la plus brillante pour la littérature italienne. Il commença sous l'auréole de gloire qui entourait le front du chantre de Roland, et vit mourir dans la détresse, couronné, mais encore incompris, Torquato Tasso qu'il suffit de nommer pour en faire l'éloge, ainsi que le reconnurent les juges du concours ouvert pour la composition de son épitaphe. Les poésies de l'Arioste, malgré le ton léger que cet auteur maintint, jouirent longtemps d'une préférence injuste sur les œuvres du Tasse; cette prédilection était injuste non parce que le jugement contraire eût été plus rationnel, mais parce que ce sont deux poètes de caractères si opposé qu'il ne paraît plus possible aujourd'hui de les mettre en rivalité, et qu'on les considère comme placés au même degré d'élévation sur des monuments de style différent.

La nature essentiellement poétique de la langue est sans doute la raison justificative du peu de prosateurs qui se sont distingués en Italie. Pendant de longues années, l'exemple de Boccace n'a pas été imité d'une manière digne du modèle. Ce fut encore dans le XVI.e siècle que Machiavel, Guicciardini, Davila, surent élever le toscan à la hauteur de l'histoire, et que plusieurs autres écrivains méritèrent une célébrité durable par des compositions légères, d'un style élégant et pur, telles que des lettres familières et des dialogues satiriques. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les noms de Botta, de Grossi et de Manzoni ont à peu près seuls porté au-delà des monts la prose italienne.

Mais la couronne littéraire de l'Italie n'a que quatre fleurons autour desquels de nombreuses pierreries brillent d'un moindre éclat. Dante,

Pétrarque, Arioste et Tasse représentent l'histoire du langage toscan, et ce sont les esprits dont il importe le plus d'étudier le caractère propre, lorsqu'on désire se rendre compte de l'importance et des qualités relatives de la littérature du pays. Le premier mérite de ces écrivains et ce qui explique particulièrement pourquoi leurs noms s'isolent toujours ainsi, c'est l'originalité : ils sont eux-mêmes et n'ont rien imité, ou, si comme Pétrarque et l'Arioste, ils ont eu des prédécesseurs, ils les ont fait oublier. Métastase, par exemple, souvent traducteur de Racine, ne peut, malgré la grande douceur de son style, être examiné lorsqu'il s'agit de l'esprit italien; et Alfieri, beaucoup moins servile, ne saurait représenter mieux un théâtre national, puisque, en dépit de l'aversion qu'il affecta un peu tardivement de professer contre les Français, il se souvint toujours en composant d'avoir lu Corneille et Crébillon.

Dante, le plus ancien des quatre poètes, est considéré comme un auteur très-difficile à entendre; mais la difficulté que ses écrits présentent est purement historique. Les circonstances de la vie de Dante, les guerres civiles de Florence dont les détails sont généralement peu connus, ont, pour ainsi dire dicté ses chants et sont la clef de son poème. De nombreux commentateurs se sont exercés à fournir, presque à chaque vers des explications variées du sens allégorique et ne sont parvenus, par la multiplicité même des *éclaircissements*, qu'à rendre le texte plus obscur. Avant d'analyser l'œuvre principale de Dante et afin de mieux comprendre les passions qui l'inspiraient, il convient donc de se rappeler les faits qui ont déterminé l'exil dont il se plaint si amèrement. Nous emprunterons à la biographie de Dante, publiée à Florence par Paolo Costa, quelques détails particuliers sur la vie de ce poète et sur les événements politiques auxquels il prit une part active.

Au temps de Charlemagne, Elisée, jeune homme de la famille des Frangipani, vint s'établir à Florence, s'y maria et fut la souche de la maison désignée plus tard par son nom. Il y eût dans la famille des Elisées, un homme d'un grand mérite et d'un grand courage nommé Cacciaguida, qui combattit glorieusement sous l'empereur Conrad (1), épousa une fille des Aldighieri, de Ferrare, et fut père de deux fils.

(1) Il s'agit probablement de Conrad II dit le Salique, qui après avoir vaincu Eudes, comte de Champagne, près de Bar-le-Duc, passa en Italie pour réprimer une révolte, vers l'an 1038.

Le second, d'après le désir de sa mère, fut appelé Aldighiero, nom qui, par la suite des ans se convertit en celui d'Alighiero, et devint, en considération des vertus de ce Florentin, la qualification nouvelle de la postérité d'Elisée. C'est de cet Aldighiero que descendait directement le père de Durante, que, par l'effet de l'euphonie naturelle à la langue toscane, on nomma Dante. Ce grand poète naquit en 1265, sous le pontificat de Clément IV (1). Il montra dès sa plus tendre jeunesse de grandes dispositions pour l'étude, et, sous l'empire de l'amour que lui inspira Béatrix, fille de Folco Portinari (2), il entra dans la carrière des lettres en composant des vers passionnés.

Le souvenir de Béatrix resta si bien gravé dans son esprit que, vivante ou morte, il ne cessa de la représenter et qu'il la prit pour guide dans son voyage allégorique au Paradis. Dante étudia les lettres latines sous plusieurs docteurs célèbres de son temps et fit en Italie quelques voyages à l'occasion desquels les biographes ne sont pas d'accord. Il se trouvait à Florence en 1289; il y combattit contre les Gibelins et, l'année suivante, contre les Pisans. Vers cette époque, Béatrix qu'il aimait mourut. Cédant peu de temps après aux instances de ses parents, il consentit à épouser une personne de l'illustre famille des Donati, nommée Gemma, femme querelleuse et obstinée qui aggrava les peines cruelles de son âme. Il opposa philosophiquement durant quelques années la patience au caractère fâcheux de sa femme; mais enfin, voyant la concorde perdue sans retour, il s'éloigna et ne voulut jamais la revoir, bien qu'elle l'eut rendu père de plusieurs enfants.

(1) L'année même de son élection.

(2) Dante s'exprime ainsi dans sa *Vie Nouvelle :*

« La glorieuse dame de ma pensée, que plusieurs personnes ont nommée Béatrix, parce « qu'ils ne savaient comment la désigner, etc. »

Ces paroles ont occupé les biographes et ont motivé de longs commentaires pour examiner si ce nom de Béatrix était réellement celui de la fille de Portinari ou bien une désignation fictive et une allusion aux qualités de cette femme.

A. BOURSAULT.

La suite prochainement.

HISTOIRE.

De la perpétuité du principe électif dans les monastères de la Flandre wallonne.

La vie mondaine de Jean VIII et de ses successeurs avait singulièrement affaibli l'autorité du Saint-Siége, et il ne fallut rien moins que l'énergique volonté de Grégoire VII pour la relever, en arrêtant, d'une part, l'ambition des évêques qui tendaient à secouer le joug des papes, comme les seigneurs féodaux avaient secoué celui des rois, et, de l'autre, la cupidité des empereurs qui auraient bien voulu *marier la tiare des Pontifes au bandeau des Césars.*

Et puis l'Eglise pleurait encore sur le déplorable schisme d'Orient, consommé l'an 1054, par Michel Cérulaire, et elle ne voulait point s'exposer à voir aussi l'Occident se détacher de la communion universelle.

La papauté luttait donc contre l'épiscopat; il en était de même des moines, dont il attaquait les priviléges. Voilà le secret de l'union qu'on voit exister entre Rome et les monastères, voilà pourquoi les moines se sont dévoués à la papauté; voilà pourquoi, dans les XII.e et XIII.e siècles, on trouve tant de bulles pontificales qui placent, sous la protection du Saint-Siége, les abbayes des différentes contrées.

Néanmoins, cette protection, si puissante qu'elle fût au moyen-âge, ne sauva point les priviléges des monastères de l'usurpation des évêques; elle ne fit que prolonger la lutte qui s'éleva entre eux, et que nous allons essayer de retracer pour quelques monastères de nos provinces.

La charte de fondation de l'abbaye de Phalempin, porte, en termes

formels, que les frères auront le droit d'élire leur supérieur (1). Cette charte fut confirmée par les papes Benoît IX, Pascal II et Grégoire IX.

Cysoing, fondé en 835, par Evrard, époux de Gisèle, sœur de Charles-le-Chauve, montrait naguère une lettre, consignée dans Buzelin, où l'on dit : « Nous ordonnons en outre, de notre autorité apostolique, que « *quiconque aura été élu canoniquement abbé*, se présente en l'église de « Reims, devant nous ou nos successeurs pour y recevoir l'investiture. »

Cette lettre, adressée, en 1129, par Raynaud archevêque de Reims, à Anselme, abbé de Cysoing, est confirmée par une bulle du pape Célestin II, qui déclare prendre cette abbaye sous sa protection spéciale.

Mais il paraît que le successeur de Raynaud ne tint guère compte de la protection pontificale; car on voit par la suite, vers 1176, un rescrit de Willerme, aussi archevêque de Reims, qui rend au monastère, à la prière du pape, toutes les libertés dont il avait joui auparavant, avec défense expresse d'y attenter à l'avenir.

Cette dernière phrase mérite peut-être plus d'attention qu'on n'a coutume d'y en donner. On la rencontre fréquemment dans les chartes des rois de France, et elle peint admirablement l'esprit des siècles, tout différents du nôtre, où l'on prétendait commander à la fois les actes et les pensées. Il ne faut point chercher ailleurs le principe de l'inquisition (2).

C'est en 1141, à l'élection d'Eudes, d'abord religieux de Saint-Martin-des-Champs à Paris, qu'éclatèrent les prétentions d'Alvise, évêque d'Arras et ancien abbé d'Anchin, contre les moines de Marchiennes, qui prétendaient bien se choisir eux-mêmes un supérieur (3).

(1) Curam animarum Episcopus *electo ab ipsis fratribus Priori* delegabit ipsius catervulæ, et sùerit libera omni reliquâ conditione. Anno MXXXIX, Hugone episcopo Tornacensis ei Noviomensis.

(2) Sans doute la pensée d'éterniser ses œuvres est naturelle chez l'homme, dont elle flatte la vanité. Aujourd'hui encore nos actes portent : « *A tous présents et à venir;* » mais personne n'y croit sérieusement; personne ne songe à enchaîner la volonté de ses neveux C'est impossible, la Religion même n'y réussit pas toujours. On croyait le contraire au moyen-âge; on voulait à tout prix forcer les hommes à penser contre leur pensée, à vouloir contre leur volonté. L'inquisition naquit dans ce but, et mourut à la besogne.

(3) Les moines avaient d'abord élu Hugues de Saint-Rémy de Reims; Alvise avait nommé Liébert, qu'il installa de force; mais la réception des bulles pontificales qui confirmaient l'élection, ne lui permit de garder l'autorité que sept jours.

Nous rapporterons brièvement les détails de cette querelle, que l'on trouve consignée dans les Bollandistes, *Vie de Sainte Rictrude*, 12 mai, tome III, page 135 et suivantes.

Hugues avait été élu en assemblée générale; mais Alvise refusa de ratifier l'élection, et nomma un abbé de sa propre autorité. Les moines refusèrent à leur tour de se soumettre à la décision épiscopale, et députèrent trois d'entre eux vers le pape pour lui porter leurs doléances.

L'évêque, en ayant été informé, résolut de ruser avec les moines récalcitrants. A un jour donné, un pélerin, se disant envoyé du Saint-Père, se présente au monastère, y lit des lettres qui confirment les prétentions d'Alvise et se retire. Hugues aussitôt rassemble ses vêtements et s'éloigne aussi.

Or, à la même époque se tenait le concile de Lagny, où siégeaient saint Bernard, le légat du pape, Yves, Alvise, et nombre de prélats et d'abbés, mais aucun représentant de Marchiennes. Le légat ayant remarqué cette absence, en demanda la cause : « Ces seigneurs n'as-« sistent jamais aux conciles, répondit Alvise; d'ailleurs que peut-on « attendre de bon d'hommes qui ont quitté le monastère sans ma per-« mission, pour porter au Saint-Siége des mensonges et des calomnies ? » Le fait est qu'on ne les avait point prévenus, de peur que la vérité ne se fît jour en présence du légat, déjà saisi de cette contestation.

Mais voici qu'au milieu de la session, les moines, délégués vers le pape, se présentent aux portes de la salle des séances. Yves les fait introduire et leur ordonne de répéter ce qu'ils ont dit au Saint-Père, pour démentir publiquement les calomnies lancées contre eux.

Alvise, écrasé par leurs révélations, demande du temps pour répondre. Mais le légat : « La bonne foi brille dans leur récit, et il n'est « pas besoin de temps ni d'avocat pour dire la vérité. » Sur quoi l'évêque confessa qu'il avait calomnié les moines, et s'engagea à leur laisser la libre jouissance de leurs priviléges.

Les moines de Saint-Amand n'étaient guère plus traitables, du moins si l'on en juge par la lettre suivante, qu'Etienne, évêque de Tournai, écrivit en 1198 au métropolitain de Reims.

« Nous sommes allé, par votre ordre, à Saint-Amand, où nous avons « trouvé des moines fort peu aimables. Séditieux ils furent, séditieux « ils demeurent, et séditieux peut-être ils mourront ! » (1)

(1) De mandato vestro, pater, accessimus ad Amandum, ubi monachos inveminus non amandos. Seditiosi erant, in seditione morantur, et fortè seditione morientur. (Legroux.)

Etait-ce le souvenir des grands personnages qui avaient honoré de leur présence le monastère d'Elnon, qui en rendait les moines si vains et si turbulents ? Je n'oserais pas l'affirmer, mais il est bien certain qu'ils ne se soumettaient pas de fort bonne grâce aux ordres de leurs supérieurs.

En 1621, Maximilien Villain de Gand ayant donné la bénédiction abbatiale à Laurent Dorpère, dont l'élection avait été confirmée par le pape Paul V, le dernier février de la même année, et quelque temps après à Nicolas Dubois, ne tarda pas à lui intenter un procès, dont la cause futile en apparence, ne laisse pas de prouver avec quel soin les monastères défendaient toujours les débris de leurs anciens priviléges.

Dans ses lettres de présentation pour la cure de Brillon, qui se trouvait vacante, l'abbé s'était servi des termes *honorem* et *reverentiam;* l'évêque voulut y faire ajouter celui d'*obedientiam*. L'abbé refusa prétextant qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'avait fait. Et cette dispute, dit Jacques Legroux, à qui nous empruntons ces détails, dura jusqu'aujourd'hui (1726).

François Villain de Gand, neveu du précédent, continua la lutte que son oncle avait engagée pour soumettre les ascètes d'Elnon à son autorité. Il fit décréter dans un concile provincial de la Flandre, que l'abbé d'Elnon devait employer le mot *obedientiam* dans ses lettres de présentation; et l'assemblée de Mechlin ou Malines, en 1651, déclara l'abbaye d'Elnon sujette de l'évêque de Tournai, et comme telle obligée de se soumettre à la visite canonique.

Le prélat voulut, dès l'année suivante, user de son nouveau droit; les moines fermèrent leurs portes, et furent condamnés, par le synode de Malines, à 3,000, puis à 6,000 florins d'amende. La visite eut pourtant lieu, le cinq août, malgré les protestations des uns et l'acceptation conditionnelle des autres.

Quelques mois après, l'abbé reçut de Tournay la lettre suivante :

« Nous mandons et ordonnons, à vous et à votre couvent, de suivre « strictement les règles que nous vous avons dernièrement prescrites, « et d'observer les antiques coutumes du monastère, attendu que l'usage « de la viande et du poisson est contraire à ce qui était anciennement « pratiqué. »

« Donné en notre vicariat, le 16 avril 1653. »

L'abbé refusant toujours d'obtempérer aux ordres de son supérieur fut

mis en prison la même année. Et avec le secours des commissaires royaux, l'évêque établit à sa place D. Benoît Legrand, élu par les religieux avec plus ou moins de liberté, et qui gouverna le monastère avec zèle pendant six années.

Mais Nicolas Dubois, ainsi dépouillé de son abbaye (1657), invoqua la médiation du prince de Condé, de Jean d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, et fut réintégré par sentence juridique.

L'évêque ne se tint pas pour battu : il avait en réserve ses armes apostoliques, il résolut d'en faire usage. Il défendit aux moines, en vertu de son autorité, de recevoir l'abbé Dubois, qui, néanmoins fut rétabli par la volonté du prince et par la force des armes. Irrité de sa défaite, le prélat enjoignit à l'abbé d'obtempérer à ses ordres, et sur son refus réitéré, le frappa d'excommunication.

L'abbé dut s'éloigner en même temps que son puissant protecteur; mais soutenu par lui à la cour de Madrid, il fut de nouveau rétabli par un décret de sa majesté catholique en date de l'an 1661, gouverna sagement jusqu'à la fin, acheva rapidement l'église dont nous admirons encore la tour, fit restaurer le monastère et fleurir la discipline. Quant à l'évêque, voyant que tous les tribunaux de la Belgique lui étaient fermés, il députa deux des siens à Rome, pour soutenir ses prétentions. On ignore la réponse du Saint-Père.

Après la mort du prélat, arrivée le 28 décembre 1666, le siége de Tournai fut quatre années vacant. Il fut enfin occupé en 1670, par Gilbert de Choiseul du Plessy-Praslin, qui, nommé commissaire par Louis XIV, fit élire pour coadjuteur au venérable abbé Dubois, D. Pierre Honoré, et l'année suivante (1672, 5 décembre), qui était la millième (1) depuis la fondation de l'abbaye, et la cinquantième depuis l'élévation de Nicolas au gouvernement du monastère, fut célébrée par un jubilé solennel, où assistèrent nombre de prélats et plus de 400 dignitaires ecclésiastiques.

Mais Nicolas étant mort en 1673, Gilbert de Choiseul, donna la bénédiction abbatiale (non obstante protestatione) à D. Pierre Honoré, et prit soin de notifier au couvent le bref apostolique, adressé à Louis XIV et aux évêques de France, en réponse à la lettre par laquelle le prélat lui

(1) Le monastère avait été fondé en 611 par saint Amand, l'année d'après celui du mont Blandain-lez-Gand.

avait fait connaître « que, troublé dans son droit de juridiction sur le monastère d'Elnon, il était résolu à poursuivre l'œuvre de ses prédécesseurs. » Le prélat rétablit la visite dans le monastère, malgré toutes les résistances et toutes les récriminations.

On trouve en 1694 l'élection de D. Placide Paroiche, à qui l'évêque de Tournai ne voulut donner la bénédiction abbatiale, qu'après que le nouvel abbé eut fait ratifier à Rome sa profession de foi, par l'entremise de l'archevêque Thomas, Hybernois, refugié à Saint-Amand.

Il y eut bien encore quelque protestations, mais elles demeurèrent sans résultats.

Revenons à Marchiennes.

Nous trouvons en 1148, l'élection de Hugues, auparavant prieur de Saint-Martin de Tournai. On venait alors d'obtenir une bulle pontificale, par laquelle Innocent II déclarait prendre l'abbaye sous sa protection spéciale, lui confirmait ses anciens priviléges, et notamment le droit d'élire un abbé : *absque ullius contradictione abbatum eligere.* Il leur accordait même le droit s'ils n'étaient pas satisfaits de leur évêque, de s'adresser à tout autre de leur choix, pouvu qu'il fût en communion avec Rome. (MCXLI, ind. V.; kal, décemb.)

Ce diplôme ne faisait d'ailleurs que reproduire celui de Calixte II (1123), et il fut lui-même confirmé cinq ans plus tard, en 1146, par le pape Eugène III, par Alexandre III en 1172; Lucien III en 1184, et Célestin III en 1195. Ce qui prouve bien certainement que la lutte toujours finie, renaissait toujours entre les évêques et les abbés, comme entre les cités et les seigneurs.

Il y a dans la bulle de Célestin ce passage remarquable qui est évidemment une pierre lancée contre l'exagération de l'autorité épiscopale.

« Et nous défendons que nul, sans cause raisonnable et manifeste, « ose lancer l'interdit sur votre église et sur celle d'Hamage, qui vous ap- « partient, ni tourmenter vous et vos vassaux par de nouvelles exactions. « Et même quand l'interdit sera lancé sur tout le pays, vous pourrez « toujours célébrer chez vous les saints mystères, les portes fermées, « les interdits exclus, sans sonner les cloches ni chanter.... Nous « défendons aussi à l'évêque diocésain de stationner dans le monastère.... « Nous vous autorisons à élire vous-mêmes les curés des paroisses qui « vous appartiennent et à les présenter à l'évêque diocésain. » C'est lui aussi, qui défend aux prélats de rien exiger pour la bénédiction abbatiale,

et supprime le droit de palefroi, attaqué déjà par une ordonnance de Baudouin-le-Pieux (1).

Il existe encore une foule d'autres diplômes, tant des papes que des prélats de Reims, Cambray, Tournay, Arras; mais nous croyons inutile de les mentionner ici.

D'ailleurs on pense bien que malgré tant d'efforts, l'élection perdit chaque jour quelque chose de son indépendance. Nous avons signalé plus haut celle de D. Placide Paroiche, à l'abbaye de Saint-Amand, en 1694; ajoutons-y celle du cardinal de Médicis, à Marchiennes, le 22 mars 1703.

A la vérité ces élections nous étonnent. On avait alors trop de courtisans à enrichir, trop d'apanages à donner pour laisser aux abbayes, la libre jouissance de leurs droits. En 1728, sous le gouvernement du cardinal Ottoboni, les religieux de Marchiennes tentèrent d'obtenir l'autorisation d'élire un coadjuteur, comme le prouve la lettre suivante:

« A Versailles, le 12 mai 1728.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de « m'écrire le 10 de ce mois. M. Méliand a envoyé son avis très-favorable, « sur la demande que vous faites, ainsy que les autres religieux de « l'abbaye de Marchiennes, de procéder à l'élection d'un coadjuteur. « J'en fais faire actuellement l'extrait (de cet avis) pour en rendre « compte ensuite, et ne manqueray pas de vous faire savoir ce qui « aura été décidé. »

« DEVRECQUES, religieux de Marchiennes. » (2)

Cette tentative échoua; on n'élut point de coadjuteur. Seulement le cardinal laissa au Grand-Prieur, le gouvernement absolu du monastère, moyennant une pension annuelle de 27,000 livres!

(1) Interdicimus etiam ne cui episcopo, vel archidiacono, vel alii ecclesiasticæ, aut seculari personâ à vobis pro electione, benedictione seu inthronizatione abbatum vestrum *palefridum* aut quidquid aliud exigere vel extorquere liceat. Cùm aliquid ex eo exigi pro his, vel exsolvi simoniacum comprobetur, (Anno 1173). Et Grégoire VIII, nulla persona ecclesiastica pro benedicendo abbate, et deducendo in sedem suam palefridum, aut aliquid aliud exigere præsumat (Buzelin).

Baudouin de Lille avait défendu aux évêques d'exiger de palefroi que dans le cas d'urgente nécessité et sous condition de le renvoyer à leur arrivée chez eux. Il leur fut aussi défendu d'héberger leur suite, souvent fort nombreuse, aux frais des monastères qu'ils visitaient. (A. Faidherbe.)

(2) Cette lettre est adressée à M. J. Mehay, prieur de Marchiennes, à l'hôtel de Mouy, rue Dauphine à Paris.

Ce fut encore vainement que les moines de Saint-Amand, de Marchiennes et d'Anchin essayèrent vers 1740, de procéder à l'élection de nouveaux abbés : « On ne croit pas, écrivait M. Hay à Simon, prieur de « Marchiennes, que ces MM. d'Anchin réussissent. Les cardinaux cabalent « contre eux, et craignent de perdre une si belle proie. Si d'ailleurs ils « réussissent, on assure qu'ils devront abandonner leur collége de Douai « aux Jésuites. Quant à nous, j'ai fait des présents à MM. du Conseil, « et je crois que l'affaire irait bien *si j'avais un peu plus d'argent à « donner.* »

Cet argent, M. Hay, le donnait-il en son nom, ou au nom de l'abbaye, je n'en sais rien. Le fait est qu'il fut nommé abbé, de par le roi, et qu'il ne s'agit plus depuis d'élection à Marchiennes.

Ceux d'Anchin paraissent avoir été plus heureux, du moins si j'en juge par la lettre suivante, du 5 mai 1741, adressé à M. F. Hay, alors abbé de Marchiennes, par D. J. Proyart, prieur d'Hamage :

« Je viens de mander à Messieurs d'Anchin que je tenais de main « sûre, que Monsieur le Cardinal (Fleury, sans doute) avait dit et « déclaré que si l'on faisait à Anchin une élection pareille à celle de « Vaucolles, on était déterminé à nommer un abbé étranger, ou à « remettre les choses sur l'ancien pied, en gratifiant un cardinal de ce « bon morceau... Leur faire entendre qu'on ne veut ici ni trop vieux « ni trop jeune (1). »

S'il n'était pas contre la logique de conclure du particulier au général, nous essayerions de tirer quelques conclusions des faits que nous avons rappelés; mais on rirait de nous, si, pour avoir exhibé quelques titres, nous allions prétendre en déduire, d'une manière genérale, les vicissitudes qu'ont subi les priviléges monastiques. Qu'on nous permette du moins de signaler les deux faits suivants.

D'abord, depuis l'invasion des barbares jusqu'à la révolution française, le principe électif, dans les monastères, comme dans les évêchés, a été souvent contesté, méconnu, foulé aux pieds. Les rois et les leudes, les seigneurs féodaux, prélats ou barons, les rois de France enfin, ont souvent diposé des abbayes, contre les droits et la volonté des moines, soit pour accroître leurs propres revenus, soit pour récompenser les

(1) Ces trois lettres sont tirées des documents que M. Gentil-Descamps possède sur l'histoire de Marchiennes, et qu'il a mis à notre disposition avec une affabilité au-dessus de tout éloge.

services qu'ils avaient reçus de leurs vassaux, soit encore pour doter des courtisans ou des bâtards, qui souvent ne connaissaient de leurs abbayes que le nom et les écus qu'elles leur rapportaient.

En second lieu, la lutte des moines contres les évêques, qui a commencé avant celle des commnnes contre la féodalité, a suivi constamment une progression contraire. Sorties de l'esclavage, les communes sont arrivées à l'indépendance; et les monastères, de libres qu'ils étaient, sont tombés sous la domination absolue des évêques. Résultats opposés, mais également nécessaires au bonheur de la société et au triomphe de la foi catholique.

Et j'éprouve le besoin de le dire en terminant; jamais l'unité catholique n'a été plus forte qu'aujourd'hui. La papauté a tour à tour triomphé des empereurs de Rome et de Byzance, des Lombards et des Hohenstauffen, de l'ambition des évêques et des patriarches, des gallicans et de Bossuet; seule, elle commande en souveraine à toute la république chrétienne, et moins peut-être par le pouvoir qu'elle a reçu de Dieu, que par le prestige des vertus qui l'honorent. Depuis qu'elle s'est dégagée des intérêts terrestres qui l'occupaient naguère, elle est devenue comme l'âme du monde, autant supérieure à son état passé que l'âme, admise au séjour des bienheureux, est supérieure à celle que les liens du corps retiennent sur la terre.

A. FAIDHERBE.
Président de la Société d'émulation de Lille.

DÉPENSES DE BOUCHE DES ABBÉS DE SAINT-BERTIN;

Festins donnés par ces hauts dignitaires à quelques grands seigneurs de l'époque,

XV.e, XVI.e ET XVII.e SIÈCLES.

Les fastueux festins du moyen-âge, digne prélude de ces pompeuses réunions, dans lesquelles nos pères cherchaient, comme nous, à charmer un instant cet inexorable ennui qui, suivant un célèbre écrivain (1), s'attache à nos pas et ne nous quitte jamais, viennent souvent nous révéler les mœurs et les usages des anciens jours.

A Saint-Bertin, par exemple, dont les abbés, grands seigneurs, pour la plupart, occupaient les postes les plus éminents à la cour des ducs de la maison de Bourgogne, représentée au XVI.e siècle par l'heureux vainqueur de notre immortel François I.er, des fêtes brillantes servaient souvent à rendre plus affectueux les rapports de haute courtoisie que les abbés avaient su si habilement conserver avec les ducs, leurs souverains, et les personnages les plus illustres de l'époque, qui, toujours certains d'être reçus à Saint-Bertin avec une magnificence toute royale, se trouvaient heureux de pouvoir oublier les passions et les intrigues du siècle au milieu des vénérables enfants de saint Benoît, qui sont et qui resteront une des gloires littéraires de l'ancienne France.

Nous n'entreprendrons pas de faire connaître aux lecteurs de la *Revue du Nord* le nombreux personnel qui composait à cette époque la cour toute princière d'un abbé; mais nous nous contenterons de nommer les officiers qui composaient, ce qu'on nommait alors l'office.

En 1523, ce sont les deux boutelliers, dont le premier était Jehan de Luxembourg, les deux cuisiniers, le *Hochepot* et le *Soullon*, que

(1) Lamennais.

que notre inimitable Rabelais a grand soin de mentionner dans son *Pantagruel* (1).

Parmi les mets alors en renom, qui figurent sur la table de l'abbé, nous trouvons les langues de bœuf fraîches et enfumées, les trippettes, les trotignons (2), les têtes de moutons, sans oublier les fameux *wateletz* et les saucisses de Bruxelles, que Madame de Savoye faisait offrir (1529) au seigneur abbé, par son chevaucheur d'écurie, qui recevait à cette occasion ung carolus d'or, de XXII s. VI d.

De leur côté, les tendeurs d'Arcques fournissaient becacines, ploviers, allouettes, etc.

Désireux de conserver avec l'abbé des rapports de bon voisinage, les grands seigneurs lui faisaient présenter les produits les plus remarquables de leurs chasses. Ainsi, en 1523, M. S. de Rœulx envoie par son page au prélat, tantôt une cuisse de cerf, de la venaison, tantôt des pastez de venaison.

Aux jours de gala, les moines couvraient avec complaisance la table du festin des poissons monstrueux que leur fournissaient les immenses viviers que possédait l'abbaye, à Hames, à Clairmaretz, etc.

Dépenses souvent renouvelées, soins minutieux, ingénieux stratagèmes, rien n'était, au reste, épargné pour l'amélioration et l'empoissonnement de ces vastes réservoirs.

Ainsi, en 1410, le comptable porte en dépense XIIII s. pour cordes tendues au-dessus du vivier de Hames, afin de garantir les poissons des attaques des oiseaux de proie (3). En 1534, les trente-deux livres de sengle fillé pour tendre deseure les viviers et *sacqbautez*, coûtent XLVIII s.

Pour l'empoissonnement le comptable réclame (1410) les XXIII l. XI s. par lui déboursés pour les carpes qui ont été jectées dans ces divers étangs (4), ayant grand soin de rappeler aussi les sept cents demye de semenche et chincq foursières ruées dans le grant vivier pour le rapoissonner.

(1) Aussi bien se fasche Lucifer de leurs âmes (celles des pillards, chicquanous, desguiseurs de procès, etc.) Et les renvoye ordinairement aux diables souillars de cuisine, sinon quand elles sont saulpoudrées. (Liv. IV, chap. XLVI.)

(2) L'extrémité du pied. (Voyez le *Ménagier de Paris*, t. II, p. 216, note 2.).

(3) Pro cordis pro pendendo supra dictum vivarium contra aves.

(4) Pro VII c. piscibus carpeis et XIII magnis carpeis.

N'oublions pas les cinq quartiers de blé convertis en *clauwars*, fournis au religieux qui, comme *Kelwarde* de Clermaretz, avait la gouvernance des carpes, et devait, chaque année, en livrer quatre cents au monastère, à raison de XIIII l. le cent.

Le voisinage de la mer permettait aux religieux de se procurer les poissons les plus recherchés. Parmi ceux que mentionnent les comptes, nous remarquons les aloses, les *strubles*, les saumons de Hollande et d'Ecosse, l'*helboeult*, puis toutes les variétés de harengs, alors connues sous les noms aujourd'hui étranges pour nous, de harengs *voerran*, *single ghespere* ou *ghispe malevlan*, *de grande bouteille*, *locatre*, *d'oir*, etc.

Dans les *galantines* de l'abbé on faisait parfois entrer (1505) jusqu'à dix-sept grosses anguilles, à neuf sous pièce; alors que, pour les pâtés servis aux religieux durant la semaine sainte, il en fallait cent cinquante petites. Pour les assaulser on faisait usage d'eau-de-vie.

Pour les tartes on employait des fromaiges de Hames, de Neu, de Hoplines, de Saint-Venant et aultres fromaiges molles.

Ce même usage existait, au reste, en Italie, car Vasari nous apprend que le peintre Paolo Uccello (1389-1472) reprochait à l'abbé du couvent où il travaillait, de l'avoir bourré de tourtes et de soupes au fromage avec si peu de discrétion qu'il avait peur que les menuisiers ne fissent de lui une colle au fromage (1).

Parmi les fromages servis au dessert nous devons faire remarquer ceux de Flandre (1524), d'Angleterre, *dits* Ysaach (1538), d'Arlemes, de Gorif, de Hollande (1614). Longtemps auparavant (1410), XL s. étaient alloués *subelomosinario pro viridi caseo* (2).

Entre autres friandises nous avons encore à signaler diverses sortes de raisins et les figues *dades* (3).

Les vins que préféraient les abbés, étaient (1488) ceux de Gascogne,

(1) Vies des Peintres, t. II, p. 57, édit. de M. Léopold Lèclanché. — Les menuisiers composaient alors leur colle avec de l'eau, de la chaux vive et du fromage.

(2) Nous lisons dans un des obituaires de la bibl. d'Arras (N.° 980) : III idus maii, item. Obitus Domini Petri quadrigarii, huius ecclesie canonici, qui dedit nobis ducentos francos auri positos in redemptione *cuiusdam servitutis gravissime*, *inhoneste et impotabilis* debite Martello Dubos, Domino de Oupi (Oppy), super nostras censam, domum et decimagium de Allodio in Goheria (Arleux en Gohelle, nommé ordinairement Arleusium, Arlodium), *ratione exactionis cucisdam casei viridis cum curru novo*, *equis albis et multis aliis servitutibz*.

(3) Espèce de figues venant de Carie (Briton, Voc.).

de Bayonne (blanc), d'Alicante, d'Orléans, de Poitou; puis les vins du Rhin (1524) blanc, moust, claret.

Chacun sait que nos pères avaient un faible bien prononcé pour les mets de haut goût. Désireux de se créer une nombreuse clientèle, les apothicaires qui, alors, réunissaient dans leurs officines toutes les épices des Indes, pouvaient offrir aux gourmets les nombreux condiments que voici : *Gingembre de Venise blancq, gingembre gnor; grains de paradis; noix d'Osman ou Osmon; feuilles de macis, feuilles de macis gnor; fust de cloux, eaglutles de cloux, cloux de gorofres eslus; coings de muscade; canelle en pippe et lutte, canelle courte, pomna de Venise fin; grammie d'espices, grammie de franche; fin fin caffinulda, safren calulome, saffren Noort, saffren d'Engleterre.*

Le document suivant nous prouvera, au reste, avec quelle tendre sollicitude les abbés du XIV.e siècle cherchaient à augmenter le bien-être de leurs religieux.

Post natale Domini, dictus conventus comedit in camerâ recreationis. Coquinarius juxta facultatem coquine et eius discretionem, mittat aliquam gratuitatem ferculi in uno disco, ultra communem porcionem prebende.

It. Quod dictus coquinarius mutet aliquociens fercula communia et assueta, verbi gratiâ, in Dominica quadragesme *pulmentum de ris et admigdaliis*, juxta coquine facultatem et coquinarii discrecionem ne continuo usu communium ciborum tedio afficiant.

Parlons maintenant des bancquets qui furent donnés au palais abbatial durant le XVII.e siècle.

En 1617, l'habile cuisinier Jean Cappel demande CIIIIXX l. pour ung bancquet faict à l'estat abbatial. Observons que *les succades* et espisceries qui y figurèrent, coûtèrent XIX l. X s.

A messire Jacqz Lootz, despensier ou clercq de la cuisine, on accordait (1625) XXXVI l., pour son estrine, et pour récompense du travail extraordinaire qu'il avait eu aux banquets du conte Doorstraet, et bénédiction de monseigneur Moderne.

Deux ans auparavant, le couvent s'était montré aussi généreux envers les cuisiniers de son Alteze Infante d'Espagne, laquelle arriva en ceste maison le sixiesme de novembre, au soir, pour avoir travaillé au festin que monseigneur le prélat fit en faveur de la court.

A celui qui avait accomodé *l'issue* (1) du festin, on donna IIII l. XVI s.

(1) 1606. Pour pomes, poires, noix et aultres fruictz pour faire l'*issue* (dessert) servye ausdictz hostes, V l. XIII s.

Les *houpeaux* (1) offerts aux seigneurs de la cour coûtèrent X s.

Parmi les menues dépenses figurent aussi diverses mises extraordinaires, sy comme *poudre au tireur*, *dorure de pastez.*

N'oublions pas les plats et les assiettes de brèche fort recherchés à cette époque.

Vers le milieu du XVII.e siècle, on accordait VII l. XVI s. à Bertin Lootz, digne successeur de Jacqz, pour avoir travaillé huit jours *en succades*, pour la bénédiction de Monseigneur; alors que Danel se contentait de III l., *pour avoir faict quelques peintures sur les pâtez et mestre pain audict banquet.*

A d'autres repas offerts à plusieurs grands seigneurs, nous voyons figurer encore des mises extraordinaires *pour la poudre au tireur* et *la dorure des patez.*

Quant à Pedro Nous, marchand portugais, il reçevait XXIII florins XV s. pour XLV l. de *succades liquides*, alors même que l'on remboursait au provincial de Guilelmus les II c. XXXII l. XIX s. qu'il avait avancés à Anvers, pour succades et marmelades.

(1) Bouquets. — En 1591, l'argentier de Lille porte en compte VII l. pour grands et petits houppeaux, violettes gerouflées à faire chappeaulx, esquerpes et aultres fleurs, le tout servant à en parer l'aultel (à la procession du Saint-Sacrement. Il s'agit de l'autel qui était alors érigé devant la halle échevinale).

DE LA FONS-MELICOCQ.

SCIENCES.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE SCIENCES PHYSIQUES.

PILE VOLTAÏQUE.

SUITE (1).

Dans un précédent article, nous avons décrit la pile voltaïque telle qu'elle fut imaginée primitivement par son auteur, et nous l'avons caractérisée par l'énumération sommaire des effets fondamentaux auxquels elle a donné naissance.

La pile de Volta n'excita pas à son origine l'enthousiasme que certaines découvertes, d'un ordre inférieur, ont eu le privilége de produire. Son importance, son avenir ne furent guère compris que par les hommes de science ou de génie. L'Institut, Napoléon I.er, voilà quels furent en France ses plus intelligents admirateurs, ses plus illustres protecteurs. On en jugera par le passage suivant que j'emprunte à l'éloge historique de Volta, par Arago.

« D'après l'invitation du général Bonaparte, conquérant de l'Italie, Volta revint à Paris en 1801. Il y répéta ses expériences sur l'électricité par contact, devant une commission nombreuse de l'Institut. Le premier consul voulut assister en personne à la séance dans laquelle les commissaires rendirent un compte détaillé de ces grands phénomènes.

(1) Voir la *Revue* du 15 février.

Les conclusions étaient à peine lues qu'il proposa de décerner à Volta une médaille en or, destinée à consacrer la reconnaissance des savants français. Les usages, disons plus, les réglements académiques ne permettaient guère de donner suite à cette demande; mais les réglements sont faits pour les circonstances ordinaires, et le professeur de Pavie venait de se placer hors de ligne. On vota donc la médaille par acclamation; et comme Bonaparte ne faisait rien à demi, le savant voyageur reçut le même jour, sur les fonds de l'état, une somme de 2,000 écus pour ses frais de route.—La fondation d'un prix de 60,000 francs en faveur de celui qui imprimerait aux sciences de l'électricité et du magnétisme une impulsion comparable à celle que la première reçut des mains de Franklin ou de Volta, n'est pas un signe moins caractéristique de l'enthousiasme que le grand capitaine avait éprouvé.»

Cette découverte capitale que le génie de Napoléon semblait prévoir, et que ses encouragements appelaient, fut faite par deux hommes dont on ne peut séparer les noms, dans l'histoire de l'électricité, Oersted et Ampère.

Le 20 juillet 1820, Oersted, professeur de physique à Copenhague, répétait devant les professeurs de l'Université, cette curieuse expérience, qu'un fil conducteur de l'électricité voltaïque, placé au-dessus et dans la direction d'une aiguille aimantée, dévie celle-ci et tend à la mettre en croix avec lui. — Ce fait, pris isolément, n'aurait sans doute pas mérité le prix du premier consul; mais il allait devenir le point de départ d'une foule de découvertes de l'ordre le plus élevé, et l'origine de toute une vaste science appelée *Electro-magnétisme*.

La découverte d'Oersted ne parvint à Paris qu'en septembre, et sept jours après, notre illustre Ampère, dont la forte tête encyclopédique a porté sa profonde pénétration sur presque tous les points des sciences, pressentait un fait beaucoup plus général, un fait primordial qui domine même la découverte du physicien Danois.

Ici nous laisserons encore parler Arago : « Dans un aussi court espace de temps, Ampère avait deviné que deux fils métalliques traversés par l'électricité, agiraient l'un sur l'autre; il avait imaginé des dispositions extrêmement ingénieuses pour rendre ces fils mobiles, sans que les extrémités de chacun d'eux eussent jamais à se détacher des pôles respectifs de leurs piles voltaïques. Il avait réalisé, transformé ces conceptions en instruments susceptibles de fonctionner; il avait enfin soumis son idée capitale à une expérience décisive. Le vaste champ de la physique

n'offrit peut-être jamais une si belle découverte conçue, mise hors de doute et complétée avec tant de rapidité....

Les quatre états d'équilibre à l'aide desquels l'auteur a débrouillé les phénomènes si compliqués de l'électro-magnétisme, s'appelleront les lois d'Ampère, comme on donne le nom de lois de Képler aux trois grandes conséquences que ce génie supérieur déduisit des observations de Tycho.....

Appelant à son aide sa théorie électro-dynamique, et la faculté d'inventer des appareils qui s'était révélée en lui d'une manière si éclatante, Ampère eut encore l'honneur d'expliquer le rôle magnétique de la terre... Pendant plusieurs semaines, les savants nationaux et étrangers purent se rendre en foule dans son humble cabinet de la rue des Fossés-St-Victor, et y voir avec étonnement un simple fil métallique traversé par un courant qui s'orientait sous la seule influence de l'action terrestre. — Qu'eussent dit Newton, Halley, Dufay, Franklin, Coulomb, si quelqu'un leur avait annoncé qu'un jour viendrait où à défaut d'aiguille aimentée, les navigateurs pourraient orienter leur marche en observant des courants électriques, en se guidant sur des fils électrisés!..»

En résumé, Oersted découvrit un fait qui devait répondre à l'encouragement formulé par Napoléon; mais c'est au génie d'Ampère, que l'on dût toutes les conséquences immédiates de ce fait primitif.

Le grand prix de 60,000 francs ne fut pourtant pas décerné. Le grand homme qui l'avait fondé ne gouvernait plus la France. — L'Académie des sciences de Paris, la Société royale de Londres se contentèrent d'accorder des médailles au professeur de Copenhague.

Mais voilà qu'aujourd'hui la veuve de l'illustre physicien réclame le prix de l'an X; et M. le ministre de l'instruction publique vient de consulter (janvier dernier) l'Académie des sciences sur la suite qui pourrait être donnée à cette demande.

L'Académie n'a pas encore prononcé : elle se trouverait dans une assez grande perpléxité, non pas à cause des droits incontestables d'Ampère, puisque les statuts qui la régissent ne lui permettent pas de juger du mérite d'aucun de ses membres vivants ou morts, mais à raison de prétentions rivales qui surgissent de différents côtés.

Les principaux chapitres dont la physique s'est enrichie depuis 1820 sont ceux de *l'Électro-dynamique*, de *l'Électro-magnétisme* proprement dit, *de la Thermo-électricité*, *de l'Induction*, *de la Télégraphie électrique*, et *de la Dorure galvanique*.

Mais en étendant les limites de son vaste champ, la science de l'électricité voltaïque a considérablement perfectionné l'instrument source première de ses immenses progrès. Tel que nous l'avons décrit, cet instrument offrait de graves inconvénients : son action, intense au commencement, va s'affaiblissant peu à peu, et finit par s'éteindre au bout de trois ou quatre heures.

Aujourd'hui l'on possède des piles qui fonctionnent avec une intensité sensiblement constante pendant six, huit et même vingt-quatre heures. Leur construction est basée sur un principe différent du contact, *sur le développement d'électricité par les actions chimiques* (1).

Voici comment M. Becquerel, a formulé tout récemment à l'Académie des sciences, les faits relatifs à cette nouvelle source, sans contredit la plus puissante, parmi celles qui engendrent de l'électricité voltaïque.

1.° Dans toutes les actions chimiques, sans exception, il y a dégagement d'électricité.

2.° Dans la réaction des acides ou des dissolutions acides sur les métaux, ou sur les dissolutions alcalines, les acides et les dissolutions acides prennent toujours un excès d'électricité positive, les métaux et les dissolutions alcalines un excès correspondant d'électricité négative.

Pour rendre constants les effets des piles fondées sur ces principes, on a disposé les éléments mis en présence (acides et métaux), de façon qu'ils restassent autant que possible toujours dans le même état, et par suite que l'action chimique résultante conservât toujours la même intensité. — Les piles de Daniell et de Bunsen sont celles qui réalisent le mieux ces conditions et dont on fait le plus fréquent usage.

Un élément de la pile de Bunsen se compose, en commençant par l'extérieur : 1.° d'un vase en verre ou en grès renfermant un cylindre de charbon de cornues à gaz; 2.° D'un vase en porcelaine poreuse ou en terre de pipe contenant un cylindre de zinc amalgamé. Dans le vase de verre on met de l'acide azotique, eau forte du commerce; dans le diaphragme en terre poreuse on verse de l'eau acidulée au 20me par l'acide sulfurique. C'est la réaction de l'eau acidulée sur le zinc qui engendre l'électricité dans cet élément. Selon le principe N.° 2 énoncé plus haut, le zinc est le pôle négatif, le charbon le pôle positif.

Une pile ou batterie est composée de plusieurs de ces éléments. Par le moyen de colliers et de pinces en cuivre, on réunit le charbon du

(1) Voir la *Revue* du 15 février, page 88.

premier élément au zinc du deuxième, le charbon du second au zinc du troisième, et ainsi de suite. Le premier zinc est le pôle négatif, le dernier charbon le pôle positif.

La pile de Daniell, très-employée dans les ateliers de dorure, diffère peu de la précédente. Au lieu du vase en verre et du cylindre de charbon, c'est un vase en cuivre rouge à rebord annulaire, et au lieu d'acide-azotique, une dissolution saturée de sulfate d'oxide de cuivre. Le zinc est toujours le pôle négatif, c'est-à-dire l'extrémité où l'on doit suspendre les pièces à dorer.

M. Archereau a obtenu plus d'économie et plus d'électricité en disposant dans un ordre inverse les parties d'un élément Bunsen.—Un morceau prismatique de charbon, baigné par l'acide azotique est placé au centre des vases; le zinc amalgamé, plongé dans l'eau acidulée est dans le vase de grès extérieur. La capacité de celui-ci, variable d'ailleurs, est généralement d'un litre environ, et le prix d'un élément, sans les acides, revient à 4 francs.

Avec cinquante de ces éléments on obtient une lumière assez éclatante pour éclairer de grands espaces ou remplacer le soleil dans les expériences d'Optique, une chaleur assez intense pour fondre et faire bouillir tous les métaux, une force assez énergique pour décomposer la plupart des substances complexes, ou donner de redoutables commotions à tous les animaux.

On a pu porter les effets physiologiques à un degré si extraordinaire d'intensité, qu'ils semblent devoir en quelque sorte nous révéler le secret de la vie.—Ce ne sont plus de simples grenouilles dont on agite les membres dépouillés. Ce sont des cadavres d'hommes détachés du gibet dont on fait contracter simultanément tous les muscles. Leurs mouvements désordonnés renversent tous les obstacles qu'on leur oppose; leurs bras se tendent raides et menaçants; leurs paupières s'ouvrent, et leurs yeux roulant dans des orbites enflammés expriment d'une manière si effroyable la rage, la fureur, le désespoir, que les expérimentateurs eux-mêmes sentent leur courage défaillir au spectacle de cette sorte d'horrible résurrection.

Nous ne terminerons pas cet article sans dire que Napoléon III, qui dans sa captivité au fort de Ham, s'est occupé de recherches sur la pile de Volta, a compris, comme Napoléon I.er, toute l'importance du merveilleux instrument. Il sait qu'en fait de sciences d'observation, ce que l'on connaît n'est rien en comparaison de ce que l'avenir nous réserve.

Aussi a-t-il fondé un grand prix de 50,000 francs pour l'auteur d'une nouvelle grande application de la pile soit à la physique, soit à la chimie, soit aux arts, à l'industrie ou à la thérapeutique.

Qu'à l'honneur de cette fondation toute française, ce soit la France qui ajoute l'honneur d'une grande découverte !

LAMY.

Pendant quatre mois consécutifs les docks Napoléon ont été éclairés par la lumière électrique d'une pile de 50 éléments Bunsen.

Les frais pour éclairer 800 ouvriers se sont élevés à quatre centimes et demi par soirée et par homme. L'économie est considérable; le travail a pu se faire sans aucun danger et avec une régularité qu'on ne peut obtenir avec tout autre éclairage

VARIÉTÉ.

Lancement de l'ULM, vaisseau à hélices de 100 canons, dans le port de Rochefort,

Le 13 mai 1834.

Samedi dernier, la ville de Rochefort s'était réveillée avec un air de gaieté qui ne lui est pas habituel. Les habitants causaient sur leur trottoir, des véhicules de toute sorte, depuis le break élégant du gentilhomme campagnard jusqu'aux cabriolets d'osier, amenaient à la ville la population entière des environs; plus loin les lourdes diligences, chargées au possible roulaient bruyamment sur le pavé et au milieu de tout cela chacun allait et venait pimpant, endimanché, le sourire sur les lèvres et l'air satisfait d'un amoureux qui va chez sa fiancée, ou d'un gourmet qui sort de chez Véry.

Toute cette agitation était causée par un navire qu'on devait lancer dans la journée. Cette cérémonie, bien qu'elle se renouvelle assez fréquemment à Rochefort, ne manque jamais d'attirer une foule considérable et de causer une grande activité dans le commerce nutritif de la ville.

Les hôtels regorgent de monde et les tables d'hôte se renouvellent successivement trois ou quatre fois; pour les appartements c'est bien pis; chaque chambre est convertie en dortoir où l'on bivouaque à cinq ou six, qui, sur un simple matelas, qui sur un lit de fer monté à la hâte, qui, et les heureux ceux-là, dans l'unique lit confortable de la pièce.

Il est vraiment curieux d'étudier la physionomie d'un hôtel durant ces jours de presse, comme ils disent; quel va-et-vient continuel

d'hommes, de femmes, de toilettes brillantes et de toilettes surannées, les uns entrant, les autres sortant ; les domestiques chargés de plats ondoyant au milieu de cette cohue, le tout allant, venant, s'agitant, se croisant, se heurtant quelquefois.

Quelle collection choisie et quelle bonne fortune pour un physiologiste.

Mais voici bientôt l'heure de me diriger vers le port où nous attend un spectacle magnifique.

Le port militaire de Rochefort est d'ailleurs fort beau lui-même, et d'une beauté bien variée :

Là, sur le bord de la Charente les immenses chantiers où se montent pièce à pièce ces énormes vaisseaux, et le bassin à flot pour les répations ; sur le second plan, d'immenses ateliers où fonctionnent quantité de machines à laminer les métaux, à sculpter le cuivre, pour ainsi dire, et à former les pagayes de l'hélice qui remplace si avantageusement les roues de nos vapeurs ; la forge, dont une machine à comprimer l'air alimente de son souffle les 200 fournaux ; la corderie où se dressent ces câbles énormes qui me rappelaient cette réflexion d'Alphonse Karr : « et tout cela sort d'un grain de chènevis. »

Un grand bâtiment nouvellement restauré que des grilles séparaient du reste du port y servait autrefois aux forçats ; il est converti aujourd'hui en vastes magasins ; autour de la cour on voit encore les petites habitations des gardes-chiourmes, la maison de l'aumônier et le logement des soldats.

Là, c'est l'atelier des modèles où l'on retrouve le port en miniature, chacune des constructions qui le composent y étant reproduite en bois ou en plâtre.

Plus loin c'est l'arsenal où s'élèvent des pyramides de boulets, des canons de tout calibre, des mortiers, des obusiers, des ancres pesant depuis 500 jusqu'à 5,000 kilog., et dans les magasins, les bombes, la mitraille, en un mot, tout l'attirail guerrier de nos jours ; enfin la salle d'armes qui est fort curieuse : ici ce sont des colonnes, formées par des baguettes et des canons de fusil, dont le chapiteau est artistement composée de pistolets et de poignards ; là, un immense *panier à salade* montant jusqu'au plafond est formé de pistolets, de fusils et de sabres ; plus loin encore une colonne torse en pistolets d'arçon, et enfin un lustre très-original dont chaque morceau est une pièce de fusil ou de sabre ; tout cela parfaitement entretenu, reluisant au soleil et se mirant dans un parquet ciré, digne de nos plus beaux salons.

.... Mais revenons à notre fête et traversons le port dans son entier; presque à l'extrémité, près du magasin général s'élève une estrade faisant face au magnifique navire que l'on doit lancer.

Il est une heure, à peine, et déjà les gradins sont couverts de dames qui ont beaucoup plus de patience dans ces occasions que dans bien d'autres, car le lancement ne doit avoir lieu que vers trois heures, à la marée haute. Sur le premier banc on remarque l'amiral, les officiers supérieurs de marine, les autorités civiles et militaires.

Formant angle avec cette grande tribune se trouve une petite estrade pour la musique et les chœurs qui doivent chanter une cantate.

Devant les tribunes s'étend un vaste espace fermé par des cordes où les autorités et les invités se promènent, les gradins étant exclusivement réservés aux dames.

Mais chacun se tait, on se découvre, la musique entonne un chant religieux : c'est le clergé qui vient bénir le vaisseau. Cette cérémonie n'est pas longue et aussitôt après on commence à enlever les lourdes poutres qui étayent le navire de chaque côté.

C'est alors qu'un spectacle magnifique s'offre à vos yeux; le vaisseau est là debout, ne semblant retenu par rien et vous l'embrassez depuis le pont jusqu'au bas de sa coque toute garnie de cuivre; aux deux étages à chaque ouverture où sera bientôt un canon, vous apercevez trois ou quatre têtes de matelots regardant curieusement la foule, sur le pont on distingue les marins qui se promènent et sur la dunette le capitaine et son lieutenant.

Rien n'est à la fois plus imposant et plus pittoresque que ce tableau.

L'on entend résonner alors sous le navire les coups de marteau des hommes qui enlèvent les coins qui le calent et bientôt il ne restera plus pour le retenir que quelques poutres sur le devant et les cordes qui l'enchaînent derrière. Il est quatre heures, le vaisseau est complètement dégagé, la musique accompagne le chœur qui chante la cantate et un coup de canon se fait entendre; c'est le signal du premier coup de hache... les cris « le voilà! le voilà! » retentissent dans la foule en suspens... Les cordes sont coupées, un bruit sec se produit au moment où le navire se détache de la place qu'il occupait depuis si longtemps; il glisse majestueusement, sans secousse sur le plan incliné qui le supportait et entre dans la Charente dont les eaux refoulées vont battre le rivage opposé.

Durant le peu de temps qu'il met à descendre le silence le plus pro-

fond règne dans l'assemblée; chaque figure respire un sentiment de crainte et de respect; c'est une impression dont l'homme ne saurait se défendre en présence d'un spectacle aussi imposant.

Le voilà lancé cet immense vaisseau, cette citadelle mouvante, les matelots jettent des cordes et lui font faire un demi tour pour le mettre dans le sens de la rivière.

On avait appliqué cette fois un nouveau système pour arrêter le navire dans son élan et l'empêcher d'aller s'embourber sur la rive opposée; le moyen employé a parfaitement réussi, car l'*Ulm* s'est arrêté aux deux tiers environ de la largeur du fleuve.

La foule s'écoule bientôt car la fête était complète et il fallait aller s'habiller pour le bal; les étrangers y étaient invités et grâce à cette hospitalité toute écossaise, j'ai pris aussi ma part de ce plaisir.

C'est à la Bourse qu'il avait lieu; je ne savais où c'était, mais là, comme partout, les groupes de femmes et d'enfants examinant chaque arrivant m'indiquèrent la porte d'entrée.

Un escalier de pierre très-spacieux conduit à une vaste antichambre qu'on avait ornée de fleurs et garnie de tapis et qui donnait accès par une portière de velours à la salle de danse.

C'est un carré long fort bien disposé pour danser; une draperie simple mais de bon goût ornait le haut et laissait tomber quelques plis autour des fenêtres entre lesquelles des glaces reflétaient la lumière que cinq ou six lustres répandaient dans l'espace.

Des gradins faisaient le tour de la salle et l'orchestre était placé à l'extrémité faisant face à la porte d'entrée.

Vers dix heures le coup-d'œil était ravissant; les mamans étalaient leurs riches toilettes sur les gradins tandis que les jeunes filles et les jeunes femmes rivalisaient de grâce et de fraîcheur au milieu des quadrilles qui animaient le milieu de la salle; la monotonie des habits noirs était bien tranchée par les nombreux uniformes d'officiers de marine, ceux des autorités et des administrations.

Le bal s'est prolongé jusqu'à trois heures du matin, et j'y ai trouvé tout l'entrain possible dans un bal officiel.

Voilà une solennité dont Rochefort se souviendra longtemps, d'autant qu'on ne lance pas tous les jours des vaisseaux de 100 canons; cependant il s'en trouve trois en ce moment dans son port, tous en armement, et tous lancés depuis quelques mois : Le *Turenne* de 100 canons, presque armé complètement, l'*Ulm*, de même force, et le *Louis XIV*, en voie d'armement, de 120 canons.

Il serait à désirer que les quelques bourgeois endurcis qui ont encore des préjugés à l'égard de nos marins, assistent à un bal du genre de celui-ci, ils se convaincraient enfin qu'une fois à terre, l'officier de marine sait être homme du monde, que le sourire a remplacé le froncement de sourcils, comme les douces paroles ont succédé au langage trop vif de la mer. O tempora, o mores.

Ce qui distinguera toujours le marin ce n'est pas cette rudesse excessive et déplacée qu'on lui prête encore quelquefois; non, c'est la franchise et la bravoure, deux qualités qu'on rencontre toujours chez lui et qu'on devrait trouver plus souvent ailleurs.

DE TRESSEN

Rochefort, 14 Mai 1853

POÉSIE.

ÉPITRE SATIRIQUE à SAMUEL VIRON, Ouvrier-Poète.

A travers les sentiers de la littérature,
Tu veux aussi, Samuel, errer à l'aventure?
Au lieu du noble outil de l'habile ouvrier,
Ta main cherche déjà la plume et l'encrier?
Abandonneras-tu la paisible existence,
Que promet du travail l'honorable constance,
Pour suivre la carrière où la fatalité
Conduit plus au néant, qu'à l'immortalité?
Au début, l'horizon ne te dévoile encore
Qu'un séduisant tableau que le soleil décore
Comme un de ces palais des Contes d'Orient!
Tout paraît, à tes yeux, facile et souriant!
L'air tiède et saturé de vapeurs enivrantes,
Charge tes sens émus de vapeurs délirantes!
Quels présages flatteurs! Le chantre ailé des bois
Te salue, en passant, de sa plus douce voix;
Et la fleur printanière, à l'haleine embaumée,
En s'inclinant vers toi, comme une femme aimée,
T'offre coquettement le baiser du réveil!
Mais, tel un songe vain que produit le sommeil,
Bientôt et sans retour, l'illusion s'efface,
Et la réalité se montre face à face!
Sur le chemin, d'abord qui paraissait si beau,
Il n'est rien, désormais, que son triste flambeau
Ne dépouille, à l'instant, des couleurs empruntées
Qu'avec elle, la foi seule avait apportées!
Ainsi, livrant ton âme à de vaines langueurs,
Si tu veux te vouer au culte des neuf sœurs,

Crains de récolter moins de fleurs, même éphémères,
Que de déceptions et de douleurs amères !
Avant qu'un tel désir occupât ton cerveau,
As-tu donc fait passer sous un juste niveau,
Les destins du poète et ceux des autres hommes ?
As-tu bien regardé, dans le monde où nous sommes,
Pour qui sont les honneurs et la prospérité?
Toujours est-ce à celui qui l'a mieux mérité
Que la foule humblement adresse son hommage?
Je veux du monde, ici, te retracer l'image.
Vois-tu ce gros garçon, dont le visage épais
Reflète, de son cœur, et le vide et la paix ?
Que, sans craintes, il s'offre à toutes les familles,
Où croissent chastement de fraiches jeunes filles,
Douces fleurs, à l'amour prêtes à s'entr'ouvrir;
Son or, en lui soudain, va faire découvrir
De rares qualités, qu'une mère bien tendre,
Avec empressement recherche dans son gendre,
Qu'il soit mal fait d'ailleurs, de corps comme d'esprit!
Ce légiste, n'ayant, du code qu'il apprit,
Retenu que les lois dont le texte équivoque
Laisse en un jour douteux ce qu'il veut ou révoque,
Exploitant l'ignorance et la sincérité,
Détournant un dépôt avec dextérité,
S'est, un jour, élancé de son cabinet sombre;
De nos hommes d'état, il a grossi le nombre;
Doit-il à ses talents le rang qu'il a conquis ?
Non!.. mais à la valeur de ses biens mal acquis!
Nul n'ira rechercher ses bassesses intimes;
Sa gloire étouffera la voix de ses victimes;
Qu'il meure,... et vingt discours, à cet homme de bien,
Donneront de l'honnête et du grand citoyen !
Un valet, que le vol a fait propriétaire,
Va me parler, à moi, son triste locataire,
Pour deux termes échus, sans mettre chapeau bas!
Que de manants, promus Marquis de Carabas !
La route des honneurs n'est pas aux plus capables,
Et je t'en citerais mille exemples palpables.

La fortune est, Samuel, le seul passe-partout,
Amour, gloire, respects, on peut acheter tout;
Et l'on a par dessus le brevet d'insolence!
Mais à ta loyauté sans faire violence,
Tu ne saurais ainsi devenir opulent?
Prends un autre moyen, non moins sûr, mais plus lent,
Le commerce, où du moins on peut sans trop de honte,
Sur les besoins d'autrui prélever un escompte.
Mais quoi? d'un pareil lot tu parais peu tenté?
Le marchand n'est, dis-tu, qu'un voleur patenté.
Doucement; c'est pousser trop loin la prudhommie!
Gagner sur le chaland n'est point une infamie,
Chacun te le dira! Tout le monde est marchand!
Ne vends-tu pas tes vers?... quand tu le peux.... méchant!
Il est vrai que l'esprit ne vaut pas la matière;
Qu'un hochet coûte plus qu'une Illiade entière;
Suivons, sans murmurer, le cours universel!
Ce tailleur, ce droguiste et ce marchand de sel,
Sortis lourds et crasseux du fond de leurs boutiques,
Briguent avec succès des charges politiques!
L'autre, sur la misère, adroit spéculateur,
Comme notable, inscrit son nom au *Moniteur*,
Et d'un bout de ruban orne sa boutonnière!
Tandis que le poète, oublié dans l'ornière,
Dédaigné comme un être inutile au total,
Repoussé comme un hôte ou fâcheux ou fatal,
Ne trouve plus de place au banquet de la vie!
D'occuper un emploi, s'il lui survient l'envie,
Qui voudra l'accueillir? poète et fainéant,
C'est tout un! On le sait. Il serait bien séant,
Mon Dieu, de confier la garde du grand-livre,
A ce fou, qui prendrait un sou pour une livre;
Ce songe-creux, par qui tout serait compromis!
Un homme intelligent n'est jamais bon commis!
Mais, supposons enfin, que sans te mettre à gages,
Tu puisses subsister de quelques héritages;
C'est pour la gloire, au moins, que tu rimes des vers?
Alors, tu t'es pourvu, dans cent endroits divers,

D'amis sûrs, dévoués, adroits, infatigables,
Habiles à prôner tes œuvres admirables!
Des journaux répandus les graves rédacteurs,
Se montreront pour toi de zélés protecteurs?
Non... qu'espère-tu donc? Ta candeur infinie,
Estime qu'il suffit de montrer du génie,
Pour que tout le public y fasse attention,
Sans l'aide des faiseurs de réputation?
Erreur!... si les Gauthier, les Janin, et leur suite,
N'ont pas contresigné son brevet de mérite,
Si les soins répétés de compères nombreux,
N'ont pas servi son nom d'éloges chaleureux,
Nul ne peut aborder les hauteurs littéraires;
Nul ne peut émouvoir éditeurs ou libraires;
Et l'écrivain n'a plus, enfant déshérité,
Qu'à résigner sa muse à son obscurité!
Je sais qu'il est, pourtant, des natures puissantes,
Qui, du premier essor de leurs ailes naissantes,
Aigles fiers et hardis, s'élevent jusqu'aux cieux!
D'un secours étranger d'ailleurs peu soucieux,
Ils s'élancent, d'un bond, à la première place,
En laissant un sillon lumineux sur leur trace,
Qui, de tous leurs rivaux, fait des admirateurs,
Et d'un trouble impuissant frappe les détracteurs!
Mais, pour un aigle, hélas, qui plane sur la nue,
Combien de moineaux-francs pris de déconvenue!
Samuel, songes-y bien! L'on n'arrive aujourd'hui,
Que si l'intrigue ou l'or peut vous servir d'appui!
Retourne, il en est temps, à ton humble demeure!
Le poète a vécu! Le siècle veut qu'il meure!
L'industrie a requis tout l'esprit inventif!
L'écrivain maintenant, lui-même est positif!
Dédaignant des succès la chance aléatoire,
Clio sait mettre à prix les pages de l'histoire!
Le Parnasse est désert, ou ses flancs profanés,
De bazar littéraire à servir condamnés,
N'offrent plus d'oasis, ni de route fleurie
Que puisse librement fouler la rêverie!

EUGENE PONCHARD.

Avril 1851.

LES CAQUETS DU LAVOIR.

A la fontaine, on jase, l'on babille,
On rit, on chante, et, sur un ton discret,
Chaque commère et chaque jeune fille
Vient dévoiler quelque nouveau secret :
C'est monsieur Jean que Périnette épouse :
Le sacristain dit que c'est forcément ;
C'est le meunier dont la femme est jalouse,
Bien qu'elle même ait pour sûr un amant.

Avez-vous vu Blaise le vieil avare ?
Depuis le jour où son trésor fut pris,
Dans sa maison quel affreux tintamarre !
Il va, vient, pleure et pousse les hauts cris.
Oui, dit Simonne, on prétend que Mardoche,
Qui depuis lors acheta cent moutons,
Et qui jamais n'eut un sou dans sa poche,
Connaît le poids des pauvres ducatons.

Le curé passe : à sa mine vermeille
A son œil bleu si languissant, hélas !
Berthe s'écrie : il quitte sa bouteille!
Et Margoton : il va tendre ses lacs.....
Lise, à ces mots, rougit comme une fraise!
Berthe prétend que c'est de souvenir !
Toutes de rire et Lise, mal à l'aise,
Jure au lavoir de ne plus revenir.

Ohé, là bas, qui donc ainsi promène?
C'est Jean-Louis, des mieux endimanché,
Il a, dit-on, la dernière semaine
Perdu son cœur en allant au marché;
On dit que c'est la fille au gros Jean-Pierre
Qui près du sien l'a mis sournoisement :
Voilà pourquoi, de chaumière en chaumière,
Jean-Louis cherche et cherche vainement.

Depuis un mois avez-vous vu Rosine,
Quel beau mouchoir, quel joli casaquin?
On disait hier, causant chez ma cousine,
Qu'un clerc d'huissier, grand et maigre faquin,
Encourageait cette folle toilette,
Que ses écus en faisaient tous les frais;
Mais que d'Amour, chaque nouvelle emplette,
Il recevait de fort gros intérêts.

Dimanche, au bois, Madame la comtesse
Se promenait auprès de Nicolas,
Le soir venait : j'eus la délicatesse
De m'éloigner, mais... seulement d'un pas,
Et j'entendis un petit cri de femme,
Puis d'un baiser le doux et tendre son,
Ne craignez rien, lui disait-il, Madame,
Monsieur le comte est auprès de Suzon.

Belle fontaine et charmant caquetage,
Ah! que de fois vous m'avez fait rêver!
Jusques au fond de mon humble hermitage,
Vos souvenirs viennent me raviver.
Je crois encor voir ces blanches cornettes,
Et cette eau vive, et ces jolies bras nus;
Je crois encore entendre ces sornettes
Et ce murmure, et ces mots ingénus.

Il me souvient qu'en ton bassin de marbre
Mon cœur un jour, fontaine, a failli choir;
Pour mieux entendre, au plus épais d'un arbre
J'étais blotti..... quand de mon vert perchoir,
Je vis un ange, une blonde fillette
Qui soupirait et ne babillait pas;
Quels yeux charmants, quelle fraiche toilette!
Si j'avais pu! mais elle aimait, hélas!

Il me souvient, mais chut ! car il me semble
Que je caquette, ou m'en vais caqueter.

Moi, caqueter! à ce mot seul je tremble!
Moi, dont le temps se passe à méditer!
Dieu sait pourtant que les gens les plus sages
Ont leur lavoir et leurs petits caquets,
Les termes seuls, selon les personnages,
Changent, sans être en cela plus coquets.

CASIMIR FAUCOMPRÉ.

Sequedin, mai 1854.

FLEUR D'AMOUR.

Quand je vois une fleur noblement balancée
Réjouir mon regard et charmer ma pensée,
Je ne la cueille pas... car cueillir c'est faner...
J'aime à la voir grandir dans sa tunique blanche,
Et pour ne point souiller son beau front qui se penche,
Je détourne mes yeux qui pourraient la géner.

Grandis, grandis en paix, petite fleur!.... respire
L'air humide ou brûlant de mon cœur qui soupire,
Rentre dans ta pudeur quand la brume descend....
Pour les mieux savourer il est des fleurs qu'on fane...
Malheur à qui s'abaisse à cet amour profane!
Si j'adore ton cœur, c'est ton cœur innocent.

Il est des sentiments qu'en vain la vertu cache :
Un regard, un soupir, un mot nous les arrache...
Pourquoi rougir ainsi quand je passe? pourquoi
Mettre comme un rempart entre nos deux prunelles
Tes longs cils abaissés, sévères sentinelles
Qui gardent ta pudeur comme ton cœur sa foi.

Laisse parler la voix qui s'élève en ton âme
Elle a de chastes mots pour te peindre ma flamme;
Qu'en mon cœur ta vertu cherche un abri sacré;
Endors-toi mollement dans ce lit d'innocence;

Du haut de mon amour je vaîne en ton absence;
Plus ton cœur sera pur et plus je t'aimerai.

— Papillon va cueillir tes lèvres mouvantes
Sur chaque jeune rose aux couleurs éclatantes.
Papillon, je te hais. . tu flétris sans aimer.
— Je suis l'oiseau du soir qui chante lorsqu'il aime.
... Chante, beau rossignol, chante ton long poème.
Toi tu n'as qu'un amour.... mais il sait te charmer.

Si tu crains de mon cœur qu'un nouveau chant s'échappe
Coupe ces longs cheveux jetés comme une grappe
Sur ton cou.... J'aime tant à les sentir flotter!
Cache ces dents d'ivoire où le rire s'éveille
Dans les contours charmants de leur prison vermeille.
Car te voir belle ainsi me fait toujours chanter...

Belle... Ils te disent belle, ô ma belle adorée!..
C'est que ta chevelure est si bien encadrée
Dans ton petit chapeau!.. C'est que ton pied mignon
Dans son brodequin noir, court avec tant de grâce,
Qu'on doute, en le suivant d'un regard qui l'embrasse,
Si tu n'as pas volé le pied de Cendrillon!!...

C'est que ta robe, amour, prend si bien ton corsage
Que tu rendrais jaloux une abeille au passage;
C'est que ton œil sourit comme l'œil d'un enfant,
Quand ton âge déjà t'élève au rang des femmes;
C'est que ton âme, ô sœur, parle à toutes nos âmes,
Que Dieu fit ton regard timide et triomphant!!..

Il faut donc que je chante, et c'est là mon délire!!.
Accorde avec ton cœur les cordes de ma lyre....
Oui, ton regard m'enflamme et je me sens aimer.
Qu'il est doux de chanter, de chanter lorsqu'on aime!!...
— Chante, beau rossignol, chante ton long poème...
Toi tu n'as qu'un amour, mais il sait te charmer...

HECTOR DUBUS.

BIBLIOGRAPHIE.

De la Religion du Nord de la France avant le Christianisme, par M. Louis de Baecker.

La partie du Nord de la France comprise dans les arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck a été habitée primitivement, ainsi que les Flandres-Belgiques, par des peuples venus des contrées baignées par la Baltique et par la mer du Nord. Les croyances religieuses de ces peuples étaient probablement les mêmes que celles des Suèves et des nations nombreuses composant la grande famille des Scandinaves; mais quelles étaient ces croyances? L'antiquité nous a légué peu de lumières sur ce point important de l'histoire de l'humanité. Les Grecs et les Romains saisissant les moindres analogies qu'ils découvraient entre leur polythéisme et celui des peuples qu'ils appelaient barbares, se contentèrent de donner les noms de leurs propres divinités à celles dont les attributs leur paraissaient semblables. C'est ainsi qu'en usait César, lorsqu'il disait des Gaulois : « Leur grand Dieu est Mercure, après lui les Dieux les plus révérés sont Apollon, Mars, « Jupiter et Minerve. »

Malgré le mystère dont s'enveloppaient les druides, les anciens eux-mêmes ne tardèrent pas à reconnaître combien le rapport de César était inexact

Quant aux peuples septentrionaux, toute leur histoire religieuse et politique était renfermée dans des chants où le vrai se trouvait constamment défiguré par le merveilleux, et ces chants qui se transmettaient d'âge en âge par le seul secours de la tradition, ne conservèrent probablement pas toute leur pureté primitive. Plus tard, proscrits par le Christianisme, les vers des bardes scandinaves s'effacèrent peu à peu de la mémoire des hommes, hormis dans ces tristes régions que la neige recouvre pendant une grande partie de l'année.

Ce fut vers 1070 qu'un Islandais nommé Sœmund Siegfuson, jeune d'ans mais riche de savoir, recueillit pour la première fois par écrit les traditions païennes de ses ancêtres. Cet ouvrage reçut le nom d'*Edda*. Cent cinquante ans après, Snorri-Sturleson, vice-roi d'Islande refondit et augmenta le travail de Sœmund et fit une nouvelle *Edda* où l'idée mythologique est plus développée. L'auteur y joignit un choix de locutions poétiques et de périphrases consacrées parmi les Scaldes qui donnent à cet ouvrage une haute importance littéraire. Aussi l'*Edda* de Sturleson a-t-elle été traduite dans la plupart des langues de l'Europe.

M. De Baecker, trouvant dans cette sorte de Genèse Scandinave une solution de la question posée par plusieurs congrès scientifiques et non encore résolue, en France du moins, commence son livre par la reproduction dans notre langue de la Volu-Spa ou la Prophétie de la Prêtresse qui forme le premier chant de l'Edda. Ce morceau remarquable dépeint sous une forme poétique tout un peuple de divinités soumises aux mêmes passions que les hommes, quoique bien supérieures en puissance. Mais au lieu des couleurs riantes et sensuelles dont se servait Ovide pour représenter en un corps d'histoire fabuleuse les

croyances de son temps, c'est sous un ciel sombre et avec un aspect terrible que se meuvent tous ces dieux de colère, tous ces génies malfaisants qui parcourent avec l'ouragan les steppes arides, et se reposent sur le sommet des monts neigeux. Dans les récits de leurs aventures merveilleuses, tout se ressent de l'âpreté du climat, habité par les bardes qui les chantaient.

Tel est le point de départ de M. De Baecker.

Après cette grande et belle exposition, où le talent du traducteur s'est placé à la hauteur du poète, une seconde partie est consacrée au rapprochement de ces sauvages traditions avec les superstitions du moyen-âge, superstitions repoussées par l'église, condamnées par des conciles et cependant toujours vivaces dans les imaginations flamandes, qui les conservent encore de nos jours. C'est ainsi qu'on voit dans certaines terres longtemps négligées, les mauvaises herbes résister aux efforts du cultivateur, et se reproduire sans cesse, grâce à la profondeur de leurs racines.

Pour traiter cette partie de son ouvrage, l'auteur ne s'est plus contenté de faire de laborieuses recherches dans les écrits des savants qui ont traité le même sujet, c'est en Allemagne, en Belgique, en France qu'il est allé recueillir des lumières toutes nouvelles à force d'ancienneté, soit en conférant avec les sommités du monde littéraire, soit en interrogeant dans la campagne le laboureur qui trace son sillon, le vieux berger qui conduit silencieusement son troupeau, le simple ouvrier se reposant le soir au coin du feu des durs travaux de la journée; ou bien encore en écoutant les chants populaires de la place publique, en jouant avec les enfants pour saisir au passage les vieux refrains qui animent leurs récréations.

Hé bien! c'est là surtout, c'est parmi ces chansons flamandes, derniers souvenirs des anciens siècles, que l'on retrouve une foule d'allusions aux aventures et même aux noms de Woden, le grand conjurateur, de Thor et de son redoutable marteau, de Heimdalle, le dieu blanc, de Balder et Halder, fils de Woden, de Freya et de son vaisseau, de Hellia et de son char, etc.

Les noms flamands des sept jours de la semaine offrent encore des preuves plus positives de cette filiation religieuse. Il suffit de les citer :

Zondag (dimanche), jour du soleil
Maendag (lundi), jour de la lune.
Dyssendag (mardi), jour du dieu Thys ou Dys.
Woensdag (mercredi), jour du dieu Woden.
Donderdag (jeudi), jour de Thor, dieu du Tonnerre.
Vrydag (vendredi), jour de la déesse Freya.
Saterdag (samedi), jour de Sater, dieu du Temps.

Enfin les proverbes, les maximes, les jeux d'enfants, les fées, les sorcières, les farfadets, les loups-garoux, les *lumerolles* ou feux-follets, les feux de joie, les augures, les éternuements et une foule d'usages qu'on suit sans en connaître la source, se rapportent, ainsi qu'on peut en juger par l'intéressant ouvrage de M. De Baecker, à la religion des peuples du Nord qui, tout en courbant leurs fronts altiers sous la loi du Christ, ne purent jamais se dépouiller entièrement de leurs vieilles croyances. L'auteur a donc rendu un véritable service non-seulement au monde savant, mais encore à toutes les classes de lecteurs, en mettant dans tout son jour une vérité qui, pour n'être pas absolument ignorée, n'avait jamais été présentée avec un pareil caractère de certitude. Nous féliciterons surtout M. De Baecker du charme qu'il a su répandre sur les chants vulgaires en apparence des campagnards de la Flandre. Dans ce langage si dur, si désagréable aux oreilles françaises, on est tout surpris de trouver des idées si fraîches, des tournures si gracieuses et si naïves. Nous eussions désiré transcrire ici quelques-uns de ces jolis morceaux; mais l'espace nous manque, et nous devons nous borner à en recommander la lecture dans l'ouvrage même où la traduction suit toujours le texte.

Sous le titre de Les Devoirs de l'homme, M. Antoine Cunyngham vient de publier un poème moral, dont la matière a été puisée, dit-il, dans un ancien manuscrit trouvé dans l'Inde. Nous rendrons compte prochainement de cet ouvrage auquel l'auteur a joint plusieurs autres pièces de poésie.

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

La *Société des Antiquaires de Picardie* a voulu dignement couronner sa noble entreprise : elle a ouvert un grand concours pour la construction du *Musée-Napoléon* en offrant trois prix aux architectes dont les plans seraient jugés les meilleurs, au double point de vue du caractère monumental de l'édifice et de sa distribution intérieure. Le premier prix a été fixé à 3,000 fr., le deuxième à 1,500 fr. et le troisième à 500 fr. Les plans envoyés, au nombre de *trente-neuf*, ont été publiquement exposés du 17 au 21 avril dernier; ils ont été visités par une foule de personnes qui émettaient librement leurs impressions; les juges ont prononcé ensuite. Certes, cette manière de procéder est à la fois neuve, logique et libérale. Puisse l'exemple donné par la Société d'Amiens détruire partout les vieux errements suivis jusqu'à ce jour en pareille matière. Au surplus, ce concours a paru tellement remarquable, que la Société des Antiquaires de Picardie a voulu décerner des mentions honorables aux concurrents rangés immédiatement après les trois lauréats.

Le résultat du concours vient d'être proclamé comme suit :

1.er prix *ex æquo*. — N.° 13. Pour sa distribution; auteur, M. Gence (Pierre-Modeste), architecte, rue de Sèvres, 4, à Paris. — N.° 4. Pour son aspect monumental, auteur, M. Botrel d'Hazeville, architecte, faubourg Poissonnière, 116, à Paris.

2.e prix. — N.° 11. Auteur, M. Parent (Henri), architecte, rue Saint-Dominique, 100, à Paris.

3.e prix. — N.° 23. Auteur, M. Diet (Arthur), rue Jacob, 33, à Paris.

Mention très-honorable. — N.° 9. Auteurs : MM. Douillard frères, architectes, rue Lamartine, 31, et Pellechet fils, rue Blanche, 30, à Paris.

1.re mention honorable — N.° 5. Auteur : M Storey, architecte, rue Bergère, 11, à Paris.

2.e mention honorable. — N.° 18. Auteurs : MM. Besnard, Paul, architecte, boulevard Beaumarchais, 4, et Lavenant, Eugène, architecte, rue de Bussy, 10, à Paris.

— M.me Louise Collet, la victorieuse émérite des concours de l'Académie, vient de remporter encore une fois le grand-prix de poésie avec un dithyrambe sur l'*Acropole d'Athènes*. On a trop abusé de la qualification de *dixième muse*, nos académiciens seront bien forcés, cette fois, de chercher dans leur dictionnaire un sobriquet moins classique.

— M. Gustave Nadaud, le chansonnier en vogue, vient de composer, paroles et musique, un charmant opéra-comique en miniature, ayant pour titre le *Docteur Vieuxtemps*. Ce proverbe musical est tout pimpant de grâce, d'esprit et d'originalité; on peut le monter

sans frais de mise en scène et le jouer dans les plis d'un paravent. Tous les salons d'élite de Paris vont s'empresser d'offrir cette délicieuse opérette à leurs invités. M. Nadaud est né à Roubaix... Comment a-t-il pu faire pour s'éloigner autant de la fabrication des stoffs, des articles nouveautés pour gilets et pantalons ?

— Au théâtre de l'Odéon, on vient de représenter, sous ce titre : *Que dira le monde?* une comédie prise sur le fait en pleine société actuelle. Il s'agit, en effet, de l'opinion de ce grand juge souverain et tyrannique qui pèse sur toutes nos actions et contre les arrêts duquel il est bien difficile de se défendre. Dans le nouvel ouvrage, l'auteur a raconté l'histoire d'un jeune homme qui fait partager son amour à une jeune femme charmante et qui veut un jour réparer une faute commune en épousant sa maîtresse. Malgré le mystère dont ils ont entouré leur amour, le monde a les yeux sur eux. Il sont l'objet de mille propos, de mille commérages. Le jeune homme est bien décidé à les braver, mais la femme ne s'en sent pas le courage. et au dénouement, c'est elle qui refuse une union dont elle prévoit les conséquences. Morale : Les plus honnêtes gens sont parfois très-lâches devant ce qu'on appelle l'opinion publique. Cette comédie est bien faite, simple et attachante ; son jeune auteur, M. Serret, a donné là un digne pendant à sa pièce en vers *les Familles*, jouée au même théâtre, et qui a valu au poète une des palmes gouvernementales décrétées pour l'encouragement des œuvres dramatiques.

— Il paraît qu'à l'ouverture de l'Exposition universelle de 1854, on publiera en trois ou quatre langues, un livret-monstre qui sera mis en vente par livraisons successives, pendant tout le cours de l'Exposition. Ce recueil aura en quelque sorte un caractère officiel.

— On cite déjà au nombre des œuvres de peinture qui figureront au Musée de l'Exposition universelle : *le Traité de Campo Formio*, toile importante de M. Eugène Delacroix, et un autre épisode de notre histoire militaire sous le Consulat ou l'Empire, par M. Couture.

— On va définitivement mettre à exécution le noble projet conçu par quelques hommes de cœur d'élever un monument au général Daumesnil, l'intrépide *Jambe de bois*, qui commandait le fort de Vincennes lors de l'invasion. La statue du général sera exécutée par M. Emile Thomas.

— M. Ziégler, une des belles réputations de notre peinture contemporaine, vient d'être nommé directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Dijon, et en même temps conservateur du Musée de cette ville. Il serait à souhaiter que la conservation de tous les musées de France fut remise en d'aussi bonnes mains ; car il s'en faut que toutes ces précieuses collections soient aussi bien logées, aussi soigneusement entretenues que l'est, par exemple, le Musée de Lille.

— Il est grand bruit en ce moment, aux Etats-Unis, de l'électricité appliquée à la végétation ; on parle d'essais opérés sur des carottes et des pommes de terre en disposant de chaque côté de la plante une plaque métallique unie à sa voisine par un fil de cuivre. La plante faisait ainsi office de la rondelle de drap placée entre les deux disques de métal dans la pile de Volta, et le courant électrique s'établissait à travers la substance du végétal. On prétend que ces essais ont produit des légumes-géants dignes de la terre promise.... Du reste, quelques savants revendiquent, pour la France, l'honneur de cette découverte ; ils rappellent que déjà en 1844, M. Becquerel avait fait en ce genre des expériences qui avaient produit de merveilleux résultats. Attendons-nous donc à voir figurer à l'exposition universelle de 1854 des fruits et des légumes électriques !...

— M. Alfred de Musset poursuit en diffamation, devant le tribunal de la Seine, M. Eugène de Mirecour, auteur d'une Biographie qui malmène le poète académicien. Il est moins dangereux de s'attaquer aux morts qu'aux vivants : témoin cette déplorable biographie de Lammenais, livre qui, heureusement pour son auteur, n'a eu affaire qu'à l'opinion publique.

— M. Philarète Chasles, professeur au collége de France, rassemble, depuis quelque temps, les matériaux d'une histoire complète de l'Académie française. Si l'Académie prévenait la publication de ce livre en ouvrant ses portes à son auteur, qui des deux serait le plus attrapé?...

— Un sculpteur de talent à qui l'on doit déjà la statuette de *Jeanne Hachette* de Beauvais et celle du général *Charles Abatucci*, vient d'obtenir une importante commande du gouvernement: On l'a chargé de faire, pour les colonies, la statue de l'Impératrice Joséphine.

— L'Opéra-Comique se prépare à jouer à bref délai la partition de M. Victor Massé : *La Maîtresse du Diable*. Ce théâtre à trop de chance pour que cette pièce ne soit pas encore un succès.

— MM. Emile Augier et Jules Barbier ont écrit, dit-on, un charmant libretto d'opéra-comique dont un jeune et brillant compositeur amateur d'Amsterdam, M. Edouard de Hartog, compose la musique. Nous ignorons le sujet et le titre qui ne sont pas encore le secret de la comédie.

— Le Caveau vit encore!... Les méchants et les buveurs d'eau avaient faussement répandu le bruit de sa mort. Le Caveau est immortel! aujourd'hui comme alors, il rit, il chante, rimant à la façon de Désaugiers et buvant son traditionnel *rouge bord* dans le grand verre de Panard; témoin le volume qu'il vient de faire paraître, petit volume des plus mousseux, fils rougeaud et joufflu d'une vieille bouteille et de quarante pères très-joyeux, très-spirituellement, très-patriotiquement inspirés. Allons, allons, on aura beau lui tirer le canon aux oreilles, cela n'empêchera pas l'Europe de s'écrier encore et toujours : Vive la gaieté française!...

— Le conseil municipal de Bordeaux vient de voter une somme de 600,000 fr. pour la restauration complète de son Grand-Théâtre, le chef-d'œuvre du célèbre architecte Louis et le modèle souvent imité des plus belles salles de l'Europe. M. Burguet, architecte de la ville de Bordeaux est chargé de rétablir l'édifice d'après les dessins exacts de Louis. La décoration intérieure est confiée au pinceau de M. Desplechin.

— Il y a en ce moment comme un voile de deuil étendu sur toute la vallée de Montmorency : Le Pavillon-de-l'Ermitage où ont vécu et pensé Jean-Jacques Rousseau et Grétry a été impitoyablement démoli par un propriétaire pris d'un accès de mur mitoyen. Cet homme assurément n'aime ni la musique, ni même la littérature ; et ce qui restait de meubles, de vêtements ayant appartenu à Jean-Jacques Rousseau, reliques émouvantes que visitait une foule de pélerins en ce lieu consacré, a été acquis par un nommé Simon, traiteur à Montmorency, lequel en a fait une enseigne, une réclame pour les cabinets particuliers de son établissement... Faites-vous servir, Messieurs! Qui veut s'asseoir dans le fauteuil de Rousseau? Qui veut boire dans le verre de Grétry?... — Avec de pareils appeaux, les vins frelatés et les beefsteack apocryphes auront beau jeu!... *Proh pudor!*

— *L'Association des Artistes dramatiques* a tenu ces jours derniers son assemblée annuelle dans la salle de spectacle du Conservatoire de musique. La Société se compose à l'heure qu'il est de 2,301 acteurs ou actrices, tant en France qu'à l'étranger. La recette de 1853 est montée à la somme énorme de 130,793 fr. 08 c. ce qui porte le total des sommes perçues par la Société, depuis sa fondation en 1840, à la somme de 962,117 fr. 42 c. Les secours et pensions distribués durant l'année dernière ont été de 19,685 fr. 52 c. et le chiffre de la rente inscrite au trésor, au nom de l'Association, est de 26,000 fr. il serait de 30,000 fr. sans la conversion. Il est inutile d'ajouter des réflexions au récit de pareils résultats.

— *La Nonne sanglante*, avec M. Gueymard, M.lles Poinsot et Wertheimber, fera son apparition sur la scène de l'Opéra dans la première quinzaine du mois de juin, les répétitions de l'œuvre nouvelle de MM. Scrive et Gounod se poursuivent avec la plus grande activité.

— Le 19 de ce mois a eu lieu dans la salle de l'*Association musicale de Lille* un brillant concert donné par M. Guglielmi. Ce jeune baryton dont les journaux de Paris ont fait en plusieurs occasions l'éloge le plus flatteur, y a déployé une voix magnifique mise en relief par une belle et savante méthode. Pour l'organisation de son concert, M. Guglielmi avait eu le rare bonheur de rencontrer dans les hautes sphères de la société lilloise, une de ces âmes d'élite qui sont heureuses de faire servir leur bienfaisante influence au progrès de l'art et au succès des vrais talents. Avec une telle protection et des bravos comme ceux dont retentissait, ce soir-là, la salle de l'*Association musicale*, un artiste a de quoi se consoler largement des critiques pointilleuses, des chicanes moroses qui peuvent se rencontrer sur son chemin.

Dans ce même concert, à force de talent et d'âme, M.lle Granofka a accompli cet insigne miracle de rendre le piano amusant...

— M.me Maria Delcambre, une jeune muse, lilloise par alliance, mais toute parisienne par la réputation et le talent, vient de publier un beau livre de poésies intitulé : *Les Craintives*. Cette œuvre mérite mieux qu'une mention en quatre lignes dans la chronique de quinzaine, la *Revue du Nord* se propose de s'en occuper plus amplement dans une de ses prochaines livraisons.

Pour tous les articles non signés :
Le Rédacteur-Gérant,
BRUN-LAVAINNE

Lille. Imp. de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.

CLARISSE.

NOUVELLE.

Sur la route de Lille à Quesnoy, en partant de la porte du faubourg de Saint-André, et à mi-chemin environ du joli village de Wambrechies, on rencontre sur la gauche, un sentier assez large, qui a cependant gardé dans la bouche des naïfs habitants de ces contrées le nom de *pissente* ou *pied-sente*, petit sentier qui conduit à une habitation plus remarquable par sa destination que par le mérite de ses édifices. C'est l'*Ommelet*, la maison des fous! La triste monotonie de la route que y mène, contrastant par son aspect avec la riche variété des champs d'alentour, où le colza à la cîme dorée, le lin vert et ondoyant, ces deux principales cultures du pays, forment des tapis diaprés d'une immense étendue, dispose l'âme aux émotions que va faire naître, chez le visiteur, cet asile des plus douloureuses infirmités humaines. Ce n'est jamais sans un serrement de cœur indicible, que j'ai parcouru cette étroite avenue terminée par une grille sévère qui ferme l'entrée de l'hospice. Tout s'éteint, tout se tait, dans ces lieux consacrés aux plus déplorables infortunes; et quel que soit le motif qui vous y attire, soit curiosité, soit intérêt pour quelqu'un de ses habitants, on ne s'en approche qu'avec un recueillement mêlé de terreur, on ne s'en éloigne qu'avec une profonde et horrible mélancolie.

Dans une des salles du premier bâtiment, le plus près de l'entrée, à droite dans la cour d'honneur, se trouvait un jour du mois d'août de l'année 183., un homme de soixante ans à peu près, grand, gras, l'air

affable, débonnaire, mais dont l'œil fin et investigateur annonçait l'intelligence supérieure : sa mise était des plus simples; une redingote de lasting, ample et longue, noire comme le pantalon et le gilet, une cravate blanche sans col, un chapeau à larges bords; mais la canne à pomme d'or, la démarche assurée, le front haut, le ton de commandement, annonçaient un personnage éminent dans cette colonie d'infortunes. C'était en effet, le docteur L.... médecin en chef de l'hospice, l'un des praticiens les plus habiles de la faculté, mais, en même temps, l'homme qui, par son caractère humain et conciliant, par ses manières aisées et graves à la fois, convenait le mieux au sacerdoce important qui lui était confié. La salle où il se trouvait, servait ordinairement de *parloir* aux gens qui venaient par hasard voir quelqu'un de l'établissement et aux visites officielles qu'une fois l'an, les autorités rendaient aux chefs, surveillants et pensionnaires de l'Ommelet.

Près du docteur, se tenait un des garçons chargés du service immédiat de l'administration; gros et lourd garçon d'une bonté égale à sa bêtise, poltron au suprême degré, surtout lorsqu'une des obligations de son service l'amenait à passer près des bâtiments réservés aux fous de l'espèce dangereuse. — Tiens, Blaisot, dit le docteur, en se jetant dans un fauteuil, comme un homme fatigué d'une longue course à pied; tiens, je vais m'établir ici pour procéder à mes interrogatoires, et délivrer mes certificats. Mais, comme je veux utiliser tous mes instants, tu vas me disposer sur cette table, tout ce qu'il faut pour déjeûner; et vite, car je suis à jeûn.

— Si Monsieur le docteur voulait, il serait plus à l'aise dans la salle à manger!

— C'est cela! et tandis que je me prélasserais longuement à table, mes malheureux pensionnaires, qui attendent de moi leur arrêt, gémiraient cent fois de mon retard!.. non, non, c'est la liberté que je leur apporte, et chaque minute de délai est un siècle volé à leur nouvelle existence. Je ne veux pas qu'un seul être souffre par ma faute, et quand je puis le soulager.

— Oh! ça, c'est vrai! c'est connu! vous êtes si bon, si humain, je crois même que votre bon cœur a encore plus de pouvoir que vos remèdes pour rendre la santé aux malades.... Ah! soit dit sans vous offenser, Monsieur le médecin!

— Eh! mon pauvre Blaisot, nous nous adressons, nous autres, à l'imagination du malade, plus souvent peut-être qu'à ses autres facultés;

il faut donc la flatter le plus possible... Allons, va me chercher ce que je te demande et préviens le gardien de service, afin qu'il laisse entrer ici, et dans l'ordre prescrit, les individus dont il a les noms.

— Oui, Monsieur le docteur, tout de suite.

— Ah ! j'oubliais, j'attends une visite ; mon neveu, M. Alfred Savigny, que je n'ai pas vu depuis six ans ; il arrive aujourd'hui même à Lille, et je lui ai fait dire de se rendre aussitôt à l'*Ommelet* où je lui cède la moitié de mon appartement. Il s'est marié dans le midi, et doit me présenter sa femme. Tu les conduiras sur le champ près de moi.

— Soyez tranquille, je vous les amènerai moi-même ! Et s'ils désirent visiter l'établissement, je me charge d'être leur guide ;.. avec ça que je ne serai pas fâché de l'occasion d'en voir encore l'intérieur... pas tout seul, bien entendu ! Mais chaque fois, je me crève de rire en voyant les drôles de mines qu'ils ont tous là dedans ! les uns chantent, les autres dansent ; ils grincent des dents ; ils font des contorsions... ils s'habillent!.. il y en a même qui ne s'habillent pas du tout... Et puis tout ça jabotte, on n'y comprend rien, mais c'est bien amusant tout de même.

— Rire, malheureux ! rire devant une des plaies les plus horribles de l'humanité ! rire en voyant ses semblables privés de ce don céleste, la raison ; réduits à la classe des brutes, qui n'ont d'autres besoins que ceux d'une nature grossière ! Ah ! si l'on veut rire des hommes, ce n'est pas à l'hôpital des fous qu'il faut en chercher le sujet !

— Au fait, dans le fond, ça fait de la peine, parce qu'on se dit.... ils sont fous, donc ils n'ont pas de l'esprit comme vous et moi par exemple... Et puis, ces choses-là peuvent arriver à tout le monde !

— Va donc, bavard, tu les fais attendre, et moi aussi.

— Tout de suite, Monsieur le docteur, tout de suite ! Et Blaisot sort en courant pour exécuter les deux recommandations du bon docteur.

Bon en effet, car écoutez les réflexions que, débarrassé du bavardage de son domestique, M. L.... s'adresse à lui-même. Jamais, se dit-il, je ne sens mieux l'excellence de mes fonctions que lorsqu'elles me permettent, comme aujourd'hui, de rendre service. Et, grâce à Dieu, depuis que je suis attaché à cette maison, j'ai eu assez souvent le bonheur d'en faire ouvrir les portes à de pauvres diables, que de bons traitements et des soins assidus avaient rendus à eux-mêmes ! C'est pourtant bien horrible d'avoir chaque jour, sous les yeux, le spectacle d'une telle misère ! certes, dans mon état, on est fait aux souffrances de toutes sortes qu'emporte avec elle notre fragile nature, mais, je le déclare, il n'en

est aucune qui me cause autant de compassion; et sans l'espoir de terminer une de ces tortures, de ranimer une de ces existences éteintes, le courage d'un homme succomberait à la tâche! Et l'on rit de la médecine! et l'on ose parfois jeter le ridicule sur ceux qui lui consacrent leurs travaux et leur vie! Ingratitude! Le médecin est comme le prêtre; on n'a recours à eux que lorsque l'on désespère, mais on les trouve toujours au moment du danger. Pour la plupart des hommes la médecine a tort, parce que le médecin ne guérit pas toujours! Eh! mon Dieu! lorsque votre heure est venue, nulle puissance humaine ne peut vous retenir sur la terre, cela est vrai! Mais ne devrait-on pas un peu de reconnaissance à ceux qui allègent les infirmités qui vous y assiégent à chaque pas? N'est-il pas absurde enfin de nier entièrement l'efficacité de tout remède? Les uns croient trop peut-être, les autres pas assez, voilà le mal en ce monde, où l'on ne saura jamais prendre un juste milieu.

L'honnête docteur aurait continué longtemps encore cette diatribe inoffensive contre le scepticisme du siècle, et son indignation, à vrai dire, ne paraît pas entièrement dénuée de fondement, lorsque la porte, qui communiquait aux bâtiments intérieurs, s'ouvrit, et donna passage à un homme que son costume d'uniforme et sa figure officiellement sérieuse désignaient pour un des gardiens de l'hospice.

— Monsieur le docteur, dit cet homme, voici le N.° 1. Et en se retirant il fit passer devant lui une jeune fille, et sortit aussitôt en refermant la porte.

Celle qui venait d'être introduite ainsi, était en effet, une des malheureuses habitantes de ce séjour de douleur. C'était une femme, dont les formes grêles, peu accusées, la délicatesse des traits, révélaient un âge encore tendre, mais dont la souffrance avait abattu l'éclat, et chez qui des rides profondes sur le front, dans les joues, un cercle bleuâtre sous les yeux, une maigreur excessive, attestaient les ravages produits par le malheur ou la maladie. On voyait pourtant à travers ces stigmates effrayants qu'une beauté peu commune avait naguère accompagné ces lignes si pures du visages, du col, de la taille; une distinction extrême se manifestait dans les moindres mouvements de ce fantôme de femme, et l'on pouvait affirmer qu'avant l'infortune profonde qui l'avait frappée, cette triste créature avait pu mériter les hommages que rendent aisément les hommes à tout ce qui porte le cachet d'une essence privilégiée de grâce et de beauté.

Probablement le docteur connaissait de longue date l'histoire de cette pauvre aliénée, car il lui dit d'un ton caressant et affectueux :

— Ah ! c'est vous, Clarisse ! eh bien, approchez, mon enfant ; vous voulez donc nous quitter, hein !

— Grâce à vos soins, Monsieur, je crois être en état de retourner près de ma mère qui n'avait que moi pour soutien et qui a dû tant souffrir de mon absence !

— Oui, ma chère enfant, votre santé n'a plus rien qui m'alarme, je réponds de vous à l'avenir ; et rien ne s'oppose à ce que vous repreniez vos pieuses occupations. Mais tenez, ajouta le docteur, en voyant Blaisot apprêter sur la table son déjeûner, mettez-vous là, et causons.

Le domestique, averti par un regard de M. L... se hâta de disposer le couvert, et sortit sur un geste de celui-ci, non sans que la curiosité lui causat quelques regrets, le laissant de nouveau seul avec Clarisse, qui reprit bientôt d'une voix profondément émue :

— Que ne vous dois-je pas, Monsieur, et que ce jour va me sembler doux après tant de souffrances ! ma pauvre mère !... la revoir !.. ah ! c'est que voyez-vous je n'ai jamais eu que deux amours au cœur, ma mère... et lui !

En prononçant ce dernier mot, qui lui avait comme échappé, Clarisse baissa les yeux, et sa voix s'éteignit dans un soupir. Le docteur l'observait, et attachant sur elle son regard investigateur, il lui dit, en appuyant à dessein sur ses paroles :

— Mais on m'avait pourtant... vous-même vous me parliez je crois, d'un enfant... d'une petite fille...

A cette parole que le docteur avait lentement accentuée sans détourner ses yeux du visage de Clarisse, comme pour saisir l'effet qu'il allait produire, les traits de la jeune fille se contractèrent un instant d'une manière terrible, mais ce ne fut qu'un éclair, et reprenant soudain son attitude calme et son triste sourire, Clarisse répondit simplement :

— Ma fille ? oh ! oui... mais ma fille, c'est lui, c'est ma mère aussi ! elle seule les réunissait tous les deux dans mon cœur, par un même amour ! à présent, je n'ai plus que ma mère, car il m'a abandonnée, lui... et ma fille... est morte !..

— Clarisse, reprit le docteur, vous savez que j'ai toujours eu pour vous une affection sincère, une prédilection marquée ; racontez-moi l'histoire de vos malheurs, la cause de vos souffrances, voulez-vous ?

— Hélas ! que me demandez-vous ?

— Un aveu sincère que votre confiance me doit, le récit exact de ce que je n'ai appris jusqu'ici qu'imparfaitement. Si elle résiste à cette épreuve dernière, pensa M. L..., elle est sûrement guérie!

— Ma tête si faible encore pourra-t-elle supporter le souvenir affreux de ce que j'ai souffert! Ah! j'ai peur qu'en rappelant des époques si chères et si cruelles, la démence qui m'accabla longtemps ne me saisisse encore.

— Ne craignez point; la résignation soutiendra vos forces désormais, et vous rendra le repos et le bonheur.

— Le repos? peut-être!.. le bonheur, jamais.

Puis avec un effort visible, Clarisse, assise près du docteur, passa lentement la main sur son front, comme pour y fixer ses idées, et sur un nouveau signe affectueux de M. L..., elle commença ainsi son récit.

— J'avais quinze ans; sans trouble, sans désirs, mon cœur n'avait qu'un besoin, qu'une pensée, le bonheur de ma mère à qui je consacrais tous mes instants. Une de ses caresses était pour moi la plus douce récompense, sa tendresse était mon trésor... Pourquoi ces joies innocentes n'ont-elles pas toujours suffi à mon âme! Hélas, je connus d'autres joies, des caresses plus enivrantes qui m'égarèrent. J'oubliai tout pour lui, pour lui qui me semblait si bon, si noble, si beau! que vous dirai-je? je fus coupable, et je devins mère!.. Vous rendre ce qu'il m'en a coûté jusque-là, mes combats, mes pleurs, mes remords... je ne le puis; et d'ailleurs, comme tant d'autres infortunées, je n'ai à cela qu'une excuse, j'aimais... et je me croyais aimée!

L'ingrat, il était riche, ambitieux, une pauvre fille comme moi n'était pas digne de lui! un jour.., il me quitta... et je ne le revis plus!... Il me laissait, moi, qu'il avait perdue, sans appui, sans ressources, seule avec mon désespoir et ma honte!.. mais, il laissait bien son enfant!.. Dans le village où l'on me méprisait, où les autres jeunes filles me fuyaient il me fallut travailler sans relâche pour élever ma fille, et soutenir ma mère.., ma mère qui m'avait repoussée d'abord, mais qui, me voyant si à plaindre, me rappela et me bénit, elle que j'avais offensée... tandis que lui!..

— Pauvre Clarisse!

— Trois ans se passèrent! ma fille... vous ne l'avez pas vue; qu'elle était belle, blanche, gracieuse, et puis ajouta Clarisse avec âme, tous ses traits! Elle semblait par ses petites caresses vouloir me dédommager de l'abandon de son père! je ne pensais plus, en l'embrassant, à ce que sa

naissance m'avait apporté de douleurs! les insultes des hommes, les railleries de mes compagnes, les sanglots de mon cœur, tout s'effaçait par un sourire de ma Louise! Ah! j'en étais trop fière, et Dieu devait m'en punir!

Le langage si simple, si touchant, de cette pauvre victime, qui accusait à peine, et qui se plaignait si tendrement, ces regrets ingénus et partis du cœur, avaient profondément touché M. L..., et ce ne fut pas sans un tremblement de voix dont il n'était pas maître, qu'après un moment de silence, il lui dit :

— Achevez, mon enfant.

— Vous êtes ému, Monsieur, vous avez pitié de moi! vous êtes bon, vous! n'est-ce pas que c'est horrible; avoir une petite fille, un ange!.. placer en elle son seul espoir, sa vie... puis un jour... plus rien... rien qu'une morte entre les bras!.. Une maladie cruelle, incurable, à ce qu'ils disaient.., enfin ils me l'ont arrachée! Ah! s'ils me l'avaient rendue... je l'aurais sauvée, moi! une mère ne laisse pas mourir son enfant!

— Calmez-vous, Clarisse, ces souvenirs cruels s'effaceront de votre esprit.

— Oh! Monsieur!... êtes-vous père?

— Mais... je l'ai été...

— Et votre enfant?

— Il est mort... balbutia le docteur.

— Sans doute, vous l'aimiez... et vous l'avez pleuré?

— Ah! je le pleure encore!..

— Oui, reprit Clarisse, d'une voix sourde, un père pleure, longtemps!.. cela se peut... mais une mère... Oh! une mère devient folle!.. voilà, Monsieur, pourquoi vous m'avez vue ici; vous m'y avez donné des soins: Hélas, ma raison est revenue, mais mon cœur est brisé sans retour.

— Reprenez courage, ma fille, et que vos nouveaux devoirs soutiennent votre résolution! Votre mère aura besoin de vous; les secours qui lui étaient accordés pendant votre absence, vont cesser à votre retour; c'est donc à vous seule, maintenant, que le soin de sa vieillesse sera remis.

— Elle est le dernier lien qui m'attache à la terre; je ne la quitterai plus. Et puis, après, bientôt peut-être, nous irons toutes deux, là haut, avec Louise!..

— Écartez ces images, et raffermissez votre cœur... Tenez, ajouta M. L... en se levant, et en remettant à Clarisse un billet qu'il venait

d'écrire, vous donnerez ceci à Monsieur le directeur, de ma part, pour qu'il vous fasse délivrer vos effets ; et puis, vous reviendrez ici, me trouver avant de partir ; je veux vous rendre moi-même à votre mère, et jouir de votre bonheur à toutes deux !

— Je vous l'ai dit, Monsieur, le bonheur n'est plus fait pour moi !

— Espérez, mon enfant, du courage, et au revoir !

En disant ces mots, le bon docteur pressa avec effusion Clarisse dans ses bras, l'embrassa et la conduisit jusqu'à la porte, en l'encourageant de paroles affectueuses.

Quand elle fut sortie, M. L... se livra tout entier aux impressions qu'avait fait naître en son âme ce pénible récit.

Pauvre jeune fille, pensait-il, que de candeur, que de tendresse naïve ! Il m'en a coûté pour faire ainsi de nouveau saigner sa blessure, en la forçant à évoquer de si cuisants souvenirs ! mais cette dernière épreuve était indispensable pour juger de son parfait rétablissement ; à présent, je réponds d'elle ! certes, je ne la perdrai pas de vue, que je n'aie assuré son avenir ! combien il est coupable, celui qui a lâchement abusé de son innocence et trahi son amour !

EUGÈNE PONCHARD.

La suite prochainement.

LA NUE.

—

SAGA SLAVONNE, par Dautzenberg.

TRADUCTION.

Une mère chassait son enfant, son propre enfant, par le vent et la nuit: « Ne reviens plus sous mes yeux; erre et marche par la pluie et « le soleil, erre sept années et sept semaines, heure pour heure, à « travers les contrées lointaines.

« Tu as osé frapper ta mère, tu ne trouveras sur ton chemin ni paix, « ni repos; va, cours, vogue comme la nue poussée par la tempête, à « travers monts et vallées, à travers l'Océan et ses abîmes. »

La mère dit ces dures paroles, et l'enfant s'envola comme la nue vers le nord.

« O mère! quand tu entends le vent qui mugit, pense que j'erre « devant ta maison; ô mère! quand l'éclair brille et que le tonnerre « éclate, pense combien ta fille est éplorée et combien elle verse de « larmes! »

Et quand la mère sortit dans le jardin pour arroser ses fleurs, elle dit: « Comment se fait-il que ces roses et ces pavots que je soigne tant, « soient si tristes et si pâles? Il n'y a pas longtemps, elles croissaient « gaiement et entourées de verdure; je les arroserai davantage. »

L'orage grossit; il faisait étouffant, les faibles tiges des fleurs se courbèrent, une nue toute noire apparût: « Tu m'as si cruellement « chassée par le vent et la nuit, mais tout est oublié; je suis toujours « ton enfant, ton enfant veux-je être nommée.

« Que ton regard de mère voie encore longtemps chacune de ces fleurs, « rouges ou jaunes; je veillerai à ce qu'aucune d'elles ne flétrisse ou « ne meure! »

Le tonnerre gronda de plus en plus et la nue tomba en pleurant.

LOUIS DE BAECKER.

HISTOIRE.

Considérations historiques sur Hildebrand, élu pape en 1073, sous le nom de Grégoire VII.

Il est au moyen-âge un homme digne d'attirer les regards de quiconque s'occupe d'histoire, et qui passionne jusqu'à l'admiration ceux qui dans les faits historiques, dans les révolutions même tiennent à constater la marche providentielle du progrès social. Cet homme est Hildebrand, qui par la seule puissance de son génie arrive des bas rangs de la société au gouvernement suprême de la chrétienté, et s'élève de la boutique d'un charpentier jusqu'au trône pontifical.

L'an 1073, le pape Alexandre II mourait. Un jeûne de trois jours était ordonné à Rome, afin de connaître par la prière *l'élu* du Seigneur. Au bout de ce temps, un nombreux clergé, composé de cardinaux, d'évêques, de prêtres et de moines, se rendait processionnellement à l'église de St-Pierre, et là le peuple en foule et spontanément s'écriait : *c'est l'archidiâcre Hildebrand que Saint-Pierre a choisi pour lui succéder.* Hildebrand, triste, effrayé même, prend la parole et essaie vainement d'empêcher son élection, qui est appuyée par le cardinal Leblanc dans une entraînante improvisation, et ratifiée unanimement par les cardinaux et les évêques, séance tenante. Au dire des historiens, (sa correspondance le prouve du reste) le nouveau pontife ressentit une vive douleur de son élévation. Cette douleur, incriminée par les détracteurs de Hildebrand comme faiblesse et fausse modestie, prenait, selon nous, sa source dans un sentiment plus élevé, dans la crainte de ne pas être à la hauteur des obstacles qu'il allait rencontrer sur sa route.

L'avènement de Hildebrand au trône pontifical, sous le nom de

Grégoire VII, signale pour le monde une grande époque, car il va exécuter par lui-même le vaste plan qu'il élabore depuis vingt ans, et donner à ses projets de réformes générales l'impulsion énergique d'un génie puissant et convaincu. Sa pensée remue l'Europe entière; à sa voix les trônes chancellent, les peuples courbés sous le joug relèvent la tête, secouent leurs chaînes, et menacent d'abandonner leurs anciens maîtres, pour suivre les lois et les institutions que leur donne le successeur de St-Pierre. Sans force matérielle, seul contre tous, mais confiant dans la noble cause qu'il défend, il fonde une monarchie universelle au centre de la chrétienté, dans le but d'éclairer tous les hommes, grands et petits, et de travailler à l'affranchissement des peuples. Quelle foi dans ce réformateur, pour oser prendre en mains la défense de tout ce qui souffre, au risque d'avoir contre lui tout ce qui a crédit et puissance, la royauté, la noblesse, le clergé, c'est-à-dire la féodalité tout entière, cette force brutale qui enlace l'Europe dans un cercle de fer! Ces obstacles, tout grands qu'ils sont, ne sauraient arrêter dans ses vues de progrès social l'âme énergique de Grégoire VII. Ne sait-il pas que la grande œuvre de régénération a commencé par de pauvres pêcheurs n'ayant d'autre autorité, d'autre puissance que la morale consolante qu'ils apportaient aux affligés?

Pour bien apprécier les réformes de Hildebrand, ses vues et ses plans, pour en comprendre l'esprit et la portée, il est nécessaire d'examiner, au moins dans son ensemble, le système féodal, et de rechercher quelle fut l'influence de ce nouvel ordre de choses sur la société aux X.e et XI.e siècles.

L'élément constitutif de la féodalité, son élément territorial est le fief (feodum). Ce mot, dans son étymologie latine, vient de *fides*, et désigne la terre en raison de laquelle on était tenu à la fidélité envers un suzerain; suivant l'étymologie germanique, *feodum* est formé de deux anciens mots, *fe* ou *fee*, salaire, récompense, et de *od*, bien, possession, et désigne par conséquent une propriété, donnée en récompense à titre de salaire. Du reste le mot *fief* est synonyme de *bénéfice*, employé du V.e au IX.e siècle, et tous les deux expriment le même fait. La seule différence que l'on puisse y voir, c'est que le fief au IX.e siècle, surtout après le fameux capitulaire de Kiersy (877) emporte avec lui la fusion de la souveraineté et de la propriété, qualité que n'ont pas les bénéfices, propriétés essentiellement dépendantes.

Les bénéfices, qui, comme nous venons de le dire, représentent la

même chose que le fief, datent de l'invasion et de l'établissement des Germains dans la Gaule; ils ont à peu près la même ancienneté que les alleux, autre sorte de propriété territoriale qui ne doit rien à personne, et qui est évidemment le fruit de la conquête. Ainsi donc le sol conquis par les barbares, venus de la Germanie, se trouve divisé en alleux et en bénéfices. Ces derniers, donnés à titre de récompense, remplacèrent les dons d'armes et de chevaux, faits par les chefs de bandes à leurs compagnons, dans les forêts de la Germanie, après chaque expédition. Sans nous préoccuper de la forme et du caractère réel de ces concessions, car c'est un point sur lequel les historiens ne sont pas toujours d'accord, constatons seulement que l'état primitif et habituel des bénéfices fut viager et tout personnel; ils n'étaient pas transmissibles, et même pouvaient être révoqués, quand on manquait à ses engagements. Or, un pareil état de la propriété territoriale est désastreux, car il a pour conséquence forcée la lutte entre les donateurs et les donataires, les premiers devant faire des efforts constants pour reprendre, à leur convenance, les bénéfices concédés, et s'en faire un moyen d'acquérir de nouveaux compagnons; les seconds, au contraire, devant lutter de tout leur pouvoir pour s'assurer la libre et entière possession de leurs terres, et s'affranchir même des obligations envers le chef dont ils les tiennent. Cette lutte du donataire contre le donateur ou de l'aristocratie contre la royauté qui commence, pour ainsi dire, avec l'avènement des fils de Clovis, et qui a un caractère bien tranché sous les successeurs de Clotaire I.er, est signalée dans sa première période par deux actes d'une haute importance : le traité d'Andelot sous Gontran et le traité de Paris sous Clotaire II. Le traité de Paris principalement témoigne de l'affaiblissement de la puissance royale par les concessions qu'elle est obligée de faire à l'aristocratie laïque et cléricale. Dagobert fait de vains efforts pour ressaisir la souveraineté, mais c'est à peine s'il réussit, à force d'énergie, à rétablir un semblant d'équilibre, qui doit finir avec lui, car ses fils commencent cette longue série des rois fainéants qui, en se transmettant leur nullité, de père en fils, constatent purement et simplement la décadence de leur dynastie, et justifient l'usurpation des Carlovingiens. Le génie d'Ebroin, maire de Neustrie, qui a pris en mains la cause de la royauté, est impuissant, quoi qu'il fasse, pour la relever de l'abaissement où elle est tombée. Le fils de Charles-Martel, Pépin-le-Bref, arrive donc sans peine, et par le fait même du triomphe de l'aristocratie, au trône des Mérovingiens. Quand à Childéric III, le

dernier des descendants de Clovis, il échange sa couronne contre la tonsure de moine, et termine ses jours dans le couvent de St-Omer.

La seconde dynastie, dite des Carlovingiens, commence sous d'heureux auspices : Pépin est acclamé par tous les Francs ; sa nouvelle position, pour ne pas dire son usurpation, est légitimée par le pontife Zacharie, et St-Boniface en personne lui verse sur la tête l'huile sainte, dans l'église de Soissons. Charlemagne, son fils et son successeur, déploie, pour consolider ce trône naissant, toute la puissance d'un génie de premier ordre. Par l'éclat de ses conquêtes, par ses sages institutions, il se fait le centre de tout, et personnifie bien réellement la souveraineté. Mais, quoiqu'il fasse, cet empire si vaste, si puissant en apparence, ne tardera pas à chanceler, et cela par les mêmes causes qui ont amené la ruine des rois chevelus, c'est-à-dire par l'état de la propriété territoriale qui est resté le même. La lutte va donc recommencer pour ne se terminer que par la fusion de la souveraineté et de la propriété. Cette lutte sera d'autant moins longue que ce colosse manque de centre et d'unité politiques, et que la faiblesse ou l'incapacité des successeurs de Charlemagne est plus grande. La royauté en butte à la rivalité des grands, ébranlée, ruinée par leurs efforts réunis, perd à la fois la force matérielle et la puissance morale, dues aux conquêtes et au génie organisateur du grand homme. La révolte qui avait commencé avec le règne de Louis-le-Débonnaire, se trouve, pour ainsi dire, terminée, soixante-trois ans après, le jour où parut le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, déjà cité, par lequel Charles-le-Chauve admettait en principe l'hérédité des charges et des bénéfices. Cette concession si importante, et dont il fut obligé de payer l'appui des grands dans la guerre qu'il projetait en Italie contre son neveu, Carloman, peut être considérée comme une abdication de la royauté, et comme une prise de possession de la féodalité, où va résider maintenant la souveraineté.

Mais laissons les derniers Carlovingiens aux prises avec le mépris qu'inspire leur faiblesse ; et, pendant qu'ils se débattent, n'ayant d'autre soutien que le prestige de leur nom, au milieu des angoisses d'une agonie qui doit encore durer plus d'un siècle, revenons à la féodalité, pour l'examiner en tant que gouvernement, et au point de vue social. Comme nous venons de le voir, depuis l'invasion des barbares dans la Gaule, la tendance des bénéficiaires vers l'hérédité fut constante et ne s'arrêta que quand elle eut triomphé. D'un autre coté, au fur et à mesure que la propriété bénéficiaire est devenue stable et héréditaire, elle s'est généralisée

et a pris partout cette forme. La propriété allodiale, sans disparaître entièrement, a tendu à se resserrer et à se transformer en fiefs par la *recommandation*. Les causes de cette tendance et de cette transformation sont le besoin d'être protégé par plus puissant que soi, l'isolement dans lequel se trouvent les petits possesseurs d'alleux, le désir enfin d'entrer dans la société naissante, et de prendre part au mouvement de l'époque. Du reste, la terre ne subit pas seule cette métamorphose, le fief envahit tout, s'étend à tout, même aux charges et aux fonctions les plus minimes.

Le fief constitué, la fusion de la souveraineté et de la propriété opérée, la féodalité devient pouvoir public. Sur les ruines de la puissance impériale, dépositaire de la souveraineté et centre de toute autorité, s'élève une multitude de souverains et de petits états, mais sans qu'il y ait de nationalité. La société nouvelle se trouve donc renfermée et circonscrite entre ces deux extrêmes : despotisme et servitude, maîtres et esclaves, nobles et vilains. Point de classe intermédiaire, aucun pouvoir pondérateur : car on ne saurait encore évoquer comme tiers-état la population des villes, bien que le régime municipal soit en beaucoup d'endroits resté en vigueur, non plus que la royauté de Hugues-Capet, qui n'est qu'un vain titre. Issue de l'égalité féodale, elle est sans caractère politique, et n'a d'autre influence morale que celle que lui donne sa forme essentiellement religieuse. C'est en resserrant toutefois ces liens qui l'attachent à l'église, et surtout en s'unissant aux communes qu'elle pourra dans la suite miner insensiblement la féodalité, et asseoir sa suprématie. Mais ces questions sont en dehors du sujet que nous nous sommes proposé, et nous ne pouvons que les signaler en passant.

Dans cette société nouvelle, divisée, comme nous l'avons dit, en deux grandes catégories, quiconque n'est pas possesseur, est possédé soit à titre de colon, soit à titre de serf. C'est la terre et la terre seule qui donne la puissance. Sans elle l'homme n'est rien, et c'est à peine s'il jouit de quelques droits civils et religieux. Ce système, dégradant pour l'humanité et où la matière est supérieure à l'intelligence, doit fatalement, par cela seul qu'il émane de la force, aboutir à l'esclavage le plus dur et à l'abrutissement le plus honteux. Mais je m'arrête, et pour ne pas courir les risques d'être classé parmi les détracteurs systématiques du moyen-âge, je me hâte d'affirmer, tout en condamnant cette forme de gouvernement comme despotique et contraire aux droits de l'humanité, que je rends hommage à son côté moral et que je ne puis m'empêcher d'admirer le caractère de poésie et de force individuelle de cet âge héroïque.

J'avouerai même, si l'on veut, que ce gouvernement, le pire qui ait jamais existé, *a eu sa raison d'être*. N'a-t-il pas été en effet une époque de transition nécessaire à la formation des états modernes, au développement de la royauté et par suite à celui de la nationalité française? De pareils titres valent bien la peine d'être pris en considération, quand il s'agit de formuler son jugement sur une époque dont trop de gens n'ont vu que le mauvais côté.

Pour l'historien, constater le bien d'un système, c'est acquérir le droit de pouvoir signaler le mal qui en résulte. Or, le mauvais côté de la féodalité, c'est d'avoir étendu le droit de souveraineté à tous les possesseurs de fiefs, d'avoir formé un gouvernement, manquant de centre et d'unité, et dans lequel l'anarchie et la violence se trouvent en quelque sorte légitimées. Je m'explique : les propriétaires de fiefs, suzerains ou vassaux, sont maîtres absolus dans leurs domaines; ils savent que leur souveraineté est due à la force et que la force seule peut la maintenir. De là, nécessité pour tous de se mettre à l'abri des plus forts et de dépouiller les faibles. En conséquence chacun s'isole, cherche les lieux les plus retirés, et les plus escarpés pour s'y construire des demeures que l'art rend inaccessibles. Ce sont les châteaux du moyen-âge ou mieux les forteresses féodales. La guerre de voisin à voisin commence et devient un état permanent : car, quoiqu'on en ait dit, si le lien féodal exista de droit, il ne passa jamais dans les faits; ce fut une belle fiction qui n'arriva jamais à la réalité. Au milieu de ces guerres acharnées et sans fin, dans ce pêle-mêle général, que deviennent les populations des campagnes? leur sort est déplorable, leurs maux sont affreux! attachés à la glèbe, vendus avec le champ qu'ils cultivent, ils passent d'un maître à l'autre sans changer de position, sans voir diminuer leurs souffrances. Dans ces haines armées du vassal et du suzerain, les moissons sont saccagées, ruinées, les troupeaux sont emmenés, comme butin, et souvent la ferme devient la proie des flammes; mais qu'importe! les malheureux colons n'en sont pas moins taillables, corvéables et soumis à la redevance du seigneur, qui a ses frais de guerre à payer, ou de nouvelles forteresses à élever. Les populations des villes ne sont guère plus épargnées! là du moins, grâce à l'agglomération des habitants, les maisons se trouvent à l'abri d'un coup de main; des chaînes, des barricades ferment l'entrée des rues, et les murs des édifices sont hérissés de créneaux. Tous ces moyens de défense, en faisant douter de la victoire, ont l'avantage de rendre l'attaque moins fréquente. Mais à quoi bon insister sur la misère

du peuple au moyen-âge, misère trop connue à cause des haines qu'elle a soulevées, et d'autant plus profonde qu'elle était due à la nouvelle forme de gouvernement et qu'elle avait sa cause dans l'état social lui-même. Nous l'avons dit, quand la souveraineté émane de la force, la violence devient une loi, l'esclavage une nécessité et la souffrance une condition de l'humanité. Ce qu'il y a de plus affreux dans le système que nous examinons, c'est que le mal est sans remède. Pas de puissance que l'on puisse invoquer : la royauté, nous le savons, n'est qu'une fiction qui, loin d'arrêter le torrent qui déborde, se consume en vains efforts pour se maintenir et ne pas être engloutie. L'église elle-même, l'église qui, à toutes les époques malheureuses, au temps de la décadence de l'empire romain et de l'invasion des barbares, avait soutenu, protégé et consolé le peuple, a cessé d'être pour lui un appui et un refuge. Le clergé, tout entier, a pris rang dans la nouvelle société. Les évêques, renonçant à ce caractère de paix et de conciliation qui en avait imposé aux barbares victorieux jusqu'à commander leur respect et leur admiration, se glorifient aujourd'hui du titre de suzerains, et, comme tels, se voient forcés de revêtir le casque, d'endosser la cuirasse, de tirer l'épée, et de verser le sang de ceux dont ils avaient mission d'essuyer les larmes. Constatons néanmoins, à l'avantage de l'idée chrétienne, qu'il y eut parmi les membres du haut clergé de nombreuses exceptions, et que la cour de Rome principalement fit de constants efforts pour préserver l'église de la contagion du mal, et pour alléger les souffrances des peuples. C'est ce que nous nous proposons de mettre en évidence très-prochainement dans l'exposé succinct des réformes du pape Grégoire VII.

J. CHARLOPIN.

La suite prochainement.

SCIENCES.

De l'Archéologie nationale au XIX.e siècle.

SUITE. (1)

II.

Dans le discours préliminaire de son *Histoire de l'Art par les Monuments*, Séroux d'Agincourt, après avoir constaté le grand nombre de travaux qui existent sur les monuments de l'antiquité, ajoute : « Pour « la seconde période, qui comprend ce qu'on nomme le Bas-Empire, « le moyen-âge, les siècles de décadence, on n'a rien ou presque rien. « Parvenu à ce point, on se trouve comme dans un désert immense où « on n'aperçoit que des objets défigurés, des lambeaux épars : Il semble « que, honteux de ce que l'art produisit dans ce long intervalle, le « temps prenne chaque jour le soin d'en effacer les images; leur difformité devrait même condamner à un éternel oubli le petit nombre de « celles qu'il a conservées, si l'histoire générale de l'esprit humain n'en « avait besoin, si pour préserver désormais l'art d'une pareille dégradation, il n'était utile d'en raconter les causes et d'en faire voir l'origine; « s'il n'était nécessaire enfin d'attacher à la chaîne historique de l'art « cet anneau qui manque encore à son complément; la recherche des « monuments propres à le former était rebutante, pénible, hérissée de « difficultés, mais urgente puisqu'ils se détruisent journellement. »

On peut juger, d'après ces paroles, tout à la fois de l'esprit dans lequel a été conçue la publication de d'Agincourt et du profond mépris

(1) Voir la *Revue* du 30 avril.

qui, au commencement de ce siècle, proscrivait en masse toute œuvre d'art qui portait la trace du génie du moyen-âge.

Il faut avouer aussi que depuis la Renaissance et surtout pendant les règnes de Louis XIV et Louis XV, on s'était plu à défigurer de mille manières les magnifiques édifices que les âges précédents nous avaient légués; on avait brisé les clôtures du chœur et des chapelles, abattu les jubés, détruit à coups de masse les verrières peintes. De détestables chapelles, avaient remplacé nos élégants autels de pierre des XIII.e et XIV.e siècles, et un badigeon infâme avait recouvert de sa glû boueuse les peintures murales et empâté sans miséricorde les fines moulures et les ornements délicats.

C'est sous la frivole influence de ce bel enthousiasme pour ce qu'on appelait alors des *décorations à la moderne*, que l'on étreignait dans une ridicule chape de marbre les colonnes du chœur de Notre-Dame de Paris, et que, par le même procédé, on remplaçait les arcs ogives par des plein-cintres; qu'on brisait sans pitié les stalles du XIV.e siècle qui ornaient cet édifice pour y substituer cette froide boiserie qui rampe vulgairement le long des clôtures du chœur défigurées; c'est un peu plus tard que l'architecte Soufflot, celui qui éleva le Panthéon, démolissait, pour agrandir l'entrée de Notre-Dame le trumeau de la porte du milieu, au portail occidental, et ouvrait un arc d'ogive (d'*ogive*, admirez la concession!) tout au travers de l'admirable jugement dernier qui décorait le tympan.

Il est vrai qu'à ces époques de proscription, les architectes auraient pu encore faire à nos monuments beaucoup plus de mal qu'ils n'en ont commis. Qui les empêchait de tout abattre, de tout renverser, d'élever leurs temples néo-grecs et néo-romains sur les ruines de nos cathédrales? Et qu'aurait-ce été, bon Dieu! si tous ces Vitruves modernes se fussent trouvés de la force de M. Petit-Radel, en son vivant inspecteur-général des bâtiments civils : c'était un terrible homme et un artiste ingénieux; il ne lui fallait que dix minutes, dix pauvres petites minutes, pour avoir raison des Notre-Dame d'Amiens, de Chartres, de Paris, de n'importe quel endroit. Veut-on connaître le procédé de ce hardi démolisseur? Le voici, tel que l'a retrouvé M. Lassus dans un livret du salon de l'an VIII :

« N.° 516. — *Destruction d'une église style gothique par le moyen du* « *feu.* — Pour éviter les dangers d'une pareille opération, on pioche les « piliers à leur base, sur deux assises de hauteur, et à mesure que l'on

« ôte la pierre, l'on y subtitue la moitié en cube de bois sec, ainsi de « suite; dans les intervalles, l'on y met du petit bois, et ensuite le feu. « Le bois suffisamment brûlé cède à la pesanteur, et tout l'édifice croûle « sur lui-même en moins de dix minutes. »

Cependant, c'était vers le temps où s'élaborait ce beau projet qu'un autre architecte, mais celui-là au moins, homme de talent et de goût, M. Alex. Lenoir, donnait asile, dans les vastes salles du couvent des Petits-Augustins à tous les précieux débris que la tourmente révolutionnaire avait violemment expulsés des églises et des monastères, et confondus pêle-mêle comme bons, tout au plus, à faire des moellons. M. Lenoir voulut compléter l'immense service qu'il rendait aux arts, en essayant de classer chronologiquement et de retracer l'histoire des objets qu'il avait réunis; mais c'était là un travail prématuré, que rien n'était encore venu préparer et ces premiers pas dans une voie toute nouvelle, ne pouvaient nécessairement mener qu'à une ébauche assez imparfaite; malheureusement, malgré les réclamations d'une critique plus éclairée, plusieurs des erreurs émises par M. Lenoir ont été reproduites dans les salles de Versailles, quand on y transporta quelques monuments historiques qui avaient un moment fait partie du musée des Petits-Augustins.

On sait quelle fut la fin déplorable de cette riche et vraiment nationale collection : La Restauration, cédant à mille réclamations plus ou moins fondées, dispersa à droite et à gauche la presque totalité de ce fonds déjà si important, et anéantit ainsi une œuvre qu'il sera peut-être impossible de jamais reconstituer.

Mais déjà, le musée des Monuments français avait produit des fruits qui ne devaient pas périr; l'attention avait été appelée sur les arts du moyen-âge; une réaction heureuse se produisit, timidement d'abord, puis enfin au grand jour contre les opinions et les systèmes des écoles Louis XIV et Louis XV. Quelques esprits ardents et courageux se mirent à l'œuvre; les difficultés d'une science qui était toute à créer ne les effrayèrent point; ils parcoururent la France, étudièrent nos monuments dans leur ensemble comme dans leurs détails, et voulurent faire partager au public l'admiration que leur inspirait tant de chefs-d'œuvres jusqu'alors honteusement dédaignés. La publication des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, de Taylor et Nodier, ouvrit, avec l'aide et le prestige du crayon de nos premiers artistes, une voie nouvelle où nombre d'intelligences ardentes allaient se précipiter sur leurs

traces. La lumière se faisait ainsi peu à peu et M. Alex. de la Borde, disait dans la préface de ses *Monuments de la France rangés chronologiquement* : « L'architecture ogivale présente l'aspect de l'élégance unie à la solidité, de la grâce jointe à la grandeur, combinaison puissante, qui étonne sans inquiéter et plaît par un charme dont on ne peut se rendre compte. Le XIII.e siècle voit ce style se perfectionner en France et surpasser les plus beaux ouvrages du même genre répandus dans les autres pays. »

Ce n'est donc plus désormais, pour les avilir et les rabaisser au profit de l'art antique, que l'on parlera des monuments du moyen-âge; mais bien au contraire, ce sera pour en faire admirer les beautés et revendiquer au nom de la France, la gloire d'avoir produit les œuvres où l'architecture s'est élevée aux plus sublimes hauteurs.

On se rappelle, quoique ce temps soit déjà bien loin, la lutte qui, vers la fin de la Restauration, s'engagea entre deux partis rivaux dans les arts et la littérature, entre les classiques et les romantiques. Les uns voulant paisiblement suivre la tradition et continuer leur chemin dans l'ornière que tant de pas avaient déjà battue, les autres ardents, impétueux, aspirant à quelque chose de neuf, d'original, ayant horreur du vulgaire et du commun; de même que la moderne école de peinture se révoltait ouvertement contre les froides statues antiques de David et cherchait la vérité dans la couleur et l'éclat, de même, en littérature de jeunes écrivains mettant de côté les enseignements d'un passé glorieux mais un peu usé, imprégnaient leurs œuvres d'un éclat, d'une couleur, d'une force, souvent un peu bien exagérées, mais aussi pleine de vie, de sève et d'espérances. Le chef de cette rénovation littéraire, était déjà célèbre par d'admirables poésies, quand il donna *Notre-Dame de Paris*. Nous n'avons point à nous occuper ici de la composition ni du style de ce livre si remarquable; mais, en touchant de sa plume les vieux murs de Notre-Dame, le poète les fit parler et vivre; ces pierres couvertes de la grise patine du temps, ces murailles demi-rongées par les brises de la Seine, qui avaient vu passer à leurs pieds tant de générations et s'accomplir tant d'événements, se mirent à élever la voix et à raconter de curieuses légendes. Ainsi que l'avait déjà fait Walter-Scott, Victor Hugo, avec un talent bien supérieur et une portée bien plus haute, nous fit pénétrer au cœur de ce moyen-âge, encore enveloppé de ténèbres, et nous conduisant par la main au sommet des tours de l'antique cathédrale, il nous apprit à connaître ce vieux Paris gisant à nos pieds.

Tombée sous le charme de cet esprit puissant, la foule se mit à aimer ce passé qui se présentait à elle sous de si attrayantes couleurs. Le goût du moyen-âge, du gothique devint une vogue, une fureur; sans doute, comme en toute chose, on outrepassa d'abord le but, et on tomba dans une ridicule exagération; mais, peu à peu, l'imagination se calma; on voulut étudier et connaître avant d'admirer et l'enthousiasme, d'irréfléchi qu'il avait été devint plus sincère en s'appuyant sur des bases plus solides.

Quelques hommes de science et de bonne volonté vinrent d'ailleurs au secours d'une jeunesse impatiente. Des cours publics sur nos antiquités nationales s'ouvrirent, non-seulement à Paris, mais même en province, et à Caen particulièrement, M. de Caumont, dont le nom se trouve attaché d'une manière indissoluble à ce grand mouvement archéologique, commença en 1830 un cours d'archéologie, dans lequel il passa en revue, avec un grand talent mis au service d'une science profonde, toutes les branches principales de nos antiquités : « Je me « propose, disait-il en réunissant pour la première fois son auditoire, « de vous présenter un système de classification chronologique pour « nos antiquités nationales en général, et de faire l'application de mes « principes en essayant de classer une partie des monuments de la « Normandie, et par extension, de l'ouest et du nord-ouest de la « France. » La classification présenté par M. de Caumont était un pas immense pour l'histoire de nos monuments; elle a présidé à tous les grands travaux archéologiques qui se sont accomplis depuis, et si de nouveaux systèmes, plus rationnels, ont été présentés, ils dérivent toujours, à des degrés plus ou moins éloignés, de celui de M. de Caumont.

On en arriva alors à comprendre, sur tous les points de la France, que les efforts individuels étaient désormais insuffisants en présence du vaste champ qui s'ouvrait aux investigations et aux recherches; on sentit le besoin de se réunir pour étudier en commun, décrire et conserver les richesses artistiques que le temps ou les hommes plus impitoyables encore, avaient épargnés. De toutes parts se préparent et se forment des sociétés savantes, et encouragées par le nouveau gouvernement que la révolution de juillet venait de porter au pouvoir, elles coopèrent avec ardeur à la réhabilitation du moyen-âge.

A la Société des Antiquaires de France (établie d'abord en 1805 sous le nom d'Académie Celtique et refondue en 1813 sous son nouveau

titre), et à la Société des Antiquaires de Normandie, fondée en 1824, s'ajoutèrent bientôt la Société des Antiquaires de Morinie, la Société Archéologique de Touraine, celle de Montpellier, la Société des Antiquaires de l'Ouest, celles des Antiquaires de Picardie, les commissions historiques de la Gironde, du Nord, de la Seine, etc., etc. Chacune de ces compagnies tient des séances périodiques, publie des mémoires sur tous les points divers des antiquités monumentales de la circonscription qu'elle embrasse; elle signale au gouvernement les édifices qui sont dignes de son attention ou de ses secours; elle dresse la statistique monumentale de la province; elle explore les archives départementales et communales; enfin, elle réunit, trop souvent hélas! avec des ressources insuffisantes, les œuvres d'art et d'antiquité trouvés dans le pays.

Indépendamment de ces assemblées à poste fixe, il en est d'autres nomades qui choisissent pour siége de leurs réunions tantôt une ville, tantôt une autre, tantôt le midi, tantôt le nord; c'est ainsi que le Congrès scientifique, fondée en 1833 par M. de Caumont réunit alternativement dans l'une des cités importantes de France, les savants les plus distingués dans les sciences physiques, industrielles, historiques et archéologiques; ces pérégrinations ont le double avantage de répandre les lumières dans tous les coins de la France, et de former un lien étroit entre toutes les sociétés savantes. L'année suivante (1834), M. de Caumont jeta les bases d'une autre société qui prit le nom de Société Française pour la conservation des Monuments; elle tient également tour à tour ses sessions dans des villes différentes et veille ainsi *de visu* à la sauvegarde de nos richesses artistiques. Pour compléter son œuvre et relier les travaux d'une session à celle qui la suit, M. de Caumont publie depuis la création de cette dernière société *Le Bulletin monumental*, recueil périodique rempli de faits intéressants et où l'on puise sans fatigue une science réelle et de bon aloi.

Une autre association qui rend également d'utiles services, l'Institut Historique, a son siége à Paris; chaque année, elle appelle à un congrès général les archéologues et les antiquaires de tous les points de la France, et elle fait paraître, dans un recueil mensuel intitulé *l'Investigateur*, le résultat de ses études et de ses travaux.

A. DUTILLEUX.
Membre de la Société des Antiquaires de Picardie.

La suite prochainement.

POÉSIE.

—

ODE

Sur la première éruption du Vésuve, qui arriva l'an 79 de notre ère, engloutit trois villes, et fit périr Pline le Naturaliste (1).

Quelle ombre affreuse!... quel bruit gronde!...
Quel feu sinistre luit aux yeux!...
La fin terrible de ce monde
Commence-t-elle dans ces lieux?...
Les airs frémissent, le sol tremble,
La mer mugit, et tout ensemble
Dans la nature est confondu:
L'effroi, dans cette nuit horrible,
De Naples, toujours si paisible,
A frappé le peuple éperdu!

Ce fracas, cette horreur soudaine
Sont partis d'un volcan, soudain!
C'est le Vésuve qui déchaîne
La fureur qu'enfermait son sein!
Il répand les premiers ravages
Qu'il va, dans la suite des âges,

(1) Vitruve et Diodore, de Sicile, contemporains de l'empereur Auguste, prétendent que le Vésuve avait jeté des flammes comme l'Etna, ce qui donne lieu de croire qu'il y avait eu des éruptions avant celle de l'année 79. On en compte près de 50 depuis cette dernière époque.

Multiplier en ce séjour;
Et de Parthénope peut-être,
Par son courroux qui vient de naître,
Les murs seront détruits un jour !

Commandant la flotte romaine,
Pline à Misène était alors;
Il voit cette effrayante scène,
Entend retentir tous ces bords!
L'illustre amant de la nature
Veut connaître la cause obscure
De ce phénomène étonnant;
Et, détachant une galère,
Il affronte l'onde en colère,
Pour approcher du mont tonnant.

O noble génie ! ô grand homme!
Ah! reviens, reviens sur tes pas!
Conserve tant de gloire à Rome,
Ce talent qui court au trépas!...
Mais rien ne l'émeut, ne l'arrête!
Nul autre objet ne l'inquiète
Que ce qu'il veut approfondir :
C'est dans cet espoir qu'il s'élance,
N'envisageant que la science,
Qu'il brûle toujours d'agrandir.

Le prudent pilote l'engage
A renoncer à son dessein....
« La fortune aide le courage! »
Dit Pline, en suivant son chemin.
Mais il apprend que dans Stabie
Ses amis tremblent pour leur vie,
Et soudain vole à leur secours:
L'ardeur du savoir qui l'anime,
Fait place, en son cœur magnanime,
Au désir de sauver leurs jours !

Observant la scène imposante,
Il note avec tranquillité
Chaque phase qu'elle présente,
Dont il peint la sublimité!
Avec peine enfin il arrive
A Stabie, et sur cette rive
Se repose d'un long effort :
Sans crainte il prend sa nourriture;
Et, dans l'horreur de la nature,
D'un doux sommeil Pline s'endort!

Soudain, l'éveille un jeune esclave!...
Il sort.... il voit le trouble affreux!
Il marche, en ce péril qu'il brave,
Dans les rocs, la cendre et les feux!...
Une noire vapeur de souffre,
S'échappant tout à coup du gouffre,
L'atteint, l'étouffe en ce moment!
Il chancelle.... il respire à peine....
Quelques pas encore il se traîne,
Et tombe enfin sans mouvement!

D'esclaves un couple fidèle,
Seul compagnon de son danger,
En vain contre la mort cruelle
S'efforça de le protéger.
Un cadavre, en ce lieu funeste,
Est de Pline tout ce qui reste.
Et qu'on trouve trois jours après!...—
Sur son front pâle, mais paisible,
Aux regards le trépas terrible
D'un sommeil calme offre les traits!

Le volcan poursuit ses ravages,
Et vomit, en brisant ses flancs,
Ses laves sur ces beaux rivages,
Qu'il couvre de leurs flots brûlants.
D'épais et noirs amas de cendre

En même temps vont se répandre
Sur les campagnes d'alentour ;
Et les champs, les hameaux, les villes,
Naguère encore si tranquilles,
Y sont engloutis sans retour !

O Pompéia ! murs de Stabie !
Herculanum ! en ce malheur,
Votre enceinte est ensevelie,
Triste monument de douleur !
Pompéia de cendre est couverte,
Et, vingt siècles plus tard, ouverte,
Montre ces merveilles des arts,
Ces bronzes, ces riches peintures,
Ces vases, ces nobles sculptures,
Témoins des grands jours des Césars.

Héraclée en son beau théâtre
Réunit un peuple joyeux ;
La lave, en sa gaîté folâtre,
Tombe et le brûle dans ces lieux !
On voit dans cette lave éteinte,
Plus d'une tête encore empreinte ;
On trouve des os calcinés ;
Et dans ces abîmes funèbres,
De l'art les chefs-d'œuvre célèbres
Frappent les regards étonnés.

Trésors d'une ville si belle,
L'œil vous voit orner aujourd'hui
Un fier palais bâti sur elle,
Dont sa tombe immense est l'appui !
En fondant ses murs magnifiques,
Le hasard, dans ces champs antiques,
Offrit ce séjour de la mort ;
Et c'est à nos fouilles heureuses
Qu'on doit les richesses nombreuses
Dormant dans l'oubli sur ce bord.

Mais quel étrange et doux contraste !
Au pied de ce mont destructeur,
Sous la région qu'il dévaste,
S'étend un rivage enchanteur!
Dans le château, dans la chaumière,
L'homme y ferme en paix la paupière,
Et dort sous la faux du trépas !...
En vain la montagne grondante,
Lance les feux, la roche ardente....
Au danger on ne songe pas !

Qui le croirait ? parmi la cendre,
Les laves et les rocs brûlés,
Des plants du pampre vert et tendre
Il est des espaces peuplés !
Là, du volcan bravant la rage,
S'élève un heureux hermitage,
Asile ou l'étranger surpris
Savoure ce nectar moderne,
A qui sur l'antique Falerne
Rome aurait décerné le prix.

Mais de la belle Parthénope
Si nous admirons les beaux cieux ;
Si notre partage en Europe
A des bords moins délicieux ;
Du moins nous n'avons point à craindre
Les malheurs que je viens de peindre,
Que le midi voit trop souvent !
Nous n'avons point l'affreux cratère
Du noir Vésuve, ni la terre
Qui nous ouvre un gouffre mouvant !

Voyez Lisbonne, sa ruine,
Le désastre d'un peuple entier,
Lorsque du nom du grand Racine
Périt le dernier héritier !...
Ah ! rendons grâce à la nature,

Qui des chaleurs, de la froidure,
Nous épargne aussi les excès ;
Et bénissons tous la puissance
De ce Dieu dont la bienfaisance
Eclate sur les champs français !

A. CUNYNGHAM.

MÉLANCOLIE.

SONNET.

Blonds chérubins, votre délire
Insouciant et pur m'attire....
Allez, courez, fiers, triomphants,
Plus légers que de jeunes faons.

Hélas! j'aime votre sourire,
Votre éclatant et joyeux rire,
Comme un vieillard, mes beaux enfants,
Moi qui n'ai pas encor vingt ans....

A l'âge heureux où tout s'oublie,
J'ai connu la douce folie,
Compagne de tous vos ébats.

Mais un jour, ce bonheur nous quitte
Et nous souffrons..... partez bien vite ;
Gais oiseaux ne m'écoutez pas.

THÉODORE ASTRUC.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Devoirs de l'homme, poème, par M. Antoine Cunyngham.

C'est en 1825 que M. Cunyngham a fait paraître son premier recueil de poésies diverses. Cet auteur a pris rang dès lors parmi les poètes fidèles aux anciennes règles, dont quelques jeunes imaginations songeaient déjà à s'affranchir. Le caractère particulier de son talent était la pureté d'expression et l'élégance de style qui conviennent à des pensées d'un ordre élevé.

Depuis ce temps une révolution s'est accomplie dans la littérature. On a vu des écrivains tout oser et trouver un public pour battre des mains. D'autres, en s'élançant dans des routes inexplorées à la recherche d'un art nouveau, ont produit de belles et grandes choses. Quelques-uns, timidement novateurs, ont bien essayé de franchir la barrière qui sépare le passé de l'avenir, mais en s'y retenant d'une main de peur de s'engager trop avant. De cette lutte entre la force d'impulsion et la force de résistance, sont sorties deux écoles bien tranchées, très-inégales en nombre, il faut bien le dire, et un troupeau de métis qui bêlent tantôt en avant, tantôt en arrière, n'adoptant franchement ni l'un ni l'autre drapeau.

Qu'on nous permette, à leur exemple, de ne pas prendre ici une part à la querelle ; non qu'il nous manque des idées arrêtées sur ce sujet, mais parce que nous n'avons ni le temps ni l'espace nécessaires pour les exposer, et puis, peut-être, parce que nous aimons autant les garder pour nous. Nous parlerons donc du nouvel ouvrage de M. Cunyngham, en nous plaçant au point de vue de l'école classique pure à laquelle ce poète appartient corps et âme.

Les Devoirs de l'homme, tel est le titre sous lequel se présente ce volume, qui est le quatrième des œuvres de l'auteur. Le sujet est *tiré d'un manuscrit trouvé dans l'Hindoustan et attribué à un bramine de cette contrée*. Nous le voulons bien : mais il nous semble que le philosophe chrétien a prêté au sectateur de Brama beaucoup plus qu'il n'en a reçu.

Quoiqu'il en soit, c'est d'un poème moral qu'il s'agit. La première partie de cette œuvre, en quelque sorte, didactique, traite des devoirs de l'homme par rapport à lui-même ; la seconde, des passions ; la troisième, de la femme ; les autres, de la famille, des différences qui existent entre les hommes, de leurs devoirs envers la société, et enfin de la religion. C'est comme on voit, tout un code de morale, dont les préceptes sont aussi bons à suivre sur les bords de la Seine que sur ceux du Gange. Je n'en citerai qu'un exemple, c'est un charmant portrait de la tempérance.

Mais quelle est cette vierge à la marche légère,
Qui s'égare gaîment sur la verte fougère ?
Par la rose et le lis son teint est animé ;
Sa bouche a du matin le souffle parfumé ;
La joie est sur son front, où se peint la décence,
Et ses chants de son cœur expriment l'innocence.
On la nomme santé : dans notre humble séjour,
Du robuste exercice elle reçut le jour ;
La sage tempérance en ses flancs l'a portée,
Et par son chaste sein elle fut allaitée.

Des montagnes du nord leurs fils sont habitants ;
Ils sont braves, actifs, et leurs cœurs sont contents ;
Ils montrent de leur sœur et la force et la grâce,
Et le travail maintient la vigueur de leur race.
Des leçons de leur père occupés tous les jours,
A leur mère frugale obéissant toujours,
Ils portent aux repas l'appétit délectable,
Et le honteux excès ne souille point leur table.

Ce passage offre la preuve que l'extrême correction n'exclut pas la grâce et que la simplicité peut s'allier avec des ornements de bon goût.

Ce poème des devoirs de l'homme ne plaira pas, sans doute, aux esprits frivoles qui veulent qu'avant toutes choses une lecture les amuse ; mais ce n'est pas pour eux, croyons-nous, que l'auteur a livré à la publicité le fruit de ses laborieuses veilles. Il a bien plutôt recherché les suffrages des hommes sérieux qui aiment les bonnes pensées exprimées en beaux vers et ceux-là lui sont acquis.

D'ailleurs, la muse de M. Cunyngham ne garde pas toujours le ton dogmatique, son poème du *lac de Genève*, l'*ode à l'Eternel*, et le *discours en vers sur la littérature française aux XVII.e et XVIII.e siècles*, qui complètent le volume que nous annonçons, montrent son talent sous des aspects variés qui en rendent la lecture agréable. Ce dernier morceau surtout offre un magnifique tableau des plus belles gloires de ces deux grands siècles. Il suffirait seul pour assurer à M. Cunyngham le nom de poète, si déjà il ne lui appartenait à plus d'un titre.

Les Ioniennes par M. Eugène Ponchard.

La guerre d'Orient vient d'inspirer à notre collaborateur, M. Ponchard, un dessein poétique auquel tout bon Français doit applaudir. Sous le titre de Les Ioniennes, il a déjà publié deux pièces remarquables par la mâle vigueur du style plein de mouvement et d'action. L'auteur se propose de continuer son œuvre en suivant pas à pas les péripéties qui vont bientôt se dérouler sur les bords du Danube et de la mer Noire. Nous lui souhaitons bonne réussite.

B.-L.

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

— La *France musicale* du 4 de ce mois annonce qu'à Bordeaux un artiste d'un grand mérite vient de proposer au conseil municipal de cette ville la création d'une école de musique et de *déclamation*.

Nous sommes heureux de voir que toutes les grandes villes de France cherchent à l'envi à s'illustrer par leurs projets artistiques. La ville de Lille ne voudra pas certainement rester en arrière du progrès universel et s'imaginer que les habitudes et les préjugés sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a une quarantaine d'années. Au contraire, nous sommes persuades que pour ne pas laisser prendre bientôt à Bordeaux une influence artistique que Lille doit revendiquer par droit d'ancienneté et de services rendus à l'art, elle s'empressera de fonder au plus tôt une chaire de déclamation dans son académie de musique; et si plus tard, elle y ajoutait encore une classe de danse, elle pourrait se flatter avec raison d'être celle des succursales qui rendrait les plus grands services à toutes les branches de l'art musical et dramatique.

— *Le Marbrier*, nouvelle pièce en trois actes, de M. Alexandre Dumas père, ressemble assez à une cérémonie funèbre et, par le ton général, rappelle les enterrements de troisième classe; ce qui doit plaire infiniment aux amateurs du genre; l'intrigue est des plus sépulcrales.

— La *Bête du Bon Dieu* fait depuis quelque temps les délices des amateurs au théâtre de la Porte-Saint-Martin; cette intrigue un peu épaisse satisfait néanmoins les difficiles, et l'imagination des auteurs, MM. Marc Fournier et Decourcelle, n'est pas encore allée si loin dans ce genre.

— *Les Contes de la Mère l'Oie* est une des féeries les plus amusantes et les plus curieuses qui aient encore été représentées à l'Ambigu; il ne faut pas moins de vingt-deux tableaux et d'une centaine de trucs et de changements à vue pour faire passer devant la rampe le livre entier de Perrault.

— *Pas jalouse* est une pièce assez jolie; les scènes sont bien faites et habilement conduites, les détails amusants, les situations, comiques le tout sans prétention; les auteurs, MM. Laurencin et Labiche ont été fortement applaudis.

— Le *Schamyl*, de M. Paul Meurice, se monte avec un très-grand luxe de mise en scène au théâtre de la Porte-Saint-Martin, on parle aussi d'un drame reçu par le même théâtre et dû à la plume de M. Eugène Monrose : *La Prison de Gravesteen* ou *les Gueux de mer*.

— Le célèbre peintre Horace Vernet, chargé par l'empereur de reproduire les principaux événements de la guerre d'Orient, est parti pour Constantinople emmenant avec lui un jeune artiste, M Alfred Couverchel, élève de M Picot de l'école des Beaux-Arts.

— Le Gymnase répète les *Cœurs d'or*, comédie en trois actes de MM. Léon Laya et Jules de Prémaray. Ce théâtre a en portefeuille une œuvre en cinq actes, prise dans les mœurs actuelles et signée Georges Sand.

— M. Victor Massé, auteur de *Galatée* et des *Nôces de Jeannette*, vient de trouver dans la *Fiancée du Diable* un troisième et brillant succès. Cet opéra-comique est rempli de mélodies charmantes, on y rencontre beaucoup de grâce et de simplicité et une orchestration soignée et fertile en heureux détails. L'ouverture abonde en jolis motifs, on y voudrait seulement un peu plus de cohésion, d'enchaînement logique et d'unité. Quant à la pièce elle est habilement charpentée et MM. Scribe et Romand ont atteint leur but, si le mérite principal d'un *libretto* est d'offrir au compositeur des situations musicales, intéressantes et variées.

— Le nouvel orgue de Saint-Eustache, inauguré dernièrement a coûté 175,000 fr. et contient 68 jeux, distribués sur 4 claviers à main, ayant chacun une étendue de 4 octaves et demie d'*ut* en *fa* et un clavier de pédales de 2 octaves et demie d'*ut* en *fa*. Le nombre des tuyaux s'élève au chiffre énorme de 3,896. La soufflerie construite d'après un nouveau système, se compose de douze réservoirs à développement horizontal alimentés par quatre pompes alternativement aspirantes et foulantes, mises en jeu par quatre soufflets. Le premier clavier contient quatorze jeux ; le deuxième en renferme seize, le troisième et le quatrième en comptent chacun dix ; enfin le clavier de pédales contient les dix-huit jeux qui complètent le total des soixante-huit. On cite parmi les améliorations les plus remarquables introduites dans la partie mécanique le levier pneumatique de l'invention de M. Berker.

Avis à Messieurs les Collaborateurs.

Plusieurs de nos collaborateurs nous ont témoigné le désir d'avoir un certain nombre d'exemplaires des numéros dans lesquels se trouvent leurs articles; mais comme nous ne faisons tirer que juste le nombre d'exemplaires nécessaires à notre distribution, nous les prions de s'adresser, avant l'impression, à M. Lefebvre-Ducrocq, imprimeur de la *Revue*, qui s'empressera de satisfaire à leur demande et de leur en expédier l'objet contre remboursement.

Pour tous les articles non signés :
Le Rédacteur-Gérant,
BRUN-LAVAINNE

Lille Imp. de Lefebvre-Ducrocq.

LITTÉRATURE.

CLARISSE.

NOUVELLE.

SUITE (1).

En ce moment, la porte de l'intérieur s'ouvrit une seconde fois; le même gardien y parut; puis sur un signe d'assentiment du docteur, il introduisit le N.° 2.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans; quoiqu'il s'avançât vers M. L... avec une sorte de vivacité fébrile, rien dans sa physionomie ni dans sa toilette n'indiquait ce désordre qui affecte d'ordinaire chez les aliénés. Au contraire, son costume, sans être recherché, montrait un soin particulier, et une propreté, indices d'habitudes non encore mises en oubli. On voyait que le peigne avait récemment lissé ces cheveux longs et grisonnants qui encadraient une figure agréable et d'un type spirituel. Seulement, des rides profondes sillonnaient un front assez élevé, et de fréquents froncements de sourcils pouvaient signaler aussi bien le travail d'un cerveau richement organisé, que la présence d'une idée fixe et anormale.

— Bonjour, M. Étienne Breaud, lui dit le docteur; comment va la santé?

— Parfaitement, Monsieur, répondit celui-ci, avec aisance et politesse. Parfaitement, et elle n'a jamais cessé d'être bonne!

— Le fait est que je n'ai jamais reconnu exactement le caractère de votre maladie. Vous n'êtes en cette maison que depuis un mois, il est vrai; et d'après notre conversation d'hier, je vous ai fait appeler aujourd'hui, pour avoir de vous des explications...

— Trahison! Monsieur, s'écria Étienne Breaud; trahison, mensonge,

(1) Voir la *Revue* du 15 juin, page 885.

ignorance et avidité, voilà en quelques mots ce qui m'a jeté dans ces horribles lieux!

— Cependant...

— Trahison, vous dis-je; et mensonge! regardez-moi bien docteur, interrogez-moi, ai-je l'air d'un fou? non, n'est-ce pas? je n'ai jamais cessé de jouir de toute ma raison!.. oh! cela vous surprend! mais n'avez-vous jamais entendu dire que la puissance d'un persécuteur ait pu faire d'innocentes victimes?

— Ce que vous dites là me confond! serait-il possible qu'on égarât à ce point l'opinion publique; qu'on abusât de l'autorité jusqu'à présenter pour fou, et faire renfermer comme tel, un homme aussi sain que vous paraissez l'être, et d'esprit et de corps?

— Mais Galilée, Fulton et tant d'autres esprits créateurs, les avez-vous oubliés?.. Je vous le répète, Monsieur, je suis victime d'une odieuse trame, dont il m'a été jusqu'ici impossible de démontrer l'existence. Cent fois, depuis quatre ans que je gémis dans l'asile de ces déplorables misères, j'ai adressé aux lois, à leurs organes, les plaintes les plus amères, les réclamations les plus vives; jamais une voix amie n'est venue m'apporter l'espoir d'une réhabilitation, ni m'annoncer la fin d'un martyre inouï!

— En vérité, pensa le docteur, cet homme est, en effet, victime d'une bien fatale erreur, ou sa folie est inconcevable. Il parle avec une netteté, une conviction!... Puis s'adressant à Étienne Breaud : Savez-vous au moins, lui dit-il, sur quels fondements s'appuie l'arrêt qui vous frappe ainsi?

— Hélas, Monsieur, n'allez-vous pas aussi, comme les autres, reculer devant l'acquit d'une œuvre de bienfaisance et de justice, lorsque vous connaîtrez celui qui causa mon malheur?

— Je ne recule jamais devant un devoir à remplir. Ce personnage est donc bien terrible?

— Un ministre d'état.

— Comment?

— Voyez-vous; déjà vous frémissez... N'est-il donc pas un seul homme au monde, assez ferme dans la vertu, pour ne pas craindre d'arracher le masque dont se couvre l'infamie, même sous le manteau de la puissance.

— Permettez... je ne dis pas, repliqua le docteur, de plus en plus surpris.., mais...

— J'en ai trop dit, pour m'arrêter pourtant. Ecoutez donc. Le ciel m'a donné une imagination ardente, curieuse, avide d'ajouter aux merveilles de la création, par les découvertes merveilleuses de l'intelligence et de l'audace. Je ne crois pas à l'impossibilité absolue, Monsieur, les moyens accessoires peuvent seuls arrêter l'esprit humain dans l'exécution, dans l'application de ses conquêtes, mais le génie peut tout entreprendre. Dans vingt ans, vous verrez se produire des choses dont aujourd'hui le seul énoncé vous ferait rire de pitié; avant un demi-siècle, les systèmes réputés jusqu'ici impraticables, absurdes, auront reçu une solution si simple, si claire, si facile qu'on sera tout surpris de n'en avoir point été frappé tout d'abord! la science inventive n'est qu'à l'enfance encore, attendez qu'elle soit nubile, et vous verrez quelle peut être sa fécondité!.. Moi qui vous parle, j'ai dix ans appliqué toutes mes forces intellectuelles, à la recherche d'un procédé magnifique, immense, d'une portée incalculable.. Enfin, j'avais réussi... mais craignant de voir quelqu'autre profiter de mon œuvre, et s'en attribuer la gloire, si je dévoilais imprudemment mon secret, je demandai au ministre l'autorisation de faire connaître, en grand, à tout l'univers, ma sublime découverte, me réservant de n'en faire connaître la nature qu'au moment de l'exécution... le ministre refusa...

— C'était assez naturel! il aurait fallu qu'il eût au moins connaissance...

— De mon secret?.. oui, pour en favoriser l'une de ses créatures? j'avais deviné sa pensée! un triste pressentiment... Enfin, je tins à mon ultimatum... Croiriez-vous, Monsieur, qu'une avance de quelques centaines de mille francs était le principal motif de sa résistance?

— Mais c'est quelque chose...

— Misère, dérision, auprès de ce qu'aurait produit ma découverte! On livre tous les jours des sommes aussi fortes à des entreprises bien moins sérieuses! .. J'achève.... Lassé de tant d'obstacles et de mauvais vouloir, j'eus enfin la faiblesse, que dis-je, la lâcheté de laisser entrevoir une partie.... Il s'agissait, écrivis-je, d'une voie télégraphique inouïe.... plus de nuits, plus de brouillards, plus d'accidents à craindre! mille fois plus rapide que la poudre, d'un éclat sans égal, d'une puissance incorruptible, mon agent lumineux était.... Je n'en fis pas connaître davantage, et pourtant tout changea! Le ministre, frappé de la grandeur de mes vues, voulut s'éclairer tout à fait! Il vint chez moi, Monsieur, il m'encouragea lui-même, me flatta, me pria.... Séduit par les marques

d'estime et d'affection qu'il me prodiguait, par les promesses perfides qu'il me fit, j'oubliai ma juste défiance, je lui dis tout.... De ce jour, je ne le revis plus! A peine possesseur de mon secret, il était parti, le sourire sur les lèvres, froid, ironique...; il me laissa dans la stupeur! Depuis, sa porte me fut impitoyablement fermée; ses huissiers eurent ordre de m'éconduire; que vous dirai-je?... J'étais encore sous le coup de ce revirement inattendu, lorsque je sus qu'un système analogue au mien, mais bien inférieur, croyez-le bien, quoiqu'évidemment copié sur mes plans, venait d'obtenir la sanction du gouvernement et allait être mis en usage! Oh! alors, mon désespoir ne connut plus de bornes..., je réclamai hautement, je formulai d'amères récriminations par tous les organes de la presse..., je fus repoussé.... J'adressai au Prince lui-même un mémoire circonstancié, plein de preuves irrécusables; j'y faisais un ardent appel à son équité, à sa puissance, j'y réclamais par les plus vives prières, sa protection et sa bonté!... Le Prince ne le lut pas.... N'y a-t-il pas toujours autour du souverain des gens qui trompent sa confiance, en ne lui rendant jamais un compte exact de toutes les suppliques qui lui sont adressées!... Ne pouvant arriver jusqu'à lui, je redescendis plus bas.... Les employés sulbaternes avaient été gagnés par mes rivaux; une conspiration étendue me condamna au silence; bien plus, un arrêt infâme, atroce, me déclara bien et duement insensé, dangereux, que sais-je? Je revendiquais mon bien, le fruit de mes veilles, de ma science,... je demandais justice,... on m'appela *fou!*... Et je fus jeté dans les cachots de la démence pour avoir eu trop de génie, et pour me punir de n'avoir pu souffrir sans me plaindre que l'on me volât mon trésor!

Etienne Breaud avait mis tant de vérité simple et de réelle indignation dans son récit, ses accents étaient empreints d'une telle chaleur persuasive, la lucidité, le choix de ses expressions marquaient si bien une présence d'esprit absolue, que le digne M. L.... ne douta plus qu'il n'eût devant les yeux l'exemple le plus révoltant d'un abominable abus de pouvoir! Il se rappelait d'ailleurs une aventure analogue, dont le dénouement avait révélé un mystère horrible d'iniquité; une femme à l'aide d'un homme puissant, dont elle était la maîtresse, avait réussi à faire enfermer, pendant plus de cinq ans, dans une maison de fous, son malheureux époux, qui ne put se faire rendre justice et démasquer ses bourreaux qu'à l'heure de sa mort, hâtée par son long et atroce martyre.

Sous le poids de cette poignante similitude, le docteur ne pouvait trouver un mot à répondre. De son côté, Etienne, jouissant de l'effet

qu'il voyait avoir produit, garda aussi quelque temps le silence, les yeux fixés sur ceux de M. L.... Tout à coup saisissant la main de celui-ci, il lui dit résolument :

— Docteur, permettez-moi de vous faire une seule question, et jurez-moi d'y répondre nettement et sans subterfuge.

— Faites, je vous le promets.

— En votre conscience et loyauté, sur votre honneur, me croyez-vous insensé ?

Un peu ahuri d'être mis en demeure d'une manière si péremptoire, de s'expliquer sur un sujet qui lui paraissait fort embarrassant, M. L.... répondit avec une certaine hésitation :

— J'avoue.... que vos paroles.... et votre.... conduite sembleraient démentir les notes que l'on m'a remises sur votre compte.... tout incomplètes qu'elles sont.. .

— Vous ne tenez pas votre promesse, Monsieur, répliqua Breaud, répondez clairement, je vous prie; je vous adjure de déclarer ici, en votre qualité de médecin, sur votre parole d'honnête homme, si vous me croyez fou, oui ou nom?

— Eh bien ! non, dit M. L.... cédant à un entraînement tout à fait en dehors de ses habitudes de réserve et de prudente insensibilité; non, je ne reconnais en vous aucun des caractères précis de la démence!

— Oh ! Monsieur, s'écria Breaud, au comble de la joie, mon sauveur, mon père. Que vous me faites de bien avec cette parole, et que ne vous devrai-je pas quand vous la répèterez à la face de tous! Car vous le ferez, n'est-ce pas ? Oh! vous êtes un brave et vraiment honnête homme, vous! Et l'on vous croira, on n'osera pas vous imposer silence ! Vous allez me protéger, me défendre, me rendre à la vie !

— Monsieur.... M. Breaud....

— Ah ! laissez-moi baiser vos mains, me prosterner à vos pieds !

— Mais, mon cher Monsieur.... c'est trop....

— C'est maintenant que je suis fou..., fou de joie, d'espoir. Revoir le monde, la lumière, avoir la liberté.... quitter cet horrible séjour !... Oh! croyez-moi, Monsieur, innocent, s'entendre condamner au dernier supplice; recevoir de la bouche d'un juge égaré, prévenu, l'arrêt qui vous punit pour le crime d'un autre, n'est pas une douleur plus terrible que celle qui vous étreint, lorsque, sain de corps et d'esprit, plein de sève et de forces, sans pouvoir confondre l'auteur de tant de maux, on se voit renfermer pour toujours peut-être avec ces êtres humains, qui n'ont plus

de l'homme que le corps; l'échafaud du moins termine le supplice; mais ici, dans ce cimetière des âmes, sans cesse aux prises avec ces fantômes; étourdi, abîmé sous le spectacle confus de ces douleurs muettes, criardes, abattues, désordonnées; sous ces hurlements féroces; cette parole fantasque, cette gaieté sauvage; ces larmes qui suffoquent; ces rires qui répugnent; on ne se connaît plus, on souffre mille morts; et ce vertige incessant est capable, en un mot, de vous rendre bientôt semblable en tout à ces spectres vivants! On devient fou, Monsieur, si l'on ne l'était pas; et c'est ce qui me serait infailliblement arrivé, si la Providence ne vous avait envoyé vers moi!

— Allons, décidément, se dit tout bas M. L..., il y a là une grande injustice à réparer!

— Sortons à la hâte de cette affreuse maison. Emmenez-moi docteur, emmenez-moi vite: arrachez-moi à la haine de mes persécuteurs.... Trouvez quelque retraite ignorée qui me dérobe à leurs yeux.... Et pour prix d'un service si grand, je vous donnerai mon secret..., mon secret, entendez-vous; c'est-à-dire la gloire, la fortune, une fortune immense!... Ce sera à vous désormais.... Venez.

En ce moment, et comme Breaud entraînait vers la porte de sortie le bon docteur, malgré les observations de celui-ci, sur l'irrégularité d'un départ ainsi pratiqué, on entendit un bruit confus venant de l'intérieur des bâtiments de l'hospice. Bientot ce bruit, en se rapprochant, devint un mélange bizarre et assourdissant de cris, de pas précipités, d'éclats de rire stridents et de gémissements étouffés. Enfin la porte de communication s'ouvrit avec fracas, et le docteur qui, ainsi que Breaud, s'était arrêté surpris et alarmé, vit se précipiter dans la salle, Blaisot, vigoureusement poussé par un individu d'un aspect étrange, qui le tenait au cou d'une main, tout en le gourmant de l'autre. Ils étaient suivis de près par cinq ou six gardiens ou surveillants de la maison.

— Que signifie ce tapage? s'écria le docteur, en s'efforçant d'abord d'arracher Blaisot à son singulier adversaire.

— Au secours, au secours! sauvez-moi, exclamait celui-ci, en proie à la plus grande terreur.

Ce ne fut pas sans peine ni sans l'aide des gardiens que le docteur parvint à dégager Blaisot des mains de son persécuteur. Celui-ci put enfin être contenu, et M. L.... reconnut en lui, un de ses plus lunatiques pensionnaires. Presque nu, et drapé seulement à la manière antique, dans un morceau de toile rapiécée et sale, le pauvre homme s'imaginait être

le fils de Dédalus : au moyen de bouts de plumes, ramassés çà et là, dans les cuisines et les basses-cours, de bouts de ficelles et de longues bandes de papier, il s'était fabriqué des espèces d'ailes qu'il s'attachait aux aisselles; et, nouvel Icare, il s'efforçait chaque jour de s'élancer, soit du rebord des fenêtres, soit d'un appui quelconque, tout lui était bon, pour sortir du labyrinthe où Minos le tenait enfermé. Ce nom d'Icare étant le seul auquel il voulut répondre, on avait fini par le lui donner entièrement.

Tandis que quatre des plus vigoureux surveillants le retenaient à distance, il ne cessait d'interpeller d'une voix furieuse Blaisot, plus mort que vif, en lui criant :

— Veux-tu me les rendre, voleur, démon....

— Ah! Monsieur le docteur, dit Blaisot, d'une voix dolente, en s'adressant à M. L..., dites donc bien à ce Monsieur qui m'accuse d'avoir pris ses ailes, que j'ignore absolument ce qu'il veut dire, et que d'ailleurs je suis incapable....

— Allons tais-toi, imbécile!... Dis-moi plutôt comment il se fait que tu te sois ainsi trouvé exposé....

— Je passsais tout bonnement, quand il s'est jeté sur moi.. .

— Non pas, reprit un gardien, vous avez ouvert la porte de communication; le fou était auprès, et il en a profité.

— Maudit curieux, tu n'as que ce que tu mérites, mais nous voilà bien avancés !

Pendant tout ce temps, le fou ne cessait de se débattre et de réclamer ses ailes, tantôt d'un ton suppliant, tantôt en manifestant la plus grande colère! M. L.... voulant en finir, feignit d'entrer dans sa manie.

— Vous vous trompez, lui dit-il, en venant vers lui, ce n'est pas ce garçon qui a pris vos ailes, je sais ou elles sont, moi; je vous les rendrai, calmez-vous !

— Ah! c'est vous, sage vieillard, répondit Icare, que la vue et le langage du docteur, selon leur effet ordinaire, venait de calmer tout à coup..., je vous reconnais.... Bonjour.... vous venez assister à ma délivrance.

Puis, comme sur un signe de M. L..., les gardiens avaient lâché leur prisonnier, celui-ci se penchant mystérieusement à l'oreille du docteur, et le tirant un peu à l'écart, lui dit à voix basse :

— C'est aujourd'hui que je dois faire usage des ailes que Dédale, mon père, a faites pour moi..., mais comme Minos ne veut pas que je

m'échappe, il jette toujours sur mes pas des misérables chargés de me les enlever.... On m'en avait privé ce matin pendant mon sommeil, mais heureusement j'ai pu reconnaître le voleur et le forcer à me les rendre! Tenez.... les voilà à leur place, c'est bien.... Voyez comme elles s'agitent avec grâce.... mais quand l'heure sera venue, psitt.... je m'élance et je suis libre....

En disant ces mots, Icare, semblable à un danseur en exercice, faisait des bonds qu'aurait enviés le célèbre Perrot, sautant et ressautant sans cesse, au grand fracas de ses ailes de carton, dont le mouvement semblait lui complaire étrangement. Il faisait en même temps des contorsions si singulières, des grimaces d'une expression si bizarre, que si ce n'eût été l'habitude de pareilles scènes ou le pénible sentiment qu'inspire la folie, tous les assistants n'eussent pu se tenir de rire!

Il faut flatter sa manie, dit à demi-voix M. L.... à Breaud, en revenant vers lui, c'est le seul moyen de nous en débarrasser.

— Que dites-vous tout bas à cet homme, interrompit Icare, en cessant ses gambades pour se rapprocher du docteur.... Est-il aussi prisonnier?... Je le plains!... Il n'en a pas, lui.... Eh bien je dirai à mon père Dédale de lui en faire..., ou je lui enverrai les miennes quand je me serai sauvé! Ah! ah! ah! comme ils vont être tous attrapés.... Ils disaient que j'étais fou!... Ils verront, ils verront!... Avez-vous du tabac?...

C'était à Breaud qu'il adressait cette demande, mais celui-ci ne répondit pas. Et si le docteur n'eût été si occupé du moyen de faire rentrer dans sa cellule, le prétendu Icare, il n'eût pas manqué de remarquer dans son autre pensionnaire un notable changement. En effet, depuis l'entrée du fou, la physionomie de Breaud avait subi de singulières contractions.... Un égarement progressif s'était peint dans son maintien et surtout dans ses yeux qu'il agitait avec une rapidité extrême, tandis que tout son corps gardait la plus complète immobilité. Mais M. L.... lui parlait presque sans le regarder, et sans même s'apercevoir de son silence prolongé.

— Ah! voyez cet oiseau qui vole, s'écria Icare, en courant vers une fenêtre ouverte, il ne se doute pas que je puis, si je le veux, aller me percher comme lui sur la branche où il est maintenant.... Attendez, vous allez voir!...

Et comme pour mettre ce projet à exécution, il montait sur l'appui, le docteur qui ne le perdait pas de vue, s'élança et le reposant à terre, lui dit vivement:

— Un instant, un instant, que diable!... ne voyez-vous pas qu'on vous guette? On vous aurait bien vite rattrappé.

— Oh ! non, j'irai si haut, si haut, que l'on ne pourra plus m'atteindre.

— Mais si le soleil brûle vos ailes.

— Le soleil ?... dit le fou, avec une inflexion de voix qui prouvait que cette objection lui paraissait digne d'une certaine attention.... Ah ! bah !... reprit-il, un instant après, et d'un air décidé, je le mettrai dans ma poche !

— Eh ! bon dieu, s'écria en riant M. L.... que voulez-vous que nous devenions nous autres, sans soleil ?

M. L.... se trouvait alors entre Breaud, dont il s'était rapproché, et le fou qui l'avait suivi, mais il ne regardait que le second, quand l'autre, lui prenant le bras et l'attirant tout à fait à soi, lui dit à demi-voix :

— Laissez-le faire, il ne pourra le prendre tout entier, je lui ai déjà dérobé un de ses rayons !

— Hein ? fit le docteur tout ébahi, en se retournant tout à fait vers ce nouvel interlocuteur, dont, pour la première fois, il reconnut l'altération profonde.

— Silence, insista Breaud, je l'ai chez moi, vous dis-je, et.... voilà mon secret !

— Ah !... ma foi, celui-ci vaut l'autre !

— Comprenez-vous maintenant pourquoi l'on était jaloux de moi, pourquoi l'on m'a fait enfermer ?

— Parfaitement.

— Un télégraphe solaire.... les ignorants !...

En ce moment, l'attention de M. L.... dut se reporter de nouveau sur Icare, qui saisissant Blaisot dans ses bras, s'efforçait de l'enlever en lui disant.

— Viens, toi, je t'emporte....

— Non, non, criait le pauvre garçon, je ne veux pas.... Voulez-vous bien me lâcher ?

Heureusement, l'imagination du fou ne conservait pas longtemps la même pensée ; aussi, quittant brusquement Blaisot, il courut à la fenêtre...

— Enfin, voici le moment.... Et il se mettait en devoir de se lancer dans l'espace.... mais le docteur le ramenant :

— Pas encore, lui dit-il.

— Mais si, puisque le soleil s'est caché....

— Il va reparaître.

— Laissez-le faire, reprit de nouveau Breaud, d'un ton convaincu, je réponds de tout !

— Je suis à vous tout à l'heure, lui répondit le docteur, puis revenant à Icare, et feignant le plus grand effroi :

— Malheureux, s'écria-t-il, ne sentez-vous pas que vos ailes se détachent ?

— C'est vrai.... ô mon père, je suis perdu !

Le fou parut alors plongé dans un découragement profond, dont M. L.... crut devoir profiter.

— Rentrez dans votre chambre, et c'est moi qui vais aller vous les rattacher d'une manière plus solide.

— Rentrer.... Oh ! non !... j'ai peur.... j'ai froid !

— Faites ce que je vous dis, et soyez tranquille.... Minos ne se doute de rien.... et à la nuit vous lui échapperez facilement.

Icare rendu docile par cette promesse, et abattu d'ailleurs par la fin de sa crise, se laissa emmener sans résistance par ses gardiens. M. L.... se tournant alors du côté de Breaud, lui dit :

— Quant à vous, allez vite me chercher votre rayon.

— Pourquoi faire ?

— Ne faut-il pas que nous l'ayons entre les mains, pour remplacer ceux que ce diable-ci va nous prendre ?

— C'est juste... mais...

— Faites vite...

— Venez avec moi...

— Non, allez seul, de peur d'éveiller les soupçons.

— Je compte sur vous !

— Oui, oui, tout est convenu ; et maintenant je sais tout ce que j'ai à faire...

Et lorsque Breaud se fut éloigné, suivi d'un surveillant, pour exécuter l'ordre du docteur, celui-ci dit aux deux gardiens qui restaient encore :

— Suivez-les, et enfermez-les bien tous deux.

Blaisot seul était demeuré près du docteur.

— Ma foi, dit celui-ci, presque honteux de s'être laissé duper par un fou, j'ai failli faire un beau coup, en donnant la clé des champs à ce Bréaud.

— En voilà de plaisants personnages, avec leur soleil ; et celui-là avec ses ailes qui voulait absolument m'enlever ; c'est qu'il m'a secoué d'une force !...

— Cela t'apprendra à te fourrer où tu n'as que faire ! Pourquoi passais-tu par l'enclos réservé ?

— C'est que... Ah! je venais pour vous prévenir que monsieur votre neveu est arrivé, et comme il est descendu à la grille du Nord, j'avais pris le plus court...

— Il est arrivé, nigaud, et tu ne me l'as pas dit de suite?

— Dam! j'étais si troublé... Il y a aussi sa femme et une jolie petite fille.

— Va donc vite me les chercher, butor!

Blaisot sortit en courant, et revint bientôt après, introduisant dans le parloir Alfred Savigny, sa femme, et leur jeune enfant. Le neveu du docteur était un homme de vingt-neuf à trente ans, grand, bien fait, d'une figure agréable, ce qu'on nomme assez généralement un joli garçon. Mais le peu de vivacité de son regard, ses cheveux blonds, son teint efféminé, et une certaine nonchalance répandue dans toute sa personne dénotaient une âme froide et superficielle. M.me Savigny, au contraire, avait emprunté aux feux des contrées méridionnales, dont elle était originaire, ses cheveux noirs, ses yeux pleins de flammes, et son cœur ardent, mais d'une grande bonté. Emma leur fille, âgée de cinq ans, participait au physique de son père, dont elle avait la beauté molle et délicate, mais en revanche elle avait toute l'intelligence et la sensibilité de sa mère!

Après les premiers moments consacrés à de franches et vives caresses, le docteur dit :

— Enfin, vous voilà; sans cet imbécile de Blaisot, il y a déjà une heure que je vous aurais embrassés.

— Vous étiez sans doute occupé.

— Occupé... oui... mais pas assez pour ne pas vous recevoir... Ah! çà, voilà donc ta femme?

— Oui, mon oncle.

— Je t'en fais compliment!... Or, madame ma nièce, si mon neveu vous a parlé de moi, il a dû vous dire que je suis un homme tout rond; bon, il en sait quelque chose; ainsi donc, point de façons, nous aurons bientôt fait connaissance.

— Mon mari, Monsieur, m'a toujours appris à vous regarder comme un père.

— Un père... Oui, pardieu, je l'ai été pour lui! A peine âgé de dix ans lorsqu'il perdit le sien, il a reçu tous mes soins : j'ai reporté sur lui l'affection que j'avais pour sa mère, ma pauvre sœur, et pour le fils que je n'ai plus! Et comme je ne me suis pas remarié, il est mon unique héritier! Maintenant vous voilà au fait de toutes nos relations. Il m'a

demandé mon aveu pour vous épouser, et connaissant votre famille, de loin, il est vrai, mais sous les plus honorables rapports, je l'y ai autorisé de bon cœur. Depuis six ans, je ne l'avais pas revu; aussi lui ai-je demandé de venir se fixer près de moi, avec vous bien entendu, il a accepté et j'espère que vous ne vous en repentirez ni l'un ni l'autre.

— Je sens d'avance qu'il me sera doux de vivre avec vous. D'ailleurs, avec mon mari et ma fille, les lieux qui leur plaisent seront toujours les plus beaux à mes yeux.

— Voyez-vous l'heureux mortel... Il n'y a que les mauvais sujets pour se faire aimer ainsi!... Car il était un peu mauvais sujet, votre mari, ma nièce!

— Oh! mon oncle, fit Alfred!

— Laisse donc, c'était autrefois... et tu es corrigé, maintenant; autrement avec une femme comme celle-ci tu serais impardonnable! Voyons, vous logez ici, c'est convenu... Je vous cède la moitié de mon appartement. Voulez-vous vous reposer, Blaisot va vous conduire... Et puis vous devez avoir des malles, des paquets?...

— Si vous le permettez, mon oncle, j'irai donner un coup d'œil...

— Va... Mais vous, ma nièce, qui devez être lasse, restez avec moi, voulez-vous? nous ferons plus ample connaissance, d'ailleurs, j'ai à vous parler au sujet d'une de mes protégées.

— Avec plaisir, Monsieur.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Monsieur! ne suis-je pas votre oncle?

— Eh bien! mon oncle, mon excellent oncle!

— Allons donc, j'aime mieux cela! Oh! nous nous entendrons à merveille!...

Alfred Savigny sortit sous la conduite de Blaisot pour faire porter ses effets et ceux de sa famille dans l'appartement qui lui était destiné, et la petite fille ayant voulu absolument suivre son père, M. L... resta seul avec sa nièce.

— Quel âge a cette enfant, lui demanda le docteur, que le petit débat qu'elle avait soulevé et emporté, pour ne point quitter son père, avait fort diverti.

— Cinq ans à peine.

— Comme elle lui ressemble!

— Aussi Alfred l'aime-t-il avec idolâtrie, et elle-même le chérit par-dessus tout, au point que j'en suis presque jalouse.

— Ah! bah! est-ce qu'il peut y avoir un amour plus profond, que

celui qu'on porte à sa mère?... Ah ! c'est pour une mère aussi que j'ai à solliciter votre bienveillance, et votre présence va me rendre plus facile la tâche que j'ai entreprise de veiller sur une pauvre fille, qu'un amour trompé et la mort de son enfant avaient rendu folle, mais qui, grâce à Dieu, est guérie aujourd'hui. Pauvre et seule pour soutenir sa mère âgée et infirme, elle a besoin d'appuis et je vous la recommande.

— Je vous remercie d'avoir pensé à m'associer à cette bonne action.

— Ah! tenez, justement la voici!

Clarisse entrait en effet dans le parloir. Elle avait quitté les vêtements de l'hospice, et sa toilette, quoique d'une extrême simplicité, faisait tellement ressortir ses grâces sans apprêt, que M.me Savigny ne put s'empêcher de jeter un léger cri de surprise et d'admiration, et qu'avec un élan tout méridional elle courut à Clarisse et l'embrassa avec effusion.

— Bien, ma nièce, bien ; vous êtes un bon cœur, dit le docteur ému ; Clarisse, c'est ma nièce à qui j'ai parlé de vous, de l'intérêt que vous méritez et qui va s'unir à moi pour vous faire oublier vos malheurs passés.

— Mon oncle, m'a bien apprécié, mademoiselle, en m'offrant d'être de moitié dans l'affection qu'il vous porte. Comme femme, comme mère, la cause de vos douleurs a éveillé toutes mes sympathies; croyez que nous n'épargnerons rien pour vous rendre le bonheur.

— Je suis si touchée de vos douces paroles, Madame, répondit Clarisse, que je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance; pardonnez-moi, je pleure... et ce sont les seules larmes sans fiel que j'aie versées depuis longtemps.

— Ah! celles-là je ne les défends pas, dit en riant le docteur.

— Vous ne nous quitterez plus, reprit M.me Savigny; vous partagerez avec moi les soins et les caresses de ma fille... Ah! pardon... je vous afflige... j'oubliais...

— Vous avez une fille, madame?...

— Oui, elle vous aimera, vous consolera...

— Il y a peu de temps que les caresses, la vue même d'une enfant m'eussent infailliblement tuée! Je ne pouvais en apercevoir une, sans ressentir là, fit Clarisse en montrant son cœur, et là en montrant sa tête, une douleur horrible, un délire furieux!

— C'est vrai, dit le docteur à sa nièce, mais à présent il n'y a plus de danger. Lorsque le traitement et le temps me parurent avoir suffisam-

ment opéré, je me hasardai à lui mettre devant les yeux plusieurs enfants comme ceux qui excitaient d'abord ses funestes accès, et peu à peu elle s'accoutuma à ce spectacle !

— Il faut bien que je me résigne à voir les autres mères jouir d'un bonheur que Dieu m'a enlevé à moi !

— Pauvre fille !

— Vous me plaignez, Madame, oh ! vous avez raison ! et vous qui êtes mère, vous pouvez comprendre les tortures de mon cœur ! Il me semblait sans cesse, dans chaque enfant qui s'offrait à mes yeux, retrouver les traits de l'ange que je pleure ! Mais mon idée fixe était surtout, dans ma folie où j'unissais ma Louise et son père, que l'ingrat viendrait un jour, tendre et repentant, me rendre son amour, et me ramener ma fille. Il me semblait le voir, la tenant par la main, s'avancer vers moi, et me dire....

— Nous voilà, dit en ce moment Alfred qui rentrait avec la petite Emma.

Clarisse, à cette voix, se tourna comme frappée d'un choc électrique, et tout à coup poussa un horrible cri.

Chacun des acteurs de cette scène était resté stupéfait au cri de Clarisse, qui, elle-même, demeurait dans une effrayante immobilité, les yeux fixés sur l'enfant que la frayeur avait fait se serrer plus vivement au bras de son père !

— Mais qu'est-ce donc? dit le docteur !

— Oh ! mon Dieu, reprit M.me Savigny, c'est ma fille... La vue de cette enfant...

Tout à coup Clarisse, éperdue, s'élance vers Emma, la saisit, l'enlève dans ses bras, sans qu'on ait le temps de s'opposer à son dessein, et l'emporte dans un coin de la salle, en s'écriant .

— Ma fille ! ma fille... et lui... Oh ! je savais bien qu'il me la rendrait....

— Oh ! ciel, Clarisse ! balbutia Alfred au comble de la stupeur.

— Qu'entends-je, dit M. L...

— Vous la connaissez ? interrogea M.me Savigny, en proie à la plus vive émotion.

— Mon enfant ! ma fille !... disait Clarisse ivre de joie, en couvrant la petite Emma de caresses délirantes, tandis que l'enfant épouvantée semblait plus morte que vive... Ma fille vivante... vivante... Oh ! je l'ai maintenant, et l'on ne me l'arrachera plus désormais !

— Que dites-vous, s'écria M.me Savigny, que le docteur avait peine à contenir... Quoi? mon mari...

— Il veut être mon mari, répondit Clarisse en cessant de regarder l'enfant, pour lever ses yeux pleins de larmes sur Alfred... Oh! oui, je le veux bien... Je l'aime, il m'a rendu ma fille!

Et comme elle serrait convulsivement la petite sur son sein, celle-ci jeta un faible cri.

— Mais vous lui faites mal, dit la pauvre mère effrayée et cherchant à s'échapper des mains du docteur, laissez-là cette enfant, Mademoiselle!

— Me l'enlever, oh! jamais fit Clarisse, en voyant le mouvement de M.me Savigny... Alfred, Alfred, défends-moi, défends ta fille!...

— C'était lui, murmura M. L...

— Eh! bien, tu ne me réponds pas, continua Clarisse, en voyant l'attitude morne d'Alfred,. . tu restes immobile, et tu ne viens pas à mon secours!... Tu détournes les yeux... et cette femme... c'est donc pour elle que tu m'as trahie... abandonnée?... Elle est belle, bien belle!... mais j'étais belle aussi, moi. Oh! malheureuse!...

— Je suis anéanti, dit Alfred, en baissant la tête.

— Malheureuse! reprit Clarisse avec exaltation, que dis-je? j'ai ma fille!... Fuis, lâche, laisse-nous... comme tu l'as déjà fait... Je ne te regrette plus... je te hais, je te méprise... Oh! j'ai bien souffert par toi... mais à présent, que m'importent tes dédains, ta trahison?... Je suis heureuse, je te brave... j'ai ma fille!...

— Mais c'est une situation horrible, disait M.me Savigny. Monsieur, Monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant au docteur, faites-moi donc rendre mon enfant!

— La rendre!... s'écria Clarisse, les yeux animés d'une douleur furieuse; la rendre! Oh! plutôt que de me la laisser ravir de nouveau, je la tuerais et je me tuerais avec elle!...

Et comme elle se trouvait alors près de la table, sur laquelle avait été servi le déjeûner de M. L..., Clarisse saisit un couteau... A cet aspect, M.me Savigny et Alfred ne purent retenir un cri, et s'élancèrent...

— Contenez-vous, au nom du ciel! dit le docteur en les arrêtant. . ne l'exaspérez pas... cédez plutôt un moment... Oh! tous mes soins perdus, sans retour... Elle est redevenue folle!...

— Folle!...

— Folle... oui, je l'ai été... parce que l'on m'avait pris ma fille. . parce qu'on m'avait dit qu'elle était morte!... mais on mentait,.. la

voici... Oh! j'ai bien ma raison à présent!... Tu pleures, ma fille, tu as peur?... Oh! ne crains rien... je te défendrai, moi... contre tous, contre lui, s'il le faut... Tu es avec ta mère, vois-tu, et pour te protéger, elle est forte, bien forte!... Allez-vous en, ajouta Clarisse, en faisant signe de la main à Alfred, à sa femme, et au docteur qu'elle ne reconnaissait plus, allez-vous-en, méchants, vous voyez bien que vous la faites pleurer... Allez-vous-en, donc!...

— Va-t'elle donc garder mon enfant?

— Patience, ma nièce, et courage!... La lui reprendre de force en ce moment, ce serait la tuer infailliblement et cela pourrait même devenir dangereux pour la petite, car la folie deviendrait furieuse... Mais je crois pouvoir répondre de tout, si nous n'excitons pas l'infortunée!

— Que faire?... Oh! mon Dieu!

— Suivez-moi, sortons... Notre présence ne fait qu'agraver le mal.

— Abandonner ainsi ma fille aux mains de cette folle? Oh! non jamais.

— Ne craignez point... vous dis-je... seule avec elle, Clarisse ne lui fera aucun mal, j'en réponds... venez, venez, hâtons-nous!

Pendant ce court débat, que le docteur s'était efforcée de maintenir à demi-voix, Clarisse avait été déposer l'enfant sur un sopha placé dans l'angle le plus reculé du parloir, et là, accroupie devant elle, semblait ne plus se soucier de la présence d'autres personnes.

— Pauvre Clarisse! dit Alfred, qu'un tardif remords et une vive émotion venaient de saisir devant cette affreuse calamité dont il était cause!

— Venez, Monsieur, lui dit sévérement le docteur, en lui prenant le bras; venez, c'est à vous de terminer cette scène cruelle!

— Mais, ma fille, mon Dieu! s'écriait M.me Savigny, entraînée par M. L..., tandis que son mari faisait à l'enfant des signes multipliés, d'après l'ordre de son oncle, pour qu'elle consentît à rester avec Clarisse!

— Ne craignez rien, je vous le repète, affirma encore le docteur, en sortant le dernier; d'ailleurs, je veille sur elles deux!

Clarisse, qui les avait regardés s'éloigner, avec égarement et anxiété, parût satisfaite lorsqu'ils eurent disparu, et ne songea plus bientôt qu'à la petite fille, qu'elle avait entourée de ses bras.

— Maman, maman, cria celle-ci en larmes, en voyant sortir sa mère!

— Me voici, me voici... C'est moi, ta mère, lui dit la folle, en la

couvrant de baisers... n'aie plus peur, ils sont partis, partis pour toujours... et maintenant tu resteras avec moi, et nous ne nous quitterons plus. Oh! comme je vais t'aimer mon ange rose, pour tout le temps que j'ai passé loin de toi!... Tu ne sais pas... on m'avait enfermée, pour que je ne puisse plus te voir, les infâmes... ils disaient que j'étais folle... parce que... parce que... Oh! mais je te dis tout cela comme si tu pouvais me comprendre!...

— Maman... je veux voir maman, répéta l'enfant que l'exaltation de Clarisse effrayait.

— Mais, me voici, te dis-je!...Est-ce que tu ne me reconnais pas?... Que tu es belle, ma Louise... ne pleure donc plus, tu va ternir l'éclat de tes beaux yeux... et puis pourquoi pleurer, puisque je suis là?... Oh! je veux que tu sois bien jolie... Je suis si fière d'avoir ma fille!... Ecoute, tout ce que j'ai... je te le donnerai... Tiens, tiens, veux-tu des robes, des rubans... prends, prends... et Clarisse défaisant à la hâte le paquet de hardes qu'elle avait apporté, en jetait le contenu devant la petite sur le sopha.

— Ai-je quelque chose qui ne soit pas à toi?... Mais tu ne me dis rien... tu ne me souris plus comme autrefois... tu trembles encore!... n'es-tu donc pas contente?... Oh! moi je suis si heureuse de t'avoir retrouvée... Veux-tu jouer?... Oh! la jolie petite main... que je la baise... Tu ne travailleras jamais, toi; oh! non, c'est moi qui passerai les jours, les nuits, afin que tu ne manques de rien! Et puis, tu grandiras... tu deviendras une belle jeune fille... Et Clarisse baissant la voix, ajouta :

— Mais alors si tu rencontres un jeune homme, beau, séduisant, qui te dise avec une douce voix... je t'aime!... Oh! ne le crois pas, enfant... ne l'écoute pas!... Viens le dire à ta mère... et elle te sauvera, car cet homme, c'est un trompeur... et l'écouter... c'est la mort !!! Mais tu pleures toujours... tu m'impatientes... que veux-tu donc? Oh! sois bonne... ne fais pas de chagrin à ta pauvre mère qui a tant versé de larmes à cause de toi!!! Tiens, si tu veux être sage, je vais te dire la chanson, avec laquelle, tu sais, je t'endormais sur mes genoux.

Et en disant ces mots, Clarisse, s'assayant à son tour, prit l'enfant sur elle, et se mit à la bercer, en murmurant :

Dormez, petit bijou, doux trésor de mon âme,
Fermez les yeux!

Que Dieu te donne, enfant, plus qu'à moi, pauvre femme,
Des jours heureux !
Anges du paradis, sur ma fille chérie,
Ah ! veillez tous !
Et vous, du haut des cieux, sainte Vierge Marie,
Bénissez-nous !

Soudain, elle s'arrêta, car Alfred, qui était entré doucement, était à deux pas d'elle, contemplant avec douleur le tableau qui s'offrait à ses yeux. Clarisse, en le voyant, pressa plus vivement Emma sur sa poitrine, en s'écriant :

— Oh! ma fille, ma fille... On vient encore me l'enlever.

— Clarisse... Clarisse, ne me reconnaissez-vous pas? dit Alfred, d'une voix tremblante, et en tendant ses mains suppliantes... Mon Dieu, ajouta-t-il à voix basse, aurai-je la force de la tromper?

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Tout à l'heure, vous m'avez appelé Alfred...

— Alfred... Alfred, répéta la folle, comme pour rassembler ses souvenirs... Il y avait un Alfred qui m'aimait autrefois et que j'adorais, moi... mais il est parti... il ne reviendra plus!

— Papa, papa... dit la petite Emma en voulant aller vers son père !

Mais Clarisse la retenant :

— Ne me quitte pas, ma fille... cet homme te tuerait !...

— Je conçois tout ce que ma vue peut vous causer de colère, Clarisse, mais lorsque le remords ramène un coupable...

— Avez-vous donc aussi trahi une pauvre fille, vous ?

— Clarisse, Clarisse, c'est moi, reprit Alfred, en s'approchant, c'est moi, c'est ton Alfred, qui t'implore, qui te supplie...

— Attendez... vous... Alfred?... Oui, oui... c'est lui... c'est toi... Oh !...

Et comme Clarisse, succombant à l'émotion qui oppressait son cœur, retombait presqu'inanimée sur le sopha, l'enfant s'échappant de ses bras, courut se jeter dans ceux de son père, en criant...

— Papa, emmène-moi, j'ai trop peur !..

Mais soudain Clarisse, se relevant :

— Ma fille, ma fille... Oh! il reprend mon enfant!... oui, c'est toi .. c'est toi... je te vois... je te reconnais, ajouta-t-elle en s'adressant à Alfred, mais ne me fais pas mourir encore une fois; par grâce, par

pitié, ne m'ôte pas mon enfant! je ne dirai rien à personne, j'oublierai tout... je t'aimerai... oh! mais laisse-moi ma fille!.. ma fille!..

Et la pauvre Clarisse se traînait aux pieds d'Alfred!..

— Je ne pourrai jamais, murmura celui-ci...

— Dis, que veux-tu que je fasse? et pourquoi viens-tu me l'enlever? quel crime ai-je commis pour que tu me punisses si cruellement? tiens, mes yeux sont desséchés par les pleurs que j'ai versés brûlants, la croyant perdue; mes bras sont amaigris par la souffrance et le désespoir... je n'ai plus de forces... je ne vivais plus... mais j'allais renaître en l'ayant près de moi! oh! ne me tue pas, mon Dieu! laisse-la moi,.. je t'en prie... je t'en prie, laisse-la moi...

Incapable de prononcer une parole, et ne pouvant résister à ces prières si touchantes, Alfred replaça doucement lui-même l'enfant dans les bras que Clarisse ouvrait devant elle...

— Oh! merci... tu es bon, dit celle-ci radieuse... tu as pitié de moi enfin.., que je t'aime!

— Papa, papa... dit la petite avec effroi, en se revoyant au pouvoir de Clarisse.

— Oui, c'est ton père, ma Louise, ton père qui te rend à moi, qui ne nous séparera plus...

Puis attirant Alfred sur le sopha, elle s'assit près de lui, tenant toujours l'enfant sur ses genoux.

— Tiens, dit-elle, mets-toi là, près de nous,.. restons ainsi tous les trois.. que je suis heureuse! c'est fini, n'est-ce pas? tu ne m'en veux plus, Alfred; qu'avais-je fait.. je n'en sais rien.. mais tu me pardonnes, tu ne veux plus ma mort?

— Pauvre Clarisse!.. oh! que ne puis-je au prix de mon sang!..

— Ah! tu me regardes comme autrefois!.. tu m'aimes donc encore? mon Dieu, c'est à ma fille que je le dois! vois comme elle te tend les bras,.. elle te remercie de faire sa mère si heureuse!.. oh! ce jour rachète tous mes tourments. Attends... que je te regarde... comme tu es beau!.. je t'aime, mais vous, un riche Monsieur de la ville,.. vous ne pouvez aimer une pauvre petite paysanne comme moi... voilà pourquoi vous m'aviez abandonnée!

— Clarisse!..

— Et cette femme qui était là tout à l'heure... mon Dieu,.. est-elle aussi votre maîtresse?.. votre femme peut-être?.. oh! ne vous fâchez pas... je savais bien que je ne pourrais jamais le devenir, moi... et

pourtant je vous ai tout donné... mais elle est riche, sans doute... oh! elle ne vous aime pas comme je vous aimais!.. pourquoi voulait-elle me prendre ma fille? est-ce que c'est à elle que vous l'aviez confiée pendant que vous me l'ôtiez?.. oh! c'est mal... une mère doit-elle être déshéritée de son enfant?.. il fallait attendre que je fusse morte!.. que dis-je? je ne veux plus mourir... je ne veux pas qu'une autre femme ait ma fille, ma Louise!.. vous ne me répondez pas... ajouta Clarisse en se relevant... vous n'osez pas me jurer que vous ne me la reprendrez plus pour la donner à une autre!..

— Calme-toi... Clarisse... je te jure... que si tu le veux, ma fille ne te quittera plus...

— Bien vrai... oh! ce serait ma mort... si vous me trompiez... et tu ne veux pas me faire mourir... non, non, tu pleures... tiens, Alfred, si tu y consens, si tu me le permets... je serai ta servante,.. que sais-je... tout ce que tu voudras... nous ne dirons à personne que tu m'as aimée... mais je vivrai près de toi... avec notre enfant... ou bien, non... tu me la donneras... j'irai avec elle près de ma mère... tu sais elle est si bonne!.. et là, toutes les trois nous passerons les jours à te bénir... tu viendras nous voir bien souvent... tous les jours, le plus que tu pourras... hein? ce sera bien mieux,.. comme cela, tu n'auras point à rougir!.. nous nous cacherons pour être heureux! moi que me font leurs insultes... leurs dédains, je les brave, j'ai ma fille!...

— Son délire ne cesse point... dit Alfred avec angoisse.

— Tu regardes autour de toi! as-tu peur d'être reconnu? tu ne sais pas... il y a ici une méchante femme qui voulait m'enlever Louise;.. mais je l'ai sauvée!.. tiens, moi aussi j'ai peur qu'elle revienne... reste avec nous, tu nous défendras ... mais non, au contraire, vous ne disiez rien tout à l'heure... oh! fuyez — laissez-moi... vous voulez aussi me prendre ma fille!..

— Clarisse... non je te la laisse... oh! que je souffre!..

— Qu'ai-je donc dit? je t'afflige... toi si bon à présent, toi qui m'as rendu ma Louise!.. oh! pardonne, pardonne, c'est que, vois-tu, la douleur, les larmes ont brisé ma pauvre tête... oh! viens, viens... ajouta Clarisse, en se rasseyant, et en attirant Alfred auprès d'elle, donne-moi ta main... ah!.. vous me quittez, mademoiselle, pour être dans les bras de votre père? comme elle t'aime, toi!.. plus que moi!.. au fait elle n'a jamais cessé de te voir!.. non, venez là, enfant, sur mes genoux, contre ce cœur qui ne battait plus depuis que vous étiez

partie!.. bien, baisse aussi ton front, Alfred, que je vous embrasse tous deux à la fois!.. que je suis heureuse!..

— Affreuse journée!

— Dites-lui donc de rester avec moi, reprit Clarisse avec un peu d'humeur, en voyant la petite Emma s'efforcer sans cesse de passer de ses bras dans ceux de son père, elle veut toujours aller à vous!

— Reste ma fille... avec...

— Avec ta mère!

— Oui... avec... ta mère!

— Où est-elle, maman?

— Elle demande où est sa maman, s'écria la pauvre folle avec douleur, mais ingrate, tu ne la vois donc pas?.. c'est moi... mes larmes, mes baisers ne te le prouvent-ils pas?.. Quelle horreur... elle m'a déjà oubliée!

Alfred se hâta de faire à la jeune Emma, quelques signes que celle-ci parut comprendre à peu près, car elle cessa de se débattre entre les bras de Clarisse!

— A la bonne heure!.. embrassez-moi, Mademoiselle, et ne me faites plus tant de peines!.. tu verras Louise, tu verras que rien n'est bon comme une mère, et qu'il ne faut rien aimer au-dessus d'elle!.. mon Dieu,.. tant d'émotions ont usé mes forces, je ne sais ce que j'éprouve... mais... je me sens mal... bien mal... je n'y vois plus qu'à peine... j'étouffe... Alfred... tu es là... et... ma fille!..

La voix de Clarisse s'éteignit peu à peu en prononçant ces paroles... son front avait pris la pâleur de la mort, ses yeux à demi-fermés étaient sans regards, pourtant, de ses mains frémissantes, elle cherchait encore à rassembler sur son sein, celles des deux objets de son affection trompée, en murmurant :

— Comme nous allons être heureux... Alfred... je t'aime... merci... merci... tu m'as rendu mon enfant...

Et elle s'évanouit.

Alfred effrayé se leva en appelant. Le docteur parut aussitôt; M.me Savigny le suivait.

— Oh! mon oncle, venez.

— Maman... maman, dit Emma en courant à sa mère, qui la prit dans ses bras et la couvrit de baisers!

— Emmenez-vite cette enfant, et laissez-nous!

— Mais, mon oncle... cette infortunée,.. dit Alfred.

— Laissez-moi seul avec elle, vous dis-je, et à la garde de Dieu, maintenant.

— Oh! sauvez-la.

— Silence, et partez vite!

Puis ayant fait sortir précipitamment du parloir, son neveu, sa nièce, et leur enfant, M. L.... revint vers Clarisse, dont il s'occupa activement à préparer le retour à la vie! un profond soupir, après quelques minutes d'un silence mortel, indiqua l'instant où la pauvre fille allait être rendue à la conscience de son malheur. Le docteur se tint prêt à tout événement.

— Où suis-je... quel rêve affreux... je suis seule... mais tout à l'heure... ici... il y avait... mon Dieu... je ne sais plus... cette voix...

Et Clarisse cherchait péniblement à mettre un peu de suite dans les idées qui se pressaient en foule à son cerveau délirant. Mais soudain une lueur terrible lui vint, elle porta autour d'elle un regard rapide et s'écria enfin d'une voix dont rien ne pourrait rendre l'épouvantable accent:

— Ma fille... ils m'ont encore enlevé ma fille!..

— Clarisse... dit le docteur, en s'efforçant de la maîtriser, mais elle s'échappa en courant en désordre dans la chambre!

— Laissez-moi, laissez-moi, disait-elle, j'avais ma fille... je la veux... l'infâme,.. il me l'a volée encore une fois!..

— Ecoutez...

— Non... c'est un crime... une lâche trahison... ma fille... ma fille... continuait Clarisse, en déchirant ses mains aux portes qu'elle tentait en vain d'ouvrir; mais, tout à coup, voyant l'inutilité de ses efforts, elle s'affaissa sur elle-même avec un cri de rage, et se tordit aux pieds de M. L... consterné, dans des convulsions horribles. Enfin, de sa gorge contractée, dont s'échappaient à peine quelques sanglots rauques, et saccadés, ces derniers mots s'exhalèrent dans une suprême agonie.

— Ma fille... ma Louise... Oh! perdue... perdue... ma fille... Oh!!!

En ce moment Alfred que les remords les plus poignants dominaient et qui n'avait pu se résoudre à s'éloigner entièrement, entr'ouvrit la porte du parloir; mais M. L.... le foudroyant du geste et de la voix:

— Arrière, malheureux, lui cria-t-il... que venez-vous faire ici?

— Mon oncle!..

— Arrière, vous dis-je... ce n'est point ici votre place. Venez-vous par votre présence insulter encore à votre victime?.. elle est morte!

— Morte!

— Oui... par vous! voyez maintenant ce que coûte une lâche séduction!

EUGÈNE PONCHARD.

HISTOIRE.

Recherches sur l'ancien Diocèse de Tournai.

FIN (1).

La question suivante qui se rattache directement à mon sujet a été proposée l'année dernière au congrès scientifique d'Arras :

COMMENT S'EST FORMÉE LA RACE FLAMANDE ?

Arrivé trop tard pour prendre part à la discussion sur cette question, je n'ai appris que d'une manière incomplète ce qui avait été dit par plusieurs membres du congrès, mon opinion reste donc entière et je vais la développer comme un nouvel argument à l'appui de ce que j'ai précédemment avancé sur l'origine des peuples de l'ancien diocèse de Tournai.

D'abord, il est nécessaire de s'entendre sur la signification du mot RACE. Les anciens croyaient à l'existence de races d'hommes *aborigènes* ou *autochtones*, c'est-à-dire nées dans un pays sans le concours d'hommes antérieurs, de telle sorte que chaque variété de l'espèce humaine aurait été le résultat du rapprochement fortuit de certains éléments constitutifs, ou bien plutôt de quelque aventure érotique d'un des habitants de l'Olympe. Plusieurs modernes eux-mêmes, sans adopter bien entendu ces données mythologiques, se sont demandé s'il n'était pas conforme à la saine raison de croire chaque grande race d'hommes originaire du pays qu'elle occupa dans le principe.

(1) Voir la *Revue* du 15 avril, page 201, et 5 mai, page 269.

Selon les uns et les autres, les Gaulois étaient originaires du pays dont ils portaient le nom, de même que les Germains l'étaient de la Germanie.

Pour moi, je l'avoue, *la saine raison* ne me fera jamais admettre que le premier Gaulois et la première Gauloise aient poussé comme deux champignons dans le sein de quelque forêt vierge et soient devenus ainsi les véritables auteurs de leur innombrable race. Il me paraît plus simple, plus clair, plus logique, plus conforme aux principes de la science, sans compter ceux de la foi, de m'en rapporter au récit de Moïse, récit confirmé par tant de faits et de preuves géologiques que l'incrédulité elle-même ne trouve plus rien de solide à lui opposer.

Or, après l'effroyable cataclysme connu sous le nom de déluge universel et dont il est resté des traces ineffaçables presque partout, les descendants de Noé donnèrent le premier exemple de ces migrations de peuples si fréquentes par la suite. Les fils de Japhet se dirigèrent vers l'Europe : « Ils se partagèrent, dit la Bible, les îles des nations, « s'établissant en divers pays où chacun d'eux eut sa langue, ses « familles et son culte particulier. » Voilà le point de départ. Il est net, précis, et en l'adoptant on voit les faits s'enchaîner, se coordonner et répondre d'eux-mêmes à toutes les objections.

Suivant Josèphe, historien très-versé dans les antiquités judaïques, c'est de Gomer, aîné des enfants de Japhet, que descendent les Gaulois.

Sous le nom de Celtes, en grec *Keltiké*, ce peuple se répandit des rives du Pont-Euxin, en remontant le cours du Danube, jusque dans les contrées les plus occidentales de l'Europe. Dix-sept cents ans avant Jésus-Christ, mille ans avant la fondation de Rome, on trouve déjà les Celtes établis dans les Gaules. Leurs tribus se multipliaient d'une manière prodigieuse. Cet excès de population, l'amour du changement, la légèreté caractéristique de leur race, les engagent à franchir les Alpes et les Pyrénées, ils deviennent les premiers habitants de l'Italie et de l'Espagne. Quelques auteurs pensent qu'ils s'étendirent aussi vers le nord au-delà du Rhin, mais ce dernier fait est douteux, car les nations Celtiques ou Gauloises que Tacite signale parmi les Suèves pouvaient aussi bien être des fractions du corps principal, restées en arrière pendant la grande émigration d'Orient en Occident, que des colonies détachées après l'établissement définitif dans les Gaules.

Ce qui est certain c'est que les Gaulois occupèrent longtemps seuls en-deçà du Rhin, une grande partie du territoire de la Belgique actuelle;

que vers le milieu du VII.e siècle avant Jésus-Christ, les Cimbres ou Kimris, chassés du Palus-Méotides par les Scythes, firent à leur tour invasion dans le nord des Gaules; mais que, sortis de la même souche et parlant presque la même langue, ils se mêlèrent tellement aux anciens Gaulois que les auteurs contemporains les confondent sans cesse; qu'enfin dans la première moitié du IV.e siècle avant Jésus-Christ, les Belges, à leur tour, franchirent le Rhin et se répandirent jusqu'à la chaîne des Vosges, à la Marne et à la Seine. Ce sont là les limites que leur assigne César dans ses *Commentaires*.

Se fait-on aujourd'hui une idée juste de ce qu'était une invasion dans ces temps reculés? Faut-il croire que les derniers venus prenaient la place de leurs devanciers et les faisaient disparaître du sol, soit en les chassant, soit en les exterminant? Ce serait une grande erreur. Quand ces débordements de peuples barbares n'avaient pas le caractère du torrent qui passe et ravage sans s'arrêter, quand ils aboutissaient à une occupation permanente d'un pays déjà habité, il y avait, par la force des choses, fusion entre le peuple ancien et le peuple nouveau; mais fusion et absorption du dernier dans le premier. Le plus éclatant exemple qu'on puisse donner de ce phénomène est l'établissement des Normands dans la Neustrie. Après quatre ou cinq générations, rien ne distinguait plus les descendants de ces farouches aventuriers du reste des Français.

M. Amédée Thierry laisse entrevoir un résultat semblable lorsqu'il dit : (*Histoire des Gaulois*, introd. p. LXV.) « D'un bout à l'autre des « *Commentaires*, les Belges sont pour César un peuple de race gauloise, « tout à fait différent des Germains. Quant au mot *plerosque*, il s'ex- « plique en supposant qu'il était resté en Belgique, après la conquête « des Belges, un fond de population antérieure. » — *Plerosque Belgarum à Germanis ortos, Rhenumque antiquitùs transductos*..... (Cœs. bell. Gall. l. II, c. 4.)

Ce que M. Thierry présente ici comme une supposition est tout bonnement une réalité. Autrement quel serait le sens de cette assertion de Tacite que les Nerviens se vantaient d'être Germains d'origine?

M. Schayes a parfaitement démontré que les Belges, à leur arrivée, étaient Germains, et non Gaulois. Raepsaet avant lui, avait positivement établi l'origine germanique des peuples Belges et tracé l'itinéraire de leur marche progressive depuis l'embouchure du Dniester dans la mer Noire, où l'on trouve encore *Belgorod*, pays des Belges, jusqu'à celle de

la Dwina dans la Baltique, où tous les noms de lieux sont flamands; mais il ne s'ensuit pas que, parvenus enfin dans la Gaule septentrionale, ils en aient expulsé tous les habitants gaulois, comme le pense M. Schayes.

Entre deux systèmes trop exclusifs je me permettrai de placer une opinion fondée sur des faits notoires et sur le rapprochement des témoignages historiques les plus opposés en apparence. Partant d'un point certain, à savoir, l'antériorité des Gaulois sur le territoire de la Belgique, en reconnaissant, toutefois, qu'ils ne l'occupaient pas tout entier, je vois des peuplades gauloises ou gallo-kimriques, comme les appelle M. Thierry, en possession, dès longtemps, des terres les plus fertiles situées au Nord de la Seine et de la Marne, de celles qui par leur élévation n'étaient pas exposées aux débordements de la mer. Une carte topographique sous les yeux, il est facile de suivre les contours de cette extrémité habitable des Gaules. C'est près des bords de l'Océan, le Boulonnais et les hauteurs de Saint-Omer, pays de ces Morins que Virgile appelait *Extremi hominum Morini*, puis l'Artois, le Mélantois, le Tournésis, le Hainaut et toute la partie wallonne de la Belgique actuelle. Le territoire des Flandres, compris entre l'Aa, la Lys et l'Escaut, plus bas que le niveau de la mer, était couvert par les eaux à chaque marée; hormis quelques monticules et deux ou trois chaînes de collines qui apparaissaient comme des îles au milieu des flots. On sait qu'il y avait anciennement un golfe qui s'avançait jusqu'auprès de Saint-Omer et qu'on a trouvé des débris de navires au pied du promontoire de Watten. J'ai moi-même ramassé des coquillages marins dans une excavation faite sur le Mont-Cassel.

Mais ces inondations périodiques apportaient deux fois le jour une couche de limon que les flots n'emportaient pas dans leur retraite. De là des attérissements qui gagnaient peu à peu en hauteur et en étendue. Les tempêtes, en soulevant du fond des eaux des amas de sable, les jetaient avec colère contre le premier obstacle qu'elles rencontraient, et commençaient ainsi cette ceinture de *dunes* qui allait bientôt devenir une barrière contre leurs fureurs. Un sol nouveau se formait, sol marécageux et malsain, conservant çà et là des pièces d'eau appelées *Moëres*, favorisant ailleurs une végétation puissante qui, n'étant point dirigée, donnait naissance à des forêts sauvages.

C'est pendant cette période de transformation que les Belges, après avoir habité successivement les bords de la Baltique, ceux de l'Elbe et

du Rhin, cherchant toujours un climat plus doux et des terres plus fertiles ou chassés peut-être par de nouveaux essaims de peuples encore plus barbares qu'eux, les Belges, dis-je, se répandirent dans la Gaule septentrionale et s'y établirent définitivement, vivant parmi les Gaulois, apprenant d'eux l'agriculture et les arts utiles, se façonnant à leurs mœurs, adoptant leur langage. Tels furent du moins ceux que César désigne sous les noms de Rhémois, de Bellovaques, de Suessons, d'Atrébates, d'Amiénois. Tous ces peuples avaient des villes et un certain degré de civilisation. Ils ne différaient en rien de ceux de la Gaule celtique. Le genéral romain cite encore les Nerviens, mais en les désignant comme les plus barbares et les plus éloignés. Il était trompé sur ce dernier point, car les Morins et les Ménapiens se trouvaient placés au-delà des Nerviens, relativement aux Rhémois qui lui donnaient ces renseignements ; mais pourquoi les Nerviens étaient-ils plus barbares que les autres Belges au temps de César? C'est évidemment parce que l'élément germain se trouvait chez eux plus fort que l'élément gaulois; parce que la fusion était moins complète; parce qu'enfin leur installation était plus récente. Aussi se faisaient-ils un titre d'honneur de leur origine germanique, tandis que les Belges antérieurement établis et plus avancés vers le centre de la Gaule, avaient peut-être entièrement oublié cette origine, bien qu'elle fût aussi la leur.

Toutefois les Nerviens comptaient parmi les nations gauloises. Ils avaient des villes que César leur rendit après les avoir vaincus une première fois. Malheureusement ces villes ne sont pas nommées dans les *Commentaires*; mais on ne saurait en indiquer d'autres que Tournai et Bavai.

Les Nerviens étant, en quelque sorte, naturalisés Gaulois, voyons quelle était la situation des Ménapiens.

Ce dernier peuple ne formait qu'une fraction de la nation des Cattes, laquelle faisait elle-même partie, ainsi que tous les Germains, de la grande confédération des Suèves qui couvrait toute l'Allemagne et s'étendait jusqu'à la mer Glaciale. Si l'on en pouvait douter les noms de *Cattesberg* (Mont des Cattes) près de Bailleul, de *Sweveghem* et *Swevezeele* (demeure, habitation des Suèves) près de Courtrai, suffiraient pour lever toute incertitude.

L'arrivée des Ménapiens dans les Gaules était encore plus récente que celle des Nerviens. Ceux-ci n'avaient fait que traverser sans s'y arrêter les contrées désertes, les landes incultes et les sombres fôrets situées à

gauche de la Meuse. Dès qu'ils eurent atteint les terres des Gaulois, ils s'y firent une place et renoncèrent à la vie vagabonde qu'ils avaient menée jusque-là. Les Ménapiens, venus après eux et trouvant ces terres occupées par des guerriers capables de les défendre, dûrent se contenter d'un pays rude, inhabité et presque inhabitable qui n'avait d'ailleurs que trop de rapports avec celui qu'ils venaient de quitter. N'ayant aucune notion d'agriculture, aimant à s'isoler pour vivre librement de la vie de famille, les Ménapiens se dispersèrent dans cette vaste contrée qui s'étend de la Meuse à l'Aa. Les uns, se construisant dans les forêts des huttes à la manière des sauvages, élevèrent du bétail qui fut, dans la suite, pour eux, la source d'un grand commerce; les autres, voisins de la mer, vécurent de la pêche et retrouvèrent là les travaux, les plaisirs, les dangers de leurs précédentes habitations dans l'île des Bataves. Ils ne bâtirent ni villes, ni bourgs, chacun se logeant à sa fantaisie et prenant le terrain qui lui convenait. Il y aurait lieu de constater deux exceptions si l'on était certain que Cassel et Wervyck existassent antérieurement à la domination romaine; mais cela est au moins douteux, quant à la première de ces deux villes qui ne fut peut-être d'abord qu'un poste fortifié par les Romains pour dominer de là toute la contrée. Le nom tudesque de la seconde me porte à croire à son origine Ménapienne, car il signifie littéralement, *canton de la guerre*, ce que les Flamands eux-mêmes interprêtent par *canton des guerriers chargés de défendre les frontières du pays;* de même que *Germains*, suivant Raepsaet, n'était que la corruption du mot *Wermannen*, c'est-à-dire : *Nations chargées de défendre les frontières du pays*. Du reste *Vyck* n'a jamais signifié ville et l'on peut admettre encore que les plus belliqueux parmi les Ménapiens s'étaient établis en cet endroit de la Lys pour en défendre le passage contre les ennemis du dehors; nouvel indice que c'était la Lys et non l'Escaut qui servait de frontière entre les Ménapiens et les Nerviens.

Du côté des Morins, les Ménapiens ne s'arrêtèrent qu'à la rivière de l'Aa. La situation du *Pagus Menapiscus* en offre une preuve irrécusable. Il est même probable que quelques-uns franchirent cette faible barrière pour aller s'établir dans la Morinie; du moins les noms flamands de plusieurs villages de l'arrondissement de Saint-Omer semblent l'indiquer; mais, de même que les Nerviens, fixés chez les Gaulois, devinrent semblables à eux, de même, quelques Ménapiens demeurant parmi les Morins, perdirent leur nationalité, leurs mœurs et leur langue.

Cette absorption des envahisseurs par les envahis est un fait tellement

normal, tellement dans la nature des hommes de tous les pays qu'on le voit se reproduire à toutes les époques de l'histoire. Ici, plus encore que partout ailleurs, c'est une règle qu'il faut suivre. Les Nerviens, devenus sédentaires parmi les Gaulois, s'identifièrent avec eux. Comme eux ils furent soumis par les Romains qu'ils finirent par absorber à leur tour. Puis vinrent les Francs qui ne formèrent pas longtemps une nation au-dessus des indigènes, car l'avènement de la race Capétienne fut le triomphe de l'élément Gaulois. Ainsi partout où le sang Gaulois ne fut pas totalement épuisé, il conserva toute sa vitalité en s'infiltrant dans le sang de ses vainqueurs.

Mais en fut-il de même des Ménapiens ? Nullement. Ils arrivent dans un pays désert; s'établissent sur des terrains vierges, au milieu de forêts qui n'ont pour habitants que les animaux les plus féroces. Pendant des siècles ils vivent isolés et indépendants. César veut les soumettre et il ne réussit qu'à leur couper quelques arbres, à leur brûler quelques cabanes. Plus tard, d'autres hordes germaniques viennent se joindre à eux; mais ce ne sont point des étrangers ces nouveaux-venus. Ils sont du même sang, ils ont les mêmes mœurs, le même langage. Tout ce qui vient accroître la population Ménapienne ne fait qu'y renforcer l'élément germanique resté pur de tout alliage. Seulement, il s'établit des circonscriptions territoriales, un certain ordre politique, des institutions calquées sur celle des Francs que la Ménapie reçoit en frères plutôt qu'en vainqueurs. Des villes, des bourgs, des villages s'élèvent sur un grand nombre de points de cette vaste province. Le nom de *Flandre*, propre d'abord au petit canton dit le *Franc de Bruges*, s'étend bientôt à tous les pays de la rive gauche de l'Escaut, et celui de Ménapie, restreint de plus en plus, finit par disparaître tout à fait. Mais ce qui ne s'efface pas, ce qui résiste au temps, aux révolutions, aux changements de souverain, à la marche de la civilisation, c'est ce caractère particulier qui distingue la race flamande, si tant est qu'il faille se servir du mot *race;* caractère aussi facile à reconnaître au physique qu'au moral.

Ce n'est plus, comme dans les temps primitifs, la hauteur de la taille, la couleur uniforme des cheveux et des yeux, qualités qui leur étaient d'ailleurs communes avec les anciens Gaulois; mais pour nous, habitants des frontières, il y a sur les physionomies flamandes un cachet auquel nous ne pouvons pas nous tromper. C'est particulièrement dans le regard et dans la conformation de la bouche qu'il est le plus remarquable. Le regard reflète presque toujours une humeur irascible, un

tempérament sanguin, la bouche reçoit l'empreinte d'un langage fortement accentué qui leur occasionne de fréquentes contractions musculaires. Il n'est pas besoin de parler de ce langage ; tout le monde sait combien il diffère du nôtre; mais ce que l'on ne sait pas aussi généralement, c'est que, de tous les idiomes septentrionaux, c'est peut-être celui qui s'est conservé avec le moins d'altération. Il en est de même du caractère qui est resté presque semblable au type originel. La raison en est bien simple : Tandis que le Gaulois et le Franc usaient leurs aspérités au frottement des peuples méridionaux avec lesquels ils étaient souvent en contact, le Flamand restait lui-même, fier de ses libertés poussées parfois jusqu'à la révolte, fier de ses richesses acquises par le commerce, et fier encore de ses grands souvenirs, aujourd'hui qu'il est déchu comme nation de la haute position qu'il occupait autrefois en Europe.

A droite de l'Escaut en partant des environs d'Audenaerde, le même type se retrouve, mais un peu plus modifié. C'est encore la race Ménapienne première habitante de cette contrée sauvage dont une partie reçut plus tard le nom de Brabant. Les Toxandres et les Tongres, autres peuples germaniques, vinrent leur disputer le reste des terres qu'ils possédaient vers la Meuse. Il y eût là aussi mélange et fusion; mais dans un sens qu'il n'altérait pas profondément le type primitif.

Par tout ce qui précède, j'ai voulu établir que la *race flamande* ne s'est point *formée*, comme beaucoup de personnes le supposent, à l'époque où ce nom lui fut donné ; que les Flamands tirent directement leur origine des Ménapiens, puisque partout où l'on parle encore aujourd'hui la langue flamande, l'histoire nous apprend qu'il y avait primitivement des Ménapiens; que si cette nation a ainsi conservé sa langue et son caractère distinctif, c'est parce qu'implantée, pour ainsi dire, sur un sol neuf, elle n'a été ni absorbée, ni modifiée par une population antérieure comme les Nerviens l'ont été par les Gaulois.

Tous les auteurs qui ont écrit sur la Belgique ont cherché en vain à expliquer ces différences de langage et de caractère qui frappent l'étranger arrivant chez les Flamands. Quelques-uns même ont été jusqu'à dire que c'était là un mystère historique qui ne s'expliquerait jamais. Mon Dieu ! rien n'est plus facile :

Pourquoi, aux portes de Saint-Omer, les maraîchers du Haut-Pont et de Lysel sont-ils restés de purs Flamands, mais Flamands au point que la plupart ne comprennent pas un mot de français, bien qu'ils viennent régulièrement vendre leurs légumes au marché de Saint-Omer ?

C'est parce que, ainsi que je l'ai dit plus haut, la rivière de l'Aa, qui les sépare de cette ville, était la limite entre les Morins et les Ménapiens, et que les premiers, mêlés au sang gaulois, ont subi toutes les transformations de ce peuple, tandis que les derniers, ne contractant d'alliances qu'entr'eux ont conservé toute la pureté de leur origine ménapienne.

Pourquoi dans les petites villes de Comines, Wervyck, Warneton, coupées en deux par la Lys, les habitants de la rive droite ont-ils de tout temps parlé français et ceux de la rive gauche parlent-ils toujours flamand, de sorte que les ponts où sont établis les bureaux de douane servent aussi de barrières aux deux idiomes ?

C'est parce que la rive droite a été primitivement habitée par des Gaulois auxquels les Nerviens se sont mêlés, tandis que le sol de la rive gauche n'avait point encore reçu d'habitants quand les Ménapiens sont venus s'y établir.

Pourquoi, dans le Brabant, remarque-t-on une partie wallonne et une partie flamande entre lesquelles il n'existe aucune barrière naturelle ?

C'est parce que la première, contigüe au Hainaut, était la patrie des Nerviens devenus Gaulois, que les Nerviens avaient laissé derrière eux *un désert*, comme l'atteste César, et que ce désert a été peuplé par les Ménapiens, ancêtres des habitants du Brabant septentrional.

Ainsi pour connaître les limites exactes de l'ancien pays des Ménapiens, il suffit de suivre la lisière de la langue flamande en cotoyant l'Aa, la Lys en quelques parties seulement ; puis, au-dessous de Menin, le pays flamand s'étend jusqu'à la frontière du Tournésis, il cotoie celle du Hainaut, sépare le Brabant en deux et va joindre le pays de Liége où il s'arrête.

On voit que toute cette étendue de pays n'a aucun rapport avec celle de l'ancien diocèse de Tournai et qu'il y avait, comme je l'ai dit au commencement de ce travail, des Ménapiens dans quatre diocèses différents.

S'il était vrai que cette nation ait eu l'Escaut pour limite orientale, la ville de Tournai serait encore aujourd'hui partagée en deux langues, le flamand à gauche de cette rivière, le français à droite, comme cela existe à Comines, à Wervick et à Warneton, car les mêmes causes produisent partout les mêmes effets, mais non-seulement la ville entière parle français, les communes rurales le parlent aussi, sur l'une et l'autre

rive, sauf la prononciation qui est celle du Hainaut et ressemble beaucoup à celle des environs de Lille.

Pour me résumer en peu de mots, je répèterai donc que, dans cette partie des Gaules, on n'a point eu égard à la circonscription territoriale des peuples pour former celle des diocèses; que le diocèse de Tournai renfermait primitivement les Ménapiens des pays de Gand, de Bruges et de Courtrai, les Nerviens du Tournésis et ceux du Mélantois dans lequel se trouve compris Lille; qu'enfin tout ce qu'on a écrit de contraire l'a été sur la foi d'une assertion erronnée de l'abbé Philippe, laquelle était trop opposée à la logique des faits et aux récits de l'histoire pour mériter la confiance que tant de savants et de sages esprits lui ont accordée.

En exposant, comme je viens de le faire, mon opinion personnelle sur une question si souvent débattue, je n'ai pas, du reste, la prétention de l'imposer, et mes contradicteurs seront courtoisement reçus s'il leur plaît de soutenir la discussion dans les colonnes de la *Revue du Nord*. C'est un terrain ami, ouvert à tous ceux qui vont franchement à la découverte de la vérité historique.

BRUN-LAVAINNE.

SCIENCES.

De l'Archéologie nationale au XIX.e siècle.

FIN (1).

Nous allons voir maintenant le gouvernement lui-même, entraîné par ce mouvement archéologique, y prendre une part active et lui imprimer une puissante impulsion.

M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, venait, en 1833, de créer un comité chargé de la publication générale de tous les matériaux importants et encore inédits sur l'histoire de France. Le 10 janvier 1835, il nommait un sous-comité « chargé de concourir, sous la pré« sidence du ministre, à la publication des monuments inédits des « sciences et des arts considérés dans leurs rapports avec l'histoire « générale de la France. » Enfin le 18 décembre 1837, M. de Salvandy, en érigeant en comité distinct et indépendant le sous-comité des Arts et Monuments, lui donnait pour tâche de « publier tous les docu« ments inédits relatifs à l'histoire de l'art, de faire connaître tous les « monuments d'art en France, dans tous les genres, monastiques, reli« gieux, militaires et civils, de faire dessiner et graver, pour les con« server à l'avenir, les œuvres remarquables d'architecture, de peinture, « de sculpture en pierre, en marbre et en bois; de donner des instruc« tions sur la conservation matérielle des ruines, statues, tours, cha« pelles, cathédrales qui intéressent la religion, l'art ou l'histoire; de

(1) Voir la *Revue* du 13 juin, page 369.

« faire des recherches sur l'histoire de la musique à toutes les époques « du moyen-âge; enfin de préparer les matériaux pour une histoire « complète de l'art en France. »

Pour faciliter les travaux des statistiques monumentales et des monographies qui lui étaient confiées, le comité commença par rédiger des *questionnaires*, envoyés par l'intermédiaire des correspondants à toutes les communes, et des *instructions*, dans lesquelles ces mêmes correspondants devaient trouver toutes les notions nécessaires à la classification, la description et l'étude des monuments de tous âges qui couvrent notre sol. MM. Vitet, Mérimée, le Prevost, Lenormand, Lenoir, avaient traité tout ce qui concerne l'architecture civile, religieuse et militaire; M. Bottée de Toulmon donnait des notions sur les recherches à faire pour l'histoire de la musique, et M. Didron, sous le titre *d'Iconographie chrétienne*, faisait paraître un ouvrage qui est devenu le fil d'Ariane de tous ceux qui s'engagent dans les détours encore si peu connus et si peu explorés de l'iconographie.

Le comité se rattachait encore à ses correspondants, en leur envoyant un bulletin renfermant le compte-rendu de ses séances, et en insistant plus particulièrement sur les points où devaient porter leurs études. De leur côté, les correspondants tenaient le comité au courant des découvertes, des faits archéologiques qui se passaient près d'eux; ils signalaient les actes de vandalisme, de brutalité ou d'inutiles restaurations exercés contre nos monuments; et bien souvent, éclairé par leurs avis, le comité en élevant la voix avec chaleur, réussit à conserver des édifices qu'une ignorance insouciante, ou quelquefois même un zèle mal entendu allait condamner à une ruine irréparable. Le comité insista surtout et longtemps, mais toujours inutilement, sur la nécessité de créer à l'école des Beaux-Arts, tout à la fois une chaire pour l'enseignement historique de l'architecture nationale au point de vue de la conservation et de la restauration des monuments historiques, et aussi un musée où l'on placerait les modèles en relief de nos principaux édifices du moyen-âge; « car, ajoutait-t-il, il faudrait mettre en « état de connaître ces monuments, nos jeunes architectes qui sont « appelés à les consolider et à les réparer. » Ces vœux si sages et qui semblent commandés par le simple bon sens n'ont point encore été exaucés, et l'école greco-romaine trône encore jusqu'ici sans partage au palais des Beaux-Arts.

Malgré les vicissitudes politiques de ces dernières années, et l'exiguité

des crédits alloués à ses publications, le comité a terminé ou terminera prochainement plusieurs ouvrages importants, où le luxe et la perfection des planches le dispute à la science et à l'érudition du texte; tels sont: *La Statistique monumentale de Paris*, dressée par M. Albert Lenoir, *la Monographie de la Cathédrale de Chartres*, à laquelle coopèrent MM. Lassus, Didron et M.er Pie, *les Peintures de Saint-Savin*, si habilement reproduites par la chromolithographie, *les Instructions sur l'Architecture monastique*, de M. Lenoir; celles sur *l'Iconographie chrétienne*, de M. Didron; *la Monographie dela cathédrale de Noyon*, par MM. Vitet et Daniel-Ramée, etc. Le comité promet depuis longtemps *le Recueil de Documents inédits sur les anciens Artistes de la France* et les *Instructions sur la Numismatique, sur les Armoiries et sur le Blason, sur l'Ameublement des Eglises et sur l'Epigraphie;* on a d'autant plus lieu de regretter le retard apporté à ces instructions que leur publication est confiée à MM. de Saulcy, de Lagrange, de la Saussaye, Mérimée et Lassus.

Ajoutons qu'un arrêté récent, en date du 14 septembre 1852, a réuni les deux comités des Monuments écrits et des Arts et Monuments, en un seul comité qui a pris le nom de Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France; ce changement qui ne touche en rien aux attributions, aux travaux, ni aux publications de l'ancien Comité des Arts, a pour but, aux termes de l'arrêté « d'imprimer aux travaux his- « toriques une unité de direction qui n'existait pas précédemment. »

Enfin, au commencement de cette année, le ministre de l'instuction publique, pour réunir dans un résumé général les œuvres si nombreuses des sociétés savantes, et les rattacher au comité d'une manière plus intime et plus directe, a fait paraître les premiers numéros d'un *Bulletin des Sociétés savantes, des Missions scientifiques et littéraires et du Comité.* Chacun des numéros est divisé en trois parties qui correspondent à ces trois divisions du titre. Cette publication depuis longtemps désirée est appelée, croyons-nous, à rendre de grands services en centralisant en un seul recueil l'indication des études si variées qui s'accomplissent en ce moment sur tous les points de la France et même à l'étranger.

Fondées en 1844, par M. Didron aîné, qui resta jusqu'en 1852 secrétaire du comité des Arts, *les Annales archéologiques* ont aussi exercé une importante influence sur l'état et la conservation des monuments du moyen-âge. Aidé par quelques hommes d'une science et d'un talent à la fois théorique et pratique, dont les noms sont devenus célèbres, M. Didron défendit avec énergie notre style ogival, le style chrétien par

excellence, contre la maladroite résurrection de l'art payen ; il entreprit de prouver que l'art au XIII.e siècle, s'était élevé aussi haut que dans les âges réputés classiques. A côté d'une polémique, parfois un peu trop vive, contre les malencontreux architectes qui naguère encore défiguraient nos monuments sous prétexte de les restaurer, on trouve dans les *Annales* d'excellents traités sur l'histoire et la symbolique de l'art dans son ensemble et dans ses divisions d'architecture, de sculpture, de peinture, de poésie et de drame, de liturgie, de plain-chant et de musique, d'iconographie chrétienne, etc. La partie pratique de cette belle publication, aussi utile aux archéologues qu'aux artistes et aux architectes, renferme des dessins et des devis pour la construction, la décoration, l'ameublement des églises en style roman ou ogival des XII.e et XIII.e siècles. Il suffit au reste, pour faire l'éloge de ces travaux, de dire qu'ils sont dus à MM. Lassus, Viollet-Le-Duc, De Guilhermy, De la Borde, Didron, etc., et que ce sont les artistes les plus habitués à dessiner les œuvres du moyen-âge qui sont chargés d'exécuter les planches qui accompagnent ces splendides volumes.

De l'atelier de l'architecte et du cabinet de l'antiquaire les nouvelles doctrines archéologiques s'étaient répandues jusqu'au sein de nos assemblées législatives ; on commençait à prendre intérêt à la conservation de nos monuments et des orateurs d'un grand talent se faisaient un devoir d'aider le gouvernement dans cette tâche difficile ; à l'occasion d'un rapport qu'il présentait à la chambre des pairs sur une loi relative aux travaux de Notre-Dame de Paris, M. de Montalembert, en exposant les tendances de la nouvelle école archéologique, passait en revue quelques-uns des travaux exécutés sous son influence, et déclarait que le gouvernement de juillet avait fait davantage en quinze ans pour sauver et orner les édifices religieux que ne l'avait fait l'ancien régime pendant les deux derniers siècles de son existence ; toutefois, on pourrait, ajoutait l'orateur, faire davantage encore, et à ce propos, il signalait l'incurie ou le mauvais vouloir qui avait laissé périr l'hôtel-de-ville de Lille, les murs de Beauvais, les ruines de Château-Thierry, le beffroi de Péronne et encore d'autres édifices.

Et en effet, il ne suffisait plus de s'occuper de nos édifices au seul point de vue de leur histoire et d'une manière purement spéculative ; plusieurs d'entre eux réclamaient impérieusement d'urgentes réparations ; pour s'éclairer sur ce point, le ministre de l'intérieur nomma une commission dont les membres furent chargés d'inspecter l'état

matériel des monuments, de proposer leur admission au nombre des monuments historiques, d'exposer les réparations urgentes et le meilleur mode d'y procéder.

On entra dès lors dans un vaste système de restauration; quelques essais d'abord malheureux n'entravèrent point heureusement l'impulsion donnée; peu à peu les architectes s'habituèrent à ces travaux d'un nouveau genre, et si l'on n'eut point toujours des restaurations irréprochables, il faut convenir que la plupart d'entre elles, c'est-à-dire celles qui s'astreignent scrupuleusement à reproduire uniquement ce qui existait, sans rien innover, sont dignes d'éloges et d'imitation; veut-on nous permettre de citer entre beaucoup d'autres et seulement *exempli causà*, les restaurations de l'abbatiale de Saint-Denis, confiées à M. Viollet-Le Duc, après avoir été entreprises avec peu de succès par M. Debret; celles de la Sainte-Chapelle du Palais, à laquelle M. Lassus met la dernière main pour en faire ce qu'elle était autrefois: un riche reliquaire tout étincelant d'or et de pierreries; celles de Notre-Dame de Paris dont ces deux architectes consolident l'extérieur, en attendant qu'ils essayent de venger l'intérieur des odieuses mutilations du XVIII.e siècle; celles du château de Blois et tout récemment celles du vieux Louvre, dont le talent de M. Duban a fait revivre les ravissants détails jusqu'ici incomplets ou détruits. Nous ne parlons point des restaurations de Notre-Dame d'Amiens, sur lesquelles nous demandons à nos lecteurs la permission de revenir quelque jour plus en détail.

On construisit aussi çà et là quelques édifices nouveaux en style du moyen-âge, car on se lasse de tout, même des églises taillées sur le patron de la Madeleine ou de Notre-Dame de Lorette, et quelques fabriques, quelques conseils municipaux eurent le bon esprit de reconnaître que, dans les campagnes, le style roman si sobre d'ornements et partant si peu coûteux, et dans les villes les beaux et vastes édifices élevés dans le style pur et grandiose du XIII.e siècle, s'appropriaient bien mieux aux besoins du culte et au recueillement de la prière que les salles plus ou moins festonnées qu'on nous présente depuis longues années sous le nom d'églises, de chapelles, voire même de cathédrales; tout près de nous, à Arras, on peut admirer la délicieuse chapelle que M. Grigny a construite pour les Dames du Saint-Sacrement, se préparant ainsi, par la construction de ce charmant édicule du XV.e siècle, aux travaux plus considérables et d'un style plus sévère qu'il a commencés à Valenciennes et dont tous les amis de l'art ont hâte de voir la prompte réalisation.

Du reste, il ne faut pas s'étonner de ce que cette heureuse réaction archéologique dont nous avons décrit les phases principales, n'ait point encore produit de résultats pratiques plus importants. Il faut considérer que le goût se forme peu à peu, et que s'il est donné à quelques privilégiés de naître avec la faculté précieuse d'apprécier sainement les choses, cette faculté qui n'est autre que le goût ou le jugement, ne pénètre dans les masses que par une infiltration lente et successive, qu'en les mettant sans cesse en présence du beau, du noble et du grand; pourquoi les classes inférieures de la population parisienne ont-elles à un degré bien plus élevé que les classes correspondantes de province un sentiment artistique qui semble inné en elles ? C'est qu'à chaque instant elles se trouvent en contact avec les œuvres d'art les plus remarquables; et qu'elles n'ont qu'un pas à faire pour aller dans les musées publics contempler ce que l'art a produit de plus parfait dans tous les temps.

Tant que le moyen-âge fut proscrit, honni, calomnié, on ne songea point, et cela se comprend, à réunir les objets d'art de cette époque; mais dès le moment où le goût se transforma, grâce aux causes que nous avons énoncées plus haut, les collectionneurs se jetèrent avidement sur tous les débris des âges passés, et quelques-uns d'entre eux, à force de temps, d'argent et de patience parvinrent à réunir de véritables trésors. Un des plus considérables assurément et des plus riches était le cabinet formé par M. Dusommerard que l'État eût l'heureuse inspiration d'acquérir et d'installer dans le charmant hôtel Cluny, bâti en 1490 par Jacques d'Amboise. Depuis cette époque ce musée déjà si important s'accroît encore chaque jour, et l'antiquaire tressaille d'aise en contemplant sous les lambris restaurés du vieil édifice les chefs-d'œuvre de la sculpture, de la peinture, de l'émaillerie, de l'orfèvrerie, groupés avec une entente artistique qui n'exclut pourtant pas la méthode qui doit régner dans une classification sérieuse et raisonnée. Une promenade à travers ces riches dépouilles de nos pères en apprend davantage en une heure sur l'art français que de gros volumes laborieusement compulsés.

Dans d'autres collections publiques, Paris renferme encore bien des legs précieux du moyen-âge et de la renaissance; au Louvre, une suite des plus complètes d'émaux incrustés et peints, d'ivoires sculptés, de faïences Italiennes, de faïences de Palissy et des bijoux d'un travail exquis dont quelques-uns sont attribués à Benvenuto Cellini; au musée d'Artillerie un grand choix d'armures et d'armes offensives; il est fâcheux qu'il ne soit pas permis de rassembler tout cela dans un seul musée;

l'étude en deviendrait beaucoup plus facile et rien ne pourrait être comparé à une pareille réunion.

Il serait injuste de ne point mentionner, à côté des musées publics, bien des collections particulières qui, soit à Paris, soit en province, contiennent quelquefois des objets d'une haute importance; et aussi les collections formées par les sociétés savantes, dépôts riches d'avenir et qui finiront par rivaliser avec les cabinets les plus considérables. Nous sommes heureux de voir les municipalités, les départements et l'état prêter leur appui et leur concours au zèle infatigable de ces compagnies.

Répétons-le donc en terminant, l'archéologie est une science féconde et fertile en résultats importants; grâce aux progrès qu'elle a faits, l'antiquaire peut, avec certitude, découvrir l'âge des monuments, établir les différences de style qui les distinguent et reconnaître les générations successives qui les ont commencés, continués et complétés. L'architecte, aidé du secours puissant de cette science nouvelle, ne risque plus de s'égarer dans des restaurations malhabiles et d'entreprendre des travaux qui menacent la solidité, l'existence et le caractère des monuments de l'ancienne France; mais, il reste beaucoup à faire encore; on conserve même au milieu de nos plus admirables cathédrales des décorations du plus parfait mauvais goût et qui jurent indignement avec la simplicité calme et le style pur de leurs nefs et de leurs chœurs; nous voudrions que l'on remplaçât au plus tôt ces lourds et monotones autels du XVIII.e siècle qui dressent si maladroitement leurs vastes baldaquins surchargés d'or et de peintures de marbre, par de simples autels en pierre, n'ayant pour tout ornement qu'une croix, deux ou quatre chandeliers dans le style de l'époque et recouverts uniquement d'un riche parement qui n'en altère point la forme. Quand enlevera-t-on ces chaires de mauvais goût qui étalent effrontément leurs dorures mal plaquées, là où un meuble de chêne, bruni par le temps, s'harmonisait si bien avec l'ensemble de l'édifice! Quand nous rendra-t-on ces jubés revêtus d'une dentelle de pierre et ces splendides clôtures peintes et historiées qui cachaient aux yeux les mystères des offices? Verrons-nous un jour rétablir ces magnifiques verrières qui tamisaient à travers leurs couleurs étincelantes un jour doux et imprégné d'une sainte obscurité?

Nous voudrions aussi que l'on enlevât au plus vite tous ces tableaux dont les toiles immenses et les cadres dorés couvrent sans nécessité les

parois des murs qui n'étaient pas faits pour les recevoir et s'accrochent sans miséricorde aux corniches et aux chapiteaux des colonnes qu'ils dégradent honteusement. Nous voudrions que l'art de l'émailleur, remis en honneur et encouragé rendit à nos églises ces châsses, ces croix, ces vases, ces ustensiles du culte que l'on admire dans les musées. Nous voudrions enfin que le clergé quittât aux offices ses lourds, raides et disgracieux ornements modernes pour revenir aux vêtements souples et d'une coupe bien plus heureuse qu'il portait autrefois.

Mais toutes ces réformes pourront-elles se réaliser ? Que l'on considère que les doctrines par nous exposées ne datent que du commencement de ce siècle, que l'on compare le point de départ à celui où déjà nous sommes arrivés et que l'on nous permette d'espérer que dans un temps plus ou moins éloigné, nous verrons partout apprécier comme ils méritent de l'être, le prodigieux talent et les conceptions grandes et sublimes des artistes du moyen-âge.

A. DUTILLEUX,
Membre de la Société des Antiquaires de Picardie.

POÉSIE.

PROGRÈS!!...

BOUTADE.

Audax omnia perpeti,
Gens humana ruit.....

Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes.
(HORACE).

Sous l'éperon de fer à ses flancs attaché,
Un coursier vigoureux se cabrait avec rage.
« Pourquoi, s'écriait-il dans sa douleur sauvage,
« Aux steppes de l'Oural m'ont-ils donc arraché
« Ces cupides mortels, ces tyrans sanguinaires?
« Dieux vengeurs! sur leurs fils répandez vos colères!
« Punissez leurs forfaits, abaissez leur fierté!
« Rendez-moi le désert avec la liberté! »

Jupiter entendit sa plainte furieuse:
« Sois libre, répond-il au coursier, je le veux.
« Va chercher l'oasis fraîche et mystérieuse
« Où bondit la cavale en ses ébats nerveux;
« Va! tes maîtres cruels sur toi n'ont plus d'empire.»

Et l'ardent animal, les naseaux entr'ouverts,
Hennit, frappe du pied; à longs traits il aspire

Les senteurs d'Orient qui traversent les airs.
Il part. — Le vent rapide est moins prompt dans l'espace. —
Regardez-le courir; comme la foudre il passe;
Ses jarrets frémissants dévorent le chemin.
O désert! ô patrie! il vous verra demain!

Demain!... Fatale erreur!... La steppe est disparue;
Où croissait la bruyère, apparaît la charrue;
L'homme a tout envahi; l'esprit calculateur
A sondé les forêts au seuil impénétrable,
Percé les monts géants; et l'océan de sable
Ne sait plus arrêter le civilisateur.

Ainsi que le coursier, je cherche la patrie;
Je cherche l'oasis, où mes rêves dorés
Dans un nid solitaire écloront ignorés,
Et partout j'aperçois la main de l'industrie;
Partout j'entends crier sa formidable voix :
« Anathême aux rêveurs! Les producteurs sont rois! »

C'est l'ère du progrès!.. Ce conquérant moderne
Tient courbés sous le joug les peuples qu'il gouverne;
L'univers tout entier s'incline devant lui :
C'est l'idole aux pieds d'or qu'on encense aujourd'hui!
Il n'est point de secrets pour son intelligence;
Chaque jour voit résoudre un problème nouveau;
La nature est vaincue, et bientôt la science,
Interrogeant la vie au-delà du tombeau,
Ira, dans son orgueil insolent et funeste,
Disputer Dieu lui-même à son trône céleste!

Progrès, qui donc es-tu? — Sous ton masque trompeur
Ne cacherais-tu pas l'égoïsme et la peur?
L'égoïsme brutal, qui fait que nos prairies,
Dépouillant tout l'éclat de leurs robes fleuries,

Au poète affligé montrent dans l'air brumeux
Une usine criarde aux flancs noirs et fumeux;
L'égoïsme effréné qui demande sans cesse,
Pour entasser toujours richesse sur richesse,
Au bras du mercenaire un travail surhumain,
Sans assurer jamais le pain du lendemain?
Et la peur, triste fruit des abus séculaires,
La peur de perdre un seul des écus de leurs pères,
N'arrive-t-elle pas dans ses lâches transports
A pousser les mortels vers de nouveaux efforts?

. . . . . .

Progrès, tu n'es qu'un mot! Le néant t'accompagne;
A ton hideux aspect le doute aussi me gagne;
De mes illusions, fleurs écloses au ciel,
Tu profanes déjà les parfums et le miel...
Va-t'en!... je veux garder ma première croyance;
Je veux vivre et mourir dans ma douce ignorance;
Et, tel que je te vois, ô monstre! je promets
De ne te point servir ni te louer jamais!

ALEXANDRE DEPLANCK.

LE RENDEZ-VOUS.

A M. H. Pajot.

Vole, vole, poésie,
Prends les ailes d'un ramier;
Va, pégase, mon coursier,
Partons pour l'Andalousie :
Vole, vole, poésie,
Prends les ailes d'un ramier.

Porte à cette jeune fille,
Qui se penche à son balcon,

De ta couronne un fleuron:
Une perle qui scintille
Sied bien au front d'une fille
Qui se penche à son balcon.

Chante-lui sur ta guitare,
Brillante de nacre et d'or,
Sa beauté! que don Melchior
Refuse au roi de Navarre:
Chante-lui sur ta guitare,
Brillante de nacre et d'or.

Dis-lui: l'étoile jalouse
Se retire au fond des cieux
Quand elle voit ses beaux yeux
Sous sa mantille andalouse:
Dis-lui: l'étoile jalouse
Se retire au fond des cieux.

Que plus d'un papillon, certe,
Viendrait folâtrer soudain
Sur sa bouche de carmin,
Fleur de grenade entr'ouverte:
Que plus d'un papillon, certe,
Viendrait folâtrer soudain.

Mais, rêveuse, elle se penche!
Qu'a-t-elle donc aujourd'hui?
N'aurait-elle pour appui
Qu'un balcon ou sa main blanche?...
Mais, rêveuse, elle se penche!
Qu'a-t-elle donc aujourd'hui?

Elle écarte sa mantille
Pour voir dans l'étroit sentier;...

C'est le galop d'un coursier
Qui trouble la jeune fille;
Elle écarte sa mantille
Pour voir dans l'étroit sentier.

C'est la bruyante cavale
Qui fracasse les bouleaux,
La cavale aux durs sabots
Plus prompte que la rafale:
C'est la bruyante cavale
Qui fracasse les bouleaux.

La nuit l'enveloppe d'ombres;
Elle porte un cavalier;
Déjà l'écho du pilier
L'annonce aux portiques sombres :
La nuit l'enveloppe d'ombres,
Elle porte un cavalier.

Est-ce vous, Fabio? lui-même!
Minuit sonne; il vient bien tard
Implorer un doux regard
Aux pieds de celle qu'il aime.
C'est Fabio! Fabio lui-même,
Minuit sonne; il vient bien tard!...

C. WATTEAU.

BULLETIN DE LA QUINZAINE.

Nouvelles artistiques et littéraires.

L'auteur de *Robert le Diable* retourne momentanément à Berlin, mais en promettant de revenir à l'automne, et cette fois avec la résolution bien formelle de donner son opéra de l'*Africaine* à l'Académie impériale de musique. L'hiver prochain, prélude de la grande exposition, devra avoir quelque chose de fort brillant. On voudra voir l'Europe commencer à visiter Paris un peu avant l'ouverture du grand palais des Champs-Elysées.

— M. le prince de la Moskowa, sénateur, a toujours passé et avec juste raison pour un musicien et pour un compositeur distingué. En passant à Paris, revenant d'Algérie, et avant d'aller au camp d'Helfaut, il a voulu faire mettre en scène, sur un des théâtres impériaux, une œuvre de sa composition. C'est à l'Opéra-Comique qu'est échue cette bonne fortune.

— On fait, dit-on, répéter à tous les orchestres de la garnison de Paris une marche assez belle, appelée *l'Occidentale* et qui serait éxécutée publiquement sur les boulevards par plusieurs centaines de musiciens.

— Le gouvernement se propose, assure-t-on, de créer des prix pour les livres les meilleurs qui seraient publiés d'ici à douze mois, soit par la librairie parisienne, soit dans les *Revues*, soit même dans les feuilletons des grands journaux. Ce serait un encouragement aux écrivains qui allient le charme du style à la pureté et à la chasteté de l'affabulation. Les primes seraient, prétend-on, au nombre de trois.

— Un musicien de cœur et de talent, un artiste aussi recommandable par ses qualités privées que par une instruction solide et des connaissances littéraires étendues, M. Georges Bousquet, est mort le 15 juin, à Saint-Cloud, dans sa trente-septième année.

— Au sujet de la reprise de la *Vestale*, on raconte l'anecdote suivante : Un sourd de Berlin est conduit par son médecin à la représentation d'un opéra de Spontini. On sait combien ce célèbre compositeur était formidable et foudroyant dans son orchestre. Au premier acte le médecin demande au malade : — Entendez-vous ? — Non. Après le second acte : — Avez-vous entendu ? — Non. Mais au troisième acte la foudre de l'orchestre éclate avec tant de force, que le sourd s'écrie : « J'entends, j'entends ! » Les paroles sont étouffées par le bruit de la musique ; mais le médecin voit l'expression de joie peinte sur son visage et lui demande : — Vous entendez ? Le malade répond par un signe affirmatif. — Allons, donc ! reprend le médecin, comment se pourrait-il ? L'orchestre ne joue plus. Le malade était guéri, mais le médecin était devenu sourd.

— Le Panthéon des statuaires vient de s'ouvrir pour admettre un nouveau dieu. Un sculpteur suédois, M. Qarranstroem vient d'exécuter une grandiose statue de Berzélius, qui sera érigée sur une place publique de Stockholm.

— *L'Ondine et le Pêcheur*, par M. de Lussan, doit avoir le bonheur enviable d'appartenir à la très-jeune littérature. La pièce où le comique consiste à lâcher à propos les épithètes les plus injurieuses, crétin, imbécile et bête brute, a parfaitement l'air d'avoir été primitivement destinée au théâtre des jeunes élèves.

— M. Victor Séjour s'occupe en ce moment à négocier la représentation d'un nouveau drame, *Les Noces vénitiennes*, qu'il destine à la Porte-Saint-Martin.

— M. Raymond Brucker, ancien phalanstérien de la *Démocratie pacifique* vient de faire une comédie en cinq actes et en vers ayant pour titre *l'Anti-Tartufe;* Molière y est mis en scène et fouetté de verges. Deux théâtres à qui on a présenté cette étrange composition ont spontanément refusé même de la lire, aussi, ne sachant trop comment opérer la publication de ce monstrueux labeur, s'est-on rejeté sur l'expédient éternel et inépuisable des quêtes et des souscriptions pieuses. Moyennant cela *l'Anti-Tartufe* pourra sinon être joué du moins être publié.

— On a découvert il y a quelques jours, dans l'avenue de l'Observatoire, la statue en bronze du maréchal Ney. Les quatre côtés du piédestal sont recouverts de tables de marbre blanc sur lesquelles sont inscrits en lettres d'or les états de service du maréchal. Sur un carré spécial on lit ces mots : *A Michel Ney, prince de la Moskowa, maréchal de France*.

— L'empereur vient de commander à M. Cleninger, trois bas-reliefs destinés à orner la statue de François I.er de ce sculpteur. On sait que cette statue doit être prochainement placée au milieu de la cour du Louvre, à l'endroit précis où se trouvait celle du feu duc d'Orléans, avant la révolution de février.

— L'opéra en un acte *Jéliotte*, que M. Duprez, l'auteur *de Juanita* et *de la Croix du bon Dieu*, a fait exécuter sur son théâtre de la rue Turgot, doit être joué à l'Opéra-Comique. Il entrera, dit-on, en répétition après la représentation de celui du prince de la Moskowa.

— Le public vient d'applaudir au Gymnase, *le Songe d'une Nuit d'hiver*, de M. Edouard Plouvier. Cette fantaisie ravissante pleine de verve et d'esprit a été délicieusement jouée par M.lle Augustine Brohan, Maillard, Got, et M.lle Favart.

— On vient de jouer au Théâtre-Français la *Reine de Lesbos*, élégie en un acte, de M. Juillerat. Cette pièce fausse, quant au rôle que l'on fait jouer à Sapho, rôle de conspiratrice, n'a eu qu'un succès d'estime.

— *Un Moyen dangereux*, est une comédie en style froid avec des scènes et des situations assez bien tracées, mais sérieuses, compassées et dépourvues d'intérêt dramatique, le public n'y a point reconnu la verve habituelle des auteurs, feu Bayard et Michel Delaporte. Un mauvais plaisant disait à la sortie du Gymnase : « Sans la chaleur étouffante de la salle, je me serais cru à la chasse de *l'ours*, au milieu des glaces des mers du Nord. »

— Le théâtre du Palais-Royal vient d'enregistrer un succès de plus, le *Mauvais Coucheur*, de M. A. Le Franc. Ce vaudeville, rapide, plein d'heureux détails a été parfaitement joué par MM. Pellerin, Huguet et M.lle Dorée.

— Les quelques savants belges, M. le président Grandgagnage en tête, qui disputent à la ville d'Amiens, au profit de la Belgique, l'honneur d'avoir donné le jour à l'apôtre des Croisades, viennent de rallier à leur cause M. Dumortier, ancien ministre. — Mais ces

Messieurs n'ont donc pas lu le livre irréfutable de M. Michel Vion ?... La *Revue* reçoit, malheureusement trop tard pour la publier aujourd'hui, une réponse péremptoire de ce savant historien à toutes les prétentions belges. — Très-prochainement le public aura cette pièce concluante du procès sous les yeux. A bientôt, Messieurs nos voisins !

— Le journal *La Lumière, revue de la photographie*, a reproduit plusieurs passages de l'intéressant article de M. Caloine, qui a paru dans une de nos premières livraisons, en donnant à l'auteur les éloges que méritent l'élévation des vues qu'il expose et les qualités de son style. Nous sommes doublement heureux de cette appréciation de notre confrère en ce qu'il rend une complète justice à l'un de nos collaborateurs et parce qu'il a bien jugé de nos sentiments à l'égard de certaines restrictions légitimes en droit, mais que nous croyons peu conformes à l'esprit de la littérature. Pour nous, à moins de recommandation contraire de la part des auteurs, qui nous confient leurs ouvrages, nous verrons avec plaisir que la presse périodique vienne puiser dans nos colonnes ce qu'elle y trouvera de bon, pourvu toutefois qu'elle en indique la source.

Cette livraison termine le *Premier Volume* de la Revue du Nord de la France. Nous y joignons une table, un titre et une couverture imprimée pour les personnes qui veulent faire brocher leur collection. Indépendamment de ces additions matérielles, nos lecteurs remarqueront qu'il nous a fallu, pour ne pas reporter au volume suivant la fin de l'attachante nouvelle de M. Eugène Ponchard et la conclusion de l'article sur le diocèse de Tournai, ajouter à cette livraison un certain nombre de pages, ce qui en double la dépense. Nous nous efforçons de justifier ainsi les suffrages du public qui a bien voulu donner le plus sympathique concours à notre œuvre. Puisse-t-il nous le continuer longtemps.

Pour tous les articles non signés :

Les Rédacteurs-Propriétaires :

BRUN-LAVAINNE, *Gérant;* A. DEPLANCK, CASIMIR FAUCOMPRÉ.

Lille. Imp. de Lefebvre-Ducrocq.

TABLE

DU TOME PREMIER.

—

Théodore Astruc. . .	Mélancolie	XI	380
Paul Bernard	Lisette et Lubin	VIII	251
A. Boursault.	Considérations sur la littérature italienne.	V	138
	— — — — (*suite*). .	X	310
	Le rossignol	VIII	250
Brun-Lavainne	Introduction.	I	1
	L'héliotrope	II	38
	Nécrologie de M. De Peyronnet.	II	63
	Recherches sur l'ancien diocèse de Tournai. . . .	VII	200
	— — — — (*suite*).	IX	269
	— — — — (*fin*)..	XII	107
	Pierre l'Hermite, par M. Michel Vion d'Amiens.— Compte-rendu	VII	221
	De la religion du Nord de la France avant le christianisme, par M. Louis de Baecker.—Compte-rendu.	X	347
	Les devoirs de l'homme, poème, par M. A. Cunyngham. — Compte-rendu	XI	381
Henry Brunehl . . .	La littérature en province.	II	33
	Feuilles et fleurs, poésies par feu Lezin Raynal. . .	IV	106
	Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne . .	VI	161
Pierre Caloine. . .	A M. Brun-Lavainne, rédacteur-gérant de la *Revue du Nord de la France*	III	76
	Beaux-Arts. — Esthétique. — De l'influence de la Photographie sur l'avenir des arts du dessin. . .	III	77
	— — — (*fin*)	V	146
J. Charlopin. . . .	Considérations historiques sur Hildebrand, élu pape en 1013, sous le nom de Grégoire VII.	XI	361
Henry Cohen. . . .	Considérations sur le Diapason.	VI	167
	— — (*fin*)	VII	215

L. Couailhac. . . .	Un drame de ménage, nouvelle	VII	193
	— — — *(suite)*. . . .	VIII	225
	— — — *(suite)*.	IX	257
	— — — *(suite)*.	X	289
A. Cunyngham	Ode sur la première éruption du Vésuve.	XI	375
Louis De Baecker . . .	Le chant national du Danemarck. — Traduction. .	III	74
	Les Ducs de Bourgogne. — Compte-rendu . . .	V	141
	Poésie flamande de Peeters. — Traduction. . . .	VI	166
	La Nue. Saga Slavonne. — Traduction.	XI	361
C. Decharmes.	Application du télégraphe électrique à la météorologie	V	152
	Diamant artificiel obtenu par l'électricité	IX	277
Charles De Franciosi .	Ixion dans l'Olympe.	III	65
	— — *(suite)*	IV	97
	— — *(fin)*	V	129
De La Fons Melicocq .	Les calligraphes et les manuscrits des cathédrales d'Arras, de Tournai, et de l'abbaye de Saint-Bertin	I	21
	Dépenses de bouche des abbés de Saint-Bertin ; festins donnés par ces hauts dignitaires à quelques grands seigneurs de l'époque	X	323
Victor Delerue. . .	Le Botaniste, la Bergère et le Jasmin.	II	60
	Le Jardinier, le Papillon et la Chenille.	II	61
Alexandre Deplanck. .	Le fleuve et l'hirondelle, ...	I	28
	Amour et dévouement.	IV	124
	Savoir et charlatanisme, ...	VI	187
	L'oiseau-Mouche et la Linotte.	IX	282
	Progrès. — Boutade.	XII	425
Mme Desbordes-Valmore.	Simple oracle	IX	281
De Tressen	Lancement de l'*Ulm*, vaisseau à hélices de 100 canons, dans le port de Rochefort.	X	334
Hector Dubus	Fleur d'amour	X	345
G.-R. Dutheillœul. . .	Souvenirs de l'empire — Mission en Espagne. . .	VIII	231
A. Dutilleux	De l'archéologie nationale au XIXe siècle	VIII	237
	— — — *(suite)*.	XI	369
	— — — *(fin)*. .	XII	417
A. Faidherbe.	La famille Prudhomme (roman). — Compte-rendu. .	IV	110
	De la perpétuité du principe électif dans les monastères de la Flandre wallonne.	X	314
Casimir Faucompré. . .	Féragus.	I	29
	Ubi veritas ?	III	90
	Raynal, ...	IV	125
	Dinah	VII	218
	Les caquets du lavoir	X	343

LAMY.	Académie des Sciences de Paris. — Séance du 2 janvier	I	25
	Notions élémentaires de sciences physiques. — Pile voltaïque.	III	84
	— — — (*fin*).	X	328
	Sociétés savantes. — Compte-rendu.	IV	120
	Économie agricole et industrielle. — Histoire de la betterave	VI	179
LE GLAY.	Examen du dictionnaire du patois de Lille, par Pierre Legrand	IX	264
PIERRE LEGRAND. . . .	Notice sur les œuvres dramatiques de M. Alexandre Bernos.	I	6
	Dictionnaire du patois de Lille, 1.er supplément . .	VI	172
VICTOR MEURRIN. . . .	Morphine indigène	IV	114
JULES PÉROCHE	Chant d'oiseau.	III	92
EUGÈNE PONCHARD. . .	Epitre satirique à Samuel Viron, ouvrier-poète . .	X	339
	Clarisse.	XI	353
	— (*fin*)	XII	385
A. J. RICHEBÉ	Peinture. — L'art flamand..	VII	208
VALMORE FILS.	Niuno	X	305
AUGUSTE WACQUEZ. . .	Le partage de la terre (d'après Schiller).	V	155
CHARLES WATTEAU. . .	La mort d'un poète racontée à une fleur	V	156
	Le rendez-vous.	XII	427
XXX.	Botanique. — Agriculture. Analyse d'une lettre de M. Desmazières.	II	58
	Variétés.	V	157
	Douleur.	VI	188
	Lettre du roi Charles V	II	53
	Mémoire des cérémonies observées à Lille, pour les obsèques de M.gr Louis-de-Mâle, comte de Flandre et celles de la comtesse sa femme, enterrée avec lui dans l'église collégiale de St-Pierre.	II	55
	Première loterie publique à Lille.	V	144
	Bulletin de la quinzaine, nouvelles artistiques et littéraires, pages 31, 63, 93, 126, 158, 190, 223, 254, 286, 349, 383, 430.		

FIN.